DD.MGR R.DE LANGHÉ
LEUVEN

DEGRELLE *m'a dit...*

A PARAITRE

DANS LA MÊME COLLECTION :

Cahiers du Colonel Henry Charbonnel

Souvenirs d'un officier,
de la belle époque à la grande tourmente

1894 - 1918

Louise NARVAEZ
Duchesse de Valence

X10419

DEGRELLE

m'a dit...

◆

(Traduit de l'Espagnol)

LES GRANDS DOCUMENTS DE L'HISTOIRE

© *by Morel*
27, Rue Saint-Sulpice à Paris
and Louise NARVAEZ, Duchesse de Valence
Tous droits réservés pour tous pays y compris l'U.R.S.S.

PROLOGUE

CONNUE, à tort ou à raison, sous le nom de « Duchesse Rouge », je n'avais rien, vraiment, qui put me prédisposer, politiquement, à consacrer un livre à Léon Degrelle, qu'on connaît, depuis la Seconde Guerre Mondiale, sous le nom de « dernier chef fasciste », et à qui on prête un rôle primordial dans la reconstitution secrète, voire dans la direction d'une Internationale de Droite, réelle ou imaginaire.

Beaucoup de mes amis étrangers appartiennent au monde de la diplomatie et de la presse anglo-américaines. Durant mes multiples « ennuis » politiques nombreux furent ceux qui me restèrent fidèles, à tel point que je reçus dans ma « retraite », du monde entier, des milliers de lettres de sympathie, parmi lesquelles une des plus réconfortantes fut celle que m'adressa la femme du vainqueur moral de la Deuxième Guerre Mondiale, sir Winston Churchill.

Churchill, Degrelle, ça ne va guère ensemble !

Or, voici que je vais publier un « livre vécu » sur le dit Degrelle ! Livre écrit non point pour défendre ou attaquer un chef politique qui a la dent suffisamment dure pour mordre lui-même, s'il en a envie. Mon dessein est de dépeindre, tel que je l'ai vu, un homme hors série que des circonstances imprévues m'ont permis de connaître de tout près et qui, lui, a connu de grands événements historiques de tout près.

*
* *

Après la capitulation du IIIe Reich, il était normal qu'on accablât les vaincus de la Deuxième Guerre Mondiale, Degrelle compris. C'est la rançon de toutes les défaites.

Mais l'histoire ne peut se contenter de conclusions nées seulement d'indignations ou de ressentiments impulsifs. Elle prétend dépouiller les faits, avec l'objectivité de l'archiviste, peser les intentions avec la pénétration du directeur spirituel ou du psychanalyste.

Napoléon vaincu a été l'objet, après Waterloo, d'outrages qui aujourd'hui font sourire. Un jour, le cas Hitler, le cas Mussolini, seront, eux aussi, examinés par des biographes qui, avant de dépouiller les documents du temps, auront d'abord dépouillé leur âme de passions partisanes trop violentes.

Encore faudra-t-il, avant d'en venir là, que bien des dossiers diplomatiques, militaires, judiciaires, de notre époque véhémente, aient été mis, dans leur entièreté, à la disposition des historiens. Hitler et Mussolini sont morts, en effet, sans avoir eu le temps de confier à un autre Las Cases un plaidoyer personnel dicté dans le bungalow d'un second Sainte-Hélène.

*
* *

Par contre, Degrelle est resté en vie après 1945, Degrelle, le benjamin des chefs dits « totalitaires », l'ami et, parfois, le confident du « Führer » et du « Duce ».

Alors que Mussolini, ayant perdu l'initiative, périssait, passif, de façon effroyable, et qu'Hitler, étranglé dans le nœud de Berlin, ne découvrait plus d'autre solution à sa tragédie qu'un suicide wagnérien, alors que, tombant aux mains de leurs adversaires, Quisling, Mussert, Laval, étaient fusillés à Oslo, à La Haye, à Paris et que Monseigneur Tisso était pendu en Tchécoslovaquie, Degrelle, lui, bandant son sang-froid comme un arc, avait joué le tout pour le tout. Utilisant un avion abandonné, il s'était élancé de Norvège, huit heures après la fin de la guerre, par-dessus plus de deux mille kilomètres de continent européen occupé par les Alliés. Il était parvenu jusqu'au golfe espagnol de Saint-Sébastien, dans les eaux duquel son avion avait piqué, s'était écrasé.

Réclamé avec la plus grande violence par les Puissances victorieuses, traqué partout, Degrelle, depuis lors, a réussi, régulièrement, à échapper aux griffes de la mort.

Si bien qu'il reste, de la grande tragédie de la Deuxième Guerre Mondiale, le seul témoin politique de premier plan qui, du côté des vaincus, ait survécu et puisse encore, aujourd'hui, s'expliquer.

*
* *

Après que son avion se fut abattu dans les eaux espagnoles le 8 mai 1945 et qu'il eut été conduit, le corps rompu par la chute, à un hôpital voisin, j'obtins l'autorisation de voir Degrelle à de nombreuses reprises. C'était le moment de recueillir d'intéressants témoignages.

Par la suite, j'ai mis au point les centaines de notes écrites, à cette époque-là, sous la dictée de Degrelle, notes fort vivantes, tellement vivantes que j'ai cru préférable de laisser au récit le ton, les mots, la vibration des explications du personnage.

J'ai veillé, évidemment, à vérifier un certain nombre d'assertions, à interroger des témoins, à en recueillir des récits écrits, à faire procéder, en Belgique même, à toutes les vérifications qui me paraissaient utiles.

*
* *

*Un rédacteur belge de l'*United Press, *capitaine aux armées américaines, avait été autorisé, lui aussi, à voir le leader rexiste à l'hôpital Saint-Sébastien et à l'interviewer pour son agence. Bien décidé, le matin, à brosser un portrait-charge, ce journaliste répétait, le soir, en hochant la tête, dans le hall de l'*Hôtel de Londres : *« Quel dommage qu'il n'ait pas été de notre côté ! » Son reportage s'en ressentit et lui valut, publié trop tôt, des polémiques et des ennuis.*

J'ai préféré laisser passer le temps.

On peut plus facilement apporter, aujourd'hui, un témoignage objectif sur les heurs et malheurs des meneurs de jeu de la Deuxième Guerre Mondiale, et dire, par exemple, ce qu'était une personnalité comme Degrelle, non pas seulement l'homme politique dont la presse et les bagarres du Forum ont, à l'époque de son combat, déformé, nécessairement, le portrait, mais l'être humain en chair et en os, tel que je l'ai vu pendant ces longs mois d'isolement, alors qu'il ne cherchait plus à se composer un personnage à l'usage des spectateurs, des ennemis ou des disciples.

J'ai filmé, tout cru, le « phénomène ». Je ne l'ai pas inventé. C'est lui qui évoluait, en gros plan, devant la caméra, abondant et explosif. Ici, c'est donc un « documentaire » qu'on trouvera, où mon rôle fut surtout de manier l'appareil de prise de vues. Je crois le moment venu où, sans provoquer un trop violent hourvari, on peut se risquer à dérouler devant le public, le ruban sonore de cette pellicule.

*
* *

Je me garderais bien de prendre parti dans les affaires politiques de la Belgique, pays courageux et fier pour lequel j'éprouve une vive sympathie.

Je vais tout simplement décrire tel qu'il m'apparut, avec un maximum d'objectivité, ce Léon Degrelle qui fit trembler un Régime et dont le fantôme surgit encore si souvent sur l'écran des préoccupations belges, et donne à la presse internationale une matière toujours renouvelée.

LOUISE NARVAEZ,
Duchesse de Valence.

Le Caire, 1961.

CHAPITRE PREMIER

Première rencontre

Remontons à janvier 1939.

La guerre civile espagnole durait depuis 1936. J'avais été bloquée, toute jeune fille, dans Madrid resté au pouvoir du gouvernement républicain. Evacuée par mer jusqu'en Sicile, j'étais arrivée à Rome où m'avait accueillie mon parrain Alphonse XIII. Puis j'avais été rapatriée au palais de mon père, en zone « franquiste », dans la cité médiévale d'Avila.

Un soir, une haute personnalité se présenta au palais de mes parents :

« — Le chef des Rexistes belges, Léon Degrelle, va venir en Espagne pour trois semaines, comme invité d'honneur de l'Etat. On vous prie de bien vouloir lui donner l'hospitalité. Quelqu'un, parmi vous, pourrait-il ici lui servir d'interprète ? »

J'étais au salon. Je connaissais le français : je fus « réquisitionnée » sans plus de façon.

On me remit un petit livre qu'avait consacré à Degrelle l'écrivain français Robert Brasillach. Celui-ci montrait comment, à vingt-neuf ans, notre futur invité avait rompu, dans

un grand scandale, la carapace des vieux partis belges, recueillant aux élections des centaines de milliers de voix. C'était, paraît-il, un orateur extraordinaire et, disait Brasillach, « les jeunes filles Rexistes étaient enflammées d'amour lorsqu'il paraissait ! »

J'étais jeune, moi aussi, et curieuse de vérifier ce que le livre m'affirmait.

*
* *

Lorsque Léon Degrelle arriva chez mon père, quelques jours plus tard, il plongea vers l'assistance un regard où brûlait un feu qui impressionnait. Toutefois, pendant les quinze jours durant lesquels il fut notre hôte, jamais nul ne décela chez lui la moindre réaction d'ordre romanesque. Des jeunes filles, des jeunes femmes venues à notre table l'entouraient, fort empressées. Il jetait sur elles son regard chaud, dominateur, mais on voyait que d'autres problèmes que le problème féminin le hantaient.

Je me souviens du ton tranchant avec lequel il répondit à un de nos amis qui le plaisantait à propos de femmes :

« — On ne peut pas porter en même temps un peuple sur ses épaules et une femme sur ses genoux. »

Par contre, il laissait éclater une effervescente passion de l'Art. Le palais de mon père était un musée privé. Mes aïeux y avaient accumulé des trésors d'art remarquables : une des plus belles collections de céramique espagnole qui soit en Europe, ornant complètement les galeries du patio; des dizaines de vieux meubles gothiques; des centaines de toiles de grands maîtres espagnols, flamands, français, allemands. Degrelle évoluait dans les salons, comme pris d'extase. Mais je crois qu'il nous regardait, nous, jeunes femmes, comme il regardait nos Cranach, nos Breughel, nos Goya, comme possédé par une joie essentielle, distante et désintéressée.

Il partait tôt, mettant en révolution son escorte à des heures impossibles pour les Espagnols. Pourtant, nous savions qu'il avait travaillé très tard. Il parcourait le front nationaliste durant la journée, étonnant les officiers espagnols de première ligne par son intrépidité. Il rentrait à la nuit, après de longues randonnées, souriant et dispos.

On s'en étonnait.

« — Mais je me repose ici ! », répondait-il.

Ses lieutenants nous expliquaient qu'en Belgique, après des journées harassantes, il donnait trois ou quatre grands

meetings chaque soir, repassait encore à son journal, à Bruxelles, à deux heures du matin, ou plus tard, afin d'y écrire son article quotidien. A sept heures du matin, il était de nouveau à la besogne.

En tout cas il nous éreintait, hommes et femmes. Nos bonnes qui entrouvrent la première porte des salons vers neuf heures, le regardaient, inquiètes, perplexes.

*
* *

Mais il était charmant, ayant pour chacun, surtout pour les petites gens, des attentions délicates. Ce fut, surtout, son esprit social, qui nous frappa. Degrelle était, socialement « de gauche ». A notre table, devant ducs, duchesses, généraux, il ne se gênait pas pour proclamer, d'une voix de stentor, la nécessité d'établir une véritable justice sociale. Il stigmatisait, avec une amusante férocité, « l'égoïsme et la bêtise des classes possédantes ».

Je me souvenais d'une petite phrase de lui que j'avais lue dans Brasillach : « *Le bourgeois ne comprend qu'à l'instant précis où on le raccourcit d'environ vingt centimètres* ».

Cela, répété à notre table familiale, alors très « ancien régime », en face de propriétaires de « fincas » de milliers d'hectares, était courageux et, à mes yeux de jeune femme casse-cou, plutôt sympathique.

« — Si vous ne donnez pas au peuple des salaires dignes, disait-il, des maisons décentes, des loisirs, la possibilité de s'élever, le sentiment très net que le travail est une dignité et qu'un homme est respectable dans la mesure même où il travaille, vous aurez raté votre révolution, vos garçons seront morts pour rien, d'autres bagarres recommenceront, que vous dominerez peut-être beaucoup plus difficilement. »

On se taisait en hochant la tête. C'était raide, mais assez juste.

« — Qu'est-ce qu'une patrie, au fond ? reprenait-il. Mais ceux qui vivent dessus ! La patrie, c'est d'abord de la chair, des cœurs, des hommes. Aimer sa patrie, c'est avant tout aimer les hommes qui la composent, c'est leur procurer une vie juste, digne, noble, heureuse. Toute autre conception de la patrie est artificielle. Et par-dessus le marché, elle est de l'hypocrisie. »

Moi que le problème social intéressait vivement déjà, je

contemplais avec une joie que je dissimulais par politesse certains visages de nos invités, absolument cramoisis.

Degrelle, de toute évidence, ne se souciait en aucune manière du scandale que ses propos suscitaient parmi nos convives.

« — On n'arrêtera la révolution rouge qu'en apportant au peuple une autre révolution, plus humaine, plus efficace. Toute autre tactique conduit à la culbute. »

*
* *

Lorsqu'il lançait ces maximes incendiaires, Degrelle projetait une sorte de courant électrique. Mon petit livre de Brasillach, feuilleté au bord de ma table de chevet, expliquait le cas presque ingénument.

« Il vient, disait-il de Degrelle, tout juste d'atteindre ses trente ans. Il en paraît d'ailleurs à peine vingt-cinq. Et je dois dire qu'il est malaisé de juger ce garçon vigoureux et plein de santé, dont le charme est si évident. Peut-on résister à Léon Degrelle, à sa présence, à sa camaraderie immédiate, au rire d'enfant qui s'empare de lui, à ses colères subites lorsqu'il se passionne, au regard direct de ces yeux où brillent si fort les prunelles noires ? »

Degrelle remarquait-il alors que moi, que d'autres jeunes femmes étions là ? Je me le demande encore. Il avait l'air de regarder au-delà de nous, comme d'ailleurs au-delà de tout le monde. Je crois que le public — foules ou convives — l'intéressait non en tant que compagnie, mais pour les réactions qu'il provoquait en lui.

Il pétrissait ses auditeurs, pensant au pain et non au grain.

*
* *

Il expliquait de façon très imagée l'atmosphère de ses grands meetings, meetings de milliers, ou de dizaines de milliers de personnes, où la foule était pour lui proie, conquête et catalyseur. Il la prenait, racontait-il, à l'instant même où il avait établi avec elle une sorte de contact d'ordre psychique.

« Quand je commence, l'ai-je entendu dire, je ne sais jamais comment je vais m'y prendre. Et comment le saurais-je ? Si je prépare un meeting pour ouvriers et que je trouve

Léon Dregrelle embrassant sa mère, en quittant sa maison natale à Bouillon (Luxembourg belge).

Fêtes familiales de jadis : Léon Degrelle, jeune étudiant, au mariage d'une de ses sœurs, à l'entrée de la maison de ses parents. Il est à droite (*déjà!*) debout, près de son frère Edouard (assassiné en 1944).

Léon Degrelle, dans la belle forêt ardennaise.

des petits bourgeois ? Ou l'inverse ? Ma doctrine, ma foi, brûlent en moi. Donc elles doivent brûler en autrui, une fois épandues. Mais il faut que je survole d'abord mon public. Je tourne comme un épervier au-dessus de lui. Parfois ça dure plusieurs minutes, parfois un moment très court. C'est comme si, dans le noir, je cherchais à établir un contact électrique. Puis, tout d'un coup, ça y est, le courant a jailli, va et revient, la foule est happée. je la traverse, je la transperce. Je puis la tenir à bout de bras pendant une heure, deux heures, trois heures. A la fin, je coupe le courant moi-même et j'atterris. »

« Le plus drôle, ajoutait-il, c'est l'impression de dédoublement qu'on ressent alors. En parlant, on fait d'étonnantes découvertes, on trouve des idées, on fait des rapprochements auxquels on n'avait jamais pensé. On est alors comme un autre auditeur, il y a un moi qui écoute et un autre moi qu'on écoute, on est aussi surpris en l'entendant que le public massé sous la tribune. »

Je suis convaincue que, même dans la conversation, il en était ainsi, également. On voyait à certains moments, dans le visage de Degrelle, des éclairs si joyeux qui le faisaient si extraordiairement jeune, qu'on devait bien se rendre compte que le phénomène des meetings se reproduisait, le mettait comme dans un état secret de transe.

*
* *

Il m'avait un peu affolée lorsqu'il nous avait expliqué qu'il était sensible au phénomène de la lévitation.

« Oui, nous confiait-il, parfois dans mes meetings, je suis tellement emporté que je me sens comme dépouillé de mon poids. Un jour, au Palais des Sports, à Bruxelles, j'eus l'impression que je montais en l'air. Je me disais : je file, je vais tout d'un coup me trouver à vingt mètres plus haut, dans l'armature métallique. Je n'en menais pas large !... »

Heureusement, il ne monta pas en l'air à notre table et nous n'eûmes pas à aller le chercher dans les lustres avec des échelles.

Un de nos amis médecin, qui l'écoutait avec les réactions du psychanalyste, avait été frappé par certaines de ses affirmations.

« — Il est possible, nous dit-il, que beaucoup des phénomènes que l'on croit miraculeux, aient des origines de cet ordre-là, nettement psychiques. »

Degrelle raconta aussi, je m'en souviens, comment à ses moments les plus exaltés de l'inspiration oratoire, il ressentait brusquement l'impression qu'on lui transperçait le cœur avec une longue aiguille.

« — Autre cas classique », avait conclu notre ami le médecin.

On le voit, l'homme politique Degrelle, que j'avais imaginé vieux et rabougri, avait de quoi surprendre.

Nous ne l'avions vu à notre maison que par à-coups, lorsqu'il revenait, le soir, de Tolède, ou du front de Madrid. Il nous quitta un matin, brandissant la plus belle des vieilles épées de ma famille, que lui avait offertes mon père, qui s'était pris d'attachement pour ce jeune chef tumultueux.

Il s'en alla près de Saragosse, au Grand Quartier Général de Franco, dont il fut l'invité. Nous lûmes plus tard, de lui, dans l'hebdomadaire *Gringoire*, de Paris, le plus remarquable reportage qu'on ait publié alors sur l'Espagne. Puis son souvenir s'estompa.

*
* *

Pendant la Deuxième Guerre Mondiale, à diverses reprises, les journaux parlèrent de ses exploits au front de l'Est et publièrent sa photographie. J'appris qu'il avait été blessé. Un jour, je le vis au cinéma, recevant des mains d'Hitler le Collier de la Ritterkreuz. Il arborait un sourire de grand cheval maigre. Il avait dû souffrir là-bas. Mais l'œil était le même, illuminé, comme dans notre vieux palais d'Avila.

A part cela, nous ne sûmes rien de lui.

En fait, je m'intéressais beaucoup plus à mes chevaux de course qu'à la politique internationale.

La guerre se termina le 8 mai 1945. Et ce jour-là, je crois, j'entendis, à la radio de Paris, la lecture d'une dépêche annonçant que Degrelle était tombé du ciel en Espagne, à la côte du Guipuzcoa.

Je tombai des nues, moi aussi.

J'écrivis à Saint-Sébastien, demandant des détails.

CHAPITRE II

Hôpital Mola

Les semaines passèrent.

La presse espagnole ne soufflait mot de la présence de Degrelle sur notre territoire. Mais la radio, les journaux, dans le monde entier, menaient à son sujet un tapage sensationnel.

Il vivait, m'écrivait-on, interné à l'hôpital militaire *Mola*, attendant, dans le plâtre, que ses os, brisés à l'épaule et à la jambe, se fussent ressoudés.

Sa dernière aventure de guerre n'avait pas été banale.

Sa Division de Volontaires belges anti-soviétiques était restée la dernière à défendre le fleuve Oder. Il avait mené là, jusqu'au 25 avril 1945, des combats très durs, tout à fait en pointe, alors que Berlin était déjà complètement débordé et que les Russes et les Américains faisaient leur jonction à l'Elbe. Son dernier bataillon, accroché au sud de Stettin, avait perdu, au cours de contre-attaques désespérées, plus de 90 % de ses effectifs.

Degrelle et ses soldats, combattant toujours en arrière-garde, avaient franchi le nord de l'Allemagne en une semaine, se battant le jour, décrochant chaque nuit pour effectuer un nouveau repli. Après avoir été à un doigt d'être écrasé à Wis-

mar, entre l'étau brandi par les Anglais et les Russes, Degrelle, au cours d'une retraite dramatique, était parvenu à franchir le Schleswig et à gagner Copenhague, tout juste pour se trouver pris dans la capitulation des armées allemandes au Danemark.

Il avait réussi, le lendemain matin, à traverser la série de barrages tendus par les maquisards danois, s'était jeté dans une barque, avait atteint un dragueur au large de Copenhague et gagné, à travers six cents kilomètres de mer minée, les rivages de la Norvège. Il pensait y continuer la lutte encore, ce pays n'ayant pas, jusqu'alors, capitulé.

Peine perdue. Le 7 mai 1945, à deux heures de l'après-midi, les derniers réduits allemands s'étaient rendus.

Degrelle essaya, par tous les moyens, d'embarquer à bord d'un sous-marin qui le conduirait... au Japon, puisque le Japon, lui, luttait encore. Mais aucun sous-marin ne pouvait plus prendre la mer. Degrelle n'eut plus qu'à regarder le spectacle de la « Libération » par la fenêtre.

*
* *

Un avion allemand, celui du ministre Speer, se trouvait à l'abandon. Degrelle, à onze heures et demie du soir, s'y introduisit, en cachette, avec quatre camarades. Dix minutes plus tard, il grimpait dans le ciel noir, la croix gammée à la queue de l'appareil.

Où allait-il ?

Il y avait, dans les réservoirs, de l'essence pour un vol de deux mille cent kilomètres. L'Espagne était à deux mille deux cent cinquante kilomètres d'Oslo. Premier risque réel : faute de combustible, ne pas atteindre le but.

Le plan ne consistait pas à débarquer, le lendemain, sur un quelconque champ d'aviation de la péninsule afin de se faire interner. Le plan de Degrelle restait belliqueux. Ce que celui-ci voulait, c'était, sans avoir été repéré, atterrir en Espagne, dans un coin désert, enfiler alors les vêtements civils qu'il emportait dans son sac à dos, puis disparaître (espérant toujours atteindre le Japon par la suite, d'une manière ou l'autre), après avoir fait sauter l'appareil. Il avait emporté, à cette fin, deux bombes, très puissantes. Elles furent subtilisées, dans son Heinckel à demi immergé dans la rade de Saint-Sébastien, par des amateurs de souvenirs. Elles n'ont jamais été, depuis, remises aux autorités. Elles

peuvent réserver un jour encore des surprises étonnantes (ou... détonantes) à leurs détenteurs !

*
* *

Mais revenons à notre Degrelle grimpé dans le ciel de Norvège au-dessus de la baie d'Oslo. Il est minuit. Il ne possède point de cartes aériennes de l'Europe. Seule une boussole permet de guider l'appareil.

Vol fou, à considérer les choses normalement. Car il faut franchir deux mille kilomètres au-dessus des forces alliées. Or celles-ci disposent de milliers de chasseurs qui peuvent abattre, au bout d'une poursuite qui serait pour elles un jeu d'enfant, cet appareil tout seul dans le ciel.

« — Bien sûr, répliquait Degrelle, quand on le lui faisait remarquer. Mais d'abord, mieux valait mourir que de se rendre. Ensuite, je ne suis pas un enfant, j'avais calculé mes chances. La capitulation datait de deux heures de l'après-midi. A ce moment-là, je m'étais dit aussitôt : d'ici la nuit, les Alliés vont tous festoyer. Pour moi, c'était l'évidence ! Dix heures de champagne et de whisky rendraient l'aviation alliée inapte à une chasse convenable cette nuit-là. C'est la raison pour laquelle j'ai risqué le coup de sauter avec mon avion par-dessus leurs bouteilles ! »

*
* *

Degrelle — car il est « roublard » — avait encore voulu se donner une chance supplémentaire. Il avait piqué d'Oslo sur l'Angleterre, puis, ensuite, avait bifurqué vers la Hollande, afin de faire croire aux guetteurs continentaux qu'il s'agissait d'un appareil anglo-saxon ou américain arrivant du Royaume-Uni.

Calcul assez sommaire, car le radar allait permettre aux Alliés de démasquer rapidement le subterfuge.

A peine le Heinkel du Chef Rexiste eut-il abordé le ciel hollandais, que des phares commencèrent à fouiller le ciel, des champs d'aviation s'illuminèrent, « comme de grands draps de lit blancs ».

Mauvaise affaire ! La radio crépitait : « Qui êtes-vous ? Que faites-vous ? Où allez-vous ? »

Degrelle se gardait bien de répondre et filait aussi vite qu'il le pouvait, dans la nuit d'encre.

Mais le calcul des milliers de bouteilles ingurgitées par les Alliés avait tout de même été assez juste. Aucun chasseur ne surgissait. Seules, les lueurs des projecteurs de la Défense Anti-Aérienne trouaient la nuit autour de l'appareil. L'artillerie l'encadrait mal.

Le temps était à la tempête. L'avion était grimpé à quatre mille mètres. Il dut redescendre. Il survola Bruxelles.

Il atteignit plus tard Paris qui brillait, tout en fête. Puis il fonça dans l'ombre de l'Ouest.

Le fugitif était-il sur la bonne voie ? L'obscurité était énorme. Pas un point de repère. De temps en temps, Degrelle apercevait quelques « allumettes » d'une bourgade faiblement éclairée. Il redoutait de se laisser déporter vers l'Atlantique. Une erreur d'une heure de vol l'eût perdu irrémédiablement puisqu'il possédait déjà, normalement, trop peu d'essence pour effectuer le vol direct.

« — Et si l'avion avait dû atterrir au hasard, en zone hostile ? » lui demanda-t-on, plus tard.

« — D'abord, nous eussions essayé de ne pas nous casser la figure ! Après cela, nous nous fussions débrouillé. Nous avions emporté de solides mitrailleuses. Nous eussions pris d'assaut la première auto venue et servi aux importuns, jusqu'à la frontière, des sérénades susceptibles de les encourager à plus de componction ! Je n'eus pas cédé, croyez-moi. J'ai été au Caucase à pied. S'il l'eût fallu, j'eusse été aux Pyrénées à pied aussi, mitraillette sous le bras. »

Il faut croire que Degrelle et ses compagnons avaient le nez des migrateurs. Car, vers quatre ou cinq heures du matin, ils se trouvèrent juste au-dessus de l'estuaire de la Gironde. D'Oslo à Bordeaux, « dans une nuit de goudron », ils ne s'étaient pas égarés d'un kilomètre.

*
* *

Ils faillirent quand même bien réaliser la fin de cette excursion non pas à pied mais à la nage !

Ils s'étaient jetés, après Bordeaux, au-dessus de l'Atlantique, pour être moins facilement repérés, se guidant sur le liséré blanc qui, dans l'ombre, ourlait la côte voisine. Mais le Heinkel était au bout de ses réserves d'essence et souffrait de ratés bruyants. Il fallait le pencher à gauche, puis à droite, amener au moteur le fond des réservoirs grâce à des exercices d'équilibriste.

Degrelle devina Arcachon, reconnut l'étang de Biscarosse à sa lueur. Mais, à hauteur de Biarritz, son Heinkel se mit à descendre de plus en plus, jusqu'à quelques mètres de l'eau, qui clapotait, noirâtre, sous la coque. C'est alors que les premières lueurs du jour se décelèrent. Deux vedettes alliées accoururent sur les flots, en direction de l'appareil en perdition.

A vingt kilomètres du salut, Degrelle allait-il périr ?

Il avait enlevé sa veste, ses grosses « godasses » du front afin de se jeter à l'eau et tenter, à la nage, sa dernière chance si l'avion sombrait. Le pinceau d'un phare espagnol répétait au loin son bref message d'espérance. Vedettes alliées à ses trousses, le pilote penchait l'appareil sur une aile puis sur l'autre. Il vit tout à coup se dessiner des rocs noirâtres. Il redressa l'appareil à la verticale, reçut ainsi les tout derniers litres d'essence des réservoirs. Puis il se jeta d'un bond pardessus les rochers, rasa les toits. Il n'eut qu'une seconde pour apercevoir (le jour se levait à peine) la lueur blanche d'une rade devant des hôtels. C'était la baie, la célèbre « Concha » de Saint-Sébastien.

Mais cette plage, étranglée par la ville, a une particularité : elle est coupée, en son milieu, par l'énorme roc qui supporte le palais royal. L'avion ne disposait donc que d'un espace extrêmement réduit — deux cents mètres, peut-être — pour tenter d'atterrir. Atterrir sur les roues ? C'était courir se fracasser sur les rochers du château royal !

Raisonnement d'après coup, d'ailleurs. L'instinct, lui, est plus prompt que l'intelligence. Une seconde plus tard, le Heinkel sifflait sur la plage, à même sa coque, afin que celle-ci, sans roues, pût faire office de frein supplémentaire.

L'incroyable, c'est que le coup réussit. L'avion glissa parfaitement pendant cent mètres. Puis, tout d'un coup, le drame se produisit, le drame qui... sauva Degrelle : l'hélice droite accrocha, nul ne sut jamais quoi, dans le sable, un moteur sauta en l'air, le Heinkel bifurqua, courut dans la mer, s'y écrasa après un double looping.

*
* *

« — Drôle de façon de se sauver ! » s'exclama-t-on.

Eh bien non, si drôle que cela paraisse, cette pirouette sensationnelle sauvait Degrelle !

Eût-il disposé de dix litres d'essence de plus, il eût atterri

normalement sur le champ d'aviation de Saint-Sébastien, où on lui eût rempli ses réservoirs en le priant de repartir aussitôt vers un autre pays (et lequel ?) !

Eût-il débarqué sain et sauf de son appareil sur le sable de la Concha, à quelques mètres du palais royal, la Sûreté espagnole l'eût reconduit, le matin même, à la frontière de son choix (et laquelle ?) !

Ce garçon a toujours été chéri par la chance. La seule chance pour lui, à ce moment-là, était de se fracasser bras et jambes.

L'eût-on même retiré intact des débris de l'appareil, il eût été aussi refoulé, c'est-à-dire perdu.

Mais lorsque les premières barques abordèrent le Heinkel détruit dans la mer, Degrelle, arc-bouté sur une jambe, se soutenant d'un bras, avait encore juste assez d'air pour respirer (l'eau avait envahi l'appareil aux trois quarts), ayant collectionné cinq de ces bonnes fractures qui vous libèrent leur homme de tout autre souci pour une année.

Il avait la tête de l'humérus et l'épaule gauche fracassées en quatre endroits, et une jambe brisée. Pendant des mois, il allait être intransportable, les mois pendant lesquels, sans ces fractures, miraculeuses pour lui, il eût été à peu près impossible au gouvernement Franco de ne pas céder, comme dans le cas Laval, aux injonctions des Alliés.

Degrelle eut un dernier petit succès lorsqu'on le débarqua sur la plage. La foule était accourue, réveillée dans tout Saint-Sébastien par le tintamarre (Degrelle a toujours été un garçon fort bruyant). Comme il était encore en uniforme du front de l'Est et qu'il portait au cou le Collier de la Ritterkreuz, on le prit... pour Hitler ! Il reçut forces bourrades affectueuses, au grand dam de son épaule fracassée.

Les Espagnols sont expansifs. Degrelle fut embrassé à la cantonnade, cependant qu'on lui escamotait plusieurs de ses décorations comme souvenirs. Il y eut même, deux heures plus tard, un fanatique pour lui subtiliser son pantalon pendant qu'on l'opérait.

Où se met la gloire !

*
* *

Mais le gouvernement de Madrid, lui, avait appris la nouvelle avec un enthousiasme beaucoup plus mitigé que celui des chercheurs de « recuerdos » (souvenirs). La position de

Franco était à cette époque-là très périlleuse. Hitler et Mussolini disparus, il semblait, à l'étranger, que la disparition de Franco dût automatiquement s'ensuivre.

Cette arrivée de Degrelle, c'était pour lui, vraiment, le bouquet !

Mais l'opinion, dans mon pays, était avec l'exilé. On n'a pas très bien compris cette attitude à l'étranger. C'est pour nous, Espagnols, une vieille tradition de respecter le malheur du vaincu (souvenez-vous de l'admirable tableau de la Reddition de Bréda, les « Lanzas » de Vélasquez). Notre peuple croit encore à la noblesse du droit d'asile, vieux droit chrétien, incontesté durant des siècles.

Heureusement pour Degrelle, les médecins le déclaraient totalement intransportable. Ce qui permettait de gagner du temps.

C'est alors que, faisant état de son séjour dans ma famille en 1939, je pus aller le voir à l'hôpital Mola, nantie d'un permis de visite permanent.

*
* *

Flanquée de mes chiens (j'en possède dix-neuf), j'envahis donc l'hôpital en question. Les officiers de service, qui ne voyaient pas souvent une jeune femme pénétrer dans leur morne espace vital, m'accueillirent bien.

Et Degrelle ?

Il fut d'abord un peu stupéfait lorsque mes chiens, frisés, le derrière tondu, coururent à l'assaut de sa seule bonne patte. Il m'accueillit affectueusement, car il est naturellement gentil. Et puis, un contact humain lui faisait du bien.

La garde nous laissait tranquilles. Je m'amenais chez lui à des heures impossibles, parfois même en robe de bal, ce qui l'enchantait. Mais il aimait surtout mes robes de sport, jeunesse et vie. Car, malgré tous ses plâtres, il était redoutablement vivant.

La carcasse dans laquelle on lui avait enserré le buste pesait cinq kilos. Mais dès qu'on lui eut sorti la jambe droite de son moule, il prétendit se lever et tourner en rond dans sa cage. Je le vis chaque jour alors. Quarante fois ? Cinquante fois ? Je ne sais plus au juste. Je le questionnais. Il répondait avec fougue, parfois aussi avec mélancolie. Il avait fait fixer au mur une grande carte d'Europe. Il m'expliquait ses rêves et ses multiples aventures guerrières. Ses doigts s'animaient,

avaient le mouvement des flammes. J'ai vu, plus tard, par hasard, dans un magazine parisien de 1940, un reportage consacré aux mains de Degrelle. C'était vraiment cela, des fines flammes dansantes. Mais le plus étonnant, c'étaient les sortes de décharges qui en émanaient. Vingt personnes m'ont exprimé la même sensation.

*
* *

Toutefois, ce n'est pas un médium que je venais voir, mais un homme politique et un soldat. Je me gardai, durant ces semaines, de me laisser déborder par d'autres considérations.

Qu'avait été la vie de Degrelle ? D'où venait-il ? Quelles idées, quels sentiments l'avaient poussé en avant ? Comment s'était déroulé le roman d'aventure de son existence ? Quels étaient ses arguments, en réponse aux accusations de ses adversaires ? Qu'attendait-il encore de l'avenir, tendu devant lui comme les cieux noirs et bruns de notre Goya des jours macabres ?

Degrelle, normalement, est intarissable. Je n'avais qu'à écouter, à noter. Et surtout à élaguer. Car, avec tout ce qu'il m'a dit, ou dicté, j'aurais pu publier dix volumes.

Parfois, je devais m'arrêter pour rire, car ses expressions étaient drôles. Parfois aussi c'était émouvant, jailli du plus profond d'un cœur blessé.

Cet homme était un volcan.

C'est pour cela, je l'ai dit, que j'ai laissé refroidir la lave, avant de la tailler en chapitres.

CHAPITRE III

Degrelle enfant

Divers biographes de Léon Degrelle se sont étendus longuement sur sa vie de petit enfant des Ardennes belges. Ces évocations ne manquent ni de gentillesse ni de poésie, mais elles ne peuvent guère passionner que des partisans ou des familiers.

Je me bornerai, quant à moi, à relever, dans la prime jeunesse de Degrelle, ce qui allait marquer sa vie publique.

La première chose que j'appris de Degrelle lui-même concernant ses origines, c'est que ce chef nationaliste belge était tout ce qu'on veut, sauf Belge !...

« — Du moins, rectifiait-il aussitôt, Belge de la Belgique actuelle. »

Il y a des précédents fameux : Gambetta, qui engendra la Troisième République Française, était de sang italien; Bernadotte, roi de Suède, était un sergent de la monarchie française né à Pau; Hitler était Autrichien; Churchill est un demi-Américain ! Charles-Quint, l'Espagnolissime, était un Flamand, matiné d'Allemand !

Degrelle, expliquant son cas, n'y allait pas par quatre chemins :

« — Belge de la petite Belgique atrophiée des temps

modernes, née des traités de 1831 et de 1839 ? Non ! Je suis un Belge provenant des territoires occidentaux, trois fois plus vastes, réunis au XIVe et au XVe siècles par les ducs de Bourgogne.

« Par la famille de mon père, né à Solre-le-Château, près de Maubeuge, j'appartiens aux Marches du Sud, enlevées à mon pays par les tenaces rois de France.

« Par la famille de ma mère, les Boever, originaires de la Moselle, j'appartiens aux Marches Germaniques de l'Est, détachées de ma patrie par le traité de 1839.

« Je suis donc intégralement un homme de ces fameuses « Dix-Sept Provinces », qui, de l'embouchure du Rhin à la Somme, constituèrent, pendant des siècles, une remarquable unité géographique, politique, économique. Je me sentais né pour leur résurrection, opérée d'ailleurs partiellement, depuis lors, sur le plan médiocre des affaires, au sein du « Benelux ».

« Certes, me répéta diverses fois Degrelle, nous en sommes maintenant au stade de l'Europe et le combat des nationalismes exclusifs est dépassé. Mais dans la première moitié du siècle, la patrie, avant tout, comptait. Et ma patrie était celle-là. »

*
* *

Des caractéristiques bien nettes marquèrent, dès son enfance, le futur « Chef de Rex ».

L'esprit de famille d'abord.

D'un côté comme de l'autre, ces Degrelle et ces Boever font bloc, toujours, quoi qu'il en coûte. Lorsque Léon Degrelle tombera, politiquement, en 1945, les siens souffriront les pires tourments en son nom, mais nul ne le reniera. Familles solides, physiquement, moralement. Familles nombreuses, toujours. En moyenne, durant quatre siècles, il y a eu huit enfants par génération chez les Degrelle. Léon Degrelle eut sept frères et sœurs. Son père appartenait à une famille de neuf enfants. La mère de Léon Degrelle était l'aînée de treize enfants.

Lui-même, en quelques années de mariage, eut six enfants.

Le plus extraordinaire c'est que, « à chaque génération, il ne restait qu'un Degrelle en piste pour continuer la lignée, tous les autres, ou à peu près, hommes et femmes entrant dans les ordres religieux ».

« — Chez les Degrelle, on est Jésuite de père en fils », constatait cocassement un évêque belge, Monseigneur Heylen, ami de la famille.

Léon Degrelle eut trois oncles jésuites. Son père en avait eu trois, lui aussi. Un autre oncle de Léon Degrelle était curé de campagne; sa sœur aînée est entrée au cloître. Trois de ses tantes ont vu dix-sept de leurs enfants devenir prêtres séculiers, moines ou religieuses !

Comme tous les Degrelle, il posséda dès son enfance une foi vive, priant avec passion, partant, dès l'âge de huit ans, chaque matin, à cinq heures et demie, à travers l'ombre, la neige, les pluies de l'hiver ardennais, à l'église de sa paroisse.

Au fond, je crois, le grand rêve de sa vie eût été d'être un meneur d'âmes. On a ignoré presque complètement, dans le public, cet aspect de la personnalité de Léon Degrelle. Mais pendant des années, pourtant, il ne fut, au fond de lui-même, que cela : un croyant, qui voulait projeter sa foi dans la vie des autres.

Ce n'est qu'à la suite de circonstantes compliquées qu'il bifurqua vers la politique. Mais aussi, bien sûr, parce qu'il avait la politique dans le sang et qu'elle y bouillonnait depuis sa naissance.

*
* *

Là également, tout jeune, il avait été marqué.

Son père, français, à peine naturalisé belge avait été élu, le plus jeune de sa province, au Conseil Provincial de Luxembourg. Il en devint ensuite Député Permanent. Il allait le rester jusqu'à la grande victoire rexiste de 1936, remplissant les fonctions de Gouverneur de la province, à diverses reprises.

Le grand-père maternel de Léon Degrelle, déjà, avait été un des chefs les plus populaires de la Droite.

Les premiers cortèges que contempla Léon Degrelle, enfant, furent des cortèges politiques, cortèges violents qui frappèrent très tôt son imagination. Son père menait des campagnes électorales tenaces, visitant tous les électeurs de sa circonscription un par un. A la grande table familiale, petits et grands collaient des milliers de timbres sur des milliers de circulaires. Léon Degrelle se passionnait pour ces mêlées, regardait, pétrifié d'admiration, son père qui rentrait, tard dans la nuit, de ses tournées, rayonnant, exultant, « fumant trois cigares à la fois ».

*
* *

Il est bon de signaler aussi quelles furent les premières lectures de Léon Degrelle.

Certes, il dévorait des livres d'aventures, celle de Robinson Crusoé, notamment, qu'il lisait avec le même émerveillement chaque jeudi.

La Guerre des Boers l'exaltait. Cette lutte d'un peuple défendant sa liberté le faisait frémir. Il en connaissait tous les épisodes, décrits dans la collection d'une vieille revue découverte au grenier familial.

Plus encore que le côté aventureux de cette guerre, c'est son aspect politique qui bouleversait le petit gamin ardennais. Il était, de toute son âme, avec les idéalistes, contre les affairistes, avec l'indépendance, contre la domination.

Encore peut-on dire qu'il y avait, dans ces lectures, de quoi exalter l'imagination d'un enfant. Mais la lecture de base de ce petit garçon, la vraie nourriture qu'il absorba pendant des années, était — on va le voir — d'un tout autre ordre, d'une sécheresse à décourager des hommes mûrs. Il s'agissait — tenez-vous bien — des trente ou quarante tomes de comptes rendus analytiques des débats du Conseil Provincial du Luxembourg !

C'était — à part deux volumes de biographies d'hommes politiques belges qu'il connaissait par cœur — la seule lecture politique que contenait la maison natale de Léon Degrelle. Ni le *Michel Strogoff* de Jules Verne, ni le *Général Dourakine* de la comtesse de Ségur ne purent jamais détourner ce garçon de cette rangée, d'un ou deux mètres de largeur, de volumes énormes. Ce gosse les lisait avec délectation pendant des heures, restait plongé dans ce fatras politique pendant des journées entières de vacances.

Cette lecture assommante le grisait.

Il fallait, pour cela, avoir vraiment la politique dans le corps !

Agé de sept ans, il guettait dans la rue le vendeur de journaux qui apportait à la maison de ses parents le quotidien catholique d'avant la guerre de 1914, *Le Patriote*. Nul récit de sa mère ne l'enchantait plus que l'histoire des luttes politiques du Dix-Neuvième Siècle, connues en Belgique sous le nom de « Guerre scolaire ». Il s'en faisait répéter par sa mère, inlassablement, les épisodes. A l'hôpital de Saint-

Sébastien, il me les rappelait encore, ravi, comme s'il m'eût raconté l'histoire de Croquemitaine ou du Petit Chaperon Rouge.

*
* *

Mais cet enfant, si précocement ouvert à la passion politique, était aussi ouvert — et il le resta toujours — à la passion poétique.

Celui qui n'a pas compris cet aspect de Degrelle n'a rien compris à sa personnalité. En fait, il fut d'abord, et avant tout, un poète. La politique fut toujours, pour lui, le plus grand des poèmes qu'il tenta de créer, « non point avec des voyelles et des consonnes, mais avec la chair, le cœur, les douleurs et l'espérance d'un peuple ».

Son langage est un langage de poète, coloré, aux harmonies chaudes. Il parle en poète. Il écrit en poète. Il crée en poète.

Le paysage, où toute son enfance s'écoula, imprégna de façon décisive, l'âme de ce petit garçon.

C'est à Bouillon, vieille et glorieuse cité moyenâgeuse, cachée dans la grande forêt des Ardennes, qu'était né Léon Degrelle, le 15 juin 1906, « un peu avant neuf heures du soir, quand le soleil s'éteignait sur les centaines de roses pourpres de la vieille maison familiale ».

Robert Brasillach, dans le livre qu'il a consacré à Léon Degrelle, a évoqué beaucoup mieux que je ne pourrais le faire « ce pays d'Ardenne plein de bois, d'eaux vives, où l'on s'attend, chaque soir, à entendre sonner au loin les cors, à voir passer les chasses de *Comme il vous plaira.* Shakespeare et Ronsard y ont écouté les fées, placé leurs dialogues précieux, encore tout mouillés de la rosée matinale. De cette ancienne ville souveraine partit un jour, sur un pont tout pareil à celui qui se courbe encore sur la Semois, le plus illustre des princes du pays, Godefroy de Bouillon. Il entraînait avec lui vingt peuples pour la délivrance de la première paroisse de la chrétienté, la paroisse où est mort le Christ. C'est là qu'un petit garçon qui jouait avec d'autres enfants, fils du forgeron ou fils de l'ouvrier tanneur, apprenait, mieux que les livres, la grandeur du pays où il était né ».

*
* *

Pendant quinze années, Léon Degrelle vécut exclusivement dans cette vallée, enfant au caractère très solitaire, enfant « enchanté », rêvant le long de l'eau, parcourant interminablement les champs, à la cueillette des fleurs, et les bois, à l'affût des animaux.

Cette vie d'enfant était rude.

La Première Guerre Mondiale (en 1914, Léon Degrelle avait huit ans) renforça le caractère spartiate de cette enfance. Plus de souliers : enfants de riches et enfants de pauvres ne couraient plus qu'en sabots. De la viande une fois par semaine. Jamais d'autre moyen de circulation que les deux pieds.

Sa sœur aînée l'éveillait, chaque matin, à cinq heures. Et cela, dès l'âge de huit ans. A cinq heures trois quarts, il était déjà perché, même parmi les froids les plus vifs de l'hiver ardennais, en haut de l'église de Bouillon, à sonner les cloches.

De cette enfance vigoureuse, il gardera une énergie de fer et une santé de fer. On le verra, pendant sa fameuse campagne politique de 1935-1936, donner, en Belgique, sept, huit, dix, jusqu'à quatorze grands meetings par jour, brasser un pays entier, ne dormir que deux heures par nuit (de cinq à sept heures du matin), pendant cinq semaines et terminer cette haletante campagne électorale comme s'il revenait de deux mois de vacances à la mer.

Il mena, au front de Russie, une vie impossible, blessé cinq fois. Après ses aventures exténuantes et une vie « supervoltée » d'homme politique et de soldat, il reste d'une vigueur qui étonne. C'est sa vie de gamin des champs et des bois qui lui avait bâti cette force sans cesse renaissante.

*
* *

C'est de son enfance que datent aussi son audace, son esprit de décision, voire son orgueil.

Rien ne l'arrêtait. Il escaladait les rochers les plus abrupts du vieux château-fort de Bouillon et ses murailles hautes de huit ou de dix mètres. Il calculait bien ses coups, les réalisait sans hésitation.

Lorsqu'à la fin de la Première Guerre Mondiale, le Maréchal Pétain entra en Belgique et aborda Bouillon, après que le bourgmestre se fût incliné devant lui, un petit bonhomme de douze ans s'avança, tout droit, l'œil brillant, la main ten-

Léon Degrelle, en compagnie de l'écrivain Pierre Daye, dans le jardin de son enfance, au bord de la Semois, face au vieux château-fort de Bouillon, non loin de Sedan.

Léon Degrelle en famille. Derrière lui : son père, une bouteille de vieux Bourgogne au poing

due vers le vainqueur de Verdun. C'était Léon Degrelle. Pétain, surpris et amusé, garda dans sa main la main du petit garçon et, le tenant ainsi à son côté, traversa à pied d'un bout à l'autre la villette. Première et étonnante rencontre d'un vieux guerrier et d'un jeune enfant qui, vingt-cinq ans plus tard, se retrouveraient dans la Collaboration Européenne, chacun essayant de sauver son peuple, co-équipiers dans la même aventure, la terminant tous deux dans une débâcle apocalyptique.

*
* *

Un bienfait que reçut Léon Degrelle, tout enfant, de cette vie isolée, concentrée dans une petite bourgade, fut le sens de la communauté sociale.

Fils de l'industriel ou de l'homme politique, fils du notaire ou du médecin, fils de l'ouvrier de la fabrique ou de la brasserie étaient naturellement des égaux. Ils n'eussent même pas pensé qu'il pouvait y exister des différences autres que celles qu'établissaient les concours de l'école où tous étaient confondus. Léon était « le Léon », comme le fils de l'employé des postes était « le René », et le fils du charcutier « l'Arthur ». Ils parlaient le même patois chantant, jouaient, pêchaient, se chamaillaient comme si les classifications sociales n'eussent jamais existé dans le monde.

« Les grandes villes ne sont plus, dans la vie moderne, que des conglomérats d'individus isolés, tous inconnus l'un pour l'autre. Rien ne les lie, ni peines, ni joies, ni préoccupations, ni espérances », a écrit Léon Degrelle.

Il n'oubliera jamais la communauté sociale que représentait sa petite ville d'enfance, l'intimité, l'harmonie qui adaptaient les hommes aux hommes, les foyers aux foyers. Toujours, il rêvera de hisser au stade national cette compénétration des classes en refaisant de sa patrie « un corps social sensible et uni, et non une accumulation inorganique d'âmes isolées, de corps isolés, d'appétits isolés ».

*
* *

Mais enfin, on eût pu parfaitement être né en ayant, dans le sang, la tradition des « Grands Pays-Bas », avoir eu, petit, le goût des choses politiques, la passion du spirituel, avoir acquis l'esprit social au contact d'une communauté

véritable, avoir, grâce à une enfance campagnarde, rude et poétique, ouvert son âme très tôt à la Beauté, au courage, à l'énergie, à l'audace, on eût pu vivre cette jeunesse-là et rester un homme moyen, à la vie absolument « moyenne ». Vouloir expliquer tout Degrelle par son enfance serait trop simple.

La preuve, c'est qu'il eut un frère, de trois ans son cadet, qui fut élevé exactement dans le même « climat » et qui resta à Bouillon, pharmacien paisible, sans absolument rien de tumultueux ou de passionné, ce qui n'empêcha point, d'ailleurs, qu'on l'assassinât durant l'été de 1944.

L'écrivain belge et ancien député de Bruxelles, Pierre Daye, qui vécut à Bouillon quelque temps lorsqu'il préparait son livre « *Léon Degrelle et le Rexisme* » (qu'il publia à Paris chez l'éditeur Fayard), racontait souvent quelle surprise il avait eue à connaître cet Edouard Degrelle, frère de Léon Degrelle. Physiquement, il ressemblait étonnamment à son aîné : même stature, même voix, même chevelure, même visage, à part cette coulée de feu, cette ferveur qui jaillissent de l'œil de Léon Degrelle. C'était le même, tout juste le même, sauf « l'étincelle ». Léon Degrelle eût, sans doute, été tout juste ainsi, si l'un ou l'autre caprice de la nature ne lui avait donné, en plus, ce milligramme de molécule mystérieuse qui fait de l'homme ordinaire un homme extraordinaire.

Qui connaît ces lois ? Quelles rencontres mystérieuses comportent-elles, résultat de tendances secrètes jaillissant — il y avait des millions d'autres possibilités — d'une conjonction qui ne s'était jamais présentée, qui ne se représenterait plus jamais ?

Léon Degrelle n'est explicable que comme cela. Une force, en partie indéchiffrable, grondait en lui, brûlait en lui, l'entraînait, le possédait. Le juger selon des normes normales, c'est le méconnaître.

*
* *

S'en rendait-il compte ?

Bien sûr, il s'en rendait compte. Et, plus il a mûri, plus son regard sur le monde se fit différent des autres regards, détaché, comme hanté.

On dirait qu'il survole les hommes, n'ayant besoin de personne, seul pendant des semaines, délibérément, tout à ses rêves, mais rempli de plans grandioses qu'il projetterait

demain, certainement, comme la foudre, s'il lui était donné de reprendre le Destin dans ses mains dominatrices.

Il a toujours été possédé par sa vocation intérieure, par sa « mission », comme il dit.

Il n'y a pas d'hommes plus intéressants à étudier que ceux-là, plus chargés de possibilités, ou plus redoutables.

*
* *

Mais enfin, nous en sommes encore à la jeunesse de Degrelle. Jeune, eut-il conscience très tôt de son tempérament, de ses possibilités ?

Les biographes qui ont consacré une demi-douzaine de volumes à Léon Degrelle, n'ont pas eu, comme moi, des mois entiers pour interroger à l'aise ce phénomène, condamné (c'était bien pour lui la plus terrible condamnation) au repos.

J'ai scruté, jusqu'au fond, sa sensibilité, chacun de ses souvenirs.

C'est pour cela que je puis être affirmative : très jeune, Degrelle avait déjà conscience de ce quelque chose qui le porterait vers un destin hors série.

Devinant obscurément ce « daïmon », il le dégagea partiellement, très tôt, dans des projections littéraires.

Dès l'âge de treize ans, il écrivit.

Il s'était mis à créer des récits et des contes pour des revues bruxelloises « Le Boy-Scout Belge », et « La Jeunesse ». Il s'attela même à un roman « *Le Vieux Pont* » qui ne parut jamais. Il composa des poèmes « *Petits riens en musique* ».

Quand on regarde des gamins de treize ans, on doit faire un effort pour imaginer qu'un garçonnet de cet âge-là, en courtes culottes, les cheveux en bataille, perché au haut d'un arbre au-dessus de l'eau de la Semois, pouvait déjà être dévoré à ce point par un incendie intérieur.

Sa mère, elle, devinait. Elle le devina très vite. Elle devina très vite tout ce qu'il y avait d'illuminé et de périlleux dans cet enfant solitaire, rêveur. C'est pour cela qu'elle l'aima avec une affection si inquiète et si frémissante. Il fut toujours son préféré. C'était ainsi, admis par les autres. Elle le suivit partout, de toute son âme, jusqu'à en mourir, tremblant souvent pour lui, mais fière et frémissante.

Il était orgueilleux. Son goût de la solitude, c'était déjà

de l'orgueil. Il savait que les autres, au lieu de l'enrichir, « troublaient ses rêves ».

Et puis, il sentait qu'il était fait pour gagner, pour dominer.

Il existe de lui une photo très frappante de cette époque, parmi sa troupe de scouts, dont il était le porte-drapeau. Il regarde tout droit devant lui, extraordinairement grave. Mais on voit qu'il a mis son bras gauche tout à fait de côté pour qu'on distingue nettement les galons de sa manche !

La vieille voisine, « Mademoiselle Joséphine », sœur de l'ancien doyen de Bouillon, âgée de quatre-vingts ans, répétait toujours en hochant la tête :

« — Il fera son chemin, le petit Léon ! Il fera son chemin... »

En l'entendant, le petit garçon tendu, volontaire, ne souriait pas.

« Il cherchait où était le chemin. »

CHAPITRE IV

La vie ouverte

Son chemin, au bout d'un mois de collège chez les Jésuites, en 1921, il le devinerait clairement.

Il ne pouvait, bien sûr, aller ailleurs que chez les Jésuites. « De père en fils », disait l'évêque. Le collège de Notre-Dame de la Paix, de Namur, était le vieux collège de la famille, de son père, de ses oncles, des grands-oncles. Génération par génération, les Degrelle avaient défilé dans cette longue bâtisse.

« — Jamais je n'avais quitté la maison, écrivit-il un jour. Ni les bois. Ni la Semois. La création, pour moi, était vibrante de libellules, de papillons, moirée d'eaux vives, pavoisée de soleil sur les ardoises, de couchers de soleil rouges sur la rivière. De mon univers de gamin des bois, on me plongeait brusquement dans une lourde casemate, parmi deux cents « aristos », à peu près tous garçons des villes, moitié noblesse, moitié grosse bourgeoisie. Je ne connaissais personne. Brusquement, ces hautes murailles grises, ces visages inconnus ! Je me cachais pendant la récréation, pour rester seul. A table, je me tenais muet, raide comme un piquet. On m'avait baptisé « amidon ».

« Surtout je me demandais si je serais capable de suivre

les Cours. J'étais entré en Troisième Latine. Les programmes des Jésuites ne correspondaient pas avec ceux de mon « Institut ». J'étais d'un an en retard en mathématiques et en grec.

« Mais les Jésuites sont des maîtres-hommes. Au bout de huit jours, mon professeur m'avait pris en main. Le premier concours était le concours de français, heureusement. Je sortis premier sur trente. Le soir même, le sobriquet « amidon » disparaissait.

« Oui, j'ai pioché. Dès la fin du trimestre, j'avais rattrapé la classe en mathématiques et en grec, et j'obtenais dans ces deux branches les huit dixièmes des points.

« Mais au fond, ce n'était pas l'essentiel. Mes Jésuites m'avaient fait voir clair en moi-même. Là était pour moi l'événement capital. »

*
* *

En Belgique, une bonne part des hommes politiques, de gauche ou de droite, cléricaux ou anti-cléricaux, sortent des établissements des Jésuites. L'un des plus fameux chefs de la Maçonnerie belge, l'ancien ministre Devèze, avait été, à leur collège de Bruxelles, préfet de la Congrégation de la Sainte Vierge. Le Père auquel Léon Degrelle servait la messe, chaque matin, était le Père Malou, frère cadet du fameux chef du Parti Catholique belge durant le XIXe siècle.

On donnait aux élèves une grande liberté de lectures. Cas remarquable alors en Belgique, on vendait aux élèves, à la récréation, les grands quotidiens. Les Cercles d'Etudes permettaient les plus passionnants débats. Tout de suite, les Pères, en véritables dépisteurs de vocations, avaient repéré tout ce qu'il y avait d'instinct politique, de passion politique chez le nouveau venu. Ils l'avaient scruté avec d'autant plus d'intérêt que les Pères connaissaient les Degrelle de longue date. Léon Degrelle avança donc vite en pleine lumière.

Il m'a lui-même narré l'incident au cours duquel il révéla à son père sa vocation.

« — Je vois encore la scène, me disait-il à l'hôpital de Saint-Sébastien, redressé sur ses oreillers. C'était vers la mi-novembre 1921. On m'avait appelé, à la salle d'études, vers six heures du soir. Mon père m'attendait dans le préau grillagé. Il m'embrassa tendrement. Nous nous promenâmes l'un à côté de l'autre le long des arcades sous lesquelles lui aussi avait joué, enfant.

« Après un temps, il me dit, bon et grave :

« — Léon, maintenant, tu deviens grand. Il faudrait que tu penses à ton avenir. Qu'est-ce que tu veux devenir un jour ?

« Cela me sortit tout net, naturellement :

« — Papa, je serai Premier Ministre.

« Est-ce que je me l'étais dit avant ? Je ne le crois pas. Cela avait jailli, comme, tôt ou tard, cela devait jaillir.

« Sans doute mon père comprit-il, à mon regard, que je ne blaguais pas. D'ailleurs, enfant, je ne blaguais pas. J'étais un enfant grave. C'est plus tard que je suis devenu joyeux.

« Il me regarda, stupéfait, consterné. Puis je vis une chose qui me bouleversa : une larme coulait sur son visage.

« Nous nous remîmes à cheminer. Je ne revins pas sur mon propos. On parla d'autre chose. Mais dès alors (j'avais quinze ans), ce fait fut acquis. On n'essaya jamais en famille de m'orienter vers quoi que ce fût d'autre. »

*
* *

« — Seule, ajoutait-il, une vocation religieuse eût pu me faire bifurquer dans une autre direction.

« Profondément mystique, je n'eusse pas résisté à un tel appel. Mais l'appel ne vint jamais.

« J'en ai souffert. On pourrait en retrouver la trace dans un poème, perdu sans doute, comme le reste, et que j'écrivis alors. »

En vérité, dans une biographie de Degrelle, je suis tombée sur le début du poème en question, vers tout simples de collégien qui dit sa peine de n'avoir pu s'offrir :

Etre un tel sacrifié, je l'espérais aussi
Vous le savez, ô Maître.
Mais j'ai eu beau prier, vous ne m'avez pas dit
De l'être.

Il y a toujours eu chez Degrelle une tension vers des idéaux supérieurs. Les a-t-il atteints ? C'est autre chose. Mais, si orgueilleux qu'il fût, il allait, dès alors, bien au-delà de son orgueil.

Dans des feuillets d'une petite conférence de débutant qu'il donna à l'âge de quinze ans à ses camarades du Cercle

d'Etudes, j'ai retrouvé ces lignes, d'une maturité étonnante, venant d'un si jeune collégien :

« Il faut qu'on sache, en nos temps égoïstes où la charité est un bagage inutile, qu'il est noble et que cela grandit de servir et d'aimer, même au prix de sa vie. La vie, d'ailleurs, n'a de valeur qu'en fonction de la maîtrise qu'on a sur elle et des sacrifices qu'on a le courage d'en exiger. »

La phrase, parfaite, a déjà le frémissement de l'idéaliste et le ton du chef.

*
* *

En l'espace d'une année, l'épanouissement de ce jeune étudiant sera surprenant. Toute la puissance instinctive qui était en lui surgit en torrent tumultueux.

Néanmoins, contrairement à ce qu'on pourrait penser, surtout après le « Je veux devenir Premier Ministre », c'est le développement politique qui se déploiera le moins rapidement.

Par contre, le tempérament artistique du jeune collégien va, dès alors, s'épanouir avec une curiosité, un plaisir et un appétit insatiables. Et, au fond, c'est là le Degrelle « cent pour cent », le Degrelle vrai.

Degrelle fut toujours et avant tout, qu'on se mette bien cela dans la tête, ou sinon, on se fourvoie, un passionné de l'art, de l'art qu'il voit, qu'il reçoit, de l'art qu'il crée, qu'il donne. Il hissera la politique dans le ciel de sa vie « *comme il eût dessiné un grand ciel d'épopée à la Titien, au-dessus d'un paysage glorieux* ».

Son tempérament mystique et son tempérament d'artiste s'interpénétraient. La politique ne l'intéressa jamais que comme « projection supérieure de la vocation des peuples ». Elle rentrait, en réalité, dans sa conception plénière du Beau.

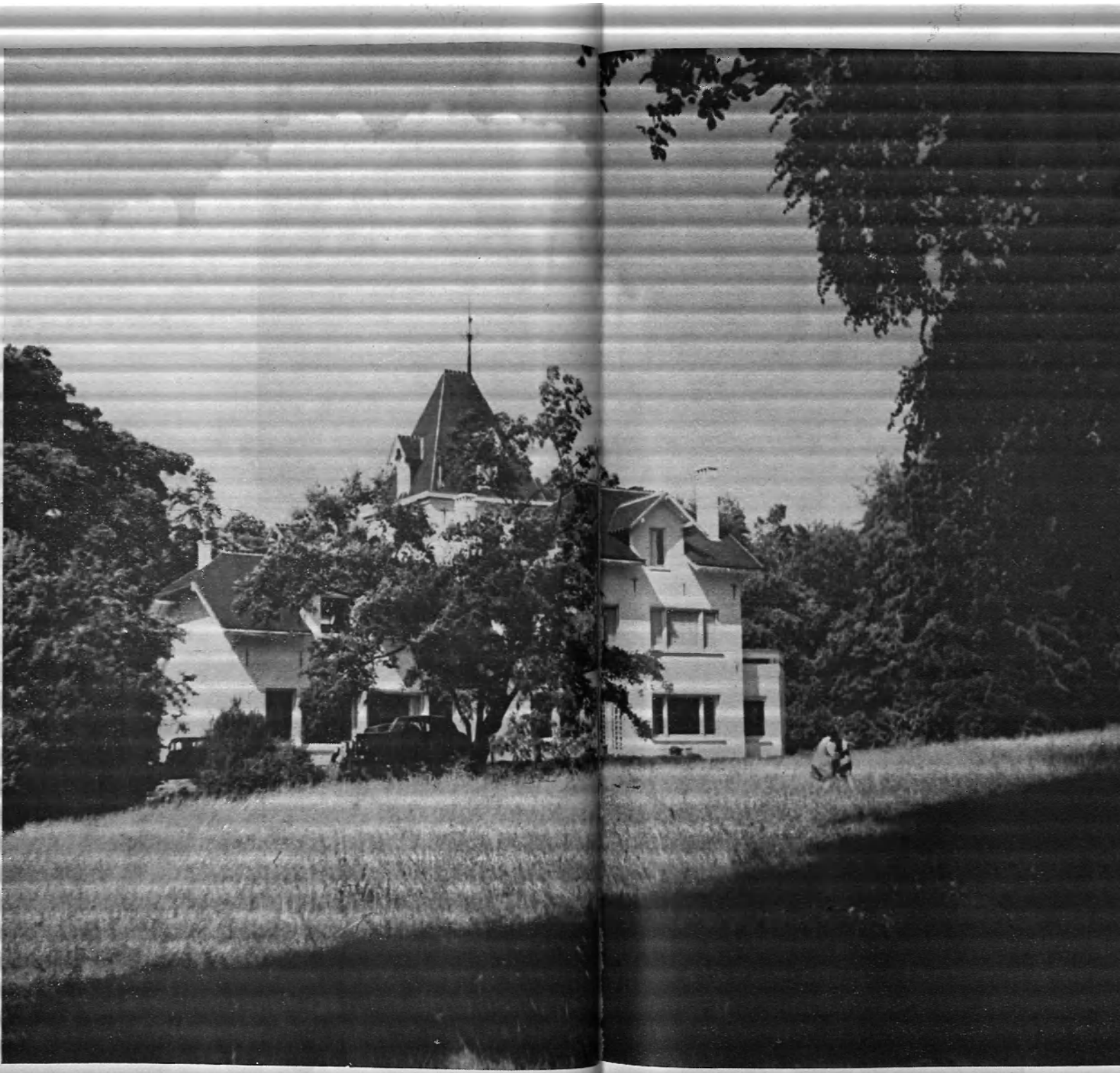
« — La politique est l'art suprême, s'exclamait-il à l'hôpital, c'est le chef-d'œuvre créé non avec des couleurs quelconques que l'artiste transfigure, mais avec toute la puissance grondante des êtres, eux aussi transfigurés. »

En bas de l'art, il y a pour lui l'architecture, puis la peinture, puis la poésie, puis la musique, puis, tout en haut, la politique.

La musique, je crois que Degrelle n'a été possédé par elle qu'à l'hôpital de Saint-Sébastien. Là, il fut comme envoûté par elle, écoutant, sur disques, l'œuvre de Wagner pendant

Léon Degrelle
au début du Rexisme.

Dans ses bras, sa petite fille Chantal.



La *Drève de Lorraine*, la belle [illegible]té de Léon Degrelle, dans la forêt de Soignes, à l'entrée de Bruxe[illegible]

A gauche (quatre grandes fenêtr[illegible]n bureau. Au-dessus, sous les toits, la blibliothèque (quinze mille vo[illegible]

En haut: Degrelle près d'une de ses fillettes malade.

En bas: Degrelle avec trois neveux et nièces.

des semaines entières. Je crois que c'était vraiment dans son cœur que tournait l'aiguille.

Il avait fallu la Douleur — car en 1945 il a vraiment souffert, mais, encore une fois, c'était une souffrance épique, à sa manière — pour que Wagner entrât en lui « *dans le déploiement de sa grandiose, hautaine et tragique fanfare* ». Et Beethoven aussi le rejoignit, son autre dieu. Et même Mozart, le Mozart grave, car, disait-il, « *il y a également un Mozart grave, plus près des grands orages d'âme que des menuets des après-midi de soleil gracieux* ».

*
* *

L'âme tumultueuse qui grondait en lui ne pouvait pas se satisfaire de la seule contemplation des Raphaëls ou des Giottos. Il lui fallait se passionner pour de la beauté jaillissant de sources toujours renouvelées, toujours à sa portée, naissant même de son propre talent, de son propre cœur.

A treize ans, il écrivait déjà, nous l'avons vu. Vocation inconsciente. Au bout de quelques mois de collège, la vocation se fit vite consciente. Tout ce qui était papier, journal, volume, le passionnait. Quand il retourna, l'été suivant, en vacances à Bouillon, ayant brillamment terminé sa troisième année d'humanités gréco-latines, c'est un jeune poète qui réapparut au foyer. Il laissa tomber sa chevelure, à la romantique, presque sur les épaules. On m'a montré, de lui, des photos, très amusantes, de cette époque : l'œil rêveur, mélancolique comme il se doit, regardant au loin, bien au-delà des monts et de la rivière. Il avait découvert Lamartine. Il avait découvert Vigny. Il avait découvert Musset. Il pleurait en les lisant. Il s'en allait le long de l'eau, ses chers poètes sous le bras. Il les emmenait le soir à sa grande chambre d'où l'on entendait, dans la nuit profonde, le chant des rainettes se multiplier à l'infini, au pied du vieux château féodal. Décor romantique par excellence : « les rochers altiers et noirs, l'évocation des preux, des princesses de légende, rien ne manquait, pas même le son du cor, car le soir, du haut du pont-levis et des tours, les cors résonnaient, lançaient longtemps leurs chants graves qui ne se diluaient que lentement dans les courbes noires du vallon, peuplé de ses éternelles chênées ».

*
* *

Mais la poésie, chez Degrelle, ne restera pas vague comme chez les romantiques français qui chantaient leur désespoir, tombés de l'épopée napoléonienne à la stagnation des illusions mortes.

Non, même pendant les années mélancoliques de sa jeunesse, la force de l'action, le besoin de créer, de convaincre, d'entraîner, soulevèrent toujours le lyrisme de Degrelle adolescent, bâtissant de l'action au-delà des rêves.

Il aura, à ce moment-là, deux maîtres, bien différents des larmoyants chantres d'Elvire et de son lac, de Roncevaux et de ses cors funèbres.

Le premier — et c'est normal, il n'y a pas eu, dans toute la littérature française, un homme si voisin d'âme de Degrelle, et Brasillach l'a merveilleusement deviné dès 1936 — le premier, c'est l'écrivain français Charles Péguy, un terrien comme lui, un poète et un apôtre comme lui.

Léon Degrelle avait peut-être treize ans, ou treize ans et demi, lorsqu'il eut la révélation de Péguy, le chantre d'Orléans et de Chartres. C'était après la classe du matin. La maman de Léon Degrelle surveillait, à la cuisine, les « fourneaux sacro-saints ». Le doyen de la petit ville, (Mgr Theissen) était passé « à la maison ». Il tenait à la main un livre dont il s'était mis à lire à Mme Degrelle, en s'esclaffant, quelques passages qu'il jugeait du plus haut comique. Une phrase revenait comme une litanie : « On a bien du mal d'élever les enfants. » Mme Degrelle naviguait d'une casserole à l'autre. Seul, le jeune Léon, vraiment, écoutait. Il ne riait pas, lui, mais pas le moins du monde.

Le grand doyen s'arrêta, riant toujours.

C'est alors que, dans la cuisine embaumée du parfum des grives, une voix d'enfant — grave déjà alors, avec ses inflexions chaudes — retentit, nette, d'une complète assurance :

« — Moi, je ne trouve pas cela comique du tout. C'est très beau. »

Le gros doyen regarda, tout « paf », le gamin si affirmatif et il referma le bouquin.

C'était le « *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc* », de Péguy.

Léon Degrelle avait reçu le choc comme une révélation. Il ne l'oublierait jamais.

*
* *

Mais, à seize ans, un autre jeune Français, mort lors de la Première Guerre Mondiale comme Péguy, moins profond certes, mais plus assimilable, enthousiasma Degrelle pour des raisons plus spéciales : il était tombé, en août 1914, tout près de Bouillon, à l'assaut, dans une clairière de la forêt de Florenville. C'était Ernest Psichari, le petit-fils de Renan.

On avait, deux ou trois ans après la bataille, retrouvé sa dépouille, enterrée près d'un cheval : il serrait toujours, dans ses doigts rongés, son épée, autour de la poignée de laquelle son chapelet était noué.

Léon Degrelle, tout garçonnet, avait été bouleversé par cette histoire. Il était allé dix fois rôder en bicyclette dans la forêt, à la tombe de Psichari, avait dépensé le petit argent qu'il avait grappiné, de longue date, pour acheter *Le Voyage du Centurion* et les autres ouvrages de son héros mort. Il les apprit vraiment par cœur. Il n'est pas un détail de la vie de Psichari qu'il ne connût pas. Quand on inaugura dans la forêt un monument à la mémoire de son grand homme, il y courut une fois de plus et, fendant le flot des personnalités, il alla faire connaissance avec les orateurs, Maurice Barrès, Henri Massis, et surtout le père d'Ernest Psichari. Ce vieil homme fut ému en se rendant compte du culte que ce tout jeune garçon avait pour son fils, et il échangea toute une correspondance avec lui, pendant des mois.

Au fond, ce que Léon Degrelle cherchait en Psichari — comme ce qu'il chercha plus tard dans l'évocation d'un autre jeune écrivain, belge celui-là, mort à la même guerre, Louis Boumal — c'était lui-même.

Il écrivit à cette époque-là une étude sur Psichari, qui n'est au fond que la projection de l'idéal qui le hantait, idéal qu'il n'eût pas osé alors exposer publiquement comme étant l'extériorisation de son propre moi. Cette étude sur Psichari, il la donna en lecture, sous forme de causerie, à ses camarades de vacances. On en a conservé divers feuillets. Ce ne sont pas eux qui nous intéressent, si brûlant d'idéal qu'ils soient, mais le fait que, si jeune, il était possédé déjà par une telle passion des vies exceptionnelles.

Il avait passé ses vacances à rêver, à lire, à lire le jour, à lire la nuit. Souvent, le matin, à l'heure de partir à la messe, il lisait toujours. Ses sœurs en étaient stupéfaites, criaient à la folie. Pendant des années, il a lu deux livres chaque jour.

Mais alors, pendant ces vacances divines de l'adolescence, ce sont les poètes, surtout, qui l'accompagnaient, l'habitaient.

*
* *

Il était à peine rentré au collège que le flot se mit à jaillir.

L'avant-dernière année des humanités gréco-latines ne s'appelle pas en vain, en Belgique, la « Poésie ».

Cette année-là, Léon Degrelle ne fut qu'un poète. Il termina l'année presque en queue de sa classe. Mais le grand éclair de la création artistique l'avait traversé. Le journaliste était né. Le poète était né. Le grand don était fait.

Le premier texte — c'était encore de la poésie, mais en prose — qui parut dans un quotidien, sous son nom, date d'alors. Léon Degrelle était rentré au collège Notre-Dame-de-la-Paix, de Namur, au début d'octobre. Le 2 novembre 1922, à l'heure du dîner, il vit, assis à son estrade, le préfet de Discipline, qui, un journal déplié d'un bras à l'autre, lisait un article avec un ahurissement visible, puis, à maintes reprises, le regardait. Intrigué par le manège, les deux cents autres élèves, eux aussi, le regardaient. Il avait, huit jours plus tôt, envoyé au quotidien *L'Avenir du Luxembourg* un article intitulé « En regardant tomber les feuilles... ». Alors, quoi, ce serait son texte ? Le préfet descendit de son perchoir, approcha, le journal toujours déployé.

Léon Degrelle luttait pour ne pas blêmir ou éclater.

«— C'est de vous, cela ? »

Les lettres de son nom, en caractères gras, dansaient en dessous d'une colonne.

Toute la table attendait.

« — Oui, c'est de moi. »

C'était son papier. Collège étonnant où un préfet de Discipline ne s'étonnait pas de ce qu'un des galopins en courte culotte de son réfectoire collaborât à un quotidien, sans demander l'avis de personne.

« — Pas mal. »

Pas d'autre remarque.

A partir d'alors, enhardi par son succès, Léon Degrelle bombarda journaux et revues d'essais poétiques et de contes.

Il accoucha aussi de poèmes, désespérés, comme il convient à cet âge :

« *Oui, je voudrais mourir* », proclamait l'un d'eux.

Mais la vie grondait plus fort que les lamentations romantiques.

Il est une inscription jetée alors par Léon Degrelle au dos

d'une de ses photos de jeune étudiant et qui le révèle sans ambages. Elle débute ainsi :

« Voici, plus ou moins vrais, les traits de mon visage.
Le papier ne dit pas le feu puissant et fier
Qui me brûle aujourd'hui, qui me brûlait hier
Et qui demain éclatera comme un orage. »

Ça promettait de fameux incendies !

*
* *

Un homme, un grand homme, allait avoir conscience, par hasard, de la personnalité de ce jeune garçon si frémissant, si dynamique, dont, seuls, avaient, jusqu'alors, deviné toute la richesse intérieure, sa mère et quelques professeurs un peu étonnés.

Cet homme, ce grand homme, ne fut autre que le Primat de Belgique, l'illustre Cardinal Mercier.

Léon Degrelle ne le connaissait pas. Il ne l'avait jamais vu. Mais le rayonnement spirituel de ce Prince de l'Eglise, le plus grand esprit catholique de notre siècle, l'émouvait.

Ne doutant de rien (de quoi Léon Degrelle douta-t-il jamais ?), il lui écrivit, de son petit pupitre de la salle d'études, une lettre, assez extravagante certainement.

Encore une fois le préfet laissa passer.

Un cardinal, surtout un Primat, reçoit un courrier considérable. Quelle chance de retenir l'attention pouvait bien avoir une lettre de collégien, totalement inconnu ?

Le fait est que, huit jours après, le réfectoire vit le préfet retourner dans ses doigts non plus un journal, mais une enveloppe qui portait une en-tête sensationnelle : *Ministère de la Justice. Archevêché de Malines.* Ce Léon Degrelle devenait étonnant ! Le préfet traversa une fois de plus la salle et, par-dessus les assiettes, tendit le pli fermé. C'était, bel et bien, une lettre manuscrite du cardinal Mercier !

Le grand prélat, *« au corps immense, si merveilleusement spiritualisé, à la petite tête d'oiseau desséché par-dessus la pourpre impressionnante »*, avait, le premier dans son pays, découvert, tout jeune, Léon Degrelle.

Il s'échangea entre eux une correspondance dont il faut espérer que, malgré les destructions et les pillages de la dernière guerre, on retrouvera, un jour, les principaux éléments.

Quand le cardinal mourut, Léon Degrelle en éprouva une douleur sans limite. Il resta toujours pour lui celui qui, de son palais lointain, vieillard et prince honoré par l'univers, avait deviné, à travers une lettre de jeune collégien malhabile et ardent, une âme, un feu dont il avait saisi le besoin de rayonnement, l'inspiration.

Le colloque resta privé. Mais il eut une influence considérable sur l'évolution de Léon Degrelle. Non seulement le grand prélat belge guida, par ses lettres, son jeune correspondant, mais il donna à Léon Degrelle la preuve que ce qu'il sentait en lui existait vraiment, puisque d'autres, de l'envergure d'un cardinal Mercier, le ressentaient.

*
* *

Coïncidence étrange. Le deuxième grand homme qui découvrit Léon Degrelle, quelques années plus tard, mais publiquement cette fois-là, en proclamant sa découverte en tête de son journal, serait le Président de la Troisième Internationale, Emile Vandervelde.

Léon Degrelle était étudiant encore. Il s'était rendu à Arlon où le prince Léopold (le futur roi Léopold III) était venu présenter à la population ardennaise la princesse Astrid, la jeune Nordique de légende qu'il venait d'épouser en Suède.

« — J'avançais parmi les remous populaires, m'a raconté Léon Degrelle, de la gare d'Arlon vers le Palais Provincial. Tout d'un coup, que vois-je par terre ? Un numéro à titre rouge du *Peuple* où, en caractères énormes, mon nom surmontait les deux colonnes de l'article de tête !

« Je fus tellement stupéfait que je mis tout un temps à ramasser le journal.

« C'était de moi qu'il s'agissait. Mais oui ! Mon nom, dans ce titre à caractères d'affiche était mal écrit : Legrelle, au lieu de Degrelle. Mais c'était signé Emile Vandervelde. Le vieux chef du parti socialiste belge avait lu, par hasard, un article de moi dans une petite revue intitulée *Les Cahiers de la Jeunesse Catholique*. Il en reproduisait de longs extraits et il ajoutait, plus ou moins : « Changez simplement le mot catholique par le mot socialiste; il n'y a pas moyen de parler plus justement. »

Le ministre marxiste Vandervelde, fureteur, fouinard, même dans ses vieux jours, était à l'affût des hommes.

Il est étrange de constater que Léon Degrelle, si jeune,

fut découvert par deux vieillards au bord de la tombe, le cardinal Mercier et Vandervelde, les deux Belges les plus éminents de leur temps, et si différents l'un de l'autre...

*
* *

C'est en Réthorique (la dernière année des Humanités gréco-latines en Belgique), que la politique prit à bras-le-corps Léon Degrelle. Et si vigoureusement qu'elle ne le lâcha plus jamais.

Certes, Léon Degrelle était né « politique ». On se souvient de ses interminables lectures au grenier familial, à piocher trente ou quarante tomes de « discours soporifiques ». Il avait connu, au foyer de ses parents, la fièvre des campagnes électorales et, tout gamin, déjà, se passionnait à aider à la rédaction des proclamations paternelles « aux citoyens conscients et organisés du cru ».

Mais cela, c'était la petite « popote » provinciale. L'instinct politique avait été éveillé; c'est tout. La doctrine, elle, n'était pas encore née. « *Chez nous, les Degrelle, on était catholique. Ce mot catholique absorbait tout, y compris la cuisine du parti. Une loi était bonne ou mauvaise dans la mesure où la religion y trouvait, ou non, son compte.* »

Néanmoins, deux ou trois grandes lueurs avaient éclairé, comme les torches de messagers mystérieux et lointains, la prime adolescence de Léon Degrelle.

La première fut allumée par le grand poète et condottiere italien Gabriele d'Annunzio.

Au moment de son coup de force sur la ville adriatique de Fiume, Léon Degrelle, âgé alors d'une douzaine d'années, était en vacances de Noël chez un cousin, curé de village et humaniste. Cet intellectuel était abonné à quatre journaux, ce qui avait paru au petit Léon Degrelle une magnificence absolument fantastique. Entre les leçons de latin que le bon curé lui donnait, Léon Degrelle dévorait, chaque jour, les quatre gazettes. Il était revenu à Bouillon frémissant d'émotion et avait placardé à sa chambre une grande photo de d'Annunzio, découpée daus un des quotidiens.

Le « coup » de Fiume l'avait ébloui.

La marche sur Rome l'éblouit à son tour. Il vécut, matin par matin, l'épopée des Chemises Noires, courant Bouillon pour découvrir d'autres détails dans d'autres feuilles que *La*

Libre Belgique et *L'Avenir du Luxembourg*, les deux seuls journaux de la famille.

Mais il fallut les Jésuites pour que sa vocation, vraiment, se révélât.

*
* *

En 1921-1924, le « fascisme » était fort en vogue chez les bons Pères, et notamment le « fascisme intellectuel » de l'*Action Française*. Certains Jésuites (en particulier le R.P. Honnay, écrivain belge connu) étaient, ouvertement, les propagandistes talentueux et acharnés de la doctrine de Charles Maurras. Chaque soir, le professeur de Rhétorique de Notre-Dame-de-la-Paix apportait au préau, dans ses grandes manches, le numéro de l'*Action Française* arrivé à Namur une heure plus tôt.

Ce journal eut, rapidement, sur Léon Degrelle, une influence imprévue : elle le dégagea partiellement des Musset, Vigny et Lamartine. *L'Avenir de l'Intelligence*, desséchant (mais Léon Degrelle avait besoin d'un peu se sécher !), nuancé, subtil, de Charles Maurras, le *Stupide Dix-Neuvième Siècle*, trop élémentaire, injuste mais vigoureux, de Léon Daudet, firent franchir victorieusement à Léon Degrelle le pont aux larmes romantiques. Il restera sensible, mélancolique à certaines heures, mais ne connaîtra plus les dépressions vagues de ses débuts poétiques.

Littérairement aussi, le contact avec la prose directe, luxuriante, joyeuse, féroce de Léon Daudet fut utile. En fait, Degrelle avait le tempérament littéraire d'un Léon Daudet, avec moins de richesse verbale, mais avec plus de poésie. Léon Degrelle est incontestablement l'écrivain de notre époque dont le style soit le plus semblable en force, en chaleur, en verve à celui du génial polémiste. La *Cohue de 1940* de Léon Degrelle vaut les *Mémoires* de Léon Daudet : même langue directe, colorée, cocasse, mêmes portraits brossés à l'emporte-pièce, même naturel, même exubérance, rabelaisienne chez l'un, rubénienne chez l'autre, même plaisir de vivre.

Au contact de Daudet, Degrelle, dont le style était déjà imagé, pittoresque, acquiert vite le goût de la polémique.

Au contact de Maurras, il découvre les grandes lois de la raison politique. Le procès maurrassien de la démocratie, la démonstration décisive, cent fois répétée, de la bêtise du nombre, de la stérilité, de l'insanité et, souvent, de la corrup-

tion des assemblées parlementaires irresponsables, l'établissement des principes de base de l'Etat : ordre, continuité, compétence, responsabilité, couronnés par la clef de voûte de la monarchie, l'impressionnent, le séduisent, le convainquent. Avec le temps, son maurrassisme se décantera. Il en décèlera le côté artificiel, livresque, son insensibilité en face de l'homme tout court. Il se dégagera surtout de l'atmosphère de violence des bagarres spécifiquement françaises du journal, qui enfumaient les démonstrations intellectuellement captivantes.

Mais on retrouvera dans la doctrine de Rex, plus tard, ces grandes assises maurrassiennes qui ont tant manqué au national-socialisme allemand et qui ajoutèrent un intérêt indéniable aux plus sages théories du fascisme italien.

Degrelle apprendra, au surplus, de Maurras, à devenir un monarchiste de raison.

La Belgique de 1920 n'était plus que faiblement attachée à l'institution royale. On entendait dire couramment : « Albert Ier est le dernier roi. Ça n'ira plus jusqu'à Léopold. »

Maurras qui échoua politiquement en France, terminant en prison sa carrière de rénovateur-monarchiste, réussit politiquement en Belgique, où ses idées injectèrent « un béton nouveau dans l'armature branlante de la monarchie ». Il n'y eut pas que le Rexisme, plus tard, pour renforcer, au moyen d'un royalisme de raison, l'ancien royalisme de sentiment. Une grande partie de « l'intelligenzia » belge reçut avec fruit la démonstration maurrassienne.

Maurras n'a pas ramené la monarchie en France, sa patrie, mais il a peut-être sauvé, entre 1925 et 1935, la monarchie chez ses voisins belges.

*
* *

Néanmoins, le jeune Degrelle maurrassien de 1923 et de 1924 ne se laissait pas stériliser socialement, comme le furent tant de disciples de Charles Maurras.

Là, tout de suite, il avait vu la grave, la fatale défaillance de l'*Action Française*, concile d'intellectuels en chambre, coupés du peuple.

Degrelle ne « piochait » pas des théories en tant que théories, mais en tant qu'instruments permettant de servir sa patrie et son peuple. Les idées, pour lui, n'étaient pas des jeux, mais des outils : « *Le soc existe pour labourer la terre,*

et non la terre pour démontrer l'excellence du soc. » « A l'*Action Française*, trop souvent la terre n'était qu'un élément accidentel. On se grisait d'idées, d'idées qu'on déshumanisait, qu'on vidait de leurs possibilités d'action bienfaisante. Plaisir de l'esprit plus qu'élan de l'être. L'*Action Française* n'était plus un apostolat, mais une école. »

Et Degrelle, lui, voyait, au-delà de toutes les écoles, l'apostolat.

L'*Action Française* manquait de vibration humaine.

Cela se notait surtout au point de vue social. A l'*Action Française*, il y avait, sans doute, une doctrine sociale, mais il n'y avait pas de passion sociale.

« — Quand on y parlait du peuple, me disait Degrelle, il s'agissait d'un peuple théorique, un peuple de laboratoire, momifié dans les champs lunaires de l'esprit. On lui réservait des fichiers dans les armoires à théories, mais il y était privé de toute palpitation humaine. »

Le peuple qui travaille, qui souffre, qui espère, le peuple à élever, à guider, à fraternellement aimer, voilà ce qui faisait vibrer Degrelle.

C'est pour cela que, dès le début, il ne demanda à Maurras que des lumières politiques sur le plan des idées pures.

Socialement, il cherchait ailleurs, partout, avec avidité, avec anxiété, avec difficulté.

*
* *

En effet, que pouvait bien lire, en fait de littérature sociale « de droite », un jeune homme catholique d'alors ? Quel chef de file eût-il pu suivre en dehors des meneurs marxistes qui, eux, atteignaient, tenaient la masse du peuple ?

Léon Degrelle essayait par tous les moyens de découvrir la doctrine, le mouvement qui lui permettrait de réaliser plus tard, socialement, dans la fraternité et dans la grandeur, ce que le Marxisme réalisait dans l'opposition des classes et, plus d'une fois, dans la bassesse.

« — J'étais seul, à peu près seul dans mon collège bourgeois, me contait-il, à être hanté, à ce temps-là, par ces problèmes. Même les bons Pères trouvaient assez inquiétants mes achats de brochures traitant des questions sociales. Passe encore pour l'Encyclique « Rerum Novarum », alors, déjà, fort dépassée. Mais le reste ! Les quelques dizaines de francs que mes parents me donnaient chaque mois me servaient à

commander des petits ouvrages édités par la démocratie chrétienne, ouvrages que les Pères me voyaient recevoir avec une évidente défaveur.

« Ces pieux démocrates, qui m'ont tant haï après 1945, ne s'en doutent certainement pas : mon pupitre d'étudiant du Collège de la Paix de Namur était bourré de leurs textes ! Textes mal écrits, d'ailleurs, mal imprimés, sans images, indigestes, très décevants, que je déchiffrais, que j'annotais, que je résumais.

« Mais c'était de la bouillie pour les chats.

« Ces « démocrates-chrétiens » étaient des médiocres, comme tout ce qui porte, en politique, l'étiquette catholique est, hélas ! généralement médiocre. On ne parvient à un rôle de guide dans ces milieux que dans la mesure où l'on ne froisse personne par son talent ou son entregent, où l'on n'a l'air de s'élever au-dessus de personne, où l'on ne bouscule aucun timoré, aucun idiot, aucun bien-pensant (trois synonymes).

« Politiquement, j'avais trouvé chez Maurras et chez certains de ses co-équipiers, des esprits de très grande classe.

« Socialement, j'avais, pendant un an, étudié avec un zèle brûlant toutes les paperasses qu'offrait, de Bruxelles, une démocratie fort discutée.

« A lire ces écrits, si tristement conformistes et vasouillards, on faisait figure, en 1924, dans un collège de Jésuites, d'inquiétant révolutionnaire ! Les bons Pères me regardaient, navrés, déballer, fiévreux, mes paquets de brochures ! Dieu sait si elles étaient, pourtant, d'une lamentable banalité ! Délayage incolore, incapable de convaincre un seul prolétaire. »

*
* *

« — J'écrivis, poursuivait Degrelle, à diverses reprises aux auteurs. Jamais je ne reçus d'eux un mot de réponse.

« Par contre, lorsque j'envoyai plus tard, de l'Université, des épitres souvent violentes, voire absolument injustes, à des chefs socialistes, je reçus d'eux, toujours, des lettres intéressantes. Un Kamiel Huysmans, que j'avais pris à partie très brutalement dans une revue estudiantine, me répondit par lettre, avec un esprit fort drôle.

« A Gauche, on trouvait en Belgique des hommes « de classe » : des Vandervelde, des Huysmans, cultivés, écrivant

bien, ouverts aux courants de l'opinion. A Droite, à la même époque, il n'y avait que des bourgeois sûrs de leurs fauteuils, intellectuellement poussifs, incapables de comprendre un cœur jeune, et quelques petits pions démocrates, tenus d'ailleurs plus ou moins en quarantaine par le Parti Catholique et par les évêques, suant sur leurs pensums, ne possédant ni culture, ni gentillesse, ni rayonnement.

« Dès le collège, conclut Léon Degrelle, je m'étais senti insatisfait.

« Politiquement, je ne trouvais d'idées originales que chez des Français, des étrangers.

« Socialement, lorsque je voulais réaliser la conjonction entre mon mysticisme religieux et ma passion de la justice sociale, je ne pouvais que me débattre dans la prose terne de pense-petits démocrates-chrétiens, ternes, fades, et qui, eux-mêmes, s'ils croyaient, « doctrinalement » à quelque chose, ne croyaient, en fait de réalisation, à rien. »

*
* *

J'ai noté ces explications de Degrelle (comme beaucoup d'autres) lors même de mes visites à l'hôpital de Saint-Sébastien.

En entendant Degrelle, je me le représentais tel qu'il devait être certainement à ce temps-là (il reste de lui, à cet âge, des photos très frappantes) : mince, les cheveux longs autour d'un visage aiguisé, aux yeux chauds.

Et son caractère ?

Degrelle fut toujours solitaire. Il l'a été enfant. Il l'est toujours resté.

J'ai relu, dans un journal parisien, un article de Bertrand de Jouvenel, dépeignant Degrelle en 1936 avec une grande sympathie, écrivant qu'il avait dû, au collège, être un « dictateur des cours de récréation ». Je n'en crois absolument rien. Toutes les confidences que Degrelle m'a faites sur ces années de collège me donnent au contraire, la certitude qu'il vivait, comme il a toujours vécu, en marge des autres; distant (c'est-à-dire replié dans la compagnie de ses pensées), il devait être peu liant et peu lié.

« — Je fiche le feu aux gens, me confiait-il, mais je ne me mêle pas. »

Il ne se mêlait pas, alors déjà. Enfant, à Bouillon, il vivait

seul. Au collège, il vivait seul. Partout il vécut seul, même dans le tumulte.

Orgueil ? Orgueil seulement ? Non. Besoin, comme il dit de « s'imprégner ». Mais orgueil tout de même.

« — Evidemment, je suis orgueilleux ! » s'exclame-t-il.

Evidemment !

« — Vous savez, au collège, quelle devise j'avais prise ? Celle de Fouquet. (Je savais pourtant que cela lui avait mal réussi) : « *Quo non ascendam ?* » « *Jusqu'où ne monterais-je pas ?* »

« Je l'écrivais sur tous mes livres, sur tous mes cahiers. Mais pour que les autres ne comprissent point, je transposais les lettres latines en caractères grecs !

« Orgueil ? Oui, fort possible ! Mais quand on a une vocation dans la peau, on la sent, on le sait, il faut que ça éclate. »

Dès le collège, chez Degrelle, ça éclatait.

CHAPITRE V

Le poulain piaffe

Voilà donc le collégien Léon Degrelle terminant — et terminant de façon brillante — ses Humanités.

Il aime les tragiques grecs. Il aime les poètes latins. Mais surtout il aime la vie. Il piaffe. Il veut tout saisir, tout capter.

Très tôt, il avait voulu savoir ce qu'il y avait au-delà des frontières qui délimitaient sa patrie.

Il n'avait pas d'argent ? Il avait donc voyagé sans argent, poussant sur les pédales de sa bicyclette, dormant où il trouvait gîte, voire même, comme il le fit à Trêves, dans un asile de fous. (Que n'y est-il resté ! diront ses adversaires.)

A l'âge de quinze ans, il avait ainsi parcouru le Grand-Duché de Luxembourg et la vallée de la Moselle, terre de ses aïeux maternels. Tout ému, il avait descendu le cours de la rivière aux vieux burgs romantiques, perchés en haut des vignobles escarpés. Le peuple allemand l'attirait, d'autant plus qu'il n'a jamais pu accepter les haines toutes faites. On haïssait les Allemands ? Cela voulait dire, pour lui : comment sont-ils, les Allemands ?

A quinze ans, la Moselle. A seize ans, il pousse plus loin son enquête (car au fond ce gamin avait déjà la curiosité du

journaliste). Penché sur le guidon de son vélo, il remonte jusqu'à la Forêt Noire, descend à Mayence, à Wiesbaden, à Coblence. Partout les souvenirs romains le passionnent : la culture latine, dont il a été, tout de suite, tellement épris, au collège, il la retrouve partout chez ceux qu'on lui avait dépeints comme les ennemis de la culture latine; il reste béat, à Trêves, devant la *Porta Negra;* jusqu'à Cologne, l'ancienne *Colonia Claudia Augustina*, les Légionnaires romains accompagnèrent son imagination encore plus emballée que ses pédales.

Il alla plus loin. Les journaux parlaient de la Rhur. Il dévala vers la Rhur. Il séjourna à Dusseldorf.

Rien ne lui échappa, ni l'œil morne de l'Allemand. étouffé, ni l'œil léger de l'occupant français, sûr ou sarcastique, et inconscient.

Il redescendit par Aix-la-Chapelle. Là, coup de théâtre; premier contact avec « l'Empire », le vrai pour lui, jeune Occidental, l'Empire de Charlemagne, l'homme de la Meuse, que prolongera plus tard Charles-Quint, l'homme de l'Escaut, l'un et l'autre hommes de ses terres, de l'ancienne Belgique.

Il passa des heures près des reliques de Charlemagne. Elles le bouleversaient. Il acheta toutes les photos d'elles qui existaient. Gamin aux rêves grandioses qui, vingt ans plus tard, tentant de ressusciter devant les Belges les gloires des grands siècles de l'Occident, lancera à son peuple — qui ne le comprendra pas — le cri, jailli de plus de mille ans d'histoire européenne : « Peuple d'Empire, réveille-toi ! »

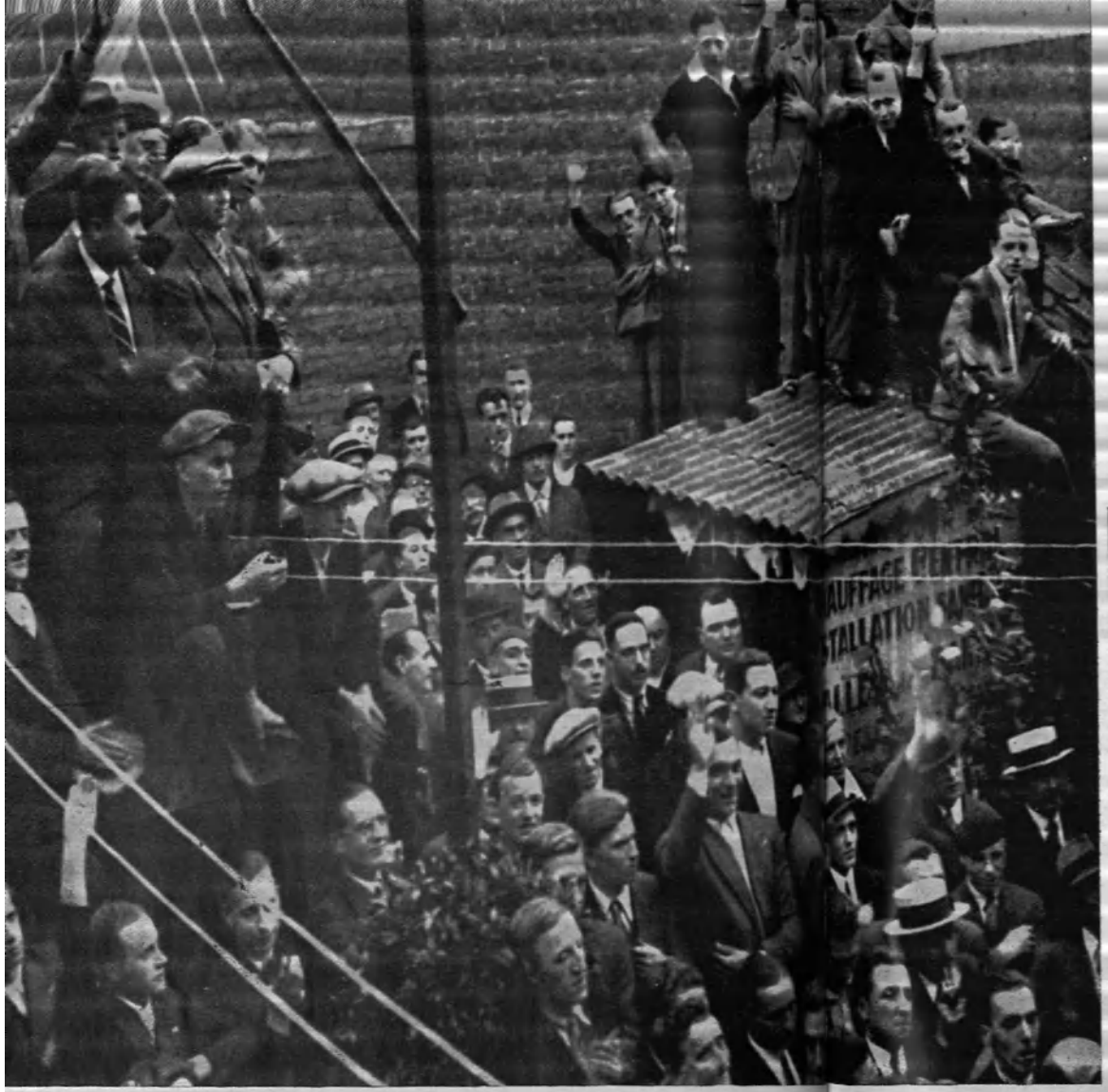
Il redescendit par « Montjoie où l'eau chante, la nuit, aux pieds des vieux hôtels aux encorbellements de bois peints ». Il retrouva la Semois.

Mais il n'était plus, dès lors, l'homme d'une terre étroite.

*
* *

Tout l'attire. En vélo, à d'autres vacances, il remonta vers le nord-ouest de son pays; il court le long du littoral belge, jusqu'à l'embouchure de l'Escaut. Là encore, il sent tout ce qu'il y a de mesquin dans l'histoire moderne de son peuple: Cet Escaut grandiose, qui traverse comme un seigneur puissant les riches Flandres, qui fait la beauté et la splendeur d'Anvers, arrive prisonnier, à la mer du Nord, enserré de part et d'autre dans les rêts d'une terre hollandaise devenue étrangère après les luttes intestines du siècle précédent.

Degrelle pénètre partout. Le voici, haranguant le public dans un café populaire. Dans un visage de vieil ouvrier, à droite, on croirait reconnaître le Maréchal Pétain !



Massées dans des ruelles ouvrières, juchées sur des toits branlants, les foules se pressent, pour écouter le Degrelle iconoclaste.

Il parle huit, oire même quatorze
r jour.

Massées dans des ruelles ouvrières, juchées sur des toits branlants, les foules se pressent, pour écouter le Degrelle iconoclaste.

Il parle huit, ...ire même quatorze ... jour.

...C'est la grande marée rexiste de 1936 : Degrelle a vingt-neuf ans.

Arrivé à l'estuaire, ce grand garçon aux cheveux flottants a dévalé jusqu'à la berge. Il s'est appuyé à un embarcadère, incrusté de coquillages. Il a pris dans ses deux mains une gorgée d'eau du fleuve et de la mer, « réunis en apothéose »; il la boit comme si elle était pour lui sacrée. Des toits rouges, des volets verts et bleus luisent au soleil sur la rive étrangère de la province de Zélande « pourtant si voisine ». Là aussi, comme à la Moselle, le jeune garçon sait qu'il a retrouvé quelque chose de grandiose et d'essentiel. De la Moselle des légionnaires romains, au Delta, vert et puissant, de la mer du Nord, il sent confusément qu'il existe, matériellement, spirituellement, « une unité millénaire à laquelle son sang, son cœur, son destin appartiennent »...

*
* *

Il pédalera aussi sur son vélo vers le Sud (il écrivit alors un hymne vibrant à la bicyclette, « instrument qui force la volonté et qui hisse le corps entre terre et ciel ! »). L'*Action Française* l'attire vers la France. Il parcourera le front de la guerre 1914-1918. Il ira contempler les cathédrales de Reims et d'Amiens. Il débarquera à Paris. Il descendra, par Orléans et Amboise, vers la Touraine, en visitera, radieux, les châteaux de la Renaissance. Le Latin qu'il était, qu'il fut toujours, s'enchanta de « cette grâce classique, renouvelée par des rois raffinés qu'exaltaient des maîtresses parfaites, dignes des pinceaux de Léonard de Vinci et des pipeaux de Ronsard ».

La force sûre du Nord, l'harmonie limpide du Sud, tout cela, pour Degrelle, c'est l'Europe. A dix-huit ans, il a pris conscience de cette Europe, il se sent un fils de cette Europe, dans laquelle il veut que sa patrie brille, rétablie dans sa grandeur historique.

*
* *

En descendant de son vélo, retour de Touraine, Léon Degrelle a noirci deux cents feuilles de papier, le premier manuscrit important, de lui, qui soit conservé. Le titre est un peu solennel « *Sur les rives de la Loire étincelante* ». Mais le texte est vif, passionné déjà, consumé de poésie, grondant de convictions politiques. Les monuments napoléoniens (dans ce livre, ce futur guerrier se révèle pacifiste violent; et en fait,

il le sera toujours, même à la guerre), le Tombeau du Soldat Inconnu à Paris, les fastes des rois de France en Touraine, le souvenir de Jeanne d'Arc à Chinon, sont pour lui l'occasion de proclamations politiques assez grandiloquentes au long desquelles les parlementaires et autres « bipèdes démocratiques » sont malmenés avec un souci fort relatif de la pondération et du protocole !

*
* *

Peu après, Léon Degrelle rédigea un autre livre qui, celui-là, sera publié : « *Méditation sur Louis Boumal* ».

Boumal était un jeune poète belge, mobilisé en 1914, mort d'épuisement à l'arrière du front de l'Yser, en 1918.

Là, Léon Degrelle a écrit quelque chose qui marque, et qui est même d'une étonnante maturité. Boumal n'est qu'un paravent, bien sûr. Ce n'est pas Boumal que Degrelle dépeint, c'est lui-même. On pourrait remplacer tout au long du livre un nom par l'autre. Ce Boumal a toutes les passions de Léon Degrelle, toutes les idées de Léon Degrelle sur l'art, sur l'intelligence, sur l'humanisme et sur les problèmes les plus aigus de la politique belge : la question wallonne et la question flamande. Livre précieux pour un biographe, car tout le Degrelle politique de plus tard se révèle dans cet ouvrage écrit — retenons-le bien — par un collégien de dix-sept ans.

Et, aussi, tous les élans, la passion de vivre de ce conquérant-né ! Comment retrouver Boumal — nature mélancolique que l'épreuve tuera — et non Degrelle, le lionceau rugissant, dans le portrait que celui-ci trace de celui-là ?

« *Il a des dents : pour mordre. Pour mordre les fruits et pour mordre la chair. Et autour des dents aiguës, il a des lèvres : pour imprimer des baisers plus fiers, plus résolus que le sceau vigoureux d'un farouche tyran.*

« *Il a un corps qu'il sait vigoureux et beau; il peut, grâce à lui, dominer l'espace et les saisons, la montagne et le fil de l'eau, la nuit muette et le soleil torride.*

« *Il est roi. Chacun de ses regards est la flèche qui va clouer un cœur à ses désirs et qui l'immobilise dans une vibration passionnée.* »

C'est du Degrelle « cent pour cent », pour employer une de ses expressions favorites.

Mais ces dents de carnassier se tendent trop tôt vers des

proies à saisir. Dix-sept ans ! Les bons Pères le guettent à la sortie des vacances.

Comment le lionceau va-t-il pouvoir encore être tenu dans une cage académique ?

*
* *

On ne l'y tiendra pas, c'est bien simple.

Il est, c'est évident, de cinq ans, de dix ans, en avance sur une vie normale.

Il sera toujours en avance sur la vie normale.

A vingt-neuf ans, il se hissera à un millimètre du Pouvoir.

A trente-huit ans, il ne sera plus qu'un homme politique persécuté et un chef militaire proscrit, à l'âge où normalement les généraux sont capitaines et les hommes politiques, conseillers d'arrondissement.

A dix-huit ans, le voilà poète, écrivain, transporté par des rêves épiques. Et il devrait rentrer à nouveau dans le brancard sinistre d'un internat ?

Il va casser les brancards, à grands coups de pattes !

On eût pu l'envoyer aussitôt à l'Université. Mais les Jésuites de Namur dirigeaient une Faculté de Philosophie et Lettres, assimilée aux facultés régulières des universités. On trouva donc tout à fait indiqué que le jeune Léon restât chez les Pères. Le régime était plus libre qu'au collège. Mais c'était encore, tout de même, l'internat, les cours obligatoires, les rentrées à heure fixe, « le préfet de Discipline qui guette, derrière son comptoir ».

« *On n'arrête pas la lave d'un volcan avec un couvercle de casserole !* » Au lieu de s'intéresser aux cours, Léon Degrelle dévorait les numéros de *La Nouvelle Revue Française*, découvrait Conrad, Valéry, Mauriac, Gide. Plus que jamais, il était, à ce moment-là, passionné de l'école d'*Action Française*.

C'est à cause d'elle qu'un grand drame allait éclater.

Les Cahiers de la Jeunesse Catholique avaient ouvert une enquête : « Quel est votre Maître ? »

Le maître de Degrelle, c'était Maurras, bien sûr ! Donc il devait être le maître de tous les autres. Cet apôtre-né n'a jamais pu concevoir un seul instant que sa foi ne soit pas celle de tous.

Il entreprit donc sur-le-champ, une campagne acharnée à la Faculté des bons Pères. Le professeur de Philosophie était, lui, un anti-maurrassien déclaré. Degrelle le brava, fit, à sa

barbe, une propagande électorale comme jamais la Compagnie de Jésus n'en avait dû subir dans ses bâtiments sacro-saints. Les cours ? Degrelle s'en fichait. La fureur des Pères ? Il s'en fichait. Ce qu'il lui fallait, c'était recueillir des adhésions en masse, monter, de toutes pièces, un plébiscite.

Jamais régime totalitaire ne fit mieux comme propagande.

Pendant des semaines, de chambrette en chambrette, Degrelle chapitra la Faculté entière. Chaque semaine, il envoyait aux *Cahiers de la Jeunesse Catholique* des piles de réponses. On devait constater, plus tard, que soixante-dix pour cent des votes émis en faveur de Maurras avaient été transmis par lui !

L'affaire allait prendre des proportions immenses. « Stupéfait de cette élection de Maurras comme maître de la Jeunesse Catholique belge, le quotidien *La Libre Belgique* entama une violente polémique. L'archevêque de Bordeaux intervint publiquement pour féliciter le journal belge. L'*Action Française* tomba à bras raccourcis sur le dit prélat. Le Pape prit fait et cause pour l'archevêque. Les crosses voltigèrent. On se souvient de cette empoignade mémorable qui se termina par la mise à l'index de l'*Action Française* et de ses chefs. »

Toute la bagarre était venue, c'est historiquement indiscutable aujourd'hui, de la petite chambre du collège de Notre-Dame-de-la-Paix de Namur, d'où un jeune garçon, nommé Léon Degrelle, avait, avec acharnement, forgé ce plébliscite dont les répercussions prirent, peu après, une ampleur universelle.

*
* *

Mais si Maurras resta sur le carreau, Léon Degrelle le resta aussi !

D'abord, pendant des mois, il n'avait rien fait d'autre que de mener sa campagne plébiscitaire.

Ensuite, près de son professeur de Philosophie, il s'était irrémédiablement « coulé ».

En même temps que Maurras recevait un coup de crosse sur le chef, Degrelle reçut, une « buse » de dimension.

Il fut « recalé » implacablement.

Consternation familiale. Désolation des parents. Que faire ?

Léon Degrelle, lui, n'avait pas courbé la tête.

« — Laissez-moi aller à Louvain. Vous verrez. »

On le laissa aller, sans plus croire à rien. C'était un poète. C'était un illuminé. Lui, serra les dents. Il loua une petite chambre, loin, hors de la ville, près d'un talus de chemin de fer.

Il était crispé. Mais il savait ce qu'il voulait.

Il voulait sa revanche. Il aurait sa revanche.

*
* *

De toutes les années de la vie de Léon Degrelle, c'est celle qui m'émeut le plus, moi, simple spectatrice, qui m'intéresse beaucoup plus, dans un homme d'action, à l'homme tout court.

Degrelle a dix-neuf ans à cette époque-là. Il a connu un départ en flèche. Puis il vient de recevoir un coup de bâton terrible qui, pense-t-on, lui a rompu les reins.

Il sait ce qu'il porte en lui. Cet échec, ce bête échec, aurait dû faire de lui un révolté. Mais pour Degrelle, alors déjà, la révolte est une réaction stérile, une réaction d'impuissant. Sa victoire sera une victoire de la volonté, de la seule volonté.

Volonté, d'abord, de se priver de tout ce qu'il aime. Il va vivre totalement cloîtré. Il habite à une demi-heure du centre de la ville. Il n'y descend que pour aller aux cours. Lui que les lenteurs du débit professoral énervent, lui qui va, direct, foudroyant, au fait, se soumet à ces « solennels radotages ». Il ne manque pas une leçon. Il note tout. Puis il rentre près de la ligne noire du chemin de fer, à sa morose thébaïde. Il n'en redescend jamais. Pas une réunion estudiantine. Pas une séance de cinéma. Pas une seule fois, en un an, il n'ira, un après-midi de dimanche, à Bruxelles, voisine d'une demi-heure !

Il se lève à cinq heures du matin. Le dernier trimestre, il se lèvera à quatre heures, chaque jour. Inflexiblement. A midi et demie, à l'heure du déjeuner, il avait déjà travaillé huit heures.

*
* *

L'échec de Namur eût dû l'humilier. Il a, au contraire, bandé son orgueil. Il a pris une décision qui, à tous, paraît alors insensée : il s'est inscrit à deux Facultés en même temps, prétendant suivre deux années d'un seul coup.

— Mais, mon pauvre vieux, tu n'as même pas su en réussir une, toute seule !

Le comble, c'est que la seconde Faculté dont il suit les cours est, dans la recherche d'une situation « sociale », d'une inutilité flagrante : la Faculté d'Art et d'Archéologie.

Archéologie !

Mais c'est bien Degrelle. Il veut braver. Il veut montrer qu'il saura réussir un examen d'études normales, « bourgeoises » et un autre, fantaisiste en plein, relevant de l'art pur.

Des parents français viennent le voir, catastrophés. Il a vraiment tout fait pour couler à pic : il s'est inscrit pour passer les deux examens en même temps !

— Mais au moins, passe d'abord « l'utile » !

Seule, sa mère, avec la devination des mères, saisit tout ce qu'il y a de pathétique dans cette décision. Elle lui envoie, de Bouillon, de temps en temps, une bouteille de vieux Bourgogne, de la cave familiale, merveilleuse bibliothèque de grands crus. Il en déguste un verre, le soir, avant de s'endormir, tandis que sous sa fenêtre monte, d'un minuscule enclos, l'odeur des déjections d'un poulailler misérable.

Réussira-t-il ?

Toute la famille tremble...

*
* *

Lui, le jour de l'épreuve, ne tremblera pas.

Il circule, à la salle d'examens, de pupitre en pupitre. Lorsque le professeur de Latin lui citera les premiers mots d'un paragraphe à traduire à la page trente ou quarante du « Pro Cestio », il n'entrouvrira même pas le livre. Il connaît par cœur le « Pro Cestio ».

Oui ! Sa volonté avait été telle qu'il avait appris, de mémoire, la totalité de cette œuvre de Cicéron. Il la vivait, comme s'il la plaidait. Le professeur le regarda. Livre fermé, il disait le texte de Cicéron avec une telle richesse dans les intonations que, visiblement, pas une nuance de la plaidoirie ne lui échappait. Il n'eut pas à traduire un mot. Il reçut la cote maximum.

Chez tous ses professeurs, en Philosophie et Lettres, comme en Art et Archéologie, son triomphe fut complet. Il emporta le diplôme, aux deux examens à la fois, avec la mention « Grande distinction ».

Il n'eut pas le triomphe bruyant, mais cinglant.

Il alla à la gare, télégraphia à sa famille. Puis il demanda à l'employé un deuxième formulaire.

A Namur, le professeur jésuite de Philosophie, qui l'avait recalé, l'année précédente, avait, un jour, demandé à un des anciens élèves, qui était venu, de Louvain, lui faire visite :

— Comment va le perroquet Degrelle ?

L'autre avait raconté l'incident. Léon Degrelle avait reçu le récit comme un soufflet.

Il se pencha sur la feuille télégraphique, écrivit simplement :

Père Lemaître. Faculté de Philosophie et Lettres. Namur.
Grande distinction. *Perroquet Degrelle.*

Le perroquet donnait des coups de griffes de coq !

*
* *

Cette retraite d'un an avait contracté la volonté de Léon Degrelle. Mais elle ne changea absolument rien à ses projets, ni non plus à sa sensibilité.

Ce n'est pas parce qu'il avait réussi brillamment deux examens qu'il avait pour cela la mentalité « académique ». Il n'avait aucune envie — mais absolument aucune — de mener des études « en bourgeois qui vise un objectif bourgeois ». Devenir avocat ? Il n'exercera, il le sait, ni ce métier-là, ni aucun autre. Ce n'est pas d'un diplôme qu'il rêve, mais, tôt ou tard, d' « un chambardement phénoménal dont il ne sait pas encore exactement les formes qu'il prendra, ni dans quelles circonstances il se produira ! »

Il se projettera dans l'histoire de son pays. (Ou de n'importe quel pays !) Car c'est, avant tout, la vocation du pouvoir qu'il possède, ou qui le possède : « *Qu'on me mette chez les Papous : six mois plus tard, je serai roi des Papous* », disait-il en blaguant, mais aussi en se trahissant. Comment faire sa trouée ? Ce sera sans doute une question d'occasion. Il sautera sur l'occasion comme sur une cavale, et il sait bien qu'il la matera.

En attendant, l'Université l'intéresse, non pour les professeurs qui lui paraissent, pour la plupart, « des barbons confits et embêtants », mais pour le prodigieux foyer de vie juvénile que représentent quelques milliers de jeunes étalons piaffants.

Il a vécu la vie d'un cénobite pendant une année, pour

tranquilliser sa famille et montrer qu'il était tout aussi capable de réussir un examen que les centaines de jeunes « ruminants intellectuels si chers aux gens « bien » et aux autorités académiques ». Mais on ne l'a pas converti au conformisme. Loin de là ! Maintenant qu'il a fait sauter à son cheval le double obstacle, il se sent plus libre. Il s'inscrit aux sociétés estudiantines, notamment à la *Lux* qui, chaque samedi, réunit les Luxembourgeois de sa province natale au cours de beuveries mémorables. Léon Degrelle boit sans broncher sa caisse de bouteilles de bière, déambule la nuit en chantant et en pétaradant avec ses compagnons, rosse le guet, déverse « le trop-plein de son enthousiasme dans la cage à air des cuisines-caves des bourgeois ».

Mais, s'il se détend, il y a aussi des heures où il se tend, où toute sa sensibilité mélancolique s'évade dans des chants dont certains sont très beaux.

*
* *

Evidemment, son œuvre poétique d'alors ne peut pas se comparer aux créations, de plusieurs milliers de vers, que l'exil a fait jaillir de son cœur déchiré : *Les Iles Blanches, L'Ombre des Soirs, La Chanson Ardennaise, Pastorales* et *Je te bénis, ô belle mort...* Sans le coup de couteau du malheur, sans doute en fussions-nous restés aux seuls poèmes de jeunesse de Léon Degrelle.

Mais ils ont, en eux-mêmes, une certaine importance. Il est important que la vie de l'homme politique ait été illuminée au départ par des chants purs. « *Seuls les poètes,* a écrit Degrelle, *peuvent donner de la grandeur, de l'élévation, de la noblesse à la politique, qui ressemble le plus souvent à un marais où l'on coasse qu'à un fleuve enchanté.* »

Un Léon Blum avait été, lui aussi, à vingt ans, un poète.

En Belgique, pays de bonne soupe, un poète apparaît à l'électeur moyen comme un animal curieux, presque fabuleux. Mais Degrelle, poète-né, réalisa le miracle d'enflammer politiquement des centaines de milliers de bons Belges replets, bien plus par la poésie brûlante qui émanait de lui que par « des programmes tassés avec paragraphes et accolades ».

Léon Degrelle publia, un par un, à dix-neuf ans, à vingt ans, ses poèmes. Certains ont été recueillis dans un ouvrage

intitulé *Les Tristesses d'Hier,* poèmes champêtres, poèmes d'amour, notamment son : *Mon pays me fait mal :*

« *Dans mes bras, j'écrasais ta fragile jeunesse* »,

poèmes mystiques aussi, en vers libres, parmi lesquels se détache, hors de pair, sa « Prière à Notre-Dame de la Sagesse ».

« *Donnez à la mélancolie de nos cœurs*
Le réconfort des lumières nocturnes
Et des cantiques dans les arbres morts,
Donnez à nos sueurs et à nos larmes
Le feuillage de la forêt
Qui retient l'averse des automnes tristes,
Donnez au feu de nos enthousiasmes
La douceur de l'aube indéfinie
Qui tempère les soleils d'été

Et plus loin :

Vous nous conserverz notre ferveur altière
Mais vous en règlerez avec soin l'harmonie
Et nous verrons en paix, au loin, le soir descendre...
En paix ?
Mais il est tant de choses qui nous troublent
A l'heure où tout s'évanouit à l'horizon.
Nous serons tristes et nous aurons peur de nos lèvres. »

Poèmes étonnants, dont nous ne pouvons citer ici que quelques vers; poèmes qui nous montrent que, né pour l'action, Degrelle se défiait, tout de même, de l'action prématurée et que, brûlant de feux supérieurs, il redoutait de les étouffer dans des tâches indignes.

*
* *

Cependant, Léon Degrelle cherchait un instrument d'action plus percutant que des petites revues littéraires où « placer » un poème de temps à autre.

Il clôturera, de nouveau, brillamment sa deuxième année d'Université, après avoir suivi, une fois encore, les cours de deux années : sa deuxième année de Philosophie et Lettres et la première année de Philosophie de saint Thomas.

Degrelle, curieux de tout, était passé de l'Art et de l'Archéologie au Thomisme. Il mènerait ensuite, de pair, les cours de deux doctorats de Droit et ceux de Sciences Politiques et Sociales.

Mais il ira de moins en moins aux cours. Certains professeurs ne le verront même jamais. Avant la session académique il piochera, en un mois de temps, les cours pieusement pris à la volée, pendant toute l'année, par des camarades appliqués. Il parviendra à franchir trois fois le cap de trois autres examens, en véritable équilibriste.

Mais déjà l'action l'avait happé. En octobre 1927 (donc au début de sa troisième année universitaire), il était parvenu à prendre en main un journal hebdomadaire dont il allait faire un des instruments de diffusion les plus drôles qu'ait connus la presse belge. Ce journal s'appelait *L'Avant-Garde*.

*
* *

L'Avant-Garde était la vieille gazette de l'Université de Louvain, journal destiné, avant tout, au divertissement de la gent estudiantine.

Faire rire est au fond plus difficile qu'on ne le pense. Le journal avait dégringolé. En 1926, il n'était sorti que sept fois. L'imprimeur n'avait pas été payé.

En octobre 1927, personne ne s'était avisé de reprendre la succession. Léon Degrelle guettait la proie. Quand il fut bien évident que tous avaient renoncé, lui s'avança.

Mais comment accrocher à nouveau les lecteurs ? Il fallait du sensationnel; en conséquence, Degrelle prit sur lui de susciter chaque semaine un événement estudiantin tel que tous ses camarades se jetteraient sur son « canard » pour y lire la narration de l'aventure.

Cet événement consisterait en une farce énorme qui mettrait la ville en ébullition avant la sortie de chaque numéro. Degrelle, parce qu'il le fallait, et aussi parce que la vie, la verve, l'imagination bouillonnaient en lui, monta donc une collection de farces tellement cocasses que le journal, arraché, dévoré, par toute la population de l'Université, déborda la ville de Louvain, se vendit jusqu'au bout de la Belgique, atteignant un tirage que jamais, je crois, n'obtint au monde un autre journal estudiantin : dix mille exemplaires !

Sa plus fameuse farce — elle fut rapportée par la presse

quotidienne de l'Europe entière à l'époque — fut celle du procès Dumas.

Degrelle et ses copains publiaient dans leur journal, entre autres énormités, un roman. Le titre était bon : *La Barbe Ensanglantée.* Comme signature, Léon Degrelle et son équipe avaient tout simplement collé en dessous de la première tranche du feuilleton : Alexandre Dumas, petit-fils.

Malheureusement, ce feuilleton s'écrivait toujours aux petites heures, alors que d'abondantes libations avaient considérablement troublé les esprits des créateurs. L'histoire, au bout de quelques numéros, était devenue absolument incompréhensible. Tous les personnages de la *Barbe Ensanglantée* se trouvaient — on ne comprenait plus bien à la suite de quels avatars — massés dans les égouts de la ville de Louvain. Ils y avaient découvert le crâne de Darius à l'âge de dix-sept ans, puis — ce qui ne manquait pas d'imprévu — le crâne du même à l'âge de cinquante-trois ans. Après ces étonnantes investigations, les auteurs s'étaient trouvés à bout de souffle.

La situation désespérée du héros du drame donna à Léon Degrelle et à ses amis une idée réellement géniale :

— Si on repêchait l'affaire en montant un procès ?

— Magnifique ! Mais un procès de qui ?

— De la famille Dumas, que diable !

On se précipita à la petite imprimerie et on fit fabriquer, au prote ébahi, du papier à lettre à en-tête de l'avocat Henry Torrès, député communisant alors très connu en France et plus tard gros bonnet de l'équipe de Gaulle, qu'on domicilia à Paris, au hasard, à la rue Carpentras. Existait-elle, cette rue Carpentras ?

La nuit même, une missive mirobolante était dactylographiée, signée par Torrès. Celui-ci annonçait à Degrelle que, mandaté par les héritiers Dumas, il allait poursuivre *L'Avant-Garde* pour usurpation et profanation d'un nom particulièrement glorieux parmi les lettres françaises.

*
* *

Le lendemain, à leur réveil, Degrelle et ses copains réfléchirent :

— Bien. Nous allons publier dans *L'Avant-Garde* la photocopie de la lettre de Torrès. Mais on ne nous croira pas.

On dira que nous l'avons fabriquée. A monter tant de blagues, nous avons rendu notre public fort peu crédule.

— Alors que faire ?

— Il faut corser l'histoire, monter un vrai procès.

— T'as vite dit ça, un vrai procès. Et comment le monter, ce vrai procès ?

— Ne criez pas tous ensemble. Du papier !

Ça devint vite affolant. L'équipe rédigea un texte d'assignation en bonne et due forme, lancée au nom de la branche masculine des Dumas, domiciliés à Paris, et de la branche féminine, les dames Plancheville, nées Dumas, domiciliées à Angoulême.

— Maintenant, qui va risquer le coup de faire avaler le texte par un huissier ?

Un ami de Léon Degrelle, Jean Carton de Wiart, parent de l'ancien Premier Ministre, releva le défi de l'équipe hilare.

— J'irai !

On fabriqua une nouvelle lettre de Torrès adressée à un huissier de Louvain, cette fois-là, lettre qui fit éclater d'orgueil le digne homme lorsque Jean Carton de Wiart, très solennel, vint lui confier officiellement le soin de poursuivre *L'Avant-Garde*, de la part du grand Maître parisien.

Le lendemain, l'huissier se transporta au siège de la rédaction afin d'y assigner le journal. Les copains de Degrelle étaient cachés sous le lit, étouffant de joie, tandis que le cerbère lisait macabrement, au secrétaire de rédaction, son texte dûment timbré.

Le soir même, *L'Avant-Garde* sortait une édition spéciale, publiant les documents, semant la stupeur.

— Pas à dire, cela a l'air vrai !

Degrelle envoya, par exprès, à tous les grands journaux de Bruxelles une lettre déchirante, les appelant à la défense de l'indépendance de la presse et des droits de l'humour estudiantin.

Les quotidiens de la capitale belge téléphonèrent au greffe de Louvain. Ce n'était pas une blague, l'affaire était bel et bien inscrite au rôle.

En effet, Degrelle et sa bande avaient encore été plus loin dans la mystification, ils avaient envoyé à un député catholique, avocat de Louvain et, écrit Degrelle, « crétin bien

connu », un dossier complet de l'affaire, accompagné d'une lettre d'un soi-disant délégué de Torrès à Bruxelles, le chargeant de le représenter aux débats. Le député belge avait marché.

*
* *

Le samedi eut donc lieu le procès, à Louvain.

Ameutée par Degrelle, toute la population estudiantine était là, s'écrasant dans les rues voisines. Le prétoire du tribunal de Louvain était envahi par les envoyés spéciaux des grands journaux.

Le représentant des intérêts de Dumas prit la parole. Il traîna, comme il se devait, *L'Avant-Garde* dans l'ignominie, flagellant ce misérable journal qui se permettait de prostituer dans les égouts d'une ville de province le nom, célèbre à jamais, des Dumas.

La défense de *L'Avant-Garde* fut éblouissante, soutenue par les acclamations d'un public en or. Les passions étaient déchaînées à un tel point que le tribunal estima nécessaire de remettre le jugement à huitaine.

Le lendemain, la presse belge publiait de longs comptes rendus, très colorés. Aussitôt après, sortait le numéro spécial de *L'Avant-Garde* où Léon Degrelle, dans un récit tordant, découvrait les ficelles de toute l'histoire !

Celle-ci eût pu se terminer assez mal. Il y avait là un cas flagrant d'outrages à magistrats dans l'exercice de leurs fonctions. Un tribunal avait siégé toute une matinée, victime d'une plaisanterie de dimension.

Mais la farce était si drôle que les magistrats eurent la bonne idée d'en rire les premiers.

Quant à l'Etat, « il ne pouvait, lui, concluait Degrelle dans son article, que se déclarer très satisfait, ayant gagné deux francs cinquante de timbres fiscaux dans l'aventure ».

Ces blagues degrelliennes eurent un succès si vif que le professeur Léon Van der Essen, Secrétaire Général de l'Université de Louvain, présenta lui-même le volume qui en réunit, par la suite, les plus sensationnelles, sous le titre : « *Les Grandes Farces de Louvain* ».

*
* *

Chez Degrelle, le rire faisait partie d'une tactique. L'homme riait certes, parce que cela l'amusait, mais aussi parce que cela personnellement *servait*.

Le rire était aussi, pour lui, il ne craignit pas de le dire, un apostolat : « Faire rire à une époque où tout le monde est grognon, bougon, grincheux, est une nécessité et un bienfait. ». « La farce est une école, écrivait-il également. On y apprend à être inventif et décidé. »

Le rire était pour lui, enfin et surtout, un tremplin, un tremplin de tout premier ordre. En quelques mois, il s'était attaché des milliers de lecteurs enthousiastes, de lecteurs jeunes. Ces premiers lecteurs allaient le suivre en grand nombre par la suite, à travers tout.

Journalistiquement, Degrelle s'était fait la main. Il avait appris le métier, c'est-à-dire, primo, à écrire vite, beaucoup, à l'emporte-pièce, et, secundo, à composer, à mettre en pages, à imprimer. Il trimait en salopette bleue, parmi les quelques ouvriers de la petit imprimerie. Formation technique qui ne manqua pas, plus tard, de lui être fort utile.

« Un homme politique ne vaut rien sans journaux. On ne fait bien des journaux que si on en connaît à fond le métier, le métier spirituel et aussi le métier manuel. »

*
* *

Sans oublier de réussir son examen de candidature en Droit, Degrelle s'était taillé, à vingt ans, en riant, une place très originale dans la presse belge : « Il promet beaucoup, ce jeune poulain qui rue, qui piaffe, qui veut sauter les barrières », écrivait à son sujet, dans le *Vingtième Siècle*, Mgr Schryrgens, le plus redouté des polémistes belges.

L'Avant-Garde avait fait des bénéfices qui, pour des étudiants, désargentés d'habitude, avaient quelque chose de vertigineux. Degrelle imagina, pour « sécher » la caisse, en fin d'année, une solution assez originale, qu'il fut seul au monde, je pense, à jamais réaliser : rembourser les abonnés.

Il avait plus d'un tour dans son sac. Il s'arrangea pour opérer son remboursement théâtralement, tout en aidant vigoureusement à sa propre gloire ! Il décida de renvoyer aux abonnés le prix de leur souscription sous forme de deux bouquins, imprimés spécialement pour eux. Les deux bouquins étaient, on l'a deviné, signés de Léon Degrelle !

De « manager » de journal, Degrelle se convertissait ainsi

en éditeur. Nouveau métier où il ferait un jour florès. Ce second apprentissage se faisait, lui aussi, gratuitement, tout en poussant en avant sa remuante personne.

Les bouquins parurent à la fin de l'année scolaire. L'un s'appelait « *La belle vie à Louvain* ». L'autre s'intitulait « *Jeunes Plumes et vieilles Barbes de Belgique* ».

*
* *

Les « *Jeunes Plumes* » de Belgique, inconnues du public, étaient présentées avec beaucoup de verdeur. Mais, surtout, les « vieilles barbes » étaient « étrillées comme des queues emmêlées de haridelles ». Le jeu de massacre était féroce, d'une bonne humeur, d'un réalisme, d'une couleur si cocasses que l'éclat de rire fut général.

Degrelle, qui flairait déjà ce qu'est la publicité, avait fait un abondant « service de presse ». La presse sauta sur ce plat de vacances.

« Un don d'observation très fin qui permet de tracer en quelques mots la silhouette à la fois la plus juste et la plus pittoresque, un style pétillant d'esprit, une pensée neuve et originale et, par-dessus tout, une grande indépendance et un appétit de vie intense », écrivit *La Gazette de Liège*, le principal journal catholique wallon.

« Léon Degrelle, un écrivain de race et un polémiste de verve hardie », ajoutait à Namur, (le Namur des Pères Jésuites !) le quotidien *L'Avenir*.

« D'une spontanéité charmante et d'un élan juvénile magnifique », concluait, à Bruxelles, *La Nation Belge*.

*
* *

Il restait encore de l'argent, malgré l'envoi des fameux bouquins ! Que faire de l'argent ? Là était le problème de l'heure.

Il ne restait plus, pour sauver la tradition estudiantine, qu'à le boire et à le manger...

Léon Degrelle tenait son quartier général au « Cornet », restaurant de Louvain où lui et son frère Edouard s'envoyèrent vigoureusement dans l'estomac, durant leur vie estudiantine, sept mille « demis » de leur bière préférée, la « Stella ».

Degrelle y convoqua, à des agapes géantes, le ban et

l'arrière-ban de la rédaction et des amis. Ce fut breughellien. La bombance dura exactement cinquante-deux heures.

Léon Degrelle repartit, bon dernier, pour des vacances à Bouillon. Mais il dut revenir à Louvain peu après : Ses « *Jeunes Plumes et Vieilles Barbes* » s'étaient vendues à une telle cadence qu'il fallait procéder à une réédition.

Degrelle éclatait de fierté.

Il était également appelé à Bruxelles par le directeur du *Vingtième Siècle :* on lui offrait un traitement de rédacteur à ce quotidien, sans obligation d'aucune sorte. Il pourrait écrire ce qu'il voudrait, quand il le voudrait, tout en poursuivant à Louvain sa vie estudiantine.

Comme l'avait prévu Mgr Schrygens, « le poulain sautait les barrières » !

CHAPITRE VI

Bruxelles, Rome, Mexico

Rédacteur à un quotidien de la capitale, Léon Degrelle va pouvoir s'adresser dès à présent, du haut d'une tribune retentissante, non plus à des étudiants — le premier public qui lui soit tombé sous la main — (« Je me fus, me disait-il, emparé avec les mêmes mains avides de la revue des sourds-muets ou du bulletin mensuel des femmes en couches »), mais au grand public, celui-là qu'il voulait, dès ses quinze ans, saisir à bras-le-corps.

Degrelle rira encore dans son journal de Louvain. Car Degrelle, s'il prend beaucoup, n'abandonne rien. Il prend Bruxelles *en plus*. Comme il prendra toujours tout *en plus*. Il mène, plus joyeusement que jamais, son *Avant-Garde*. Simplement, il a déménagé d'atelier et il imprime sa feuille sur rotative, afin de pouvoir faire face à la demande du public. Il appâte toujours ses camarades-lecteurs par des histoires drôles, il en invente hebdomadairement de nouvelles avec une bonne humeur toujours plus enthousiaste. Il ne respecte rien. On verra son équipe aller visser, une nuit, une plaque d'accoucheuse diplômée sur l'antique porte de bois ciré de la résidence du Vice-Recteur de l'Université, le « Vice », comme l'appellait Degrelle fort insolemment. Il enverra son frère Edouard, une nuit, peindre au minium les

cuisses de la statue du fameux professeur de la Renaissance, Juste-Lipse. Lors du Cinq Centième Anniversaire de l'Université de Louvain, au moment où un cortège éblouissant, précédé de massiers, rassemblant des centaines de savants, en toges rutilantes, de tous les pays du monde, débouchera, au milieu des fanfares, sur la place de l'Université où trône la statue d'un autre professeur fameux, André Dumont, l'élite de toutes les Universités se voilera la face, horrifiée, en voyant qu'un loustic a planté, au sommet du monument, sur la tête de bronze du vénérable statufié, un éblouissant chapeau de paille ! Confusion, honte générale tandis qu'à dix pas des cardinaux, des évêques et des recteurs, l'équipe de *L'Avant-Garde* se tordait sans vergogne !

*
* *

Parfois, les farces étaient plus macabres.

Un samedi soir, jour de sortie habituel des bourgeois de Louvain, au boulevard de Tirlemont où habite et règne Degrelle, tous les soupiraux sont enlevés, vers minuit, les soupiraux en demi-lune, placés au pied de l'escalier d'entrée des maisons, sous lesquels on fait tomber la provision de charbon de l'hiver. Quand les bourgeois, guillerets, un verre dans le nez, arrivent, « chapeau boule sur l'occiput », au seuil de leur demeure, ils dégringolent d'un bloc, dans un grand fracas, par le soupirail béant, jusqu'au fond de la cave ! Scandale horrible ! Pendant une semaine, les maisons de la chaussée resteront ornées, sur un kilomètre de longueur, de planches ajustées en hâte afin de boucher les différents gouffres, jusqu'au jour où un employé des pompes funèbres signalera que le cimetière est encombré de centaines de kilos de ferraille : tous les fameux soupiraux disparus ! Les bourgeois iront les récupérer en maugréant et en boitillant, sous l'œil hilare de la masse estudiantine accourue en cortège !

Degrelle s'acharne à téléphoner à tous les professeurs de la Faculté de Médecine à des heures impossibles. Chaque fois, il s'agit d'un accouchement très difficile, d'un cas mortel. Le professeur se précipite, en pleine nuit, « le poil en désordre, les yeux pochés, les fixe-chaussettes à la dérive », à l'autre bout de Louvain où, au numéro indiqué, habite, chaque fois, comme par hasard, « un chanoine professeur de Droit Canon, ou la belle-mère nonagénaire d'un honorable collègue ».

Quand les victimes, défiantes, n'obtempèrent plus, on cale

avec une allumette, à la rue, le timbre d'appel de la sonnerie électrique. Tintamarre interminable. Le « prof » doit bien descendre, en pyjama, furibond, ouvrir la porte, décortiquer l'allumette avec un canif, tandis que, lâchement, de grands rires triomphants jaillissent dans l'ombre !

Longtemps on reparlera, à Louvain, des farces de Degrelle, entre toutes mémorables.

*
* *

Pourtant, dès alors, rire ne lui suffit plus. Degrelle riait encore, il faisait rire encore parce que sa jeunesse explosive projetait la vie et la joie. Mais sa vocation spirituelle de meneur d'hommes grondait en lui plus forte que son bonheur de vivre, bonheur naturel, instinctif, cyclonal.

Dans *L'Avant-Garde*, sa vitalité se déchaînait. Mais dans *Le Vingtième Siècle*, quotidien à la portée du grand public, la mission du jeune apôtre allait se révéler dans toute sa force, dès le premier choc.

Peut-être ce journal espérait-il de lui des chroniques gaies ? Pas question une seconde ! Cette tribune intéresse Degrelle dans la mesure où il va pouvoir dire à un auditoire beaucoup plus vaste ce qu'il ne peut pas dire ailleurs. Le fond de sa nature est politique. Il va donc faire entendre un langage — et quel langage ! — nettement politique.

Imprégné comme il l'avait été au collège par le Maurrassisme, on eût pu croire qu'il se limiterait, dans ce cas, aux jeux intellectuels de ses débats sur la Cité, étroits et académiques.

Il a conservé de sa doctrine le meilleur, l'essentiel, notamment la critique du parlementarisme et la démonstration de la bienfaisance de l'institution monarchique. Mais il a accepté, avec discipline, la condamnation de Rome dont il était si pittoresquement responsable. Il gardera toujours de la reconnaissance et de l'admiration pour le vieux Mentor de son adolescence. Mais, désormais, la doctrine maurrassienne ne sera plus qu'un apport — un parmi les autres — au stock des matériaux politiques qu'il emploie et emploiera, avec sérénité et avec éclectisme.

C'est surtout le drame humain de la vie des masses grégaires au sein de l'Etat moderne qui l'angoisse et qui le passionne.

Dès le départ (avant le départ !) Degrelle fut — le terme

a été gâché, mais c'est le seul qui puisse être employé ici — un socialiste, c'est-à-dire, comme il l'a dit lui-même « *un homme non seulement préoccupé par les problèmes sociaux, mais hanté par le désir de leur trouver* activement *une solution, ou des solutions* ».

Il s'agissait, chez lui, non seulement de conceptions sociales, mais de *dynamisme* social.

Toujours, dès que le problème social est évoqué devant lui ou par lui, son œil s'illumine, sa voix gronde, tonne, il se fait violent, fonce, invective. L'injustice sociale, la misère sociale le révolutionnent. Et surtout, l'impassibilité sociale de la bourgeoisie le fait bondir. Il mettrait volontiers, selon son expression très imagée, « une bombe atomique sous le derrière de tous les repus au cœur sec ».

Il y a, chez lui, en même temps, la foi sociale et l'indignation sociale.

C'est cette indignation sociale qui allait éclater dans la première série des grands articles que Degrelle, sans crier gare, jeta, tout d'un coup, dans les colonnes du *Vingtième Siècle*.

*
* *

Le patron du journal était un prêtre, un prêtre original, l'abbé Norbert Wallez, géant simple et droit, au cœur d'or, comme l'ont beaucoup de colosses. Il ne connaissait pas, personnellement, Léon Degrelle. Il le connut seulement lorsqu'il lui ouvrit ses tribunes.

Qu'allait-il écrire ?

Degrelle n'attendra pas qu'on lui propose un sujet. Il a son plan. Un problème social le scandalisait plus que tout autre alors en Belgique : les taudis. Dans ce pays humide (où il pleut deux cent soixante-cinq jours par an), soixante-quinze mille familles ouvrières habitaient dans des bouges infâmes, honte, là comme ailleurs, de la civilisation capitaliste qui s'épanouit « fort à son aise et sans remords aucun » à côté de ces misères lépreuses.

— Je vais, annonça-t-il à l'abbé, mener une enquête dans les taudis.

L'abbé avait déjà entendu présenter beaucoup de projets. On verrait bien.

— D'accord. Essayez.

Que fait Degrelle ? Il n'est pas l'homme aux demi-solu-

tions. Il va tout simplement aller vivre dans les taudis pour savoir vraiment ce qui s'y passe.

Chaque jour, une fois bâclés les cours et le numéro de *L'Avant-Garde*, il saute, en troisième classe, dans un train qui file à Bruxelles, ou à Anvers, ou à Namur, ou à Liège, partout où il y a des taudis, un peuple qui y souffre et y dépérit. Il ne passe pas en coup de vent parmi ces détresses. Il visite, un par un, les taudis, les ruelles, les coupe-gorge, pendant des semaines et des semaines, s'assoit chez les pauvres gens, se mêle à leur vie, à leurs dégoûts, à leurs rancœurs, à leur désespoir.

Un jour, il sent que ça y est, que le reportage bout dans son cœur, monte vers sa plume. Le soir, l'abbé reçoit son premier papier.

Le papier est violent. L'abbé, un peu effrayé, le met au bout de la première page, en bas. Le lendemain, autre papier. Le surlendemain, autre papier. Chaque fois : un texte vivant, dramatique, vécu, vu, mais grondant, et illustré de photos tragiques, horribles, car Degrelle traîne un photographe et son magnésium avec lui, sous les soupentes.

Le quatrième jour, Degrelle constate qu'on l'a installé en tête du journal. On a balayé l'article de fond. Il remplit, lui, avec son texte au vitriol et ses photos, trois colonnes de la première page. Il passe au *Vingtième*. L'abbé rayonne. Certes, des propriétaires (car Degrelle n'y va pas par quatre chemins, cite les rues, les numéros, promet aux capitalistes qui vivent de l'exploitation de ces taudis, des volées de briques à la figure !), certes, des propriétaires protestent, notamment un homme politique catholique de Namur qui tire de cette exploitation, encore plus honteuse que la prostitution, l'essentiel de ses revenus. Mais, submergeant ces doléances, il y a des montagnes de lettres, des centaines de lettres de lecteurs, enchantés. Degrelle a flanqué, parmi ce benoît public catholique, des charges qui l'électrisent.

Il poursuit son reportage avec autant d'amour que d'âpreté. Le succès est tel que le Premier Ministre, Henri Jaspar, envoie une lettre de félicitations au jeune iconoclaste et la série d'articles paraît peu après en volume, illustré par des dizaines de photos accusatrices, et préfacé par le ministre du Travail en personne.

*
* *

Pour s'aérer les poumons, Léon Degrelle file, aussitôt après, en Italie.

Là, des jeunes catholiques de sa trempe, guidés par un prêtre véritablement illuminé par la passion de Dieu, ont créé une entreprise d'apostolat moderne — l'*Opera Ferrari* — que Degrelle désire étudier sur place.

Encore une fois, constatons que Degrelle ne court pas en Italie — c'est son premier voyage au-delà des Alpes — attiré par des phénomènes politiques, en l'occurrence pour étudier le phénomène fasciste. Il deviendra plus tard l'ami intime de Mussolini. Mais avec le temps. Au fond, ce mystique a toujours été hanté, avant tout, par les problèmes spirituels. Et c'est bien la faute aux Catholiques de son pays s'ils n'ont point — comme nous le verrons — conservé au service exclusif d'idéaux religieux cet apôtre-né, à l'âme de croisé.

L'*Opera Ferrari* avait rêvé — Degrelle aussi le rêve — d'adapter la vie catholique à la vie moderne, de sauter « à pieds joints » dans les temps actuels, au lieu de gémir devant leurs remous. « Tout, a écrit Degrelle, peut être pris, conquis, transformé, orienté, transfiguré. »

Les jeunes apôtres, ses « frères d'âme » de l'*Opera Ferrari* s'étaient jetés à corps perdu (l'expression n'est pas trop forte : la plupart s'y détruisirent la santé) dans la vie moderne, avaient lancé un grand quotidien populaire *L'Avenire d'Italia*, créé des films, du théâtre d'avant-garde, des centres d'artistes, voire même des grands hôtels. Ils n'avaient peur de rien, risquaient tout, se hissaient à tout. Degrelle adorait ce genre-là, revint enthousiaste, sans se douter, lorsqu'il publia ses articles dans *Le Vingtième Siècle*, que, dans les coulisses où grouillait, vipérin, asphyxiant, le conformisme de certains gros catholiques arriérés, on était déjà en train de préparer l'étranglement de l'*Opera Ferrari*, œuvre, guides et disciples !

Degrelle connaîtra plus tard une aventure identique. Mais, heureusement, lui ne se laissera pas faire, « il lancera des coups de pattes tant qu'il le faudra, rompra tous les tibias qu'on lui tendra à la cantonnade ».

Pour le moment, il rentrait en Belgique, bien décidé à faire passer cet esprit, cette foi moderne, ce dynamisme, dans les organisations de jeunesse catholique où il venait de faire, également, une entrée bruyante à sa manière.

*
**

Le centre de l'Association Catholique de la Jeunesse Belge (A.C.J.B.) était installé à Louvain, citadelle des jeunes.

Cette A.C.J.B. avait à sa tête un homme extraordinaire, d'une intelligence aiguë, bon, débonnaire même, un saint, tout en étant naturel, sans façon, enjoué : Monseigneur Picard. Il était originaire du Luxembourg, comme Léon Degrelle. Entre le prélat et le jeune Bouillonnais ce fut le coup de foudre. Nul homme n'a, autant que Mgr Picard, marqué Léon Degrelle (qui s'est laissé marquer par peu de monde !). Nul homme, malgré les événements, les années de séparation, ne garda une telle place — affection filiale, respect, admiration sans limite — dans le cœur de Léon Degrelle proscrit. Lorsqu'il apprit sa mort, en 1956, il en conçut un désespoir émouvant.

Modeste, souvent intimidé, Mgr Picard était très différent de Léon Degrelle, qu'on eût humilié fort en le disant timide et, plus encore, modeste...

— Modeste ? Pourquoi ?...

Néanmoins, le prélat luxembourgeois et le jeune étudiant bouillonnais allaient former longtemps un tandem remarquable. Ils avaient en commun une enfance identique, un identique élan, une même férocité joyeuse pour juger les hommes, un même bon cœur, et surtout cette étincelle d'exception que Mgr Picard conservait, à demi voilée, sous l'abat-jour de la vie sacerdotale et que Léon Degrelle projeta, lui, en veux-tu, en voilà, en bruyants feux d'artifice.

Léon Degrelle donna sa jeunesse à Mgr Picard. Le mot est exact : il la donna. Il écrivait ailleurs, il se dépensait ailleurs, mais *se donner,* il ne le fit jamais aussi complètement que pour son Maître et son ami, Mgr Picard, et pour sa cause.

Chaque fois que des hôtes de marque venaient chez Mgr Picard, celui-ci conviait le jeune phénomène au repas qu'il animait de sa verve, de ses facéties, de ses « croquis » à l'emporte-pièce (le mot français croquis vient-il de croquer ?), de ses joyeux coups de mâchoire qui laissaient pantelantes les victimes et étourdis de plaisir les auditeurs.

Un beau jour, Degrelle cala sur un tramway sa valise, la hissa jusqu'au dernier étage de l'immeuble de l'A.C.J.B. Il allait désormais, pour plusieurs années, vivre sous le toit même de Mgr Picard.

***

Et la politique, dans tout cela ?

Léon Degrelle conserve toujours dans le sang, on l'imagine, les globules effervescents de la politique. Il va écouter Taittinger, député de Paris, apparenté au fascisme. Il court à Bruxelles où parle Léon Daudet qui le déçoit de façon complète : il croyait trouver un tribun, il ne trouve qu' « un gros monsieur en redingote, à la voix de fausset », beaucoup moins vivant que ses articles car ceux-ci paraissent spontanés tandis que la conférence ne l'est pas. Il fait la connaissance de Bernanos.

Il voyage. Il voyagera toujours.

Son pays de prédilection est à présent la Hollande. Il en parcourt les provinces une par une, recherchant dans leurs vieilles cités — sa ville de cœur est Harlem — les souvenirs des anciennes *Dix-Sept Provinces* qui, au temps des ducs de Bourgogne et de leurs successeurs belgo-espagnols rassemblèrent longtemps les Pays-Bas du Nord et les Pays-Bas du Sud. Middelburg, Zierikzee, Bréda, Bois-le-Duc, Maestricht, Nimègue l'émouvaient profondément.

« La Néerlande, écrivait-il, n'est pas pour nous un pays étranger; elle est comme le Grand-Duché de Luxembourg et comme Valenciennes, et comme Lille et comme Douai, et comme l'Artois, foyer de nos légistes, et comme Duinkerk, havre de nos marins, une de ces terres saintes échappées dans l'humiliation de la défaite aux Rassembleurs des Provinces-Belgiques. »

*
* *

Aussi, les luttes entre Flamands et Wallons qui déchiraient, et à certains jours, ensanglantèrent la Belgique — et tout spécialement Louvain — lui apparaissaient-elles comme particulièrement insanes, fratricides, criminelles.

« On avait déjà commis, en 1830, disait-il, la folie de séparer en deux la patrie « Pays-Bas ». Ça ne suffit-il pas ? On veut casser encore, en deux autres tronçons, ce qui a survécu de la patrie ? »

On le voit, des problèmes bien plus vastes que la petite « cuisine » des partis belges hantaient Léon Degrelle dès sa jeunesse : la réconciliation des classes, d'un côté, dans l'instauration de la justice sociale; la réconciliation des deux communautés nationales ensuite, par une juste paix linguistique.

Jamais on ne pourra dire que Léon Degrelle ait cherché ses slogans pour les besoins de la cause, une fois lancé dans la politique. Non, ses « *Taudis* » qui contiennent, dans tout leur feu, la ferveur sociale du Rexisme ont été écrits par Degrelle lorsqu'il était encore jeune étudiant. Quant à ses théories « linguistiques », il n'a même pas attendu d'être inscrit à l'Université de Louvain pour les formuler : son livre de débutant « *Méditation sur Louis Boumal* » les contenait déjà, tout entières.

Dans cet ouvrage il réclamait, lui, jeune Wallon, avec lyrisme et avec véhémence, « justice pour la Flandre, dont la culture était rabaissée dans la Belgique d'alors — je cite les propos de Léon Degrelle, je ne prends pas parti, moi, étrangère — dont la langue était traitée sur pied d'infériorité, considérée comme langue inférieure, bâtarde. A l'école, on avait été jusqu'à punir d'une amende les élèves flamands qui employaient la langue flamande en récréation ! ».

« Des soldats flamands étaient morts à l'Yser, en 1914-1918, en ne comprenant pas les ordres qu'on leur donnait, en langue française. Devant les tribunaux, des procès unilingues avaient été de véritables scandales. Dans l'Administration, les Flamands étaient « coiffés » presque partout par des Bruxellois ou des Wallons. Dans les Universités, même à Louvain, ville flamande, les Flamands devaient encore suivre de nombreux cours en français; il n'existait même pas, à cette date, de traduction flamande du Code ! »

Les véritables batailles rangées qui opposaient à Louvain les jeunes catholiques de Flandre et de Wallonie, considérées, de part et d'autre, comme des faits hautement héroïques, parurent à Léon Degrelle des empoignades abjectes. Lorsqu'il eut été le témoin écœuré, indigné, de quelques-unes de ces mêlées, il se jura d'y mettre fin dès qu'il en aurait le moyen.

A peine eut-il pris *L'Avant-Garde* en main, on vit ce jeune Ardennais demander à un professeur flamand, le vieux et vénéré chanoine Sencie, de bien vouloir lui faciliter des contacts avec les chefs « flamingants » extrémistes. Extrémistes comme on sait l'être à vingt ans et lorsqu'on défend des « persécutés » ! Ces chefs flamingants faisaient tout pour braver l'opinion « belge », poussaient, en avant de leurs cortèges, des drapeaux hollandais, huaient l'hymne national belge, se rendaient, en troupe, s'agenouiller, dans la boue, devant la prison centrale de Louvain où était enfermé, depuis des années, leur chef August Borms, l'ancien président du

mouvement séparatiste flamand durant la Première Guerre Mondiale, « traître » aux yeux d'une partie de l'opinion belge, mais que la ville d'Anvers avait élu député avec un chiffre de voix fabuleux, alors qu'il était enfermé en prison, condamné à mort et inéligible !

Léon Degrelle ne voulait se laisser arrêter par aucun préjugé, ni même par aucune provocation. « Lorsqu'un peuple, disait-il, a été bafoué, diminué, persécuté, il faut savoir supporter qu'il manifeste son ressentiment avec excès, tant que les injustices n'ont pas été réparées. Ces excès mêmes sont signe de vie, de foi, de vigueur morale. »

Léon Degrelle obtint d'abord une première chose : de part et d'autre, on rendrait les batailles de rue stériles.

Avant, le comble de la gloire était de scalper l'adversaire, a la manière des Sioux, c'est-à-dire ici, moins sanguinairement, de lui enlever, à coups de gourdin souvent, sa coiffure estudiantine, la « toque » chez les Wallons, la « flatte » chez les Flamands. Degrelle proposa aux chefs des étudiants flamands de confisquer chaque semaine ces trophées stupides et de les échanger. Il eut le courage de reprendre à ses camarades wallons les « flattes » flamandes chaque fois qu'un « scalpage » avait eu lieu. On poussa des hurlements. Il fit face à la mauvaise humeur, allant, jusque dans les appartements des bagarreurs les plus populaires, décrocher aux murs les coiffures flamandes qui y avaient été clouées.

Les chefs « flamingants » pratiquèrent la réciprocité avec correction. Au bout de quelques mois, les batailles avaient pris fin.

*
* *

Degrelle voulait plus qu'une paix négative entre Flamands et Wallons, il voulait la compréhension.

Pour faire tomber le complexe de persécutés qui animait certains dirigeants flamands, Degrelle, ostensiblement, se mit à fréquenter leurs réunions et leurs fêtes. On le vit, un beau soir, en « toque » d'étudiant wallon, se rendre à la grande représentation théâtrale qui clôturait le Congrès des Etudiants flamands et hollandais à Louvain. Il avait loué un fauteuil au premier rang d'une loge, s'y assit bien tranquillement. Les chefs flamingants, séduits par cette sincérité, l'invitèrent à les accompagner au grand congrès des étudiants néerlandais à Leyde. Il y passa de merveilleuses journées.

Le climat propice à des explications franches était créé.

Léon Degrelle publia alors un petit livre intitulé « *Les Flamingants* », où il ouvrait un débat public sur le problème des langues, des cultures, des deux peuples qui composent l'actuelle Belgique.

Cet ouvrage en suscita une floraison d'autres, pour ou contre, dont il assuma les frais de publication. Sa polémique, aussi courtoise que complète, eut des répercussions profondes. Jamais les Flamands n'oublièrent le Degrelle des premiers jours. Il n'eut, là non plus, rien à improviser lorsqu'il bondit plus tard dans l'arène politique. Son programme de paix linguistique, dans le respect des deux cultures, dans l'égalité, dans la justice, n'eut qu'à être mis au point, détail par détail. L'esprit, depuis des années, y était.

C'est ce qui permet de comprendre pourquoi, en 1936, du premier coup, cent mille électeurs flamands votèrent pour Degrelle et pourquoi des amitiés flamandes très profondes l'ont depuis lors suivi partout, jusque dans l'amertume de l'exil.

Par contre, privé, après la Deuxième Guerre Mondiale, de ce grand élément idéaliste qui le sublimisa au temps de Degrelle, le problème des relations flamando-wallonnes a retrouvé de nouvelles, de violentes aigreurs et a replongé la Belgique dans les bagarres de jadis, les incompréhensions, les rivalités d'ordre matériel, menaçant gravement, plus gravement que jamais, l'unité de ce pays déjà si petit.

*
* *

C'est au milieu de telles préoccupations et de tels débats, si exaltants, mais d'ordre strictement national, que se déclancha ce qu'on peut appeler, dans la vie de Léon Degrelle, l'affaire du Mexique.

A cette époque-là, « le Mexique, tombé dans les mains d'une minorité à tendances communistes, déchaînée contre l'Eglise catholique, connaissait une persécution religieuse abominable. Environ douze mille catholiques mexicains avaient été exécutés. Les églises étaient fermées, l'instruction religieuse interdite, les prêtres, les religieuses traqués, persécutés, martyrisés. Des centaines de corps de pendus se balançaient aux poteaux téléphoniques et télégraphiques, le long des lignes de chemin de fer. Des milliers de jeunes catholiques s'étaient révoltés et, prenant le nom de « Cristeros »,

faisaient le coup de feu dans les déserts et les pampas, véritables « maquisards » d'avant la lettre ».

Léon Degrelle, chez Mgr Picard, était aux premières loges pour être informé. Il bouillait d'indignation et d'enthousiasme. Des proscrits mexicains vivaient sous le même toit, le faisaient participer, chaque jour, à leurs angoisses et à leurs espérances.

Un jour, coup de théâtre : un jeune catholique, nommé Torral, venait d'abattre, à coups de revolver, le Président de la République Mexicaine, nommé Obregon.

Pour Léon Degrelle, le régicide était un droit sacré dans un cas aussi flagrant d'écrasement des consciences et de crimes d'Etat. Il voulut quand même en être bien sûr. Il bondit chez Mgr Picard :

— Votre avis, Monseigneur ? Torral pouvait tuer ?

— Certainement, Léon, il le pouvait.

Le lendemain, *L'Avant-Garde* publiait un article flamboyant de Léon Degrelle, qui se terminait par ce propos définitif : « A chaque nouveau Torral, nous nous écrierons de tout notre cœur : « Bravo ! »

*
* *

On imagine quel fut le tintamarre dans la presse de gauche.

Indiscutablement, il s'agissait d'une provocation au meurtre d'un chef d'Etat étranger, tombant donc sous le coup des lois belges. Léon Degrelle eût pu être arrêté le jour même.

Une feuille franc-maçonne que l'appel de Degrelle avait excédé, publia un article d'injures, à la fin duquel elle écrivait : « Vous êtes flambard quand il s'agit de soutenir et d'exciter à distance des révolutionnaires. C'est là-bas qu'on voudrait vous voir ! »

Degrelle accourut au *Vingtième Siècle*, chez l'abbé Wallez.

— Je file au Mexique !

Chez lui les décisions jaillissent toujours foudroyantes comme des fusées.

— Au Mexique ? Mais avec quels papiers ? Jamais on ne vous laissera pénétrer là-bas !

Il revint à Louvain, alla extraire de sa chambre son vieux camarade de la Faculté de Droit, Paul Nanson, le traîna chez un photographe.

— Photographiez-le.

Le digne ami Paul sourit aux anges tandis que le petit oiseau jaillissait.

— Maintenant, déshabille-toi.

Paul Nanson trouva que, tout de même, le cher Léon allait un peu fort.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Fais ce que je te dis. Déshabille-toi.

Lui-même se déshabillait. L'autre donc s'exécuta.

Léon Degrelle enfila les vêtements du copain.

— Maintenant, photographiez-moi.

Il prit exactement la même attitude que le dit Paul Nanson cinq minutes plus tôt, offrit le même sourire céleste.

— T'as pas compris ?

— Qu'est-ce que tu veux encore me faire faire ?

— Ecoute bien ce que je vais te dire, mon vieux Paul. Demain, quand nous aurons les photos, tu fileras à Verviers.

Paul Nanson était originaire de Verviers.

— Parfaitement, à Verviers. Tu iras à l'hôtel de ville. Tu diras que tu as perdu ta carte d'identité.

— Ma carte d'identité ?

— Oui. On t'en fabriquera une nouvelle. Au moment où il s'agira de coller une photo, tu tendras la mienne !

— Et si on voit que ce n'est pas moi ?

— Alors, tu sortiras l'autre photo, la tienne, où tu portes le même vêtement que moi et tu riras de ton erreur !

« Mais on ne verra rien ! Et tu me rapporteras ta nouvelle carte !

— Te la rapporter ?

— T'es un copain ou t'es pas un copain ?

Deux jours après, Léon Degrelle possédait sa fausse carte d'identité, au nom de Nanson, prénom Paul, ornée d'une photo tout ce qu'il y avait d'authentique.

*
* *

Il redébarqua à Bruxelles, choisit la plus jolie dactylo du *Vingtième Siècle*, prénommée Germaine, l'amena au bureau de l'abbé Wallez.

— Mademoiselle, vous allez vous rendre au ministère des Affaires étrangères, dire qu'un de nos collaborateurs, Paul Nanson, doit partir immédiatement à l'étranger. Voici des

photos identiques à celle de la carte d'identité. Souriez au fonctionnaire. Ramenez un passeport tout de suite.

La jeune déesse Germaine ramena le passeport.

Un bateau partait de Hambourg pour le Mexique trois jours plus tard.

Restait le visa. Degrelle ignorait qu'il en fallait un. La nouvelle le doucha un instant, puis il prit son optimisme à deux mains, alla sonner chez le consul qui le reçut, maussade, en robe de chambre, signa, parapha, apposa des cachets mirobolants, lui soutira cinq cents francs de droits, le laissa partir en le regardant de travers.

L'abbé Wallez était fort inquiet tout de même.

— Vous allez vous faire pincer !

Mais Degrelle était une force de la nature. Il était « inarrêtable ».

— Il me faudrait maintenant un billet d'avion pour Hambourg.

On lui demanda un billet pour le lendemain à l'aube.

— Et... de l'argent !... ajouta-t-il.

— Vous n'avez pas d'argent ?

— Pas un sou !

En soupirant, l'abbé Wallez sortit cinq mille francs de son tiroir. C'était à peu près le prix du voyage aller en troisième classe.

Léon Degrelle les empocha.

— Et vos parents ?

— J'écrirai, au moment de partir, que vous m'avez envoyé en reportage aux Antilles.

Le lendemain, il descendait d'avion à Hambourg, rôda par les rues tapageuses du port, un peu inquiet, tout de même.

Il erra le matin encore.

A cinq heures du soir, son bateau, le « Rio Panuco » de l'*Ocean Linie* démarra.

Des mouchoirs s'agitaient nombreux, adieux à tout le monde, sauf à lui.

La nuit tomba. « On n'entendit plus, au loin, que des chiens hurler sur les dernières ombres des rives d'Europe. »

CHAPITRE VII

Les Amériques

Ce voyage au Mexique allait laisser à Léon Degrelle des impressions inoubliables. Et il aura sur son évolution — esprit et action — des répercussions décisives.

Pour la première fois, il quittait le vieux continent.

Tout jeune, il avait déjà senti le besoin de franchir les frontières de sa patrie, de connaître ses voisins du Sud, de l'Est, du Nord. Maintenant, il voguait vers des terres nouvelles.

D'abord, à son habitude, il se gorgea de poésie. Oubliant ses faux papiers et les dangers qu'il courait, il se laissa enchanter par le spectacle grandiose de la mer : adieux aux côtes de France, aperçues en dépassant la Mer du Nord, tempêtes dans le Golfe de Gascogne, découverte des crêtes, gris pâle, des Iles Açores.

Degrelle ne se souciait guère de sa situation matérielle. Il dormit, au début, avec cinq émigrants, dans un réduit près des machines, harcelé par le vacarme des pistons (tarif minimum !). Bientôt, il passera la nuit sous les étoiles.

« *Nous glissons*, écrit-il, *entre des îles aux noms de fleurs. Des mouettes virevoltent avec des cris tristes. Les toits des rivages se rapprochent, lumineux et chauds. Petit à petit, des*

femmes alanguies réapparaissent sur les ponts, tendant leur visage au soleil et leur sourire aux Açores... Maintenant, c'est la grande pâmoison dans la crudité du soleil. On s'étend dans les fauteuils ou à même les planches du pont. Un vent léger caresse les robes. Au loin, tout est bleu, tout est uni, des lianes passent, apportant le salut enlacé, vert et jaune, des profondeurs des golfes caraïbes. On se penche, ému par la douceur de l'air, la couleur de l'eau et le coude tiède brunissant près du vôtre...

« *Le soir, tout le pont est illuminé. On dîne en toilette de soirée ou en travesti. Le ciel est féerique, un grand disque roux dort autour de la lune, des millions d'étoiles éblouissent le ciel, le bateau coupe à larges traits la mer phosphorescente. On danse éperdument dans la nuit merveilleuse, grisé par les déchirants appels des saxophones.*

« *Les heures glissent comme les couples. Plus rien n'existe que la musique et la douceur des nuits tropicales. On tend son corps vers les flots étincelants. On s'anéantit sur le pont, face aux étoiles. On rêve à d'autres mondes, enflammés et déchirants. Ivresse des soirs brûlants sur la route argentée des Antilles...* »

Il débarque à La Havane, excursionne dans l'île de Cuba « pavoisée de fleurs exubérantes, grouillante de nègres à demi nus, en canotiers, et de négresses aux cotonnades jaunes ou violettes ».

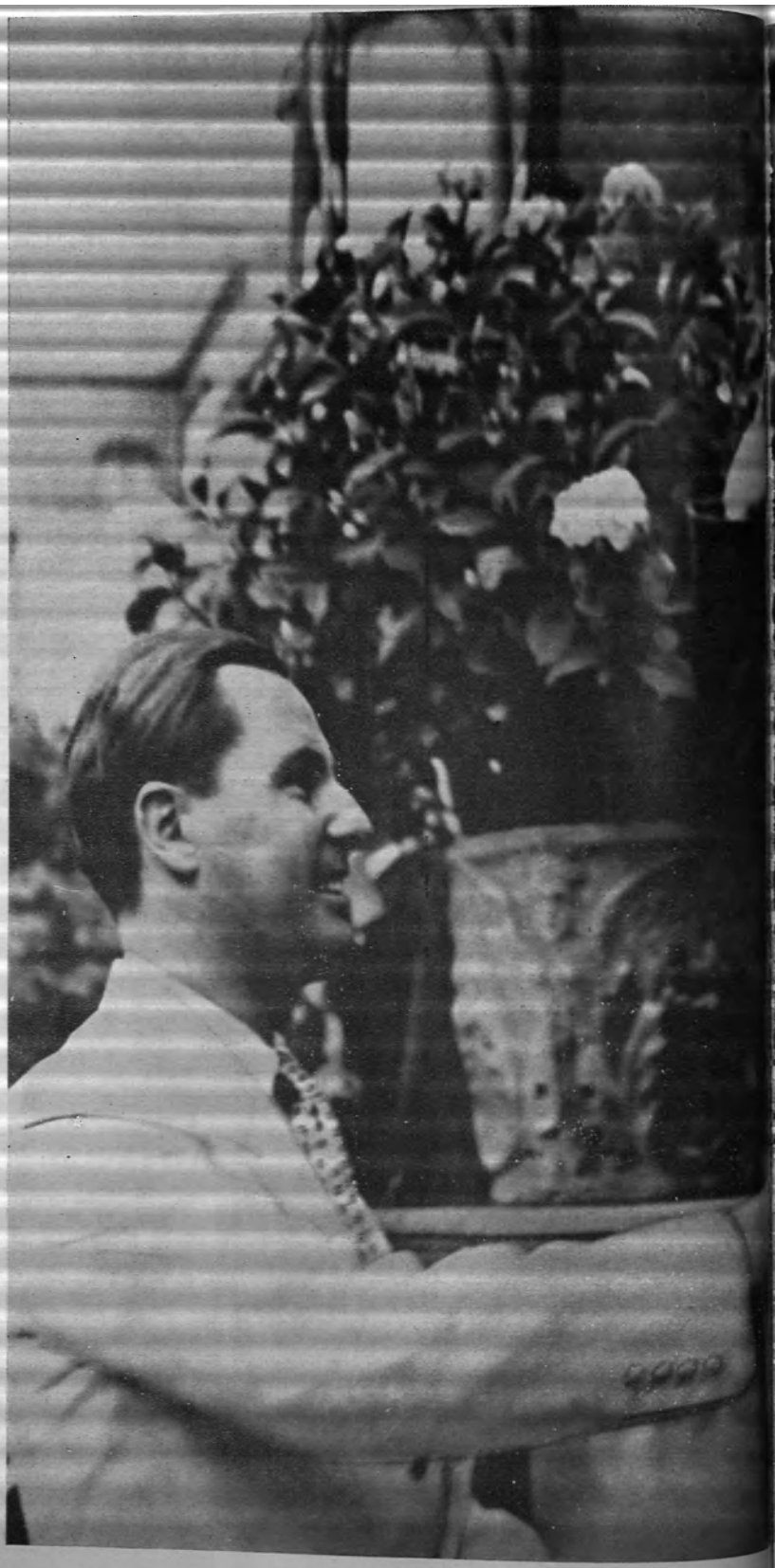
Enfin, à la mi-décembre (nous sommes en 1929), après vingt-trois jours de traversée, le *Rio Panuco* entre, un matin, dans le port de la Vera Cruz, roussi de ruines. « A gauche, l'île du Sacrifice portait sous le soleil cru sa charge mélancolique de milliers de squelettes de soldats de Napoléon III. » La rade était toute vibrante encore du souvenir de Hernan Cortès dont Degrelle connaissait à fond la merveilleuse histoire de conquistador : vingt et un ans, cent vingt compagnons, un monde à conquérir, en face !

*
* *

Degrelle, lui, était tout seul. Et, au fond de lui-même, il n'en menait pas large. D'abord, il y avait les satanés faux papiers. Le diplomate mexicain de Bruxelles pouvait avoir mené à Verviers après son départ, l'enquête habituelle et découvert le pot aux roses. D'autant plus que Degrelle s'était

Blessé à la main, Degrelle continue son meeting. On dirait qu'il expulse le régime qu'il dénonce aux Belges.

Il emploie une avionnette de fortune pour décupler son action.



Le Rexisme belge de 1936, le triomphe de la jeunesse.

Atmosphère souriante de ces meetings violents: une fillette fleurit Léon Degrelle. A l'entrée: Madame Léon Degrelle assiste à ces assemblées avec ses enfants.

trompé deux fois au cours de l'interrogatoire que le consul à Bruxelles lui avait fait subir.

— Quel âge avez-vous ?

Il savait quand son copain Paul Nanson était né. Mais il n'avait pas fait le compte des années. Il avait tappé dans le tas et s'était trompé d'un an.

— Quel est le prénom de votre père ?

Ça, il n'avait aucune idée du prénom du père de l'ami Nanson ! Encore une fois, il avait tapé dans le tas. Tapé à côté. Totalement à côté : Edouard. En aucune façon, le père de Paul Nanson ne s'appelait Edouard.

Mauvaise affaire. Si on avait vérifié, il était « cuit ».

Il fallait crâner tout de même. Il prit place dans la file à la descente, tendit ses papiers. On le dévisagea, sans plus, comme tout le monde.

Mais il n'était pas sauvé pour cela. On venait de rappeler aux passagers une réglementation catastrophique. Pour pouvoir débarquer au Mexique, il fallait être porteur d'au moins cinq cents dollars, ou de mille pesos, ce qui représentait, à l'époque, dix-huit mille francs belges. Il restait à Degrelle deux billets de cinquante dollars, en tout.

Que faire ?

*
* *

Il était débrouillard, on le sait. Il avait observé que les billets de un dollar avait le même format, ou peu s'en faut, que ceux de cinquante.

Il alla chez le comptable du bateau, d'un petit air innocent.

— Vous ne pourriez pas me changer un billet de cinquante dollars en cinquante billets d'un dollar ? C'est plus simple pour les pourboires.

L'autre changea, moyennant pourboire.

Léon Degrelle s'était dit qu'il fallait paraître tellement pourvu de grosses coupures qu'on ne penserait même pas à procéder à une vérification. C'était justement pensé. Au moment où il tendit ses papiers au contrôleur, celui-ci aperçut, débordant du portefeuille, un énorme paquet de dollars, une fortune, certainement ! On voyait des deux côtés, en haut du paquet, deux chiffres : 50. Le portefeuille était si gonflé qu'on ne souleva pas le gros billet sous lequel toute une

collection de gentils feuillets d'un dollar s'étageaient, accommodants et modestes.

Derrière Degrelle, trois voyageurs, dont un camarade qu'il s'était fait à bord, un jeune Anglais, furent retenus, ne purent pas descendre, ne possédant pas les cinq cents dollars réglementaires.

Mais déjà notre homme avait traversé le quai de Vera Cruz et gagné un hôtel.

On y lut mal son faux nom de Nanson. Et on inscrivit le voyageur sous le nom de Danton. Degrelle, ravi, signa donc : Danton.

« De l'audace, de l'audace, et toujours de l'audace », avait dit l'autre.

*
* *

Degrelle ne connaissait pas un chat sur tout le territoire de la République Mexicaine.

Il avait fait envoyer, par un des réfugiés mexicains de Mgr Picard, un télégramme laconique : « Amigo belga, Vera Cruz ».

Au Mexique, les dirigeants catholiques connaissaient les campagnes de presse de Léon Degrelle. Ils devinèrent. Un « Cristero » boucané, le visage tout hachuré de taches de vérole, le guetta au débarquement de chaque bateau.

Léon Degrelle s'était mis à arpenter les rues de la Vera Cruz, examinant les ruines et, en haut des ruines, d'étranges oiseaux, les « zopilotes », qui nettoient la ville, chaque jour, en dévorant les ordures.

Au moment où il le croisait, un homme releva soudain le revers de son veston, découvrit, une seconde, un insigne. Degrelle l'avait reconnu : l'insigne des Cristeros !

Il passa plusieurs mois à Mexico et à Guadalajara, à proximité de l'Océan Pacifique, écrivant un reportage précis, plein de chiffres, mais dramatique aussi, ému, vibrant, soulevé par le souffle de la tragédie. Déjà son enquête s'étendait au long d'environ trois cents pages.

C'est alors qu'un soir on lui fit rencontrer le directeur d'une revue américaine. Ce jeune homme hardi, aux yeux brillants, piqua la curiosité du Yankee. L'Américain emporta le manuscrit en lecture. Le matin, il vint retrouver Léon Degrelle.

— Voulez-vous me vendre les droits pour les Etats-Unis ? Cinq cents dollars ?

Dix-huit mille francs ! Degrelle n'avait jamais eu à sa disposition pareille fortune. La veille encore, il se demandait bien comment il pourrait un jour repartir !

L'accord fut fait. On apporta, une heure plus tard, à Léon Degrelle, un sac de pesos, car à Mexico on payait alors en pièces, des pièces en or, larges comme le creux de la main, et des monceaux de pièces d'argent qui ruisselaient et tintaient.

Repartir en Europe avec ce trésor eût été beaucoup trop simple.

— Je vais pouvoir monter aux Etats-Unis ! triompha Degrelle.

Il rêvait de cela, comme il rêve de tout ce qu'il ne connaît pas. Le Texas ! Le Far-West ! Chicago ! New York !

Avec les faux papiers ?

Mais oui, avec les faux papiers.

« — On a de la chance quand on croit à la chance ! »

*
* *

Avant de partir, il s'emplira les yeux de beauté. Car ce pays l'enchantait. Et il est avant tout un poète.

Il alla visiter Puebla aux cent coupoles de faïence, miroitantes sous la lumière crue des midis. Surtout, il se grisa de Xochimilco.

« Xochimilco, a-t-il écrit, c'est la Venise de Mexico. Jadis, quand Cortès la conquit, la capitale était une ville de lagunes et d'eau, bâtie sur pilotis — à plus de deux mille mètres d'altitude ! Au fur et à mesure des siècles, on a asséché les canaux tant bien que mal. La nature se venge encore et de nombreux palais descendent lentement vers les profondeurs secrètes des eaux mortes.

« A la sortie de Mexico, au pied des volcans éblouissants, de grands lacs enchantés vivent encore, peuplés d'îles flottantes, empanachées d'arbres frais. De longues pirogues, tapissées de roses, glissent entre les îles, chargées de grappes romantiques de Mexicaines aux robes bigarrées, aux yeux brûlants, et de garçons ardents, jouant sur leur guitare des airs aigus qui exaltent, crispent, attendrissent. Des vivandières, sur des barques minuscules, abordent les flottaisons, offrent des boissons, des fruits, des « tortillas ». On ne revient que le soir, quand il n'y a plus que les grands gla-

ciers, blancs de lune, pour contempler les adieux échangés dans les barques aux roses bleutées. »

Léon Degrelle se grisa de ces journées et de ces nuits enchanteresses.

Longtemps, il porta sur lui la photo d'une admirable jeune Mexicaine, aux yeux de velours, aux longs cheveux noirs tombant en boucles. Quand il parlait de Xochimilco, toujours il avait des yeux rêveurs...

Pour Léon Degrelle, le Mexique représentera, avant tout, l'épopée des Cristeros, mais aussi, j'en suis certaine, de beaux cheveux d'ébène sous la lune et les barques qui rêvaient au fil de l'eau étoilée de sa jeunesse...

*
* *

Un événement capital dans la vie politique de Léon Degrelle allait se produire juste avant qu'il ne quittât le Mexique, en direction des Etats-Unis.

On ne l'avait prévenu de rien. Mais, la veille de son départ, on le conduisit à une hacienda voisine de Mexico où tous ses amis s'étaient réunis clandestinement pour lui dire « au revoir ».

Ces persécutés douloureux avaient apporté des cadeaux touchants et admirables : de chatoyantes étoffes tissées à la main par les Indiennes, de grands plats taillés dans un bois léger, merveilleusement peints et laqués.

Il y eut plusieurs discours. Que pouvait faire Léon Degrelle, sinon répondre ?

Or, chose extraordinaire, à vingt ans, cet orateur peut-être sans pareil (car même Hitler n'avait pas la richesse de sa voix, ni la poésie de ses images) n'avait jamais créé un discours en public.

C'est presque incroyable. C'est ainsi. Jamais il ne s'était risqué à une improvisation. Cette force qui allait transporter plus tard des foules immenses était encore souterraine jusqu'à ce matin mexicain où des circonstances imprévisibles l'obligèrent, pour la première fois, à jaillir.

Il fallait se jeter à l'eau, remercier, dire quelques mots vibrants à ce public inattendu. Léon Degrelle pensa que, tout de même, ce qu'il dirait, bien ou mal, aurait peu d'importance puisqu'on ne le comprendrait pas. Il dit donc, tout simplement, les paroles qui lui venaient au cœur, bientôt surpris par cet être inconnu qui se révélait soudain en lui, qui

avait des accents qu'il ne connaissait pas, de qui jaillissaient des formules et des fluides qui l'étonnaient et l'émouvaient, lui, le tout premier.

Son auditoire ne comprenait pas ? Et pourtant voilà que des larmes coulaient sur les visages, que des yeux se liaient aux siens, que des ondes jaillissaient de lui, revenaient à lui.

Il termina, transporté par sa découverte.

Car il s'était découvert.

Il avait découvert en lui un second être dont il ignorait tout, une heure plus tôt.

C'est là, en face des grands glaciers, devant les fleurs des Tropiques, sous un grand soleil d'or qui cuivrait les visages, que naquit, en janvier 1930, à Mexico, le Léon Degrelle orateur, le plus étonnant des orateurs qu'allait connaître son pays.

*
* *

Léon Degrelle prit le train, le lendemain, pour le Texas. Son billet circulaire qui le conduirait jusqu'à New York était « un ruban vert, long d'un mètre dix ». Il lui avait coûté sept mille francs, somme fabuleuse, pour un étudiant, à cette époque.

« Le train pullman longea, dans un crépuscule vert et orange, le mur de Queretaro — le mur de Manet ! — où avait été fusillé l'empereur Maximilien. Puis il franchit, pendant quarante-huit heures, le désert aux sables sifflants, aux Peaux-Rouges dont les cheveux couleur de jais étaient plaqués par la bise. A l'heure des repas, le train stoppait, afin que les militaires des wagons de tête et de queue pussent déguster, dans le talus, le rata que fristouillaient leurs épouses, elles aussi de l'expédition. »

A El Paso, frontière du Texas, Léon Degrelle fut bloqué pendant trois jours. Ses papiers faisaient mauvaise impression ! Finalement, un évêque, hélé par lui, dévala de Californie et le dépanna.

Il séjourna à Chicago, à l'hôtel Stevens, fabuleux caravansérail de trois mille chambres. Il rêvait des Grands-Lacs. Il monta aux Grand-Lacs, se promena sous les cataractes gelées du Niagara, redescendit à New York où il passa des journées fabuleuses, seul parmi la vie trépidante de ce peuple dont il sentait que le rôle, dans l'univers, deviendrait de plus en plus envahissant.

Il retourna ensuite au Canada, à Québec. Enfin il reprit le grand saut de l'Atlantique.

Lorsqu'il débarqua au Havre, après un dernier relais à Plymouth, il était transformé. Il avait vécu parmi les Catholiques mexicains une passionnante aventure. Il avait vu de tout près ce qu'était le Communisme, les crimes et les malheurs qu'il procréait. Il avait pu étudier à l'aise le peuple américain qui, tôt ou tard, déciderait du destin du monde. Il avait bravé les risques, la peur, maté sa volonté. Il rentrait, fort et sûr de lui.

CHAPITRE VIII

Rex commence

Lorsqu'il revint d'Amérique, Degrelle était toujours, ne l'oublions pas, un simple étudiant, inscrit au deuxième Doctorat de Droit. Age : vingt-trois ans.

Il avait fait feu des quatre fers, s'était révélé à un public relativement vaste par ses exploits de *L'Avant-Garde*, par ses reportages dans la grande presse, par une demi-douzaine de petits bouquins. Mais ce n'était qu'un début.

Lorsque Léon Degrelle descendit du fiacre traîné par deux vieux canassons dans lequel ses camarades des « *Grandes Farces* » étaient venus l'attendre à la gare de Louvain, on pouvait se demander si ce voyage en Amérique n'avait pas été une énorme blague de plus, à ajouter à la brillante collection de ses aventures estudiantines.

Qu'allait-il sortir de tout cela ? L'adolescent découvert à l'âge de seize ans par le cardinal Mercier, le jeune polémiste mis en vedette par le vieux socialiste Vandervelde et par Mgr Schyrgens, cet espèce de jeune Savonarole, passionné de chambardements gigantesques mais encore imprécis, allait-il être plus qu'un météore disparaissant bientôt dans la nuit d'un conformisme précoce ? Combien de jeunes, dont on

attendait tout, n'ont-ils pas sombré ainsi dans les ombres d'un âge mûr stérile !

Mais Degrelle — qu'on le regrette ou non — n'était pas de cette race-là. Il était de la race des conquérants, des « hommes à cheval » comme il aime à dire.

Il avait débarqué chez Mgr Picard, son maître, son ami, qui l'attendait, joyeux, curieux, un rien ému : « Sacré Léon ! »

*
* *

Le « sacré Léon », peu après ce retour, allait être mis à la tête des éditions REX, les fameuses éditions REX !

D'où sortaient-elles ? Car, enfin, Degrelle a fait connaître ce mot dans le monde entier. Le mot vient-il de lui, au moins ?

Pas même.

C'est un abbé, l'abbé Joseph Desmet (si je me souviens bien du nom) qui utilisa, le premier, en Belgique, ce petit mot, REX, ou plus exactement les mots « Editions REX », dont il orna les premières brochures que lança l'Association Catholique de la Jeunesse Belge. Le mot REX, pour ce prêtre, prenait spirituellement son origine dans l'expression latine « Christus REX ». REX, mot court, avait aussi l'avantage, n'étant ni français, ni flamand, de s'adapter linguistiquement aux deux peuples qui composent, tant bien que mal, l'unité belge.

Un autre abbé avait dessiné l'insigne à imprimer sur les couvertures de livres, « un insigne compliqué, vaguement chinois », dira Brasillach « une couronne formée des trois lettres R E X, que Léon Degrelle reprendra avec le reste ».

Mgr Picard offrit un beau jour à Léon Degrelle de diriger ces éditions modestes, et en demi-déconfiture, à dire vrai.

Notre homme n'a jamais douté de rien, surtout lorsqu'il s'agit de lui. Tambour battant, il entra donc dans la place. Un vaste salon donnait sur le hall de l'immeuble. Il se l'adjugea, s'y fit monter aussitôt une bibliothèque ultra-moderne et un bureau splendide, de quatre mètres de long.

Aussitôt — on n'attendit pas huit jours — la prodigieuse bagarre des Editions REX commença.

*
* *

1935 - Spectacle pittoresque: les premiers balais rexistes apparaissent dans les rues de Bruxelles

N° 1.

Collection « J'accuse »

1 Fr.

J'ACCUSE M. SEGERS

J'accuse le Ministre SEGERS d'être un cumulard, un bankster, un pillard d'épargne et un lâche.

par Léon DEGRELLE

La première brochure (*au vitriol*) de Degrelle contre les « pourris » ouvrit le grand scandale belge de 1936.

lait ». Au surplus — je vais vous le dire tout cru — j'étais bien décidé à foncer à travers tout comme un autobus. Or, chacune de ces brochures était une occasion de lancer mon nom. Je servais ma cause. Je servais ma caisse. Et je me servais publicitairement. »

*
* *

Mais comment écouler ainsi, dans un petit pays, des tirages de cent mille exemplaires ?

« — D'abord, répond Degrelle, tout autre système d'édition eût été vain. On n'eût pas atteint l'objectif : cent mille brochures — et une brochure claire, maniable, se lit presque plus facilement qu'un journal — cela fait un demi-million de lecteurs. Gros effet sur l'opinion publique ! Tandis que le résultat d'un petit tirage est nul.

« Ensuite, c'est le seul moyen de produire à bon marché.

« Mes brochures de trente-deux pages, à couverture éclatante, se vendaient alors à un franc. Tirées à cent mille, elles me coûtaient vingt centimes. D'où marge considérable pour des grands frais de publicité, d'importantes remises aux démarcheurs, et des possibilités de bénéfices.

« Une marque d'édition, ça doit se lancer comme une marque de dentifrice, ou d'aspirine, ou de chocolat. Un bouquin est une marchandise comme une autre. Il faut du tapage, dans le lancement, de la promptitude, et de l'imagination dans la diffusion. »

*
* *

En fait d'imagination, Degrelle fut toujours un peu là.

Pour réaliser des lancements foudroyants, il opérait par placards dans les grands journaux et par vagues de démarcheurs.

On vit ce qu'on n'avait jamais vu jusqu'alors en Belgique : d'énormes annonces de publicité, vantant des brochures et des livres, dans les quotidiens, en première page.

— Et pourquoi pas ? s'exclamait Degrelle. On le fait bien pour de bêtes films !

On vit ensuite — et surtout on entendit — les motos pétaradantes de Degrelle, fendant l'air sur le pavé belge.

Quatorze ! Degrelle avait réparti la Belgique en quatorze zones (quatorze est son chiffre préféré) chacune confiée à un

chef de propagande débrouillard, qui gagnait gros, mais que l'on payait en pourcentages.

A chaque nouvel événement, les quatorze agents motocyclistes s'élançaient de l'immeuble de REX vers leur secteur respectif. Ils utilisaient surtout les équipes de gamins et de gamines des collèges et des pensionnats, accordant des remises de quarante, de cinquante pour cent aux Frères des Ecoles Chrétiennes et à d'autres ordres masculins ou féminins. En huit jours, chaque fois, cent mille brochures, ou davantage, étaient vendues.

Certaines œuvres de Degrelle, telle que sa « *Guerre Scolaire* », éditée simultanément en français, en flamand et en allemand (on parle aussi l'allemand en Belgique), atteignirent un tirage de deux cent cinquante mille exemplaires.

« — Mais les motos, demandai-je un jour à Degrelle, qui payait ces bruyantes motos ? »

Il s'exclaffa :

« — Personne ! J'avais fait un contrat de publicité avec la marque Gillet. Je collais des placards de réclame pour ses engins dans mes publications. D'ailleurs, le pétard que nous fichions avec ces bolides, valait déjà à lui seul, en fait de propagande, le prix des quatorze engins ! »

Quand il fallait ajouter une publicité supplémentaire aux placards des journaux (qui coûtaient cher) et aux échappements libres des motos (qui ne coûtaient rien), Degrelle recourait aux mises en scènes spectaculaires. Il mobilisait les « grosses légumes » comme il disait, le cardinal Van Roey en tête, à qui il confia, presque d'office, avec son merveilleux « culot », le soin de préfacer l'une de ses propres brochures.

L'activité des « Editions REX » devint vite très importante. Elles sortaient environ deux millions de livres ou de brochures par an.

De tous côtés, on en parlait.

Et, de tous côtés, Degrelle parlait.

*
* *

Cela, c'était la grande nouveauté dans sa vie, depuis le Mexique.

Degrelle avait vu, là-bas, que « ça marchait tout seul », qu'il pouvait improviser, se lancer dans le vide d'un auditoire, sans trac aucun, en éprouvant, au contraire, une volupté grisante, exaltante.

A peine son reportage sur son odyssée eut-il commencé à paraître dans *Le Vingtième Siècle* (et simultanément à Rome, dans *L'Avenire d'Italia*) qu'il reçut quelques lettres de petits cercles provinciaux l'invitant à leur tribune. Il accepta. C'était l'occasion de voir du monde, train payé, de se faire connaître directement, de repérer des propagandistes pour ses éditions.

Il était reçu à la gare par des messieurs cérémonieux, conduit chez un notable qui l'accueillait à dîner, entouré par les « autorités » locales, notaires, médecins, souvent très protocolaires, ahuris parfois lorsque Léon Degrelle apparaissait en culotte de golf parmi les solennelles redingotes.

On se rendait à la salle de conférence. Il était présenté pompeusement. Il débutait par une boutade quelconque, ou s'en s'accrochant à un mot entendu dix secondes avant.

« — Préparer son démarrage, explique-t-il, c'est être sûr de bafouiller en commençant. »

Lui commençait n'importe comment, ou bien joyeux, ou bien gracieux, ou bien grave.

« — Je tourne d'abord comme un épervier, l'ai-je entendu répéter. Je fais des cercles. Je cherche. Ce que je dis alors n'a aucune importance. Puis, tout d'un coup, ça y est, j'ai vu, j'ai senti, je dégringole sur le public. »

« On ne sait pas quel auditoire on aura. Alors, à quoi bon imaginer qu'on dira telle ou telle chose ? Il faut d'abord tendre ses antennes, capter. Pendant ce temps « giratoire », j'imagine les grandes lignes de mon petit laïus. Puis je dévale avec mes arguments, tout chauds, parmi la salle. »

*
* *

Jamais ces publics confits n'avaient entendu de conférences pareilles, à l'emporte-pièce, vibrantes, colorées, poétiques, mais avec les grandes orchestrations dramatiques des fonds de tableaux d'un Breughel ou d'un Goya.

Et surtout, « indépendamment de tout ce que Léon Degrelle pouvait dire, la foule était « prise ». Ce garçon « captait » les auditeurs, les auditrices, les élevait à des hauteurs spirituelles qu'ils n'avaient jamais atteintes. Il émanait un singulier enchantement de sa voix chaude, enveloppante. Des vibrations mystérieuses jaillissaient de son être. Les gens se sentaient comme happés ».

Les femmes, surtout, sortaient troublées, enthousiastes.

Le jeune garçon était redescendu de l'estrade, bien simplement, avait serré beaucoup de mains. Déjà alors, les gens voulaient lui serrer les mains. Plus tard, aux sorties de ses meetings géants, des femmes les lui baiseraient avec une telle frénésie que l'une d'elles, un jour, lui sucerait le sang !

— Mes vampiresses ! s'exclamait Degrelle.

Mais on n'en était pas encore là. Simplement, il y avait parmi l'auditoire une profonde émotion. Les conférences faisaient sensation. On se répétait l'effet qu'elles produisaient sur le public. Les invitations arrivaient par dizaines. Léon Degrelle prit rapidement l'habitude de parler à peu près chaque soir.

Il revenait à Louvain — toujours en troisième classe — par le train de une heure et demie du matin.

A six heures du matin, après quatre heures de repos, il était debout, servant, dans une petite chapelle silencieuse, la messe à Mgr Picard, qui souvent, d'ailleurs, avait été son compagnon de conférence.

*
* *

Ouvrages aux tirages considérables, conférences de plus en plus suivies (le public se mettait, déjà, à accourir des bourgades voisines), avaient fait de Léon Degrelle en 1931 — un an après son retour du Mexique — une personnalité (le mot est un peu prétentieux) tout à fait hors de l'ordinaire : vingt-quatre ans, l'écrivain le plus mordant de son pays, l'orateur dont on se répétait qu'il était doué de dons exceptionnels, et avec cela, la légende de la jeunesse, du dynamisme, la popularité près de la jeunesse masculine, le succès un peu crispant de son « fluide » dans les milieux féminins.

*
* *

Il brûlait de projeter dans son époque le grand flot de l'idéal chrétien qui chantait en lui. Car, ne l'oublions pas, Degrelle, à ce moment de sa vie, n'avait pas encore abordé les arênes politiques et ne rêvait que d'apostolat spirituel.

La vie moderne, qui épouvante tant de catholiques, le passionnait. Il aimait sa force, sa vitalité, son dynamisme. Il voulait « la mater, comme une belle bête rebelle, la soumettre à son mors et à ses éperons ».

La capitulation de certains catholiques arriérés devant la

vie moderne le faisait bondir. Avoir peur ? Peur de quoi ?

« Tout est une question de conquête et de don. L'Amour fait des miracles », écrivait-il.

Il avançait gaillardement sur les routes nouvelles, il amplifiait, à une échelle de plus en plus téméraire, ses initiatives.

Les livres et les meetings ne lui suffisaient plus. Il voulait assurer un contact constant avec le public, happé au hasard de la diffusion des brochures et des conférences. En octobre 1931, il imagina de lancer, pour mettre à la page le public catholique, un magazine consacré à tout ce qu'il y a de plus neuf dans la vie moderne, la radio, le cinéma, les voyages. Ce magazine, qui s'appellera « *Soirées* », paraîtra, dès le début, chaque semaine, en quatre-vingts pages.

A cette époque, rien de semblable n'existait, ni en Belgique, ni en France. Le plus important des journaux catholiques de Belgique consacrait à la radio une minuscule rubrique intitulée « Pour les amateurs de radiophonie ». La chronique colombophile occupait beaucoup plus d'espace. Le cinéma était relégué dans une rubrique étroite, après les cours du bétail et les faits divers de la journée.

Degrelle claironnait :

« — Maintenant, déjà, un Belge sur trois écoute la radio, va au cinéma. Il entre deux fois plus de Belges dans les cinémas que dans les églises. On se figure qu'on luttera contre la corruption du cinéma par des jérémiades et des interdictions ? C'est du négatif. Il faut du positif. On luttera contre le cinéma en entrant dans le cinéma, contre la radio en entrant dans la radio, et pas en y entrant bêtement, pour détruire, mais y entrant pour créer. Pourquoi serions-nous moins capables de créer de grands films que de grandes œuvres picturales, de grands livres, de grands poèmes ? Michel-Ange, Vinci, Racine n'étaient pas des affairistes californiens, plus ou moins israélites. Le cinéma, la radio offrent des possibilités immenses, aux croyants comme aux autres. Douter d'elles, c'est douter de nous, et de la foi qui est en nous. »

Mais photos, programmes, publicité, n'auraient pas suffi à assurer le succès de ce grand hebdomadaire. Encore fallait-il que les textes mordissent.

Léon Degrelle se déchaîna. Dès le premier article, il avait proclamé :

« *Force et Optimisme !*

« *A cette heure dure où nous partons, nous croyons à ces*

deux mots-là. Pourquoi ne pas s'épanouir quand tout est lumineux, quand la vie est vibrante, quand la blancheur de la route appelle la race des conquérants ? Nous sentons en nous des forces grondantes qui nous projettent vers des buts audacieux ! »

Voyant que le public féminin réagissait fort, il lança pour lui une enquête qui eut rapidement un succès considérable : « A quoi rêvent les jeunes filles ? » Ça sentait un peu la bibliothèque rose. Mais des centaines de lettres parfumées arrivaient au magazine. Des flots de jeunes filles s'amenaient aux bureaux. Léon Degrelle, ravi, enchantait ce charmant monde, l'orientait vers une propagande utile, idylique et irrésistible. Bientôt ce carré de « degrelliennes » réunit plus de cinq cents jeunes filles. Dès alors, le jeu de mot « Rex-Appeal » fit fureur.

*
* *

Pour le grand public, ce Degrelle, qui fut certainement beaucoup aimé, devait être un « tombeur » de grande classe.

Léon Degrelle, à Saint-Sébastien, entre la vie et la mort, me parla aussi simplement de ses affaires de cœur que des autres.

Un jour, je le plaisantais sur ses succès, en lui relisant une phrase de l'écrivain Pierre Daye : « Les femmes, dit-on, sont saisies d'émoi en le voyant. Ce n'est pas seulement parce qu'il est beau garçon : mais c'est parce qu'elles ressentent, plus encore que les hommes, ses mystérieuses irradiations. »

« — Oui, c'est possible, me répondit-il. Quand on dit qu'il y a en moi quelque chose qui émeut, sans doute est-ce vrai. Les femmes le savent mieux que moi. Mais ce qui est certain, c'est l'inverse. Tout ce qu'il y a de profond, de secret, d'irradiant dans la beauté des femmes jeunes pénètre en moi, me ravit, m'exalte. C'est du même ordre, certainement, que l'exaltation indicible que me donnent les couleurs, l'étrange vie des fleurs, les œuvres d'art. Mais les femmes sont des œuvres d'art qui vivent. Quand le beau vit, quel enchantement et quelle merveille !

« Le plus drôle, poursuivit Degrelle, c'est que je fus longtemps décidé à ne jamais me marier.

« Les hommes portés en avant des peuples par un grand rêve doivent-ils se marier ? Grand problème ! Ou bien les femmes étouffent leur rêve. Ou leur rêve à eux étouffe la

sensibilité de la femme, car la femme limite sa vie à l'homme, mais l'homme, surtout l'homme d'exception, ne limite pas sa vie à la femme.

« C'était bien décidé chez moi. Certes, dans mes poèmes, j'appelais « celle qui doit venir un jour ».» Tendre au naturel (trop tendre !), sensible (trop sensible !), j'étais attiré par la douceur féminine, je sentais le besoin de cette délicatesse, de ces nuances de cœur.

« Mais j'étais hanté par ma mission. Je voulais être fort. Je redoutais de laisser détourner vers un être — si émouvant que fût son appel — le potentiel que je voulais projeter vers tous les êtres.

« Manque de sens de l'amour ? Au contraire, peut-être était-ce la marque d'un trop grand amour, que je voulais ne pas tuer en faveur d'un amour égoïste, où le souci du plaisir l'eût emporté sur le respect du destin... »

*
* *

Mais Léon Degrelle était trop sentimental pour ne pas être conquis tout de même un jour.

Expéditif en tout, il conduisit ses fiançailles comme une campagne de propagande : elles durèrent cinq semaines. Mgr Picard bénit l'union à Tournai, le 29 mars 1932.

Mais le fiancé ne s'était abandonné à l'amour que conditionnellement. Toujours le grand rêve brûlant le dominait, même pendant ces semaines ensoleillées ! Avant de se marier, il avait écrit : « Même maintenant, je ne peux pas sacrifier ma mission au bonheur personnel et à l'amour. Si je me marie, ce sera un mariage à trois : mon idéal, vous, moi. Il faut me répondre que vous êtes d'accord. »

La fiancée répondit qu'elle était d'accord...

Léon Degrelle fut certainement un mari délicat, aimant. Tous les intimes de son foyer m'ont dit son empressement. Durant les années les plus frémissantes de sa vie de leader politique, alors qu'il donnait des meetings chaque nuit, il revenait de n'importe où, à n'importe quelle heure, par des routes souvent zébrées par les tempêtes d'hiver, pour rejoindre son foyer, malgré tout.

Furent-ils heureux ?

Léon Degrelle, quand on abordait ce sujet, était assez hermétique.

Pudeur ? Plaies secrètes ? Sa jeune femme avait un tem-

pérament plutôt pessimiste, avec des complexes à la Mauriac. Et puis, la foule qui attirait, étreignait tellement son mari, était la rivale, la dangereuse rivale, qui lui happait son bien propre. Quand on la conduisait à un grand meeting, elle en revenait les dents serrées, avec quelque chose de hagard, d'irrité.

Léon Degrelle comprenait ce drame secret. Parfois, pour l'aérer, comme il disait, il lâchait tout, l'emmenait pendant des semaines dans le Midi de la France, en Grèce, au Maroc, en Autriche, en Turquie, en Sicile. Mais les brouillards à la Mauriac demeuraient au fond d'elle. Même ses enfants ne la distrayaient guère. Souvent, elle errait près d'eux comme un fantôme.

Tout ce qui pouvait arriver de plus mal lui arriva toujours, chape de plomb que le « fatum » antique maintenait invisiblement au-dessus de sa sensibilité. En 1945, alors qu'un refuge sûr lui avait été préparé, un mois à l'avance, elle courut se faire coincer à la frontière suisse, toujours poussée vers le malheur par un sort inexorable. On s'acharna sur elle, la dernière pourtant à avoir eu des responsabilités dans la vie politique de son mari (il ne parvenait même jamais à lui faire lire un de ses articles !) On la ruina. Elle fit face à ses bourreaux avec une grande bravoure. On la condamna monstrueusement, avec une lâcheté insigne, par haine de « l'homme », à dix ans de prison. On la traîna de cellule en cellule, à Bruxelles, à Anvers, à Namur, à Tournai, jusqu'à ce qu'elle eût la vie brisée, physiquement et moralement. Alors seulement, on la libéra, ou plus exactement, on l'abandonna aux flots noirs du désastre...

*
* *

Mais, le 29 mars 1932, c'était un Léon Degrelle souriant qui s'était embarqué avec sa jeune femme vers un voyage idéal. Pendant de longues semaines, il lui fit visiter pays, mers, continents. La Suisse d'abord. Puis Rome où, depuis son premier voyage, il avait pris l'habitude de retourner quasi chaque année. Puis Naples et Capri aux grottes bleues, aux mulets empanachés et sonnaillants. Puis Malte. Puis la côte d'Afrique, les ruines et les mimosas de Carthage. Puis la remontée de la Méditerranée jusqu'à Constantinople. Puis les rives d'Asie Mineure. Puis la visite de la Grèce : Athènes, Eleusis, Delphes. Degrelle, pétri de culture grecque, expli-

quait tout, poétique, enchanté. Puis séjour à Venise. Puis dernières vacances dans les neiges d'Innsbruck.

Et, après cela, quand Léon Degrelle débarqua à Bruxelles, avec vingt étiquettes multicolores sur ses valises : la tuile !

Et, vraiment, une vilaine tuile.

Il avait à peine eu le dos tourné qu'on l'avait « liquidé » de la direction de son grand magazine « *Soirées* ». Des saintes âmes, malades secrètement de son éclatante réussite, avaient profité de son voyage de noces pour obtenir que quelques gros actionnaires le limogeassent de la direction.

« — Il ne faut se fâcher que quand c'est utile », l'ai-je entendu dire souvent. Se fâcher, dans ce cas-là, n'eut servi à rien. Il préféra paraître aimable (il sait, comme pas un, être aimable quand il en a envie), s'installa dans une petite villa au-dessous de Louvain, invita chez lui, comme si de rien n'était, ceux qui l'avaient défenestré.

Il descendait chaque jour à son bureau des Editions REX, mais sagement, sans rien tenter de neuf. Il s'était rendu compte qu' « on n'est jamais le maître spirituellement tant qu'on n'est pas le maître matériellement ». Il voulait maintenant devenir le maître matériellement.

Les Editions REX constituaient une Société. A pousser trop fort, *Soirées*, autre Société, Degrelle s'était poussé dehors.

Il se garda bien de pousser encore quoi que ce soit. Chaque mois, au contraire, il fallait, à regret, enregistrer un déficit aux Editions REX, un léger déficit, mais un déficit.

Cette affaire, qui ne rapportait rien, parut vite un poids mort.

Au bout de quelques mois, Degrelle susurra, d'une voix angélique, aux détenteurs de la majorité :

— REX vous pèse ? Moi, j'ai confiance; je suis prêt, si vous n'y croyez plus, à racheter vos titres.

Un mois plus tard, la cession des trois quarts des actions était décidée.

A son habitude, Degrelle risquait tout. Sans avoir dix mille francs en réserve, il signa trois traites considérables, payables à trois mois, à six mois, à neuf mois.

— Et maintenant, il s'agit de foncer, et de gagner l'argent pour payer ! lança-t-il, les titres sous le bras, à son factotum, Victor Mathys.

Victor Mathys était un tout jeune employé de la maison. Degrelle l'avait « découvert » un an plus tôt. Il deviendrait

bientôt son bras droit, Secrétaire de Rédaction à son quotidien en 1936, puis chef de REX ad intérim durant les quatre années de présence de Léon Degrelle au front russe. Il mourrait serein, pur, hautain, devant le peloton d'exécution de ses ennemis politiques, à Charleroi, le 10 novembre 1946.

*
* *

Une fois sûr d'être seul maître à bord, Degrelle largua les voiles.

Dès octobre 1932, le journal *Rex* parut.

Il obtint, en quarante-huit heures, un très grand succès qui prouvait que Degrelle s'était déjà créé, à *Soirées*, au *Vingtième Siècle*, à *L'Avant-Garde*, et dans ses meetings, un public nombreux, enthousiaste, voire fanatique.

En tout cas, il fallut retirer deux fois ce premier numéro de *Rex* dont on vendit quarante-trois mille exemplaires.

Il faut dire que Degrelle, avec son génie de la propagande, avait fait théâtralement les choses. Il avait tapissé de placards de publicité les grands quotidiens, notamment *La Libre Belgique*. Les quatorze motos vrombissantes, s'étaient précipitées vers tous les collèges et pensionnats, confiant partout des monceaux d'exemplaires, sur la vente desquels préfets et Mères Supérieures recevaient d'abondants pourcentages.

Rex atteindrait, au bout de trois ans, le tirage hebdomadaire, fabuleux dans un petit pays comme la Belgique, de 323.000 exemplaires *vendus*, et vendus cher, trois fois le prix d'un quotidien ! Jamais avant, jamais depuis, il n'y eut, dans ce pays, une réussite de presse hebdomadaire aussi éclatante.

Comment Degrelle bâtissait-il ses numéros, de seize pages, de *Rex ?*

D'abord, lui, écrivait tout ce qui devait enthousiasmer, brûler, incendier les lecteurs. *Rex* publiait de lui des textes aussi abondants que variés : du mordant, de l'émouvant, du poétique, du pathétique, mais surtout des articles mystiques qui resteront parmi les plus belles pages que la foi et l'amour aient inspiré à notre époque. (Dans les deux livres *Révolution des Ames* et *Les Ames qui Brûlent* où on retrouve nombre de ces jaillissements spirituels.) Le reste de l'hebdomadaire était occupé par des vedettes internationales de tout premier ordre, dont la copie coûtait bien à Léon Degrelle vingt-cinq ou trente francs par article.

Il partait d'un principe bien simple :

— Cinq ans après sa parution, il n'y a plus personne qui se souvienne encore d'un article.

« Donc, si on le republie, c'est exactement comme si c'était du tout neuf. »

Il « farfouillait » dans les vieilles revues, découvrait des textes magnifiques, tombés dans l'oubli le plus total. Il les décortiquait, leur donnait des sous-titres, leur préparait des présentations sensationnelles, en deux couleurs. Et le lecteur, stupéfait, émerveillé, trouvait dans *Rex*, un article éblouissant, signé Mauriac, ou Maeterlinck ou Gide, ou Maurois, ou du Père Sertillanges, articles qui se payaient exactement selon le tarif perçu pour la reproduction de textes déjà parus (dix ou vingt centimes à la ligne), à la Société des Gens de Lettres !

Et, indiscutablement, l'hebdomadaire était splendide ainsi, intéressant en diable. Les vedettes elles-mêmes étaient ravies d'être « présentées » si sensationnellement. Et elles lisaient, à leur tour, la prose de tête de ce jeune apôtre inconnu dont le lyrisme, la passion, la sincérité les surprenaient.

On vit alors certains d'entre eux y aller, d'eux-mêmes, de textes complètement inédits, cette fois-là.

Les deux cas les plus curieux furent ceux de François Mauriac et de Panaït Istrati.

François Mauriac fut ému, enthousiasmé par ce *Rex*, mystique, en même temps que *Rex* de barricades. Il reçut à Paris des « Rexistes » (on commençait à utiliser ce mot) et envoya à Degrelle, à publier en tête du journal, un admirable *Message aux Jeunes de Rex* qui fit sensation dans toute la Belgique.

Panaït Istrati, le grand écrivain révolutionnaire roumain, l'immortel auteur des « *Chardons du Baragan* », fut aussi, lui, qui était d'un tout autre bord, d'un tout autre peuple, et d'un tout autre âge, séduit par cette explosion de sincérité, de foi, de bravoure, de jeunesse. Il envoya à *Rex* — dont il ne connut jamais personnellement aucun rédacteur — ses derniers textes, une douzaine d'articles, écrits tout juste avant de mourir...

*
* *

Mais Degrelle n'était pas qu'un écrivain. Il était aussi — et il le savait ! — un tribun capable de flanquer des décharges

électriques décisives dans des assemblées. Sa propagande la plus éclatante, il la faisait lui-même, directement, face à face avec le public.

Certes, ce public était encore exclusivement le public dit « bien pensant ».

On invitait de plus en plus Degrelle aux tribunes des « Cercles » catholiques de province. Il acceptait toujours, où que ce fût, quel que fût l'effort à fournir. Chaque « conférence » lui valait de nouvelles invitations.

Mais ses enragés motocyclistes lui avaient également ouvert la porte des collèges et des pensionnats. Les préfets, les Mères Supérieures lisaient avec un intérêt croissant la prose enflammée de ce jeune apôtre, possédé par un si brûlant désir de conquérir, de sauver, d'élever les âmes par les moyens les plus audacieux.

« — Si on l'invitait ? »

Et Degrelle venait. Il emballait la marmaille et la jeunesse, la séduisait, la faisait rire, embrigadait les grands. Il repartait dans les acclamations.

Alors, non seulement les collèges de garçons s'y mirent, mais aussi les pensionnats de jeunes filles. Et voilà notre Degrelle, un peu intimidé au début, allant, d'estrade en estrade, devant des centaines de jeunes filles, fort émoustillées, du Sacré-Cœur ou d'autres Congrégations pies.

— Il est beau ! disaient-elles d'abord, tout yeux et tout oreilles aux aguets.

Ces pensionnaires étaient fraîches, avaient de beaux cheveux, de beaux regards. Lui, il envoyait ses fameux fluides. Des centaines de jeunes filles s'attachèrent ainsi à sa cause, rejoignirent les premiers groupes que *Soirées* avait attirés. *Rex* rassemblera bientôt derrière lui des flots de jeunes filles magnifiques. Jamais mouvement politique belge n'entraîna à un tel point les sensibilités et les cœurs. Et cela, dans une atmosphère admirablement pure. Jamais on ne prêta à Léon Degrelle la moindre aventure avec une de ces brûlantes « disciples » des temps héroïques. Une foi formidable le poussait en avant, « foi nette, propre, ardente comme un grand soleil ».

*
* *

Plus Degrelle agissait et... agitait, plus il côtoyait de monde. Il était invité par des évêques. Il avait même été reçu

à Rome, en compagnie de Mgr Picard, par le Souverain Pontife.

Mais il n'y avait pas que le pape et les évêques, il y avait les autres, la foule, ceux dont les âmes sont nobles, idéalistes et ceux, nombreux, dont les âmes sont médiocres, ou basses, ou hypocrites, « les pense-petits, les cagots, les rances et, surtout, les sépulcres blanchis qui encombrent les terrains vagues ».

Degrelle ne rêvait encore, à ce moment-là, que de révolution spirituelle :

« *Ce ne sont pas les traités économiques, pas même les réformes structuelles des hommes d'Etat qui rendront à l'univers la vigueur et la richesse. Cela n'est rien sans le reste. Le reste, ce sont les vertus élémentaires, le courage, la générosité, l'abnégation, le don de soi-même.*

« *Ceux qui sauveront le monde pourri d'égoïsme et de cupidité sont ceux-là seuls qui ne comptent pas leurs sacrifices, qui sont prêts, simplement, tous les jours, au fond de leurs cœurs, à ces gestes d'immolation qui devraient être normaux.* »

Mais plus il avançait, plus Degrelle était obligé d'admettre que l'atmosphère religieuse de son pays était empoisonnée politiquement. Où qu'il apparût, Degrelle se voyait jeter à la tête les scandales du parti dit « catholique ». Celui-ci faussait, empoisonnait, en Belgique, à cause de sa médiocrité et de sa corruption, toute la vie religieuse. Il était évident qu'il n'y aurait jamais de renaissance spirituelle dans sa patrie sans un grand nettoyage politique et sans réforme préalable de la structure et des méthodes de ce parti, ou des partis.

C'est ainsi que Degrelle, bon gré mal gré, arriva, par le dehors, à la politique, à la politique qui l'avait toujours attiré, même inconsciemment, qui allait le happer bientôt, comme réformateur. Elle l'eût d'ailleurs, j'en suis convaincue, appelé tôt ou tard, de toute manière. Il était né pour elle. Il était, comme il l'a dit, « de la race de ceux qui matent les peuples ou sont broyés par eux, mais qui, en face d'eux, ne peuvent pas rester immobiles ».

*
* *

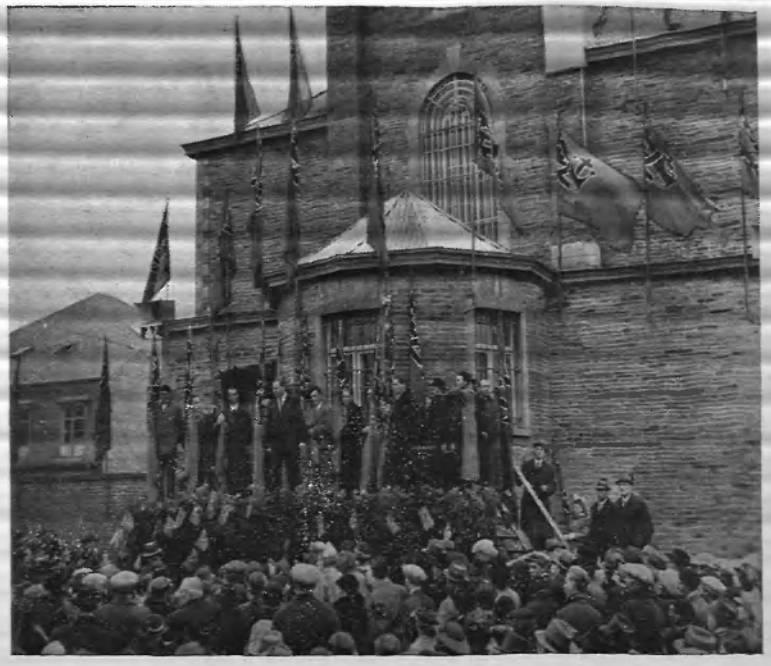
Degrelle, néanmoins, ne pensait alors encore qu'à travailler ardemment, sans bagarres. En novembre 1932, de nouvelles élections avaient été décrétées brusquement, à la suite

d'une Dissolution. Le parti « catholique » belge, complètement désorienté, comme atteint d'aboulie, ne savait comment entreprendre une campagne qui frappât les imaginations. Degrelle se proposa, presque s'imposa, pour monter, en un tournemain, l'opération. Il prit les textes des politiciens comme il prenait ceux de Mauriac, les présenta avec éclat, dans des brochures populaires, claires, belles, joyeuses, après avoir élagué et amélioré sans vergogne des textes souvent indigestes et balourds. Il en « sortit » plus de deux millions d'exemplaires. Il fit dessiner des affiches qui étaient de vrais chefs-d'œuvre de psychologie simple, de goût et d'art (il a toujours voulu le beau, en tout), et dont il parvint à répandre quatre cent vingt mille exemplaires.

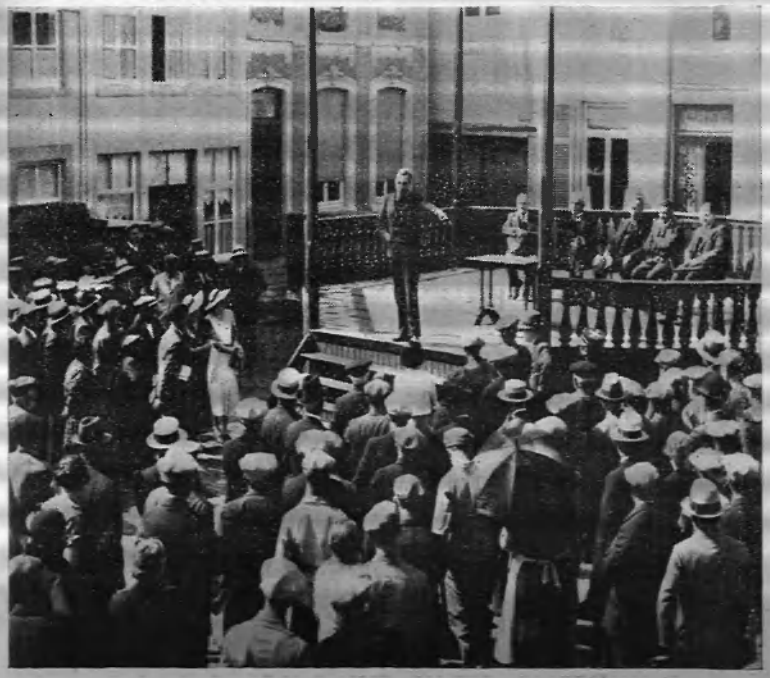
Il avait installé son dépôt dans l'arrière-cour d'une vieille dépendance de la Maison des Jésuites de Bruxelles, parmi les linges ruisselants et l'odeur fade des lessives. Il courait partout. A « cent vieux bonzes cacochymes, usés comme les premières locomotives de Stevenson », il repassait un dernier souffle. Il les « voronofisait ». Trois semaines plus tard, les catholiques, considérés comme battus lors de la Dissolution, gagnaient les élections et emportaient trois nouveaux sièges.

Mais Degrelle qui n'avait pas laissé un coin du pays sans y courir lui-même, avait pu répertorier à fond le personnel du parti catholique. Il avait vu son engourdissement, sa stagnation. Il en avait reniflé — et l'odeur ne l'avait pas trompé — les relents de corruption. Il ne voulait plus que de nouvelles élections prissent au vert, une autre fois, les catholiques belges. Là comme ailleurs, il faudrait que passât un esprit nouveau.

C'est ainsi que, le 4 février 1933, deux mois après les élections, un deuxième journal rexiste, nettement politique celui-là, *Vlan !* était lancé. *Vlan !* Ça promettait de l'animation. Animation qui, après un démarrage plutôt pacifique, allait bientôt se transformer en une « tornade super-tropicale ».



Devant les églises, sur les places publiques, Degrelle, tout jeune, presque inconnu, entreprend sa grande campagne de « salut public ».



Dans les usines liégeoises, parmi les mineurs du Hainaut, Degrelle, violent et fraternel, tempête et conquiert.

CHAPITRE IX

Hyper-Capitalisme

Plusieurs mois passèrent encore avant que la grande bagarre ne se déclanchât. Degrelle cherchait, laborieusement, à obtenir du parti catholique qu'il se réformât lui-même. Evidemment, les bonzes en place n'y songeaient nullement. Ils souriaient, sûrs d'eux, en lisant les appels enflammés de cet « Eliacin » idéaliste.

Mais déjà, au-delà du « parti » catholique, Degrelle appelait à la réforme de tous les partis et, au-delà d'eux, à un grand redressement politique et moral des forces saines de sa patrie.

« Qu'est-ce qui peut encore, dans notre régime, écrivait-il, exalter la conscience du pays ?

« La nation, livrée aux politiciens, s'est transformée en un paysage gris. La patrie n'est plus qu'un mot. Ce n'est plus un grand élan, une somme de vertus, de douleurs, de fierté. Ce n'est plus, surtout, la fervente clarté d'une espérance.

« Les politiciens ont déchaîné dans le pays les haines des partis et des clans, ont tué toute noblesse, tout idéal. Ils ont plongé le peuple dans la médiocrité et la bassesse. Des années de luttes mesquines, de rivalités de personnes, de vendettas secrètes, ont étouffé en eux la dignité et la grandeur.

« L'ombre de leur vanité stérile s'est étendue sur le pays. Et la patrie, à ce contact, est devenue terne et triste comme un grand oiseau mort. »

Mais il n'admettait pas cette défaite.

« Essayons tous ensemble de retrouver, au fond de nos cœurs et auprès du pays réel les vraies sources d'exaltation de la patrie. »

C'est encore du Degrelle modéré. Il est modéré car il croit que la modération suffira. Ce qu'il demande est juste. Donc, se dit-il, on comprendra.

*
* *

On ne comprendra pas.

On ne comprendra pas parce qu'on ne voudra pas comprendre. « En Belgique, remarque Degrelle, comme dans tant d'autres pays, le régime parlementaire était devenu un consortium, quand ce n'était pas un « gang ». Il n'y avait pas seulement des habitudes, il y avait des intérêts, et pis, des servitudes. »

Degrelle sentait bien que des forces énormes et soigneusement camouflées tiraient les ficelles, manœuvraient des marionnettes. Il cherchait à voir qui se trouvait derrière ces marionnettes.

Un ancien ministre catholique, Paul Crokaert, tribun puissant mais amer, le mit sur la piste, le guida. « Ce qui tient le Parti Catholique, ce qui le corrompt, l'avilit, expliquait-il à son jeune ami, c'est la grosse finance, maîtresse cachée des politiciens les plus en vue. »

Crokaert invitait Léon Degrelle à sa table, lui dévoilait les arcanes de cette Babylone secrète et dictatoriale d'où l'on dirigeait les clans, les politiciens, les ministres.

Crokaert, dans la tribune libre du plus grand quotidien belge, *Le Soir*, répétait, chaque semaine, avec fracas ce qu'il disait à Degrelle en tête à tête : il dénonçait « le Mur d'argent » et « les Menottes d'Or ».

« — Mais, répondait Degrelle, encore naïf, pourquoi restez-vous dans les généralités ? Si vous ne précisez pas les faits, si vous ne citez pas les noms, à quoi cela sert-il ? »

Car Crokaert, dans l'intimité, précisait les noms. Il expliquait notamment à Degrelle comment l'énorme consortium bancaire qu'est, en Belgique, la *Société Générale* manœuvrait alors à son profit la vie politique belge, choisissait les

ministres, imposait au département des Finances ses hommes, y installait même, au moment critique, son chef, Franqui, ancien colon dont Crokaert racontait à Degrelle les menées de magnat dictatorial.

« — Mais il faut écrire cela ! » s'exclamait Degrelle.

Crokaert hochait la tête. Sans doute trouvait-il qu'au-delà des généralités, les opérations deviendraient périlleuses.

« — Je viderai le sac si personne ne le vide », riposta le jeune fauve au vieux lion « qui savait encore rugir mais dont le temps avait limé les griffes ».

Et *Vlan !* allait faire vlan ! Une double page, présentée comme une affiche, demanda la mise en accusation de Franqui, le « vizir » tout puissant de la Finance et de la Politique belge.

*
* *

Le numéro, lancé avec le fracas habituel, provoque une épouvantable stupeur.

« — Il est fou, ce gamin, de s'attaquer à ces colosses ! »

Franqui, lui, se tut. Il ne bougea pas. Il en avait vu d'autres. Il guetta, « de son gros œil plissé de caïman », le téméraire tireur de flèches qui s'avançait.

Il était sûr de sa carapace.

Chaque semaine, Degrelle cogna plus fort. L'opinion, mise en éveil par la campagne « sans noms » de Crokaert, commençait à s'agiter, maintenant qu'on criait des noms.

Franqui ne sortait pas de son mutisme. Sans un geste inutile, il préparait un lacet, le passait sans que Degrelle s'en doutât autour du cou du profanateur, tirait silencieusement sur le fil. Franqui connaissait à fond la tactique de son « gang » : il ne défendait pas, il étouffait.

Degrelle avait tendu le cou sans même s'en douter.

*
* *

Depuis qu'il avait racheté les « Editions REX » il vivait, financièrement, sur une corde raide. Ses ouvrages réussissaient. Ses collections réussissaient. Il avait notamment lancé la « *Collection Nationale* » qui était un grand succès, intellectuellement et matériellement : toutes les six semaines, un des meilleurs livres d'un grand auteur belge sortait, à vingt-cinq mille exemplaires. Le livre ne coûtait, prix incroyable-

ment bas, que six francs cinquante, pour l'abonné — il y en eut, à un moment, vingt-trois mille cinq cents ! Mais son prix de revient, à cause de l'énorme tirage, n'avait pas dépassé un franc vingt-cinq à la sortie des presses ! Les hebdomadaires rexistes étaient lus, et gagnaient, eux aussi. Mais ces lancements massifs, toujours amplifiés, demandaient d'importants mouvements de fonds, plusieurs millions. Et Degrelle s'était lancé à l'eau, sans un centime.

Communiquant sa foi à tous ceux qui l'entouraient, il avait passé le feu sacré à toute une série d'imprimeurs. Il avait obtenu d'eux des crédits de trois mois, de six mois, de neuf mois qui lui permettaient d'attendre le paiement, toujours lent, par les libraires et les agences, des montagnes de livres et de journaux vendus. Alors, lui-même payait ses imprimeurs.

C'était simple, à condition que tout réussît. Mais à Degrelle tout réussissait. Il jonglait, faisait de la voltige, tout en progressant à pas de géant.

*
* *

Il était quand même encore un enfant. Il ignorait le mécanisme de la vie industrielle, contrôlée de tout près par ces mastodontes hyper-capitalistes que sont les trusts bancaires, beaucoup plus puissants, infiniment plus puissants qu'il ne l'imaginait dans sa noble fureur scandalisée.

« — Comment, s'écrièrent Franqui et consorts, c'est avec notre argent que ce galopin nous étrille ! »

Et si cocasse que ce fût, c'était vrai ! Les imprimeurs de Degrelle — lui n'y avait jamais pensé — ne vivaient que grâce aux crédits des banques. Les traites que Degrelle signait, on les portait à la *Banque Nationale* ou à la *Société Générale,* qui les escomptaient aux imprimeurs en question. Franqui avait raison : c'est grâce à son argent qu'on imprimait *Vlan !* et toute la presse degrellienne anti-bancaire ! La campagne contre la grosse banque était faite grâce aux crédits de la grosse banque !

Ce ne serait pas drôle longtemps.

Un matin, Degrelle reçut du facteur une collection de plis recommandés, d'un aspect fort impressionnant. Tous contenaient, à peu de chose près, le même texte : « l'imprimeur était au regret, les circonstances..., les difficultés du mo-

ment..., etc. » Conclusion : les crédits étaient coupés, les banques refusaient et renvoyaient les traites !

Quelle affaire ! Degrelle et ses compagnons firent le compte. Il y avait environ deux millions en l'air ! On allait à la plus éclatante des faillites !

Degrelle arpentait son grand bureau (pour penser, il doit marcher). Il n'avait pas l'air spécialement de mauvaise humeur pourtant, m'affirmèrent des amis à lui. On eût dit que l'aventure le grisait.

« — Me foutre par terre ? C'est ce qu'on va voir ! Ils veulent la bataille. Ils l'auront, la bataille ! »

Déjà les autres étaient « regonflés ».

Ils partirent donc à la bataille.

*
* *

Elle commença par un coup affreux. Le 6 mai 1932, à neuf heures du soir, « à l'heure où, dans le soir mourant, les derniers oiseaux se chamaillaient joyeusement dans les glycines, aux senteurs si douces », Léon Degrelle voyait mourir dans ses bras sa petite fille Françoise, née au mois de janvier précédent.

Il ne retrouva plus jamais, à partir d'alors, cette grande joie naturelle qui, avant, jaillissait de lui sans arrêt, comme une source vive. Sensible, hypersensible, il avait été atteint en plein cœur.

— Avec le temps, vous oublierez, lui disaient des amis compatissants.

Il les regardait d'un œil soudain dur, indiciblement indigné. Jamais il n'oublia. Jamais il ne se consola. Il eut cinq autres enfants. Jamais leur gentillesse ne ferma la plaie ouverte un soir de printemps. J'ai reçu ses confidences, souvent. Quinze ans après, la plaie saignait encore. Je suis certaine qu'elle saignera toujours.

Il porta la petite dépouille bien-aimée au cimetière de Bouillon, revint à Louvain, le cœur écrasé.

*
* *

De mois en mois, la lutte devint plus acharnée, car les traites arrivaient à leur échéance l'une après l'autre et ne se renouvelaient pas. Il fallait payer comptant les nouveaux tra-

vaux, c'est-à-dire créer sans cesse l'argent, le trouver, le gagner, se battre, se débrouiller.

Degrelle devait faire face, à toute heure.

« Comment ne pas reculer, sinon en ayant l'énergie de toujours avancer ? »

Au lieu de réduire son activité, il l'amplifia : de même qu'il avait créé *Rex* littéraire, *Vlan !*, politique, et *Crois*, religieux, il ajouta à sa liste un quatrième hebdomadaire, *Foyer*, populaire, d'une lecture facile, destiné aux familles. Il racheta *Soirées*, par-dessus le marché.

— Il devient complètement fou ! chuchotaient les bonnes âmes, qui guettaient, envieuses, la culbute.

Il bravait. Non par orgueil, mais avec ce sens tactique qui ferait de lui, plus tard, un si remarquable chef de guerre. L'offensive ! Sauter à pieds joints parmi ceux qui assaillent !

Partout il était présent, passant son feu sacré à des jeunes qui avaient entendu l'appel mystérieux de l'idéal, lui avaient écrit, étaient venus à lui. Il formait, de tous côtés, de fervents groupes de propagandistes. Jeunes gens, jeunes filles, les dimanches matins, se rassemblaient aux entrées des églises, annonçaient bravement *Rex*, au flamboyant titre rouge, et *Vlan !*, au titre bleu, le *Vlan !* féroce, quasi sacrilège puisqu'il profanait le Saint des Saints de l'Hyper-Capitalisme. Spontanément, les premiers « Rexistes » de Liège s'étaient donnés un uniforme : veste de velours bleu, brassard rouge orné de la croix de REX, pantalon ou jupe gris. Cet uniforme coquet avait été vite adopté par les autres villes. A l'automne, plusieurs milliers de ces « Rexistes » étaient farouchement groupés autour du « Chef », comme on commençait à l'appeler, (« Chef bien-aimé » lui écrivaient, plus romantiquement, les jeunes filles !)

Après la vente aux églises, le dimanche matin, jeunes gens, jeunes filles s'égaillaient dans les rues, faisaient le tour des grands cafés, les jeunes vendeuses, souvent jolies, forçant à l'achat du journal les vieux bourgeois rétifs. Des équipes cyclistes filaient, l'après-midi, vers les villages, arborant aux vélos des fanions coquets. D'autres propagandistes se plantaient devant les grands cinémas.

A l'été, tous ceux qui se rendaient à la mer en vacances, se retrouvèrent en bandes juvéniles, joyeuses, gracieuses, assaillant les touristes, faisant parmi eux d'innombrables « conversions ».

Pour donner le ton, Léon Degrelle avait fait planter à la

fenêtre de son bureau, un gigantesque drapeau rouge, marqué de la couronne de REX, drapeau acheté à crédit évidemment, à un marchand d'étoffe débonnaire.

« — La dette flottante... », proclamait Degrelle, goguenard.

*
* *

Il y avait de plus en plus de dettes, flottantes ou non.

Le jeune leader de *Rex* naissant était arrivé personnellement à la disette la plus extrême. Il avait dû sous-louer — à des Russes — la moitié de sa petite villa et était empesté par les relents de leur cuisine. Souvent il ne restait à son foyer que quelques dizaines de francs, en tout.

Cela n'empêchait pas Léon Degrelle de laisser les pires tapeurs abuser de sa bonté légendaire.

Un matin, alors qu'il allait avaler la tasse de café de son petit déjeuner, on avait sonné à la porte. C'était un pauvre diable qui vendait des savons. Cinq francs le savon.

Léon Degrelle se laissa attendrir, se fit « coller » un savon.

Cinq minutes plus tard, autre marchand de savon. Même tête misérable.

« Pourquoi celui-ci serait-il traité autrement que l'autre ? Ce ne serait pas juste », se dit Degrelle.

Il fouilla dans ses poches, reconstitua cent sous.

Il se préparait, enfin, à partir au bureau, après ces brillants achats. Troisième coup de sonnette ! C'était le premier vendeur qui réapparaissait :

— Ah ! monsieur, vous me semblez un si brave homme, je voudrais vous dire mon histoire !

Et le voilà qui se met à expliquer qu'il est chômeur, qu'on lui a trouvé du travail à Liège, qu'il ne peut pas s'y rendre, faute d'argent pour payer son train.

— Combien coûte-t-il votre train ?

— Dix-huit francs, réplique le « chômeur ».

Léon Degrelle grimpe une nouvelle fois à sa chambre à coucher. Lui, n'a plus un sou. Mais il reste un peu d'argent pour le ménage.

Sa femme suffoque.

— Mais enfin, ce pauvre diable, il pourra gagner sa croûte demain si je lui paye son voyage !

Il retourne tout, parvient à assembler dix-huit francs.

L'autre les empoche, s'en va. Léon Degrelle enfile sa veste. Sa femme le chapitre.

Il part, penaud.

Dans le petit chemin qui conduit à l'arrêt du tram, que voit-il ? Le premier vendeur et le deuxième vendeur de savon se partageant, en se tordant, les dix-huit francs du troisième butin !

« — Bon, concluait-il, quand il me racontait cette histoire. Ils m'avaient roulé. Entendu. Mais enfin, ce type aurait pu être un vrai chômeur, un que, peut-être, je sauvais. J'aime mieux être bon ou bonasse (le mot me dérange peu) et être roulé cent fois que d'être celui « qu'on ne roule pas » mais qui, calculant tout, laisse peut-être, un jour, le malheur achever un homme. »

*
* *

Avec ces édifiantes théories et la pile de notes d'imprimeries à payer, le fond du dernier tiroir fut bientôt net comme une patinoire.

Mme Degrelle repartit à Tournai dans sa famille. Léon Degrelle s'adapta à ce nouvel avatar, retournant chez ses beaux-parents chaque nuit. Il possédait un abonnement de troisième classe. Chaque matin, il se levait à cinq heures, recevait la communion des mains d'un vicaire de Tournai, courait à la gare prendre le train de six heures, traversait la moitié de la Belgique pour être à Louvain dès le début du travail. Le soir, il arpentait une deuxième fois la moitié de la Belgique, sur une banquette rugueuse, arrivait à neuf heures et demie, pour entendre son beau-père crier, du fond du porche d'entrée :

— Alors, c'est la faillite ?...

Ce n'était pas, ce ne serait pas, il n'admettait pas que ce fût la faillite ! Il visitait ses groupes, obtenait mille francs par ci, cent francs par là. Un soir sur deux, au moins, il courait meetinguer à un bout ou l'autre du pays, rentrant alors à des heures invraisemblables à Tournai, pour refiler à Louvain avant l'aube.

*
* *

Une nuit, c'est en ambulance de la Croix-Rouge qu'on le ramena.

Toujours naïf, il avait imaginé, pour la fête de la sainte Barbe, une cérémonie assez étonnante. Sainte Barbe est, théoriquement, la patronne des mineurs belges. En fait, depuis le Marxisme, sa fête, le 4 décembre, n'est plus que l'occasion de beuveries plus ou moins immondes.

« Pourquoi ne pas rendre son sens à la fête de Sainte Barbe, donner, ce jour-là, en pleine zone minière, un grand meeting spirituel ? »

L'idée, évidemment, était épatante.

Degrelle étudia le terrain, choisit pour sa réunion, dans le Hainaut socialo-communiste, la localité particulièrement rouge de La Hestre où fut fondée, il y a plus d'un semi-siècle, la première *Maison du Peuple* de l'Europe.

Tous les détails qu'on va lire maintenant, je les tiens d'un pharmacien du pays de Charleroi qui assista à « la fête ».

Il y avait, à ce temps-là, un Rexiste, un seul, à La Hestre, une espèce d'employé-artiste, à longs cheveux. Degrelle lui avait écrit de louer la salle la plus vaste possible et d'organiser, avec ses amis de la région de Charleroi, une propagande acharnée, par tous les moyens les plus bruyants et les plus économiques.

Lorsque Léon Degrelle, le 4 décembre, vers six heures du soir, débarqua à la gare, assez éloignée de cette grosse localité, il décela au loin de puissantes rumeurs.

« Ça va, se dit-il, en avançant à pied dans le noir, il y aura du monde ! »

Plus il avançait, plus ce monde lui semblait étrange : mégères saoules, pochard hurlant des imprécations. On entendait distinctement une fanfare jouer l'Internationale.

Degrelle parvint, parmi la foule houleuse à atteindre, enfin, la salle, une grande salle pour concours de pigeons. Deux mille personnes s'y écrasaient. En haut de la tribune, en l'espèce le perchoir de quatre ou cinq mètres de haut d'où on lâchait les volatiles les jours de concours, des énergumènes, ceints d'écharpes de bourgmestre, des sénateurs, des députés, vociféraient autour d'un pauvre type aux cheveux épars.

C'était *le* Rexiste, l'unique, l'artiste, qui, attendant, derrière une petite table, à l'entrée, que les auditeurs payassent leur place, avait été balayé par une énorme vague, enlevé par les cheveux jusqu'en haut du perchoir.

— Degrelle n'est pas là, c'est son homme qui payera !

Un député socialiste venait à peine de lancer cette nou-

velle à la foule déchaînée, qu'une voix de tonnerre retentit au fond de la salle :

— Rien de tout cela, je suis ici.

C'était Degrelle. Il fendit, le regard droit, la masse des deux mille envahisseurs, grimpa au moyen de l'échelle, jusqu'en haut du perchoir.

— Vous êtes deux mille. Je suis tout seul. Oui ou non, avez-vous peur d'un meeting contradictoire ?

Il les prenait par l'orgueil. Bien sûr, deux mille contre un, ils ne pouvaient pas avoir peur ! Ils acceptèrent.

— Bon. Chacun la moitié du temps. Mais comme c'est moi qui ai payé la salle, c'est moi qui commence. C'est clair !

C'était clair. En tout cas, c'était dit si fermement qu'on le laissa démarrer.

Cette foule saoule était aussi prête à l'émotion qu'à la bagarre. En dix minutes, Degrelle l'avait accrochée sentimentalement, harponnant joyeusement l'un ou l'autre interrupteur. Le diable d'homme était, bel et bien, en train de conquérir le public.

Alors eut lieu le coup lâche. Derrière lui, sur les caisses à pigeons, se trouvaient meneurs et matraqueurs rouges. Quand ils virent que Degrelle allait « posséder » leurs électeurs, ils se ruèrent sur lui. Ce fut, en haut de cette tribune si imprévue, une mêlée sauvage. Les coups de gourdins sonnaient sur le crâne de l'attaqué. Cramponné au bord du perchoir, Degrelle luttait contre l'évanouissement, pour ne pas tomber de quatre ou cinq mètres de hauteur parmi la foule dégrisée, soudain, et qui l'eut écharpé. Il ne fut sauvé in extrémis que par la montée, à la tribune, d'une troupe de gendarmes, accourus miraculeusement, guidés par le vacarme de cette meute en folie.

Léon Degrelle en conserva pour toujours un défoncement du côté droit de la boîte crânienne.

N'empêche, son cran lui avait valu la considération du « populo ». Par la suite, le plus violent de ses matraqueurs communistes, un ouvrier mineur appelé Charles Nisolle, hanté par le souvenir de cette séance, viendrait le trouver un jour, lui donnerait sa foi. Il le suivrait comme Volontaire, au front russe et mourrait pour lui, fusillé, à Charleroi, en 1946.

*
* *

Cette réaction sauvage des milieux rouges, décidés à garder, comme monopole marxiste, les régions ouvrières, excita

Léon Degrelle à l'offensive, au lieu de le freiner. Déjà, parmi le peuple, on commençait à parler de sa campagne contre la Haute-Finance, campagne qui eût dû venir bien davantage de la presse socialiste (qui se taisait) que des petits journaux d'un tout jeune homme de « Droite », bravant seul les plus redoutables manieurs de millions.

Degrelle, dans ses conférences, commençait à atteindre des auditeurs ouvriers de plus en plus nombreux. Mais ce sont *les masses* ouvrières qu'il rêvait de pétrir, ces masses qui sont la force et la palpitation d'un pays, des masses hostiles comme il les avait eues devant lui à La Hestre et qu'il se sentait de taille à saisir, à convertir.

Il ne se passerait plus un an avant qu'il ne lui soit donné de les atteindre.

*
* *

En attendant, il fallait que les journaux sortent, que les livres sortent, c'est-à-dire que l'argent soit là.

Chaque semaine, on renouvelait les miracles. A l'affût de toutes les possibilités de « coups », Léon Degrelle se collait à l'événement, le suçait jusqu'au bout des fibres.

Lorsque se produisirent les fameuses apparitions de la Vierge à Beauraing, le premier jour Degrelle courut sur les lieux. Trois jours après, il possédait le texte d'un récit du principal témoin (le docteur Maistriau), il poussait les rotatives au maximum, sortait, en français, en flamand, en allemand, deux brochures dont le tirage total atteindrait — chiffre absolument fabuleux en Belgique — sept cent mille exemplaires !

Les imprimeurs, sidérés, n'osaient pas faire sauter un garçon qui réalisait de tels prodiges.

Même promptitude dans l'action lorsque mourut accidentellement le roi des Belges, Albert Ier.

Ce dimanche-là, Léon Degrelle parlait à Charleroi, à Namur, à Liège. Passant à l'endroit où, quelques heures plus tôt, le roi, tombé des grandes roches blanches, avait succombé, il capta, en un instant, l'émotion populaire.

Le lendemain, à huit heures, m'a raconté un de ses amis, il surgissait chez l'écrivain Pierre Nothomb, le Barrès des Belges.

— Pierre, veux-tu me faire un bouquin sur le roi, en quatre jours ?

Il paya dix mille francs, installa à Bruxelles des motocyclistes pour apporter les feuillets au fur et à mesure chez les Pères d'Averbode, les imprimeurs. Pierre Nothomb « pondait » comme dit Degrelle et, surtout, maniait les ciseaux, car il avait déjà écrit, durant la guerre 1914-1918, beaucoup de jolies choses sur Albert Ier, qu'il s'agissait de replacer dans l'actualité.

Lorsque l'enterrement eut lieu, quatre jours plus tard, le texte roulait déjà, la couverture roulait déjà. Degrelle courait le long du cortège avec des photographes car il voulait que le livre fût illustré. L'après-midi, il emportait les négatifs; la nuit même, trente-deux pages superbes, en héliogravure, roulaient à leur tour. Il ne restait plus qu'à les brocher avec le reste. Le samedi — une semaine ne s'était pas encore passée depuis la mort du roi — le livre filait par camions dans la Belgique entière, un livre magnifique, de plus de deux cents pages, d'une haute tenue, d'une très belle présentation, et qui, à cause du tirage de cent mille exemplaires que Degrelle risquait, pouvait être mis en vente au prix de dix francs.

Mais dès le premier matin aussi, alors que Pierre Nothomb accouchait à peine des premières lignes de son ouvrage, des placards, dans toute la presse, avaient hélé les souscripteurs : plus de dix mille personnes avaient répondu — et payé ! — en quelques jours.

Par ce tour de force, Degrelle — tout en lançant un livre parfait — avait sauté une fois de plus par-dessus les obstacles. Le gain immédiat avait été de deux cent mille francs, les deux cent mille francs absolument indispensables alors pour prolonger la lutte.

*
* *

Il y eut, durant ces semaines-là, pour sauver Degrelle, des incidents qui relèvent de la pathologie.

Degrelle est, nous l'avons vu, doté de pouvoirs mystérieux. La chose est indiscutable. Un grand savant qui l'a étudié pendant des mois depuis la Seconde Guerre Mondiale me disait qu'il ferait certainement un médium de première force.

Il a aussi le don de télépathie.

Le cas le plus étrange fut celui de la mort d'un de ses premiers collaborateurs — et en même temps son ami fervent — Yves Bertrand, dessinateur et penseur admirable, qui,

de constitution débile, se tua à la tâche en suivant, dans sa besogne forcenée, son « patron ».

Un matin, un dimanche, vers huit heures, à Tournai, Léon Degrelle se sentit soudain oppressé à un point tel qu'il dut s'aliter. A quatre heures de l'après-midi, son malaise passa, d'un coup. Il se releva, descendit. Une heure après, on apportait un télégramme annonçant la mort d'Yves Bertrand.

A huit heures du matin, à l'heure exacte où Léon Degrelle s'était senti étouffé par un malaise indicible, à deux cents kilomètres, son collaborateur était tombé dans un demi-coma, répétant sans cesse son nom. Mourant, il le hélait. A distance, ces deux sensibilités se nouaient. A l'heure exacte où Léon Degrelle s'était senti, tout d'un coup, allégé, guéri, Yves Bertrand avait rendu le dernier souffle, coupant le lien !

Un autre incident qui doit relever du même ordre d'idées, mais qui fut moins tragique, se produit peu après.

*
* *

Dans le courrier des lecteurs qui l'encourageaient, Léon Degrelle avait lu une carte d'un pharmacien inconnu, d'Orroir, qui lui disait qu'il pouvait faire appel à lui si ça allait vraiment mal.

Degrelle chercha dans son atlas. Où était ce « patelin » d'Orroir ? Par hasard, ce n'était pas très loin de Tournai où il devait passer la journée du dimanche. Il écrivit donc un mot, sans préciser quoi que ce soit, pour dire à l'apothicaire en question que, le dimanche après-midi, il lui ferait visite.

Le lundi suivant, il lui fallait payer absolument cent dix-huit mille francs.

Il débarqua à la maison du pharmacien, une maison modeste. Une bouteille de bourgogne était préparée. On la but. Le milieu était si simple que Léon Degrelle ne se hasarda même pas à parler du chiffre fabuleux qui le rongeait.

Une enveloppe jaunâtre était préparée sur une table. Au moment du départ, le pharmacien tendit le pli à Léon Degrelle :

— Si ça peut vous venir en aide, voilà quelques titres. C'est de très bon cœur.

Léon Degrelle attendit d'être sorti du village pour tâter l'enveloppe. Qu'était-ce ? Il l'entrouvrit. C'était une liasse de Bons de la Banque Nationale. Ça faisait gros. Il fit le compte :

cent dix-huit mille francs, tout juste ! Pas mille francs de plus. Pas mille francs de moins. Exactement la somme sans laquelle il eût « sauté » le lendemain.

Avait-il pénétré dans l'intellect de ce brave pharmacien, à distance ? Ou celui-ci avait-il été inspiré par d'autres forces ? J'ai noté le fait, comme celui du cas de télépathie Louvain-Tournai, car celui qui néglige des incidents de cet ordre-là laisse échapper un des aspects les plus mystérieux de la personnalité de Léon Degrelle.

*
* *

Au prix d'efforts surhumains et d'une inlassable ténacité, tout en maintenant en vie — et quelle vie ! — sa presse, chaque semaine, Léon Degrelle parvint à constituer au printemps de 1934 une masse de manœuvres de sept cent mille francs. L'essentiel avait été apporté par son brave père qui, ayant une foi sans limite dans son garçon (il mourrait en prison pour lui, à soixante-dix-huit ans) avait réalisé tout ce qu'il pouvait réaliser, sachant bien, et la maman aussi, que « leur » Léon portait en lui un message, et qu'il passerait à travers tout, un jour.

Avec ces sept cent mille francs-là, Léon Degrelle pouvait sauver son œuvre, de justesse.

Certes, ce n'était pas suffisant pour régler le passif en souffrance. Mais c'était suffisant pour dire aux imprimeurs, dans le fond tous amis de ce jeune conquérant indomptable : « Vous avez bien gagné votre vie avec moi, vous aviez toujours été payés avant qu'on ne vous obligeât à me torpiller; si vous me faites sauter, je garderai cet argent et je recommencerai ailleurs. Soyez conciliants, faites-moi quitte de 60 % du montant des dernières factures et partagez-vous mes sept cent mille francs. »

Les imprimeurs « marchèrent ». Et Léon Degrelle put ainsi nettoyer le passif.

Ses créanciers n'eurent pas à le regretter. Après sa victoire, à la fin de 1936, le premier geste de Léon Degrelle qui pourtant, légalement, ne leur devait plus rien, fut de leur envoyer les 60 % dont ils l'avaient fait quitte, avec deux ans d'intérêts de cet argent, par-dessus le compte.

*
* *

N'empêche que si Léon Degrelle s'était dégagé du lacet, il avait usé jusqu'au dernier filin de ses possibilités. Il était condamné à vivre longtemps sans fonds de roulement et à serrer ses frais au maximum s'il ne voulait pas être acculé au précipice une deuxième fois.

Jamais il ne fut plus ferme à la bataille !

« *Nous monterons la côte sur nos genoux, s'il le faut, sur les cailloux, s'il le faut, mais nous arriverons au faîte sans rien céder, jamais, à personne. On ne résiste pas à ceux qui ont la foi, à ceux qui se donnent dans un don vraiment absolu.* »

Un autre jour il écrivait :

« *A quoi servirait une victoire facile ?*

« *Elle serait pour nous un mirage.*

« *Si nous parvenions à vaincre sans de durs combats, ce serait la preuve que nous sommes passés à côté des obstacles et que désormais nous les avons dans le dos au lieu de les avoir en face.*

« *Pas de victoire réelle pour nous sans des assauts multiples. Nous devrons franchir les lignes l'une après l'autre, durement. C'est normal. C'est même indispensable.*

« *C'est le contraire qui serait dangereux.* »

Mais jamais il ne douta qu'il atteindrait son but.

« *Tôt ou tard,* annonçait-il, *s'ouvrira la fissure.*

« *La victoire est inscrite déjà a la pointe de notre destin.*

« *Courage des guerriers ! Foi des apôtres !* »

*
* *

On comprend que des milliers de jeunes, entendant ce langage enflammé, se soient alors donnés à Léon Degrelle, avec un enthousiasme incandescent.

Il courait ici, là, aujourd'hui à Verviers, hier à Mons, demain à Bruges, formant des petits groupes qui eussent pu paraître insignifiants au début :

« — Vous n'imaginez pas, expliqua-t-il un jour à un journaliste français, ce qu'étaient ces retours dans la nuit, à deux heures du matin, dans les wagons de bois, après être allé au fond du Hainaut ou de la Flandre pour trouver quatre ou cinq types réunis autour d'un poêle. Ah ! je peux dire que j'ai pris ce pays homme par homme, âme par âme ! »

L'année se passa à monter ce réseau de propagande.

Degrelle savait très bien que, sans cela, il ne serait rien. Sans lui et sans la foi qu'il communiquerait à ses disciples.

Car, à part eux, il était seul, seul comme un monolythe.

Dès l'instant où il avait commencé sa bataille politique, il avait renoncé à faire officiellement partie des cadres de l'Action Catholique. Il était convaincu qu'il n'y aurait d'Action Catholique féconde que lorsque le parti qui monopolisait le nom de catholique serait devenu digne de lui ou aurait été remplacé par quelque chose de neuf. Mais, logique avec lui-même, il avait compris que son travail d'épuration des écuries de l'Etat devait se faire à part du travail strictement apostolique.

Il avait donc, le chagrin au cœur, quitté l'immeuble où demeurait l'homme qu'il a le plus profondément aimé après son père, Mgr Picard, et installé les bureaux de REX, *son* REX, au premier étage d'un édifice de la grand-place de Louvain, des fenêtres duquel il jouissait de la vue qui convenait le mieux à ses goûts d'artiste et d'amant du grandiose : « la collégiale gothique, l'antique hôtel de ville, ciselé comme une châsse, les vieilles maisons flamandes, aux toits d'ardoises violets, aux encorbellements verts ou ocres ». Toujours, Degrelle recherchera ces spectacles de pierre où le beau s'allie à la grandeur du passé.

*
* *

Mais, dégagé du côté de l'Action Catholique, Degrelle ne s'était pas engagé du côté du Parti Catholique. Il voulait le nettoyer. Mais il se gardait d'y entrer. La formule étroite des anciens partis confessionnels lui déplaisait, il rêvait dès alors de formules plus larges et moins fanatiques. Il ne pensait, de toute manière, pénétrer au sein du Parti Catholique qu'à la tête de sa génération et la lance de nettoyeur au poing.

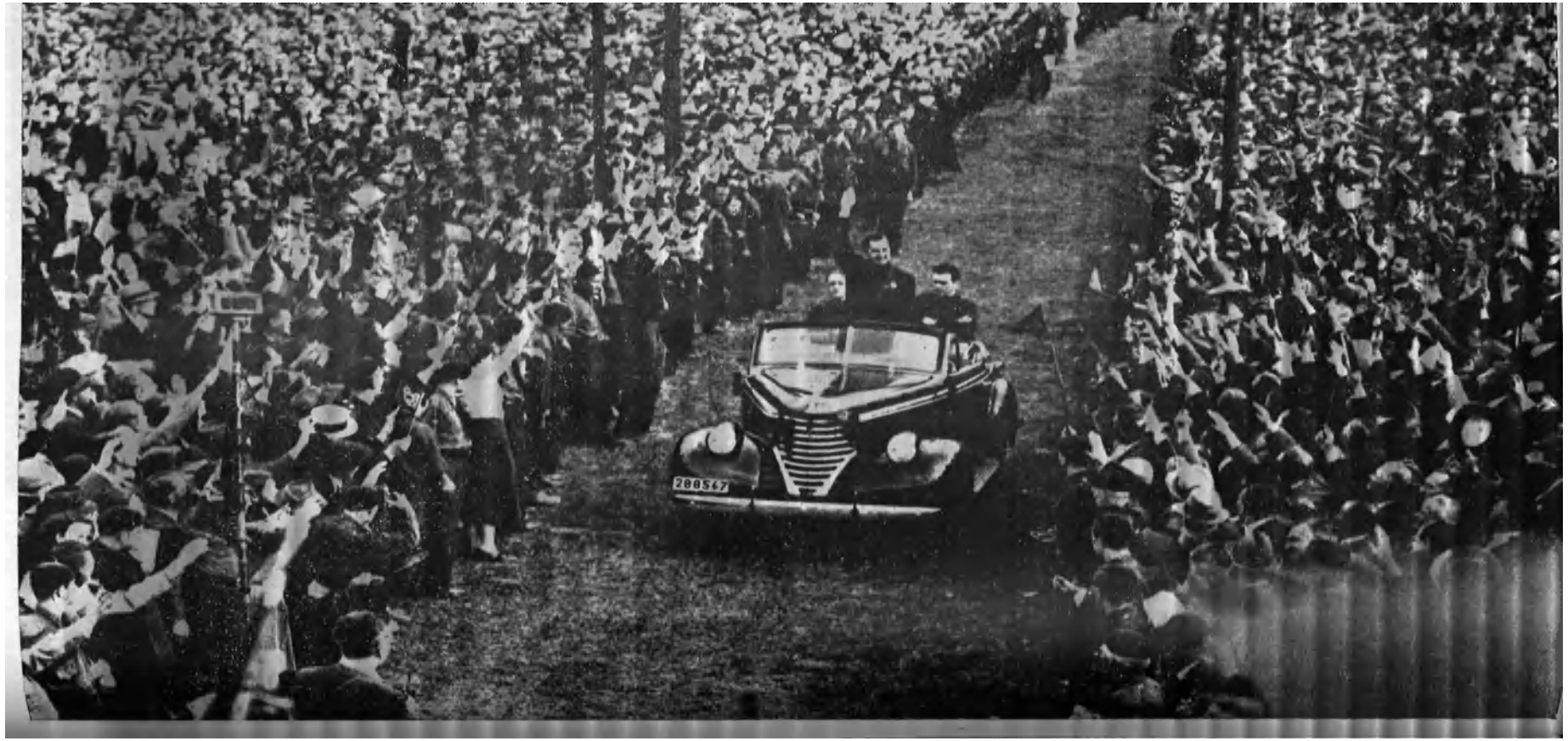
« — Quand j'aurai derrière moi, disait-il, cinq mille, dix mille jeunes gaillards décidés, alors peut-être cette irruption en vaudra-t-elle la peine. Peut-être pourrons-nous, en partant des cadres de cette institution démodée, bâtir quelque chose de plus grand, de plus fraternel, de plus ouvert, de plus sensible aux courants politiques modernes !

« Mais il faut d'abord avancer seuls, être forts seuls, forts par le nombre, forts par l'organisation, forts par une foi qui brûle. »

Et, déjà, ces groupes dispersés devenaient forts.

Et leur foi brûlait, montait comme un incendie qui grondait toujours davantage.

Léon Degrelle rassemblait jusqu'à soixante mille auditeurs (tous payants), sous ses tribunes, dressées parfois à l'entrée des villes ou au milieu des champs.


280567

CHAPITRE X

Le curé rouge

A boulets rouges

A l'automne de 1934, une occasion s'offrit à Degrelle de mettre en branle ses propagandistes pour leur première grande action populaire et d'établir un contact de grande envergure avec ces masses « rouges », affrontées au fameux meeting de La Hestre.

Assommé ce soir-là par elles, Degrelle rêvait de les retrouver !

C'est un prêtre renégat qui lui donna cette occasion.

Le Socialisme d'alors, en Belgique, était haineusement anti-religieux. C'est sous l'influence de REX que son anticléricalisme s'atténua (ou se camoufla). Mais à cette époque, la confusion entre Socialisme, Libre-Pensée, Maçonnerie, était, dans de nombreuses localités ouvrières, à peu près complète, les mêmes locaux servant à la propagande des uns et des autres.

Un prêtre — c'est arrivé cent fois, cela arrivera encore cent fois — avait, à la suite d'histoires de jupons, renié sa vocation, jeté sa soutane. Besogneux, il s'était mis, en tant que conférencier, au service de la Libre-Pensée.

« — C'était, m'a raconté Degrelle, un gros homme sans

aucune distinction, sans aucune culture, que la Libre-Pensée avait embrigadé seulement pour faire scandale.

« Elle ameuta donc les foules, publia la liste de quatre-vingts conférences que le renégat donnerait dans les Maisons du Peuple de tous les grands centres socialistes belges. Les conférences étaient annoncées comme « contradictoires », les organisateurs ne courant pas grand risque à proposer la contradiction, vu que, jamais, personne ne se risquait à pareille opération dans les Maisons du Peuple, dangereux coupe-gorge en la circonstance, où des miliciens fort sauvages imposaient aux récalcitrants la loi du poing et de la matraque. »

*
* *

Le premier meeting eut lieu un dimanche, à l'heure de la grand-messe, à l'énorme « Palais du Peuple » de Charleroi, envahi par un public malsain, où les femmes se pressaient, lançant des rires obscènes.

Le Président, le député socialiste Ernest, invita, pour la forme, les contradicteurs à monter sur l'estrade : un jeune homme se leva dans la salle, s'avança, grimpa en quelques bonds, à côté du curé renégat : c'était Degrelle.

Le meeting fut extrêmement houleux. Degrelle faillit être débordé, voire écharpé.

Un autre, devant des passions si bêtes, eût laissé tomber les bras. Degrelle au contraire, s'acharna. Le soir, à cinq heures, l'ex-curé parlait devant un autre auditoire socialiste, à soixante kilomètres de là. Degrelle y courut, recommença.

Le lendemain, le moniteur officiel du Parti Socialiste, *Le Peuple*, consacrait à l'événement presque la moitié de sa première page, traînant Degrelle dans la boue.

Celui-ci jubila.

Certes, le jeu était dangereux, car cette intervention valait, dès le départ, une retentissante publicité à cet ex-curé agent des Loges.

« — Exact, répliquait Degrelle. Exact, si je ne le fous pas dedans. Mais je le foutrai dedans ! »

*
* *

Cette bagarre eut quelque chose d'incroyable. Degrelle était à peu près sans argent. C'était tout un problème pour lui — il avait dû renoncer à son abonnement de chemin de fer — que de se payer le billet de troisième classe qui le

conduirait à la localité rouge, parfois au bout du pays, où le curé défroqué se rendait, lui, très confortablement. Mais, chaque soir, Degrelle partait. Chaque soir, au moment où le président faisait appel à la contradiction, un jeune homme mince, aux yeux de feu, levait la main, lissait ses cheveux et grimpait, en quatre enjambées, à la tribune.

Quatre-vingts fois la bataille recommença, toujours plus spectaculaire, plus dramatique. Des foules énormes accouraient, attirées par ce match et aussi par le côté répugnant de l'exhibition de ce prêtre. Des violences étaient inévitables : un soir, Degrelle fut assailli à Yvoz-Ramet, jeté au sol, blessé, piétiné; un autre soir, à Soumagne, il fut abattu à coups de pied dans le ventre.

Chaque soir il réapparaissait, démoli ou non.

Seuls, ses intimes savaient dans quelles conditions il menait la lutte.

« Une des employées du début, lit-on dans le livre de Ursmar Legros, « *Un Homme, un Chef : Léon Degrelle* », fut témoin de scènes bien poignantes. L'heure du déjeuner approchait. Léon Degrelle, qui devait partir pour une banlieue lointaine, traîner sur les banquettes de troisième classe d'omnibus pendant des demi-journées, s'apprêtait à partir. L'heure trop avancée ne lui permettait pas de rentrer chez lui et, timidement, l'employée demandait :

« — Aurez-vous le temps de manger, monsieur ?

« Il ne répondait pas et s'en allait.

« Un jour qu'il dut rencontrer l'ex-abbé à Seraing, il quitta Louvain vers quatre heures de l'après-midi. Depuis le matin, il n'avait plus desserré les dents. Son billet aller et retour payé, il lui restait un franc qui lui permit d'acheter une gaufre. »

Il revenait à Louvain par des trains impossibles, dans les wagons de travailleurs nocturnes.

L'atmosphère était de plus en plus étrange. On l'accueillait avec des huées, souvent, mais la curiosité croissait, mêlée d'une sorte de sympathie bizarre.

« C'est le Léon ! » chuchotaient cent voix, dès qu'il se levait.

Le Léon ! Pour le peuple, il serait désormais : « le Léon ».

Les ouvrières trouvaient qu'il n'était pas mal du tout. Au milieu des plus violents incidents, il désarmait, tout d'un coup, les pires harpies par un clin d'œil amusé qui faisait éclater de rire toute la salle.

— S'il fait l'amour aussi bien qu'il parle ! proclama un jour, sans vergogne, une grande fille, « charpentée comme une caravelle ».

Car le peuple est sensible à la parole. Il était le contradicteur, l'adversaire, mais, quand même, sa voix remuait. Il était drôle, fort amusant parfois, souvent lyrique, mais d'un lyrisme simple, naturel, qui émouvait l'assistance, rétive mais impressionnée.

Jamais le peuple n'oublierait cette joute fabuleuse. C'est d'alors que date le rassemblement de milliers, de dizaines de milliers de travailleurs autour de Léon Degrelle. Dans toutes les localités où eurent lieu ces empoignades homériques, Degrelle emporta des suffrages par milliers, moins de deux ans plus tard.

Quant au prêtre renégat, il était de plus en plus « sonné ».

Degrelle allait lui régler son compte, à tout jamais, à Seraing, le plus important bastion du Socialo-Communisme.

*
* *

C'est un témoin direct qui m'a remis le récit qu'on va lire de cet ultime round.

« On sentait bien, y lit-on, que, sous les coups, le curé rouge chancelait.

« Mais ce soir-là (la bataille durait depuis trois mois), il parlait devant un public particulièrement réceptif. Seraing, à la sortie de Liège, avec ses cinquante mille prolétaires, est une grouillante citadelle marxiste : usines empestant l'air, longues ruelles lépreuses, misère, abandon, amertume, haine. De tous les bas-fonds, des milliers d'auditeurs étaient venus.

« Léon Degrelle voulait, ce soir-là, forcer la bête. Mais l'atmosphère était lourde, méchante. Il monta à l'estrade, un peu pâle. Un des chefs de la Libre-Pensée française était venu à la rescousse du curé.

« Eux deux parlèrent d'abord.

« Puis Degrelle commença, presque à mi-voix :

« — Qu'un prêtre quitte l'Eglise par amour d'une femme, c'est humain. Tous, vous, moi, nous comprendrions ce qu'il peut y avoir de profond, voire même d'élevé dans un tel drame.

« C'est vrai, ce curé a été aimé. »

« Et Degrelle qui, durant des semaines, avait mené en secret

une longue enquête, raconta alors à ce public, oreilles béantes, une histoire d'amour comme on n'en lit pas dans les plus palpitants feuilletons, une histoire vraie. Une de ses paroissiennes était tombée amoureuse de ce prêtre épais. Elle l'avait rejoint dans la paroisse où on l'avait déplacé. Pour le retrouver chaque nuit, elle avait vécu, un an, cachée sous l'escalier intérieur du presbytère, dans le réduit où l'on mettait normalement les balais.

« — Une femme, s'exclama Degrelle, qui aime à un point pareil, et qui, par amour, sait souffrir à un tel point, je trouve ça formidable ! »

« La foule était suspendue au récit. Elle haletait. Le curé, écarlate, regardait, inquiet tout de même, ne sachant où Degrelle allait en venir.

« Celui-ci reprit :

« — Nous sommes tous d'accord : cette femme était épatante.

« Mais, poursuivit-il, qu'est-ce vous diriez si, pendant que cette femme, tellement amoureuse, attendait au long d'heures interminables, sous l'escalier, dans le noir, l'amant, lui, avait profité du fait qu'elle ne pouvait sortir de son réduit, pour aller la tromper avec d'autres ? Ce serait, n'est-ce pas, le comble de la saloperie ? »

« C'était une supposition générale. La foule — qui en était toujours à suivre l'histoire d'amour — visiblement, était, elle aussi, d'avis que tromper, dans de telles conditions, une femme héroïque comme celle-là eût été une véritable malpropreté.

« — Et vous, monsieur l'Abbé, demanda mielleusement Degrelle en se retournant vers le curé cramoisi, si quelqu'un, aimé ainsi, avait trompé cette femme ainsi, vous le proclameriez un salaud, vous aussi ? »

Il y eut un silence énorme, vertigineux. Quatre mille paires d'yeux fixaient l'abbé.

« — Bien sûr, je trouverais que c'est un salaud, moi aussi. »

« — Eh bien, maintenant, camarades, reprit Degrelle, si vous le voulez, je vais vous lire une lettre. »

C'était une lettre monstrueusement érotique. Jamais personne n'avait lu en public un texte aussi obscène. Degrelle, imperturbable, alla jusqu'au bout.

« — Maintenant, monsieur l'Abbé, voulez-vous bien me dire qui a écrit cette lettre, à une femme, à une autre que

celle qui attendait en dessous de l'escalier ? Qui l'a écrite ? Qui ? Est-ce vous, vous, qui l'avez écrite ? »

C'était lui ! C'était une lettre du prêtre renégat, à une femme avec laquelle il trompait l'amante qui, depuis un an, se consumait pour lui dans le trou noir du presbytère !

« — Cette écriture, niez-vous qu'elle soit de votre main ? »

« Car il brandissait l'original de la lettre.

« Toute la salle était debout, dans un état de tension incroyable. Degrelle s'était avancé, collait la feuille sous le nez de l'abbé, qui, de rouge, était devenu blanc, puis presque vert.

« — Ce n'est pas de vous ? Ce n'est pas de vous, peut-être ? »

« L'abbé, reculait, bafouillait des propos incompréhensibles, avait des gestes hagards.

« — C'est de lui ! C'était lui, le salaud de mon histoire ! Et c'est ce salaud qu'on voulait vous faire acclamer ! C'était cela, le grand homme qu'on vous servait, à vous, à vous gens propres, à vous, le peuple ! »

« Un grouillement fabuleux roula dans la salle, s'enfla, éclata. Le rideau fut abaissé en hâte. Derrière lui, Degrelle se retrouva en face de l'abbé noyé de sueur, vaincu pour toujours, dont le Bureau lui-même s'éloignait. »

*
* *

« — La suite immédiate, ajoutait Degrelle lorsqu'il racontait cette histoire, ne manqua pas de pittoresque.

« Une fois le meeting clos — et de façon si dramatique — la foule se rendit compte, tout à coup, que son idole venait d'être jetée par terre et que c'était moi, sacré galopin, qui, sur leur propre terrain, et contre eux, qui étaient des milliers, avait gagné la bataille ! Il y eut un étonnant choc en retour dont, innocemment, je ne m'étais fait aucune idée.

« Je sortis par le souterrain, puis par une porte latérale. La foule m'avait vu à la tribune dans un vêtement noir. Après, dans les coulisses, j'avais renfilé mon pardessus, un vieux pardessus gris clair. Il me camoufla lorsque je débouchai.

« Arrivant au milieu de la cohue qui grouillait devant l'entrée, j'interrogeai de solides mégères :

« — Qu'est-ce qu'on attend ?

« — Hé, le Léon, nom de Dieu ! On va lui casser la gueule ! »

Degrelle attendit donc le fameux Degrelle avec tout le monde. Au bout d'une demi-heure, comme celui-ci n'apparaissait pas, il descendit incognito, mêlé à un imposant cortège, au son de l'Internationale, jusqu'à la gare où il monta fort allégrement dans son habituel wagon de troisième classe.

Mais il était devenu célèbre. Maintenant on parlait de lui dans toute la Belgique.

*
* *

Dans toute la Belgique ? Disons plutôt dans les provinces de langue française de la Belgique. Car tout ce hourvari derrière l'ex-abbé Moreau s'était produit dans les régions marxistes de Wallonie. Bruxelles, la capitale, était, elle, restée en dehors de ces manifestations.

Or, pour Degrelle, celui qui veut marquer un pays de son influence, doit agir dans la capitale.

Il regardait souvent, apitoyé, les hommes de talent, mais gauches, dépaysés, qui arrivaient, de villes perdues, lui rendre visite. Ils avaient une optique fausse. Seule la capitale donne la vue panoramique. Seule, aussi, elle fait impression.

Sa grande campagne, menée de citadelle rouge en citadelle rouge, avait de plus en plus convaincu Degrelle que son combat serait social et politique, nettoyerait le parti catholique, si c'était possible. Avec lui, ou sans lui, ou contre lui, il forgerait un État nouveau qui créerait le « climat » indispensable à la révolution des âmes, dont, durant toute son adolescence, il avait rêvé.

Il n'avait pas à inventer un programme : dès le collège, puis à l'Université, il avait mis au point un certain nombre d'idées qui, tout naturellement, seraient bientôt la base de son mouvement de rénovation : pouvoir central durable, compétent, parlement ramené à son rôle de contrôleur des budgets; corporations, règlements hardis et fraternels des questions sociales; protection et respect du travail; salaires dignes; constructions ouvrières saines; loisirs; élévation morale et spirituelle de la vie des masses laborieuses.

Il avait, dès Louvain, proclamé avec clarté ses positions en ce qui concernait la question flamande.

Le fonds existait. Il n'y avait plus qu'à préciser méthodiquement la doctrine et à l'adapter au réel. Le temps se chargerait de réaliser la mise au point.

Une fois résolu à mener ce grand combat, Degrelle décréta

que le temps était venu de planter ses faisceaux au cœur de Bruxelles. Et Rex s'installa en pleine capitale, dans un immeuble de la rue Royale dont le « Chef » se réserva le premier étage, donnant sur un jardin pauvre, un jardin tout de même, Degrelle, campagnard et poète, ne pouvant vivre sans feuillage et sans fleurs.

« — Un pain ou une rose ? J'ai toujours choisi la rose ! »

Cependant Degrelle n'était pas venu à Bruxelles uniquement pour contempler les chefs-d'œuvre des fleuristes. Il reniflait l'odeur d'essence, de goudron des avenues, s'asseyait, pendant une heure à une terrasse, regardait défiler la cohue humaine.

« — Il faudra que tous ces gens me connaissent, m'écoutent. »

Il se sentait un appétit énorme, l'appétit des hommes.

*
* *

Il fallait risquer à Bruxelles un premier coup. Il risqua la date la plus dangereuse : le premier mai.

Le premier mai était jusqu'alors le jour du Socialisme. Jamais personne n'avait même pensé en Belgique à lui disputer ce monopole de la fête du Travail.

Degrelle, qui avait bravé le Marxisme dans ses propres bastions, décida qu'il le braverait, ce jour-là aussi, en pleine capitale.

Bruxelles n'avait pas l'habitude des grands meetings politiques. Quand un parlementaire fort en vue, ou une grande vedette étrangère trouvait devant lui six ou sept cents auditeurs, c'était un événement.

Degrelle ne voyait jamais qu'en grand. Il loua une salle pouvant contenir quatre mille spectateurs : le Cirque Royal.

On le regarda, inquiet.

Le plus fort, c'est qu'il prétendit que le meeting serait payant.

« — Et pourquoi pas ? lança-t-il. Pour voir au cinéma, un acteur, même idiot, ils paient ! Pour me voir, qu'ils payent ! »

Jamais Degrelle ne démordit de ce principe. Jusqu'au dernier jour de ses campagnes électorales, les auditeurs durent payer.

Il s'expliquait crûment devant le public :

« — La location d'une grande salle coûte autant. L'électricité, autant. Le nettoyage, autant. Si vous ne payez pas, un autre paye. Qui est cet autre ? Mystère ! Ici, c'est vous ! pas de mystère ! Comme cela, on est sûr que c'est net, et propre. »

Ses meetings allaient devenir la toute grande ressource du Mouvement. Certains, notamment les grands meetings du Palais des Sports à Bruxelles, rapporteraient jusqu'à cent mille francs, ou plus, par soirée.

Détail qui doit être dit : Degrelle, jamais, n'accepta personnellement un centime pour un de ses meetings. Et il en donna en Belgique près de deux mille en quelques années ! Il parlait gratuitement. Comme il dirigea le Mouvement gratuitement du premier au dernier jour. Il vécut de sa plume, comme n'importe quel journaliste. La fortune ne lui vint que lorsque les sociétés de presse qu'il avait créées, avec l'argent de sa famille avant tout, finirent par rapporter. Mais, là encore, il ne garda rien, le dépensant à se créer un centre de beauté qui ferait honneur à son pays. Quand il tomba du ciel à Saint-Sébastien, sa fortune, en billets danois périmés, s'élevait à l'équivalent de sept cents francs belges. Des dizaines de millions de francs lui étaient passés par les doigts : ses doigts étaient restés propres.

*
* *

Mais, à la veille du meeting du 1er mai 1935, il ne s'agissait pas de millions : simplement des quelques milliers de francs que coûteraient, à Bruxelles, les tracts et les affiches.

Degrelle risqua les frais d'une grosse propagande murale, se paya même des placards de publicité dans la grande presse. Renard, il avait eu soin, aussi, d'annoncer d'autres orateurs, connus de Bruxelles : Paul Crokaert, l'ancien ministre, au faciès de taureau, qui, en paroles du moins, fonçait contre le « Mur d'Argent », et Pierre Nothomb, « poète, ampoulé, disert », ainsi qu'un religieux en vogue.

Les Marxistes annoncèrent une contre-manifestation, pour compléter un torpillage que tous croyaient certain.

Pourtant, à huit heures du soir, la grande arène était comble. La publicité avait frappé le public.

Et puis, qui était ce jeune Degrelle qui faisait tant de tapage ?

La mise en scène était impressionnante. Le chef Rexiste fut toujours un metteur en scène de premier ordre, montant

des tribunes grandioses, d'un goût parfait. Les orateurs étaient annoncés théâtralement par des trompettes thébaines (*d'ébène*, écrivit un journal). On eût pu pouffer de rire. Mais le tout était grave et grand.

Degrelle apparut le dernier.

« Quel feu dans la parole de ce jeune garçon, quelle conviction, quelle force dans le raisonnement ! » écrivit, après le meeting, un grave homme de lettres bruxellois qui avait été, lui aussi, attiré par la seule curiosité.

Ainsi, Bruxelles commençait à être atteint par les premiers symptômes de la fièvre rexiste.

Aux portes des églises, d'ardents jeunes gens, de pimpantes jeunes filles, en équipes joyeuses, de plus en plus nombreuses, accablaient les saintes âmes de numéros d'un *Rex* bourré de dynamite.

Il en était de même dans tous les grands centres, dans les agglomérations ouvrières. et même, bien loin dans les campagnes. On vendait déjà environ cinquante mille exemplaires de *Rex*, chaque semaine, que le public lisait avec plaisir, visiblement.

*
* *

Le public lisait Degrelle. Et il l'écoutait.

Lui courait par tout le pays, non plus, désormais en répondant à l'invitation de « pâles cercles, plus ou moins religieux, où — écoutons-le — s'alignaient des filles d'œuvres et des marguilliers dyspepsiques ». Maintenant, ses « Cadres de Propagande » étaient solidement formés et arc-boutés dans chaque Arrondissement du pays. De nombreux prêtres avançaient en flèche, grisés eux aussi par l'atmosphère de jeunesse, de foi dévorante, de pureté, de propreté que *Rex* dégageait.

Degrelle n'avait qu'à dire un mot, ses disciples montaient un meeting, de toutes pièces. D'ailleurs, il n'avait besoin de rien dire, ce sont eux qui l'appelaient, qui le recevaient, les yeux lumineux, le conduisaient à des salles invraisemblables — celles qui coûtaient le moins cher — ateliers abandonnés, granges, voire arrière-cafés. Partout la foule s'entassait. Des orateurs de dix-huit ans, de vingt ans, avec une merveilleuse ingénuité, tenaient le public en haleine en attendant qu'arrivât le « Chef », guère plus âgé qu'eux, et qui paraissait plus jeune que tout le monde.

*
* *

Depuis le Premier Mai, Degrelle, dans ses attaques, s'était fait plus dur.

Il lui répugnait qu'on crût, parce qu'il avait affronté quatre-vingts fois les auditoires rouges des Maisons du Peuple, qu'il n'était qu'un instrument anti-marxiste de plus, à l'arsenal du vieux parti catholique. Idéaliste, il ne voulait pas de confusions hypocrites. Il courait les Maisons du Peuple pour en chasser ce qui était sordide, bas, et aussi parce qu'il voulait à tout prix entrer en contact avec ce peuple égaré, « égaré parce qu'on ne l'avait pas guidé, parce que longtemps les catholiques n'avaient rien compris à leur devoir social, avaient laissé les masses stagner dans une misère monstrueuse, proie offerte d'avance au Socialisme ».

Degrelle osait affirmer que « le Socialisme avait été nécessaire, que sans lui, sans un certain nombre d'idéalistes qui le créèrent, le peuple serait encore enlisé dans le bourbier ténébreux dont le Socialisme des jours héroïques l'avait sorti. Les Catholiques n'avaient qu'à s'en prendre à eux-mêmes, si le Marxisme avait dévoyé les travailleurs : ils en étaient les responsables, eux qui avaient eu dans leurs mains le pouvoir politique, dans tant de pays, pour réaliser une grande action sociale, et le message d'amour du Christ pour les guider ».

« Donc, proclamait-il, qu'on ne comptât pas sur lui, Degrelle, pour un pilonnage du peuple socialiste. *Rex* était peuple. *Rex* voulait sauver le peuple. *Rex* était contre tout ce qu'on faisait de mal contre le peuple et avec tout ce qu'on faisait de bien pour le peuple. »

*
* *

Sa lutte contre les aspects malfaisants de la politique socialiste ne pouvait rester sincère que si, parmi les siens avant tout, Degrelle luttait contre les aspects malfaisants de la politique dite « catholique ».

Où qu'il regardât autour de lui, il était écœuré. « Partout, écrivait-il, de vieux barbons décrépits, crachotteurs, théâtraux, incapables de rien concevoir de grand et de neuf. Partout, la stagnation, des permanences poussiéreuses, des employés pâlots, falots, n'offrant que de tristes paperasses. Nulle vigueur. Nulle jeunesse. Nulle verdeur. Pas un mot qui frappe. Jamais une image hardie, un projet qui sorte de

la grisaille. Ce parti sent la naphtaline, la boîte de conserve, le croque-mort. »

Et, plus Degrelle flairait, plus il trouvait qu'il sentait autre chose : la pourriture.

Une chose l'avait fort décontenancé : la panique, la réprobation des milieux politiques « catholiques », dès qu'il avait commencé à attaquer les grands organismes financiers.

Pourtant, la nouvelle Encyclique du Pape « Quadragesimo Anno » était là, qui condamnait sévèrement l'hyper-capitalisme.

Les politiciens catholiques, les premiers, eussent dû mettre fin à cette dictature occulte de la grosse finance qui, estimait Degrelle, bafouait la vraie démocratie.

« — En fait — c'est Degrelle qui parle — la bonne démocratie n'existe pas, il n'y a que de la mauvaise démocratie : la démocratie, à peine créée, est aussitôt pourrie par les partis, les combinards, les profiteurs, les marchands d'argent. »

En 1935, Degrelle respectait encore vaguement les institutions démocratiques. Il ne comprenait pas que ses défenseurs officiels, les gens des partis, la laissassent ainsi domestiquer et corrompre.

Seuls quelques hommes politiques isolés protestaient, et encore, en s'en tenant à des généralités. Mais « il fallait, constatait Degrelle, les chercher à la loupe. Et il fallait s'armer d'un cornet acoustique pour percevoir leurs protestations ».

Les autres se taisaient. Les cris scandalisés de Degrelle leur arrachaient le tympan et les entrailles, c'était absolument évident.

« — Comment est-ce que cela se fait ? » se disait Degrelle.

*
* *

Il devint vite clair pour lui que, s'ils se taisaient, c'est parce qu'ils ne pouvaient pas faire autrement que de se taire. On les « tenait ». Il ne pouvait y avoir d'autre explication. Sinon ils eussent bougé, ils eussent parlé, ou au moins, ils eussent répondu.

Degrelle cherchait, posait des questions.

Il connaissait par exemple un sénateur catholique nommé Philips. « C'était, a-t-il écrit, un horrible petit gnome, incapable de dire un mot dans les assemblées où il promenait sa

taille de nain mal foutu et le gros pois chiche qui rougeoyait sur son nez violâtre. Pourquoi ce petit bonhomme, qu'on disait Juif par-dessus le marché, était-il sénateur ? Talent ? Néant. Moralité ? Néant. Alors ?

Et quand Degrelle cherchait comment ce Philips avait été élu, il s'apercevait que « c'était le Parti Catholique, directement, qui l'avait nommé, car il était sénateur coopté, c'est-à-dire — système typiquement belge — choisi à la proportionnelle par les sénateurs déjà en fonctions. Non seulement le Parti Catholique l'avait fait élire, mais un autre candidat s'était présenté, un chrétien de grande classe, écrivain remarquable, juriste remarquable, le baron Firmin Van den Bosche. Or, celui-ci avait été « recalé » par le Parti, et Philips avait été choisi ».

L'explication, Degrelle finit par la découvrir : Philips était le grand « manitou » de l'énorme groupe bancaire que constituait le *Boerenbond*. Pourtant, « ce groupe bancaire avait été à un millimètre de la faillite : il avait été repêché grâce à des fonds glissés en catimini par l'Etat belge. Dans les coulisses de ce consortium, s'étaient opérées des tractations répugnantes. Des sommes énormes avaient été gâchées dans des spéculations insensées (sur le liège espagnol, notamment) ou dilapidées par des aigrefins, amis de cœur de certaines épouses de très hauts politiciens du groupe ».

*
* *

Degrelle commençait à donner de terribles coups de patte.

Plus il parlait haut, plus des témoins de scandales répugnants, qui, auparavant, n'osaient pas parler, des employés, des fonctionnaires, venaient lui apporter des précisions, des révélations.

Voilà qu'on lui prouvait maintenant que le chef du parti catholique lui-même, « le ministre d'Etat Segers, petit vieux monsieur cocoricant, toujours la main sur le cœur et la vertu à la bouche, avait, lui aussi, puisé pour ses banques dans les caisses de l'Etat, et fait réaliser en secret des opérations financières absolument indépendables ».

Degrelle explosait. Chaque vendredi, le nouveau numéro de *Rex* était « un obus qui filait dans les vitrines du parti catholique ».

Degrelle ne pensait encore à casser les carreaux du parti catholique que pour y faire pénétrer de l'air pur. Mais il

exigeait de l'air pur, la défenestration impitoyable des « pourris » comme il venait de les baptiser. Ce mot cru ferait vite fureur.

Les meetings devenaient de plus en plus violents et emportaient de plus en plus de succès. Le jeune orateur était parvenu à se payer, pour se déplacer davantage, une vieille auto Ford à deux mille francs. Une « patache » inimaginable, pour un film de Charlot.

*
* *

On sentait qu'une bagarre « du tonnerre » allait éclater. Le style vengeur de Degrelle semait l'enthousiasme et la panique. Il ruisselait de vitriol.

« Les ennemis du parti catholique, criait-il, ce n'est pas nous, qui voulons, le fer rouge au poing, le sauver, c'est, au contraire, la bande d'andouilles solennelles et cramoisies qui ne fichent rien pour leur cause, qui, au surplus, se salissent parfois les mains dans les tripotages financiers et qui crient à la trahison quand on se prépare à les botter à la bonne place. Bottés, ils le seront. Ils peuvent se le tenir pour dit ! »

Il bravait le danger :

« *On peut courir aux quatre coins du pays pour réclamer contre nous menaces et sanctions,* écrivait-il encore, *déployer les petite et grosse artilleries, nous ne reculerons pas. Nous aimons mieux périr, noirs de poudre, sous nos barricades, plutôt que d'abdiquer devant le chantage des barbons corrompus.* »

Et puisqu'il fallait préciser, il précisa. Il planta les pieds en plein dans les assiettes sales, faisant voler les débris parmi le public.

« *Pense-t-on,* osa-t-il écrire en citant le nom, sans détour, *pense-t-on qu'une charogne faisandée comme celle du sénateur Philips, chassé de partout sauf de chez nous, n'empeste pas l'air à dix lieues à la ronde ? Voilà un fumier vivant qu'on aurait dû chasser à coups de fourche, et il est toujours sénateur catholique ! Et il n'y a eu personne pour casser les vitres afin qu'on puisse respirer un peu d'air pur !* »

*
* *

Degrelle avait tiré à boulets rouges, tant qu'il l'avait pu, du dehors. Il voulait maintenant tirer du *dedans*.

Personne ne s'était douté de rien. Il avait combiné, dans un secret absolu, ses préparatifs.

Le principal organisme du parti catholique belge, la *Fédération des Cercles et Associations Catholiques* devait tenir son grand congrès annuel à Courtrai, sous la présidence de « ce petit monsieur sautillant et avarié » qu'était le ministre Segers, celui-là que Degrelle appelait aussi « le rossignol anversois » ou, plus brutalement, un « pourri ».

La date du congrès était fixée à un jour qui appelait le malheur : le Jour des Morts.

L'entrée était toujours libre à ces assemblées solennelles, d'autant plus libre qu'à part les « bonzes » et la grande presse, il ne venait à peu près personne.

Degrelle, bouche cousue, avait combiné un scandale épouvantable. Tellement épouvantable qu'après, le pays entier en serait pantois.

Il avait monté son scénario froidement, silencieusement.

Les principaux chefs de ses cadres de propagande, à Liège, à Charleroi, à Bruxelles, à Gand, à Anvers, à Tournai, avaient reçu, chacun, ignorant qu'un autre groupe était alerté, l'ordre de convoquer, comme pour une opération de propagande normale, un certain nombre de garçons particulièrement dynamiques et costauds. En tout, trois cents. Chacun d'eux devait emporter une couverture et un pain.

Pas un mot de plus dans les premières consignes.

Les autres mots étaient écrits, de la main même de Léon Degrelle, dans un pli cacheté que le chef régional ne pourrait ouvrir, le 1er novembre, qu'à l'heure inscrite sur l'enveloppe, heure de réunion des éléments du groupe local, heure aussi à laquelle un autobus, loué d'autre part, pour deux jours, aurait été amené devant la modeste permanence rexiste de l'endroit.

*
* *

A l'heure dite, les groupes s'étaient trouvés au poste. Le dirigeant avait ouvert son enveloppe.

— A Courtrai ? Quelle drôle d'histoire ! On doit être à trois heures de l'après-midi à Courtrai ? Je ne comprends absolument rien. Allez, tout le monde dans l'autocar. En route !

A Courtrai, trois cents joyeux gaillards s'étaient ainsi retrouvés, sur la place moyenâgeuse, au pied d'une ancienne tour moussue.

La vieille Ford, fameuse dans toutes les permanences, était déjà là, les pneus bien sages.

Léon Degrelle emmena les dirigeants, un par un, faire avec lui un bout de promenade confidentielle.

Puis il entreprit les groupes.

Les visages étaient radieux.

Un quart d'heure plus tard, le scandale, dit de Courtrai, allait éclater comme une bombe pré-atomique.

Trois hectares d'auditeurs !

HUMOUR REXISTE

Un ministre belge, assez imprudent, ayant déclaré: « Il ne faut plus parler de Rex, Rex est mort », Léon Degrelle fit défiler, ouvriers mineurs en tête, trente mille rexistes goguenards sous l'inscription tartariniesque.

CHAPITRE XI

Le coup de Courtrai

L'assemblée du Parti Catholique devait se tenir dans la longue salle vieillotte du premier étage d'un « cercle » banal, sentant l'autre siècle. Les conjurés degrelliens y pénétrèrent par petits groupes pacifiques, qui passèrent assez inaperçus. Simplement, on s'étonna un peu de ce que tant de monde — c'était si inaccoutumé ! — arrivât.

Mais lorsque ces étonnements se firent jour dans l'esprit des notables, les trois cents gaillards de Degrelle étaient déjà tous en haut, et le « Chef » avait rapidement reconnu les lieux. Ce qu'il redoutait, c'est qu'au premier incident, le président, le ministre d'Etat Segers, levât la séance et que sa petite armée en fût réduite à regrimper, bredouille, dans les autocars. Il installa donc de solides gaillards près de chaque porte de la grande salle avec l'ordre de couper court à tout mouvement éventuel de sortie.

Mais il y avait la tribune, « une tribune grotesque, comme l'a décrite plus tard le perturbateur, où des palmiers pour banquets de noce montaient la garde, encadrant une douzaine de chaises vides, réservées à de très augustes postérieurs ». Degrelle, d'un petit air innocent, fit une visite au salon qui se trouvait derrière l'estrade, et par lequel les

autorités y accédaient. Une clef se trouvait sur la porte : il la confisqua discrètement.

« — Lorsqu'ils seront entrés en scène, dit-il à un de ses fidèles, vous les bouclerez. Voici la clef. »

Ce qui avait été dit fut fait. Lorsque Segers et sa cohorte de « bonzes » eurent pris place, d'un air compassé et solennel, sur leurs sièges, d'un tour de clef discret l'homme de Degrelle bloqua la porte dans leur dos et revint près du « patron ». Désormais, ni par-derrière, ni par-devant, ils ne pourraient battre en retraite. Irrémédiablement, ils étaient pris au piège, comme des rats.

*
* *

Degrelle s'était assis vers le milieu de la salle, sans se faire remarquer. Segers, en langage pompier, fleuri, se réjouit d'abord de l'affluence exceptionnelle du public.

— L'assistance si distinguée aura à cœur..., entama-t-il.

— De vous foutre le pied au c..., lança, fort impertinent, un loustic.

Il y eut un remous. Degrelle foudroya des yeux le franctireur trop pressé. Segers continua, mais moins à l'aise. Lorsqu'il se rassit, les deux ou trois premières lignes d'assistants plus ou moins chauves applaudirent. Derrière, jusqu'au fond, silence sépulcral.

Alors, un jeune homme se dressa, leva la main :

— Monsieur le Président, je désire m'inscrire comme orateur.

Degrelle ! Segers devina l'incident proche. Il demanda à Degrelle de laisser d'abord parler les rapporteurs inscrits. C'était normal. Les deux orateurs de service ânonnèrent donc deux « interminables papelards filandreux » sur « la Réforme de l'Etat », sujet d'étude officiel du congrès.

Segers, visiblement inquiet, combinait mentalement, on le devinait, le moyen de saborder l'intervention de Léon Degrelle. Un de ses voisins de la tribune, qui avait essayé de s'esquiver par la porte de derrière, « sans doute — à en croire notre iconoclaste — pour aller déverser un petit pipi libérateur », revint congestionné, bredouilla quelque chose à l'oreille du président. Degrelle, ravi, tâta la clef du supplice, au fond de sa poche.

Mais les discours traînaient. Des interruptions à contresens se mirent à fuser, comiques, indécentes, sacrilèges en face

de cet aréopage sacro-saint. Les « grosses légumes » se regardaient, affolées. Des rires éclataient. Le deuxième orateur termina en bafouillant.

*
* *

Le moment venait où il faudrait laisser Degrelle parler. Segers essaya de placer encore un discours à lui, après quoi, au premier incident, il lèverait la séance, évidemment.

Degrelle, debout, s'insurgea, excédé, l'œil en feu.

— Je demande la parole.

— Je vous la refuse, proclama Segers.

— Je la prends ! hurla Degrelle.

Et, sans plus de façon, il traversa la salle, escalada, en deux enjambées, l'escalier, se planta entre les palmiers.

— Vous, le public, vous voulez que je parle ?

Un roulement de « oui ! » en tonnerre, répondit. Segers dut s'asseoir, livide. Degrelle, sûr de lui, commença par régler leur compte aux « pourris ». En face de lui se trouvait le sénateur Philips.

— Excrément vivant ! lui lança-t-il.

L'autre resta inerte, affalé.

Puis Degrelle s'en prit aux « barbons décatis » alignés à ses pieds.

— Quel service pourriez-vous encore rendre, vous, avec vos yeux de crapaud mort ? dit-il en désignant du doigt, à deux mètres de lui, le ministre d'Etat Berryer, « vieux cacochyme violâtre ».

Mais c'est le procès, non de quelques hommes, mais de tout le parti que Degrelle voulait faire. Et il se retourna vers Segers, le président, qui prenait la couleur des palmes voisines :

— Nous sommes ici pour frapper du poing sur la table, claironna-t-il. Il faut réformer le parti catholique. Il faut réaliser son unité, que vous n'êtes pas parvenus à faire, ni dans le domaine social, ni dans le domaine linguistique. Vous n'êtes pas un chef. Vous n'avez pas d'autorité. Vous n'avez pas osé épurer le parti. Vous avez laissé sans sanctions des affaires scandaleuses. Vous n'avez pas eu le courage de sévir. Pourquoi ? Pourquoi ? Vous eussiez dû, d'abord, sévir contre vous-même !

« Vous n'avez pas eu davantage le courage de dire aux hommes politiques trop séniles qu'il était temps de se retirer.

Et, cinglant :

— Vous êtes le vieux coq de cette vieille basse-cour. Lorsque, ailleurs, un œuf est pondu, vous vous imaginez que vous y êtes encore pour quelque chose.

Il conclut en disant :

— Comment voudriez-vous que nous ayions encore confiance ?

« Le Parti Catholique doit être rénové. C'est pourquoi nous venons vous dire : Monsieur le Président, vous devez disparaître !

« Allez-vous-en ! Ne parlez pas de discipline et d'autorité. Vous ne savez pas ce que c'est. Voilà quinze ans que vous entérinez des vœux avec la certitude que rien ne viendra. Faites place ! »

Ces phrases et bien d'autres, car Léon Degrelle parla une demi-heure, avaient été coupées vingt fois, trente fois par les acclamations frénétiques de ses supporters. Les trois rangées de bonzes qui, en avant des trois cents gaillards de Léon Degrelle, composaient tout l'auditoire officiel, n'avaient pas été capables, une seule fois, de réagir. D'ailleurs, le ton de Degrelle, la puissance de sa voix étaient tels qu'ils épouvantaient et eussent écrasé sous leur tonnerre tout interrupteur.

L'agitation était extrême. La tribune de presse était secouée de remous. Segers s'était, tant bien que mal, redressé entre ses palmiers. Il essaya de bredouiller un dernier petit laïus. Mais Degrelle, qui s'était bien gardé de redescendre, le contemplait, féroce, les bras croisés, à deux pas. Des interruptions, presque toutes du plus haut comique, scandaient sans arrêt l'ultime topo du ministre-président.

Il essaya, se voyant perdu, de l'émotion et du trémolo.

— Cocorico ! lança, déchaînant le rire général, un spectateur irrespectueux.

Ce fut la fin. Il fallut lever la séance, dans un brouhaha, une panique, une allégresse sans pareils. Dix ans plus tard, ceux qui me décrirent ainsi cette séance en jouissaient encore.

*
* *

Le public s'égaya.

Mais, pour Degrelle, l'affaire n'était pas finie. Elle commençait.

Le ministre Segers et son aréopage — on pouvait en être sûr — allaient tout faire pour étouffer le scandale. A quoi

servirait cet éclat si les répercussions au dehors étaient nulles ? Les quarante ou cinquante « bonzes » qui, à part les « Rexistes », avaient composé l'auditoire, se tairaient. Il suffirait donc que la presse aussi se tût. Généralement, n'assistaient à ces assises que les envoyés spéciaux des journaux catholiques. Il n'y avait qu'à alerter immédiatement les rédactions afin que rien ne parût, sinon une petite note indignée.

Effectivement, la presse catholique le matin, fut, pour les trois cents degrelliens, qui se précipitèrent sur elle, absolument décevante.

La Libre Belgique traitait l'incident en dix lignes banales, anodines, qu'on ne lisait qu'après des colonnes et des colonnes de copie assommante, en l'espèce le texte intégral des rapports soporifiques dont la lecture avait précédé la bagarre.

Le *Vingtième Siècle*, lui, allait plus fort. Du scandale, il ne soufflait mot. En fait, dans une première édition, il avait publié un compte rendu du plus haut pittoresque, rapportant exactement les propos, les réparties, les exclamations, les acclamations. Mais à la deuxième édition, le texte sacrilège avait disparu.

Donc on pouvait croire le poisson degrellien noyé.

*
* *

Il n'en était rien. Degrelle, roublard, et qui connaissait « le génie de l'étouffoir » de ces messieurs, avait pris ses précautions, avec une astuce diabolique.

Il avait été trouver le secrétaire de rédaction du *Soir*, journal « neutre » qui possédait, de très loin, le plus gros tirage des journaux belges. Le dit secrétaire général s'appelait Maurice Gauchez. Degrelle, astucieux, avait publié d'assez médiocres papiers littéraires de lui, dans *Rex*, et s'en était fait un ami.

« — Mon vieux Gauchez, voulez-vous avoir, pour le *Soir*, l'exclusivité d'un événement sensationnel ? Je vous promets que ce sera sensationnel ! Si vous le voulez, je vous donnerai le tuyau, et à vous seul. Mais, à deux conditions :

« Premièrement : silence complet jusqu'au moment des faits; deuxièmement : promesse d'un compte rendu de deux colonnes, avec ma photo dans le compte rendu. »

Degrelle a toujours été un maniaque des photos. Il prétend que c'est la photo, avant tout, qui accroche le lecteur.

Et il mettait à la disposition du *Soir* la reproduction d'un très beau portrait de lui, par le peintre liégeois Alfred Martin, un croquis « rex-appeal », séducteur à souhait.

Gauchez marcha. Aussi, parmi les correspondants de presse attablés au Congrès de Courtrai, se trouvait-il un rédacteur du *Soir*. Le ministre Segers n'imagina pas l'astuce. Et d'ailleurs, il eût pu difficilement la contrer. Si bien que, le matin, alors que la presse catholique se taisait et qu'on croyait, chez les « bonzes » du parti, le scandale public étouffé, le *Soir* publiait un long compte rendu, objectif mais écrasant, encadrant le dessin vainqueur du héros du scansale ! Trois cent mille numéros ! Cette vague énorme balayait les petites précautions prises, précautions qui trahissaient, tout juste, la mauvaise conscience de Segers.

Léon Degrelle avait aussi emmené dans son aventure — mais pour écrire des « choses vues », à ne publier qu'un jour plus tard — le plus brillant et le plus féroce chroniqueur de la *Nation Belge*, Charles d'Ydewalle, qui y alla, lui, le lundi matin, d'un récit hilarant où « chaque coup de boule de Degrelle dans les quilles des vizirs » était décrit avec une verve qui fit se tordre tous les lecteurs.

Ainsi, il n'y avait plus moyen d'arrêter le scandale. Le lundi soir, la *Libre Belgique* dut y aller d'une énorme tartine de commentaires, en italiques, en tête du journal. C'était un éreintage de Degrelle. Celui-ci s'en fichait absolument. Ce qu'il voulait, c'est qu'on parlât de son exploit, en bien ou en mal, et que le public s'effarât. Il se chargeait ensuite de l'affaire.

A Courtrai, le deuxième jour du congrès s'était passé dans la confusion. Les trois cents joyeux « bourreaux » du Parti Catholique avaient escorté, à travers toute la ville, le cortège des « bonzes », un drapeau rexiste en tête, en scandant la marche au cri, hurlé sans répit, de « Propreté ! Propreté ! »

Mais c'est dans le pays que, dès le lendemain, le scandale allait faire fureur.

*
* *

Scandale approuvé, d'ailleurs, de la façon la plus inattendue, par des personnalités éminentes telles que le secrétaire général de l'Université Catholique de Louvain, le célèbre professeur Van der Essen, qui avait envoyé sur-le-champ la lettre que voici au jeune iconoclaste :

« *Cher monsieur Degrelle,*

« *Votre impressionnant discours à Courtrai, la lettre très vraie, trop vraie, que vous avez, à bon droit, adressée à la* Libre Belgique; *le magnifique numéro de* Rex *que j'ai sous les yeux, me remplissent d'aise et de joie et il faut que je vous félicite d'une action aussi impétueuse qu'opportune.*

« *Je suis un quasi vieux, un peu plus vieux que M. Struye, puisque je dépasse la cinquantaine, mais je me sens bougrement rajeuni : votre effort me passionne et je me réjouis, dans mon esprit et dans mon cœur, des succès que vous récoltez.*

« *L'enthousiasme raisonné mais brûlant de plusieurs de mes fils restés près de moi, la joie secrète qu'a ma femme de penser que nos enfants auront comme conducteur un type de votre qualité, tout cela réchauffe mon foyer et entretient sa vie.*

« *A mes félicitations pour ceci, s'ajoute un sentiment de profonde gratitude qui s'alimente aux mêmes causes.*

« *Que la Providence veille sur vous et bénisse votre apostolat d'action.*

« *Croyez, cher monsieur Degrelle, à mes sentiments choisis et les meilleurs.* »

Mais chez les bien-pensants, on se voilait la face et, comme disait Degrelle, « on se saupoudroit de cendres l'occiput ».

Il n'est pas un « canard » catholique de province qui ne se crût obligé d'y aller de ses « deux colonnes bien tassées, mettant au pilori l'infâme profanateur, tressant des couronnes autour du vieux crâne pelé du ministre Segers ».

Degrelle jubilait !

Quand tout le monde eut bien expliqué que l'un était un monstre et l'autre un ange, il lança un nouveau pavé dans la marre : il provoqua Segers à un grand meeting contradictoire, à Bruxelles même.

Et où ? Au Palais des Sports !

« — Vous avez raison ? s'exclamait-il. Et j'ai tort ? Alors voilà une occasion magnifique pour vous de l'établir en face du pays !

« Au Palais des Sports ? Mais oui ! Vingt-cinq mille places ? Oui, vingt-cinq mille ! Ça fera donc vingt-cinq mille personnes qui pourront vous donner raison et m'agonir d'insultes ! Vous hésitez ? »

savait aussi. Mais il savait aussi que ça durerait peu de temps, le temps qu'il l'empoignât.

Il avait fait bâtir une estrade monumentale : encore dix mille francs de dépense ! Le public la contemplait, fort étonné, n'ayant jamais rien vu de pareil. Degrelle apparut, « net, alerte, dans un veston bleu, sa figure ne faisant qu'une tache claire lointaine dans la lumière dévorante des réflecteurs ». Deux mille, trois mille jeunes acclamèrent, *ses* jeunes. Les autres se turent. Ils attendaient. Ils étaient venus « pour voir ».

Il y eut, tout de suite, de quoi voir.

*
* *

A peine Degrelle eut-il entamé, n'importe comment, son exorde, des hurlements retentirent aux balcons du premier étage. C'étaient des communistes, perspicaces ceux-là, qui savaient que, si Degrelle parlait, il gagnerait. Eux l'avaient vu à l'œuvre, déjà, parmi les masses ouvrières; ils sentaient le danger qui montait. Ils avaient préparé un chahut de grande classe, destiné à faire sombrer l'assemblée dans la confusion.

En un éclair, Degrelle vit le péril. Et, en un éclair, il joua tout. On le vit rejeter sa veste, dégringoler quatre à quatre les imposantes marches de son estrade, se hisser par l'extérieur au premier étage, jusqu'aux balcons.

Et alors, quel spectacle ! « Bing, bong ! raconte un témoin, il rossait lui-même, face à vingt mille personnes, les chahuteurs. Fort comme un bûcheron, il les flanquait knock-out, les quatre fers en l'air, dans tous les sens. Les vingt mille personnes, absolument ahuries, d'abord, par ce début de meeting qui dépassait, en originalité, tout ce qu'on avait prévu, se mirent à applaudir, à acclamer ce match qui faisait tellement couleur locale ! Des jeunes Rexistes couraient, tombaient la veste à leur tour. En quelques minutes, les hurleurs communistes furent bottés, expulsés, liquidés. Degrelle remonta une deuxième fois à la tribune, vainqueur à la boxe, applaudi à tout rompre par l'assemblée, prise de sympathie et mise en gaieté. »

Degrelle eut « sa » foule. Il la brassa, la fit crier d'indignation lorsqu'il dénonça le scandale des « pourris », non seulement des pourris du parti catholique, mais de tous les partis; il l'émut aussi, intensément, lorsqu'il évoqua le sacri-

fice des morts de la grande guerre — le 11 novembre bafoué par les politiciens corrompus et profiteurs.

Au bout de deux heures (car ces meetings géants duraient deux heures, deux heures et demie, sans que jamais Degrelle consultât la moindre note, ni bût jamais une seule goutte d'eau), les vingt mille personnes étaient conquises, acclamaient, se dressaient, électrisées, pour le « Vers l'Avenir » final, chant national belge que Rex, dès alors, faisait sien. Le fleuve humain s'écoula, enthousiaste, charriant à travers les rues de Bruxelles, pour la première fois, la passion de la foi rexiste.

*
* *

La presse avait bien dû assister à l'assemblée géante. Le forfait de Segers avait bien dû être noté. De même que le succès complet du tout jeune orateur sur une masse d'auditeurs d'une ampleur sans précédent. Les comptes rendus, favorables, défavorables, ajoutèrent encore au tapage que Degrelle, déchaîné, porta tout de suite, et partout, au maximum.

Les jeunes Rexistes, électrisés par la bagarre et par le triomphe du Palais des Sports de Bruxelles, l'appelaient partout, lui louaient, décuplant son audace, des salles gigantesques, les plus grandes, les plus imprévues qu'on trouvait : à Liège, une usine immense, désaffectée, où quinze mille personnes vinrent s'entasser dans un fouillis fabuleux de rails, de chariots, de marteaux-pilons; à Namur, aux Halles; ailleurs dans des casernes désaffectées, d'anciens couvents. Chaque nuit, Degrelle parlait deux fois, trois fois, quatre fois, à des milliers d'auditeurs, commençait la série de ses meetings à six heures du soir, terminait à minuit, à une heure, à deux heures du matin, acceptant n'importe quelle contradiction, faisant face à n'importe quelle bagarre.

On l'appelait en Flandre comme en Wallonie.

A Anvers, la ville même du ministre Segers, un énorme meeting fut organisé également. La police municipale, au service des vieux politiciens, guettait la bagarre pour clore, dès le début, l'assemblée. Des communistes hurlèrent comme à Bruxelles. Aussitôt, le commissaire en chef, en grand uniforme de gala, monta l'escalier qui conduisait à l'estrade, avec l'intention, bien évidente, de profiter de l'incident pour lever la séance, illico presto.

La salle s'arrêta, figée.

On entendit alors la voix de tonnerre de Degrelle :

— Qu'est-ce que vous venez foutre ici, vous l'amiral ?

A dire le vrai, le commissaire en chef portait un uniforme à palmes qui évoquait un haut personnage de l'Amirauté. Mais l'exclamation de Degrelle avait été si drôle, et si insolente, que la salle partit d'un rire immense, cependant que « l'Amiral » sombrait dans le ridicule et battait en retraite. En cinq minutes, les communistes furent rossés, vidés. Et, à Anvers comme à Bruxelles, Degrelle connut le triomphe.

Un *Rex* flamand paraissait maintenant chaque semaine, en même temps que le *Rex* de langue française. Un *Rex* en langue allemande avait été aussi lancé pour les populations d'Eupen et de Malmédy (qui éliraient un député rexiste quelques mois plus tard). Ces trois tirages grimpaient, grimpaient, arrivaient à des chiffres astronomiques.

*
* *

Degrelle n'avait quand même pas perdu tout espoir de mettre fin au scandale des « pourris » pacifiquement.

Que le Parti Catholique s'épurât à fond, il applaudirait aussitôt.

Mais il eût fallu d'abord liquider le chef de la vieille Droite, le ministre d'Etat Segers en personne.

Degrelle, en effet, avait reçu, depuis le début de sa campagne, de fort graves précisions et une documentation on ne peut plus officielle sur les tripotages auxquels ce Segers s'était livré aux dépens de la *Caisse d'Epargne* belge, c'est-à-dire des petites gens et de l'Etat, pour essayer de renflouer — en vain — ses banques en déconfiture, et où, malgré la déconfiture, il avait continué, lui, à toucher des prébendes impressionnantes.

Degrelle avait rédigé une brochure terrible, avec toutes les précisions utiles à l'appui. Au moment où il allait la lancer, des personnalités intervinrent, demandant à Léon Degrelle communication de son texte, promettant de décider, en catimini, Segers à démissionner.

C'était un piège de plus. Segers promit tout ce qu'on voulut, pour gagner du temps, puis prépara une séance du Parti Catholique où il serait couvert de compliments, fleuri, prié de rester.

Ce fut une séance mirifique. Un dirigeant nommé Paul

Struye (il deviendrait ministre belge de la Justice et président du Sénat !) cria bien fort que Segers était « le drapeau du parti catholique ». (Je ne voudrais pas d'un drapeau pareil pour pan de chemise », riposta, le soir même, Degrelle dans ses meetings.) La presse catholique fit une publicité énorme à cette séance de « réparation » et de glorification.

*
* *

Après cela, on était sûr que Degrelle, ayant eu la naïveté de montrer à l'avance ses armes à l'ennemi, ne se risquerait plus à les employer.

Trois jours après, sa brochure sortait ! Elle était d'une violence inouïe. Le titre à lui seul était effarant : « J'accuse Monsieur Segers d'être un cumulard, un bankster, un pillard d'épargne et un lâche. » L'honneur de Segers était traîné dans la boue au long de trente-deux pages de véritable saturnale.

On jugera du ton, simplement, par ces dernières lignes de la brochure, clôturant l'énumération des hauts faits du ministre :

« *Segers s'était imaginé pouvoir remonter de ces fumiers banco-politiciens à l'estrade de nos assemblées : « Entre copains, où les véreux font nombre, tout s'arrange... », pensait-il. Tout s'arrangeait ! Mais maintenant plus rien ne s'arrangera ! Nous en avons plein les bottes des salauds, des aventuriers et des pourris. Ils s'en iront tous. Ne comptez pas sur leur puanteur, Segers, pour camoufler la vôtre.*

« *Vous, Président de la Fédération des Cercles, plus que n'importe qui, vous deviez être prudent, désintéressé, vous tenir en dehors de toutes ces combinaisons écœurantes. Vous êtes tombé là-dedans comme dans une fosse d'aisance et vous voudriez, dégoulinant sous votre « manteau d'hermine », nous refaire le coup de la vertu !*

« *Nous ne marchons plus. Nous vous crions : A la porte ! Il n'y a plus de pompe qui puisse vous nettoyer ! Qu'on ne vous voie plus ! Qu'on ne vous entende plus ! Il faut filer tout de suite. Sinon vous ne vous échapperez plus, ni vous, ni le troupeau des autres pourris qui, comme vous, démasqués, marqués au fer rouge, vont s'enfuir sous nos coups de massue.*

« *Segers, vous avez perdu la partie, vous ne résisterez pas à cette bataille impitoyable, juste châtiment de vos erreurs, de votre cupidité, de votre amoralisme.*

« *N'attendez pas l'effondrement.*

« *Prenez votre petit chapeau boule, détalez sans plus rien dire.*

« *Foutez le camp.*

« *Ne perdez plus une minute.*

« *Compris ?* »

Le public s'épongea, suffoqué !

*
* *

Segers n'eut plus d'autre ressource que d'attraire Degrelle devant les tribunaux, décidé à le coincer et à le ruiner, car il lui réclamait trois cent mille francs de dommages et intérêts.

Il y eut un frémissement épouvanté dans les milieux rexistes.

Que fit Degrelle ?

La semaine suivante, il sautait sur un deuxième « bonze », le sénateur Philips, le grand homme de la Finance catholique, et le traita, à son tour, de façon horrible !

Nouveau procès, nouvelle demande de dommages et intérêts !

Degrelle n'en devint que plus déchaîné.

Chaque semaine, son numéro de *Rex* scalpait, dépiautait, étripait un nouveau « pourri ».

« *Quand on se bat, on fonce.*

« *On ne fonce pas pour jouer, mais pour vaincre.*

« *On le fait avec des mots pleins et explosifs comme des balles qui portent. La lutte pour un Idéal n'est pas du tir à blanc.* »

Et tous y passaient : les Catholiques, avec les Van de Vyvere (ministre d'Etat), les Van Cauwelaert (ministre d'Etat), les parlementaires : Carnoy, Brusselmans, de Burlet; les Socialistes avec leur leader Anseele (ministre d'Etat) dont le scandale de la *Banque du Travail*, avec ses cent cinquante millions engloutis aux dépens du prolétariat et de l'Etat, valait le scandale du *Boerenbond;* les libéraux, avec les Franqui (ancien ministre), Dens (ancien ministre), etc.

C'était du massacre !

Au bout de trois mois, Degrelle collectionnait une gerbe de procès qui totalisaient deux millions trois cent mille francs en demandes de dommages et intérêts.

*
* *

Rex était entré ainsi dans l'année 1936, année qui allait voir, brusquement, sa campagne de « propreté » plébiscitée, de façon triomphale, par les électeurs belges.

Mais, en ce début d'année, si inattendu que cela paraisse, les ponts avec le Parti Catholique n'étaient pas encore officiellement rompus.

Certains espéraient toujours — Degrelle en tête — que le Parti comprendrait à temps, opérerait à temps les réformes radicales que, non seulement Rex réclamait, mais que « les éléments les plus sains du parti catholique » réclamaient.

Mais les chefs étaient trop enfoncés dans les scandales dénoncés. Ils ne pouvaient plus se retirer de « ce monceau gluant d'immondices », pour employer le langage de Rex.

Ils préférèrent laisser Degrelle courir seul à sa croisade, certaine que, seul, il se perdrait.

« *Nous devons*, écrivait-il, *retourner à des temps spartiates, guidés par des chefs rudes et intraitables, sans compromissions et sans flétrissures.*

« *Bousculant un régime taré, sceptique, vidé d'idéal, la génération nouvelle doit imposer, au plus tôt, au pays, son honnêteté, et son intransigeance.* »

Le 21 février 1936, le Parti Catholique annonça la rupture des contacts avec Rex et interdit à ses membres toute collaboration avec le jeune mouvement révolutionnaire.

« *Les mystiques*, répondit Degrelle, *vont jusqu'au bout de leurs rêves, car rien ne les déçoit jamais.* »

Et il fonça droit devant lui.

CHAPITRE XII

La doctrine et l'homme

Le sort en était donc jeté.

Au fond, cette décision du Parti Catholique, qui préférait ne pas nettoyer sa corruption interne pour ne pas l'avouer, libérait Léon Degrelle de la gangue des anciens partis.

Bien sûr, il avait, depuis longtemps, dépassé le stade des partis haineux, qui cloisonnaient arbitrairement, alors, les différents secteurs de la population belge.

Il n'admettait plus qu'incroyants et croyants fussent divisés. « On peut, disait-il, rapprocher les uns des autres dans le service de l'Etat, après s'être mis d'accord sur une série de mesures dignes, justes, qui assurent définitivement le respect des consciences, des croyances, et les institutions qui les maintiennent. »

Et, en fait, Degrelle atteindra très rapidement ce but : croyants et incroyants se réconcilieront fraternellement au sein du Rexisme, d'accord pour concéder à l'Eglise catholique la plénitude des droits indispensables à l'exercice de sa mission; d'accord pour réaliser l'égalité matérielle des deux systèmes scolaires belges, l'enseignement laïc et l'enseignement confessionnel; d'accord pour assurer, grâce à une poli-

tique propre, nette, idéaliste, le « climat » qui favorise l'épanouissement d'une haute vie spirituelle; d'accord tous, aussi, pour ne plus permettre à certains membres du clergé de se fourvoyer dans les empoignades politiques, laissant enfin « à César ce qui est dû à César » comme le Christ l'avait si justement dit.

*
* *

Pas plus que Degrelle n'admettait la politique qui opposait les consciences, il n'admettait la politique qui opposait, en Belgique, les citoyens de langue française et les citoyens de langue flamande. Ces luttes linguistiques lui apparaissaient comme aussi injustes, et aussi artificiellement maintenues que les luttes religieuses.

Dès l'Université, nous l'avons vu, sur le terrain le plus brûlant qui fût, le terrain de la jeunesse, où tout est excès, intransigeance, passion, il avait réalisé déjà un rapprochement profond, voire une réconciliation.

Immédiatement, Rex avait mis en pratique, au sein de son organisation, ces principes de paix linguistique, dans l'égalité absolue, dans la justice absolue et dans le respect mutuel, tels qu'il les avait prônés dès son adolescence, alors qu'il écrivait, collégien, son tout premier ouvrage « Méditation sur Louis Boumal ».

Aussi Rex fut Flamand en Flandre, Wallon en Wallonie, bilingue à Bruxelles, terre de rencontre des deux communautés. Partout, des orateurs flamands parlaient au peuple flamand. Seul Léon Degrelle, virtuose de la langue française, faisait exception, mais parce que les Flamands l'avaient adopté comme un des leurs, « lui accordant la grande nationalisation flamande », comme l'écrivit un des plus fameux littérateurs de Flandre. Et encore eut-il l'élégance, malgré la difficulté, de s'adresser, l'une ou l'autre fois, en langue flamande à son auditoire.

Aussi les Flamands se sentaient-ils, à Rex, chez eux. Rex-Flandre était à eux. Les liens qui les unissaient à Léon Degrelle étaient des liens strictement personnels. Lui seul, par qu'ils l'aimaient, était au-dessus d'eux, placé par eux au-dessus d'eux.

Le programme flamand de Rex était si justement audacieux que, tout naturellement, les éléments les plus nationalistes de Flandre, les V.N.V. (*Vlamsch Nationalist Ver-*

bond), dont la représentation au Parlement était, en 1936, fort importante, firent, à la fin de l'année, avec Rex, une alliance qui eût pu marquer la réconciliation définitive des citoyens des deux communautés de la Belgique.

Mais on est loin de cette fraternisation à présent : la Belgique de l'après-guerre, affaiblie par la perte du Congo et par l'étouffement de tout idéal, a vu le séparatisme de jadis redresser dangereusement la tête, du côté wallon cette fois-ci, les Marxistes de Wallonie préférant désormais une république populaire, à eux, à l'unité patriotique.

Degrelle, lui, resta toujours cher aux Flamands, parce qu'il était celui qui, du dehors, les avait compris, les avait défendus, avait eu le courage de jouer tout pour eux, son avenir personnel comme son Mouvement, dans le but d'assurer la reconnaissance des droits et l'honneur de la Flandre. Et c'est en commandant au front de l'Oder des milliers de volontaires flamands et de volontaires wallons, contre le bolchevisme, unis fraternellement dans l'ultime sursaut de la lutte, qu'il terminera, en 1945, chef également aimé des uns et des autres, son épopée fameuse du front de l'Est.

*
* *

Degrelle ne pouvait pas admettre, davantage, les oppositions sociales que maintenaient les partis.

Il se refusait à reconnaître au Marxisme le monopole de la passion sociale et de l'action sociale. Tout le monde avait le droit de comprendre le peuple, de l'aimer, de l'aider, de le sauver. D'ailleurs, Rex n'était pas une chose et le peuple une autre chose. « Rex, proclamait Degrelle, était peuple, élément intégrant du peuple :

« Nous sommes peuple. Nous ne sommes pas avec le peuple, nous ne venons pas au peuple : nous sommes le peuple lui-même, qui se réveille et qui regarde avec audace et confiance, l'avenir, parce qu'il veut vivre. C'est de l'intérieur du peuple que nous entendons faire jaillir le salut, non en lui reconnaissant une compétence universelle, mais en l'amenant à consentir et à collaborer aux solutions de salut public.

« Nous voulons, nous, entre l'homme d'Etat et le peuple, un courant de confiance, d'abandon et, disons le mot, d'amour ! »

De même qu'il voulait réconcilier croyants et incroyants,

Flamands et Wallons, il voulait réconcilier les Belges dans un même souci de la justice sociale et du respect de tous les travailleurs, quelle que fût la « classe » à laquelle ils appartinssent.

Si Degrelle avait voulu, d'abord, conquérir le parti catholique belge, ce n'était pas seulement pour le « nettoyer », le purifier, c'était pour lui faire dépasser la ligne étroite des vieilles luttes sectaires et en faire un grand parti national, ouvert à tous les Belges, catholiques ou non, flamands ou wallons, travailleurs manuels ou intellectuels.

La conquête du Parti Catholique n'eut donc été qu'une étape, étape où il eut risqué, d'ailleurs, de s'envaser.

L'ukase de février 1935 lui permit de sauter par-dessus cette étape.

Du coup, il pouvait offrir ouvertement, sans transition, à tous les Belges, le grand programme national de réconciliation et d'action qui, depuis longtemps, mûrissait en lui.

C'est à Namur, à la Bourse, devant des milliers d'auditeurs enfiévrés — Namur est la ville la plus calme, la plus « empotée » de Belgique ! — que Léon Degrelle lança, le 23 février 1936, alors qu'au loin se dessinaient les élections générales, les grandes bases politiques de son programme.

Nous les transcrivons telles que les résuma la presse de l'époque :

A. — LA DEPRESSION DU PAYS EST PROFONDE

1. Affaissement moral : *tous les ressorts du pays ont été détendus par les scandales politico-financiers, par la dictature de l'hyper-capitalisme en Belgique et au Congo; par l'affairisme généralisé, les cumuls, la démoralisation des cadres administratifs; par le découragement de tous les gens honnêtes devant l'impunité des élites coupables.*

2. Affaissement matériel : *l'expérience du gouvernement Van Zeeland va se terminer par un échec, le chômage est en croissance redoutable, la dévaluation a saigné le pays.*

3. Affaissement politique : *c'est le désordre dans tous les partis, livrés, à la veille des élections, à des querelles intéressées.*

ON SENT QUE CELA NE PEUT PLUS DURER, QU'IL FAUT EN FINIR.

B. — L'OPERATION CHIRURGICALE

Des cataplasmes, des purgatifs et des saignées à la manière politicienne ne suffisent plus.

Il faut opérer le pays, c'est-à-dire apporter un ensemble cohérent et complet de réformes politiques, économiques et sociales, et notamment :

1. *Un Gouvernement durable, compétent, décentralisé.*
2. *Un Parlement revenu à sa mission constitutionnelle — examen et vote du budget — siégeant deux mois sur douze.*
3. *Un réseau corporatif, essentiellement social, basé sur la solidarité des classes, à la fois compétent et précis.*
4. *Un suffrage universel intégral, familial et féminin.*
5. *Le référendum populaire, assurant un contact direct entre le pouvoir et le peuple.*
6. *La déprolétarisation des masses, par la décentralisation des richesses : la terre aux paysans, la maison à l'ouvrier, la protection des classes moyennes.*
7. *La mise au pas du capitalisme : responsabilité personnelle des administrateurs de sociétés, limitation du nombre des mandats, contrôle rigoureux des banques, décentralisation du crédit.*
8. *La protection des classes laborieuses, par l'établissement d'une Magistrature du Travail et d'une Charte du Travail.*
9. *La guerre au chômage, par la création d'industries nouvelles, le règlement du travail des étrangers, la suppression du travail des femmes mariées grâce au salaire familial, la construction de 75.000 maisons ouvrières, le retour partiel du peuple au sol.*
10. *Le redressement physique et moral de toute la nation, le retour aux vertus profondes de la famille, du travail, de la terre, de l'économie, de l'honnêteté, de la solidarité et de la fraternité humaine.*

C. — QUI SERA LE CHIRURGIEN ?

1. *Un parti ? Non, car ils constituent la source du mal, par leur irresponsabilité, leur incompétence, leur instabilité, leur morcellement, leurs trafics électoraux, leur immunité et leur impunité.*

2. *IL FAUT UNE FORCE NOUVELLE ET LIBRE, connaissant les foules, sachant leur parler et les comprendre, un rassemblement massif réunissant la majorité absolue des citoyens : ce ne sera aucun parti actuel, ce sera REX, point de concentration, aujourd'hui déjà, des travailleurs de toutes les classes et des honnêtes gens de tous les partis.*

D. — REX ET LE PARTI CATHOLIQUE

1. *Le parti catholique ne veut pas s'entendre avec Rex : il n'y eut jamais de sa part un appel; il y eut, au contraire, des persécutions camouflées, un refus constant d'en appeler au grand public dans des polls qui — on le sait — verraient Rex vainqueur.*

2. *Rex, de son côté, ne voit pas la possibilité de s'entendre avec le parti catholique :*

L'épuration s'est faite dans la panique et sous la terreur : elle sera fictive.

Conservateurs et Démocrates se valent.

Nous n'admettons pas les clans actuels qui nient tout travail effectif.

Nous ne croyons ni à l'autorité, ni à l'unité, ni au dynamisme de ce parti.

Il faut d'autres hommes, et d'autres méthodes.

Et puis, il faut des bases nouvelles, et beaucoup plus larges.

E. — LA PACIFICATION REXISTE

Rejetant les clans et les partis, Rex veut rassembler TOUS LES HONNETES GENS, croyants ou incroyants, dans :

1. *LA PAIX SOCIALE : par la solidarité de toutes les classes.*

2. *LA PAIX LINGUISTIQUE : par l'épanouissement des deux cultures.*

3. *LA PAIX RELIGIEUSE : par le respect des consciences, le retour à la morale, l'égalité scolaire absolue.*

Pour cela, il faut rejeter les bases électorales des partis actuels et leur substituer UN GRAND MOUVEMENT POPULAIRE ET NATIONAL.

*
**

On le voit, les scandales n'étaient pas l'essentiel de la vaste campagne de redressement politique de Degrelle.

« Il fallait — a raconté un témoin — l'entendre, habile, amorcer, grâce à eux, ses meetings. Il parlait de tel ou tel « pourri », ou de tous les « pourris », les décrivant avec les mots cocasses qui rendent si amusant son langage. Devant le public, ces bonshommes s'animaient, avec leurs tics, leurs manies, leurs déformations physiques. La foule riait, se tordait. Puis, lorsqu'il démasquait les brigandages de ces « banksters », comme il les appelait, elle s'excitait, s'indignait, frémissait, huait. »

« De là, insensiblement, Degrelle passait à la critique des institutions qui permettaient de tels scandales, qui étaient « le nid normal de ces œufs pourris ». La « Démocratie » se trouvait ainsi, tout naturellement, mise en accusation, l'anarchie de ses gouvernements, improvisés selon les humeurs et appétits des groupes, sans souci des compétences, ni des qualités techniques, renversés au premier mécontentement. Degrelle établissait que la moyenne des gouvernements en Belgique avait été, depuis 1918, de huit mois par équipe ministérielle :

« — Quelle usine, s'écriait-il, pourrait être dirigée dans des conditions pareilles, si tous les huit mois, on changeait de tout ?

« Et la Belgique est une usine, où il y a huit millions d'employés et d'ouvriers et où les dépenses s'élèvent par an, à des dizaines de milliards ! »

La foule applaudissait.

« — Et les parlementaires ! reprenait-il. C'est pire encore ! Non seulement ils n'épaulent pas ces déménageurs gouvernementaux, mais ils sabotent encore le travail fragmentaire, passager, qu'un ministre ou l'autre peut accomplir !

« Leur compétence ? Mais le pire âne peut être élu. On a bien vu en France un cabaretier battre, à plate couture, Georges Claude, le savant à la réputation universelle. Un grand juriste, un spécialiste, hors de pair, des questions politiques est à peu près sûr de ne pas être élu, parce que manquant d'entregent démagogique. Ce n'est ni la compétence, ni même le peuple qui fait l'élu, c'est le « gang » par lequel il est poussé en avant !

« Les députés se rattrapent-ils par leur travail, une fois

arrivés dans les assemblées ? Mais le Parlement est une foire ! On n'y écoute rien, on n'y fiche rien ! On y vient, on n'y vient pas, le traitement est le même.

« Les Commissions ? Le beau subterfuge pour faire croire que, dans l'ombre, on travaille ! On ne travaille pas plus dans les Commissions (à part deux ou trois maniaques de certains problèmes) que dans l'enceinte publique où là, au moins, on est sous l'œil des journalistes et des spectateurs.

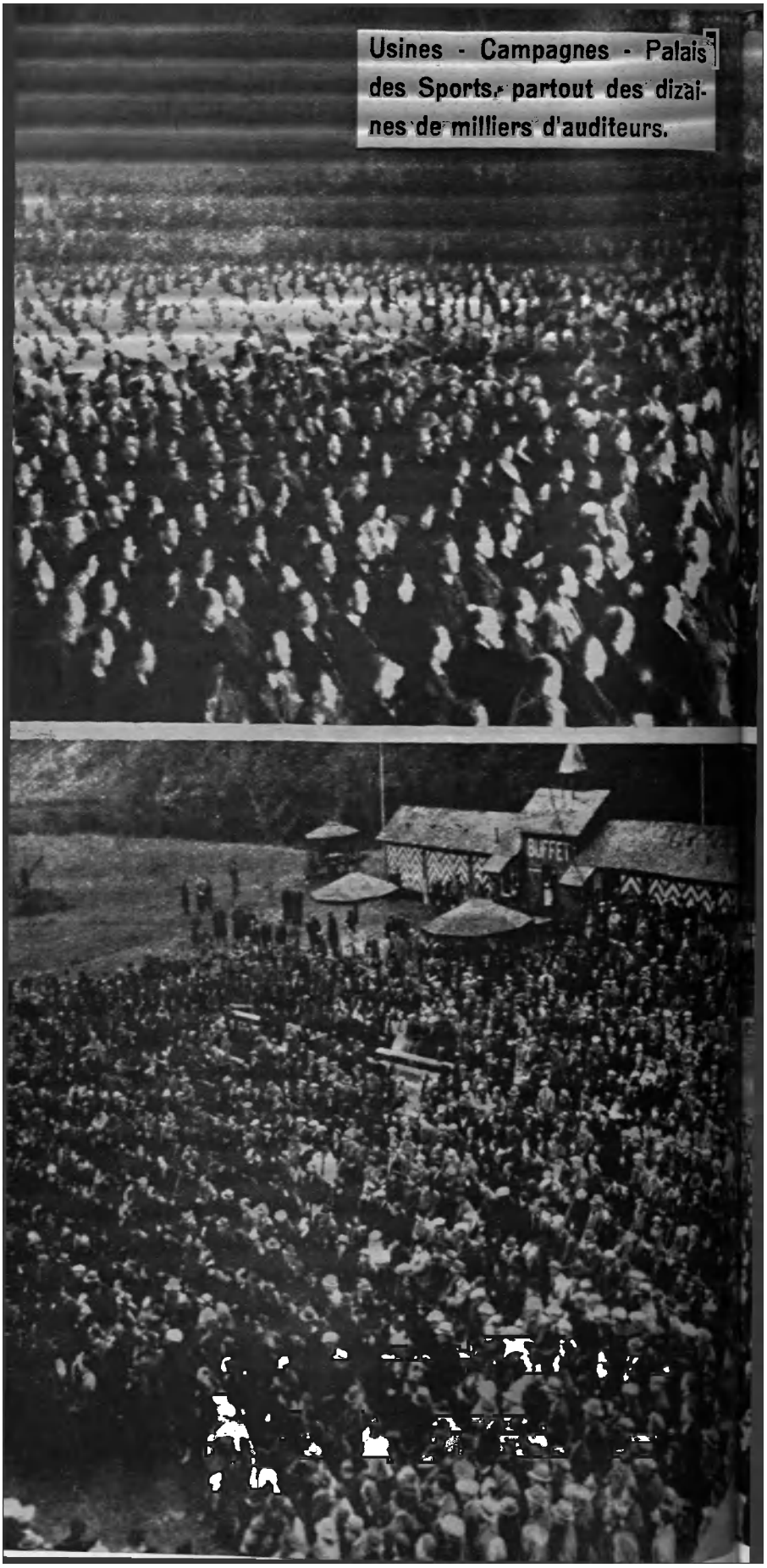
« Œil qui n'impressionne guère, d'ailleurs, les députés ! Ils papotent, écrivaillent, lacèrent des papiers, en sèment les débris sur les tapis, sirotent des boissons gratuites, somnolent. Souvent il n'y a à peu près personne. A une séance de nuit où on discutait le budget du Congo, il y avait, pour écouter le ministre, un député en tout ! Des séances du soir avec cinq, sept, huit présences au total, sont des spectacles courants. »

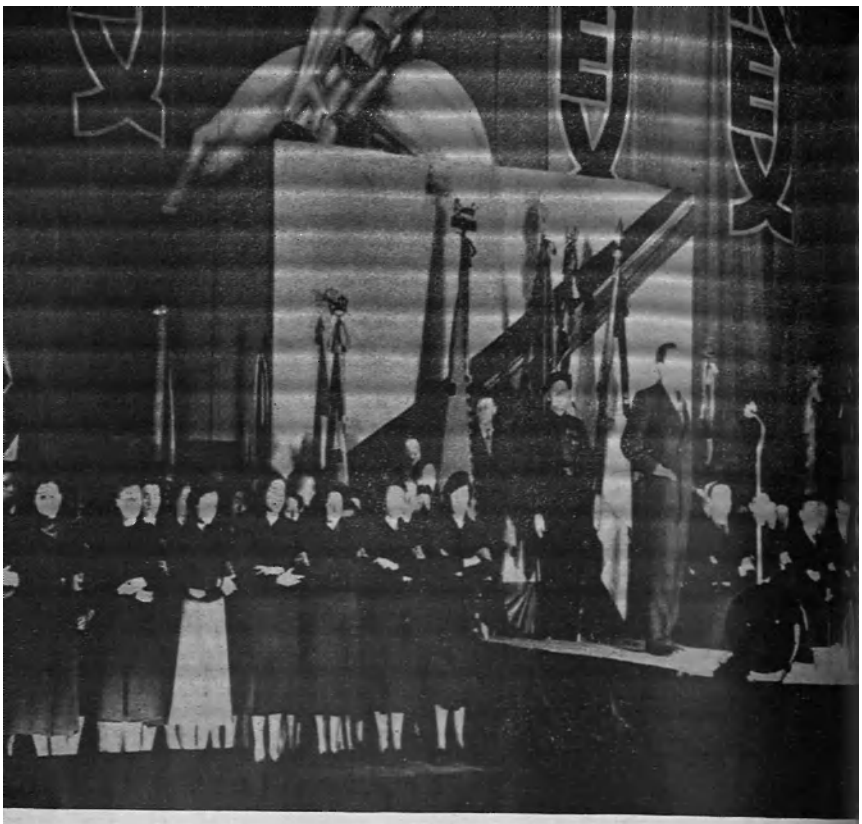
*
* *

Et Degrelle passait à son plan de réforme du Parlement, ramené à sa principale mission constitutionnelle : « le contrôle des impôts, et ne siégeant plus — toujours dans le respect exact de la Constitution Belge — que deux mois par an, les dix autres mois étant laissés aux ministres pour leur permettre de travailler, au lieu de les condamner à assister, chaque jour, au Parlement, à des séances sans fin où plastronnent des incompétents, des pompiers, des ânes, ou d'inutiles ramageurs ».

Degrelle voulait aussi améliorer, dans la mesure du possible, le suffrage universel, par l'établissement du suffrage familial, accordant, au père et à la mère, des voix supplémentaires au nom de leurs enfants, « patrie vivante, disait-il, aussi importante, certes, que les vieux électeurs, gâteux, finis, rameaux morts à qui la Démocratie donne les droits qu'elle refuse à la sève et à la vie.

« De là, poursuit notre témoin, Degrelle passait au problème linguistique et au problème social. Il attirait à lui, dans un grand élan, les travailleurs des champs pour lesquels il prônait une politique hardie de morcellement des terres. Il enthousiasmait les travailleurs des usines avec son audacieux programme social concernant les salaires, les logements (construction de soixante-quinze mille maisons ouvrières), les loisirs, la protection du travail par la création de juridic-


Usines - Campagnes - Palais des Sports, partout des dizaines de milliers d'auditeurs.
BUFFET



Tribunes grandioses, foules comme jamais un homme politique n'en avait réunies en Belgique (ni en réunit depuis lors).

tions spéciales. Il faisait vibrer ses énormes auditoires prolétariens, en peignant, avec une émotion grondante, leur vie de miséreux à l'usine, dans les ruelles souillées par les fumées des charbonnages et les émanations des fabriques de zinc, dans les taudis sordides où s'anémiait la femme, où s'étiolaient les gosses. L'indignation grondait en lui, il faisait jaillir de la foule des exclamations indignées ou des larmes. Il prenait les esprits et il prenait les cœurs. Il conquérerait le cœur du peuple avec une telle intensité que, quelques mois plus tard, il connaîtrait ses plus grands succès dans les bassins ouvriers dits « rouges » : Charleroi élirait un député rexiste; Verviers, deux; Liège, trois députés et deux sénateurs ! Un de ces nouveaux députés était un ancien syndicaliste socialiste, tandis qu'un des sénateurs était un incroyant, un savant admirable, Charles de Fraipont, professeur de Paléonthologie à l'Université, connu dans le monde entier. »

*
* *

Ainsi le programme politique et social qu'exposait Degrelle était vivant pour les intelligences, mais il était, surtout et avant tout, *sensible*. Degrelle se moquait joyeusement des « pondeurs de théories ».

« — Il me font penser, s'esclaffait-il, à ces esprits supercalés qui écrivent des livres irréfutables sur la tactique parfaite en amour et attrapent une claque en pleine figure au premier baiser qu'ils essayent de donner ! »

Degrelle, lui, agissait en même temps qu'il expliquait. Sa doctrine, dans l'âme de la foule, vivait. D'autres de ses collaborateurs écrivaient des ouvrages bien tassés où ils exposaient, avec les alinéas désirables et avec de belles accolades, toutes les ramifications des théories degrelliennes. Une littérature fort complète est restée, exposant, point par point, le programme de Léon Degrelle, des « Principes Rexistes » de Jean Denis qui fut député de Namur, au « Léon Degrelle et le Rexisme » (à Paris, chez Fayard) où l'excellent écrivain Pierre Daye a très bien décrit, en une synthèse qui vaut toujours, les positions doctrinales de Rex sur les points essentiels : « Contre la dictature de l'argent. - Unitarisme, et non Totalitarisme. - Existence et intégrité de la famille. - Politique de natalité. - La vraie protection de l'enfance. - Nécessité d'une réforme agraire. - Les professions industrielles et

la Charte du Travail. - Les professions commerciales et les employés. - Les « Ordres ». - Les professions dans la Communauté. - Les communautés culturelles. - La communauté nationale. - Organisation corporative. - La paix scolaire et religieuse. »

*
* *

Mais Rex n'était pas seulement un mouvement politique, c'était un mouvement d'âmes. Toujours Degrelle reviendra sur ce leit-motiv : ce ne sont pas seulement les institutions qu'il faut changer, ce sont les consciences qu'il faut renouveler, élever, transfigurer. Son livre essentiel s'intitulera « Révolution des Ames ». Et, en exil, il reviendra sur le même thème en créant le volume : « Les Ames qui brûlent ».

En pleine bagarre, il avait le courage d'élever sans cesse le grand débat ouvert par lui devant le peuple belge. L'essentiel se trouvait bien au-delà des scandales et même des réformes institutionnelles :

« Les remous qui agitent l'opinion et bouleversent les nations, ne sont que des épisodes, écrivait-il.

« Les réformes partielles ne changent rien à ces cascades d'accidents.

« Changer les hommes serait un ouvrage bien décevant s'il ne s'accompagnait d'un travail essentiel au fond des âmes, d'une transformation des bases mêmes de notre temps.

« Tous ces scandales, cette déchéance de l'honnêteté et de l'honneur, cette impudeur dans la certitude de l'impunité, cette passion de l'argent qui balaye conventions, dignité, respect de soi-même, cette immoralité devenue inconsciente, décèlent un mal infiniment profond qui réclame des remèdes d'une égale ampleur.

« La déformation des consciences, qui scandalise et même effraye aujourd'hui, n'est que la conclusion d'une longue déchéance des vertus humaines et spirituelles; c'est la passion de l'or, la volonté d'être riches n'importe comment, c'est la frénésie et l'affreux matérialisme de notre temps, l'appétit immédiat du sensible et du palpable, l'égoïsme monstrueux de la lutte pour soi seul, qui ont corrompu les hommes et, à travers eux, les institutions. Le monde est, de plus en plus, préoccupé des joies banales du confort et de la richesse : s'il se recroqueville sur lui-même, c'est pour garder ou gagner le maximum.

« La lutte des clans financiers en est un témoignage.

« La lutte des peuples riches et des peuples pauvres en est un autre.

« Chacun ne vit plus que pour soi, laisse dominer sa vie au foyer, au métier, au sein du pays, par un égoïsme constant qui a converti les hommes en loups haineux, aigris ou cupides.

« Nous ne sortirons de cette déchéance que par un immense redressement moral, en réapprenant aux hommes à aimer, à se sacrifier, à vivre, à lutter et à mourir pour un idéal supérieur.

« Et c'est parce que nous avons saisi la nécessité, à côté d'un ensemble de réformes structurales, d'un retour à l'héroïsme, à l'abnégation, au désintéressement, à la fraternité, que nous voulons apporter des bases sûres et durables à la reconstruction du pays de demain. »

*
* *

On comprend que de tels appels remuaient le fond des consciences, apportaient à Léon Degrelle des dons d'âme d'une merveilleuse pureté; jeunesse, par rafales immenses, travailleurs, paysans aux yeux nets comme leurs paysages, anciens combattants (des milliers d'anciens combattants de la guerre 1914-1918 se rallièrent à Degrelle), qui avaient vu piétiner leurs souffrances et frémissaient en entendant ce jeune Croisé qui rendait enfin un sens à leur sacrifice.

On comprend aussi qu'une campagne politique d'un envol si exaltant remplissait d'étonnement, voire de stupeur, les innombrables écrivains étrangers que les journaux expédiaient comme envoyés spéciaux, suivre cet extraordinaire Degrelle dans ses « tournées » de cette année 1936, fameuse dans l'histoire du Rexisme.

Un de ceux qui écrivirent alors sur ce sujet les notes les plus profondes, les plus humaines, fut le grand poète et romancier français, Robert Brasillach. Brasillach ne connaissait pas alors personnellement Degrelle. Il vint l'étudier, envoyé par la maison d'Editions Plon qui voulait publier un livre sur le chef de Rex.

D'abord, ce qui frappa Brasillach, ce fut le caractère vivant du Rexisme :

« *C'est le terme de santé*, écrivit-il, *qui vient en effet le premier à l'esprit lorsqu'on pense au jeune mouvement. Il*

désire, tout d'abord, retourner à la vérité, à la réalité, c'est-à-dire non pas déifier le concept de la race ou le concept d'Etat ou celui de classe, mais considérer une nation dans son ensemble vivant. La révolution à accomplir est une révolution à la fois morale et réaliste. Elle consiste à rendre à chacun sa dignité, et à construire un Etat fondé non pas sur des mythes ou sur le dangereux individualisme, mais sur les réalités sociales de la famille et de la profession. Il est assez significatif de retrouver dans le Rexisme, beaucoup plus encore que quelque parenté avec le Fascisme italien ou le Racisme national-socialiste, des idées qui ont été chères à La Tour du Pin, aux traditionnalistes du XIXe *siècle, à* L'Action Française, *et, aujourd'hui, à Salazar ou au comte de Paris.*

« *Ces idées, elles sont adoptées par des centaines de milliers d'hommes, jeunes pour la plupart, qui les vivent avec une force dont nous avons mal idée. Et devant cette révolution à la fois nationale et sociale, qui fait paraître si timides les anciens partis, il ne faut pas s'étonner si ceux qui sont encore attachés aux vieilles erreurs s'inquiètent.*

« *Léon Degrelle, comme tous les hommes jeunes de notre temps, a compris que la tragique faute des partis avait été de disjoindre la nation et le travail : les hommes de « gauche » soutenaient les travailleurs, et, d'ailleurs, ceux d'une seule classe; les modérés de « droite » les ignoraient. Pour avoir voulu tenir solidement les deux bouts de la chaîne, le national et le social, Léon Degrelle a été immédiatement suivi avec enthousiasme, comme l'ont été, bien qu'ils soient très différents, Hitler et Mussolini. C'est là que réside l'accord essentiel de Rex avec la jeunesse de son temps.*

« *Comme toutes les vraies révolutions, Rex est donc, en même temps qu'une révolution politique, une révolution morale. C'est ici qu'il faut se souvenir des origines du parti. Bien que tolérant toutes les confessions religieuses, Rex ne s'est jamais caché d'être un mouvement catholique et affirme même que le seul moyen de lutter contre le bolchevisme, c'est le christianisme. Dans son entreprise de protection de la famille, il accorde avec raison une place extrêmement importante à la restauration des notions morales.* »

*
* *

Mais, plus encore que cette doctrine, ce qui frappa Robert Brasillach, ce fut le « phénomène Degrelle », l'homme en qui

vivaient ces idées et qui donnait une vie de feu à ces idées !

« *Si l'on n'a du Rexisme,* écrit-il, *que l'idée qu'en peuvent donner quelques résumés, des lectures, on n'en saura rien. Il faut avoir vu en Belgique la passion et l'intérêt que suscite le seul nom de Léon Degrelle. Il faut surtout avoir vu « le monstre lui-même ».*

« *Ce qui frappe, sitôt qu'on s'approche de lui, c'est sa jeunesse. Tout de suite, auprès de lui, on est saisi de cette confiance qui fait l'agrément juvénile du Rexisme, on croit tout ce qu'il dit, tout ce qu'il va dire, on ne sent plus la fatigue, on est prêt à réaliser un monde fraternel.* »

*
* *

Après l'avoir vu à sa permanence, Robert Brasillach accompagna Degrelle à plusieurs de ses meetings. Le récit est intéressant parce qu'il fut écrit non par un compatriote du leader Rexiste, ou, ce qui eut été pis, par un fanatique, mais par un étranger, que le côté humain du cas Degrelle intéressait tout spécialement :

« *Quand je sors,* écrit Brasillach, *du bureau de Léon Degrelle, je parle avec quelques-uns de ses collaborateurs. Celui-ci est un ancien sous-officier, croix de guerre française, celui-là est un vieil ouvrier qui a passé deux mois à modeler au marteau, dans le métal, un buste de Léon Degrelle. Il lui apporte aujourd'hui un modèle de hampe pour le drapeau Rexiste, le beau drapeau orné de la couronne et de la croix. Il faut le voir regarder ce jeune chef qui a vingt-cinq ans de moins que lui. Que ne ferait-on pas pour obtenir un pareil regard, de pareils dévouements ? Dans l'auto qui nous ramènera tout à l'heure de Namur, Léon Degrelle me dira son secret :*

« — On n'a rien donné quand on n'a pas tout donné. Les autres partis venaient, et ils offraient, ils promettaient. Je n'ai rien offert, j'ai tout demandé. »

« *Je crois qu'en effet, c'est cela le secret du Rexisme, cette union où chacun a tout donné. Ceux qui ont pu suivre quelques-uns des grands meetings n'ont pas pu ne pas le sentir. Ils ont tous décrit ces équipées un peu folles, ces salles où l'on s'écrase, Degrelle changeant de linge dans les arrière-cuisines, auprès des baquets fumants, semant ses chemises, ses cache-cols et ses cravates aux quatre coins de la Belgique, ces jeunes gens, ces jeunes filles, enflammés de jeunesse et*

d'amour lorsqu'il paraît, les longues courses dans la nuit, les communistes muets, les réparties foudroyantes de l'orateur, les repas dans les petits villages, les permanences rexistes décorées de balais et de drapeaux rouges.

« *Je pars avec lui en auto sous la pluie battante. Il ne parle pas. On lui passe une bouteille thermos qui contient du bouillon brûlant : ce sera son repas du soir. Un peu avant la ville, sur la route, Rex-Namur nous attend. Léon Degrelle change d'auto et quand la nôtre débouche sur la place de la Bourse, il s'est déjà assis dans la vaste salle, entre les drapeaux rouges, et les hauts-parleurs transmettent à la foule du dehors les acclamations de la foule du dedans.*

« *Léon Degrelle se lève, salue, la main levée, au milieu des acclamations. Une jeune fille lui apporte une boîte énorme d'où il tire en riant la plus grande des poupées que j'ai jamais vue, presque aussi haute qu'un homme. C'est pour sa petite fille. On applaudit, car les Belges aiment la famille, et très simplement, Léon Degrelle commence d'une voix sonore, sans effort, immédiatement claire :*

« — Mes chers camarades, quelle joie de retrouver cette union de Rex que viennent de symboliser les discours que vous avez entendus. Puisque nous avons vu parler ici un noble, un ouvrier, un professeur, et qu'au-delà de cette salle, il nous est permis d'évoquer nos enfants dans leurs berceaux. »

« *Du premier coup, il a conquis la salle qui l'interrompt aussitôt, et l'applaudit, et applaudit en même temps la grande poupée rose qui lui a donné sa première phrase. Cette phrase, il ne faut pas croire que Léon Degrelle y ait mis aucune emphase : il l'a dit doucement, avec une sorte de tendresse naïve, je veux dire naturelle; il n'y a mis aucun accent de mauvais théâtre; il a dit seulement ce qu'il pensait à cet instant, ce que tous avaient pensé, et je crois bien que c'est dans cette manière si pure et si droite de sentir ce qu'il dit, sans se soucier de l'élégance ou de l'ironie, qu'est le secret de son éloquence. Il ne lui a pas fallu dix secondes pour le révéler.*

« *An fond de la salle, mêlé à ces bourgeois, à ces ouvriers, à ces jeunes filles, à ces retraités, qui écoutent debout leur jeune animateur, j'écoute moi aussi, et j'écoute en même temps les différents bruits, les différents silences des auditeurs. Léon Degrelle expose son programme de réconciliation de toute la nation. Comme la qualité du silence est diffé-*

rente, lorsqu'il aborde quelqu'une de ces questions qui tiennent si fort au cœur des Belges.

« La foule s'exclame et applaudit. Cette familière éloquence (on ose à peine employer ce mot), cette conversation à haute voix, avec des accès d'emportement, des rires, des plaisanteries, la ravit.

« Et déjà c'est la fin. Déjà Léon Degrelle salue, la foule s'écrie : « Rex vaincra ! », et il se précipite au dehors, on lui jette un manteau, un foulard. Il est rouge, il court au théâtre, où, dans une petite pièce, il boit d'un trait un verre de bière. Puis, dans la salle où se tient le second meeting, il apparaît, éreinté, souriant, et aussitôt le voilà reparti encore pour une heure, devant un autre auditoire, aussi enthousiaste, aussi attentif que le premier.

*
* *

« Je le retrouverai à la sortie. Il envoie un jeune homme à Charleroi à deux heures du matin, et comme l'autre déclare familièrement (tout se passe entre camarades, à Rex) qu'il n'a pas dormi la nuit dernière, Degrelle lui répond rondement :

« — Vous vous reposerez quand vous serez mort. »

« Les jeunes gens de Rex-Namur attendent. Il faut que Léon Degrelle passe les voir avant de regagner Bruxelles, et il faut aussi qu'il prenne la grande poupée de Chantal, qu'on a déposée à la permanence.

« Je l'entends parler encore une fois, debout sur une table, dans une petite pièce étroite ornée de drapeaux en papier, au milieu de quatre-vingts jeunes gens qui le pressent. Ce n'est plus l'orateur des grands meetings. C'est un camarade qui s'adresse à d'autres camarades, d'une voix étonnamment douce et chaude, presque à mi-voix. Il dit qu'il est heureux, il évoque l'esprit fraternel de Rex, la jeunesse, le dévouement. Il est simple, détendu, il est ému. Tous ces jeunes gens tendent vers lui leur visage, les jeunes filles le regardent avec un émerveillement sans nom. Peut-être est-ce l'instant que j'ai préféré, dans ces images hâtives que je contemple depuis quelques heures.

*
* *

« *Et, dans la nuit, tandis que l'auto rapide nous ramène à Bruxelles, il continue alors de parler, pour moi, pour lui. Je ne vois pas son visage. J'entends seulement sa voix dans l'ombre. Elle apporte avec elle mille évocations saisissantes, un envoûtement extraordinaire. Je ne sais pas ce que sera le Rexisme, je ne sais pas ce que sera Léon Degrelle : tout est possible dans l'univers, même l'échec après la victoire. Mais je sais que je ne pourrai jamais oublier cette promenade dans la nuit, et ces mots magiques qui montaient d'un jeune homme mis en présence de son destin.*

« *Il n'est pas d'animateur, j'en suis sûr, sans une profonde poésie. Lorsqu'il parle aux Italiens, de la terre natale et d'au-delà des mers, Mussolini est un grand poète, de la lignée de ceux de sa race, il évoque la Rome immortelle, les galères sur le Mare Nostrum. Et poète aussi, poète allemand, cet Hitler qui invente des nuits de Walpurgis et des fêtes de mai, qui mêle le romantisme cyclopéen et le romantisme du myosotis, la forêt, le Venusberg, les jeunes filles aux myrtilles, les camarades tombés à Munich. Et poète, le Codreanu des Roumains avec sa légion de l'Archange Michel. J'écoute Léon Degrelle me parler de son enfance, avec ces paroles sans apprêt qui évoquent tantôt Colette et tantôt Péguy, et je sens bien que, lui aussi, il est un grand poète, qui a su capter les voix de sa terre natale. Il n'est pas de grande politique qui ne comporte sa part d'images, il n'y a pas de grande politique qui ne soit visible.*

« — Nous aimons le mot de communauté, dit-il. La communauté familiale, la communauté religieuse. Nous voulons construire notre communauté, pareille à ce village que nous avons traversé tout à l'heure, tenez, ce village si *spirituel*, qui tourne autour de l'église, avec sa route en virages, que l'église achève. Il y aura place pour tous dans notre communauté. Et c'est cela le vrai patriotisme, la vraie tradition : ce n'est pas le drapeau tricolore, les discours, toutes ces sottises. Ce n'est pas l'abstraction. Nous n'aimons pas ce qui est abstrait. Nous aimons notre terre, nous voulons voir renaître tout ce qui y rattache l'homme. C'est magnifique d'être un homme ! Mais il ne faut pas le mutiler. C'est très beau, l'intelligence, et elle est nécessaire; mais elle ne suffit pas. Nous voulons sauver l'homme dans sa totalité. »

« *Il se tait, puis il rit doucement :*

« — Ne trouvez-vous pas que c'est merveilleux d'aller tenir une grande réunion, où l'on parle de choses si graves,

et puis de revenir avec, pour récompense, une poupée ? A une heure du matin sur la route... »

« *Il rêve. Et dans le glissement sans fin de la vitesse, sur les larges et belles routes, il laisse venir à lui des images paysannes et gracieuses, sa famille, le pont, la Semois, la côte en haut de Bouillon. Comme on sent bien qu'il voudrait que chacun ait son Bouillon, ses joies simples, la pauvreté qui n'est pas la misère, suivant l'admirable distinction de Péguy. Comme on sent que tout est né pour lui dans cette petite ville qui lui a donné le modèle d'un bonheur courageux et mesuré !*

*
* *

« *Nous traversons les bois, les champs, en bordure de Bruxelles. Ce n'est plus le passé qui le touche alors, c'est l'avenir.*

« — Une ville n'est pas faite pour qu'on y vive, elle est faite pour y travailler. Ici, vous ne pouvez pas voir parce qu'il fait nuit, mais c'est magnifique. Il y a des bois, des lacs, des prairies. Nous mettrons des trains rapides, des autobus, au lieu de ce tramway ridicule qui met une heure pour conduire les Bruxellois à la campagne. Nous démolirons toutes ces masures, toutes ces réclames publicitaires. Ici je veux que chacun ait son foyer, son jardin, sa joie. On habitera ici, on sera heureux ici. Il faut enlever les hommes aux villes. Il nous faut vingt ans... Vous comprenez, être ministre six mois, ça ne m'intéresse pas. »

« *Et il ajoute, se souvenant, sans doute, de Bouillon :*

« — Quand on pense à ce qu'on a pu faire dans le passé, quand on pense qu'il y a eu les Croisades, ces milliers d'hommes partis pour délivrer le tombeau du Christ, on ne peut plus désespérer des hommes : ils sont capables de tous les efforts. »

« *Il parle avec un tel calme, une telle confiance dans l'avenir... Comment ne serait-on pas d'accord avec ces évocations extraordinaires, avec cet espoir d'un monde juste et fraternel ? Je suis tout près de croire, en cet instant, ce jeune homme invisible, qui a appelé à son secours son enfance, son pays et qui s'avance si hardiment vers un avenir qu'il anime, qu'il bâtit. Je l'avoue, je m'intéresse d'abord à la figure que forment dans le temps et dans l'espace les être humains. Et*

rien ne pourra faire jamais que cette figure ne m'ait paru saisissante, et d'une beauté originale.

« *Quand je le quitte, dans la nuit, je me dis que nous pouvons attendre quelques mois encore avant de savoir ce que la chance apportera à Léon Degrelle. Mais nous pouvons dire à présent qu'il est prêt pour la rencontre de cette chance.* »

*
* *

Cette chance, que décelait Brasillach, Degrelle voulait la forcer. Et il allait la forcer, en trois mois, au cours d'une bataille exceptionnelle.

CHAPITRE XIII

Le grand assaut

A voir l'ampleur que prenait la campagne degrellienne, le succès toujours plus considérable qu'elle rencontrait dans l'opinion, les Partis comprirent qu'il n'y avait plus qu'un remède : couper l'herbe sous le pied de Léon Degrelle, ne point lui laisser le temps nécessaire à la préparation d'une grande campagne électorale, précipiter les élections, prévues pour octobre 1936 et qu'on ferait dès le mois de mai.

Le chef de Rex ne pourrait certainement jamais improviser dans tout le pays, en si peu de temps, cadres, listes, candidats, ni recueillir les milliers de signatures de parrainage ! Il ne pourrait que tenter sa chance de-ci de-là, tant bien que mal. Il ne récolterait que des succès partiels, s'il en récoltait. Après, les Partis auraient quatre années pour respirer. Et Degrelle, pendant ce temps, pourrait, si ça l'amusait, continuer à s'agiter !

Il fut donc décidé qu'on bâclerait le vote des budgets parlementaires puis que la Dissolution, aussitôt, suivrait.

*
* *

Degrelle ne fut pas le moins du monde douché par cette habile manœuvre.

Il est certain que personne, durant le XXe siècle, n'avait réussi à ébranler les trois vieux partis belges (catholique, libéral, socialiste), voire même à ébrécher leurs puissantes murailles. Chaque fois que des listes « dissidentes » leur avaient été opposées, elles avaient échoué assez piteusement. Le tempérament belge est essentiellement conformiste, se refuse aux « aventures ». En outre, le système électoral ne se prête pas à des changements : un parti peut recueillir de nombreux suffrages et ne point avoir d'élu, car les élections se font, non point sur des listes nationales, mais sur des listes émiettées, par arrondissements. A ce système, seuls les grands partis, susceptibles d'obtenir, dans chaque arrondissement, un gros paquet de voix, ont des chances. Un grand parti belge voyait, à cette époque, ses candidats élus à une moyenne de six ou de sept mille voix, tandis que la moyenne nationale, pour un petit parti, s'élevait à vingt-cinq mille voix, ou davantage.

Rex pouvait parfaitement recueillir cinquante mille, soixante mille voix, quatre-vingts mille voix, et connaître un échec intégral.

Même les Anciens Combattants belges, bénéficiant du nombre et de la gloire de la guerre, n'étaient point parvenus à rompre cette carapace des anciens partis après 1918. Malgré un effort extrêmement onéreux, ils avaient eu, en tout et pour tout, un élu.

C'est ce qu'on prévoyait pour le Mouvement de Degrelle.

Certains même — tel le chef socialiste Kamiel Huysmans, Premier Ministre après 1945 — pronostiquèrent, huit jours encore avant les élections, que Rex n'aurait pas un seul élu.

Degrelle, animé par la foi cyclonale, élémentaire, qui l'eût fait marcher sur les eaux et voler dans les airs, fit face joyeusement, retroussa ses manches et emboucha son cor de chasse.

*
* *

N'oubliez pas — car c'est un détail important — qu'il n'avait pas un sou.

Jusqu'à la victoire du 24 mai 1936, il en sera ainsi. L'argent, il faudra le gagner en route, par la vente des journaux et par les cartes d'entrée aux meetings. La campagne électorale devra donc vivre d'elle-même, faire ses frais elle-même :

cas, je crois absolument unique dans les annales de la politique européenne.

Degrelle appela, de nouveau, le peuple de Bruxelles au Palais des Sports. Celui-ci fut comble, comme au 11 novembre précédent. Un quotidien aussi peu suspect de « Degrellisme » que *L'Indépendance Belge* dut reconnaître : « Un meeting Rexiste rassemble vingt mille personnes. »

Et personnes « payantes ».

« Depuis le match Godfrey contre Pierre Charles, écrivit *La Nation Belge*, le Palais des Sports n'avait fait pareille recette. »

Exactement cent et sept mille francs. Mais, avec des recettes pareilles, c'était tout juste, car un seul meeting au Palais des Sports, avec les montagnes de tracts préparatoires qu'il exigeait, les milliers d'affiches qu'on placardait aux emplacements les plus chers de la capitale, revenait alors, grosso modo, à une centaine de milliers de francs.

Mais, enfin, cette gigantesque propagande-là se déployait sans être une charge financière. Et elle conquérait, à chaque rassemblement, des milliers de spectateurs.

Après Bruxelles, ce fut Liège. Puis ce fut Gand, avec dix mille auditeurs au grand hall des Floralies. Puis ce fut Anvers où les Rexistes flamands, voulant battre en audace leurs jeunes camarades bruxellois et wallons, louèrent le Spoortpaleis, trente-cinq mille places, la plus vaste enceinte fermée de Belgique. Les dirigeants de Rex-Anvers, de jeunes employés, des avocats de vingt-cinq ou de trente ans, un dentiste, des jeunes filles qui n'avaient pour elles que leur beauté et la flamme « degrellienne » qui les incendiait, firent un effort de propagande si gigantesque que le Spoortpaleis fut plein. Un kilomètre à l'avance, il fallait aller à pied, tant était phénoménal l'entassement d'autocars venus de tous les coins de la Flandre.

*
* *

Là, indiscutablement, l'éloquence de Degrelle battait, aplatissait, laminait toute concurrence. Pas un ministre n'eut assemblé le dixième des foules qui accouraient l'entendre. Cette propagande gigantesque — et qui couvrait ses frais elle-même — brassait puissamment l'opinion publique.

Le journal *Rex*, en français, en flamand, en allemand, donnait lui aussi d'énormes coups de bélier, chaque dimanche.

Le tirage avait dépassé les cent cinquante mille. Puis il atteignit les deux cent mille. Puis il dépassa les deux cent mille.

Lui aussi effectuait une propagande géante en faveur du Mouvement, avec deux articles de Léon Degrelle et sa démolition, chaque semaine, d'un faux dieu démocratique, « proclamé pourri, comme l'écrivait un spectateur, déshabillé, fessé, catapulté en plein dans la foule, d'un formidable coup de pied dans le derrière ».

Ce massacre de députés, de sénateurs, de ministres, de grands banquiers, maîtres du Régime, plongeait les Belges dans « la stupeur, l'indignation, l'admiration, la rigolade ». On sautait sur le numéro. On s'arrachait le numéro.

Chaque lundi, on annonçait un nouveau procès. Chaque dimanche, un nouveau « pourri » était extrait de son fumier et exposé, « tout nu, tout ruisselant ».

Le journal, lui, faisait plus que payer ses frais. Il payait exactement tous les frais du Mouvement.

Se vendant trois fois plus cher qu'un quotidien, alors qu'il ne coûtait pas un centime de plus à l'impression, rédigé quasiment pour rien, il laissait à tout le monde, à la Centrale de Rex comme aux sections, une marge de bénéfice considérable. Le tout ne représentait pas, évidemment, le vingtième, le trentième de ce que dépensaient, pour n'être ni écoutés, ni lus, les grands partis ! Mais les milliers de propagandistes s'exténuaient à la tâche, jour et nuit, et gratuitement. Degrelle parlait gratuitement. Et quand l'argent manquait, l'imagination y suppléait.

*
* *

Les ennemis de Degrelle commençaient à s'énerver.

Les parlementaires s'étaient couverts à l'avance. Comme chacun redoutait un mauvais sort (car souvent une élection dépend de quelques voix, que ces maudits Rexistes pourraient faire perdre), ils avaient tenu à prendre leurs précautions. Lesquelles ? Elles avaient été bien simples : les députés avaient décidé de faire passer leur nombre de cent quatre-vingt sept à deux cent deux : ainsi ils créaient une marge de sécurité de quinze sièges ! Ce n'était pas bête. Mais ça sentait la panique, un peu trop ostensiblement.

Néanmoins, ils jugèrent qu'il était grand temps de contre-carrer Degrelle sur son terrain.

Sur le terrain de l'éloquence ? Personne ne s'y hasarda.

Un seul parlementaire catholique se risqua, à Charleroi, à un meeting contradictoire avec Degrelle. Il y perdit les neuf dixièmes de ses troupes en l'espace de trois heures.

Sur le terrain de la presse ? Là, c'était plus facile. On pouvait opposer aux numéros de *Rex* d'autres journaux du même type, lancés à grand fracas, l'argent de la politico-finance aux abois ne manquant point.

La Belgique vit donc éclore une série de journaux copiés de *Rex*, qui cherchaient à imiter, contre Degrelle, sa violence. Mais la violence ne suffit pas dans une polémique. Il faut aussi le talent. Degrelle l'avait. Les autres en manquaient. La violence sans le talent n'est, le plus souvent, que de la grossièreté.

Ces petites feuilles, incroyablement grossières, firent plus pour Degrelle que contre Degrelle.

L'une d'elles publia un jour, sur toute la largeur de la première page, en caractères énormes, ce titre vraiment incroyable : « Degrelle a trompé sa femme le matin de son mariage. »

Même si cela avait été vrai, qu'est-ce que cela avait à voir avec la politique ?

Evidemment, c'était un grossier truquage. Le texte qui suivait l'énorme titre était absolument anodin et n'avait trait qu'à... un carton d'invitation ! Mais on avait espéré que le public s'en tiendrait au titre, fort suggestif, et se scandaliserait.

Il ne se scandalisa même pas. Avec bonhomie, Degrelle me raconta comment il avait pu juger des réactions populaires. Il se trouvait, cet après quatre heures-là, dans un tram Hal-Charleroi (ou quelque chose de semblable, je ne me souviens plus bien) mêlé à de nombreux ouvriers qui rentraient de leur travail et ne l'avaient point reconnu.

Le fameux numéro, sorti d'une poche, brandi comme une affiche, attira l'attention de tout le compartiment. Après que chacun eut lu lentement le titre sensationnel, un des ouvriers lâcha le mot de la fin :

— Pas à dire, c'est un gaillard !

Ce record conjugal les laissait aussi admiratifs que pantois !

*
* *

Un autre journal du même acabit, nommé « Judex » (tout le monde pensa à Judas) consacra, lui, chaque semaine, vingt-trois des vingt-quatre pages de ses numéros à injurier Léon Degrelle. On en distribua des centaines de milliers d'exemplaires. Le public se dit simplement que cela devait coûter bien de l'argent et qu'il fallait qu'on eût bien peur de Degrelle pour faire — si maladroitement — des dépenses pareilles.

Degrelle, lui, riait. Il n'y a jamais rien qui l'a plus amusé que les articles où on l'insulte. Des années après, il en connaissait encore, de mémoire, des paragraphes entiers qu'il répétait avec drôlerie, en se tordant.

A ces lourdes attaques du Parti Catholique, Rex répondit avec esprit.

On avait convoqué à la Centrale du Parti Catholique à Bruxelles, à « Patria », en assemblée générale, le ban et l'arrière-ban des « bonzes », parmi lesquels trottinaient, assez penauds, les « pourris », la casserole de Degrelle à la queue.

Degrelle et ses garçons ne pouvaient plus pénétrer dans l'enceinte comme à Courtrai puisque, depuis février, c'était la guerre ouverte.

Degrelle « eut » ces grosses légumes d'une autre façon. Quand tous ces graves messieurs arrivèrent de leur gare ou descendirent de leurs autos à la rue du Marais (vraiment le nom de la rue avait été comme fabriqué pour la circonstance !) que virent-ils ? Partout, de grands garçons brandissaient de puissants balais, faisant mine de nettoyer le pavé devant l'immeuble !

C'était rosse, mais amusant. Les photographes de presse mitraillèrent le spectacle. Degrelle eut les rieurs de son côté, d'autant plus que les politiciens, après voir franchi, sous les quolibets, les barrages paisibles des balayeurs, ne trouvèrent rien de mieux que d'appeler en hâte la police.

Les balayeurs, ravis, se laissèrent emmener en grand cortège à la permanence; propagande de plus, qui mit en joie — c'était l'heure de la grande affluence — le public du centre de la capitale.

*
* *

Cependant, chaque Belge se posait la question : « Tout cela, c'est bien; Degrelle est fort affirmatif dans sa campagne des « pourris »; à l'appui de ses violentes accusations, il

avance des faits précis. Mais le dernier mot n'est pas dit. Ce sont les juges qui vont le prononcer. C'est alors qu'on verra ce qu'il faut croire de ce que proclame à cor et à cris Degrelle. »

Toute la série de procès avançait vers Degrelle comme une ligne de chars blindés. Il allait, se disaient ses ennemis, se faire écrabouiller par eux. Même si la moitié des chars seulement passait, lui, politiquement, trépasserait.

Les policiciens catholiques, eux, avaient, à l'avance, « jugé », puisqu'ils avaient solennellement proclamé que « Segers était le drapeau du parti catholique » qualification reprise avec amour et transport par toute la presse de droite.

L'échéance arrivait.

Le 8 mai 1936, ce fut le coup de tonnerre. A midi, comme des fous, des amis de Léon Degrelle se précipitèrent dans son bureau :

— Vous avez gagné ! Vous avez gagné !

Il avait gagné, oui ! Le jugement Segers était rendu. Degrelle était acquitté triomphalement. Le ministre Segers, non seulement n'avait pas obtenu raison, mais il était, dans les « attendus », déshonoré et même, au surplus, condamné à payer les frais du procès.

Ce fut, instantanément, à travers toute la Belgique, une vague de fond terrible. Degrelle avait donc raison, bien raison ! Segers, l'homme tout puissant, le ministre d'Etat, le chef de Parti, attaqué par ces « gamins » était donc un « pourri » ! Stupeur ! Hourvari énorme. Enthousiasme frénétique de tous ceux qui avaient cru en Degrelle dès le début ! Emoi des autres, de tous les catholiques propres qui n'avaient pas, d'abord, voulu croire, et auxquels ce jugement écrasant dessillait les yeux tout d'un coup !

*
* *

Après la guerre de 1940-1945, qui jeta Degrelle au sol, il fut de bon ton, en évoquant les luttes de jadis, de parler de ses « campagnes de calomnies ». C'est vraiment se disculper de façon trop simple.

Comme le notait déjà en 1936, Robert Brasillach : « Un étranger aurait scrupule à se mêler des luttes intérieures de la Belgique. Il faut dire pourtant que Rex a gagné à peu près tous les procès qui lui furent intentés; quant à ceux qu'il a perdus, les jugements ont été rendus avec des attendus si

sévères pour les plaignants qu'il a remporté une véritable victoire morale. »

Car les jugements allaient s'abattre par rafales, déshonorant le sénateur Philips après le ministre Segers, et tous ceux qui s'étaient risqués (un petit nombre, en somme; les autres s'étaient terrés) à demander des comptes à Rex devant les tribunaux.

Degrelle ne devait perdre, en première instance, qu'un seul procès, deux ans plus tard, le procès Jaspar. Et encore, ce fut parce qu'il avait été mal conseillé par son avocat, épouvanté lui-même par la violence avec laquelle la Franc-Maçonnerie avait pris parti dans l'affaire. Mais Degrelle releva le gant, alla en appel. Le jugement ancien fut réformé, « dévalué » des trois quarts. Degrelle n'accepta pas encore, alla en Cassation. Et cette fois, c'est le Parlement qui fit suspendre les poursuites.

A part ce procès-là, jamais terminé en réalité, tous les autres se clôturèrent par des jugements mémorables.

Des deux millions trois cent mille francs demandés, Degrelle eut à verser, en tout et pour tout, cinq mille francs, et encore, était-ce à un député tourmenté du cerveau, dont le tribunal avait dû avoir pitié et qu'il fallut interner dans un asile peu après. Dans deux autres cas de condamnations bénignes, les deux « bénéficiaires », que des attendus cinglants flagellaient, ne se risquèrent même pas à réclamer leur « dû ».

Pour tout le reste, ce fut la victoire écrasante.

*
* *

« A ceux qui en douteraient — car on a tellement déformé les choses depuis lors — il suffira, nous faisait remarquer un écrivain belge, de relire les attendus qui motivèrent l'acquittement de Degrelle et la condamnation, aux frais du procès, du ministre Segers. Qu'on n'oublie jamais qu'il s'agissait d'un ministre d'Etat, c'est-à-dire d'un conseiller direct de la Couronne, d'un sénateur chevronné, du chef de la Fédération des Cercles et Associations Catholiques, d'un homme important de la Haute Finance, qu'on se souvienne aussi du respect trop exagéré qu'ont souvent les magistrats pour les autorités constituées, qu'on se rappelle enfin sur quel ton — d'une violence inouïe, sans précédent en Belgique — Degrelle avait accusé

le haut personnage, et on donnera alors toute la valeur aux attendus que le tribunal rendit.

Les voici, dans leur rigoureuse intégrité :

« *... Attendu qu'en vue d'apprécier le mérite des imputations incriminées, il échet de retenir que le défendeur a entrepris une campagne de presse aux fins de dénoncer les abus de ce que l'on qualifie la collusion politico-financière de certains mandataires de la nation, collusion dont les dangers sont évidents et dont les abus ont été combattus notamment dans le parti politique même auquel appartient le demandeur.*

« *Qu'il importe à cet égard que les élites qui prétendent présider aux destinées des divers partis politiques et du pays, donnent l'exemple des vertus de loyauté, de désintéressement et de probité élémentaire que le pays est en droit d'attendre de sa représentation nationale.*

« *Attendu qu'il résulte de ces considérations que le défendeur a pu légitimement voir dans l'opération financière qu'il critiquait, un des abus de la collusion politico-financière dénoncée par lui, et estimer qu'il était regrettable que l'intervention de la Caisse d'Epargne ait été provoquée par des sympathies politiques ou financières qui auraient dû rester étrangères au fonctionnement de cet organisme d'utilité publique.*

« *Qu'il échet de constater en tout état de cause, que c'est à l'intervention des personnalités attaquées par le défendeur et sur leurs pressantes instances que la Caisse d'Epargne a été amenée à engager une somme importante dans une opération financière non autorisée par ses statuts, opération qui à l'époque se révélait pleine d'aléas, et s'est confirmée désastreuse, alors que l'intérêt public invoqué par ces personnalités ne s'imposait pas avec une évidence telle qu'il fut incontestable et que, au contraire, un organisme privé, la Société Anonyme Banque Mutuelle ainsi que la Banque Nationale agissant aussi à titre d'organisme privé, étaient manifestement intéressés à la réalité de l'avance de fonds critiquée, cette dernière notamment voyant un débiteur solvable (Banque Mutuelle) substituée à un débiteur en déconfiture (Banque de l'Arrondissement d'Anvers).*

« *Qu'il échet également de prendre en considération le but poursuivi;*

« *Attendu d'autre part que la libre appréciation des actes des mandataires de la Nation, la discussion de leur conduite, à l'époque surtout où les mandats publics doivent être renou-*

velés, sont à la base même de la liberté de la presse lorsque, comme en l'espèce, l'assainissement de la moralité publique et la protection de l'intérêt général peuvent apparaître comme les buts poursuivis, ce qui permet, tout en déplorant le ton adopté, d'excuser une certaine âpreté dans la polémique,

« *Que la presse est dans son rôle en tenant l'attention publique en éveil, en contrôlant les agissements des hommes politiques et en révélant les abus aux fins d'en empêcher le renouvellement,*

« *Attendu que l'exercice de ce droit de critique serait rendu extrêmement périlleux et deviendrait illusoire s'il fallait imputer à faute à un polémiste des erreurs de détail.*

« *Attendu qu'il échet de constater que le défendeur a, sous les réserves énoncées ci-dessus,* rapporté la preuve de l'ensemble des imputations incriminées; *que dès lors* celles-ci ne sont ni mensongères ni calomnieuses;

« *Attendu qu'il en résulte que le défendeur a pu de bonne foi émettre l'opinion que le demandeur, quoique aucun fait délictueux ne soit établi à sa charge, n'avait pas donné l'exemple de la complète loyauté, de l'absolu désintéressement et de la scrupuleuse délicatesse que l'on est en droit d'exiger, à son avis, d'un des chefs du parti dont le défendeur est membre et qu'il s'était en conséquence montré* indigne d'occuper les fonctions qu'il y exerçait.

« *Par ces motifs, etc...* »

« Indigne d'occuper les fonctions qu'il y exerçait. »

Des centaines de milliers de Belges, ajoutait mon écrivain, en lisant ces paroles fatidiques, faillirent avoir le souffle coupé !

*
* *

Entre temps, Léon Degrelle était parvenu à constituer partout des listes, non point des listes partielles qui auraient « fait pauvre » et laissé croire que Rex manquait de candidats, mais des listes complètes, dans tous les Arrondissements et pour toutes les assemblées dissoutes; non seulement pour la Chambre des Députés et pour le Sénat, mais aussi pour les Conseils Provinciaux qui devaient être renouvelés deux semaines après les assemblées parlementaires.

Qu'on s'imagine ce que cela pouvait représenter en fait de démarches, palabres, improvisations multiples ! Trois mois avant, Rex était représenté, dans chaque région, par une poi-

gnée de jeunes garçons, à peu près tous inéligibles. Et, brusquement, il fallait trouver partout des « notables » qui accepteraient d'être candidats : et beaucoup redoutaient de se précipiter dans cette bagarre ! Or, tenez-vous bien, pour le Sénat, la Chambre, les Conseils Provinciaux de Belgique, c'est plusieurs *milliers* de candidats qu'il fallait découvrir, effectifs ou suppléants : pour la Chambre et le Sénat, à peu près mille ! Pour les Conseils Provinciaux, à peu près, je crois, deux mille ! Sans parler, pour l'ensemble du pays, d'une affaire de dix mille « parrains » qui devaient signer la présentation des listes !

Une erreur eût pu être fatale pour la liste, qui eut été refusée ! Or tous les dirigeants rexistes étaient absolument novices dans le métier.

Léon Degrelle, heureusement, avait appris, à la maison paternelle, comment se prépare la « popote » électorale. Il voulait tout mettre en branle lui-même, tout vérifier lui-même. Quand ? Après ses journées inouïes, après dix heures de bureau, à recevoir des centaines de personnes, après six heures, huit heures de meetings houleux, il débarquait à Verviers, à Arlon, à Mons, à Bruges, frais et pince-sans-rire.

Mais que de complications, que d'appétits, d'ambitions personnelles à sacrifier à la « tenue » de la liste ! Et que d'avatars, malgré tout !

« — J'en ai eu des blagues ! me racontait Léon Degrelle. La plus cocasse est celle qui m'arriva dans un Arrondissement perdu de la province de Namur. Qu'est-ce que j'apprends un beau matin avec stupeur ? C'est que le candidat au Conseil Provincial, qu'on m'avait collé en tête de la liste, avait été condamné, vingt-huit fois, je crois, pour coups et blessures, et une vingt-neuvième pour avoir fait un enfant à une jeune fille !

« Je parlais, ce soir-là, dans cette région, y compris dans l'Arrondissement même du « séducteur ». Quand je pénètre dans la salle, parmi le hourvari et les acclamations, que vois-je ? Le père... illégitime, discourant sur la scène ! C'était un bon gros paysan, tout rouge, chauve, vraiment rien d'un Don Juan de cinéma ! Je file dans les coulisses, pousse en avant le second orateur, harponne le premier par le fond de la culotte.

« — Alors quoi, c'est vrai, vos condamnations ?

« — Moi, j'aime pas la police. Quand elle m'embête, je la cogne. C'est ça, les vingt-huit condamnations.

« C'était assez sympathique.

« — Et la vingt-neuvième ? Le gosse ? Le candidat catholique ne vous colle pas ça, partout, à la figure ?

« Il eut un air épanoui :

« — Le candidat catholique ? Mais on ne sait pas si c'est lui ou si c'est moi, le père ! On y allait tous les deux !

« J'eus du mal à ne pas rire.

« — Que vous ne soyez que le demi-père, ça me suffit. Je ne vous en veux pas, mais vous allez me signer une lettre de démission que j'enverrai au président du Conseil Provincial de Namur si vous êtes jamais élu.

« Le plus amusant, ajoutait Degrelle, c'est qu'il fut élu, avec un nombre de votes de préférence fantastique : deux mille !

« Et fort de ces deux mille voix personnelles, il prétendit mordicus rester conseiller. Il écrivit au président pour annuler sa lettre précédente, et je dus expulser du Mouvement ce père si pittoresque, et si cher au peuple ! »

*
* *

Cela, c'était un cas. Léon Degrelle eut à en régler d'autres par centaines, moins scabreux certes, mais souvent beaucoup plus confus. Tout cela se faisait en pleine nuit, ou au petit matin, aux quatre coins de la Belgique.

« Comment résistait-il ? écrivait un de ses co-équipiers. Cette robustesse étonnait pas mal de gens. Sobre à l'excès, frugal de nourriture, ne fumant pas, il ne dormait pas davantage.

« Une bouteille, deux bouteilles de lait à côté de lui, dans l'auto, lui suffisaient comme repas. Un bain, après deux heures de sommeil (de cinq à sept heures du matin) le remettait complètement à neuf. Souvent même, rentrant de ses meetings, il se sentait, après avoir écrit son article, si peu fatigué, qu'il partait se promener au bois de la Cambre, rêver près des étangs.

« Il ne prenait aucune drogue, aucun fortifiant. Il était ainsi : une force de la nature. »

*
* *

Comme si cette besogne peu ordinaire ne lui suffisait pas, il dut, trois semaines avant les élections, se décider, bon gré mal gré, à créer un quotidien.

Il n'y avait vraiment plus moyen de faire autrement.

Rex sortait le jeudi soir, réalisait sa grosse vente publique le dimanche. Mais les textes avaient dus être remis à l'imprimerie le mardi, le mercredi, toute dernière limite. Les quotidiens anti-rexistes avaient vite aperçu que là résidait le point faible de la propagande de Degrelle. Il suffirait de lancer, le vendredi matin, n'importe quelle histoire effroyable contre *Rex* : on savait que huit jours entiers se passeraient (dix jours pour les lecteurs du dimanche) avant qu'une réponse ne vînt. Pendant ce temps, la sottise, ou la calomnie courait, ridiculisait, salissait. En campagne électorale, dix jours, c'est un siècle.

Un matin — le 1er mai — Degrelle, au sortir de son bain, arriva au bureau.

— Tout le monde chez moi !

L'équipe directe de Léon Degrelle se rangea en face de sa grande table de travail.

— On crée un quotidien !

— Un quotidien ?

— C'est comme ça !

Il n'y eut pas d'étonnement longtemps. Avec Degrelle, il était inutile de s'étonner, et ses collaborateurs en avaient même perdu l'habitude.

Généralement, quand on crée un journal, on prépare la parution pendant des mois, on pèse et on soupèse chroniques, équipes de rédacteurs, de correspondants. Et on a quelques millions derrière soi, avant de démarrer.

Ici, il n'y avait aucune possibilité de préparer quoi que ce fût, pas même d'installer un téléscripteur.

— Vous allez filer chez les imprimeurs. Galopez, Cherchez. Trouvez. Le journal doit paraître dans deux jours.

— A propos, comment l'appellera-t-on ?

Degrelle lança alors dans la salle le beau titre : *Le Pays Réel*, en opposition au pays légal, le pays des politiciens et de leurs corrupteurs de la Haute Finance.

Il y eut encore une question, pour la forme :

— Il y a des sous ?

Degrelle triomphant :

— J'en suis plein. Dix mille francs !

Ça faisait à peu près de quoi payer — si on ne tirait pas trop — le premier numéro.

*
* *

Et *Le Pays Réel* sortit, comme il avait été ordonné.

Qui eût renâclé devant la besogne ? Le chef donnait l'exemple à tous. Son bras droit, Victor Matthys a raconté comment Léon Degrelle travaillait :

« Il fut, certes, dit-il, le collaborateur le plus régulier du *Pays Réel* depuis sa création.

« Vers deux ou trois heures du matin, un grand remue-ménage se produisait rue des Chartreux. C'était Léon Degrelle qui, après avoir donné cinq, six, parfois dix meetings, du fond des Ardennes jusqu'en Flandre, grimpait quatre à quatre les quarante marches de l'escalier pour venir, chaque nuit, nous retrouver.

« Pendant une demi-heure, nous n'étions plus que des camarades, des frères d'armes, échangeant nos idées et nos espoirs, discutant l'enjeu de la bataille, la tactique et les fautes de l'adversaire. Tous les événements de la journée étaient passés en revue. Puis Léon Degrelle donnait ses instructions pour le lendemain et s'installait à un coin de table pour achever son article quotidien, commencé peut-être à Arlon, continué à Liège et à Gand.

« Pendant toute la durée de la campagne, malgré son travail surhumain, Léon Degrelle ne fut pas absent un seul jour; chaque matin, son article paraissait, sans que son optimisme ait fléchi une seule fois, sans qu'il ait eu un seul mouvement d'humeur. »

Le *Pays Réel* était fabriqué dans des conditions inimaginables, sur une presse vieillotte, trop lente pour les grands tirages que le public réclamait, si bien qu'on imprimait des numéros depuis le début de la nuit jusqu'à six heures de la soirée suivante.

Mais, ce que le public voulait, ce n'était pas des informations de dernière minute, sinon l'article enflammé de Degrelle, les comptes rendus de ses meetings, ses réponses en upercuts aux attaques que lançaient contre *Rex* les grands journaux.

*
* *

Plus on approchait de l'échéance, plus le diapason montait.

Les Rexistes étaient déchaînés. Des provinces éloignées où, trois mois avant, il n'y avait pas cinq cents Rexistes, étaient jetées dans une fièvre rexiste incroyable par des jeunes gens,

Force et gentillesse. Tous les meetings de Rex étaient contradictoires. Bourgeois, petits commerçants, paysans, ouvriers, pouvaient, librement, s'opposer à l'orateur ou demander des éclaircissements.

des jeunes filles arrivés on ne savait d'où. « Dans le Luxembourg, où près de 40 % du corps électoral allait voter en mai pour Rex, a raconté un Rexiste de La Roche, un étudiant de dix-neuf ans, Louis Collard (fusillé en 1946) avait, en quelques semaines, tout créé, tout improvisé. On venait de quinze, de vingt kilomètres à la ronde, écouter Léon Degrelle qui parlait dans des granges, dans des scieries, parmi des entassements fantastiques de gens perchés jusque sur les vieilles poutres. Quand « le Léon » repartait, à une heure, à deux heures du matin, après le rapport de ses délégués, il dépassait des colonnes de paysans, blanchis par les phares et qui agitaient frénétiquement leurs gros bâtons pour saluer, une dernière fois, le jeune chef jailli de leurs forêts pour la Croisade, comme le Godefroy de Bouillon de jadis.

« Ils avaient créé en son honneur une chanson admirablement poétique, qui était un hymne de fierté et un serment. »

*
* *

Ce sont les paysans qui eurent, les dernières semaines, les initiatives de propagande les plus imprévues et les plus appréciées.

Le bouquet fut l'affaire des vaches.

Un matin, en regardant par les vitres, les voyageurs des trains des grandes lignes (la ligne de Verviers à Bruxelles, la ligne d'Arlon à Bruxelles, la ligne de Charleroi à Bruxelles) lancèrent, brusquement, un cri stupéfait.

— Vous avez vu ça ?

Les paysans rexistes s'étaient donné le mot et avaient peint, la nuit, sur leurs vaches qui paissaient le long des voies, des lettres rouges, hautes d'un mètre, qui reproduisaient exactement le mot REX.

Ces braves vaches eurent un succès fou. Tous les voyageurs étaient aux fenêtres.

— C'est des rigolos, tout de même !

En Belgique, quand on est jugé rigolo, c'est très bon signe.

« — C'est clair, susurrait Degrelle, que le ministre Segers n'aurait jamais eu l'idée de faire peindre sur les vaches de la ligne d'Anvers son nom vénéré, ou bien le texte du jugement qui le glorifiait ! »

D'autres répétèrent la trouvaille sur des troupeaux de moutons. Le cheptel entier était mobilisé pour porter les couleurs rexistes.

D'autres degrelliens se donnèrent le mot, en Flandre pour aller, la nuit, peindre d'immenses lettres REX en dessous des ponts de bois, reliant deux tronçons des routes qui enjambent les canaux et sont relevés chaque fois qu'un bateau doit passer. Devant tous les automobilistes, forcés de s'arrêter et d'attendre que le font fût rabaissé, les trois lettres, hautes de deux mètres, de trois mètres, dardaient leur majestueuse propagande.

*
* *

Degrelle lança un formidable coup de bélier final. Un ancien député rexiste nous a décrit de la sorte ce match fantastique :

« Chacun des derniers jours, Degrelle donna sept, huit, dix meetings.

« Ses ennemis firent des efforts inouïs pour l'empêcher d'électriser la foule une dernière fois. Partout les Socialistes s'était donné le mot : saboter.

« Le sabotage le plus simple consistait à demander la contradiction, que Degrelle ne refusait jamais. Mais, comme son temps était minuté, un décalage d'une heure, de deux heures, répété à diverses reprises en un jour, flanquait en l'air les derniers meetings de la liste.

« Un autre sabotage consistait à prendre d'assaut les salles pour empêcher Degrelle de parler.

« Mais il dominait les plus violents orages, s'imposait, haranguait la foule malgré tout. Le jeudi qui précéda les élections, il devait parler, pour le meeting final de la soirée, dans la plus grande salle de Charleroi.

« Pour noyer le public sympathisant, les Socialistes avaient fait fabriquer vingt mille fausses cartes. Une foule énorme, tumultueuse, submergeait la place et toutes les rues voisines.

« Degrelle, sans se laisser décontenancer, annonça qu'il donnerait deux meetings au lieu d'un, qu'après le premier on viderait la salle et qu'il « remettrait cela » une seconde fois, quelle que fût l'heure.

« Le premier meeting se passa à peu près pacifiquement, et victorieusement. La salle vidée, se remplit une deuxième fois, mais la vague fut fabuleuse, submergeant tout. Au moment où Degrelle se demandait comment il allait bien subjuguer cette meute, tout le décor de l'estrade s'abattit derrière

lui. Un député marxiste s'était fait donner, par un policier rouge, la clef de sortie des « artistes ». Il était accompagné d'une centaine de mineurs en vêtements de travail, lampe au poing, apparition toujours spectaculaire.

« Ils abattaient tout.

« — Alors quoi ? s'écria Degrelle en interpellant le député socialiste, t'as la trouille ? C'est pas casser du matériel qu'il faut faire, mais me réfuter. T'as peur ? »

« Comment aurait-il eu peur, la salle entière était envahie par des milliers d'hommes à lui ! Les Rexistes du deuxième meeting n'étaient qu'une poignée.

« Mais le député avait été pris par la vanité.

« — Peur, moi ! Contradiction ? D'accord !

« — Bon ! Alors, je commence, tonne Degrelle. C'est ma salle. Une heure et demie pour moi. Une heure et demie pour toi. »

« Il était onze heures et demie du soir. Degrelle aurait, lui, fini vers une heure du matin. L'autre n'aurait plus alors qu'un auditoire crevé de sommeil et auquel l'orateur rexiste aurait eu le temps, préalablement, de dire les vérités qu'il voulait dire.

« Degrelle parla donc. A chaque interruption, il avait beau jeu de riposter à la foule :

« — M'interrompre, c'est faire savoir que vous prenez votre député pour un idiot, incapable de me répondre tout à l'heure.

« Et on devait bien se taire.

« Degrelle tint le crachoir, comme il dit, jusqu'à une heure du matin, ébranlant profondément ce public hostile.

« Le chef socialiste eut la parole alors. L'auditoire était las. Des gens partaient. Au fond, c'est Degrelle qui était la bête curieuse et qui les intéressait. L'orateur rouge s'énerva, eut des mots projetés sur un ton trop aigu. Une auditrice se mit à rire. Il l'interpella grossièrement :

« — Vous devriez aller consulter un médecin !

« La jeune femme se dressa, cinglante :

« — Les médecins, vous les connaissez mieux que moi, vous qui allez trois fois par semaine faire soigner chez eux votre syphilis ! »

« Le plafond se fût écroulé que le vacarme n'eût pas été plus prodigieux. Une rigolade inouïe secoua la salle où abondaient les communistes, ennemis du député socialiste, ainsi mouché. Le malheureux eut beau se débattre, glapir, gesti-

culer : le meeting était fichu pour lui ! La sortie se fit dans un tohu-bohu sans nom. Degrelle descendit la rue à pied, mêlé à cette foule venue pour le mettre en déroute. Trois jours après, Charleroi élisait un député rexiste. »

*
* *

« Le jour le plus inouï, poursuit notre témoin, fut, évidemment, le dernier jour de la campagne électorale, le samedi. Léon Degrelle parla quatorze fois, tout en faisant un circuit de plus de trois cents kilomètres. Il commença à sept heures du matin près d'Alost, remonta, le matin, la Flandre orientale, puis la Flandre occidentale, sans autre incident que la présence, pittoresque, dans les trous de souffleurs, des jeunes curés et vicaires qui ne pouvaient pas assister aux meetings, mêlés à la foule, mais voulaient écouter quand même.

« L'après-midi, il « peignit » toutes les grandes villes du littoral. Dès alors commença l'épopée. Car les Rouges s'étaient juré que Degrelle ne donnerait pas ses derniers meetings, et Degrelle s'était juré de les donner.

« Au Vélodrome d'Ostende, quatre mille personnes s'écrasaient. Dès que Degrelle ouvrit la bouche, un interrupteur se mit à hurler. On se précipita pour le flanquer à la porte. Rien à faire ! Le fanatique s'était fait attacher, par une chaîne munie d'un formidable cadenas, à une colonne de fer. Il avait fait emporter la clef par un complice. On eut beau le boxer; il criait toujours plus fort. Une demi-heure fut perdue avant qu'un serrurier eût pu scier la fameuse chaîne !

« A Bruges, autre bagarre ! A Audenaerde, autre bagarre !

« Mais jusque-là, chaque fois, les bagarres avaient été vaincues et le meeting avait eu lieu, quoique avec des pertes de temps toujours accrues.

« Degrelle redescendit, à la nuit, vers la Wallonie. Il parla d'abord, vers huit heures du soir, en retard de plusieurs heures déjà, dans un gros bourg rouge, puis atteignit Tournai où la plus importante salle de la ville n'était plus qu'un entassement fabuleux de sympathisants, de manifestants, de contre-manifestants entrés en trombe, balayant tout, menés par les députés de Gauche de l'endroit. Environ huit mille personnes se trouvaient là, où on eût pu en mettre normalement trois ou quatre mille. Degrelle devait y donner son

douzième meeting de la journée ! De son gosier, ne sortaient plus que des sons désaccordés comme ceux d'un accordéon défoncé. Par un prodige de volonté, il fit jaillir de ses cordes vocales, pourtant, les mots rauques qui imposèrent un silence relatif.

« Et l'habituel miracle se reproduisit : ce gosier rompu qui paraissait, au début, incapable de résister encore à un effort de cinq minutes, retrouva vite sa plénitude. La voix était caverneuse, comme arrachée. Mais on voyait que le tribun faisait un effort tellement terrible que le spectacle devenait dramatique. La foule retenait son souffle, écoutait.

« Degrelle poussa le fair-play jusqu'à donner la contradiction aux assaillants. A onze heures et demie du soir, il quittait la salle, conquise. Et Tournai, lui aussi, posséderait un député rexiste quelques heures plus tard !

*
* *

« A minuit, il pénétrait dans la salle de meeting de Courtrai : le Courtrai où six mois plus tôt — à quelle vitesse prodigieuse tout ne s'était-il pas déroulé depuis lors ! — à la tête de trois cents garçons, pain sous le bras, couverture à l'épaule, il avait « foncé », d'où il avait jeté le grand cri indigné qui se répercutait maintenant jusqu'au fin fond de la Belgique.

« L'assistance manifestait son contentement, son adhésion avec des trépidations telles qu'on s'attendait, à tout moment, à ce que le public entier disparût dans la trappe géante du plancher effondré.

« A une heure du matin, Degrelle re-sautait dans une automobile. Il restait un dernier meeting à donner, le quatorzième, à Renaix, sur la grand-place. A une heure trois quarts du matin, la foule attendait encore dans la belle nuit de mai d'où allait sortir la victoire.

« Une dernière fois, la voix éraillée se ranima, tonna, allant se répercuter sur les vieilles maisons à balcons de bois de la cité flamande. Degrelle termina à trois heures du matin.

« Déjà, c'était, en fait, le 24 mai. Là aussi, à Renaix, Rex gagnerait, le jour même. Et sa victoire serait la plus originale, car le candidat Rexiste n'avait que vingt-cinq ans et il culbuterait le député socialiste sortant, qui n'était rien d'autre que le ministre... de la Justice !

« Dernier combat, vraiment symbolique !

« Déjà les premières lueurs du matin naissaient sur la grande forêt de Soignes, qui aère Bruxelles, lorsque Degrelle descendit de voiture, détendu, blagueur. Il savait, de toute certitude, que, ce soir-là, son nom, vainqueur, résonnerait dans le pays, et bien au-delà des frontières étroites de la Belgique. »

CHAPITRE XIV

VAINQUEUR

LÉON DEGRELLE connaissait si bien son échiquier politique, avait si intensément capté la vibration du pays que, trois jours avant le vote, il avait exactement pronostiqué, au grand quotidien *Le Journal*, de Paris, le résultat qu'il obtiendrait : vingt et un députés.

Les adversaires avaient ricané.

Le dimanche, il enlevait exactement vingt et un sièges de députés.

Et douze sièges de sénateurs, par-dessus le marché. Soit trente-trois mandats parlementaires.

Pareil bouleversement ne s'était pas vu en Belgique depuis l'autre siècle.

Très tôt, on avait vite deviné la tournure que prenaient les résultats des élections. Léon Degrelle avait été déjeuner (dîner, comme on dit en Belgique) chez une de ses sœurs. Vers trois heures de l'après-midi, on avait donné à la radio les premiers chiffres. Au bout d'un quart d'heure, c'était clair.

— Mes vingt sièges sont dans le sac, avait-il énoncé, tout en vidant son verre de Fine Napoléon.

Et il était parti pour la permanence de Rex qu'on avait dû déménager de la rue Royale à une grande bâtisse d'une

vieille rue populaire du centre de Bruxelles, la rue des Chartreux. La Centrale tenait alors de l'entrepôt et de l'usine à fabriquer des caisses. Ce n'était, partout, que cloisons de bois blanc, édifiés en hâte.

Dès l'après quatre heures, dans le grand hall et les galeries des trois étages, plusieurs milliers de personnes s'écrasaient, s'échauffant au fur et à mesure que se confirmaient les premiers résultats et qu'étaient annoncées des victoires tout à fait symptomatiques. A Bruxelles, c'était le raz-de-marée : plus de cinquante mille voix, cinq sièges. A Liège, triomphe éclatant : les catholiques : un siège; Rex : trois sièges ! Dans les provinces agricoles de Wallonie, le résultat était merveilleux; dans le Luxembourg, Rex emportait à peu près 40 % des suffrages; dans de nombreuses localités, il dépassait la majorité absolue, notamment dans le canton de La Roche, pays de la mère de Léon Degrelle; le succès le plus acclamé fut celui que le chef de Rex emportait dans sa terre natale, dans le canton de Bouillon, où Rex venait en tête de tout le monde, et « sonnait » les anciens partis.

Plus la victoire de Rex s'affirmait, plus la foule bruxelloise dévalait vers la rue des Chartreux qui, à la nuit, fut totalement envahie, ainsi que les rues avoisinantes, par des milliers de fanatiques, chantant, hurlant, acclamant.

Léon Degrelle, arc-bouté à une fenêtre, dut s'adresser dix fois à la foule, à peine entendu d'ailleurs, tant les vagues d'acclamations, roulant du fond des rues, revenaient sans cesse, submergeant tout. La police, débonnaire, laissait le public manifester sa joie. Des colonnes de jeunes partaient vers les permanences — sépulcrales — des autres partis, notamment au siège des Catholiques, à *Patria*, où, cette fois, on entrait comme dans un moulin. Il n'y avait plus quasiment, dans l'amphithéâtre, que des Rexistes qui, chaque fois qu'un pauvre « bonze » du bureau annonçait une victoire de Rex, acclamaient à tout rompre, avec une bonne humeur qui frisait la cruauté. A onze heures du soir, *Patria* fermait ses portes. Il n'y avait plus dans la ville que des Rexistes qui festoyaient. Degrelle, à cinq heures du matin, s'en alla, victoire acquise, se promener dans la campagne où le jour naissait.

*
* *

Les semaines qui suivirent furent des semaines d'euphorie complète. Pas une ombre au tableau sinon, alors que Léon Degrelle se reposait pour quelques jours avec sa femme au vieux château de Clervaux, dans le Grand-Duché de Luxembourg, l'accident dont fut victime sa deuxième petite fille, Chantal, qui, confiée pour quelques jours par Léon Degrelle à sa belle-mère, avala un produit corrosif. Cette fillette allait, durant des années, rester entre la vie et la mort. Léon Degrelle, père tendre entre tous, porterait cette croix avec autant d'angoisse que de douleur. Cent fois, la nuit, alors qu'il rentrait, à des heures impossibles, de ses meetings harassants, il irait arrêter sa voiture en face de la clinique où son enfant était soignée, il resterait là un quart d'heure, une demi-heure, seul, torturé, dans l'ombre de la rue, regardant, tout en haut, la petite lumière allumée à la chambre où sa fillette chérie souffrait. Il fit venir, pour la sauver, les plus fameux spécialistes du monde entier, de Paris, de Vienne, des Etats-Unis, du Canada. Parfois, le soir, quand, par miracle, il était libre, il partait à pied en pèlerinage à Notre-Dame de Hal, marchant pendant des heures dans l'ombre, silencieux, désespéré. Cette tragédie le marqua profondément, assombrit ses grandes années de combat. Ce n'est qu'en 1942 — après avoir été nourrie artificiellement pendant six ans — que cette enfant fut définitivement sauvée.

Nous rappelons cet incident personnel parce qu'il émut profondément la foule rexiste, qui aimait intensément Léon Degrelle, qui le voyait souffrir et qui porta, émue, sa souffrance avec lui.

*
* *

Léon Degrelle revint de Clervaux, au début de juin 1936, pour connaître un deuxième triomphe. Les élections provinciales, deux semaines après les élections législatives, confirmaient la victoire de Rex et même l'amplifiaient encore. A Liège, à Bruxelles, les élus rexistes entraient en masse dans les Conseils Provinciaux. Dans le Luxembourg, province natale de Léon Degrelle, ils battaient tous les records, emportaient 40 % des sièges de l'Assemblée.

Des milliers de Belges se promenaient, balai à la boutonnière. Car les insignes de Rex se multipliaient. On voyait

l'ancien insigne à la croix tourmentée, mais un autre le concurrençait, portant simplement les trois lettres capitales REX. Le plus populaire, toutefois, était un balai, le balai symbolique qui venait de faire un si gros travail !

L'atmosphère était joyeuse, ardente, mais pacifique. Degrelle pouvait flâner à pied dans les rues, sans jamais connaître le plus mince incident. Il allait au cinéma, comme n'importe qui, sans aucune escorte. Il avait désormais à sa disposition une splendide auto Buick que, perspicace, sentant venir le vent, le directeur de la General Motors était venu négligemment aligner le long du trottoir de la rue des Chartreux le 25 mai au matin, cadeau discret de sa firme au pétaradant vainqueur.

*
* *

Maintenant que tous ces parlementaires étaient élus, il fallait voir ce qu'ils allaient donner.

Là, Léon Degrelle n'avait jamais été optimiste, et les événements allaient promptement confirmer ses appréhensions.

Lui, détestait, méprisait le Parlement. Il le connaissait. Du haut des tribunes du public, il avait cent fois assisté aux « scènes honteuses au cours desquelles, a-t-il écrit, ces messieurs s'injuriaient comme des égoutiers, se colletaient au cours d'immondes bagarres. Le reste du temps, ils papotaient, noircissaient du courrier utilitaire, ne se passionnaient que pour des débats stupides, mais d'un intense intérêt local et électoral, brillaient, par contre, la plupart du temps, par leur incompétence ou plus simplement par leur absence, dès qu'il s'agissait des grands intérêts nationaux et notamment de l'examen des budgets et de la réforme des institutions de l'Etat. Toute la vie du Parlement était conduite par des vieux renards ficeliers, spécialistes des crocs-en-jambe et de l'enterrement discret des projets indésirables ».

A Léon Degrelle, cette foire parlementaire donnait la nausée. Il s'était formellement refusé à être candidat effectif sur une liste. Au fond de lui-même, il n'avait jamais été partisan que Rex jouât vraiment le jeu des listes.

Il avait rêvé un moment de ne présenter, pour ridiculiser le Parlement, que des éléments de choc d'un genre tout à fait spécial : des forts des Halles, des boxeurs, des débardeurs, capables, sans plus, d'administrer, lorsque ce serait néces-

saire, une correction vigoureuse aux vieux chevaux de retour des partis, sans avoir le moins du monde la prétention de suivre « parlementairement » les politiciens retors dans leurs mille chausse-trapes. Il imagina même, un moment, de mettre en tête de liste, pour la capitale, un Congolais, un géant, « qui, à l'entendre, eût fait sensation avec sa bobine d'ébène parmi les sépulcres blanchis ».

« — J'espère qu'il est resté anthropophage ! s'esclaffait-il. Il les bouffera tous. Ce sera une merveilleuse affaire. »

Mais le Belge est conformiste. On répliqua à Degrelle que le public crierait à la farce estudiantine. C'était faux. Le public eût été ravi de pouvoir s'amuser. Le Parlement dégoûtait l'opinion. « Le nègre, m'expliquait Degrelle, eût été élu et, laissé préalablement longtemps à jeun, il eût fait pas mal de dégâts, dans l'Assemblée ! Comme chair fraîche, il y avait certainement beaucoup mieux dans la brousse. Mais en se gavant, il eût nettement rendu service ! »

*
* *

Degrelle se laissa donc chapitrer et accepta, avec mauvaise humeur, et surtout avec beaucoup d'appréhension, qu'on constituât des listes « bien ».

C'était jouer le jeu. Et les autres étaient beaucoup plus roublards que son équipe.

Les candidats furent généralement quelconques. C'était inévitable.

Il eût fallu repêcher quelques « professionnels » du Parlement qui eussent pu guider les nouveaux venus dans le dédale ténébreux de la « baraque », pour employer l'expression du plus grand roi des Belges, Léopold II.

Mais lesquels ? Beaucoup étaient corrompus. Les autres étaient timorés, redoutaient d'abandonner la proie pour l'ombre.

Des « notables » ? Eux aussi craignaient la bagarre. Au fond, ils doutaient tous d'une victoire de Degrelle, mis en garde par les échecs répétés de ceux qui avaient voulu, avant Rex, entrer en compétition électorale avec les vieux partis au pouvoir.

La vraie force morale de Rex résidait dans la merveilleuse jeunesse qui suivait Degrelle. Mais, parmi ces jeunes, brûlants et purs comme le feu, personne n'était éligible, n'avait les vingt-cinq ans requis.

« Force fut donc, m'expliqua un exilé rexiste, de se rabattre sur des figurants, car la plupart des candidats de Rex ne furent que des figurants. Le public vota *pour Degrelle;* les candidats, il ne les connaissait pas ! Mais, la plupart de ces médiocres s'imaginèrent vite, une fois élus, que c'était leur personne falote qui avait été plébiscitée. Ils furent nuls au Parlement, voire néfastes; mais, gorgés d'importance, ils plastronnèrent de plus en plus, ridicules, voire insupportables. Léon Degrelle eut avec eux des déboires sans fin, des ennuis sans nom.

« Il y avait dans le lot quelques fantaisistes, notamment « Chou », un petit châtelain qui, une fois élu, ne délogea plus des boîtes à porto des avenues voisines du Parlement. Et surtout un avocat liégeois, Albert Fasbender, que Léon Degrelle avait fait élire dans son Luxembourg natal. Orateur admirable, cœur d'or, bohème impénitent, ledit Albert était désargenté de janvier à décembre. Incapable souvent de se payer, à Bruxelles, une petite chambre d'hôtel, il montait, le soir, grâce à sa carte de député, dans un wagon de première classe d'un train qui allait au bout du pays, dormait jusqu'à la frontière, remontait alors dans un autre express qui regagnait Bruxelles, s'y rendormait jusqu'à l'arrivée à la capitale, au petit matin. Une fois dans les travées, ce bon garçon talentueux était timide comme une communiante. Il passa complètement inaperçu.

« Les trois quarts du groupe, d'ailleurs, passèrent inaperçus, gens peu capables, vite englués.

« Les quelques éléments intéressants du groupe, un Pierre Daye par exemple, un Paul de Mont, un professeur de Fraipont et l'un ou l'autre bon élément de province, eussent rendu de bien plus grands services à Rex en travaillant hors du Parlement qu'en gâchant semaines, mois, années dans cette chaudière débilitante. »

*
* *

Degrelle, avant même que le « jeu » ne démarrât, avait deviné qu'il serait vain. Il ne cachait pas son inquiétude. Quand il regardait ses trente-trois élus, trop bien élevés, trop sages, il regrettait vivement ses débardeurs, ses boxeurs et son nègre anthropophage qui eût mis si allégrement les bouchées doubles !

« La médiocrité de cette équipe improvisée n'eût pas eu la moindre importance, a écrit Degrelle, s'il se fût agi de

l'intégrer à la « majorité ». La composition des autres partis était, elle aussi, fort médiocre, comme tout ce qui est parlementaire est, en général, fort médiocre. Un esprit élevé répugne habituellement à se prostituer dans les mêlées électorales, à taper sur le ventre d'un tas de pochards et d'idiots afin de quémander leurs suffrages.

« Le parti catholique belge était farci de pâles sacristains, le parti libéral avait, parmi ses illustrations, un demi-louftingue barissant nommé Demuyter; dans le parti socialiste abondaient les primaires, des syndicalistes besogneux, montés à force de noircir des paperasses, des gueulards locaux qui avaient joué de l'intimidation.

« Le bouquet du Parlement était un isolé, élu à Anvers comme technocrate, nommé Frensen. Sorte de troglodyte barbu, il s'exhibait, à demi nu, dans les rues, velu comme un macaque, et sautant à la corde. Il vendait aux électeurs rigolars du café qu'il trimballait sur un triporteur. Il recueillit un nombre de voix ahurissant, presque le double de ce qui était nécessaire pour être élu. Il poussait, au Parlement, des mugissements informes d'homme des cavernes et émerveillait ses clients d'Anvers avec la plaque officielle P (Parlementaire) apposée solennellement sur son triporteur. »

Mais Rex n'était ni un groupe de la majorité, ni une histoire de fous. Degrelle lui avait assigné le rôle, particulièrement redoutable, de troupe de choc de l'Opposition, de dynamiteur du Régime, à l'intérieur même de son temple.

*
* *

Le roi Léopold III, quatre jours après cette victoire, avait fait appeler Léon Degrelle au Palais, l'avait reçu très longuement, durant une heure entière, au grand ébahissement de la presse. L'entrevue avait été fort cordiale. Degrelle s'était amené en veston, sans chapeau et avait tenu au roi, jeune lui aussi, un langage net à l'emporte-pièce, qui avait été apprécié.

Mais Degrelle avait clairement expliqué au monarque que ce qui l'intéressait, c'était le Pouvoir, tout le Pouvoir et non pas un os ministériel à ronger pendant six mois, pour lui ou pour quelques-uns de ses lieutenants.

Certains ministres avaient essayé d'atteindre Degrelle pour lui laisser comprendre qu'on lui ferait place s'il le voulait. Il répondit non, dans les coulisses, puis publiquement, dans *La*

Libre Belgique, en posant des conditions délibérément inacceptables, afin que les tentatives en restassent là.

Degrelle n'avait pas remué, jusqu'au fond de l'âme, tout un pays pour donner du bois de rallonge au Régime. Il voulait un système social et politique nouveau, et surtout un esprit nouveau. Pour opérer cette transformation, la mener à fond, pendant des années, il fallait tenir le gouvernail.

« Une simple participation, disait-il, à un conglomérat informe, mêlé aux vieux partis artériosclérosés, encombrés de tarés et d'incapables, n'eut conduit le Rexisme qu'à un avortement piteux, sans gloire et sans honneur.

« Il fallait d'abord gagner plus largement l'opinion, envahir plus complètement le terrain légal. Le 24 mai 1936 n'avait été qu'une étape, une première bataille. La vraie victoire ne serait que la conclusion de nombreuses batailles. »

Les députés et sénateurs rexistes entrèrent donc en lice, fringants, pleins d'illusions, sinon de talent et de sens stratégique. Certains étaient d'une ignorance des mœurs de la maison qui avait sa fraîcheur mais tenait du prodige; ils durent demander à des amis où se trouvait le Parlement avant de s'y rendre ! Ils y entraient le cœur pur ! Mais le cœur pur ne suffit pas dans un tel antre, où l'astuce est plus efficace que la noblesse et la sincérité.

*
* *

Les premières séances se passèrent sans heurts notables. On redoutait les nouveaux venus. On s'attendait à ce qu'ils provoquassent des incidents bruyants, qu'ils jouassent aux risquons-tout.

Ils étaient beaucoup trop bien élevés pour cela, se contentèrent de lancer quelques interruptions, généralement spirituelles.

La plus verte mit aux prises un des nouveaux venus et un ministre.

— Et moi aussi suis-je un pourri ? avait lancé le ministre, fort imprudent.

— Certainement ! répondit tout net, un Rexiste.

— Je ne puis autoriser un tel qualificatif adressé à un membre du gouvernement ! s'écria le président indigné.

— Ce n'est pas un qualificatif, c'est un substantif, répliqua, avec une superbe insolence, l'interrupteur.

Il fut expulsé. Ce fut le premier incident.

Il y en eut d'autres et même quelques batailles en règle, tout à fait dans le style de la maison. On se boxa, on retroussa les vestons, on s'élança dans les travées, « cependant que les huissiers, toutes médailles sonnaillantes, essayaient de retenir, à bras-le-corps ou par le fond du pantalon, les Horaces et les Curiaces rexistes et anti-rexistes ».

*
* *

Mais on attendait la grande journée, celle où Rex clouerait au pilori, à la tribune du Parlement, les « pourris » des trois partis, piliers du vieux Régime.

La date de l'interpellation fut fixée. Le pays entier était dans l'attente de l'événement. Je laisse le dirigeant rexiste, déjà utilisé, nous narrer ce qui se passa :

« Degrelle confia l'honneur et la charge de ce duel, dont les conséquences pouvaient être incalculables, au plus mordant et au plus audacieux de ces jeunes députés, un garçon nommé Syndic qui, jusque-là, avait donné beaucoup de preuves de dévouement et de combativité.

« Ce n'était pas un piocheur. Jamais il n'aurait été capable, comme Degrelle, d'éplucher, pendant des semaines, des mètres cubes de documents où trouver des arguments-massue à assener. Mais il pouvait faire face brillamment, si on lui préparait à fond le travail.

« Degrelle le lui prépara donc, totalement. Durant une semaine entière, il lui écrivit, de la première à la dernière ligne, le texte de son discours. Celui-ci équivalait à un volume de deux cent cinquante pages et devait prendre cinq heures de lecture. Syndic reçut, le matin du débat, sa liasse de feuillets, soigneusement dactylographiés, n'ayant plus qu'à se l'assimiler et à préparer, à toutes fins utiles, quelques vertes ripostes.

« Mort de fatigue (pour une fois !), n'ayant quasiment pas dormi depuis huit jours, car il ne disposait que de ses demi-nuits pour préparer ces textes, Degrelle s'amena à une tribune du Parlement vingt minutes avant l'heure fixée pour le débat. Il était sûr du succès. Non seulement son texte ramassait, en un faisceau terrible, les plus graves précisions déjà énoncées dans les meetings, mais il contenait des documents très graves, inédits, notamment le tableau complet, et complètement secret jusqu'alors, des prêts scandaleux que la « Caisse d'Epargne », créée pour aider les petites gens, avait

consenti (pour plus de cent millions !) à de grands consortiums hyper-capitalistes. Ainsi, au moyen de ces fonds de la petite épargne, ceux-ci avaient pu continuer leur lutte en vue de l'étranglement du petit commerce, base même de la petite épargne !

« Degrelle tenait ces documents d'un des chefs même de la Droite Catholique, où il avait gardé des alliés aussi puissants que discrets, l'ancien et futur ministre Gustave Sap.

« Ces révélations allaient éclater dans l'enceinte du Parlement comme une bombe.

« Une foule énorme s'écrasait dans les couloirs, les tribunes étaient archi-combles. Les députés arrivaient par petits paquets, occupant presque tous les sièges.

« Les Rexistes, fiévreux, décidés à mener à fond leur combat (car tout le pays avait les yeux fixés sur eux), s'étaient installés à leur poste, en un impressionnant carré. »

*
* *

« Le président ouvrit la séance.

« Mais Degrelle cherchait en vain, des yeux, le principal de ses hommes, Où était ce sacré Syndic ? Tout le monde était là. Lui n'y était pas !

« Enervement, angoisse.

« Il y avait quatre autres projets inscrits, avant l'interpellation. Sans doute Syndic se disait-il qu'il avait encore du temps libre avant d'entrer en lice ?

« Le président, M. Kamiel Huysmans, était « un homme d'une astuce diabolique, un véritable Méphisto : long, jaune, à la pomme d'Adam saillante, toujours en mouvement, dans un corps squelettique » (Degrelle dixit). Il vit, en un éclair, le coup de théâtre à réaliser. En dix-sept minutes exactement, il eut liquidé les quatre premiers points et il enchaîna aussitôt, sèchement :

« — La parole est à M. Syndic ! »

« Syndic n'était pas là ! Aussitôt un des députés rexistes eût dû bondir, parler de n'importe quoi, déposer n'importe quelle demande d'interpellation, gagner, en palabres, quelques minutes, pendant lesquelles on eût déniché et amené en toute hâte le retardataire.

« Mais ils étaient novices dans le métier. Pas un n'eut le réflexe. Et, une seconde plus tard, la voix sèche du président retomba comme un couperet :

Les publics les plus variés...

Le même intérêt...

Degrelle, au cours de la grève générale de 1936, vérifiant la soupe de ses « services sociaux ».

« — L'orateur inscrit étant absent, la séance est levée ! »

« Brouhaha fantastique ! Jamais on n'avait vu lever une séance du Parlement belge à deux heures et quart de l'après-midi, après dix-sept minutes de session ! Mais le coup avait été magistralement joué. A l'instant même, Syndic entrait au Parlement, les soixante-dix grandes feuilles dactylographiées dans sa serviette, ayant dîné confortablement !

« Il était « refait ». Rex était « refait ». Le grand scandale des pourris sombrait dans la plus tumultueuse des « cacades » !

*
* *

« Que faire ? Aussitôt, avec un beau courage, le comte Xavier de Grüne, sénateur de Rex, preux intrépide, glorieux héros de la Première Guerre Mondiale, reprit l'affaire au Sénat, demandant à interpeller d'urgence. Le débat sauta donc d'une salle à l'autre. Mais l'effet était raté. D'abord, l'atmosphère n'y était plus : le Sénat n'est pas la chaudière à passions de la Chambre. Ensuite, c'était du réchauffé. Enfin, pire que tout, Xavier de Grüne ignorait le discours, il dut le lire en le découvrant lui-même, s'embarrassant dans les feuillets, estropiant les noms, embrouillant les chiffres, faisant tout ce qu'il pouvait, mais n'atteignant qu'un résultat médiocre, alors que la charge de dynamite de ce discours eût pu ébranler tout le Régime.

« Le gouvernement, devant l'ampleur et la précision des révélations, dut bien accepter la création d'une Commission d'Enquête, mais, dans tous les pays du monde, les Commissions d'Enquête servent plus à enterrer qu'à enquêter !

« Degrelle sortit, le soir même, un numéro à sensation du *Pays Réel* (un énorme cliché-photo de Syndic... à la tribune avait été préparé à l'avance !), contenant le texte intégral du discours-massue. Mais l'atmosphère de tragi-comédie qui en avait précédé la révélation avait coupé les trois quarts de l'effet.

« Il porta. Mais il n'emporta point. Ce fut, concluait Degrelle, un seau d'eau au lieu d'une tempête. »

*
* *

Le journal le *Pays Réel* lui-même n'était pas sans apporter de nombreux déboires à Léon Degrelle.

« Il était né, a écrit un journaliste rexiste, d'une merveilleuse, d'une extravagante improvisation. Normalement, il n'aurait dû paraître que durant la campagne électorale. Mais, dès le lendemain de la victoire rexiste, il fut évident qu'un quotidien du Mouvement était indispensable si l'on voulait garder en main les centaines de milliers d'électeurs brusquement accourus.

« Mais là, pas plus qu'au Parlement, le métier ne s'improvise. Il n'y avait pas un journaliste de métier au *Pays Réel*, pas un metteur en pages de métier. Pas un homme âgé non plus, connaissant les traquenards de la presse. Tous étaient jeunes. Certes, beaucoup avaient du talent, parfois un très grand talent. Victor Mathys était un éblouissant polémiste. José Streel, avec sa petite chemise à fleurs de fiancé ukrainien, était le penseur politique le plus remarquable de la presse belge (on le fusilla ignoblement en 1946). Mais il était plus un chroniqueur de rubrique intellectuelle qu'un journaliste. Et, seule, d'ailleurs, sa chronique l'intéressait.

« Personne ne vivait le journal comme, à *L'Action Française*, Maurras vivait le journal, de l'article de fond jusqu'au plus anodin des faits divers.

« — Même un fait divers doit avoir une tendance ! » rugissait Degrelle.

« Il avait beau rugir, demander qu'on fît le journal sérieusement, qu'on s'en tînt à des chroniques régulières, à des emplacements qui ne changeassent pas tous les quinze jours. Il avait beau faire. »

*
* *

« Le journal, brillant, était fait, fut toujours fait pardessus la jambe, le même sujet était traité trois fois dans le même numéro. On oubliait des choses essentielles. La mise en page était explosive, souvent fort intelligemment conçue, mais la composition sentait le désordre. De temps en temps, une gaffe phénoménale s'étalait, monumentale comme la tour Eiffel. Tous eussent dû être marris : tous se tordaient ! Ils avaient pris l'habitude de blaguer, ils maintenaient au *Pays Réel* une atmosphère de farce, alors que le journal eût dû être, non pas embêtant, mais sérieux tout de même, pour s'imposer.

« Les articles étaient souvent d'un réel intérêt. Le journal publiait, chaque jour, une caricature absolument impayable

du « plus fameux croqueur de bonzes » qu'ait jamais possédé la Belgique, Paul Jamin, dit *Jam*. Il avait du génie. Des milliers de personnes achetaient le *Pays Réel* pour savourer son dessin. Il paya cet humour merveilleux de six années de prison, après 1945 !

« Lui, dit notre auteur, et Léon Degrelle sauvaient tout.

« Comment, dans le tourbillon de son travail, ce dernier trouvait-il encore le temps d'écrire ? Il devait recevoir des flots de personnes, tenir chaque jour dix réunions, surveiller, d'une tribune, son équipe du Parlement, sauter — après quatre heures — en voiture, courir aux cinq cent mille diables (il fit, de 1936 à 1939, environ cent mille kilomètres, chaque année) pour donner deux, trois, quatre meetings, revenir à du 130 ou du 140 à l'heure, en happant à sa radio de bord les dernières nouvelles.

« Il arrivait au journal quand il ne restait plus que le trou qui attendait son « article de fond ». Il se faisait monter une assiette de viande crue, hachée, des frites, un demi, et s'attablait. Il écrivait, sans une rature, sans une hésitation, huit à dix pages de sa grande écriture volontaire, qui transcrit tellement son tempérament. Il n'avait pas le temps de relire, on lui enlevait les feuillets un par un, qu'on courait porter au marbre.

« Et le record, ajoute notre narrateur, c'est qu'en fournissant sa « copie » dans des conditions pareilles, à la volée, après des journées de seize, dix-sept, dix-huit heures de travail, il écrivait des articles dont beaucoup sont extraordinaires : feux d'artifice de la polémique, portraits à l'emporte-pièce; appels où gronde l'émotion; évocations d'une profonde poésie, naturelle, originale. »

*
* *

Il faut relire au hasard, quelques-uns de ces textes pour se rendre compte.

Voici, par exemple, comment, la nuit de la Fête Nationale belge du 21 juillet, il transfigurait un sujet ressassé par d'autres, cent fois :

« La Fête Nationale n'a pas été créée dans le but exclusif d'aller faire trempette dans les ruisseaux ou manger du veau froid dans les clairières.

« *Elle est, pour tous les citoyens, un jour où il faudrait se souvenir, méditer et prévoir. C'est autre chose que de gambader sur les chevaux de la foire du Midi ou de flirter, le soir, dans les sapins du Zoute et sur les brise-lames de Duinbergen.*

« *Pourtant, il y a bien des chances que le 21 juillet officiel passera comme un vent imperceptible sur les âmes. Il agitera à peine ce qu'il y a de plus léger et de plus stérile en nous. Il nous apportera des bribes de « Brabançonne », ou quelques mots perdus d'un discours solennel et creux. Ce sera tout.*

« *Et comment pourrait-il, hélas ! en être autrement, parmi la décadence où nous sommes ?*

« *Les cœurs dorment. La patrie n'est plus qu'un mot qu'on regonfle à certains jours pour faire du volume : ce n'est plus un grand élan, une somme de vertus, de douleurs, de fiertés, ce n'est plus surtout la fervente clarté d'une espérance...*

« *Parmi cette cavalcade de plumets et de médailles des politiciens croassants, comment voudriez-vous que nous trouvions de la grandeur ? Ces êtres vils ont déchaîné, dans le pays, les haines des partis et des clans, ont tué toute noblesse, tout idéal. Ils ont plongé un peuple dans la médiocrité et la bassesse. Ils sont là, emplumés, caparaçonnés, et sonnaillants comme du bétail primé. Plus rien en dehors d'eux n'existe. Pour eux, la patrie c'est leur ventre gonflé qui brinqueballe sous l'écharpe parlementaire et sous les plaques et le grand cordon du Venezuela ou du Liberia. Des années et des années de luttes mesquines, de rivalités de personnes, de vendettas secrètes, ont étouffé en eux la dignité et la grandeur.* »

*
* *

« *Si le pays des politiciens, aujourd'hui, ne frémit plus, vidé de toute âme, s'il est veule et morne, essayons, néanmoins, tous ensemble, de retrouver, au fond de notre cœur, et auprès du pays réel, les vraies sources d'exaltation de la patrie.*

« *Pensons à tous ces siècles d'âpres combats pour le sol et la liberté, pensons à tout ce sang brûlant et pur qui fut répandu, pour les foyers, les champs, le métier à tisser, le soc et l'enclume...*

« *Pour ces choses simples et bonnes, des milliers d'hommes de notre peuple et de notre chair sont morts.*

« *Nos instruments de travail, nos maisons, les terres brunes et les bois, sont l'œuvre de cet héroïsme séculaire et de toutes ces douleurs. Ils ont subi cent fois l'ennoblissement du sacrifice. Ils ont été durement maintenus dans l'effort incessant et collectif du peuple.*

« *Car ce peuple est grand non seulement aux heures de l'héroïsme mais aux lentes heures de la vie quotidienne.*

« *Où trouve-t-on pareille bonne humeur et pareille simplicité, pareil amour de tout ce qui est normal et pur : les enfants, la terre, l'ouvrage bien fait ? Où trouve-t-on pareille constance, pareil acharnement, et cette absence de fièvre dans le labeur ?*

« *Ce sont des gens rudes. Ils ne cherchent ni les effets, ni les mots. Leur bonheur se forge dans un long effort d'âme, têtu. Leurs vertus ont jailli du fond des êtres. Elles puisent leur nourriture dans ce qu'ils ont de plus substantiel et de plus secret.*

« *Ce sont nos peintres, puissants comme la chair, droits et insolents comme la vie.*

« *Ce sont nos musiciens, aux rythmes des souples collines et des bois ourlés de brouillards.*

« *Ce sont nos orfèvres et nos sculpteurs, nos batteurs de cuivre et nos dentellières.*

« *C'est, à chaque bourg, les beffrois et les saints de pierre, les faïences, les bois sculptés, les fers forgés, tout noirs d'années, les pignons pleins d'ors, les lourdes cheminées, les ponts légers, l'élancement des ogives et des tours, des clochers bulbeux, des flèches campagnardes aux ardoises blanches de soleil...*

« *Là-bas, les politiciens s'ébrouent; laissons-les, sans même un cri de protestation ou un regard.*

« *Près de l'héroïsme de nos morts, près des vertus des vivants qui les prolongent, près des chefs-d'œuvre du passé immortel, groupons-nous dans l'amour et dans le silence.*

« *Et puisons les forces qu'il faudra pour que ces héros, ces vertus et ces gloires nourrissent demain le pays nouveau qui nous appelle !* »

*
* *

Voici maintenant Léon Degrelle décrivant, de façon prophétique, de son avion, non plus son pays, mais l'Europe d'avant la catastrophe de 1939 :

« *Au bout du ciel, les monts pointus dorment, paisibles, comme les seins d'une géante lointaine, couchée au frais, dans le silence et la tiédeur.*

« *C'est encore l'Europe molle et sûre de son bonheur...*

« *Ni ces eaux bleues ou dorées, ni ces barques et ces rames vertes, ni ce feuillage, ni ce soleil, ne se doutent que l'hiver commence à naître déjà dans la fraîcheur des brises, à la pointe des oriflammes...*

« *L'Europe, comme eux, est au seuil de l'hiver, sans le savoir. Déjà les premières feuilles tombent, mais c'est une civilisation, cette fois-ci, qui risque de mourir...*

« *Douceur de nos pays d'Europe, monuments et lois, eaux tièdes, forêts, foyers, sourires et gestes maladroits des enfants, serons-nous assez courageux et assez forts pour les sauver ?*

« *Les paysages et les maisons peuvent dormir si les cœurs veillent.*

« *De nos plages du Nord à ces eaux brillantes, de nos brumes à ce fier soleil, sera-t-il dressé le barrage que Moscou ne franchira point, à l'abri duquel les trésors moraux et spirituels d'un monde pourront vivre encore et renaître dans la ferveur de temps nouveaux ?...* »

*
* *

Ecoutons-le encore, au moment où l'Espagne est en pleine guerre civile, évoquer les paysages andalous ou castillans :

« *Les villages, au bout des cailloux de Castille ou des champs andalous, éventés par les vieux moulins à vent des Sarrasins, sont de paisibles bourgs, pleins de mulets, d'enfants poussiéreux, de viandes qui boucanent, de loggias fortement coloriées, de cours gorgées de cris de femmes et de linge qui sèche au soleil.*

« *Tout cela est simple et paisible, dans un laisser-aller assoupi. On regarde les chèvres et les fleurs, les rivières desséchées entre des falaises brûlantes, les palmiers qui s'agitent, la nuit, au-dessus de Grenade, les petites fermes accrochées aux arêtes des montagnes sèches, et la mer qui vous appelle,*

à pic, vers les berges de Malaga. Le vin, dans les salles à manger sans lumière et brillantes de bois poli, a un âpre parfum de terre. Les olives, les mille poissons minuscules qui frétillent dans la graisse brûlante, la bonhomie de l'accueil, tout, dans ce pays, est rude et simple, sensible et joyeux. Là, pas plus qu'ailleurs au monde, on n'a envie de tuer pour le plaisir, mais bien d'irriguer son champ, de guider ses mulets, de vendre son vin au marché, d'élever les enfants noirauds qui courent devant les boutiques. »

*
* *

Un coup de grisou désole le bassin minier du Borinage. Il s'y rend à l'instant même. Revenu à la nuit, il jette sur le papier ce croquis ému :

« *Pas d'agitation, de mots inutiles. Les sauveteurs, dans la triste salle des douches, sont étendus, couverts de suie, les yeux blancs enfouis dans les visages noirs et luisants. A notre approche, ils quittent les matelas crasseux où ils reposaient pour quelques heures. Voici leurs dures mains tendues, leurs mots simples. Ils disent le labeur terrible, là-bas, dans la chaleur d'enfer, à la recherche des rescapés et des martyrs...*

« *Ils y retourneront tantôt, après avoir embrassé leur femme, pour essayer de retrouver, morts ou vivants, les malheureux qui restent au bout de ces couloirs en feu.*

« *Ils savent très bien tout ce qu'ils risquent. On les ramènera peut-être, eux aussi, sur ces civières affreuses, rangées près des murailles.*

« *Pas un trait ne bouge sur leur visage.*

« *Des matelas noircis, un couloir sombre, quelques heures de répit encore... Et, tantôt, la fournaise, sans une inquiétante visite et sans un mot...*

« *La roue tourne toujours en haut de la cage.*

« *Que remontent-elles, à cette heure, ces courroies qui glissent dans le coucher du soleil ?*

« *En face d'elles, avec de grands doigts violets, trois femmes lavent les bleus des sauveteurs. Elles s'arrêtent de temps en temps, avec des yeux pesants, voilés de larmes. Elles sont, dans leur travail qui continue et leur douleur secrète, l'image poignante de ce peuple si fier et si tenace dans son malheur.*

« *Tout le monde se tient immobile, serrant son angoisse, n'osant ouvrir la bouche, pour ne point pleurer tout d'un coup devant tant de misère et de grandeur.* »

*
* *

Et voilà enfin — car chez lui toujours le patriotisme remonte, fleurit à toute occasion — une évocation, le 11 novembre, des Morts du Front de l'Yser où les soldats belges, de 1914 à 1918, résistèrent si vaillamment. Le début est presque un poème.

« *J'ai voulu remonter jusqu'aux grèves perdues d'où jadis les vainqueurs nous étaient revenus.*

« *Les eaux sont grises, avec de longues bandes noires au bout des flots.*

« *L'air et le sable sont mouillés et lourds.*

« *C'est le grand silence, comme si toute la côte se souvenait du jour où le bruit des canons s'est éteint dans le ciel de cendre.*

« *Là, dans le plat pays noyé d'eau, où un faible brouillard estompe les arbres courts et les toits trop neufs, tous les morts, ceux-là qui sont restés, le matin de la victoire, tous les morts reposent, près des fermes, au seuil des villes, dans de longs cimetières glacés, fleuris des dernières roses, avec un drapeau qui claque tout seul dans le vent venu de la mer...*

« *Ces grands champs où meurt l'automne les ont vu souffrir, espérer, puis tomber, un jour ou l'autre, les deux mains serrant du sang tiède.*

« *Ils sont des milliers, des milliers, de Houthulst à La Panne, dans l'alignement militaire et l'émouvante égalité des héros morts.*

« *Ah ! ceux-là vraiment ont vécu ! Ils avaient notre jeunesse et notre force, nos cœurs tendus, nos yeux qui regardent les ardents visages, les clochers, les arbres et les lignes d'eau; ils avaient vingt ans, trente ans, l'âge où on est le maître, toujours, où on plie tout à ses désirs, à ses volontés et à sa tendresse.*

« *Camarades, couchés dans les dunes de glace, vous avez pris la meilleure part en donnant votre vie à l'heure où tout, en elle, était neuf et tout était pur.*

« *Près de vos tombes, perdues dans les sables et les vents,*

nous venons rechercher ces grandes vertus de la jeunesse que vous avez dû faire mûrir, si tôt, dans la douleur... »

Comme le notait un écrivain belge, de telles pages, de tels chants, sont « d'une frappe toute classique ».

On comprend que le lecteur, maintes fois, était conquis quand il lisait cette prose grandiose, fait si rare en Belgique, digne d'un Léon Daudet ou d'un Barrès, et jaillie dans des conditions impossibles, après un effort physique qui eût annihilé un autre homme.

*
* *

Mais c'était par l'action même et non seulement par la plume, mêlé au peuple et non hors du peuple, que Degrelle prétendait poursuivre sa Croisade.

Il ne croyait pas à une action décisive, malgré le nombre de ses élus, dans les deux enceintes parlementaires.

Il ne croyait pas à un ralliement opéré par son seul journal, vibrant mais fait à la diable et qui, surtout, avait à lutter « à un contre cinquante-trois » : les cinquante-trois quotidiens des trois partis « traditionnels » de Belgique.

Il fallait des initiatives imprévues, toutes neuves, qui atteignissent directement le public, atteignissent son intelligence (relative), atteignissent son cœur (« qui est selon ce qu'on en fait »).

*
* *

CHAPITRE XV

Rex ou Moscou

A peine les élections closes, une occasion d'agir — occasion périlleuse — s'offrit à Degrelle : des grèves, de grandes grèves, éclataient dans le pays.

« La réaction d'un bourgeois en face d'une grève quelle qu'elle soit, disait le chef de Rex, est automatique : contre ! Pour lui, la grève est une sorte de crime de lèse-majesté, commis par des trouble-fête. »

Degrelle avait, derrière lui, des dizaines de milliers de bourgeois et pas mal de bien-pensants. Ce public, pavé de pacifiques intentions, mais, socialement, de courte vue, avait eu le réflexe classique. Les Communistes avaient aussitôt pris le mouvement en main; de graves abus, des violences avaient eu lieu. L'inquiétude régnait.

On juge alors de la stupeur — ou de la peur — qui s'empara du public « bien », sympathique en général à Degrelle, lorsque le *Pays Réel* parut barré d'un titre énorme, sur sept colonnes : « Rex est avec les grévistes ».

Rex, oui, condamnait les violences. Mais « les violences étaient un truc, le truc classique que les communistes emploient pour effrayer puis refouler la concurrence. » Degrelle s'expliquait :

« — Ne tombons pas dans le piège. Les Rouges provoquent des troubles pour que personne n'ose prendre parti en faveur des grévistes, convertis de la sorte en mutins. Ainsi, les Marxistes apparaissent comme étant les seuls, aux yeux des ouvriers bernés, à défendre leurs revendications.

« Il faut au contraire couper l'herbe sous le pied aux Rouges, se mettre à la tête des grévistes s'ils ont raison, les guider au lieu de les laisser s'égarer, et soutenir à fond leur cause, si elle est juste. »

Et elle était juste. En Belgique, comme ailleurs, d'énormes améliorations pouvaient être apportées, à cette époque-là, au sort de la classe ouvrière.

« Il reste toujours, clamait Degrelle, assez d'argent dans les coffres des magnats de la grosse industrie lorsqu'on les enterre. Pour tous ces requins, justice sociale est toujours synonyme de démagogie.

« La grosse banque anonyme, qui contrôle quasi toute notre vie industrielle peut parfaitement réduire un peu les bénéfices fabuleux qu'elle extrait du labeur, prolongé à l'excès et insuffisamment payé, de la masse ouvrière belge. »

Et, bousculant les rétrogrades qui avaient voté pour lui, Degrelle fit donner tout le Mouvement Rexiste dans un sens hardiment révolutionnaire. Il soutint la revendication des quarante heures — ce n'est pas nécessairement le nombre d'heures qui fait le rendement, les Etats-Unis capitalistes l'ont bien montré, mais l'efficience du travail et l'équipement — et les fit voter, peu après, au Parlement, par ses députés.

Cette attitude scandalisa. (Dieu sait pourtant si de telles réformes sociales paraissent normales aujourd'hui, et ne se discutent plus !) Degrelle n'eut cure des réflexions apeurées. Il « fonçait » parce que c'était juste. Il « fonçait » parce qu'il voulait expulser les communistes de leur situation privilégiée de défenseurs du peuple. Il « fonçait » parce qu'il voulait avoir le peuple avec lui, un peuple qui verrait en lui un camarade et un défenseur.

« — Sans le peuple, répétait Degrelle, un parti n'est rien. Le bourgeois vient, s'en va, se donne quand ça va bien, fait dans ses pantalons quand ça commence à tourner mal. Il détale alors, le derrière humide. Les vrais, les durs, ceux qui tiennent à travers tout, parce que leur attachement n'est pas subordonné à la protection du bien matériel, c'est le peuple.

« Ou le peuple avec soi. Ou, sinon, le néant avec soi. »

Et le peuple, fort impressionné, se rapprochait de plus en plus de Degrelle qui courait d'un bassin ouvrier à l'autre, sans protection quelconque.

*
* *

Mais Degrelle n'est pas seulement un esprit toujours en alerte, c'est un grand cœur. L'aspect sentimental d'un problème le frappe tout de suite, l'émeut, voire même le bouleverse.

La misère populaire que révélaient ces grèves, l'atteignit profondément dans sa sensibilité. Il voyait, dans toutes les localités prolétariennes, les mères amaigries se débattant douloureusement pour nourrir les gosses. Toujours chez Degrelle les réactions sont foudroyantes. Rentrant d'une tournée, il ordonna immédiatement la convocation des chefs de districts ainsi que des dirigeantes féminines des Services Sociaux en formation.

Il leur fixa deux objectifs.

« — Primo, vous, les jeunes filles, vous allez trouver un matériel important pour faire de la soupe, puis des aliments solides à mettre dedans, du matériel pour transporter, de rue ouvrière en rue ouvrière, votre brouet. Il faut partout de la soupe, de la bonne soupe, des milliers de litres de soupe.

« Secundo, vous, les hommes, vous allez organiser le départ en vacances et l'hébergement familial, intime, chaleureux, de milliers de gosses de grévistes. Que les pères aient tort ou raison, de toute façon les gosses n'ont, eux, aucun tort et ne doivent pas souffrir.

« Partout, à la mer, dans les Ardennes, à la campagne, vous allez les faire inviter par des familles rexistes. Vous trouverez l'argent pour payer ces déplacements. Vous installerez partout des assistantes sociales responsables.

« — Quand est-ce qu'on commence ? lui demanda-t-on.

« — Mais tout de suite, bien sûr. Il faut que tout le bazar démarre instantanément. »

Et il démarra instantanément. Ce fut un des plus beaux, un des plus émouvants gestes de fraternisation que connut la Belgique à cette époque-là. Huit mille familles rexistes qui possédaient, loin des centres industriels, des villas, des maisons de campagne, des fermes, répondirent à l'appel de Léon Degrelle.

Les familles ouvrières, socialistes ou communistes pour la plupart, eurent un moment de rétraction quand elles virent apparaître, pour la première fois, à leur porte, de gentilles petites jeunes filles rexistes, bien simples, bien vaillantes dans leur blouson bleu et qui venaient leur demander leurs enfants. Mais c'était proposé si gentiment, et la misère était si grande, que certains acceptèrent. Les gosses envoyèrent des cartes émerveillées. Alors ce fut le rush : huit mille enfants partirent, par trains entiers, presque tous le poing fermé, à la manière rouge. Ils reviendraient deux semaines, un mois, six semaines plus tard, comblés, grossis, renipés, la main tendue joyeusement.

*
* *

L'impression que causa cette initiative sociale fut énorme, d'autant plus qu'on voyait Léon Degrelle partout, accompagnant la marmaille à la gare, vérifiant comment était la soupe que poussaient, dans des tonneaux, sur des chariots de fortune, les petites jeunes filles rexistes, à travers les « corons » lépreux des régions affamées. Il parlait avec tout le monde, blaguait, tournant aux jolies filles un compliment.

« — C'est un bon garçon, l'Léon ! il est « pou » l'ouvrier ! Et pas fier ! »

Ce grand travail de migration des huit mille gosses de grévistes belges marqua le démarrage du *Service Social* de Rex qui allait réaliser, pendant des années, une action (« le mot œuvre sent la vieille fille, l'aumône, la charité, alors que ce que le peuple demande, c'est une fraternité active et la justice ») admirable, discrète et puissante, près de milliers de familles méritantes. Sa création la plus originale fut celle des assistantes des familles nombreuses de la classe ouvrière.

« — Plus tard, disait Léon Degrelle, toutes les jeunes filles, à l'instar des garçons qui font le service militaire, devront faire leur service social. La mentalité de la jeune fille est faussée par le complexe de sa classe, elle est orgueilleuse, pie-grièche. Il faudra brasser tout cela, apprendre aux filles du peuple comme aux filles des riches à vivre ensemble, à se connaître, à s'estimer, à être la jeunesse unie d'un vrai peuple. Si la patrie, c'est avant tout la jeunesse, au nom de quoi séparer, en clans stupides, qui se méconnaissent et parfois se haïssent, cette jeunesse ? »

Pour insuffler le sens social aux jeunes filles rexistes des classes aisées, il les envoyait donner un coup de main dans les familles nombreuses des ruelles ouvrières.

« — Chez vous, qu'il y ait trois ou quatre gosses, on appelle des bonnes. Ces mères-ci ne peuvent pas se payer de bonnes, elles qui en ont besoin pourtant, plus que n'importe qui. Vous serez leurs bonnes. A votre dévouement, à votre esprit social fraternel, on jugera de votre foi. »

Elles y allèrent par centaines. Et elles firent des miracles, des miracles de gentillesse, de compréhension, de souriante fraternité.

Elles recevaient, en formation sociale, autant qu'elles donnaient en service social.

*
* *

Mais on imagine la fureur des « Rouges », des Communistes en tout premier lieu, en voyant les régions ouvrières envahies par ces garçons et par ces jeunes filles de Rex, à la besogne partout, « n'embêtant personne, servant tout le monde ». Et puis, ce Degrelle ! qui apparaissait de tous les côtés, qui parlait avec chacun, et qui venait comme chez lui à la sortie des puits des charbonnages, serrant les mains sans savoir s'il ne s'agissait pas de ses ennemis les plus violents !

C'était fort habile (quoique Degrelle ait toujours fait passer, je crois, le cœur et l'esprit social avant les considérations « d'habileté »). Et cela allait lui permettre, s'étant mis en flèche socialement, de se jeter avec d'autant plus d'impétuosité en travers du Communisme qui, en 1936, tentait en Europe occidentale, son plus rude assaut politique.

« *L'Espagne venait de sauter,* écrivit-il. *Après des crimes innombrables commis par le Régime Marxiste ou par ses agents — dont l'assassinat de Calvo Sotelo avait été le point culminant — la guerre civile avait éclaté. Les Communistes commettaient des atrocités sans nombre, massacraient par milliers les prêtres, par dizaines de milliers les bourgeois, les intellectuels ou, plus expéditivement, tous ceux qui, riches ou pauvres, déplaisaient à leur tyrannie.*

« *La prophétie de Lénine se réalisait. Le Communisme bondissait de l'extrémité-est à l'extrémité-sud de l'Europe, risquant de coincer le reste du Continent entre les deux pattes brûlantes, sanglantes, de cette épouvantable tenaille.*

« *Le danger était d'autant plus grave que les élections françaises avaient porté brusquement au Pouvoir un gouvernement de « Front Populaire » que dirigeait théoriquement Léon Blum, un intellectuel juif raffiné, pervers, débile, mais que menait en réalité la horde des quatre-vingts députés communistes entrés massivement au Parlement français, quintuplant, en un seul coup, leurs effectifs.*

« *Tout ce monde passait à l'action, de la Mer du Nord au Détroit de Gibraltar, massacrait en Espagne, hissait en France les drapeaux rouges en haut des usines, jusqu'au seuil de la frontière belge.*

« *Toujours la Belgique fut sensible à l'évolution politique de la France; ses remous s'y prolongèrent; ses révolutions s'y rééditèrent. Le Communisme avait, en Belgique, fortement progressé aux élections du 24 mai 1936 et triplé sa représentation parlementaire. Les masses ouvrières belges étaient intensément agitées par le courant pré-révolutionnaire qui traversait le prolétariat français. La guerre civile espagnole, elle aussi, agitait des ferments mauvais : des volontaires rouges s'en allaient secrètement, en grand nombre (il en partit quatre mille), rejoindre les hortes du Frente Popular communiste à Barcelone, à Irun, à Madrid.*

« *Personne ne réagissait.*

« *Les bourgeois, effrayés, se cachaient, comme d'habitude, la tête dans le sable, ne laissant* poursuivait Degrelle, *émerger que leurs derrières, gras et tendus, mûrs pour le coup de pied ou pour les flèches.*

« *Les Socialistes, alliés des Communistes à Madrid comme à Paris, se gardaient de protester. Les crimes du Frente Popular étaient leurs crimes autant que ceux des agents de Moscou. L'agitation pré-révolutionnaire en France était leur œuvre autant que celle des Communistes : ils tuaient en Espagne de la même façon, levaient le poing en France de la même façon.*

« *En face du péril immense, tous se taisaient, les uns, les bien-pensants, par peur, les autres, les Marxistes de deuxième classe, les bâtards, les Socialistes, parce que les Communistes les avaient pris en remorque.* »

*
* *

Degrelle, lui, n'hésita pas.

« — *Depuis quelques* mois, écrivit-il prophétiquement (en 1936) dans *Le Pays Réel, le Communisme a fait en Europe des progrès qui doivent effrayer tout bon citoyen.*

« *Il n'y a qu'à réfléchir et à voir les exemples étrangers pour sentir qu'en Belgique, à cette heure déjà, nous sommes à deux doigts d'une dictature de Front Populaire, dernier palier avant la Révolution.*

« *De la Russie communiste il faut, plus que jamais, redouter le pire.*

« *Les Soviets sont devenus un des pays les plus puissants du monde.*

« *Ils ont des matières premières à volonté, presque à l'état vierge.*

« *Depuis dix ans, un machinisme forcené est en train d'organiser l'exploitation rationnelle de ce sous-sol inouï et des riches terres russes. Des usines à l'américaine s'élèvent partout, de Moscou jusqu'au cœur de la Sibérie, des Monts Ourals jusqu'aux Monts du Caucase. Des milliers de tracteurs favorisent le rendement du sol. Une activité fiévreuse, quasi une mystique de la machine, anime ces peuples, de façon étrange. Leur outillage, certes, a d'énormes défauts, à cause de l'inexpérience des cadres et de la hâte du départ. Mais ce n'est plus qu'une question de temps, de formation et d'adaptation. Il est clair que les Soviets portent tous leurs efforts dans ce sens-là. S'ils réussissent à utiliser les ressources prodigieuses de leur sol et de leur sous-sol, ils vont devenir, d'ici peu, la première puissance de l'Asie et de l'Europe.*

« *Ils auront des matières premières en quantité à peu près illimitée.*

« *Ils auront du blé, à en inonder le monde.*

« *Ils auront l'industrie la plus moderne et la plus précise.*

« *C'est* là *qu'est aujourd'hui le vrai péril communiste.*

« *On coupe peut-être moins de têtes. Et encore ! Que sait-on exactement de ce qui se passe dans les bagnes et les prisons d'un pays où on ne peut rien voir ni rien écrire ? Mais l'horreur du Communisme n'est plus dans ses exécutions spectaculaires. Elle est dans ce gigantesque rouleau compresseur que la Russie soviétique prépare* en organisant et en exploitant les richesses de son empire. *Elle va avoir tout pour résister et pour avancer. Dix ans de marche pareille, et l'Europe risque fort d'être économiquement et militairement à sa merci.*

« Car l'armée communiste est devenue la pire menace de la paix du monde. On connaît ses effectifs et son outillage ultra-perfectionné. Il ne s'agit plus de cosaques hirsutes et bardés de cartouches fonçant au petit bonheur. Il ne s'agit plus de bandes sauvages brûlant les villes et massacrant les habitants à coups de hache ou de poignards. Il s'agit, cette fois, de millions et de millions d'hommes, de milliers d'avions et de tanks. La force barbare a été remplacée par la force la plus formidablement organisée. L'armée russe est en train d'acquérir l'armement le mieux au point qui soit. »

Vérités que Degrelle proclamait en 1936 et que ses adversaires, ceux-là même qui le persécutèrent si aveuglément, ne devaient découvrir que vingt ans plus tard, au temps des fusées atomiques.

*
* *

Degrelle voulait à tout prix éclairer la classe ouvrière et, en même temps, les masses non-ouvrières, amorphes et inconscientes du danger.

On vit alors se déployer la plus puissante campagne de propagande que la Belgique eût jamais connue, dix fois plus puissante encore que la toute récente campagne électorale. D'immenses affiches « REX ou MOSCOU », des affiches magnifiques, suggestives au possible, réalisées par les frères Daemen, « artistes nés pour brosser des fresques de cathédrales », accrochaient les regards sur tous les murs, sur tous les panneaux. Degrelle courait d'un bout à l'autre du pays : alors que tous les politiciens se chauffaient au soleil d'août, lui, secouait les riches, les bourgeois, les petits commerçants en vacances, il parlait tout le long de la côte, il parlait dans les villégiatures de montagnes, il parlait à Bruxelles au Palais des Sports.

Et surtout, et surtout, il parlait dans les régions ouvrières, à des auditoires énormes de travailleurs de tous les métiers, de tous les partis. Il pétrissait cette pâte lourde, la reprenait, d'heure en heure, dans le bassin de Liège, dans celui de Charleroi, dans celui du Tournaisis, dans celui du Borinage. Il bravait toutes les menaces, toutes les interdictions. Une vague géante montait.

*
* *

Qu'on n'aille pas s'imaginer, surtout, que l'anti-communisme de Degrelle relevait de la polémique négative, aveugle et apeurée, qui avait caractérisé, depuis 1918, la réaction des éléments bourgeois en face des menées de Moscou.

Non ! Degrelle allait au cœur même du drame, dénonçant, à la fois — et avec quelle vigueur ! — la malfaisance du Communisme *et* le Conservatisme insensé des bien-pensants qui, par leur égoïsme suicidaire ouvraient, toutes grandes, les voies aux pires perturbations.

Il nous faut citer ici — car ces textes sont capitaux — quelques-unes des exhortations vengeresses que Léon Degrelle, fils de bourgeois, eut le cran de publier alors dans sa presse :

« *Les expériences les plus tragiques, depuis* 1789, *n'ont pas encore donné aux bourgeois un minimum de clairvoyance.*

« *Chaque révolution les a surpris. Ils n'y croyaient pas. Ils tournaient leurs pouces boudinés. La digestion était bonne. L'horizon s'arrêtait au volet de leur fenêtre ou aux grilles de leur usine. Ils ignoraient tout du dehors, de ces foules grouillantes et pourtant si humaines, des misères et des rancœurs qui allaient tout à coup monter comme la mer prise de fureur.*

« *Le bourgeois ne comprend qu'à l'instant précis où on le raccourcit d'environ vingt centimètres. C'est assez tard pour se ressaisir.* »

*
* *

« *Ce n'est pas avec des fusils qu'on empêche une révolution d'éclater, c'est en donnant au peuple le pain et le respect.*

« *Il n'y a pas d'ordre d'un pays dans le désordre social.*

« *L'affreux égoïsme bourgeois, de notre temps, a fait plus, pour le triomphe des Soviets, que tout l'or de Moscou et tous les agents du Komintern. Le meilleur moyen — le seul vraiment efficace — de refouler le Communisme, c'est de tuer les haines et les détresses jaillies de la misère, c'est d'opposer à l'individualisme doré des classes dirigeantes le sens de la collectivité et de la solidarité sociale.*

« *Les élites n'ont de raison d'être que dans la mesure où elles profitent de leur aisance et de leur culture, pour favoriser le mieux-être des citoyens.*

« *Quand elles s'isolent, quand elles ne veulent plus rien voir, ni rien comprendre, quand elles prétendent jouir, dans leur coin, de leurs privilèges, quand elles abandonnent toutes*

leurs responsabilités et leurs devoirs sociaux, la révolution est sûre de la victoire.

« Et quand la guerre civile écrase alors les élites, celles-ci ne l'ont pas volé ! »

*
* *

« Les élites comprendront-elles ?

« Comprendront-elles que les ouvriers demandent, certes, du travail et du pain, mais qu'ils demandent aussi à être traités comme des hommes, dont la sensibilité, le cœur, l'âme ont des trésors de délicatesse. Il y a tant de vertus dans le peuple, tant de grandeur dans l'humble labeur qui élève, dans la passion de l'ouvrage bien fait, dans le courage à nourrir et à former des enfants !

« Le peuple, aux faces marquées par l'héroïsme obstiné des luttes quotidiennes, attend depuis trop longtemps qu'un régime, enfin humain, consacre sa noblesse, la plus fière noblesse qui soit au monde : celle du travail.

« Les élites, renfermées dans leur isolement égoïste ou dans leurs conceptions livresques, ont méconnu cet aspect essentiel du problème ouvrier : son aspect moral.

« Le peuple s'est senti blessé, trop longtemps, dans sa dignité de travailleur. Les élites, lointaines, ne lui apportaient ni compréhension vraiment sensible, ni contact fraternel, sans humiliation.

« Il a attendu. Attendu en vain.

« Et puis, à bout, il est passé aux Marxisme, parce que vraiment il ne voyait plus rien d'autre.

« Les masses ne sont en train de tomber dans les griffes de Moscou que parce que l'aveuglement social des élites les avait poussées au désespoir.

« Si on veut éviter la guerre civile, c'est cette pente-là qu'il faut remonter. »

*
* *

« Tordre le cou au Communisme n'avance à rien, si on ne tord pas le cou à l'égoïsme social qui l'a engendré.

« Nous sommes contre la révolution de Moscou, oui, car elle plongerait le peuple dans des abîmes affreux.

« Mais nous sommes aussi, et avec autant de force, contre le régime aveugle et inhumain qui a fait le lit des Soviets.

« *Nous n'opposons pas cet égoïsme-là aux efforts de Moscou. Nous leur opposons notre propre révolution, baignée de justice et de solidarité.*

« *Il n'y a de lutte possible qu'ainsi.*

« *Le peuple ne choisira pas entre une réaction négative et Moscou. Il choisira si on lui offre du positif.*

« *A Moscou, il faut opposer une révolution pacifique, profondément sociale, qui montre enfin que la patrie, c'est le bonheur de tous les citoyens qui vivent dessus, dans la collaboration réelle, incessante et complète de toutes les classes.*

« *Les élites comprendront cela ou elles périront.* »

*
* *

Ces responsabilités de la bourgeoisie d'alors, Degrelle les établissait sans y aller par quatre chemins.

Il se souvenait du spectacle de la misère ouvrière découverte au long de son enfance. Il se souvenait des taudis dans lesquels il avait voulu vivre, jeune étudiant. Il revivait, telle qu'il la découvrait, au cours de ses meetings, chaque jour, la tragédie des agglomérations ouvrières d'alors, sans hygiène, sans joie, véritable provocation à Dieu et aux hommes.

Et sa plume jetait sur le papier ces lignes écrites au vitriol :

« *Le Communisme et son avant-garde le Socialisme ne sont pas venus tout seuls.*

« *S'ils ont pu faire leur trouée, s'épanouir, et s'ils risquent de tout submerger, c'est parce que leurs revendications correspondaient à un état d'esprit.*

« *Le peuple n'est ni sot ni méchant. S'il est allé à gauche, c'est qu'il avait des raisons.*

« *Taper sur Moscou ne sert à rien, si on s'en tient à ce travail négatif. L'essentiel est de savoir les motifs du succès du Marxisme et du Communisme, afin de ne plus laisser le pays retomber dans des erreurs quasi mortelles.*

« *Prenez un ouvrier socialiste. Prenez un ouvrier communiste. Neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois sur mille, ce sont des braves types, courageux, honnêtes, qui donnent tout leur travail et tout leur cœur à leur femme et à leur foyer. Nous n'admettons pas, nous, Rexistes, qu'on insulte ces hommes-là.*

Ils luttent pour leurs enfants. Ils n'ont pas la vie belle tous les jours. Ils prolongent les magnifiques vertus de notre peuple.

« Quand on pense à ces temps affreux de misère du peuple, il n'y a qu'une chose qui renverse : c'est qu'il ait attendu si longtemps pour se révolter.

« Il avait des journées écrasantes, de l'aube à la nuit, les risques du travail, l'esclavage des enfants et des femmes.

« Le souvenir de ces temps nous fait frémir de colère et de rage ! C'était cela, l'ordre ! C'était cela, la justice du Christ !

« Ceux qui ont toléré pendant des dizaines d'années ce sort monstrueux du peuple, avaient des cœurs de pierre et des yeux sans larmes.

« Ils n'avaient donc jamais regardé une mère qui pleurait, des enfants qui avaient faim ? Qu'est-ce qui coulait dans leurs veines... ? »

*
* *

« L'égoïsme social du siècle dernier est la honte des temps modernes.

« Des millions d'hommes, sous-alimentés, rongés par l'alcoolisme, traités comme du bétail, ne trouvaient ni respect devant leur dur labeur, ni répit devant leur lassitude, ni cœurs ouverts devant leurs foyers...

« Ils ont patienté. Patienté pendant des années et des années. Puis, un beau jour, à bout de rancœur et de misère, ils ont vu rouge, ils se sont dressés, avec leurs marteaux de fer et leurs fléaux, pour abattre un régime qui s'était lui-même déshonoré !

« Ils avaient raison !

« Si nous étions nés plus tôt, on nous eût vus mêlés au peuple, monter avec lui aux barricades, dans un sursaut désespéré, pour la justice, pour la dignité du travail et pour l'ordre véritable, humain et fraternel !

« Mais fallait-il qu'il eût souffert, le peuple, pour s'être lancé alors, — parce qu'on le laissait tragiquement seul —

dans l'aventure marxiste, sans savoir le moins du monde où elle conduirait, uniquement parce qu'il en avait sa claque, parce que cela ne pouvait plus durer, parce que n'importe quoi valait mieux que la faim, la stupeur des vies harassées, le tourment des foyers malheureux... »

*
* *

« *Les « élites » n'avaient pas compris un traître mot à ce drame social.*

« *Il a fallu, année par année, leur arracher des lois plus humaines, bribe par bribe.*

« *Le Marxisme avait pourtant profondément déçu les foules. L'embourgeoisement de ses chefs, leurs scandales politico-financiers dégoûtaient les travailleurs. La partie était belle pour retrouver le peuple. Les fameuses « élites » ne s'en sont même pas rendu compte. Elles étaient aveugles et bouchées.*

« *On se demande parfois où pouvaient encore se trouver leur intelligence et leur cœur...*

« *Le Communisme est venu, parce que le Socialisme profiteur dégoûtait les foules, mais aussi parce que le peuple avait cherché en vain son salut du côté des élites dont le devoir était pourtant de le guider et de le servir. Ce sont ces élites absolument stérilisées et insensibilisées, qui par leur abêtissement social ont le plus largement favorisé les progrès de Moscou.* »

*
* *

« *Aussi qu'on n'aille pas s'imaginer que, pour arrêter Moscou, nous ferons bloc avec ces égoïsmes sociaux : nous les méprisons; nous les haïssons; nous les chasserons avec une énergie sauvage. Le Régime Rexiste, quelles que soient les vicissitudes politiques, ne collaborera jamais qu'avec des hommes qui auront retrouvé totalement le sens du peuple, qui le respecteront, qui opposeront avec nous, à la haine communiste, un statut social audacieux, qui donneront au peuple la conscience qu'enfin, dans la collectivité nationale, le travail est redevenu la première des dignités.*

« *Rex, régime essentiellement populaire, est fait pour tous les citoyens et non pour quelques clans ou quelques appétits.*

« *Pour avoir le droit de marcher avec nous, il faut se rallier entièrement, sans réticence, à cet idéal-là.*

« *Contre Moscou, oui !*

« *Pour rétablir les crimes sociaux du passé, non !*

« *Pour le salut du peuple, dans la nation réconciliée, tous nos efforts, tous nos travaux, jusqu'à la mort !* »

*
* *

Le peuple, lisant de tels propos, lancés avec une sincérité si totale — et si évidente — se pressait aux meetings de Degrelle en vagues toujours plus passionnées.

Chaque soir, d'innombrables travailleurs étaient là.

A droite, on était stupéfait de tant d'audace et de tant de succès : les inscriptions nouvelles affluaient à Rex par milliers et par milliers, chaque semaine.

A gauche, c'était le trouble et la fureur.

*
* *

Ces passions allaient atteindre leur point culminant le 15 septembre 1936, à Seraing.

Seraing avait toujours passionné Degrelle parce que c'était une des villes ouvrières les plus rouges de la Belgique. Chaque fois qu'il y avait parlé, il y avait eu plus d'auditeurs : le 24 mai 1936, dans ce bastion redouté du Marxisme, il avait emporté des milliers de voix.

Il voulut donc lancer, là aussi, son « REX ou MOSCOU », l'éclatant dilemme.

La municipalité socialo-communiste, sachant que Degrelle une fois de plus remuerait profondément le peuple, décida lâchement — car « s'ils avaient eu le courage de leurs idées, disait le chef Rexiste, ils n'auraient pas eu peur des idées des autres » — d'interdire, non seulement le meeting, mais même la présence de Degrelle sur le territoire de la commune.

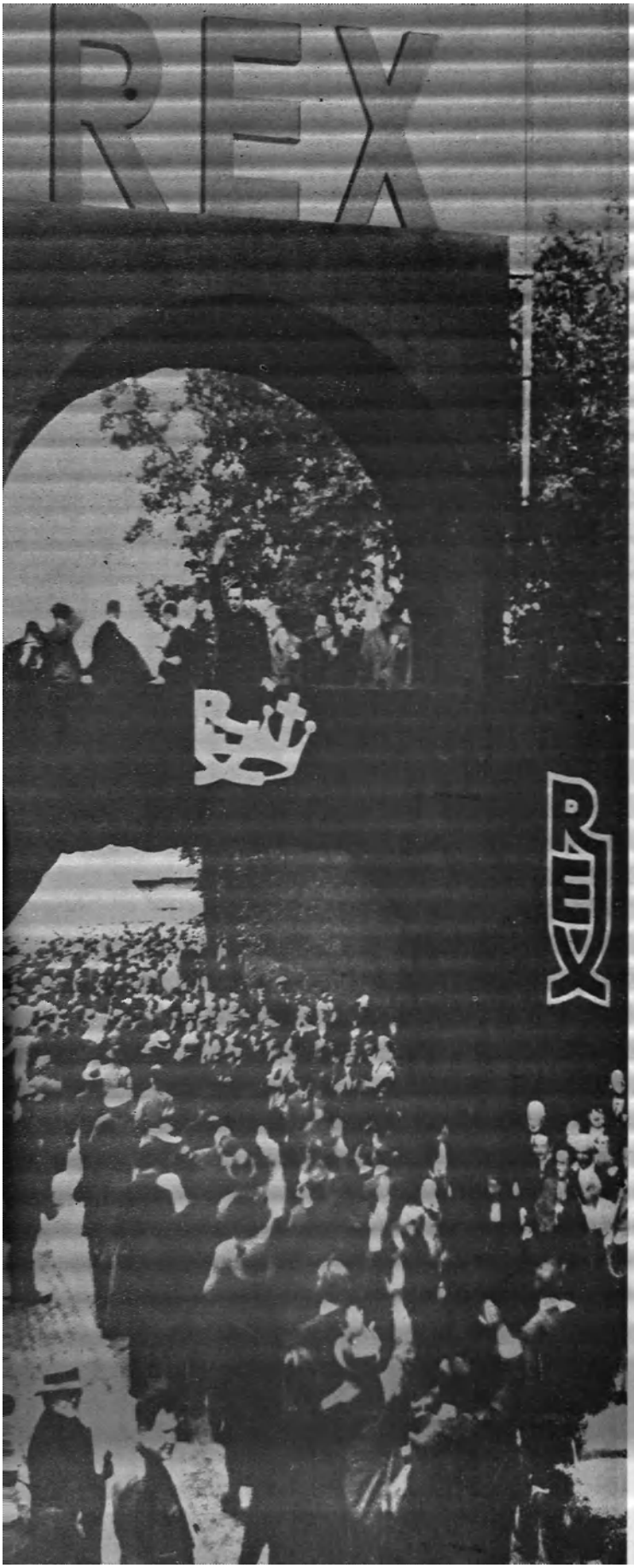
Degrelle a un principe bien arrêté : il ne cède jamais. « Quand on me dresse un barrage, je l'enfonce ou je saute par-dessus. »

Il était donc bien décidé à se rendre à Seraing, comme

Degrelle, près d'un blessé, après un attentat dirigé contre lui, à Seraing, dans la banlieue marxiste de Liège.

Degrelle, mêlé aux mineurs, après un accident de charbonnage.

Grand Meeting de
Léon DEGRELLE
en Flandre 1938



Dernière vision rexiste de l'avant guerre.

partout où il lui plairait de haranguer le peuple.

Il rentrait de Suisse (il avait parlé la veille au soir à Genève), dans l'avionette dont il disposait, lorsqu'au champ d'atterrissage de Bruxelles, à midi, il apprit l'arrêté d'interdiction.

Son esprit trouva la solution en une minute. Un fleuve majestueux, la Meuse, traverse Seraing dans toute sa longueur. Des barrages de gendarmerie installés par la municipalité, barreraient tous les accès de Seraing par la route. C'est donc par le fleuve qu'il entrerait !

A trois heures de l'après-midi, il descendit de son auto, à Liège. A quatre heures, il avait loué un bateau. A cinq heures, il avait fait monter dessus une installation de radio puissante. Et à six heures, à l'avant de son navire, il remontait la Meuse en direction de la banlieue rouge.

« Les Socialo-Communistes, m'a raconté un des participants de l'expédition, avaient ameuté toute la populace de Seraing. Sur la grand-place, au bord de l'eau, dix mille hommes, peut-être, étaient massés. Les chefs rouges comptaient bien faire coup double : d'un côté, les gendarmes « bourgeois » empêcheraient, sur les routes, Degrelle, de passer; d'autre part, le « populo », dans l'attente, serait à leur disposition, pourrait être harangué, excité.

« C'est alors que, dans une stupeur sans nom, ils virent, tout à coup, un grand bateau apparaître sur le fleuve, se placer en face de la masse, un bateau tout fleuri de jeunes gens, de jeunes filles, arborant soudain des drapeaux rexistes : c'était Degrelle qui, alors que des centaines de gendarmes barraient toutes les issues de Seraing, surgissait sur l'eau, au centre de la localité ! »

*
* *

« Et sa voix retentit ! Sa voix puissante dont les micros et les hauts-parleurs, installés sur le bateau, décuplaient la force, sa voix qui arrivait claire, distincte, grondante, captivante, jusqu'à chacun des huit mille, des dix mille ouvriers massés autour des chefs marxistes, confondus.

« Meeting unique !

« Et comment répondre ! Comment faire taire ce Degrelle surgi, comme un diable, de sa boîte magique ?

« Le peuple, absolument abasourdi, puis trouvant que

vraiment l'exploit était sensationnel et tenait du record sportif, écouta.

« Quelques bandes de communistes fanatiques avaient beau se démener, les hauts-parleurs étaient plus puissants qu'eux. Fous de rage, certains meneurs se précipitèrent alors dans un de leurs repaires tout proche, accoururent en brandissant des mitraillettes.

« Et la fusillade éclata.

« Sur le bateau, trois Rexistes avaient été fauchés instantanément; le chef de Rex-Liège, debout à côté de Léon Degrelle, s'était abattu sur le pont, la jambre traversée d'une balle.

« Degrelle ne broncha pas, continua à lancer, à ses milliers d'auditeurs, ce qu'il avait à dire et ne fit faire demi-tour au bateau que lorsqu'il eut terminé.

« Cette manifestation de courage physique, écrit Robert Brasillach dans son « Léon Degrelle et l'Avenir de Rex » fit une impression considérable et accrut son prestige d'une manière énorme. »

« Au retour, le bateau fut encore attaqué, du haut des ponts de la Meuse, par des groupes d'énergumènes communistes, ameutés par téléphone, et qui faisaient tomber d'énormes blocs de pierre sur l'embarcation, dans l'intention de la crever d'outre en outre. Mais Degrelle débarqua à Liège indemne.

« L'attentat fit un vacarme fantastique. Le gouvernement, aux premières nouvelles, avait absolument perdu la tête. Le ministre Bovesse téléphona à sa famille à Namur : « Un attentat vient d'avoir lieu à Seraing contre M. Degrelle. S'il est tué, c'est la révolution dans le pays. Je te défends de te rendre là où tu devais aller et, surtout, ne laisse pas sortir les enfants. »

Ce ne fut pas la révolution. Mais l'émotion montait encore. Rex montait encore. Le « Degrelle au Pouvoir » retentissait partout.

— Si on votait à nouveau, combien Degrelle emporterait-il de sièges ? demandait, en octobre 1936, le ministre des Affaires étrangères d'un grand pays d'Europe à une haute personnalité de Bruxelles, qui détestait Léon Degrelle.

— Soixante-dix environ, répondit celle-ci.

Degrelle prétendit exploiter à fond le succès sans perdre un instant.

CHAPITRE XVI

Mussolini, Hitler, de Gaulle

Sentant que, n'importe quand, une décision radicale pouvait tomber — coalition imprévue, gouvernement de minorité, ou dissolution, puis élections nouvelles entraînant une victoire, peut-être définitive — le Chef de Rex ne voulait pas être pris de court à l'étranger. La Belgique, petit pays coincé entre de puissants voisins, mais « plaque tournante » comme on dit, ne peut pas vivre seule. Le Pouvoir pouvait brusquement lui tomber dans les bras : Degrelle ne voulait pas, ce jour-là, être sans relations au-delà des frontières.

Ces relations, il les établit aussitôt.

Dans le tohu-bohu de ses meetings et réunions, il parvint à courir à Rome et à Berlin, faire la connaissance de Mussolini et d'Hitler.

Pourquoi ?

D'abord, parce qu'ils l'invitèrent.

Ensuite, parce que l'Europe était, en 1936, menacée redoutablement par le Communisme, déchaîné à Madrid et à Paris.

Degrelle était-il fasciste ou hitlérien ? Non. Nous repar-

lerons plus tard de ces problèmes. Degrelle était Belge, un point, c'est tout. Il voulait assurer à la Belgique des relations utiles, s'il devait la diriger un jour. Il avait son programme bien à lui, certainement plus souple et plus « humain » que le National-Socialisme et que le Fascisme, un programme adapté exactement aux besoins de son peuple. Il était libre. Et il resta toujours libre. Libre à tous points de vue.

Mais il ne voulait pas être seul le jour de la victoire, ni surtout que son pays fût seul.

*
* *

Il passa huit jours à Rome sans que personne ne s'en doutât.

Il avait une manière bien à lui de dépister les curieux. Si, pendant huit jours, sa copie n'avait pas paru dans *Le Pays Réel*, on eût trouvé cela bizarre. Chaque fois, avant de s'absenter, il s'installait à son bureau et, me raconta un de ses intimes, écrivait d'affilée — à la cadence d'une demi-heure ou de trois quarts d'heure pour chacun — six, sept, huit articles de fond, venant d'un jet, sans qu'il parût même las en signant le dernier feuillet de la série.

Pourquoi cacher ses voyages ? Pour lui ? Non. Au contraire, il eût pu être flatteur pour sa propagande que les Belges sussent qu'il était invité par des chefs d'Etat étrangers. Mais, justement, ceux-ci étaient chefs d'Etat, ou chefs de gouvernement, en relations diplomatiques officielles avec le gouvernement belge, et leurs conversations — comme il s'en déroule dans tous les pays du monde — avec un étranger, chef de l'opposition, ne pouvaient se faire qu'avec discrétion.

Degrelle vit, d'abord, à Rome, le ministre des Affaires étrangères, Ciano, qu'il trouva intelligent, gavroche, fin, habile. Puis il fut reçu par Mussolini.

Ce fut, tout de suite, la fraternisation. Ces hommes avaient le même tempérament. Et même, ils avaient certains points physiques très semblables, le même feu brûlant de l'œil, le même goût de la mise en scène. Mussolini s'amusa à montrer à Degrelle une photo de lui, à son âge : la ressemblance était frappante. Mais si Mussolini était plus brutal que Degrelle, Degrelle par contre était plus artiste.

Mussolini se moquait de lui lorsqu'il revenait d'avoir visité des musées de Rome :

— Comment pouvez-vous vous intéresser à des œuvres d'art ?

Lui était un bâtisseur. Il pensait à des chaussées, à des stades, comme les empereurs romains de jadis. Degrelle, lui, était ému par une statue d'Auguste ou par un primitif, un Fra Angelico, un Boticelli.

Mais ils avaient le même goût, la même passion de la vie, de la création.

L'Italie n'avait pas la moindre visée sur la Belgique, évidemment. Cette amitié Mussolini-Degrelle était donc sans danger politique; elle pouvait, au contraire, aider beaucoup, internationalement, le chef de Rex.

*
* *

Le cas de l'Allemagne n'était pas aussi simple.

Toutefois, ce n'est pas parce que l'Allemagne était la voisine de la Belgique, et une voisine parfois périlleuse, que Degrelle devait l'ignorer.

Au contraire.

C'est là, surtout, qu'il fallait aller.

Mais les relations, cette fois-là, devraient s'établir sur un autre plan, strictement réaliste.

Et il en fut ainsi. Malgré tout ce qu'on a dit, jamais Degrelle, au cours de sa longue lutte politique d'avant la guerre ne reçut, ni directement, ni indirectement, soit une directive, soit une demande, soit un conseil, soit un centime d'Hitler ou du Troisième Reich. Après la guerre, toutes les archives financières de l'Allemagne et du régime nazi ont été saisies : pas la plus mince collusion entre Rex et l'Etat ou le Parti Hitlérien ne put y être décelée. Il n'y avait rien, absolument rien. Tout ce qu'on a raconté, en 1940 et après la guerre, là-dessus, n'était que calomnie, sans l'ombre d'une preuve qui eût permis, simplement, d'appuyer une supposition.

Degrelle chercha, uniquement, à établir dans le Reich — et c'était absolument normal — des relations personnelles qui lui seraient utiles le jour où il obtiendrait la victoire.

Ribbentrop l'invita, le premier. Ribbentrop n'avait alors absolument rien de suspect aux yeux du gouvernement belge : le Premier Ministre de l'époque, M. Van Zeeland, l'avait, lui-même, invité à Bruxelles un an plus tôt, l'y avait reçu très chaleureusement.

Degrelle, après un séjour en Hollande, s'était rendu dans la Ruhr, dans la Rolls-Royce d'un de ses amis. Il poussa jus-

qu'à Berlin. Voyage d'étude qui était, en même temps, une excursion : sa femme l'accompagnait.

Ils descendirent à l'Hôtel Kaiserhof où Ribbentrop, une heure après, vint les saluer, offrir des fleurs à Mme Degrelle et les prier, ainsi que leurs amis, à déjeuner à sa villa de Dalhen.

Jusqu'alors, il ne s'agissait que de M. et Mme Ribbentrop, hôtes courtois et accueillants.

Mais Ribbentrop, comme me le raconta Pierre Daye qui assista à la réception, fut rapidement impressionné par la personnalité de Léon Degrelle. Après le repas, il s'absenta un instant, revint, se pencha vers le chef rexiste : « Voulez-vous aller prendre le thé chez le Führer ? Il vous y convie. »

Degrelle partit en voiture avec Ribbentrop et passa une heure et demie en tête à tête avec Hitler. Tête-à-tête exaltant, entre le plus puissant homme d'Etat de l'Europe d'alors, et ce tout jeune homme dont l'Europe ignorait même le nom un an plus tôt.

*
* *

Degrelle n'avait pas été intimidé par le rayonnement d'Hitler. Lui aussi avait « son fluide » et s'en servait. Cette entrevue était pour lui une occasion unique de servir la Belgique. Entre son pays et l'Allemagne, il n'y avait vraiment qu'un seul point de friction à cette époque-là : la question de l'ancienne région d'Eupen-Malmedy, annexée par la Belgique après 1918. Hitler réclamait le retour à la mère patrie des terres perdues.

Degrelle lui dit ceci, carrément :

« — Nous n'avons, ni les uns ni les autres, intérêt à posséder des citoyens mécontents de vivre dans nos frontières. Nous n'allons tout de même pas nous battre pour Eupen et Malmedy indéfiniment. Ces villes pourraient très bien finir par nous rapprocher, au lieu de nous opposer. Pourquoi ne pas terminer le différent loyalement, sans bagarre, par un plébiscite tout à fait original, sans autre propagande qu'un grand meeting de masse où deux seuls orateurs, le roi Léopold III et vous, exposeriez ensemble, aux deux populations assemblées, votre point de vue ? Après, le peuple voterait. Quel que soit le résultat, le roi et vous reviendriez une deuxième fois ensemble, après le plébiscite, devant le même public, pour sceller devant lui la réconciliation des deux pays. »

Hitler accepta aussitôt.

L'idée était intéressante et originale, et sa réalisation eût pu avoir de grands résultats, psychologiquement.

Degrelle en fit part à Léopold III, mais celui-ci, ligoté par les partis pense-petits, ne s'estima pas assez libre de ses mouvements pour participer à une opération diplomatique aussi hardie. Seule la victoire du Rexisme en eût permis la réalisation.

Mais cette audace, cette originalité dans les conceptions, enchantèrent Hitler. De même que la volonté qu'affirmait Degrelle de tout tenter pour éclairer le peuple français par sa propagande, l'influencer dans un sens patriotique et européen, une fois arrivé au pouvoir. Car Hitler ne rêvait, alors encore, que de peuples dégagés du Marxisme et qui, librement, en viendraient à la conception d'une Europe des Patries-Unies.

« — Patriotes de tous les pays, unissez-vous », tel était, on le sait, le slogan de politique étrangère de Degrelle, et Hitler l'appréciait.

Durant toute la conversation, Degrelle n'avait pensé qu'à sa patrie, à sa protection, grâce à l'établissement de relations loyales avec le puissant voisin de l'Est. Ses vues sur l'Europe étaient sensées, ne visaient, en face du danger croissant des partis communistes, unis de Moscou à Madrid, qu'à la réconciliation et à la collaboration des vieilles patries du continent, dans l'égalité, la dignité et l'indépendance de chaque peuple.

C'est l'Est immense qui intéressait alors Hitler, comme « espace vital », et non un Occident étriqué, surpeuplé, et qu'il savait inassimilable. Que n'a-t-on laissé le Troisième Reich s'enfoncer, plutôt, dans les steppes soviétiques, où le peuple allemand eût pu dégorger son surplus de force durant cent ans, laissant l'Occident tranquille, prolongeant l'Europe jusqu'aux Ourals, et débarrassant l'univers, par-dessus le marché, du péril mortel qu'était, qu'est toujours, le Communisme !

Hitler, qui ne reverrait plus Degrelle avant de lui remettre, en février 1944 le Collier de la Ritterkreuz qu'il gagnerait par son héroïsme au front de l'Est, fut fort impressionné par le dynamisme et en même temps par la maturité d'esprit de ce jeune chef. Lorsque Degrelle eut quitté le grand salon, le Führer déclara à Ribbentrop, qui le répéta souvent par la suite :

« — Jamais je n'ai vu de tels dons chez un homme de cet âge. »

Or, Hitler, qui s'y connaissait en hommes, était avare, on le sait, en compliments.

*
* *

Personne, en Belgique, en 1936, ne se doutait que le jeune leader de Rex, piaffant sur les places publiques, était parvenu, en si peu de temps, à établir à l'étranger de si puissantes et de si fermes relations.

Il n'avait rien à cacher et il s'était inscrit au « Kaiserhof » sous son nom. Un de ses compatriotes l'avait vu sortir de la messe, le dimanche, à l'église Sainte-Edwige. Il l'écrivit aussitôt à un politicien démocrate. Ce fut, dans les journaux belges, un tintamarre épouvantable.

Fanatisme de l'Europe d'alors ! Car, enfin, quel crime y avait-il, en 1936, à se rendre à Berlin ?

On placarda dans tous les journaux que Degrelle était venu y trouver Goebbels. Aux Belges, qui ne se rendaient pas bien compte de l'importance internationale que Degrelle, en quelques mois, avait acquise, il ne venait même pas à l'esprit que c'est chez Hitler qu'il avait été reçu.

Degrelle ne pouvait pas s'expliquer. Il avait été invité, à titre privé, chez un chef d'Etat étranger, n'avait donc pas le droit de rendre publique cette entrevue. Simplement, il en informa verbalement le roi, la première fois qu'il le revit. Mais les journaux s'en tinrent farouchement à l'entrevue avec Goebbels.

Il fut aisé de démentir. Au moment où Degrelle se trouvait à Berlin, Goebbels, lui, se trouvait à Athènes, où il avait prononcé un discours public devant des dizaines de milliers de personnes !

Degrelle laissa donc Goebbels démentir.

Mais il savait désormais que, si le Pouvoir devait lui échoir un jour, il y avait en Allemagne un homme, un chef qui l'avait compris, avec lequel une politique de compréhension serait sans doute possible.

*
* *

Aucune question de parti, d'argent, n'avait même été effleurée.

Degrelle avait établi des relations *personnelles* utiles, utiles pour son pays s'il devait le diriger un jour. C'était tout, mais c'était important.

Ces relations, d'ailleurs, Degrelle ne les établissait pas à sens unique. En France, il était, depuis longtemps, en contact avec d'éminentes personnalités du monde politique, et intellectuel. En Grande-Bretagne, il avait envoyé un de ses principaux collaborateurs nouer des contacts avec les dirigeants du parti conservateur; il se rendit lui-même à Londres par la suite, vit longuement ces personnalités, eut avec elles des conversations répétées, dîna en leur compagnie à Westminster, fit un séjour en province, chez l'un des plus importants dirigeants de la politique britannique.

Il rencontra même, à la Chambre des Communes, Winston Churchill, fort démonétisé à l'époque.

Il se rendit, enfin, en Espagne, comme nous le savons, afin d'y nouer des relations d'amitié avec Franco, avec le ministre Serrano-Suñer et avec les personnalités les plus en vue de la péninsule.

Degrelle n'était pas un « petit Belge ». S'il parvenait à se hisser au Pouvoir, il voulait être à même de réaliser, tout de suite, une politique de grande envergure.

*
* *

Quand on évoque les problèmes de politique étrangère qui préoccupaient Degrelle en 1936 et les contacts qu'il avait établis avec divers chefs d'Etat à l'étranger, on ne peut s'empêcher de penser aussi au général de Gaulle, si insolite que ce rapprochement puisse paraître à première vue.

Ce n'est pas à Hitler, ni à Mussolini, en effet, qu'il convient spécialement de comparer Degrelle, qui avait un programme beaucoup moins violent que ces deux dictateurs, une autre mystique et une conception beaucoup plus flexible des rapports entre le Pouvoir et le Peuple. C'est, bien davantage, à ce général de Gaulle qui donna à la France, en 1958, un système politique fort similaire à celui qu'avait préconisé, vingt ans plus tôt, en Belgique, le Mouvement Rexiste : un Régime autoritaire, responsable, ayant pour lui la durée,

appuyé sur des collaborateurs compétents et stables (plutôt des grands « commis » que des ministres), ramenant le Parlement à un rôle de collaborateur discret du Pouvoir Central, au lieu d'en être le saboteur perpétuel, mais amplifiant la participation et le contrôle populaires grâce à l'usage du référendum qui établit un contact direct avec l'ensemble de la nation, sur des points précis, d'un examen facile.

Mille textes de Degrelle ont exposé, de 1935 à 1940, ces bases d'action politique et de libre collaboration.

Ce que Degrelle rêvait à trente ans, de Gaulle le réalisa à soixante-dix ans.

***

En réalité, tous deux avaient le même fond politique, le vieux fond d'*Action Française*. Celle-ci avait été leur mère nourricière, spirituellement. Aux temps où le jeune étudiant Léon Degrelle faisait plébisciter Maurras par ses camarades en Belgique, de Gaulle était, à Paris, un des disciples du vieux maître nationaliste et publiait même des chroniques dans son journal.

L'un et l'autre se développèrent, par la suite, selon leur tempérament propre (Degrelle « nature »; de Gaulle « olympien »), et en faisant face à des événements fort distincts. Mais les éléments fondamentaux du Maurrassisme demeurèrent comme une sorte de *substration* de leur doctrine, à tous deux. Et, aussi, le climat latin, le souci des formes classiques, le goût de la grandeur, le respect chrétien de l'être humain.

Ils proviennent même — et c'est drôle — de la même région : la famille de Léon Degrelle est originaire des environs de Maubeuge, et Charles de Gaulle est Lillois.

Certes, ils se détestent cordialement, je crois. De Gaulle expliquait encore, il y a peu, à l'ambassadeur d'Italie à Paris, que s'il découvrait Degrelle en France (Degrelle fils de Français, époux d'une Française, père de cinq enfants redevenus Français, grand-père, maintenant, d'une petite Parisienne), il le livrerait à la police belge sur-le-champ ! Quant à Degrelle, il est impayable quand il imite (à la vérité, avec plus de pittoresque que de cruauté) le de Gaulle « perché sur son Mont Sinaï, pomme d'Adam voltigeante », des émissions radiophoniques !

Mais les réalités sont les réalités. L'Etat tel que le dessinait Degrelle est, bel et bien, celui que de Gaulle a construit au service de la Marianne laborieusement rajeunie de la IVe République Française.

*
* *

Même leurs tendances « à gauche » sont apparentées. Le souffle n'est pas le même, bien sûr. De Gaulle, vieillard, allant au plus facile, a simplement recherché la collaboration, le ralliement (toujours fragile, à la merci d'un retournement, d'un croc-en-jambe ou d'une trahison) des partis de gauche, tandis que Degrelle, qui avait le temps devant lui, et la force de la jeunesse pour soutenir une action harassante de reconquête, voulait retrouver le peuple sûrement, le regrouper directement.

Mais l'un et l'autre avaient compris que la formule ancienne du patriotisme (le « patriotisme de papa » pourrait-on dire !) était vidée de toute substance si les masses populaires en restaient écartées.

*
* *

Même les déboires que leur valurent des événements étrangers à leurs plans du début, présentent des aspects similaires. Degrelle n'avait pas été en état de prévoir, en 1936, l'inondation hitlérienne qui submergea l'Europe peu d'années après : il dut, dans l'eau jusqu'au cou, nager comme il le put, pour tenter de sauver, en1940, ce qui pouvait être sauvé de son pays, menacé d'une noyade mortelle.

De même, de Gaulle, sans plus d'enthousiasme, certainement, que n'en éprouva Degrelle en 1940, dut bien lâcher toute la corde qu'il fallut en 1961, pour sauver ce qui pouvait encore être sauvé d'une Algérie où il n'avait voulu, pourtant, connaître que « dix millions de Français à part entière » lors de son arrivée au Pouvoir en 1958. Il finira par recevoir à l'Elysée le chef de la rebellion, Fehrat Abbas, tandis que le drapeau vert et blanc de l'Indépendance Algérienne sera hissé au-dessus des douze départements français douloureusement sacrifiés, outre Méditerranée, à l'implacable loi politique du possible et de l'impossible...

*
* *

De Gaulle a été servi, de façon extraordinaire, par les événements.

D'abord, la guerre gagnée par Hitler, en 1940, en Europe (et où de Gaulle était perdant) fut balayée par une deuxième guerre, toute différente, mondiale celle-ci, qu'Hitler perdit en 1945 (et où de Gaulle se retrouva miraculeusement gagnant !).

Plus tard, après une éclipse qu'on crut longtemps définitive, il put accéder au Pouvoir en 1958 au moment où une lassitude désespérée avait préparé les Français à accepter les bienfaits d'une autorité ferme. Encore fallut-il — chance supplémentaire ! — que les révoltés militaires et civils d'Alger, se trompant du tout au tout sur le sort qui les attendait, lui eussent mis le pied dans l'étrier, à l'heure décisive.

N'empêche que de Gaulle se vit, rapidement, dans l'obligation de verser de plus en plus d'eau dans son gros vin rouge d'Algérie, de composer, de céder, de liquider, malgré ses propos définitifs des premiers jours.

De son côté, morceau par morceau, l'immense empire colonial français s'est disloqué.

De Gaulle avait dû subir les lois de son temps, comme durent les subir, avec amertume, après juin 1940, les Pétain, les Darlan, les Degrelle, et tant d'autres...

Degrelle, incontestablement, fut desservi par les événement, happé, dès son apparition, par le tourbillon de la bagarre Fascisme-Démocratie, alors que son plan, comme celui de de Gaulle, ne correspondait ni au plan fasciste, ni au plan démocratique, mais à un système autoritaire adapté à la psychologie des peuples de l'Occident.

De Gaulle, vieillard, donna à son action politique une tendance « paternaliste », tandis que Degrelle, jeune meneur brassant les masses dans une atmosphère de don passionné, pratiquait davantage le « fraternalisme » que le « paternalisme » (pour employer des substantifs barbares).

Leurs chemins ont divergé, mais les points de comparaison sont restés. C'est ainsi, même s'ils protestent, même s'ils s'indignent.

Il eût suffi que le père de Léon Degrelle fût resté Français, ou que son fils fût né à trois kilomètres plus au Sud (Bouillon est à trois kilomètres de la frontière française) pour qu'eût surgi, peut-être, en France, en 1936, un pré-Gaullisme degrellien, soulevant l'enthousiasme du peuple le plus spontané de la terre, qui cherchait alors, en vain, derrière les La Roque, les Doriot, les Dorgères, leaders forts incomplets, et

derrière le « Front Populaire », une solution nationale et sociale à ses problèmes, et une réponse spirituelle à ses angoisses.

Mais le Destin avait voulu que Degrelle naquît en Belgique, à dix minutes d'auto de Sedan. Et c'est le salut de la Belgique que le jeune chef rexiste essaya donc d'assurer, sur le plan étranger et sur le plan intérieur, aux temps difficiles de l'année 1936.

*
* *

Ainsi, dans le domaine extérieur, Degrelle avait, à l'avance, avec célérité et avec discrétion, préparé à son régime futur de solides et de saines relations.

Intérieurement, il avait, depuis sa victoire du 24 mai 1936, fait d'importantes recrues parmi la classe ouvrière qu'il avait soutenue au moment des grèves et qu'il avait remuée par son inlassable éloquence. Mais il avait également rallié à sa cause d'innombrables anti-communistes auxquels sa campagne électorale « REX ou MOSCOU » avait montré qu'il aurait le cran nécessaire, lui, pour barrer la route en Belgique à ce communisme en train d'effrayer Paris et d'ensanglanter Madrid.

On se posait seulement une question : oui, mais en Flandre ?

Degrelle était Wallon. Les Flamands étaient susceptibles. Il était indiscutable que Rex avait remporté dans le Nord du pays comme dans le Sud de grands succès : cent mille Flamands avaient voté pour Rex.

Mais les autres Flamands ?

Les ennemis de Degrelle se tranquillisaient un peu en se disant :

« — Là, au moins, il est bloqué ! Or, sans la Flandre, il n'y a rien à faire ! »

C'est ce que Degrelle avait parfaitement compris. Et là également, sans que personne ne perçût même un écho des palabres en cours, il avait habilement manœuvré.

Le chef de Rex-Flandre, Paul de Mont, dont Léon Degrelle avait fait un sénateur coopté, personnalité fort estimée, fort écoutée, avait, d'abord, donné à Rex-Flandre son maximum de puissance de rayonnement. Un quotidien rexiste de langue flamande, qui était le pendant du *Pays Réel*, avait été créé : *De Nieuwe Stadt*. Il tirait à soixante mille exemplaires

chaque jour et il était poussé, pour la propagande, à un million d'exemplaires chaque dimanche.

Paul de Mont était indiscutable au point de vue national : héros de 1914-1918, il avait laissé ses deux jambes à l'Yser. Nul n'eût pu faire de reproches patriotiques à ce glorieux mutilé. C'est lui qui fut chargé par Léon Degrelle de négocier secrètement avec le mouvement politique le plus dynamique de Flandre, le V.N.V., c'est-à-dire le Vlamsch Nationalische Verbond (Association flamande nationaliste).

Le V.N.V. s'était toujours distingué par son intransigeance, son extrémisme, son esprit violemment séparatiste, et nul n'imaginait qu'on pût l'amener jamais à un ralliement à l'Etat belge. C'est ce que Degrelle, lui, dans les coulisses, était en train de tenter.

Le V.N.V., aidé incontestablement par la violente campagne que Léon Degrelle avait menée, en Flandre également. contre les « pourris » et contre tous les partis, était revenu au Parlement avec des effectifs doublés : seize élus, au lieu de huit. Si ces élus et ceux de Rex fédéraient leurs efforts, leur pression pouvait faire craquer tout le vieil édifice « démocratique ».

Socialement, le V.N.V. et REX avaient la même doctrine.

Politiquement, ils défendaient les mêmes tendances autoritaires.

Mais les V.N.V., depuis des années, combattaient la forme unitaire de l'Etat belge, l'outrageaient souvent, englobaient dans leurs attaques incendiaires le système belge et la Monarchie qui le couronnait. Ils s'étaient identifiés également avec les « Activistes » de la première guerre mondiale, y compris ceux qui avaient été condamnés à mort, comme Borms.

Seul un héros de la guerre, inattaquable comme Paul de Mont, pouvait déblayer un terrain si dangereux, avant que Léon Degrelle n'entamât les pourparlers de clôture.

*
* *

Le V.N.V. se rallia à la formule d'un Etat belge commun, fédéral, amplifiant sainement la formule bi-communautaire de Rex : Flamands et Wallons se répartiraient, moitié-moitié, les ministères; et chaque ministère dédoublerait son champ d'action au moyen de sous-secrétariats, l'un s'occupant des affaires flamandes et l'autre des affaires wallonnes. (« Depuis lors, me disait Degrelle, il y a belle lurette que, dans le public

belge, de telles positions, qui paraissaient alors quasi hérétiques, sont considérées comme parfaitement admissibles. »)

En second lieu, le V.N.V. se ralliait à la formule de la Monarchie belge et à la famille royale qui la représentait.

Le roi serait la clef de voûte.

Ainsi, Léon Degrelle ne s'était pas seulement attiré un puissant allié, mais il avait ramené à la Belgique des centaines de milliers de Flamands, de bons Flamands, qui s'en étaient séparés, irréductiblement, pensait-on.

L'accord ne fut révélé que lorsqu'il fut signé.

Il éclata, dans le ciel politique belge, comme un phénoménal coup de tonnerre.

*
* *

Maintenant, Degrelle avait en main tous les atouts pour jouer le grand jeu.

En Flandre et en Wallonie, tout ce qu'il y avait de plus vivant, de plus dynamique, faisait bloc.

Il fallait, sans désemparer, lancer toutes ces forces, en rafales toujours plus puissantes, contre le Régime.

Degrelle convoqua, pour le 25 octobre 1936, à Bruxelles, un meeting géant.

Il appela à lui cent mille hommes.

Deux cent cinquante mille hommes répondirent. Cinquante-quatre trains spéciaux furent organisés.

La Belgique, haletante, assistait aux préparatifs de la « Marche sur Bruxelles ». Des envoyés spéciaux accouraient par avion, de tous les pays de l'Europe, certains d'assister à un coup d'Etat, ce jour-là.

Qu'allait faire Degrelle ?

CHAPITRE XVII

Le Pouvoir manqué

L'accord conclu le 8 octobre 1936 entre Rex et le parti flamand avait jeté tous les partis belges dans une grande agitation.

Pourtant cet accord, démocratiquement parlant, était tout ce qu'il y avait de plus naturel. Deux partis ont parfaitement le droit de fusionner ou de se liguer. Mais ces deux partis, le Régime le savait, constituaient, politiquement, les deux seuls éléments dynamiques de la Belgique d'alors. Le V.N.V., aguerri par quinze ans de lutte dure, acharnée, de persécutions multiples, de tout ordre, avait toutes les qualités de la troupe de choc. En Flandre, le parti catholique n'était qu' « un grand et flasque troupeau vagissant ». Les seize députés V.N.V., les centaines de milliers de Flamands, aux têtes dures comme la pierre, qui les suivaient, étaient « la sève et le feu de la vieille Flandre ».

Rex, accouplé à ces éléments vigoureux entre tous, porté en avant par le dynamisme sans cesse plus entraînant de son chef, prenait l'aspect d'une lame de fond, prête à tout emporter d'un moment à l'autre.

Le Régime aux abois sentit que l'heure du grand choc était venue. Le gouvernement, qui représentait la coalition

des trois vieux partis affolés, prit une initiative sans précédent dans l'histoire politique de la Belgique : il déclara ouvertement la guerre à Degrelle et au Rexisme, tous deux pourtant surgis on ne peut plus « démocratiquement » à la vie parlementaire.

Le chef du gouvernement d'alors s'appelait Van Zeeland. C'était un professeur aux cours très confus, à en croire Degrelle, et, surtout, c'était un homme de banque. Il était apparu dans la vie ministérielle en tant que technicien, avait essayé, d'abord, d'être en bons termes avec Léon Degrelle dont il avait deviné, lui, bien avant le « coup de Courtrai », les possibilités exceptionnelles. Il l'avait invité à son ministère, l'avait emmené déjeuner chez un de ses amis, Luc Hommel. Mais les tempéraments ne s'étaient pas accordés. Degrelle l'avait trouvé « pontifiant, raseur, développant sur un ton monocorde d'interminables considérations techniques ».

— C'est un « prof », avait conclu Degrelle.

Mais, jusqu'à octobre 1936, les relations étaient restées correctes.

*
* *

On ne comprit pas bien, alors, quel intérêt pouvait avoir M. Van Zeeland, théoricien, à partir en guerre contre Léon Degrelle. On ne le comprendrait qu'un an plus tard quand le grand scandale de la Banque Nationale éclaterait, découvrant ses opérations louches et le balayant du Pouvoir.

En fait, M. Van Zeeland ne joua, en octobre 1936, lors de la déclaration de guerre du « Régime » à Degrelle, qu'un rôle de comparse. Celui qui se leva, étendard « démocratique » au poing, fut M. Paul-Henri Spaak, le pseudo-Degrelle d'extrême-gauche, qui avait, à l'autre aile de la vie politique belge, cassé impétueusement les assiettes en 1934, puis s'était brusquement, instantanément, assagi, dès qu'on lui avait offert un maroquin ministériel. Depuis lors, étant du Régime, il tenait à sauver le Régime.

Il était un homme retors, sans scrupules et habile. Degrelle a tracé de lui dans sa « Cohue de 1940 » des portraits à l'emporte-pièce, féroces et amusés, qui resteront des pages d'anthologie.

Spaak eût pu parfaitement s'entendre avec Léon Degrelle. En 1940, sous l'occupation allemande, il fut à un doigt de collaborer avec l'occupant. Il offrit, à cette époque, par

écrit, ses bons offices au gouvernement hitlérien en vue de la signature d'un armistice et même d'un traité de paix, si c'était possible. En fait de Résistance, c'était de la résistance ! « Pour Spaak, a écrit Degrelle, les théories importent peu et les hommes ne comptent pas, à part l'homme rond et chauve qui porte son nom et son prénom, et qui emporte, visiblement, toutes ses sympathies. »

En octobre 1936, ce gros homme vit qu'il allait être liquidé avec le reste du Régime, si la vague degrellienne leur passait à tous par-dessus le corps. Dévoré par l'ambition (et son ambition l'a porté loin) il voulait politiquement survivre. Sa passion du pouvoir fit de lui le porte-drapeau de l'anti-Rexisme. C'est lui qui décida le gouvernement tout entier à entrer en lice, à jeter toutes les forces de l'Etat contre Léon Degrelle et à mobiliser, dans les coulisses, toutes les autres forces clandestines, matérielles et spirituelles, sur lesquelles l'Etat avait barre, ou qui étaient liées à l'Etat belge par de fructueuses complicités.

*
* *

L'intervention prit, immédiatement, une ampleur totale.

Le Premier Ministre s'adressa au pays officiellement, déclarant la guerre à Degrelle.

Violant l'accord tacite qui répartissait entre les différents groupes parlementaires les heures d'émission de la radio d'Etat, il décréta ensuite que Degrelle et Rex se verraient refuser tout accès au micro.

Degrelle ne perdit pas le Nord, sauta dans le train, obtint de Mussolini qu'il lui prêtât, pendant une demi-heure, la radio italienne. Il harangua radiophoniquement le peuple belge de la station émettrice de Turin, relayée par tout le réseau de la péninsule.

Cette riposte, qui tenait de l'esprit de farce degrellien, eut un gros succès parmi le public, fort amusé.

Mais c'est Spaak surtout qui donna l'assaut. Il se décerna la mission de porte-parole des troupes gouvernementales.

« La situation morale et politique, je le reconnais, n'est pas ce qu'elle devrait être, s'écria-t-il dans un grand meeting officiel.

« Elle est dominée, empoisonnée serait plus juste, par la propagande rexiste.

« J'avoue que, pendant tout un temps, j'ai minimisé les

possibilités de Rex. J'avoue franchement m'être trompé. »

Maintenant qu'il reconnaissait « les possibilités de Rex », il voulait, lui, et le gouvernement avec lui, les annihiler :

« Ce n'est pas seulement un meeting que je donne ici ce soir, lança-t-il. C'est plus. Je collabore à l'exécution d'une *décision gouvernementale*. Oui, enfin, le gouvernement relève le gant qui lui est jeté, enfin les ministres comprennent aujourd'hui que la classique conception de leurs fonctions est dépassée. »

C'étaient, pour des ministres représentants de la légalité, des propos fort audacieux, surtout de la part d'un Spaak qui n'était devenu ministre qu'en se livrant à une agitation de rue, avec bris de carreaux à l'appui.

« Maintenant, répondit la *Nation Belge* (un des rares journaux belges qui n'appartenaient à aucun parti), les anciens chambardeurs, agitateurs et révolutionnaires participent au Pouvoir, dont ils récoltent les fruits les plus succulents. Alors personne n'a plus le droit d'employer les procédés qui firent leur fortune. Et si quelqu'un ose enfreindre cette interdiction, tout est permis contre lui, y compris le coup de force et le coup d'État. »

La Constitution Belge reconnaît, à tous les Belges, le droit de parole et de réunion. Qu'il y ait cinq cents auditeurs — chiffre impressionnant pour un orateur des vieux partis — ou deux cent cinquante mille auditeurs, comme ceux que Degrelle se proposait de haranguer le 25 octobre 1936, à Bruxelles, c'était, comme on dit là-bas « kif-kif ». Le Droit est le droit, il n'a pas à se préoccuper des statistiques, d'additions et de multiplications.

Des juristes reprochèrent au gouvernement Van Zeeland cette illégalité, mais Spaak, véritable promoteur de la manœuvre, passa outre.

*
* *

Une autre intervention ministérielle, le lendemain, fit scandale.

Pour la première fois dans la vie belge, on voyait le ministre de la Justice intervenir près des procureurs généraux du pays pour qu'on précipitât les procès en cours contre Rex, même au moyen d'audiences extraordinaires, même, s'il le fallait, en constituant des chambres temporaires !

Or, Degrelle était resté parfaitement respectueux de la

Constitution et de la Loi. C'était, aspect vraiment imprévu de la situation, le gouvernement, son adversaire qui, dans sa lutte contre lui, faisait fi de la Constitution et de la Loi.

Léon Degrelle, en fait, avait-il pensé à faire sauter par la violence le régime qu'il combattait ? Préparait-il, pour le 25 octobre, un coup d'Etat, ce qui eût, dans une certaine mesure, justifié le passage à l'illégalité des éléments... légaux ?

Toutes les suppositions furent possibles à l'époque. Et il se peut que certains ministres, dans leur affolement, furent de bonne foi. Mais, avec le recul du temps, on peut, à présent, juger exactement les choses et affirmer : primo, que Degrelle ne voulut pas s'emparer, le 25 octobre 1936, du Pouvoir par la force; secundo, que, s'il l'eût voulu, il l'eût, ce jour-là, obtenu; et, tertio, que les mesures prises pour l'enrayer ne furent que des mesures prises dans l'espoir de l'intimider, des ordres étant donnés, en fait, pour lui laisser le chemin libre.

Cette journée du 25 octobre 1936 fut la journée des équivoques, des quiproquos multiples.

*
* *

Que voulait Degrelle ?

Faire un meeting, sans plus.

Dans quel but ?

Dans le but, m'a-t-il dit lui-même, on ne peut plus clairement, d'acculer le régime à la dissolution.

« — Deux cent mille, deux cent cinquante mille Belges manifestant pacifiquement dans la capitale, jamais pareil spectacle ne s'était vu. Il était clair que, depuis le 24 mai 1936, nous avions doublé, triplé notre force. D'autre part, notre alliance avec le V.N.V. avait créé un fait nouveau. Il fallait en faire l'électeur juge.

« Jamais je n'ai pensé alors à recourir à la violence, à faire ce qu'on appelle un coup d'Etat.

« Je voulais, de dissolution en dissolution, accroître mes effectifs parlementaires, accéder à la majorité, soit directement, soit indirectement. Car je menais, dans les coulisses, d'importantes négociations de nature à provoquer brusquement des alliances, des rapprochements, d'un aspect absolument inattendu. A Droite, ne l'oubliez pas, d'innombrables catholiques pensaient comme moi et eussent vu avec joie une coordination des forces s'opérer. Certains des dirigeants les plus en vue du Parti Catholique me rencontraient régulière-

ment : deux d'entre eux, notamment, tous deux de très importants chefs de la Droite, prirent l'engagement de n'entrer jamais qu'en ma compagnie dans une équipe ministérielle. Nous nous retrouvions chaque semaine, au moins, secrètement, dînions ensemble, préparions ensemble les étapes nouvelles de la manœuvre. La collaboration fut tellement étroite qu'à une de ces hautes personnalités, riche, pourtant, je remis, sur sa demande et en présence de mon avocat, cent mille francs, en octobre 1936, pour sa propagande personnelle.

« V.N.V. et REX disposaient de plus de soixante mandats de sénateurs et de députés. Une élection nouvelle, ou plusieurs élections répétées, pouvaient accroître considérablement ce chiffre, impressionner, en même temps, la Droite catholique où, au moment décisif, mes deux importants complices — l'un Wallon, l'autre Flamand, chacun ayant barre, puissamment, sur une des deux ailes du parti — eussent pu provoquer un revirement sensationnel qui eut permis de constituer une équipe ministérielle vigoureusement animée par nous.

« Que m'importait de devoir repêcher, provisoirement, une demi-douzaine de vieux parlementaires décatis et d'en faire des ministres, si l'équipe eût été soulevée par notre dynamisme ? Nous eussions liquidé ces vieux poissons moribonds par la suite. Il fallait entrer dans la place, d'abord.

« Et je le répète, je voulais entrer légalement, pacifiquement, dans la place. »

*
* *

« — Je vous dirai plus, ajoutait Degrelle, j'ai repoussé les plus alléchantes tentations.

« Comme le gouvernement criait à cor et à cri que je voulais m'emparer du Pouvoir par la force, beaucoup de Belges l'avaient cru et... s'en étaient réjouis !

« Je fus bombardé d'offres de service.

« La plus importante — qui eut été décisive si je l'avais acceptée — fut celle que m'envoya le général qui commandait la plus brillante des Divisions de la Belgique, une Division où les Rexistes abondaient et où le général, adoré des hommes, enveloppé d'une véritable légende, eût pu faire absolument tout ce qui lui plaisait.

« Ce général, quelques jours avant le 25 octobre 1936,

m'écrivit, m'offrant de monter à Bruxelles avec sa Division, la mettant, se mettant à ma disposition pour réaliser un « putsch ».

« J'insiste : ce ne fut pas une offre en l'air, ce fut une proposition *écrite.*

« Je n'avais qu'à dire un mot, et le lendemain les trains spéciaux de la Division eussent été à la gare du Nord. J'eus liquidé la situation à Bruxelles en cinq minutes.

« Au fond, ajoutait Degrelle rêveur, je le regrette. J'eusse fait sauter en l'air la légalité, certes, mais j'eusse sauvé la Belgique. Une élection, aussitôt après, m'eût apporté, certainement, le ralliement massif de la Nation. Placé entre les futurs belligérants de 1939, j'eusse tout fait pour jeter le pont qui eût sans doute écarté, à l'Occident, la guerre insensée qui, depuis, l'a broyé, sans profit pour personne.

« J'avais le fétichisme de la légalité. Je ne voulais gagner que par la légalité. Si je ne me fusse pas soucié d'elle exagérément, j'eusse gagné, à un moment où l'Europe pouvait encore être sauvée. »

*
* *

Il n'y eut pas que l'offre de ce général, offre qui, à elle seule, eût tout réglé.

Il y en eut d'autres. Dans son livre sur Léon Degrelle, le député et avocat liégeois Legros, qui eut, durant la Deuxième Guerre Mondiale, un comportement nettement anti-rexiste et ne peut donc être traité en informateur suspect, rapporte, et en insistant sur le fait qu'il s'agit d'un témoignage qu'il reçut personnellement, les étranges révélations que voici :

« Une personnalité importante, persuadée que Léon Degrelle voulait renverser le Régime actuel et prendre le Pouvoir par la force, lui demanda un entretien confidentiel quelques jours avant « le Grand Soir ». Cet homme venait offrir ses services et ses moyens pour un coup d'Etat. Les précisions qu'il donnait, l'appoint qu'il apportait, sa connaissance appronfondie de la tactique pour réussir, offraient des garanties indéniables pour mener l'affaire à bien. Léon Degrelle sourit et refusa net, sans même hésiter un instant :

« — Pas de violence, dit-il, pas de guerre civile...

« — Mais ça durera trois jours.

« — Non, pas de troubles, fit Léon Degrelle, c'est dans la légalité que nous gagnerons.

« — Hitler n'hésiterait pas, Mussolini non plus.

« — Je ne suis ni l'un ni l'autre et je ne songe pas à les imiter. La victoire dans la paix... »

Ce second témoignage est, lui aussi, clair et significatif.

Degrelle, en octobre 1936, eut la possibilité de s'emparer du Pouvoir. Ce Pouvoir fut à sa portée, lui fut littéralement tendu. Il suffisait de dire oui. En un tournemain, tout eût été réglé, sans que le gouvernement, impuissant, eût pu réagir de façon sérieuse.

*
* *

Mais le roi ?

Le roi, lui-même, eût laissé s'accomplir « l'inévitable ».

Degrelle crut fermement, en octobre 1936, que le Régime, en cas de violence, eût résisté.

Il se trompait.

On ne l'apprit que plus tard, par les confidences très précises que fit à M. Pierre Daye un des collaborateurs les plus intimes, les plus immédiats de Léopold III.

Le gouvernement avait fait masser, à Bruxelles, à peu près toute la gendarmerie du pays : trois mille hommes, dont une forte majorité était alors des degrelliens.

Le roi avait laissé opérer cette concentration, mais il interdit secrètement et formellement que la gendarmerie, au cas où les choses s'aggraveraient, fît usage de ses armes.

Si donc eût débarqué, dans la capitale, la Division offerte à Degrelle (ce que le Régime et le Palais ignoraient) ou si, simplement, les organisations civiles de Degrelle s'étaient élancées, le 25 octobre 1936, à l'assaut des ministères, la gendarmerie n'eût pas tiré, les forces rexistes eussent emporté le terrain sans que fût versé le sang.

« Dans cette éventualité, révéla le collaborateur de Léopold III, le roi avait prévu la constitution, le jour même, d'un gouvernement Van Zeeland-Degrelle, chacun des deux devant faire équipe avec l'autre durant le temps très court qui eût séparé, de la Dissolution des Chambres, les nouvelles élections. »

Cela aussi, Degrelle l'ignorait. Et il ne l'apprit que trois ans plus tard.

Mais, là encore donc, s'il fût sorti de la légalité, le terrain se fût trouvé libre, il l'eût franchi sans aucune complication grave.

Cette éventualité ne resta qu'une éventualité, Degrelle n'ayant même pas pensé un instant à se servir de la masse humaine qu'il convoquait à des fins seulement spectaculaires : faire impression, obtenir la dissolution du Parlement et de nouvelles élections, n'imaginant l'accès au Pouvoir que par étapes, légalement, avec ou sans coalitions.

*
* *

Tout dans cette journée historique, fut confusion.

On croyait que Degrelle allait tout mettre à feu et à sang. En réalité, il ne pensait même pas à une bagarre. Lui qui, en temps habituel, donnait ses meetings envers et contre tout, annula le meeting « des 250.000 » comme on l'appelait, aussitôt qu'il eut connaissance de l'interdiction gouvernementale.

Il eut, cependant, la main forcée par son propre journal, le *Pays Réel*, qui, en son absence, annonça que le meeting serait maintenu malgré tout. Mais ce fut un appel en l'air. Le meeting fut effectivement décommandé, la location du terrain fut annulée, les trains spéciaux furent supprimés, ainsi que toutes les expéditions d'autocars. Les dix mille Rexistes, environ, qui déambulèrent, enthousiastes, dans les rues de Bruxelles le 25 octobre 1936, étaient des isolés, venus « quand même », des Rexistes de Bruxelles pour la plupart, curieux de voir ce qui allait se passer.

Mais le Mouvement, dans son ensemble, s'en tint aux ordres d'annulation reçus et ne manifesta point.

Une circonstance qui eût pu encore aider puissamment Degrelle s'il eût voulu faire un éclat était la grande manifestation que tenaient les Anciens Combattants, à Bruxelles, ce jour-là. Accourus, par milliers et par milliers, pour défiler devant le roi, ils eussent constitué pour Degrelle une couverture morale de tout premier ordre. La grande majorité d'entre eux étaient des partisans de Degrelle : on estima à soixante-quinze pour cent la proportion de ces survivants de la Grande Guerre qui, en défilant devant le souverain, le saluèrent à la Rexiste, le bras levé. Beaucoup de dirigeants rexistes se trouvaient à leur tête. C'eût été, pour eux, un jeu d'enfant de retourner l'immense colonne vers le Parlement et les palais du gouvernement.

Qui eût résisté ?

Les gendarmes ?

Mais les gendarmes étaient de tout cœur avec eux et, on peut le dire, avec Degrelle lui-même. Jamais ils n'eussent tiré sur leurs aînés du front et sur leurs frères d'armes.

Et puis, répétons-le, le roi avait fait formellement connaître aux chefs de la gendarmerie sa volonté. Le fit-il à l'insu de son gouvernement ? « C'est possible, m'a dit Degrelle. C'était dans son genre. On sait maintenant, depuis la bagarre « léopoldiste » de l'après-guerre, le peu de considération qu'éprouvait Léopold III pour les politiciens « démocratiques ». Sans doute, prit-il sa décision dans leur dos. Il les eût placés, comme d'autres fois, devant le fait accompli. Durant la « Neutralité » de 1939-1940, il en fit bien d'autres ! »

*
* *

Ainsi, Degrelle recula devant un coup d'Etat, assuré du succès à l'avance, par crainte d'une effusion de sang, alors qu'il n'y aurait eu aucune effusion de sang !

Et le Régime, lui, manœuvra, pour se sauver, trois mille gendarmes qui eussent fait fi de ses ordres et de son existence si la moindre bagarre grave eût éclaté !

Le gouvernement, croyant tenir la force (et il ne la tenait pas !), la déploya !

Degrelle, refusant d'affronter cette force (et elle ne lui eût pas résisté !), se replia !

Il se laissa arrêter, sans protester, alors qu'il venait, du bord d'une fenêtre, d'adresser un discours on ne peut plus légal à quelques milliers de manifestants massés devant la cathédrale Sainte-Gudule.

Degrelle eût pu échapper le plus facilement du monde à cette arrestation. Il laissa faire, parce qu'il voulait laisser faire. Pour lui, dès l'interdiction du meeting, il n'avait plus été question de journée du 25 octobre.

Ce furent ses ennemis et eux seuls qui donnèrent à cette journée la signification d'un coup d'Etat avorté : coup d'Etat qui eût pu réussir, qui eût réussi presque certainement si Degrelle l'avait voulu, mais que Degrelle ne voulut pas, n'accepta en aucune manière, laissant, ce jour-là (il s'en mordrait les doigts plus tard), tomber la plus importante possibilité politique de sa vie.

*
* *

Il n'empêche que ce 25 octobre 1936 marqua le point de départ d'une offensive forcenée contre Rex.

Le Régime s'était ressaisi. Soulevés par l'instinct de la conservation, sentant à quel point ils étaient au bord du gouffre, les politiciens de tout poil avaient fait appel aux autres forces que Rex avaient bousculées ou effrayées.

La Haute Finance, si violemment secouée, dénoncée, traquée par Degrelle, était, évidemment, toute prête à soutenir à fond ceux qui entreprendraient contre Degrelle une contre-attaque dont la conservation des privilèges des forces d'argent dépendait. La conjuration anti-rexiste trouva les sommes immenses qui allaient se déverser sur Degrelle et l'étouffer presque.

La presse des partis fut mobilisée tout entière pour une campagne féroce. Degrelle fut submergé sous les insultes et les accusations les plus grossières. Il n'est point de mensonge dont on n'accabla pas Rex, alors. Les Rexistes isolés — dix mille peut-être, ou quinze mille — qui avaient joyeusement manifesté, quand même, leurs sentiments degrelliens dans les rues de Bruxelles, furent dépeints dans les journaux comme de redoutables assassins. Le plus gros quotidien de Belgique les décrivit assaillant des chevaux de gendarmes à coups de lame de rasoir ! Pas un seul fait pareil ne s'était produit dans toute l'agglomération de Bruxelles. Mais le mensonge fut abondamment servi.

Surtout, on essaya de représenter comme étant une éclatante défaite de Rex cette journée où Rex n'avait rien fait parce que son chef, repoussant toutes les tentations, avait décidé que rien ne serait fait.

Comme si toute la presse du Régime ne suffisait pas, les ministres, grâce à plusieurs millions fournis par le grand ploutocrate Solvay, avaient fait racheter, par des hommes de main, le journal plus ou moins indépendant *L'Indépendance Belge*, qui allait devenir le moniteur officiel de la lutte contre le Rexisme.

*
* *

A ces forces coalisées, Pouvoir, Partis, Grosse Finance, Presse, s'ajouta le renfort massif de la Franc-Maçonnerie.

Au début, tant qu'elle avait cru qu'il nuirait seulement au parti catholique, la Franc-Maçonnerie avait laissé faire Degrelle. Certains journaux, où elle possédait une influence considérable, tels que le *Soir* avaient été jusqu'à épauler indi-

rectement le jeune chef de Rex, notamment lors des incidents fameux de Courtrai.

La Franc-Maçonnerie essaya même de mettre Degrelle dans son jeu. Elle demanda de pouvoir lui envoyer deux émissaires. Celui-ci les reçut au domicile du chef de Rex-Bruxelles, à l'époque l'avocat René Lust. Degrelle fut catégorique : il était catholique d'abord, et ardent catholique; en second lieu, la Maçonnerie n'avait, politiquement, rien à attendre de lui : il était contre toutes les sociétés secrètes, que ce fût la Maçonnerie ou la Politico-Finance.

Degrelle, biaisant, eût pu neutraliser, peut-être, pendant quelques mois encore, cette force redoutable. Au fond, Degrelle a toujours manqué du minimum de fourberie indispensable à l'Homme d'Etat. Sa sincérité a été la cause principale de ses déboires. Après le 25 octobre 1936, cette Maçonnerie, qu'à tort ou à raison il n'avait pas su ménager, se rua sur lui et lui porta des coups terribles, dont un autre que lui ne se serait jamais remis.

Toute la presse à influence maçonnique se déchaîna. Tous les hommes publics francs-maçons se mirent en campagne. La bataille était menée par un franc-maçon notoire, député de Bruxelles, M. Victor de Laveleye, dont M. Van Zeeland ferait, peu après un ministre fort ahurissant, pour le remercier de ses bons offices. La Belgique le connaîtrait sous le surnom de « Totor ».

Pendant deux mois, ce fut dans toute la Belgique, entre Rexistes et anti-Rexistes, (Totor en tête), une fantastique empoignade.

*
* *

Le coup le plus terrible — et le plus inattendu — que Degrelle faillit recevoir alors, fut celui de l'Eglise catholique.

Degrelle, certes, était un catholique fervent, communiant chaque matin. Beaucoup de Rexistes non croyants lui reprochaient même un peu sa Foi, à leur avis trop éclatante. Lui répondait que chacun avait le droit de croire à ce qu'il voulait et que « seuls les tièdes sont méprisables ».

Mais, en bousculant violemment le parti catholique et en démasquant la corruption, indéniable, de certains de ses plus importants dirigeants, Degrelle avait fortement irrité les chefs

religieux aux yeux desquels le parti catholique avait été, pendant cent ans, le rempart temporel de hauts intérêts spirituels.

Le mécontentement s'était fortement accru lorsque Degrelle avait démasqué les agissements scandaleux des organismes bancaires du Boerenbond. Ces organismes comptaient, parmi leurs agents les plus zélés, de nombreux membres du clergé de Flandre, auxquels d'importantes commissions en espèces étaient consenties, commissions qui s'élevaient au fur et à mesure que la hiérarchie s'élevait. Le sénateur Philips, dénoncé avec une brutalité inouïe par Degrelle qui avait gagné, haut la main, le procès que le dit sénateur — « l'excrément vivant ! » — lui avait intenté, se vantait ouvertement d'être l'ami du cardinal Van Roey, exhibait des photos de celui-ci reçu en week-end à son château, ajoutait même que les subsides que son organisme bancaire avaient versés à l'archevêché avait atteint alors la somme de six millions. Peut-être exagérait-il ? Mais les relations entre l'archevêché et le Boerenbond n'étaient pas niables. Degrelle, en s'en prenant violemment au sénateur Philips, protégé du cardinal, et à ses institutions bancaires, avait provoqué de l'irritation.

*
* *

Bien sûr, les autorités religieuses ne pensent qu'aux intérêts religieux. Mais les hommes sont des hommes et sont parfois, inconsciemment, sensibles à des interférences.

Au surplus, le cardinal de Malines fut toujours, personnellement, opposé à tout système de politique autoritaire. Il détestait le Fascisme, il détestait l'Hitlérisme, ce qui était évidemment son droit strict. Et il voyait avec irritation le Rexisme promouvoir en Belgique des conceptions politiques qui ne cadraient pas avec les siennes.

Un homme comme le cardinal Mercier, aimable, souple, se fût sans doute plus facilement accordé avec ce Léon Degrelle qu'il avait découvert, adolescent. Mais le cardinal Mercier était mort. Le cardinal Van Roey était, lui, « un homme très rude, d'origine paysanne, d'un bloc ». Déjà avant le procès Segers, l'archevêché avait pris parti contre les « procédés » de Léon Degrelle qui, disaient les autorités religieuses, « ne pouvaient se justifier », mais que la Justice avait néanmoins justifiés avec éclat deux mois plus tard !

Depuis, aucun incident ne s'était produit. Le Parti Catholique avait reçu une sévère leçon. On pensait généralement que Malines se tenait avec prudence en dehors de la mêlée politique qui s'était déchaînée depuis le 25 octobre 1936 quand, tout à coup, une indiscrétion, une vantardise d'un collaborateur du cardinal, le chanoine Cardyn, révéla à Léon Degrelle qu'un coup sensationnel se préparait. Ce coup, joint aux rudes assauts que les autres alors déchaînaient contre lui, pouvait avoir sur l'avenir de Rex un effet absolument catastrophique : « Rome allait parler ! »

*
* *

Degrelle resta, d'abord, pantois.

Mais il fallait agir, immédiatement, si on voulait éviter un drame. Le soir même, le chef rexiste sautait dans le train de Rome. Le surlendemain, à neuf heures, il débarquait chez Ciano, courait avec lui chez Mussolini.

Ils tinrent conseil longtemps, « tous les trois assis sur la grande table de marbre du bureau du Duce, les jambes ballantes ».

Finalement, Mussolini décrocha l'appareil téléphonique, appela le Vatican, demanda au cardinal Pizarro de bien vouloir recevoir Léon Degrelle.

Le cardinal Pizarro était un ami intime de Ciano. Ils se dirent quelques mots drôles à l'appareil et le cardinal répondit que Degrelle pouvait venir immédiatement.

Un quart d'heure après, la grande auto à fanion du Duce débarquait Degrelle dans la cour Saint-Damase. Le cardinal Pizarro le reçut avec beaucoup d'attention.

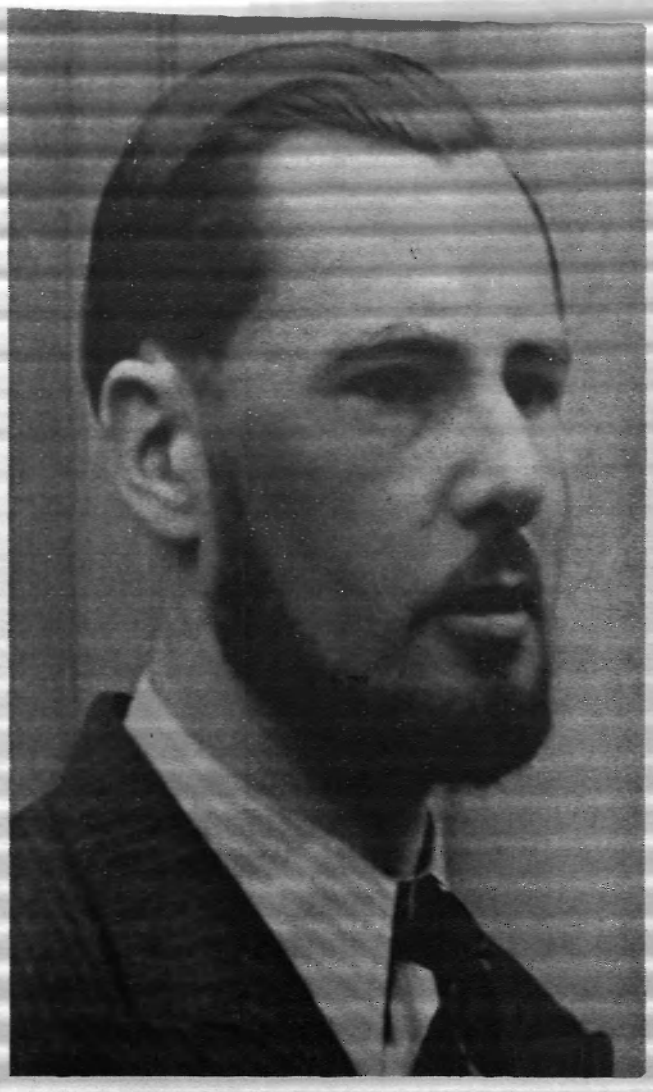
L'entretien dura deux heures. Le cardinal, tranquillisé par le chef de Rex, lui promit que le document préparé serait annulé. Lorsque Degrelle redescendit, rayonnant, il découvrit, près de l'auto gouvernementale, le secrétaire d'un évêque belge, le chanoine Tarcisius, qui était venu, avec son prélat, certainement pour recevoir le document-massue ! On tomba dans les bras l'un de l'autre, comme les plus grands des amis ! Degrelle et Tarcisius se promenèrent, de long en large, dans la cour, durant un quart d'heure, Degrelle parlant du beau soleil d'Italie, le chanoine ahuri, se demandant bien comment Degrelle sortait de là !

Le lendemain, le leader de Rex se trouvait déjà en Belgique. Il avait désiré que son voyage passât inaperçu et, en conséquence, il n'avait pas annulé un meeting qu'il devait donner le dimanche en Flandre occidentale. Mussolini avait, aussitôt, mis à sa disposition un avion militaire qui, zébrant l'Italie, avait rejoint le train de Paris un peu avant Pise. Degrelle avait débarqué à l'impromptu dans un champ voisin de la station, avait couru aux quais, avait sauté dans l'express international. Le lendemain, il était à la tribune, comme prévu, sans que nul, au pays, n'eût remarqué son absence.

Seul le bon chanoine Tarcisius avait pu être le témoin de l'incident central de l'aventure.

Comme le cardinal Pizarro l'avait promis, la Noël se passa sans incident.

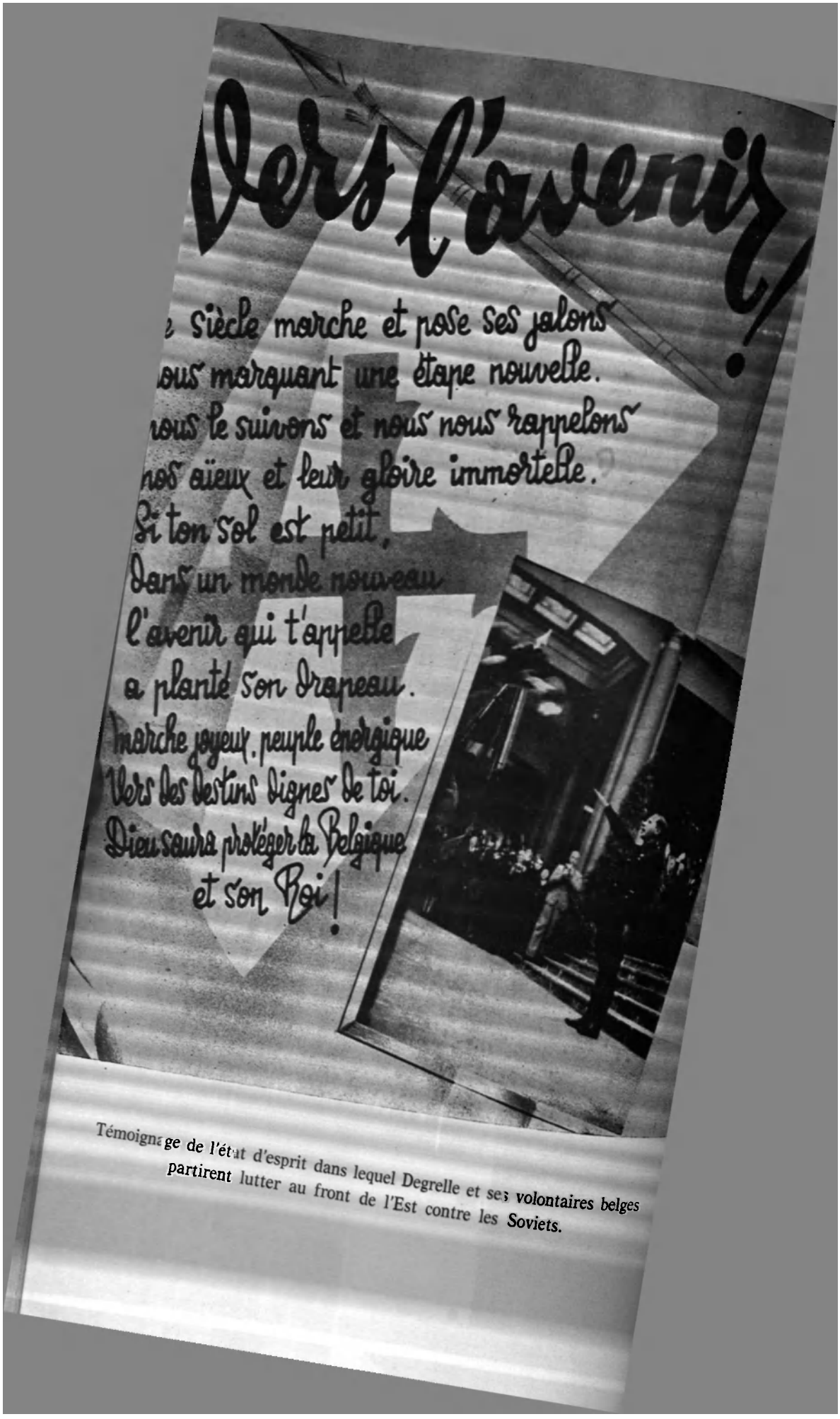
Mais Léon Degrelle avait été à un millimètre d'une intervention qui, pour lui, eût été un horrible drame de conscience, en même temps qu'une catastrophe politique.



Août 1940: Léon Degrelle revient vivant des prisons où il faillit laisser la vie.

Juillet 1941. - La guerre [illegible]pe-communisme est déclanchée. Degrelle s'engage, comme simple [illegible] en tête des volontaires belges partant [illegible] front de l'Est.

Ci-dessous: Degrelle et ses camarades volontaires atteig[illegible] départ à Bruxelles. (*Reproduction d'une double page d'[illegible] de l'époque.*)



Témoignage de l'état d'esprit dans lequel Degrelle et ses volontaires belges partirent lutter au front de l'Est contre les Soviets.

CHAPITRE XVIII

Les six jours

Pendant les deux derniers mois de 1936, Léon Degrelle ne s'était pas contenté de faire face, arc-bouté comme un sanglier, à l'effort furibond de ses adversaires.

La croissance de Rex avait continué. Qu'on n'oublie pas que moins d'un an s'était passé entre sa naissance politique à Courtrai, le 2 novembre 1935 et ce 25 octobre 1936 où, si Degrelle avait voulu accepter les offres qui lui étaient faites, il eût été installé au Pouvoir le soir même.

— Mais il y aurait eu le choc en retour, disait-on parfois.

« — Quel choc en retour ? répondait Degrelle. Aucun ! Les masses socialistes étaient, en 1936, aussi écœurées que les masses catholiques. Il eût suffi du spectacle de quelques mitrailleuses installées aux points névralgiques pendant huit jours pour que se calmassent aussitôt les mauvaises têtes. Tout fût resté bien calme. Une grève générale ? Une fois les meneurs marxistes bouclés et les scellés apposés provisoirement sur tous les fonds de combat des organisations de gauche, la grève eût avorté, sans plus d'affaires.

Le vrai, c'est que Léon Degrelle ne désirait pas triompher ainsi, il voulait arriver au Pouvoir dans le respect de la loi, porté par le peuple, et non en s'imposant au peuple.

Il écrivit alors, textuellement, ces lignes-ci : « *L'insurrection n'est pas, comme le prétendent les Socialistes, le premier des devoirs, mais bien* le dernier *de tous, quand vraiment il n'y a plus rien à faire pour sauver un pays.* »

Telle était la base morale de l'action politique du chef des Rexistes.

*
* *

Mais s'il était décidé à ne triompher qu'ainsi, légalement, pacifiquement, il fallait qu'il organisât d'abord, à fond, cette gigantesque armée d'électeurs qui lui était tombée sur les bras d'un seul coup, qu'il en fît un levier en acier trempé, grâce auquel il pourrait soulever la nation entière.

Pendant que vieux politiciens et agents francs-maçons parcouraient le pays pour le soulever — sans vrai succès — contre le Rexisme et que le cardinal Van Roey avait, pour rien, fourbi ses crosses, Degrelle s'était employé à mettre de l'ordre parmi ses troupes, à créer méthodiquement les organisations qui devraient, un jour, remplacer la vieille armature vermoulue de l'Etat.

Ce n'était pas une mince affaire. La Centrale Rexiste de la rue des Chartreux, à Bruxelles, était devenue une fourmillière : plus de deux cent vingt employés s'y entassaient, dans les bureaux les plus invraisemblables. Sans cesse, des menuisiers installaient de nouvelles cloisons. « On entendait partout le fracas des marteaux, a raconté un des dirigeants d'alors. On sentait partout l'odeur fraîche de la sciure de bois. Dominant, de son deuxième étage, cette activité frémissante, Léon Degrelle, dans son grand bureau, toujours embelli de fleurs nouvelles, travaillait inlassablement sous le regard d'un admirable Christ du peintre flamand Servaes, un Christ tragique, décharné, tel qu'il était quand il était mort pour les hommes.

« Léon Degrelle entreprit, secteur par secteur, la mise en marche d'organismes sociaux, précis, spécialisés : organisations syndicales qui permettraient aux travailleurs d'échapper à la tyrannie des syndicats rouges; bureaux de placement; Mutuelles; Caisses de Chômage; le tout groupé dans la « Confédération Rexiste du Travail »; puis la « Confédé-

ration Rexiste de l'Agriculture »; en troisième lieu, la « Confédération Rexiste du Commerce, de l'Artisanat, de l'Industrie et des Professions libérales ».

« D'autre part fut créé « L'Ordre du Travail », destiné à grouper, dans l'avenir, les réseaux des diverses Corporations.

« Un Rex-Congo fut aussi établi, chargé de l'examen de tous les problèmes qui concernaient le Congo Belge, prévoyant la transformation rapide de la colonie en un Vice-Royaume qui aurait eu à sa tête le frère du roi et eût préparé à temps et avec soin, l'accession des Congolais indigènes à des responsabilités réelles.

« A chaque grand meeting de Léon Degrelle dans la capitale, on voyait des nègres magnifiques s'avancer, en camarades, derrière leur splendide drapeau d'azur, étoilé d'or. Un Congo arrivé pacifiquement à ce stade d'association, que l'union monarchique harmoniserait, eût pu prolonger ses bienfaits pendant un demi-siècle !

« Quant au mouvement politique, il avait trouvé sa structure définitive dans le « Front Populaire de Rex ».

« De nombreuses permanences, dont certaines occupaient des immeubles grandioses, telle celle de Rex-Liège, s'installaient de tous les côtés en Belgique.

« La jeunesse montait ses organisations propres qui deviendraient les fameux « Serments » du prévôt John Hagemans (mort au front du Caucase en 1942), tandis que les milliers de femmes et de jeunes filles Rexistes se groupaient dans leurs Services Sociaux et dans « Foi dans la Vie », où la foi était aussi vibrante que la vie !

« Le réseau de presse s'était, lui aussi, fort amplifié, diffusant toute une série de journaux spécialisés, outre le *Pays Réel*, dont le tirage — dûment constaté par voie d'huissier — avait, à l'automne de 1936, dépassé les deux cent mille exemplaires quotidiens (les numéros paraissaient en huit, dix, douze grandes pages) et le *Nieuwe Stadt*, très influent, lui aussi, dirigé par le sénateur Paul de Mont et par Hubert Leynen qui, seul rescapé politique de la bagarre rexiste, devint sénateur catholique après 1945.

*
* *

« Tout cela exigeait un travail énorme. Léon Degrelle était sur la brèche quinze heures, seize heures par jour, toujours aimable, souriant, sans jamais une crispation.

« Les pires raseurs ne parvenaient pas à l'énerver. Pour en être quitte, il avait simplement trouvé un truc admirable. Il avait fait installer sous son bureau un appareil électrique, en contact avec une lampe qui s'allumait au dehors de la chambre, près du garde de service, lorsque Léon Degrelle appuyait discrètement le pied sur un bouton.

« Le garde devait alors frapper, annoncer un visiteur important. Le raseur se levait, Degrelle lui faisait des adieux touchants et en était quitte.

« Ce bouton lui joua un tour cocasse.

« Paul de Mont assistait, un après-midi, à une importante réunion dans le bureau de Léon Degrelle. Celui-ci toujours déférent pour ce grand mutilé, l'avait prié de prendre place à son fauteuil.

« Mais voilà qu'un garde frappe et entre.

« — Chef, une visite très importante !

« Degrelle fait signe au garde de lui ficher la paix.

« Cinq minutes après, nouvelle intervention.

« — Chef, une visite très importante !

« — Alors, quoi, vous n'avez pas compris qu'il faut me laisser tranquille ?

« Cinq minutes se passèrent. Une troisième fois, le malheureux garde se représenta, suant d'émoi.

« — Chef, une visite très importante !

« Tout d'un coup, Léon Degrelle eut une illumination. Il se leva, s'approcha de son fauteuil, où trônait Paul De Mont. Le pilon de la jambe artificielle de ce grand mutilé s'était vigoureusement calé sur le bouton d'alarme, affolant au dehors, avec ses feux rouges, le pauvre garde qui ne savait plus à quel saint se vouer !

« Léon Degrelle dut bien éclater de rire, avouer à l'assistance le subterfuge. Cela fit quelques raseurs que, par la suite, il ne put plus jamais liquider ! »

*
* *

Ce qui étonnait le plus les visiteurs, et surtout les collaborateurs réguliers de Léon Degrelle, c'était sa puissance de travail et son naturel.

Dans son livre sur Degrelle, Pierre Daye l'a décrit ainsi :

« Il résiste admirablement. Il possède une santé de fer. Il est sobre, mange peu, boit peu, dort peu. Mais il ne s'écarte pas devant les joies de la vie. En bon Ardennais, il sait appré-

cier un gibier à point, un vin fin et le sourire d'une jolie femme. Il est excellent danseur et infatigable; mais il a si peu de temps ! »

Il dansait avec de jolies femmes, oui. Mais il dansait surtout, seul, en haut des tribunes des meetings où il était remonté, aussitôt la vague de discours anti-rexistes passée.

Province par Province, Arrondissement par Arrondissement, il reprit en main le pays, électrisant des foules toujours plus considérables. Bientôt il fut évident que non seulement la perte de vitesse d'octobre 1936 était arrêtée, mais qu'une remontée foudroyante s'opérait.

C'est alors que Degrelle risqua son plus grand coup de propagande, les « Six Jours », les fameux « Six Jours » qui furent ce qu'on vit jamais de plus extraordinaire, en fait d'éloquence politique, dans la capitale de la Belgique.

Degrelle imagina, à l'instar des coureurs cyclistes, d'occuper pendant six jours l'immense vaisseau du Palais des Sports de Bruxelles, d'y donner six meetings géants, six jours de suite, se jurant de faire ainsi, en une semaine, défiler plus de cent mille auditeurs en dessous de sa tribune.

Ses amis se récrièrent.

« — Vous n'avez pas la foi, vous autres ! » s'exclama-t-il.

Il ordonna la mise en route de cette compétition sans précédent. Bruxelles fut recouvert d'affiches gigantesques. Les propagandistes harcelèrent méthodiquement toute la population. Et l'impossible se réalisa. Pendant six jours, la foule accourut, nombreuse le premier jour, immense dès le deuxième et le troisième jour, fabuleuse pour finir, au point que, plusieurs heures avant le discours, une seule personne de plus n'aurait pu être insérée dans la gigantesque masse humaine qui s'entassait. Des milliers de personnes devaient rester hors de la grandiose enceinte, à entendre des bribes de phrases, hachées d'acclamations, que les hauts-parleurs apportaient à l'extérieur.

*
* *

De ces journées prodigieuses, nul n'a donné un compte rendu plus vivant, plus vécu que l'écrivain belge Pierre Daye qui suivit, jour par jour, le déroulement de ces manifestations toujours plus étonnantes :

« *L'immense vaisseau du Palais des Sports*, écrit-il dans

son « Léon Degrelle et le Rexisme », *chaque nuit grouillait d'une foule qui avait fait la file depuis plusieurs heures pour trouver des places* (*et notez que* toutes *celles-ci étaient* payantes). *Il se trouvait décoré d'une manière qui, pour n'avoir pas été inaugurée à Bruxelles, n'en offrait pas moins un caractère assez original. Tout le fond était tendu d'un immense voile écarlate. Devant, se développait une tribune, d'une trentaine de mètres de large, à plusieurs plans successifs, reliés par des escaliers à double révolution; le tout de couleur rouge, cette couleur que les Rexistes ont chipée aux Socialistes — pourquoi pas ? — à la grande fureur de ceux-ci. Ces estrades permettaient de grouper des centaines de participants en une figuration colorée, selon le sujet auquel la réunion était consacrée. Ainsi un jour on y vit les mineurs, les marins, les ouvriers agricoles, massés, en costumes de travail, avec leurs drapeaux. Un autre jour, ce n'étaient qu'anciens combattants, la poitrine couverte de médailles; un autre jour, des étudiants et des étudiantes et les groupes de jeunesses. Sur le devant de ces tribunes s'avançait une sorte de proue surgissant de buissons de fleurs et de laquelle, à plusieurs mètres de haut, dans l'éclatante lumière des projecteurs convergents, parlait le tribun.*

« *Imaginez cette salle comble d'une foule vibrante, les faisceaux des projecteurs sur tout ce rouge, ces fleurs, ces chants, cette rumeur grondante, l'arrivée massive des drapeaux aux couleurs rexistes, rouges et noirs — le dernier jour, on en vit peut-être plus de cent, massés derrière Degrelle — les orchestres jouant de vieux hymnes flamands et wallons que le peuple reprenait en chœur, les éclatantes sonneries de trompettes, les tempêtes d'acclamations et aussi cette sorte d'électricité que fait naître, dans de telles circonstances, pareil rassemblement d'hommes et de femmes, et vous aurez peut-être une idée de ce spectacle très moderne que les Bruxellois contemplaient pour la première fois et qui, sans nul doute, par l'impression de force, d'ordre, d'organisation qui s'en dégageait, a produit un effet publicitaire immense. Les chefs des vieux partis traditionnels, les membres du gouvernement n'y voulaient pas croire d'abord et s'en montrèrent, après, atterrés. Ils n'avaient pas imaginé qu'on pût à tel point émouvoir la foule. Un observateur impartial pouvait se demander si vraiment le peuple belge tout entier était conquis aux formules nouvelles, si un raz-de-marée allait tout emporter, ou bien s'il ne s'agissait que d'un de ces phénomènes d'émotion*

collective et violente comme on en voit souvent agiter les peuples dans les périodes de troubles, mais qui disparaissent avec autant de rapidité qu'ils sont venus. Le certain est, qu'en ce début de l'année 1937, *une sorte de ferveur, ayant un caractère d'exaltation émouvante, agitait une partie du public belge et que la paisible atmosphère habituelle semblait chargée d'électricité. On sentait qu'un dénouement assez rapide devenait indispensable.*

*
* *

« *A vrai dire, les trois premières réunions des « Six Jours de Rex » avaient déroulé, selon un crescendo qui nous laisse encore stupéfaits, toute la gamme des sensations enthousiastes. Mais qui pourrait retracer la sorte de plénitude dans l'élévation et dans la foi, à laquelle un auditoire immense atteignit dans la nuit du vendredi* 22 *janvier* 1937 ?

« *Il y a des gens qui n'ont pas de chance. Par exemple, ceux qui auraient pu se trouver, ce soir-là, au Palais des Sports, et qui n'y sont pas venus. Ils ont manqué des minutes inoubliables qui ont dépassé, en émotion et en grandeur, tout ce qu'on avait pu connaître à Bruxelles, au cours des soirs précédents... Qu'un homme de trente ans ait pu dire délibérément : « Pendant six jours de suite je réunirai chaque soir de vingt à vingt-cinq mille auditeurs pour venir m'entendre », et que le succès ait, de façon éclatante, couronné cette ambition, me paraît déjà prodigieux. Mais que le chef de Rex ait pu bouleverser à tel point cette foule, qu'il ait pu l'élever au-dessus de soi-même, la transfigurer, la faire vibrer, la faire acclamer, la faire pleurer, oui, cela tient du miracle. Ceux qui, par après, ont tant calomnié, tant sali Léon Degrelle auraient quand même, s'ils voulaient être justes, dû tenir compte d'heures pareilles.*

« *Je sais ce que les mots veulent dire. J'hésite à les employer car je crains qu'on les comprenne mal et qu'ils fassent sourire. Et cependant je dois en répéter un seul, que j'entendais murmurer autour de moi : « Sublime ! » Que les sceptiques ricanent. Tant pis ! Quel est un autre tribun qui, dans l'Europe d'aujourd'hui, pousserait l'audace jusqu'à tenir devant son auditoire un langage où il n'est question que de la pureté, des plus hautes vertus de renoncement, de l'élévation des cœurs et des âmes, et qui, déroulant ce sujet réservé d'habitude aux fidèles des églises paisibles, oserait ainsi le*

clamer devant trente mille citadins sceptiques au milieu d'un vélodrome, sous le feu bleu des projecteurs et au milieu des drapeaux rouges ?

*
* *

« *Léon Degrelle a accompli ce miracle.*

« *L'énorme vaisseau du Palais des Sports où la chaleur était suffocante regorgeait d'une foule comme il n'en contint jamais. La piste elle-même était envahie. Et dehors, portes closes, que défendaient les gendarmes, des milliers de gens piétinaient, massés dans la nuit claire, n'entendaient que les montées grondantes des acclamations, qui, par vagues, s'épandaient dans tout le quartier, comme le bruit de la mer. Nuit magnifique, nuit mémorable, et qui, pour nous, pour tous ceux qui se trouvaient là, restera marquée en trait de feu dans les esprits. Nous ne nous y trompions pas. Il y a comme cela des instants de la vie où le souvenir s'imprime pour toujours; et déjà nous savions que, nous autres, nous reparlerions, souvent, plus tard, de cette nuit du 22 janvier.*

« *Pourquoi, me demandai-je, en voyant ces hommes bouleversés, ces femmes en pleurs, pourquoi donc un tel prodige s'accomplit-il ? En vertu de quelle force obscure du cœur humain ? Comment une telle réussite alors que Rex se heurte à toutes les forces coalisées du vieil ordre établi ? D'où vient sa supériorité sur l'œuvre cependant solide, calculée, étudiée, je dirais même logique, que défendent avec tant d'acharnement ses adversaires ?...*

« *Ce soir-là, j'ai compris : Rex offre au peuple belge quelque chose à quoi n'ont jamais pensé nos politiciens les plus roués et nos financiers les plus roublards, quelque chose d'impondérable et de presque inexplicable dont les peuples d'aujourd'hui éprouvent, à en crier, le besoin et qui ne se fabrique ni ne se crée, quelque chose de magnifique et quelque chose qu'aucune force ne peut vaincre, quelque chose que Léon Degrelle nous a rendue et pour laquelle une foule lassée de matérialisme et de froids calculs, lui crie sa reconnaissance et son amour : une âme.*

« *Le chef de Rex a, chaque soir, abordé un sujet différent : il a parlé de la politique d'hier et de ses scandales financiers, de l'organisation du futur Etat rexiste, du problème flamand, du rôle de la jeunesse, des rapports avec l'Eglise. Il a élaboré, en une sorte de fresque haute en cou-*

leur, la description du pays régénéré, tel qu'il veut l'établir.

« Ce fut un succès dont il ne paraît pas exagéré de dire qu'il fut inouï. A la séance du dimanche, la cohue fut telle et la chaleur si lourde, que par-dessus les acclamations on entendait parfois un grand cri d'une femme qui s'évanouissait. Mais, prise dans la masse (on avait dû enlever chaises et bancs pour entasser plus de monde) elle ne tombait pas; ainsi des gens, pris de syncope, restaient debout de longues minutes et demeuraient serrés entre leurs voisins jusqu'à ce que des infirmiers fussent parvenus à se frayer un passage. Mais, qu'importe ! Ceux qui étaient là ont assisté à un des spectacles les plus émouvants qui se puisse concevoir. »

*
* *

Et analysant le phénomène, Pierre Daye remonta à l'homme qui provoquait de tels transports populaires, décrivant ses méthodes et sa personnalité :

« Le talent oratoire de Léon Degrelle est tout simple et sans apprêt. Point de périodes bien équilibrées, aucune réthorique, aucune science dans un art difficile entre tous, mais un langage direct, à l'emporte-pièce, frappé de formules qui font balle. Jamais un effet théâtral, jamais un trémolo dans la voix. Des mots à tout le monde, mais des traits âpres, ironiques, lancés d'un organe sonore, métallique, si puissant qu'un jour où, devant douze mille auditeurs, les fils des haut-parleurs avaient été sabotés et coupés, Degrelle put continuer à parler durant une heure sans qu'on perdit, au dernier rang, une syllabe de ce qu'il disait. Cependant de quelle manière il se donne ! Quelle gymnastique ! comme s'exclament les bonnes gens des campagnes qui l'entendent pour la première fois ! Quels gestes magnifiques, amples, faciles, justes ! Eloquence naturelle avant tout. Où se trouve alors l'invraisemblable prestige qu'exerce cette parole sur des multitudes de plus en plus vastes ? Dans l'âme dont elle vibre sans doute, dans la sincérité qui transparaît, dans une force invisible que l'on sent tout à coup éclater et s'imposer à toutes les volontés.

« — Tu n'as pas idée, me disait une fois Degrelle, épuisé, après avoir parlé devant vingt mille hommes hostiles d'abord, et qu'il avait en quelque sorte domptés, tu n'as pas idée de l'électricité que j'ai dû dépenser ! »

« Oui, une espèce d'électricité qui se transfuse et dont le

chef de Rex m'assure qu'il sent, à un moment précis de chaque harangue, qu'elle vient d'entrer en contact avec la foule des hommes assemblés. Une manière de phénomène qui doit se rapprocher de ceux de la suggestion et auquel, par conséquent, il serait vain de vouloir trouver une explication définitive.

« Entendons-nous : Degrelle, quoi qu'en aient dit ceux qui ne le connaissent pas, est un esprit cultivé et, par certains côtés, un intellectuel de classe. Je voudrais dire plutôt un spirituel, entendant par là que des préoccupations de l'ordre le plus haut l'agitent sans cesse. Quand il s'adresse au peuple, il emploie le parler du peuple, un peu gros; mais lorsqu'il se laisse aller devant ses amis, à les entretenir de l'âme du peuple, de cette âme incomprise, fière, simple et dure, il le fait comme un apôtre, avec une vibration humaine qui offre quelque chose de bouleversant. Peut-être est-ce cela que ses auditeurs perçoivent sans qu'ils doivent l'exprimer ? »

*
* *

« Degrelle est sûr de soi, non seulement de sa supériorité et du succès qui l'attend, mais de la perfection de ses croyances. Je pense que jamais, en rien, un doute ne l'effleure. Cela aussi, on le sent inconsciemment; et cela entraîne de la part des autres une extraordinaire confiance. L'inquiétude, il ne la connaît pas : un chef ne peut pas la connaître ou du moins, il ne peut pas la montrer. Les plus hautes disciplines de l'esprit, il se les impose, sans en rejeter aucune.

« Mais, je le répète, il possède, à côté de cette force spirituelle, un aspect singulièrement vivant et, — je sais que ce mot ne le choquera pas — une certaine part d'animalité. Solide, musclé, souple, une sorte de rappel continu de la vie charnelle se manifeste en lui. Il ne discourera pas une fois sans évoquer, dans ses comparaisons, l'amour, sans faire allusion à la femme.

« Son don est non seulement spirituel, mais physique. Son empire sur le peuple vient peut-être de là aussi, de ce courant qui est indéfinissable, mais qui pénètre jusqu'au plus profond de l'être ceux qui l'écoutent. Les femmes, dit-on, sont saisies d'émoi en le voyant. Ce n'est pas seulement parce qu'il est beau garçon, mais c'est parce qu'elles ressentent, plus encore que les hommes, ces mystérieuses irradiations.

« Léon Degrelle me disait un jour : « Quand j'ai devant moi une foule, au bout d'une demi-heure je la prends comme on prend une femme ! »

« Je me souviens aussi de cette nuit de mai, dans le Grand Duché de Luxembourg, où nous achevions, sur la terrasse de Clairvaux, de boire un petit vin piquant. On devinait les arbres sur la colline d'en face et un vent léger passait sur le ciel de velours noir, clouté d'étoiles. A un moment, s'interrompant, Degrelle me prit par le bras et me dit simplement : « Quand je vois cela, je ne puis plus parler... » Et, devant la splendeur du printemps nocturne, nous restâmes émus et silencieux de longues minutes. »

*
* *

« Je tâche, par ces traits, de montrer le caractère humain d'une personnalité étrangement complexe et extraordinairement complète. On se fait des hommes en vue une image simplifiée : « Degrelle, répète-t-on, est un prodigieux animateur; il possède un « dynamisme » exceptionnel et un magnifique talent oratoire. C'est un polémiste de la classe des Veuillot, des Bloy, des Léon Daudet. Il a le sens de la foule et le génie de la publicité... »

« Tout cela est vrai. Tout cela est sommaire et insuffisant. La qualité de l'âme, celle du cœur, doivent être affirmées. C'est parce que ses ennemis le voient en petit, en superficiel, en extérieur, qu'ils sont continuellement surpris et dépassés par lui. C'est parce qu'ils le comprennent si mal, parce qu'ils le jugent d'une façon si sommaire, en lui appliquant les normes usuelles dans les querelles partisanes — dont, au fond, il se moque — qu'il n'éprouve aucune peine à sans cesse triompher d'eux.

« Il est facile de lui reprocher l'une ou l'autre erreur de tactique, quelque excès de langage ou de plume. Degrelle est un phénomène de la nature qu'il faut prendre tel qu'il est avec ses magistrales qualités, avec sa force tempétueuse, avec ses défauts aussi. On n'oppose pas de barrières aux débordements des phénomènes. Construit-on un petit mur pour arrêter la chute du Niagara ? Au surplus, ce que le chef de Rex a réalisé constitue la meilleure des justifications.

« Le phénomène Degrelle, je le disais, est complet : talent d'orateur prestigieux, remarquable talent d'écrivain, une santé sans défaillance, (on l'a vu parler un jour, en public, dans

quatorze ville différentes, sans fatigue visible). *Un équilibre des nerfs magnifique. Un courage — on l'a constaté lors de bagarres sanglantes — auquel ses ennemis eux-mêmes rendent hommage. Une activité presque effrayante. Et puis, le sens du commandement, de l'organisation. Une volonté nette, en même temps qu'une intelligence très souple, très curieuse, très assimilatrice. Aucune pose, aucune morgue, mais — à trente ans ! — l'autorité naturelle du chef. Enfin,* concluait Pierre Daye, *un sens incroyable de son temps, de son peuple.*»

*
* *

Ce peuple, Léon Degrelle l'avait hissé au Palais des Sports jusqu'au sommet de l'élévation et de l'exaltation. Environ cent trente mille auditeurs s'étaient succédé dans cette bouillonnante enceinte. Un détail : la vente des cartes avait rapporté tout près de huit cent mille francs, c'est-à-dire l'équivalent de quatre millions de francs belges de l'après-guerre. La répercussion de cette série fabuleuse de meetings avait été immense. Le pays entier avait été agité par ses remous. Degrelle, pour lui donner sa force maxima. avait couru aussitôt à Liège, à Anvers, à Mons, à Gand, donner des meetings similaires, activer encore le feu qui illuminait l'horizon de Rex.

Le moment était venu, il le sentait, pour donner à nouveau un grand coup.

Et ce fut le duel géant Van Zeeland-Degrelle, du 11 avril 1937.

CHAPITRE XIX

Le 11 avril 1937

Le chef politique est, à sa manière, un chirurgien. Il sait, à un moment donné, que le cas est mûr, que l'état physique du malade réunit les conditions les plus favorables à l'opération, qu'il faut manier le bistouri alors, et pas plus tard.

Tel était l'état d'esprit de Degrelle à la fin de février 1937. Il sentait que le peuple belge était mûr pour une intervention décisive, tout spécialement à Bruxelles, d'où toute la vie politique rayonne.

Il avait, au Palais des Sports, sondé à fond l'âme du public. Le public vibrait, non point exalté par des passions mauvaises, mais au contraire transporté par les appels les plus ennoblissants.

« Trop souvent, nous disait un ami belge, on imagine que Léon Degrelle soulevait les foules uniquement grâce à des étalages de scandales. Erreur profonde. Oui, il avait indigné, dressé, vibrant de colère, le peuple belge, en lui dévoilant les brigandages politico-financiers auxquels s'étaient livrés les anciens partis au pouvoir, et leurs associés, les grands consortiums d'argent.

« Mais l'essentiel des meetings degrelliens était d'une toute autre inspiration. C'est à ce qu'il y avait de plus élevé dans l'esprit patriotique, de plus noble dans l'âme humaine que Degrelle faisait appel. C'était cela le miracle de ses triomphes, comme orateur. »

La *Nation Belge* le notait alors, avec objectivité :

« C'est en réclamant le dévouement, écrivait le quotidien bruxellois, en exaltant le don de soi, en évoquant le renoncement, la pureté, la joie au travail, la volonté de servir, que Léon Degrelle arracha ses plus furieux applaudissements à cette foule de Belges moyens, commerçants, ouvriers, employés, petits bourgeois. Spectacle qui eut stupéfié nos pères et qui caractérise mieux qu'aucun autre l'époque, probablement sans précédent, où nous vivons. »

*
* *

L'enchantement dans lequel ces meetings grandioses jetaient les foules atteignait les couches les plus imprévues de la population belge. Les pires ennemis de Degrelle étaient troublés par cet être de feu, se sentaient irrésistiblement attirés par quelque chose de mystérieux qui les intriguait en lui, même quand ils éprouvaient pour lui de l'inimitié.

Un jour, Degrelle avait été appelé au cabinet d'un juge d'instruction de Charleroi pour une confrontation avec des meneurs communistes qui s'étaient colletés avec des Rexistes à sa propre tribune, lors d'un meeting.

Le témoin le plus acharné à demeurer dans le cabinet du juge était une magnifique grande fille, aux yeux brûlants, communiste déchaînée, mais qui, de toute évidence, n'avait rien vu de précis lors de la bagarre.

— Enfin, mademoiselle, lui lança pour finir, excédé, le juge d'instruction, pourriez-vous me dire pourquoi vous vous êtes fait inscrire comme témoin ?

— J'voulais voir « le Léon ! » répondit franchement la belle communiste.

Le « Rex-appeal » ? Peut-être bien. Mais aussi, mais surtout, chez cette jeune communiste comme chez tous les autres, « les ondes d'une âme qui allait aux âmes ».

*
* *

Pendant sa semaine fameuse de Bruxelles, Degrelle avait tenu aux foules un langage spirituel vraiment unique dans les annales de l'éloquence politique.

Mais, justement, il sentait que cette spiritualité, base même du Rexisme, risquait à chaque instant d'être submergée par les vagues de haine qui montaient de plus en plus de tous les rivages de l'Europe. Déjà, en 1937, l'effroyable bagarre des « fascismes » s'était déchaînée. « Peuples jeunes, écrivait Degrelle, cherchant des exutoires, peuples cramponnés à leurs privilèges, hérauts intransigeants des doctrines nationales-socialistes, tenants acharnés des théories marxistes menacées, Révolutionnaires, Conservateurs, jeunesse, vieillesse, tous se toisaient d'un bout à l'autre de l'Europe. Pareils aux héros d'Homère, ils n'en étaient encore qu'au stade des injures. Mais celles-ci devenaient de plus en plus forcenées. Une tornade se préparait dans le ciel, au-dessus de la Belgique comme au-dessus des autres pays. Elle pouvait éclater n'importe quand. »

Ce jour-là, Degrelle savait qu'il en serait fini de la haute politique. Il voulait donc précipiter le dénouement car, bientôt, les passions étrangères souilleraient tout.

Mais aussi, mais surtout, il voulait tenir la Belgique en main pour la sauver avant que l'empoignade internationale ne se déchaînât et, cherchant les endroits faibles où déborder, ne déferlât vers sa faiblesse.

*
* *

Le 27 février 1937, Degrelle eut, près d'Anvers, une réunion où on décida de la bataille à engager. Encore une fois, notons avec quelle prudence Degrelle préparait son assaut. C'est à la table même d'un des plus importants chefs du Parti Catholique, un des plus influents et des plus redoutés, propriétaire du plus important journal catholique de Flandre, le *Standard*, c'est chez l'ancien ministre Sap, que la grande offensive nouvelle fut décidée. Le plus drôle c'est qu'après avoir préparé avec Degrelle cet assaut qui eût pu être décisif, contre l'ancien régime, ce dirigeant catholique, aussitôt la bataille perdue, redevint ministre du Régime, qu'avec Degrelle il avait secrètement tenté d'abattre !

On le voit, Degrelle s'était assuré d'importantes complicités. En cas de victoire partielle, il eût reçu alors des collaborations capitales. Du côté flamand, notamment (et c'est la Flandre qui dirigeait la « Droite »), il avait acquis le concours de tout ce qui était décisif : le V.N.V., l'élément poli-

tique dynamique, et l'appui complet, pour le jour X, du grand journal qui guidait en Flandre l'opinion catholique, ainsi que de son propriétaire, le plus habile manœuvrier politique qui fût alors.

Du côté wallon, également, une des plus hautes personnalités du Parti Catholique, l'ancien et futur ministre Charles-Albert d'Aspremont-Linden, était « cent pour cent » dans le complot.

Ainsi, même une victoire relative de Degrelle eût suffi, très probablement, pour déclancher le grand démarrage.

*
* *

Mais, en définitive, que voulait Degrelle ?

Exactement ce qu'il avait voulu à la veille du 25 octobre 1936, ce qu'il avait toujours voulu : accéder au pouvoir légalement, en déclanchant et en gagnant, autant de fois qu'il le faudrait, de nouvelles élections, quitte à abréger le processus par des alliances secrètes produisant leur effet à l'heure de la décision.

Plan naïf ? Naïf en quoi ? Hitler était-il devenu chancelier autrement ? Une cascade d'élections — parfaitement démocratiques — lui avait valu au Reichstag une solide minorité. Pour finir, des manœuvres habiles lui avaient assuré des ralliements secrets qui lui avaient permis de gravir sans heurt, dans une légalité exacte, le dernier échelon du Pouvoir.

Degrelle préférait, de loin, cette méthode-là à des coups de force douteux, sanglants le plus souvent, et qui ouvrent à l'illégalité une voie que, par la suite, on ne referme plus qu'à grand-peine.

Ce n'est pas parce qu'Hitler avait employé cette méthode-là qu'automatiquement elle devenait mauvaise, et digne d'exécration si on la rééditait. D'ailleurs, Degrelle l'utilisait non parce qu'elle était hitlérienne, mais parce qu'elle était pratique, parce qu'elle correspondait à sa façon de penser. Le cas Hitler n'avait rien à voir là-dedans. Hitler n'eut pas existé que Degrelle eût employé cette méthode-là.

« Ce n'est pas parce qu'Hitler était végétarien, disait Degrelle, qu'il était criminel de l'être aussi !

« Et ce n'était pas parce qu'Hitler était arrivé dans la légalité que l'ascension au pouvoir dans la légalité devenait automatiquement une criminelle manœuvre hitlérienne ! »

*
* *

Mais comment provoquer ces démarrages nouveaux ?

« En se contentant d'élections tous les quatre ans, le Rexisme eût triomphé vers la fin du siècle, après que tous ceux qui lui barraient la route fussent morts de vieillesse et eussent été, de longue date, mis en caisse, pleurés et enterrés. »

Degrelle — si on n'admet pas cette affirmation, on ne comprend absolument rien à sa tactique — voulait au contraire précipiter ce déroulement d'élections strictement légales.

Mais le régime avait deviné « le truc », ne voulait pas, lui, de ce processus qui risquait de vider par-dessus bord « sa grande machine à électeurs, son profitariat, ses banquiers ».

Il avait torpillé la manifestation rexiste du 25 octobre 1936 pour éviter justement qu'impressionné par la volonté populaire, le roi se décidât à ordonner la nouvelle consultation que Degrelle désirait.

Il était clair que tout serait mis en œuvre par les anciens partis pour éviter de nouvelles élections, qui eussent pu leur être fatales. Ils savaient parfaitement que le public avait évolué, que Degrelle avait énormement progressé, ils devinaient les conversations qui se menaient dans l'ombre, et les adhésions secrètes que Degrelle, renard consommé, avait dû s'attirer.

Il n'y avait qu'une chose qu'ils n'avaient pas prévue : une démission en cascade de députés. Cette vacance, béante, obligerait l'Etat démocratique à convoquer les électeurs tout de même, de bon gré ou de mauvais gré.

C'est à cette tactique-là que Degrelle décida de recourir lorsque les Six Jours de Bruxelles l'eurent convaincu que le temps du round final était venu.

Faire démissionner ses parlementaires dans tout le pays eût entraîné la Belgique dans une agitation extrême. Bruxelles suffisait. Ce que dit Bruxelles correspond exactement à ce que pense toute la Belgique car la Belgique n'est, au fond, qu'une ville dont la capitale est la Grand-Place. Degrelle avait remué Bruxelles à fond, il la tenait bien en main. Si elle votait rexiste, tout le Parlement devrait retourner devant les électeurs. L'opération se ferait en deux temps : Bruxelles d'abord, où l'élection prendrait une allure de plébiscite; le pays ensuite, après la dissolution qu'imposerait l'élection de Bruxelles, si son caractère était décisif.

Un bel après-midi, Degrelle fit donc démissionner un de

ses députés élus à Bruxelles, ainsi que tous les députés suppléants. Il y eut automatiquement, instantanément, une vacance totale, impliquant le recours obligatoire aux électeurs. Le jour même, Degrelle annonçait qu'il se présentait comme candidat et il lançait aux divers partis du Régime le défi de le retrouver dans la lice.

*
* *

Degrelle espérait triompher comme dans le combat des Horaces et des Curiaces. Il était seul, mais vigoureux, plein d'ardeur et les trois vieux partis qui devraient l'affronter étaient chancelants. Il les battrait tous les trois isolément, comme dans le duel antique.

Si, comme cela s'était toujours fait en Belgique, les trois partis traditionnels eussent, chacun, présenté contre Degrelle leur candidat, ils fussent tous trois sortis de la bagarre affaiblis et Degrelle fortifié. La tactique n'était pas bête et le dénouement — la dissolution — voulu par Degrelle, en eût automatiquement découlé.

Les autres, qu'épouvantait la montée toujours plus impressionnante de Degrelle, virent tout le danger de l'opération. Les Gauches surtout le virent. Le lendemain même de la décision de Degrelle, le journal communisant de Bruxelles, *Combat*, lançait un appel à la coalition, offrant de rallier toutes les forces marxistes autour du chef du gouvernement, le banquier Van Zeeland. Comme toujours, les Droites se laissèrent pousser par les Gauches, Van Zeeland lui-même se laissa pousser par Spaak, et, devant le Parlement déchaîné, le chef du gouvernement annonça qu'il se présentait, candidat unique de tous les partis, contre Léon Degrelle, le chef de Rex.

*
* *

Ainsi le Régime entier, son énorme machine de guerre, les trois partis, trouvaient qu'il ne leur restait d'autre possibilité de salut que de se fédérer tous, pour faire face à l'assaut d'un jeune homme, inconnu deux ans auparavant !

A l'annonce de cette coalition, les meilleurs amis de Degrelle se dirent : « Il est fichu ! »

Lui pourtant ne pensait pas ainsi.

D'abord il croyait en son étoile — il y croira toujours — et à la force des coups qu'il allait décocher.

Et puis, le recours des partis à une « défense » pareille, constituait, à lui seul, déjà, pour Degrelle une victoire morale éclatante.

« *Que le chef du gouvernement,* écrivait alors une personnalité bruxelloise, *se soit lancé lui-même dans la bagarre était déjà assez inattendu. Mais qu'il n'ait pas paru songer à la consécration éclatante qu'il donnait ainsi aux ambitions de Léon Degrelle sembla encore plus extraordinaire. Car maintenant, d'un coup, aux yeux des Belges, mais surtout à ceux de l'étranger, Degrelle est non seulement le chef de l'opposition, mais un chef de l'opposition auquel le Premier Ministre et tous les partis jugent que seul le chef du gouvernement lui-même est capable d'être offert comme adversaire. Les puissances de la presse et de l'argent sont désormais mises en branle pour lutter contre le jeune tribun qui a osé menacer la quiétude des gens pourvus. Une campagne électorale d'une violence inouïe va se dérouler dans la capitale. Degrelle est seul devant toutes ces forces dressées, seul, et il n'a que trente ans.*

« *En vérité, on avait eu d'abord quelque peine à comprendre que M. Van Zeeland, que rien ne forçait à entrer dans cette bataille en se portant candidat et qui maintenait sur ses frêles épaules tout le poids de la coalition gouvernementale, tout l'avenir des trois partis traditionnels, n'ait pas hésité à engager tout cela dans une aventure dont, malgré son optimisme, l'issue pouvait n'être pas exactement celle qu'il supposait. Voilà non seulement le Premier Ministre mais tout le gouvernement dont il est le chef et, en une certaine manière, toute la politique de la Belgique, mise en jeu. La possibilité d'une défaite, même toute relative, ne lui est-elle donc pas passée par l'esprit ? N'a-t-il pas songé que, se compromettant ainsi, une demi-victoire de Léon Degrelle suffirait à ébranler d'un seul coup tout son prestige ?*

« *Qui aurait pu penser lorsque pour la première fois on prononçait dans le grand public le nom de Léon Degrelle et que les Rexistes allaient se présenter aux élections, que moins d'un an après, on ne trouverait plus qu'un homme à opposer au chef de Rex : M. Van Zeeland, chef du gouvernement belge lui-même et qu'il serait nécessaire que les trois grands partis traditionnels, le catholique, le libéral et le socialiste, oubliant toutes leurs querelles, formassent bloc pour résister à la pression de Rex ?* »

Toutes ces considérations étaient justes. Les vieux politi-

ciens n'étaient pas bêtes et ils y avaient pensé eux aussi. S'ils s'étaient laissé acculer à cet extraordinaire duel, c'est parce qu'ils savaient que d'autres forces — en plus du Régime, en plus du gouvernement, en plus des partis — elles aussi, jouaient tout. Et, pour se sauver, elles étaient prêtes à sacrifier absolument tout ce qu'il serait nécessaire de sacrifier.

*
* *

Le poids de ces « sacrifices » s'abattit aussitôt comme la lave d'un volcan boueux sur le dos de Léon Degrelle.

Un des collaborateurs du chef Rexiste a résumé, sur ma demande, ces semaines de lutte que, personnellement, je n'ai pas suivies sur place.

« La grosse finance, les consortiums hyper-capitalistes, les trusts puissants que Léon Degrelle avait bravés, défiés, accablés de ses dénonciations virulentes, de ses imprécations, de ses sarcasmes, contre la voracité et l'immoralité desquels il avait dressé la partie la plus saine de la Belgique, savaient, aussi bien que les partis, que, dans cette élection, se jouait tout. Si Degrelle gagnait, il allait foncer avec ses balais rexistes dans les arcanes ténébreuses du Pouvoir où les hommes de main de l'hyper-capitalisme avaient œuvré avec tant de tranquillité — et tant de fruit — depuis tant d'années. Ce jeune Savonarole cognerait à coups de massue contre les coalitions politico-financières, il livrerait à une justice impitoyable les personnages les plus puissants. Il l'annonçait. Il le proclamait. Et, on le savait, s'il était le maître, il le ferait.

« Par tout ce monde richissime, Degrelle était craint, et surtout, parce que craint, il était haï. Ces « banksters » comme il les appelait, si avares généralement de leurs richesses, ne doutaient plus que la lutte à mort contre Degrelle était pour eux le plus important placement à faire dans l'immédiat, s'ils voulaient sauver leurs privilèges et la corruption politico-financière où se développait leur richesse.

« Pour contrer, pour abattre Degrelle, il fallait des millions ? On aurait les millions ! Des millions tant qu'il en faudrait ! Chaque jour de la bataille, s'il le fallait !

« Le consortium des partis allait avoir à sa disposition une masse de manœuvre fabuleuse pour l'époque : on lui verserait, en trois semaines, dix-huit millions de francs (belges), dix-huit millions (environ quatre-vingt millions de francs

belges d'aujourd'hui) à répandre en forme de propagande (et de corruption) *dans une seule ville !* Le magnat de la soude, Solvay, versa six millions, à lui seul.

« Disposant d'une artillerie pareille, les managers électoraux de M. Van Zeeland allaient pouvoir se payer une débauche publicitaire comme peut-être on n'en vit jamais dans aucune élection en Europe. Il n'était plus possible à Rex de louer un panneau important : dès le premier jour, il fallut donner dix mille francs de pourboire — par panneau ! — à l'agent locataire. On coupait le billet en deux. L'agent recevait un demi-billet en acceptant le placement. On lui remettait le deuxième demi-billet qu'il pouvait recoller une fois rentré chez lui, lorsque le placement du placard électoral avait été réellement effectué. Mais, bientôt, même avec les billets de dix mille francs coupés en deux, il n'y eut plus rien à faire. Les agents — et l'argent — de Van Zeeland bloquaient tout.

« Ils allaient s'emparer aussi, chose qui ne s'était jamais vue en Belgique, des bâtiments de l'Etat — constitutionnellement neutres ! — pour les tapisser de leurs panneaux. Ecoles, mairies, gares se virent recouverts d'appels gigantesques en faveur du candidat Van Zeeland qui n'était, démocratiquement, légalement, qu'un candidat comme un autre. Mais il n'y avait plus de démocratie, ni de légalité. On s'emparait de tout. On se servait de tout. »

*
* *

« Degrelle résistait. Il était battu sur les murailles. Mais il prenait sa revanche à l'intérieur des murailles. Il donnait quatre, cinq, six meetings par jour : il en donna cent cinquante en cinq semaines !

« Pour le contrer là aussi, on eut recours non à l'éloquence, mais à la force, cette fois-là. On ne se contenta pas de mobiliser tous les orateurs de tous les partis : eux pouvaient parler pourtant, dans dix, dans vingt, dans trente endroits différents en même temps. Mais leur public restait clairsemé, tandis que Degrelle, lui, rassemblait des dizaines de milliers d'auditeurs au Palais des Sports. Il y parla quatre fois durant la dernière semaine.

« Contre son verbe magique, les vieux partis ne pouvaient rien.

« Ils eurent recours à la violence, à la violence de la pire canaille.

« Où que Degrelle arrivât, une tourbe immonde occupait l'entrée. Des voyous déchaînés accablaient de pierres, de pavés même, la foule qui pénétrait dans les salles : le plus généralement, ils se servaient de gros boulons, fixés à des cordes, qu'ils projetaient, puis retiraient comme l'hameçon d'une canne à pêche.

« Chaque soir, la permanence rexiste de la rue des Chartreux n'était plus qu'un vaste hôpital où quarante, cinquante blessés gisaient, sanglants, autour desquels médecins et infirmières s'affairaient.

« Au milieu de ces violences, il y eut tout de même un incident drôle.

« Degrelle parlait, ce soir-là, dans la banlieue de Bruxelles. Un orateur flamand, qui l'avait précédé, venait de partir en hâte pour une autre salle et une autre tribune. Degrelle lui succéderait une heure plus tard. Il utilisait exactement la même Buick que le chef de Rex. On la confondit avec la voiture de Léon Degrelle. A la traversée d'un tunnel, un énorme pavé fracassa la vitre avant, à droite, à l'endroit où, dans son auto, Degrelle s'asseyait toujours, et s'abattit sur le crâne de la femme de l'orateur flamand, une jeune Anversoise, d'une grande beauté, d'un rose pâle rubénéen, véritable Hélène Froment. On la débarqua, le visage baigné de sang, à la permanence de Bruxelles. Le drame confidentiel de ce jeune ménage, c'est qu'après dix ans de mariage, ils n'avaient pas d'enfant. Sans doute le mari, bouleversé, consola-t-il, la nuit, avec plus d'impétuosité que de coutume la charmante blessée. En tout cas, un enfant naquit neuf mois plus tard, que Degrelle nomma « l'enfant du pavé » et dont il fut le parrain.

« — Ce fut, concluait Degrelle, goguenard, le seul résultat vraiment positif de toute cette fantastique bagarre. »

*
**

« Car, huit jours avant le plébiscite, la situation de Degrelle était grave.

« Sur le terrain où jusqu'alors il était maître, la propagande, Rex était écrasé, par un déversement de millions tel qu'il n'y avait vraiment plus rien à opposer, ni rien à faire.

« Sur le terrain des meetings, où là aussi il avait tou-

jours été imbattable, il était contre-battu, non par une éloquence identique, mais au moyen de violences les plus sauvages, qui épouvantaient les auditeurs.

« Degrelle que rien n'intimidait ni ne faisait reculer, fonçait toujours, à travers tout.

« Mais, matériellement, il était aussi à bout de forces. Il avait jeté dans le brasier toutes les réserves financières qui lui restaient. Qu'était-ce, à côté des sommes énormes dont disposaient les autres ? Le mercredi — cinq jours avant la fin — il récapitula : non seulement toutes ses disponibilités étaient englouties, mais il avait déjà un demi-million de dettes. Au moment où il eût dû lancer le grand effort final, foudroyant, il lui fallut stopper net, interdire brutalement toute dépense nouvelle. Il n'était plus possible de dépenser un sou de plus. Sinon il allait tomber tête en avant dans un gouffre financier.

« Mais, même à ce moment-là encore, le régime aux abois reconnaissait, dans le secret de ses conciliabules, que Degrelle emporterait un très grand succès. Le jeudi, le ministre de l'Intérieur, M. du Bus de Warnaffe lui-même l'avoua, tourmenté, consterné, à son entourage. Les pointages des spécialistes de son ministère, malgré les dix-huit millions dépensés, malgré les centaines de blessés abattus à coups de boulons, s'avéraient nettement pessimistes. Jusqu'où irait la montée électorale de Degrelle ? On l'ignorait. Mais la montée serait impressionnante, nul n'en doutait.

« Le public de gauche, oui, avait été dressé, à fond, contre Degrelle. Socialistes, Communistes voteraient comme un seul homme pour le conservateur M. Van Zeeland.

« Mais le public catholique, lui, on en avait la certitude, ne marchait pas. Beaucoup se sentaient de la sympathie pour Degrelle, catholique comme eux, dont la violence parfois les choquait, mais dont le tempérament d'apôtre les impressionnait. Beaucoup d'autres se refusaient à mêler leurs voix aux voix des pires éléments anti-cléricaux et révolutionnaires. Pour ne pas voter avec les communistes, beaucoup de catholiques voteraient « blanc ». Ainsi Van Zeeland serait l'élu des gauches. Mais le grand trou qui se produirait à droite amènerait la rupture de la coalition Gauche-Droite, et la dissolution voulue par Degrelle. M. Van Zeeland élu n'empêcherait donc pas Degrelle d'arriver à son résultat, quand même.

« Les politiciens catholiques, qui étaient liés par leur con-

trat électoral à Van Zeeland et qui voyaient ce dénouement se préciser, comprirent que seul un formidable coup de massue asséné à Droite pouvait encore sauver l'affaire.

« Et, au moment où personne ne s'attendait à rien, une crosse archi-épiscopale tournoya dans les airs et s'abattit sur le crâne de Degrelle, en toute dernière minute. »

*
**

Degrelle, on l'imagine, avait pensé à ce péril-là comme aux autres. Il n'avait pas oublié comment, en décembre 1936, il n'avait paré à un coup pareil que grâce à sa course « in extrémis » à Rome et à son entrevue, au Vatican même, avec le cardinal Pizarro.

« Certes, poursuit notre narrateur, dans l'élection Van Zeeland-Degrelle, nul problème politique d'ordre catholique n'était en jeu. Van Zeeland et Degrelle étaient catholiques tous les deux. A la vérité, au point de vue catholique, c'était la candidature de M. Van Zeeland qui paraissait la plus étrange, lancée par les copains bruxellois du « Frente Popular », celui-là qui brûlait alors, en Espagne, des centaines d'églises, assassinait seize mille religieux, religieuses et prêtres. Entre les déterreurs de cadavres des Carmélites de Madrid et Léon Degrelle, il y avait tout de même, semblait-il, certaines toutes petites différences !

« Mais l'esprit « anti-fasciste » du cardinal Van Roey, archevêque de Malines, était bien connu. Il était pour le parti catholique, pour l'obédience totale au parti catholique, et toute « dissidence » l'irritait. D'autre part, il abhorrait les idées nouvelles.

« Degrelle avait tenu à assurer ses arrières, les derniers jours. Il avait dépêché à Malines un de ses députés, pour être bien sûr que tout se trouvait en ordre et qu'aucune mauvaise surprise n'était à redouter. Le député fut reçu longuement — c'était le mercredi — par Mgr Leclef, secrétaire du cardinal Van Roey. L'entrevue fut cordiale, le délégué de Léon Degrelle obtint des apaisements complets et rentra les transmettre aussitôt au chef de Rex.

« Celui-ci tomba-t-il dans un piège qui lui avait été insidieusement dressé ? En tout cas, le soir même, exposant au Palais des Sports son programme spirituel, il lâcha, tout naturellement : « Malines ne parlera pas. » C'était normal, le duel était un duel on ne peut plus strictement politique.

Derniers adieux, à sa famille et à la foule, de Léon Degrelle, s'embarquant en 1941 pour le front anti-soviétique.

Degrelle au front russe. Simple soldat-mitrailleur, animant son petit groupe de combat, puis sous-lieutenant en tête de sa compagnie, durant l'offensive du Caucase.

Et puis, c'est ce que, quelques heures plus tôt, le secrétaire du cardinal avait affirmé formellement à son délégué.

« C'est pourtant ce bout de phrase qui écrasa Léon Degrelle. Le lendemain matin, un membre du gouvernement Van Zeeland, le ministre du Bus de Warnaffe, se précipitait à Malines chez le cardinal. Il le harcela tant et si bien (il y avait déjà plusieurs semaines que lui et certaines autres personnalités anti-rexistes harcelaient Malines) que le cardinal accorda de signer quelques lignes dans lesquelles, non seulement il prenait parti dans l'élection, contre Léon Degrelle, mais interdisait même, en conscience, aux catholiques, *de s'abstenir*, comme la plupart d'entre eux étaient bien décidés à le faire.

« Ils étaient *obligés* de voter *pour* M. Van Zeeland.

« Du coup, la face de l'élection était totalement changée. Ce n'était plus un problème d'idées, mais d'âmes. On ne votait plus dans un isoloir, mais dans un confessionnal. »

*
* *

« Pour Léon Degrelle, croyant d'un bloc, cette intervention revêtit un caractère absolument tragique.

« Il y eut, termine mon informateur, dans son bureau de la rue des Chartreux, une réunion — j'y assistai — où pas une voix ne s'éleva au-dessus d'une autre, mais qui fut un drame.

« — Les jeux sont faussés, déclara le sénateur Paul De Mont, chef des Rexistes flamands. Le spirituel va étrangler le temporel. L'élection n'est plus libre, n'a plus de sens. Il faut déclarer tout de suite que nous renonçons à la partie. »

« C'était, indiscutablement, la solution la plus simple, d'autant plus que, même matériellement, il n'était plus possible de s'expliquer.

« En effet, ceux qui avaient comploté de se servir en dernière extrémité de l'intervention du cardinal, signée le jeudi, avaient combiné leur coup avec une habileté machiavélique.

« Le vendredi, à trois heures de l'après-midi, l'administration des Postes devait cesser de recevoir les imprimés électoraux à distribuer avant le vote. Les deux adversaires avaient donné leur accord sur cette heure ultime de répartition.

« Or, jusqu'à trois heures de l'après-midi du vendredi, la décision archi-épiscopale fut tenue secrète. Elle ne fut révélée, avec un éclat sensationnel, dans les cinquante-trois jour-

naux normaux du Régime, que lorsque l'heure fatidique fut passée et qu'il fut devenu impossible matériellement de faire parvenir à temps, par tracts, une réponse à l'ensemble du corps électoral.

« — Lâchons l'affaire, répétait Paul De Mont. Laissons au cardinal la responsabilité de l'élection de Van Zeeland, puisqu'il l'a voulue. »

« Mais Degrelle n'avait pas le caractère assez souple pour céder.

« — Non, répondit-il. D'abord on ne retire pas une candidature. C'est légalement impossible. Et puis, si nous n'avions derrière nous que des catholiques, passe encore d'abandonner. Mais il y a, à Rex, un immense public de non-catholiques, à qui nous avons réappris à respecter les consciences chrétiennes mais qui n'admettent pas les intrusions du clergé dans les batailles politiques. Ces gens nous ont été admirablement fidèles. Nous n'avons pas le droit de renoncer à la lutte en leur nom car rien ne nous dit que, eux, y renoncent. »

*
* *

« Le soir, une foule inouïe s'écrasait au Palais des Sports. Qu'allait dire Degrelle ? Dans le public rexiste grondait une colère énorme.

« Degrelle monta lentement à la tribune.

« — Je vais, annonça-t-il, faire une déclaration au sujet de la décision prise par le cardinal Van Roey. Je ne souffrirai pas un mot, un cri, à son adresse. Si une seule personne m'interrompt, je descendrai, et le meeting sera clos instantanément. »

« Les vingt mille, vingt-cinq mille auditeurs retenaient leur souffle. D'une voix dévorée par l'émotion, Degrelle lut, dans un silence poignant, un texte demandant la confiance des croyants et affirmant la décision de Rex de se conformer toujours en tous points à la doctrine religieuse de l'Eglise.

« Mais les dégâts s'avéraient irréparables. Le lendemain, samedi, la rue tomba complètement aux mains de la canaille rouge.

« — Vive le cardinal, nom de D... ! » hurlaient ces énergumènes.

« Où qu'il se trouvât dans les rues de Bruxelles, le passant était pris en chasse, traqué, matraqué s'il avait l'audace de porter à la boutonnière un insigne de Rex. Cinq mille, dix

mille brutes socialo-communistes, dans une agglomération d'un million d'habitants, faisaient la loi. Les Rexistes se retrouvèrent une dernière fois, le soir, au Palais des Sports où ils arrivèrent apportant des centaines et des centaines de gerbes de fleurs à leur jeune leader dont c'était la fête le lendemain.

« Mais l'issue du combat électoral était réglée. »

*
**

Au fond, le résultat fut surprenant.

M. Van Zeeland, évidemment, obtenait la victoire. Mais Degrelle emportait, néanmoins, dans cette seule ville de Bruxelles 70.000 voix. Un an plus tôt, Rex en avait obtenu 52.000. Le vote prouvait que, malgré une lutte inouïe, malgré une intervention de dernière heure qui avait paralysé les consciences, non seulement tout le public venu à Rex par curiosité ou par passion en 1936 lui était resté fidèle mais que les électeurs nationalistes-flamands avaient eux aussi voté pour Degrelle, en masse.

Néanmoins, pour les Rexistes, le 11 avril 1937 fut un jour de consternation, un jour sinistre. Au lieu d'arracher la victoire qui leur eût ouvert les chemins de toutes les conquêtes, ils piétinaient; et surtout ils sentaient, au plus profond de leur cœur, qu'ils avaient été victimes d'une grande injustice.

Léon Degrelle, lorsque le résultat définitif fut connu, n'eut pas un mot de regret ou d'amertume. Il s'enferma pendant une demi-heure dans son bureau puis ressortit en tendant à un rédacteur du *Pays Réel* le texte de son article du lendemain, intitulé « *La dure bataille* », et où on pouvait lire :

« *Les combats, les épreuves ont toujours fait le plus grand bien. Ils rappellent à la pureté d'une mission. Ils écartent les scories, balayent les égoïstes et les arrivistes.*

« *Les victoires répétées amènent, avec les flots vainqueurs, les déchets que la mer descendante laisse aux plages.*

« *Il faut parfois ce reflux pour déposer ces débris qui salissent les vagues.*

« *Bénies soient les épreuves qui nous débarrassent des poids morts, des âmes viles, de ceux qui calculent, de tous ceux-là qui ne sont point compagnons d'âmes, mais d'appétit.*

« *Nous ne ferons triompher un idéal que dans la mesure où nous aurons gardé nos vertus primitives.*

« *Les jours durs nous ramènent à elles, ils écartent ceux qui les ternissaient.*

« *Que ces jours soient bénis !*

« *Qu'ils nous grandissent !*

« *Nous les aimons avec autant de ferveur que nous accueillerons, au bout de la route, les jours de soleil où, dignes comme au départ, et purifiés par l'eau vive de l'amertume, nous entrerons, le cœur égal, dans le travail de la victoire.*

« *Nous monterons la côte sur nos genoux, s'il le faut, sur les cailloux s'il le faut. Mais nous arriverons au faîte sans rien céder, jamais, à personne.*

« *On ne résiste pas à ceux qui ont la foi, à ceux qui se donnent dans un don vraiment absolu.*

« *De même qu'il est normal que les vrais combats soient durs, il est normal aussi qu'à la fin la vie gagne, et la raison, et le sens national, et les valeurs de l'âme et de l'esprit !* »

*
* *

Pendant ce temps, dans les grandes artères de la capitale belge, Socialistes, Communistes hurlaient, dressant le poing, leur exclamation sacrilège « Vive le cardinal ! », suivie du blasphème cité plus haut.

Les plus bas ennemis de l'Eglise avaient triomphé en utilisant la discipline de l'Eglise ! Le lendemain, ils se livrèrent à travers les rues de Bruxelles à une abominable mascarade religieuse dont on retrouve des photos dans la presse d'alors. Mais qu'était encore M. Van Zeeland après cela, sinon l'otage des Gauches, en attendant d'être jeté au rebut par elles ?

CHAPITRE XX

Van Zeeland abattu

Du côté de Malines, Degrelle chercha sans répit le retour à la compréhension et le rapprochement. Il n'y parvint qu'à l'automne de 1940 lorsque, quelques mois après l'invasion allemande, il fut reçu très amicalement par le cardinal Van Roey.

Restait Van Zeeland. A celui-là, Degrelle était bien décidé à régler, tôt ou tard, et durement, son compte.

Une chose l'avait vivement frappé : l'appui financier, l'appui véritablement sans limite que les Forces d'Argent avaient donné, avant le 11 avril 1937, à un candidat qui, en fait, était, avant tout, le candidat des Gauches et, on peut même le dire, de l'extrême-gauche.

Van Zeeland, on le savait en Belgique, était un intime des grands magnats d'argent, mais on l'avait pris jusqu'alors pour un homme intègre.

Degrelle en douta, à le voir soutenu avec une telle frénésie.

Ce soutien, si fabuleux, cachait certainement un mystère. Lui, voulait le percer. Il y parvint. Et lorsqu'il y fut parvenu, éclata le mémorable scandale de la « Banque Nationale »

qui allait renverser Van Zeeland, l'année même de son éclatante victoire.

*
* *

Nous laissons à un Belge le soin de raconter à nos lecteurs cette lutte à mort :

« Un certain nombre d'indiscrétions avaient permis à Léon Degrelle d'apprendre, durant l'été de 1937, que Van Zeeland, vice-gouverneur de la *Banque Nationale* avant de devenir Premier Ministre, avait pratiqué, à l'ombre de cette institution bancaire, certaines opérations dont le moins qu'on pouvait dire, à première vue, c'est qu'elles étaient absolument insolites.

« Degrelle commença à sortir, dans son *Pays Réel* certaines révélations, fort accablantes.

« Comme la presse, à peu près tout entière inféodée aux trois partis, ne reproduisait pas un mot de ses précisions, il s'amena un beau matin à l'assemblée générale de la Banque Nationale, aéropage quasi secret auquel participaient seulement, en temps ordinaire, quelques gros bonnets dorés sur tranche. En effet, pour pénétrer dans ce lieu sacro-saint, il fallait être détenteur d'au moins trente titres de la Banque Nationale, ce qui représentait un investissement de fonds considérables et écartait automatiquement les importuns.

« Degrelle, lui, aidé par des amis, s'était procuré trente titres. Il entra donc et exigea la parole. Il la conserva pendant deux heures, dénonça les irrégularités qui s'étaient commises, et cela, avec une verve et une âpreté tellement cinglantes que les premiers échos du scandale durent bien se répandre au dehors.

« Pendant tout l'été, les révélations s'accumulèrent. La Banque Nationale de Van Zeeland avait eu, pour le fameux escroc international, le juif Julius Barmat, des complaisances scandaleuses. Degrelle, jour par jour, publia ses révélations, que la grande presse étouffait, mais que le public dévorait.

« De plus en plus, le scandale se resserrait, étranglait Van Zeeland.

« Pour finir, un ministre socialiste en fonction lança lui-même à M. Van Zeeland, avec un plaisir sadique, le croc-en-jambe qui allait le faire dégringoler de son fauteuil gouvernemental. En effet, apprenait-on, non seulement M. Van Zeeland avait toléré les scandales de la Banque Nationale,

mais il avait personnellement, financièrement, profité de ce « climat » de malhonnêtetés, constituant avec ses complices une « caisse noire », une « cagnotte » comme il disait, dans laquelle on versait les traitements ...de certains morts (inscrits au rôle comme vivants), traitements que M. Van Zeeland et ses co-équipiers se partageaient ensuite avec autant d'appétit que de discrétion !

« Degrelle se procura, sur cette affaire de la « cagnotte », les détails les plus précis. Il courut tout le pays, fit acheter en catimini, par ses sections, des centaines de titres de la Banque Nationale, somma le gouverneur, nommé Franck, (un autre juif), de convoquer une nouvelle assemblée et s'y présenta, non plus seul cette fois, mais encadré par une trentaine de dirigeants rexistes et nationalistes flamands, décidés à balayer le scandale, et Van Zeeland en même temps que le scandale. »

*
* *

« Alors encore, malgré les révélations les plus éclatantes, la grande presse se taisait. Pour l'obliger à parler, Degrelle monta une véhémente manifestation de rue. Pendant qu'il bataillait à l'intérieur des locaux de la Banque Nationale, des centaines de Rexistes, tous armés de balais, vinrent se masser devant l'immeuble. La gendarmerie, la troupe durent intervenir cependant que, du balcon même de la Banque Nationale où il était apparu, forçant la porte-fenêtre, Degrelle haranguait les balayeurs.

« Il était dans la place, il y resta. La réunion, qui eût dû être réglée en une heure, se prolongea durant une semaine ! Degrelle faisait au gouverneur et aux administrateurs une vie effroyable. Actionnaire, il avait le droit de parler. Ses compagnons avaient le droit de parler. Un de ses discours se prolongea durant huit heures.

Entre temps, il avait lancé dans le grand public deux livres qui dévoilaient les malhonnêtetés de la Banque Nationale dans toute leur ampleur.

« La presse dut bien finir par parler de ces manifestations de rues qui révolutionnaient le centre de Bruxelles, en donner, tant bien que mal, les raisons et publier, pour finir, la stupéfiante déclaration qui suit, faite par le *ministre des Finances*, en personne :

« *Comme vice-gouverneur de la Banque Nationale,* déclarait ce dernier, *M. Van Zeeland, avant de devenir ministre, avait été l'un des bénéficiaires d'un régime de « combines » qui permettait aux dirigeants d'augmenter leurs émoluments avoués, par des suppléments camouflés. Ces suppléments étaient prévus globalement au budget de la Banque, mais répartis de façon à les soustraire au contrôle de sa comptabilité et, ce qui était plus grave encore, au paiement de l'impôt sur le revenu.*

« *Accessoirement cette « cagnotte » tenait lieu de fonds secrets* pour des fins plus ou moins avouables *et incidemment elle servit à restreindre, en faveur des dirigeants les plus généreusement payés, l'effet d'une retenue de dix pour cent imposé à tout le personnel, sous couleur de sacrifice patriotique. Tout cela était protégé par un véritable brouillard artificiel au moyen de comptes spéciaux, de conventions particulières non enregistrées, de procès-verbaux incomplets, de virements à des comptabilités latérales, bref* d'une variété extraordinaire de méthodes équivoques. »

« Après la guerre — on ne saurait trop le répéter — parlant des campagnes de Léon Degrelle contre « les pourris », on parla de ses « calomnies ». Et les Van Zeeland, et les Segers (condamnés par les tribunaux) furent représentés comme des sortes de martys et de précurseurs de la lutte, en Belgique, contre le Fascisme ! On avait bien soin de ne plus parler de ce texte du *ministre des Finances lui-même,* ministre qui corroborait complètement les accusations degrelliennes, en des termes encore plus accablants et plus cinglants que ceux qu'avait employés le chef de Rex : « *Véritable brouillard artificiel; virements à des comptabilités latérales; variété extraordinaire de méthodes équivoques; fins plus ou moins avouables !* »

*
* *

« Après un tel scandale ministériel, poursuit notre narrateur, la Justice ne pouvait, décemment, rester plus longtemps inactive. Les précisions apportées par Degrelle et confirmées par le ministre des Finances étaient si graves qu'on ne pouvait plus ne pas ouvrir une instruction judiciaire.

« Elle allait provoquer, en quelques jours, une rafale de morts soudaines, toutes plus dramatiques l'une que l'autre.

« Degrelle avait exigé que l'on interrogeât l'escroc inter-

national Barmat, le bénéficiaire numéro un des complaisances de la Banque Nationale. Celui-ci fut extradé, ramené de Hollande à la prison de Bruxelles. Quelques jours plus tard, comme par hasard, il fut découvert à l'état de cadavre dans sa cellule. Un qui ne parlerait pas !

« Coup sur coup, trois autres décès se produisirent, décès mystérieux de personnages impliqués, tous les trois, dans le scandale que dénonçait Degrelle.

« Restait M. Van Zeeland, ancien vice-gouverneur, et le gouverneur en exercice, le ministre d'Etat Franck, grand Juif velu, tenace, qui, malgré les coups que lui assénait Degrelle, résistait farouchement à l'assaut. Mais les faits que venait de démasquer le chef rexiste tombaient manifestement sous le coup de la loi. Tout gouverneur et tout ministre d'Etat qu'il fût, Franck dut bien se laisser emmener au Palais de Justice où le sommait à comparaître un juge d'instruction.

« Que se passa-t-il ? Le juge lui signifia-t-il, comme on l'a affirmé, son inculpation ?

« En tout cas, lui aussi, cinquième dans le cas, fut retrouvé le lendemain, à son domicile, à l'état de cadavre, un cadavre étrange que personne ne put examiner.

« Ce cinquième décès provoqua dans toute la Belgique une émotion extraordinaire.

« Comme Franck était ministre d'Etat au moment de sa mort, il fallut bien lui faire des funérailles officielles. Une musique militaire conduisit la dépouille jusqu'à la sortie de la ville. Les musiciens, écœurés et, en même temps, amusés par la besogne qu'on leur faisait faire, entonnèrent, au retour, l'air fameux : « On n'a jamais vu ça ! », suivi d'un autre air à la mode, aussi étonnant à la fin de ces étranges funérailles : « Tout va très bien, madame la Marquise... »

*
* *

« La marquise allait peut-être bien, mais Van Zeeland allait de plus en plus mal. Le scandale était devenu tel qu'il n'était plus possible que le Chef du Gouvernement résistât. Le ministre des Finances, à la sortie d'un Conseil de Cabinet, donna lui-même le coup de grâce à son « chef » en révélant les derniers détails concernant la fameuse cagnotte, détails qui accablaient personnellement le Premier Ministre.

« Quelques heures plus tard, celui-ci démissionnait.

« Le Vainqueur du 11 avril, le candidat du Front Popu-

laire, le protégé du Cardinal s'effondrait dans la plus sordide, la plus piteuse affaire d'argent ! En six mois, il était passé du Capitole à la Roche Tarpéienne. Il était liquidé pour des années.

« Degrelle avait eu raison, tout de même. Avec la chute de Van Zeeland, c'est toute la coalition lépreuse des partis qui était atteinte à nouveau. »

En enjambant le corps de Van Zeeland, Degrelle repartit de l'avant, voulant forcer le sort malgré tout.

Mais le ciel de l'Europe était noir déjà.

Degrelle le regardait, angoissé. Triompherait-il encore à temps, avant que l'ouragan de la guerre ne s'abattît sur la Belgique ?

CHAPITRE XXI

NEUTRALITÉ

C'EST l'aggravation de la situation extérieure en Europe qui allait torpiller, en 1938 et en 1939, la progression électorale du Rexisme.

Or, c'est justement la politique extérieure qui avait été la plus étrangère, en 1936, aux préoccupations du créateur de Rex.

On est étonné quand on relit le programme de Rex au début de sa bataille de salut public. Le Mouvement Rexiste, qui fut tellement représenté à l'étranger comme une opération « hitlérienne », avait été un phénomène belge exclusivement *intérieur*. Dans son démarrage, dans sa grande campagne de 1936, les problèmes extérieurs n'avaient même pas été effleurés.

Comment la Belgique se débarrasserait-elle de ses scandales politico-financiers ? Comment, remontant aux causes, libérerait-elle ses institutions de la dictature des forces d'argent, maîtresses du Pouvoir ? Comment, ces institutions, les adapterait-elle à la vie moderne, assurant à l'énorme machine de l'Etat la stabilité, la continuité et les collaborateurs compétents, nécessaires à son bon fonctionnement ? Tels étaient les problèmes qui avaient dominé le départ de Rex.

Durant l'hiver 1935-1936, l'Europe était encore calme. La grande empoignade idéologique qui allait séparer l'univers en

deux blocs n'avait pas encore jeté vers les Belges sa fièvre malsaine.

Il avait fallu attendre la fin de 1936 pour que les premiers cris : « A Berlin ! A Berlin ! » retentissent à l'entrée et à la sortie des premiers meetings de Rex.

*
* *

Rex s'était-il, entre temps, livré à Hitler ?

On doit, honnêtement, répondre que non. Degrelle avait rencontré Hitler durant l'été de 1936. Mais le public ne l'avait même pas su. De même qu'il avait ignoré les liens d'amitié qui s'étaient créés entre Mussolini et le chef de Rex.

Mais, dans l'établissement de ces contacts, Degrelle n'avait veillé à rien d'autre qu'à préparer des relations utiles à son pays pour le jour — c'était alors prévisible — où le Pouvoir lui échoierait.

Tout le reste est légende, qui ne résiste pas à un examen historique. Les archives de la Deuxième Guerre Mondiale sont définitives là-dessus.

C'est que Degrelle voulait alors farouchement tenir la Belgique à l'écart de la grande polémique soulevée en Europe.

« Pays qui constitue le nœud de l'Europe et le lieu de rencontre providentiel de deux grandes civilisations, écrivait-il, le 4 juillet 1936, nous n'avons aucun intérêt à nous mêler à des bagarres et à nous lier aux conflits d'Etats étrangers. »

« Notre mission est d'assurer les transitions économiques et spirituelles entre nos voisins, au lieu de prolonger sur notre sol leurs différends tragiques. »

« Le duel franco-allemand, notamment, est le résultat d'incompréhensions que nous devons, nous Belges, atténuer, au lieu de les prolonger.

« Les premières victimes des conflits franco-allemands, c'est nous ! Toujours ! C'est chez nous qu'on tue, qu'on brûle, qu'on détruit d'abord, quand ces deux pays s'empoignent. »

« Rex ne veut plus que la Belgique soit sottement mêlée à ces bagarres monstrueuses, en prenant parti, à l'avance, pour Pierre ou pour Paul. »

« Nous voulons que des relations de bon voisinage, avec tous les pays qui nous entourent, amènent un grand apaisement moral, premier pas vers la paix tout court.

« Sans cet apaisement moral, la psychose de la guerre ne peut se développer. Si on ne veut ni se comprendre, ni se

parler, ni avoir des relations humaines entre peuples voisins, l'électricité va monter de plus en plus et provoquera inévitablement des courts-circuits. Est-ce cela qu'on veut ? 1914 n'a donc pas suffi ? Veut-on « remettre ça » une fois de plus ? »

« Ne nous laissons pas enserrer dans un étau. »

« N'ayons pas les œillères des êtres bornés. »

« Libres de nous-mêmes, regardons sans préjugés tous nos voisins, l'Allemagne comprise. »

« Le salut du pays vaut bien cet effort là. »

*
* *

Certes, Degrelle avait découvert des affinités spirituelles entre l'idéal qu'il insufflait au Rexisme et certaines tendances, du Fascisme et du National-Socialisme. Il tenait compte de l'esprit patriotique que ces deux mouvements avaient rendu au peuple italien et au peuple allemand. Il s'intéressait à leurs réalisations sociales, à celles surtout que forgeait le IIIe Reich, réalisations dignes d'attention, indiscutablement : liquidation du chômage (six millions de chômeurs allemands avant Hitler), relèvement considérable du niveau de vie des travailleurs, amélioration de leurs conditions de labeur dans les usines devenues décentes, constructions d'innombrables maisons ouvrières coquettes, modernes, économiques; salaires familiaux; protection de la famille, notamment de la famille nombreuse.

Degrelle n'admirait pas tout. Et il avait, le premier en Belgique, publié, dans un numéro spécial de *Soirées*, une protestation aussi nette qu'éclatante contre les persécutions politiques et religieuses dont un certain nombre d'Allemands — des catholiques, notamment — étaient les victimes.

Mais il n'était pas aveugle : Hitler réalisait de grandes choses. Toutes les grandes réalisations l'intéressaient, où qu'elles se fissent, en Allemagne ou ailleurs.

*
* *

En 1933, il avait fait un voyage d'études dans le Reich. Il suivait avec attention l'expérience hitlérienne.

Il eût suivi, d'ailleurs, avec un égal intérêt, l'expérience soviétique si les Soviets, lorsqu'il demanda à se rendre en U.R.S.S., ne lui avaient pas refusé le visa d'entrée. Il envoya alors à sa place à Moscou, en 1936, un de ses sénateurs, le

comte Xavier de Hemricourt de Grüne auquel il laissa librement, à son retour, donner des conférences extrêmement audacieuses dans lesquelles on louait ouvertement certaines réalisations ouvrières et agraires du Communisme.

Idéologiquement, Rex se sentait solidaire de toutes les valeurs spirituelles de l'Europe chrétienne et, par conséquent, était l'adversaire décidé des Soviets. Mais il l'était objectivement, prêt toujours à étudier des réformes intéressantes qui se seraient opérées en U.R.S.S. et dont il eût pu retenir des enseignements.

*
* *

Par sa doctrine « autoritaire », doctrine originale, créée en Belgique, visant les nécessités belges, sans plus, Rex était, certainement, plus proche des « régimes forts » que des vieilles idéologies démocratiques. Mais cela correspondait à un phénomène universel, alors, et non pas à une adhésion à telle tendance spécifique, hitlérienne, par exemple. Les idées autoritaires étaient dans l'air. Hitler ne les avait pas créées, mais rencontrées dans son pays, comme Mussolini les avait rencontrées en Italie, Franco en Espagne, comme de nombreux Français — Maurras, Doriot, La Roque, que sais-je ? — les rencontreraient en France, comme Degrelle lui-même les avait rencontrées en Belgique, comme d'autres parmi ses compatriotes les avaient rencontrées également, avec, simplement, moins de talent et moins d'éclat.

Un Spaak lui-même n'échappait pas à cette ambiance. Il ne trouverait à opposer au Rexisme qu'une sorte de nationalisme autoritaire copié de Rex. Il irait beaucoup plus loin que Degrelle dans sa politique de rapprochement avec le Troisième Reich et entretiendrait, ainsi que son collègue ministériel et chef de son propre parti, Henri de Man, des relations étranges avec un agent hitlérien envoyé de temps à autre en Belgique, un homme de confiance d'Otto Abetz, le Dr Max Liebe, qu'ils rencontraient, De Man et lui, fort secrètement à Bruxelles, chez une Egérie très proche du national-socialisme allemand, et qui s'appelait Mme Didier.

*
* *

Exactement à l'opposé de ces conciliabules mystérieux, plus la bagarre hitlérienne monta dans le ciel de l'Europe, plus Degrelle, qui voulait garder au Rexisme un caractère totale-

ment indépendant, se garda de contacts qui eussent politiquement pu le compromettre. Une fois déchaînées les grandes tornades qui préparèrent la Deuxième Guerre Mondiale, Degrelle évita toute rencontre, toute entrevue qui eût prêté à des polémiques. Jamais il ne rencontra, durant ces années, de personnalités ou d'émissaires du Troisième Reich, ni en Belgique ni ailleurs.

Même il mit fin, fort scrupuleusement, à ses relations si cordiales avec Mussolini, une fois que celui-ci eût lié son sort à celui d'Hitler. Non point que Degrelle désavouât l'Axe. Il ne le désapprouvait pas plus qu'il ne l'approuvait. Simplement, il trouvait que la Belgique, quels que fussent les sentiments politiques de chaque Belge, devait se tenir en dehors de la bagarre, tout faire pour que le conflit des idéologies ne se convertît pas en conflit guerrier dont son pays pourrait être victime.

*
* *

La fameuse politique de « neutralité » de Rex repose là-dessus. Rex était neutre, non point parce qu'il n'éprouvait pas de préférences, mais parce qu'il estimait que les Belges devaient *taire* leurs préférences pour telle ou telle idéologie, afin de ne provoquer personne, de ne se lier à personne, ne pas être pris dans l'engrenage d'une guerre, si le conflit idéologique tournait au conflit militaire, un jour.

Rex était intéressé par certaines réformes de Mussolini et d'Hitler. Mais Degrelle reconnaissait à tout autre Belge le droit d'orienter autrement ses préférences. Et il estimait que les préférences des uns et des autres devaient céder le pas devant l'intérêt tout court de la Belgique. Cet intérêt, c'était *la paix*, dans la mesure où pouvait encore être sauvée la paix.

*
* *

« Si nous ne voulons pas être pris dans l'engrenage, n'y mettons pas les doigts, répétait-il inlassablement dans son journal. Soyons sages ! Pas d'imprudences ! Pas de provocations ! Que les Allemands et les Français aient les gouvernements qui leur plaisent, c'est leur affaire. Nous ne sommes

ni des électeurs de M. Hitler, ni ceux de M. Daladier. Ne nous mêlons que de ce qui nous regarde. »

*
* *

L'abâtardissement de l'opinion publique l'inquiétait.

« *Il est attristant de voir combien une partie du public belge manque de réactions nationales !* »

« *Elle est pour un tel bloc de belligérants ! Elle est contre tel autre ! C'est à croire que le patriotisme consiste à être, en Belgique, francophile, anglophile ou germanophobe !* »

« Le public part à fond en faveur de tel pays, ou se dresse *à fond contre tel autre, en suivant des passions étrangères, même quand ces prises de parti sont en opposition formelle avec l'intérêt de la Belgique.*

« *Nous avons subi trop souvent la domination et l'influence de nos voisins.*

« *Nous sommes submergés, maintenant encore, par leur presse, leur radio, leurs actualités cinématographiques.* »

« *Nous en avons acquis une conscience nationale abâtardie.* »

Il ajoutait :

« *La préoccupation essentielle pour nous, doit être, non point d'arrêter la guerre (comment le pourrions-nous ? Notre pays n'est qu'un moineau dans ce ciel de vautours...), mais bien de tout tenter pour rester en dehors de la bagarre.* »

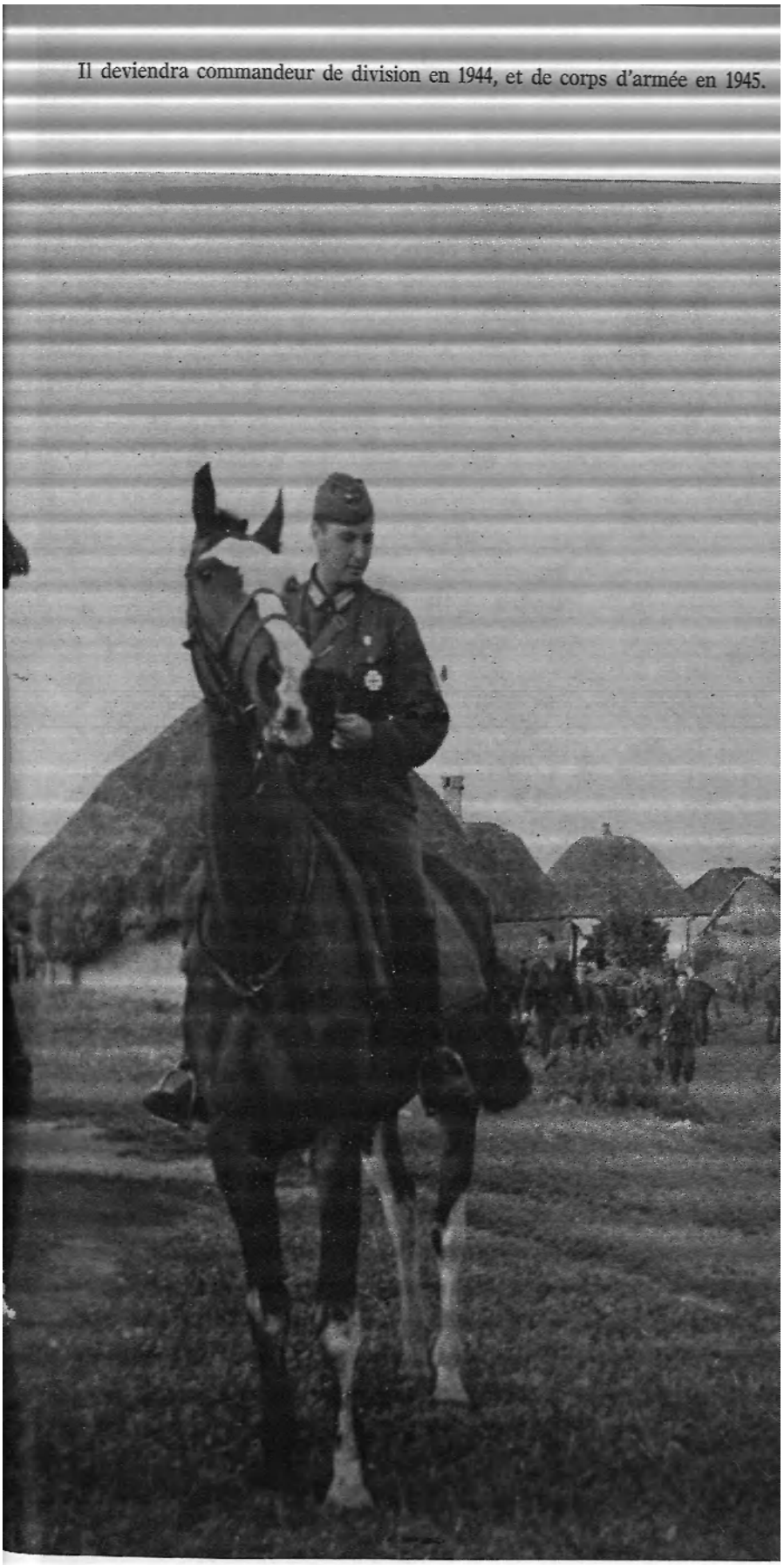
*
* *

C'est ainsi que, parti à l'assaut, au début de 1936, sans programme de politique extérieure, le Rexisme se trouva amené, dès l'automne de 1936, à promouvoir avec acharnement — Degrelle a toujours tout fait avec acharnement — une ligne de politique étrangère qui, tout de suite, choqua, provoqua de grands remous, de grandes attaques : la politique de *neutralité*.

Degrelle sentait venir la guerre que son cœur, comme son esprit, maudissait.

Enfant, il avait connu les horreurs de la Première Guerre Mondiale, avait vécu la tragédie des incendies, des combats dans son Ardenne natale, connu, tout petit, les angoisses des familles des soldats qui luttaient à l'Yser, bien loin. Toujours ces souvenirs le guidèrent.

Il deviendra commandeur de division en 1944, et de corps d'armée en 1945.



« AU MOINS, C'ETAIT UN SINCERE. »

Léon Degrelle sera blessé cinq fois au front de l'Est. Le voici, ventre recousu, à la fin d'une de ses nombreuses opérations qu'il subit en exil, pour essayer de réparer les dégâts d'une de ses cinq blessures, reçue aux Caucase en 1942.

Ainsi, sa défense de la neutralité fut aussi sentimentale que politique.

J'ai retrouvé un article de lui, du 4 août 1936, écrit le jour anniversaire de la Première Guerre Mondiale, et où la détresse de la guerre passée et de la guerre qui revenait était exprimée avec une émotion frappante. Degrelle rappelait comment la tragédie s'était déroulée alors dans sa petite ville de Bouillon, pour lui microscope de sa patrie :

« *Il est quatre heures du matin. Voilà vingt-deux ans, à la même heure, le petit train montait en haletant la côte, dans de grands cris d'adieux et dans des bribes de « Brabançonne ». Il a longtemps tourniqué au flanc du bois, le petit train, et il s'est perdu tout en haut, dans le brouillard et les sapins. Pauvres garçons qui, au dernier tournant, regardaient, le buste penché, les toits qui blanchissaient tout au fond de la vallée... Pauvres garçons dont les noms s'écaillent aujourd'hui, entre deux vieux canons et quelques roses, sur la pierre verdie du Monument aux Morts...*

« *Ils avaient quitté les maigres champs, ou les poignées et les charnières qu'on martelait à l'usine. Ils avaient délaissé la forge, les varlopes légères du menuisier, le four flamboyant où, les bras nus, on enfournait la pâte. Ils avaient abandonné, dans la courette, la hache avec laquelle, le soir, on coupait le bois et, le long de la gouttière, la canne à pêche qui ne se pencherait plus, silencieuse comme une libellule, entre les longs roseaux des rives.*

« *Ils avaient le cœur serré.*

« *Certes, ils n'y croyaient pas, à la guerre. La guerre, c'étaient des charges au soleil, et des ennemis qui s'enfuyaient toujours.*

« *Mais ils avaient le cœur serré pourtant par une angoisse vague et qui pesait. Les mères, elles, avaient deviné plus vite. Et elles étaient redescendues, frileuses, se serrant dans leur châle. Au seuil de la maison, sur la dalle d'ardoise, elles regardaient toujours le bout de la côte où le train s'était noyé dans le petit jour... Pauvres mamans, va, dont le cœur chaviré vibrait déjà des prochaines et longues douleurs...* »

*
* *

« *Ils n'ont pas revu la rivière, les toits qui brûlaient au soleil, les sapins noirs sur les roches, les peupliers avec leurs*

écorces diaphanes, les chênes ronds qui émergeaient du brouillard au crépuscule. Longtemps, dans les tranchées tristes et pleines d'eau, ils avaient pensé aux sentiers qui couraient dans les mûres, aux framboises d'été, aux noisettes d'automne, aux fagots de bois devant la maison, à la pipe du soir sur le pas de la porte...

« Il y avait, devant leurs yeux, de grandes lignes nettes, des ombres de côtes et les masses vertes des bois.

« Puis renaissaient les humbles détails : la cour de l'école, le gros pain qu'on rapportait sous le bras, les vieilles pierres du pont où on s'asseyait en file, le jeu de quilles du dimanche, la fête à la saint Pierre, avec les baraques à nougat...

« Les baraques avaient moisi, abandonnées dans les ruelles, sans qu'on y touchât pendant des années. La petite ville envahie s'était encapuchonnée dans son isolement triste et fier. Les mamans passaient à pas menus, le regard vague, avec des larmes indécises qui flottaient. Elles essayaient de tenir bon. Eux aussi, là-bas. Où étaient-ils, les pauvres grands ? Pour les mamans, c'était si cruel et si poignant, ce front insaisissable... Elles essayaient bien de s'y retrouver sur ces cartes où on plantait des petits drapeaux. Elles épelaient de chaotiques noms flamands de villages. Mais pour elles, le front c'étaient deux yeux, c'étaient des lèvres, c'était un homme rude et fort qui avait été si petit dans leurs bras... Ces jours-là, nos premiers jours d'enfance, sont toujours si près d'elles, ces premiers jours où nous étions encore vraiment leur corps, noués à leur chair par des liens invisibles... »

*
* *

« Tout cela est bien loin...

« Ils ont bien dû finir par y passer, comme tant d'autres, près d'une souche noircie, ou d'un dernier pan de mur, ou d'une flaque boueuse... Ils sont restés dans l'anonymat des membres épars ou dans l'alignement des petites tombes creusées dans le sable et les oyats, au vent des dunes...

« On a appris, beaucoup plus tard et sans aucun détail, qu'ils étaient tombés. On était déjà une ou deux saisons plus loin. Les pauvres mamans ont pleuré pendant des semaines, si seules, dans leur maisonnette, avec, de temps en temps, une voisine en tablier, qui poussait la porte et disait les mots maladroits, toujours les mêmes, qui tournent autour des cœurs morts...

« *Que voulez-vous dire aux mamans qui n'ont plus de fils ?... Tout est fini pour elles.*

« *Les pauvres mamans ne les oublient plus qu'au jour où, dans le piétinement léger des enfants des écoles, derrière la croix et les chants, on les conduit au creux de la colline, face aux grands bois muets où les chagrins, enfin, s'arrêtent...* »

*
* *

« *Quatre août, et toutes les douleurs qu'il a fait naître... ces êtres fauchés, ces mamans meurtries, et ces veuves, ces enfants qui sont aujourd'hui des hommes et qui doivent regarder gauchement des photos jaunies pour imaginer un papa qui les a pourtant aimés avec une telle âpreté désespérée...*

« *Douleurs qui renaissent... Colères qui remontent... Serments de chasser, à force de courage lucide, les guerres qu'on nous prépare encore...*

« *Je vous maudis, ô vous, tous les Quatre-Août du monde...* »

Degrelle maudissait la guerre, toutes les guerres. Et il ne voulait pas que, dans son pays, au moins, la guerre revînt.

D'où sa politique de neutralité.

Elle n'avait pas, elle n'eut jamais d'autre base. Pas de guerre ! Et, pour éviter, si possible, la guerre, pas de liens qui enchaînent à la guerre quand elle éclate ailleurs.

*
* *

Parce que Degrelle prêcha cet « isolement » belge, on l'accusa véhémentement d'être l'ennemi de la France.

Rien n'était, ne fut jamais plus faux.

Certes Degrelle aida fortement à la rupture, en 1936, des accords militaires automatiques qui liaient la Belgique à la France. Il réclama ouvertement cette rupture. Il la fit voter par ses députés au Parlement. Toutefois, il ne s'agissait pas de prendre une mesure déplaisante vis-à-vis des Français, mais de placer la Belgique dans une position telle que nul voisin ne pût lui reprocher une alliance compromettante et, éventuellement, s'en servir pour la submerger.

Le danger était d'autant plus réel que la France de l'été 1936 était gouvernée par un Israélite et un Marxiste, M. Léon Blum, qui s'était distingué, de longue date, par son « bellicisme » et par la hargne de ses attaques contre Hitler.

Degrelle ne voulait pas que la Belgique fût embarquée un jour dans une guerre qui éclaterait à la suite des ressentiments idéologiques et racistes de l'un ou l'autre Israélite belliqueux.

« *La France, s'écriait Degrelle, est un pays magnifique. Mais ses politiciens, les hordes d'aventuriers juifs, marxistes, maçons qui la déportent vers les abîmes, sont pour nous la « caricature de la France.* »

En fait, cette prise de position, cet appel à une neutralité qui choquait tant de Français, fut toujours pénible à Léon Degrelle, sentimentalement. Par toutes les fibres de sa sensibilité, il se sentait uni à la France. Il avait épousé une Française, qui était restée Française; ses enfants, à leur majorité, pourraient être Français (ou Belges), à leur gré, et le sont devenus. Chaque année depuis son enfance, il avait passé ses vacances en France, soit dans le Nord, terre de ses aïeux, soit à Lourdes où il allait comme brancardier, soit sur la Loire où il avait de la famille. Et dans le *Pays Réel* même, il rappelait, au moment où il défendait la politique de neutralité, l'émotion qu'il éprouvait à « respirer l'air de France, à retrouver là-bas les sources d'une de nos cultures, à entendre chanter, en Touraine ou dans les Landes, les mêmes mots qu'au bout des plateaux liégeois ou au fond des bois ardennais ».

« Pour les Wallons de ma patrie, ajoutait-il, la France, c'est notre langue, notre culture, notre civilisation. Ronsard comme Montaigne, étaient à nous, comme aux Lorrains et aux Provençaux. »

*
* *

Rien ne fut plus injuste que de cacher aux Français les vrais sentiments de Degrelle à leur égard. Il aimait leur sol, leur culture.

Ses critiques étaient presque des cris d'amour :

« *Une France forte, clairvoyante, connaissant ses limites, respectant ses voisins, redressant la culture latine, était nécessaire à l'équilibre européen.*

« *La décadence de la France d'aujourd'hui rompt cette harmonie. Elle laisse le champ libre à tous les appétits et à toutes les aventures.* »

Il insistait :

« *La situation de la France est bien sombre.*

« *Nous le disons avec mélancolie, car le peuple français méritait mieux que ce que les politiciens ont fait de lui.* »

La situation de la France, si terriblement affaiblie par le « Front Populaire » des Blum et des Thorez, le faisait frémir :

« *Il fallait dégager la France à bout de souffle, la ranimer avec des bonbonnes d'oxygène. Mais allez demander cela à des politiciens !* »

« *Ils ont préféré maintenir leur démagogie, renforcer leur chantage, ranimer sans cesse de nouveaux incidents et de nouveaux conflits.* »

« *Ce n'est pas un Régime, mais la France elle-même qu'on a vu défaillir, exsangue, avec un si pauvre et si pâle sourire...* »

Il cherchait un homme qui pourrait l'écarter à temps encore du naufrage où elle risquait de sombrer :

« *La France aura-t-elle le temps de se sauver ?* »

« *Et qui est là qui puisse la sauver ?* »

« *On ne voit personne. Tout est broussailles, ombres, et confusion.* »

Dans l'intérêt des Français comme des Belges, il désirait une réconciliation franco-allemande, au lieu d'une nouvelle guerre qui n'arrangerait rien :

« *Qu'on écarte donc, une bonne fois, les haines stupides entre la France et l'Allemagne.* »

« *Ces deux grands peuples doivent se rapprocher, se respecter : la paix de l'Europe en dépend. Sans réconciliation franco-allemande, ce sera toujours la guerre par-dessus nos têtes.* »

De Gaulle dit-il autre chose aujourd'hui ?

« *La France, ajoutait Degrelle, risque fort de sortir de la tragédie « les reins brisés pour cent ans.* »

« *Or, la France, son génie, sa sensibilité, sa civilisation frémissante sont indispensables au monde.* »

« *Et c'est tout cela qu'on a jeté à l'aventure. Dans une impréparation, avec une aberration qui nous glace.* »

« *La démocratie joue vingt siècles de vie française, de vie spirituelle de l'Occident, et elle joue pile ou face, les yeux bandés.* »

Peu avant le drame, il reviendrait encore à la charge :

« *Nous défions n'importe qui de montrer comment, sans déboires, il sera possible désormais au peuple français, si noble, si méritant, de se dépêtrer de cette glu où l'a enfoncé*

la démocratie aveugle ignorante, imprévoyante, irresponsable et passionnée. »

« *Les Allemands, n'attendront-ils pas, eux, l'heure de la dépression chez leurs adversaires, pour leur briser les reins, dans une ruée infernale ?...* »

On sait les dégâts affreux que fit, en 1940, en France, « la ruée infernale » que Degrelle annonçait avec affection et avec angoisse. »

Il faut être de mauvaise foi pour prétendre que de tels textes n'étaient pas sincères et sensés.

Mais il aimait aussi la Belgique, son pays. Et c'était son devoir de faire passer le souci de lui conserver la paix avant les appels étrangers, si émouvants fussent-ils, que captait sa sensibilité.

*
* *

« *Nos cœurs, répétait-il, ne doivent être qu'à la Patrie. Son bien, sa liberté, son bonheur doivent seuls nous guider, feux de montagne de nos esprits en l'épaisse nuit européenne.* »

*
* *

« Je n'ai jamais, écrivit en octobre 1936 le romancier et poète français Robert Brasillach, entendu personne me parler de la grandeur de la France, de son vrai visage, comme Léon Degrelle ! »

Et c'est vrai. Dans son œuvre, on trouve, partout, des pages admirables sur la France. Il a fallu toute la haine et toute la bêtise monstrueuse de notre époque pour parvenir à les étouffer.

Trop peu de Français comprirent ce qu'il y avait de raisonnable dans le retour à la neutralité que Degrelle prônait en 1936, en Belgique. Il n'y eut guère alors en France qu'un patriote lucide comme Robert Brasillach pour écrire :

« La Belgique se détourne de nous. Tout Français doit en être profondément humilié, mais à qui la faute ? Il faut répondre que la faute en est à nos gouvernements, à notre politique de faiblesse et de récriminations. la faute en est à Tardieu aussi bien qu'à Briand, à Poincaré comme à Sarraut, à Barthou et à Léon Blum. Avec une désolante suite dans les idées, la France mise sur tous les mauvais tableaux, soutient le Négus, les assassins de Barcelone, croit aux pactes en un temps où, suivant le mot de Pilsudski, les pactes font rire

même les mouches. Pour comble de folies, la France s'allie avec les ennemis de toute civilisation, essaie d'entraîner le monde dans la guerre pour la Russie. »

La France avait, en effet, avant même que triomphât le « Front Populaire », signé un pacte d'alliance avec les Soviets, pacte qui, visant à étrangler le Troisième Reich, pouvait précipiter dans la bagarre une Belgique liée à l'état-major français.

Par-dessus le marché, la politique française était tombée, depuis 1936, dans les mains d'un sectaire, d'un fanatique à froid (l'espèce la plus dangereuse), talonné lui-même par ses alliés communistes.

Franchement, Degrelle, en demandant à la Belgique d'être prudente, de rester en dehors de ces rixes idéologiques, défendait une politique qui était la sagesse même.

Mais la sagesse est, généralement, la plus détestable des prises de position politique.

« *Demander aux Belges, continuait le chef rexiste, de conserver leur sang-froid dans un conflit qui les passionne, d'examiner avec sérénité les idées nouvelles et les hommes nouveaux, de n'être, devant aucun phénomène, de mauvaise foi ou de mauvaise volonté, tout cela si opposé aux réactions sentimentales de l'opinion est juste, nécessaire, mais peu susceptible de rallier des acclamations !* »

Degrelle allait l'apprendre, chaque jour davantage, à ses dépens.

*
* *

Les forces de gauche s'acharnèrent à exciter la susceptibilité française contre Degrelle.

Il était absolument injuste, si on s'en prenait à la politique de neutralité belge, de s'en prendre à Degrelle seul. Spaak avait fait sienne cette politique, autant que Degrelle, et même davantage que Degrelle, puisque, ministre belge des Affaires Etrangères, il l'avait, diplomatiquement, fait passer dans les faits. Mais Spaak était socialiste et on le ménagea. Et c'est contre Degrelle qu'on se déchaîna.

Les patriotes français, dans toute cette affaire, se laissèrent égarer, une fois de plus, par les meneurs de gauche, par l'énorme presse « d'information », arrosée par les subsides gouvernementaux de l'équipe Blum et consorts. Léon Degrelle, ami fervent de la France, fut converti en bouc émissaire et

dépeint comme le leader belge de l'anti-France.

La campagne électorale de Van Zeeland en 1937 poussa à son point maximum à Paris, cette prise de position. Des millions et des millions de francs furent déversés sous forme de subsides. Jamais, pour une élection partielle en France, la presse française ne fit un tel tapage.

On publia sur Degrelle des attaques inouïes. On lui édifia une légence d'ancien boxeur et d'ancien soutier, émergé de louches aventures en Amérique du Sud, où il n'avait jamais mis les pieds ! Un chroniqueur important comme Georges Suarez le décrivit comme « portant avec ostentation le poids d'un veuvage prématuré » alors que sa jeune femme était dans un état de santé florissant et allait lui donner encore un fils et trois filles !

Mais surtout, on lança éperdument le slogan « Rex-Hitler » ! La presse de gauche donna à fond, et nombre de patriotes français, bernés, emboitèrent le pas. M. Van Zeeland, qui lui, vraiment, n'avait pas la plus mince affinité avec les Français et était un Anglo-Saxon jusqu'au bout des ongles, fut invité par Blum à Paris et y fut reçu en triomphateur. *L'Intransigeant*, où les Francs-Maçons abondaient, annonça la victoire de Van Zeeland sous un titre énorme, sur toute la largeur de sa première page : « La Croix a vaincu la Croix gammée ! » Degrelle, c'était la croix gammée ! Et l'ami belge de M. Blum, épaulé par tous les anti-cléricaux et par les Communistes, c'était la croix, la croix catholique (au moment où les autres amis de M. Blum, en Espagne, brûlaient croix et curés, tout ensemble !).

*
* *

Epouvantable confusion de cette époque !

Mais, de toute la campagne Van Zeeland, c'est cet aspect international qui fut le plus grave pour Léon Degrelle.

En politique intérieure, il se releva. Et il se releva vite puisqu'en moins de six mois il avait, en lui assénant sur le crâne le scandale de la Banque Nationale, assommé et défenestré son rival du 11 avril 1937, M. Van Zeeland.

Mais, extérieurement, cette élection fut fatale à Degrelle, à cause des concours étrangers que mobilisa Van Zeeland, des campagnes de calomnies folles qu'il fit déchaîner dans la presse française et, avec une égale ampleur, dans la presse anglaise.

Degrelle liquida Van Zeeland. Mais il ne liquida jamais ce slogan international « Rex-Hitler ».

Désormais Hitler, en Belgique, c'était lui ! Et on libéra contre lui toute la haine qu'on portait à Hitler.

S'il gagnait, c'est Hitler qui gagnerait !

S'il reculait, c'est Hitler qui reculerait !

Il était coincé dans cet étau de la bêtise et de la haine. Et il ne s'en dégagerait plus, malgré des efforts sans nombre.

*
* *

Pourtant rien n'était plus stupide que cette campagne.

Rien n'eût été plus utile à l'Europe — car beaucoup d'Européens désiraient encore sauver la paix — qu'un pays d'entre-deux, décidé à aider, de toutes ses forces, à la réconciliation des groupes antagonistes.

Car Degrelle ne voulut jamais la neutralité pour s'isoler. Il voulut la neutralité belge pour permettre à son pays, dégagé de tous liens, d'être une « *plaque tournante* », d'aider aux rapprochements des uns et des autres.

« *Un pays d'entre-deux comme la Belgique, expliquait-il, peut remplir un rôle magnifique de terre de rencontre entre les peuples du Nord et le peuple français.* »

« *Il lui faut, pour accomplir cette mission, les traiter tous avec un égal « fair-play », ne se laisser marcher sur les pieds par personne, ne point se laisser traiter en vassal, ou en avant-garde sacrifiée, mais permettre, dans une compréhension commune, à des peuples de génies divers, de se servir — pour se connaître et pour apaiser leurs querelles — de notre pivot européen.* »

« *La France en a besoin, comme les autres pays qui nous entourent.* »

*
* *

Une Belgique rexiste, en jetant, à temps, entre les rivaux, ce pont de la compréhension, eût, peut-être, épargné à l'Europe la guerre.

Degrelle me l'a répété cent fois :

« — Cette guerre qu'on préparait était vraiment trop imbécile et trop folle ! Elle correspondait à un suicide insensé de tous les pays européens indistinctement.

« Si j'avais gagné, en 1937 ou en 1938, j'aurais couru par-

tout, chez Hitler, chez Mussolini, chez nos voisins français, j'aurais tout fait pour les amener à se comprendre encore à temps.

« On pouvait toujours sauver la paix à ce moment-là. Beaucoup de gens comprenaient qu'une nouvelle guerre serait aussi effroyable que stupide, qu'elle n'arrangerait rien, qu'elle apporterait des malheurs incalculables, des deux côtés, qu'elle saignerait l'Europe à blanc pour finir, et liquiderait son rôle prédominant dans l'univers. On ne l'a vu que trop depuis 1945...

« Au pouvoir, j'eus tenu le micro tous les jours, s'il l'eût fallu, mais, par-dessus les frontières même, à force de travail, j'eusse éclairé les peuples européens violemment hérissés et pourtant tous solidaires. »

*
* *

« Mais si beaucoup de gens — le troupeau moutonnant des peuples, la masse sans influence, sans moyen d'action — voulaient la paix, d'autres voulaient la guerre, beaucoup moins nombreux mais qui, eux, tenaient tout, embrouillaient tout, passionnaient tout. Ils allaient tromper, berner les foules jusqu'au jour où ils les auraient précipitées, tête en avant, dans l'abominable bain de haine de 1939-1945, ajoutait Degrelle.

« Il n'y eut personne, dans le Troisième Reich, pour orienter les Allemands vers un plan de revendications progressif et raisonnable. Il n'y eut personne, non plus, de l'autre côté, pour faire comprendre aux citoyens des vieux pays comblés, que la justice sociale doit exister sur le plan international comme sur le plan national et que les restes des traités de revanche et d'humiliation de l'autre guerre devaient être effacés dans une atmosphère de compréhension fraternelle.

« On laissa les boute-feux courir partout, leur flamme criminelle au poing.

« On réveilla les plus effroyables haines, qui étaient retombées lentement depuis 1918 mais qu'il était assez simple de ranimer car l'homme a vite une âme de loup et la haine remonte dans les âmes, comme les odeurs de corruption remontent par les égouts dès qu'on en libère les orifices.

« On libéra les orifices. »

*
* *

Partout on excita, on réveilla les souvenirs mauvais.

En Belgique comme ailleurs.

Le Belge avait gardé de détestables souvenirs de l'occupation allemande de 1914-1918. La Première Guerre Mondiale avait été dure, cruelle, la Belgique avait beaucoup souffert des incendies de cités, des fusillades massives, des déportations, des privations. Rappeler tout cela, ressusciter les haines de ce temps-là était criminel (car à quoi pouvait servir ce tapage, sinon à provoquer de nouvelles tueries), mais extrêmement facile.

Dès la campagne Van Zeeland, l'offensive contre Rex se fit au moyen d'affiches où Hitler était représenté un couteau dans les dents, dégoulinant de sang, ou bien au moyen de casques à pointe qu'on opposait partout sur les affiches qui présentaient la tête de Degrelle. Puis le déchaînement s'amplifia. On se fût cru à la fin de la Première Guerre Mondiale. Degrelle (qui était âgé de douze ans à cette époque-là !) devenait, sur les murailles des grandes villes de son pays, une espèce de Guillaume II, tortionnaire des Belges de 1918 !

*
* *

Bien sûr, le Chef de Rex ne se laissait pas faire.

Il parvint encore, en l'été de 1938, à organiser le plus gigantesque des meetings qu'il donna jamais, le plus grand meeting payant qu'on vît jamais en Belgique, à Lombeek, à une trentaine de kilomètres de Bruxelles. Le 12 juillet 1938, il y parla, du haut d'une tribune de vingt mètres, à soixante-cinq mille auditeurs massés sur plusieurs hectares de prairies ensoleillées. Ce fut une assemblée triomphale, suivie d'un cortège grandiose, soulevée par l'enthousiasme et par de nombreuses fanfares populaires, venues de Wallonie et de Flandre. Des dizaines et des dizaines de milliers de manifestants passaient, le bras tendu, acclamant leur jeune chef debout en haut d'un impressionnant arc de triomphe. La localité de Lombeek était presque totalement rexiste, le maire était rexiste, son conseil municipal était rexiste et avait ouvert aux foules rexistes son admirable vieux château féodal. Cette manifestation de force de Rex, alors que Van Zeeland, le vainqueur de l'année précédente était bien oublié et avait disparu, fit une impression intense.

Cela poussa aussi les adversaires de Degrelle à remonter à l'assaut du Rexisme et à redoubler leurs coups.

Mais les coups les plus durs, c'est Hitler lui-même qui allait les asséner à Degrelle, Hitler qu'on disait son maître et qui allait, à deux reprises, par ses deux initiatives retentissantes de Munich et de Prague, mettre Degrelle knock-out les deux fois où il essaierait encore, avant que la guerre n'éclatât, de s'emparer, dans son pays, du pouvoir politique.

*
* *

La première tornade se produisit en octobre 1938.

En septembre, la Belgique devait élire ses Conseils Municipaux. Elections mineures qui intéressaient fort peu Degrelle car elles mettaient en cause, avant tout, des intérêts locaux et des intérêts de personnes, les uns et les autres souvent mesquins.

Mais il fallait bien que Rex luttât là, comme partout ailleurs.

C'est alors qu'éclata la première affaire de Tchécoslovaquie. L'Europe connut des semaines de fièvre, toujours plus angoissantes. La Belgique mobilisa. Une agitation énorme secoua le pays. La grande presse, à peu près tout entière aux mains d'éléments anti-allemands et abondamment pourvue de fonds secrets par Londres et Paris, chargeait évidemment de la responsabilité totale de la crise le Reich d'Hitler et, par ricochet, Degrelle « l'agent belge d'Hitler ».

Mauvaise foi typiquement électorale.

Tout ce qui touchait à Hitler, de près ou de loin, fut vomi, vilipendé. Les élections avaient dû être retardées. A peine le cap de Munich franchi, elles furent ré-offertes au public belge tourneboulé, passé aux sommets de l'hystérie politique par les anti-munichois déchaînés.

*
* *

Degrelle, envers et contre eux tous, faisait face, courant par tout son pays, essayant de le calmer, de l'éclairer. Lui, si fort, s'épuisait au-delà de ses forces. Ses amis étaient effrayés en voyant comme il était à bout, les yeux consumés. En fait, passant, sans cesse, des meetings brûlants au froid des routes pluvieuses de l'automne, il avait récolté une double pneumonie. Il n'avouait pas le feu qui le rongeait. Trois jours avant le dimanche électoral, il devait parler à Bruges, à Gand, à Anvers. Dans l'auto qui le transportait de Gand à Anvers, il

roula sur le plancher. On le ranima. Il eut, durant le voyage, trois syncopes. Ses compagnons voulaient qu'il s'arrêtât. Il continua à travers tout, traversa, comme un somnambule, l'immense salle anversoise où se donnait le meeting.

« — C'était étrange, me disait-il. Je ne distinguais plus un seul visage, sinon des formes bleues, vagues. »

Dans cet état épouvantable, il parla encore pendant une heure et demie.

Il put encore re-traverser la salle. L'auto le ramena pendant cinquante kilomètres, mais, à l'entrée de Bruxelles, il s'effondra de nouveau, évanoui, au fond de la voiture. Il n'y eut même plus moyen de le transporter jusqu'à son logis. On l'étendit dans une maison de l'avenue Louise, devant laquelle l'auto avait dû stopper. Le lendemain, il fut transporté dans une clinique où, seule, sa constitution de jeune dompteur lui permit, au bout de quelques semaines, de se rétablir.

Mais les élections communales s'étaient soldées pour lui par un échec, difficilement décelable car ces votes locaux n'avaient pas, politiquement, grande signification. Mais lui, qui avait couru tout le pays, avait enregistré l'électricité de la foule, il savait qu'il reculait et que, de plus en plus, il reculerait.

Car la paix reculait et il était désormais totalement solidaire d'elle.

Quand elle s'écroulerait, lui et le Rexisme s'écrouleraient.

CHAPITRE XXII

LE 10 MAI 1940

POUR ne pas s'écrouler, il eût dû jouer le jeu « belliciste » des foules. Mais ce subterfuge lui eût paru monstrueux, indigne, et il préférait périr politiquement que s'y prêter.

Nombre d'amis lui conseillaient de se laisser aller avec la vague, de hurler avec les loups, de passer à l'anti-hitlérisme, puisque l'intérêt électoral réclamait de passer à l'anti-hitlérisme.

Il n'était ni hitlérien ni anti-hitlérien. Mais en 1939, ne pas être anti-hitlérien, c'était être hitlérien ! On ne tolérait plus l'objectivité. On n'admettait plus que le fanatisme.

Degrelle n'accepta point de devenir un vulgaire démarcheur électoral, de sombrer dans ces haines aveugles, criminelles, qui conduisaient à la guerre tout droit.

Il fallait que des hommes eussent, envers et contre tout, le courage de se dresser contre la guerre « la guerre non nécessaire », comme Churchill lui-même l'appellerait... quand elle serait finie !

Entre la popularité et son devoir de patriote, et d'homme tout court, Degrelle ne prétendit pas hésiter un moment. Tant pis si les foules le quittaient ! Tant pis si des collaborateurs

intimes le trahissaient ! Lui ne cèderait pas, ne trahirait pas son devoir national, ni la cause de la paix, liée, à ses yeux, à celle de sa patrie.

« — *Que de fois,* écrivit-il, *au moment où nous commencions une campagne nécessaire, mais qui allait à l'encontre des préjugés et des passions du public, que de fois n'avons-nous pas entendu des amis dévoués nous dire :* « Attendez, laissez d'abord les autres déblayer le chemin, ne recevez pas tous les coups en avançant seul. » *Chaque fois, nous nous sommes posé la question :* « Si nous ne marchons pas, est-ce que d'autres avanceront » ?

« *Chaque fois, nous avons vu que personne ne bougerait, et nous nous sommes avancés, cible facile sur la grand-route solitaire.*

« *Celui qui dit le premier la vérité qu'on n'aime pas, reçoit toujours un accueil rude.*

« *Il serait, évidemment, beaucoup plus simple de suivre le courant avec les autres. La foule est comme l'eau. Elle n'aime pas les barrages. Et elle se heurte de toute sa masse descendant à l'obstacle qui tente de barrer le flot.*

« *Elle n'aime pas qu'on change son cours normal. La descente, c'est le système facile. C'est donc celui que prend tout le monde.*

« *Nous avons préféré, à la popularité sans lendemain, l'originalité dangereuse de la vérité.* »

*
* *

Ses ennemis, les politiciens des vieux partis, sentant que Degrelle défendait des positions impossibles, voulurent, eux, précipiter le dénouement, recourir à des élections générales, au pire moment pour lui, au meilleur moment pour eux, au printemps de 1939.

Catastrophe finale : juste au moment où le peuple belge était appelé, dans une telle atmosphère de passion, à un nouveau vote, Hitler, comme si vraiment il eût désiré achever Degrelle, liquidait la Tchécoslovaquie, pénétrait à Prague (six mois après le boiteux arrangement de Munich) !

Toutes les fureurs anti-hitlériennes eurent beau jeu de se ruer sur Rex. Plus rien ne comptait : programme, idéal, intentions ! Rex-Hitler ! C'était comme si Degrelle avait lui-même envahi la capitale de la Bohême ! Les électeurs, épouvantés par le tapage, battirent en retraite. Seul, le carré des

Deux mille cinq cents volontaires belges
de la « Légion Wallonie »
qui avaient suivi Léon Degrelle au front de l'Est moururent,
dans les immensités russes,
« Pour l'Europe et pour leur Patrie »
comme l'écrivit leur chef.

A chacun de ses congés de blessé, Degrelle tint à rassembler au Palais des Sports, à Bruxelles, des dizaines de milliers de fidèles pour leur rappeler le sens patriotique et européen de leur combat.
De même, il harangua dix mille Français au Palais de Chaillot, à Paris, en 1944.

fidèles — 102.000 électeurs masculins, tout de même ! — fit bloc autour du Rexisme. Les partis « démocratiques », renfloués par l'anti-hitlérisme et par le bellicisme, gagnaient la partie, partie que la paix perdait, mais partie à la suite de laquelle, eux, les vaincus de 1936, se redressaient !

« *Il fallait*, constata Degrelle, *un renouveau puissant. Les foules n'en ont pas eu la moindre conscience. Elles n'ont ni vu que tout sombrait, ni compris que nous jouerons, avant cinq ans, l'existence même de la Belgique.* »

Quel espoir restait-il encore ?

« *L'avenir ? Nous comprendra-t-on jamais ?* demandait Léon Degrelle.

« *Nous ne voulons pas le savoir. Nous ne pensons même pas à la joie pourtant si naturelle de sentir que les appels n'ont pas sonné en vain. Nous fermons nos cœurs à ces désirs et surtout aux regrets que pourrait éveiller le grand silence des âmes glacées.*

« *Que nos âmes, elles, rayonnent, pour le plaisir unique de porter le feu et la lumière ! Ni lamentations, ni joies trop sommaires ! Le bonheur est bien plus haut.*

« *Mieux vaut retomber, chaque soir, déchiré, au fond des ombres que d'avoir, un matin, abdiqué.* »

*
* *

Chose étonnante d'ailleurs : le public, sensible toujours à l'éloquence grandiose de Degrelle, lui fit, à lui personnellement, un succès tout à fait exceptionnel. Car il avait voulu se présenter à la pointe du combat. Le public l'élut député de Bruxelles avec un nombre de votes de préférence tel qu'il passa par-dessus toutes les listes et qu'au jour où la guerre éclate, il était « le député numéro un » du Parlement belge, élu par le plus grand nombre de votes de préférence émis alors dans son pays.

*
* *

Mais la guerre était là, grondait, haletait au-dessus de l'Europe, pouvant s'abattre n'importe quand sur elle.

Degrelle, le 30 avril 1939, l'annonça avec réalisme.

« *L'Europe va inéluctablement à la guerre, à la guerre générale et à la guerre totale.*

« *On ne fera plus qu'aggraver la tension jusqu'au jour*

où tout sautera dans un fracas fantastique.

« *Quand ? Ce sera une question de circonstances. Quand l'occasion sera là, tout volera en pièces.*

« *Il faut regarder, la tête froide, cette immense empoignade se préparer.*

« *Après chaque alerte, on se reprend à espérer, et on se recouche. Inutile !*

« *Un jour, l'alerte ira jusqu'au bout. Et ce sera l'explosion, mille fois plus formidable qu'en* 1914.

« *Il ne faut pas s'affoler, certes.Mais il faut se faire à l'idée que la guerre est désormais certaine. Ce n'est plus qu'une question d'années et d'occasions.*

« *Ceux qui parlent autrement sont des rêveurs ou des aveugles.*

« *Des pays comme nous n'ont plus qu'à ajuster leur bouée de sauvetage.* »

La catastrophe arriva en Belgique en deux étapes.

*
* *

D'abord ce fut, le 1er septembre 1939, l'entrée des troupes du Troisième Reich en Pologne, puis, deux jours plus tard, la déclaration de guerre à l'Allemagne, par la France et par l'Angleterre, les « Alliés ».

Néanmoins, la rupture du pacte militaire franco-belge et la politique de neutralité, si farouchement défendues par Degrelle, avaient produit leurs effets : la Belgique n'avait pas été automatiquement englobée dans la guerre. Il restait encore des chances de la sauver et, qui sait, même, grâce à cette zone neutre tendue entre les belligérants, de rétablir, peut-être, un jour, la paix, avant qu'en Occident l'irréparable ne s'accomplît.

Degrelle monta, pour le rappeler, à la tribune du Parlement belge. Avec une sincérité et avec une éloquence qui impressionnèrent, il supplia ses concitoyens de penser, malgré tout, à cette ultime possibilité de réconciliation, de ne faire plus qu'un seul bloc autour de la patrie.

Voilà tel qu'il parut, dans l'officiel *Compte-Rendu Analytique*, le texte de ce dernier discours parlementaire de Léon Degrelle :

« Mesdames, Messieurs,

« Je m'en voudrais d'apporter la moindre âpreté ou la moindre passion dans ce débat, à un moment où, déjà, en Europe, tant de femmes souffrent et tant d'hommes meurent.

« Si j'ai demandé la parole, c'est pour dire au Gouvernement qu'en ces heures tragiques où toute notre civilisation, toutes les forces morales et matérielles de la Belgique sont en jeu, nous nous en voudrions de ne pas être à ses côtés, très simplement, mais de toute notre âme.

« Nous sentons, comme tous le sentent, que ce n'est pas seulement des centaines de milliers de vies, qui chez nous, sont menacées, mais c'est aussi un trésor séculaire de foi, d'intelligence, de beauté et de grandeur d'âme.

« Nous sentons que vous aurez, pendant les mois qui vont venir, la lourde charge de défendre les intérêts du pays et de tout tenter pour lui éviter des malheurs.

« Nous sentons qu'au-delà de ce rôle ingrat et très dur, vous aurez peut-être, si la Providence nous accompagne, à remplir un rôle encore plus grand. Il arrivera un jour où l'Europe, exsangue, tentera de retrouver la paix qu'elle a perdue. Il arrivera un jour, où, au-delà des grands cimetières militaires, et en regardant les mères qui pleurent, il faudra un pays où la réconciliation puisse se faire...

« Le roi avait rêvé, avant la tuerie, à cette réconciliation. Peut-être cette heure viendra-t-elle un jour. Il faudra que vous soyez tous prêts pour y faire face et pour sauver ce qui pourra être sauvé.

« C'est dans cette pensée que nous serons derrière vous, car, à cette heure, le Gouvernement représente la Belgique, le Roi et toutes les volontés de la patrie ! »

Attention généreuse...

Mais que faire contre les passions coalisées dans l'Europe entière et qui roulaient en tornades furieuses à travers le public belge lui-même ?...

*
* *

Degrelle se trouvait de plus en plus seul. Beaucoup de ses collaborateurs et de ses rédacteurs du *Pays Réel* avaient été mobilisés. Lui-même avait écrit au ministre de la Guerre pour demander à pouvoir partir comme volontaire parmi les sol-

dats appelés sous les drapeaux. Mais il était député et sa demande n'avait pas été acceptée.

Pour faire contre-poids aux vagues folles de haine qui abaissaient et salissaient les foules, il imagina d'aller évoquer devant elles les souvenirs de l'Histoire de Belgique qui pouvaient les élever, les ennoblir. On le vit consacrer de grandes conférences historiques aux premiers rois des Belges, puis aller, de ville en ville, ressusciter devant un public étonné d'abord, vite enthousiasmé par son érudition, l'histoire de chacune de ces vieilles, de ces admirables cités de Wallonie et de Flandre, riches de hauts faits glorieux, de labeur, d'art.

« A tous les grands moments de notre histoire, s'écriait-il, on vit nos voiliers dresser leurs pavillons dans le feu des eaux les plus lointaines. Des Borains avaient créé New York, des Flamands avaient découvert les Açores; des Belges portèrent la Foi, de Mexico, avec Pierre de Gand, jusqu'aux Indes, à l'appel de François-Xavier. Toute notre Histoire fut un grand élan vers les terres nouvelles : croisades, missions, comptoirs, sur toutes les rives de l'univers.

« Demain ne peut pas être indigne de tant de noblesse et de tant de beauté, de tant de ténacité et de tant de grandeur. »

Mais, les foules, avec leurs haines aveugles, sauvages, l'avaient déçu.

« *Le pays court à sa perte. Il court à pas précipités,* écrivait-il navré.

« *L'Europe fait monter, autour de nous, une guerre qui nous enlace comme un incendie.*

« *Elle paye les folies, le désordre, la bêtise, l'instabilité des régimes insensés qui ont, en vingt ans, saccagé la victoire la plus sanglante de l'Histoire.*

« *Nous sommes rongés à l'intérieur. Les âmes sont basses, embourbées, ne réagissent même plus. Et le feu de la guerre lèche partout nos murailles.* »

Il s'acharnait à en répéter aux Belges — et aux belligérants par-dessus eux — l'importance qu'il y avait à chercher encore un arrangement de bonne foi :

« *Qu'arrangerait-on après la guerre, qu'on n'eût pu arranger pacifiquement avant la guerre ?*

« *Croit-on qu'on trouvera plus facilement des solutions quand on sera à bout de haine et de sang ?*

« *On ne fait rien de bon quand on ne dépouille pas une*

œuvre de paix de l'esprit du belligérant. Versailles nous l'a durement appris. Nous portons encore le poids de ces haines mal éteintes qui ont rongé les Traités comme un feu secret.

« *La guerre, en prolongeant ses horreurs, ne fera que rendre la paix plus passionnée et, partant, plus fragile.*

« *La seule chance qui reste de stabiliser l'Europe, réside dans une paix rapide.*

« *Que ce soit dans dix ans ou dans dix mois, il faudra reprendre tous les problèmes, comme on eût dû les examiner, à tête reposée, dans la paix, il y a dix mois.*

« *Les hostilités ne pourront qu'empoisonner les problèmes qu'on devra cependant résoudre un jour. Car la guerre n'est pas une fin en soi. Ce qui compte c'est ce qu'on fera après.* » (25 *novembre* 1939)

Désespéré de l'incompréhension et des haines des foules, il se réfugiait dans la solitude de sa longue maison blanche, dans la forêt de Soignes, où il pouvait encore rêver, méditer.

« *La fourmilière humaine m'est intolérable,* écrira-t-il à cette époque. *Cet immense et bruyant caravansérail de la sottise me donne la nausée; seule la solitude peut encore permettre de respirer et de penser* »

De là, il lançait ses appels les plus pathétiques :

« *C'est parce que les âmes sont vides que les hommes se battent. C'est parce qu'ils ne croient plus qu'aux biens terrestres qu'ils se les disputent avec cette sauvage âpreté. Tant que les âmes n'auront pas été guéries, la cupidité, la haine qu'elles engendrent se déchaîneront de plus en plus. Ou la révolution des âmes, ou l'abjection de plus en plus sanglante de l'univers...* »

*
* *

A la dernière Noël, il évoqua, avec émoi, l'Enfant-Dieu de la crêche :

« *Triste Noël,* constatera-t-il. *Dans une nature où tout est pureté, légèreté des éléments, paix immense des étendues uniformes, les hommes ne sont plus que souillure, lourdeur, angoisse des âmes qui ont laissé sécher sur elles le baiser de Dieu.*

« *Un tout petit enfant est né dans un réduit ouvert aux neiges tendres; les quelques lumières qui brillent dans le ciel, velouté par les ailes angéliques, nous disaient la seule foi qui puisse apaiser le destin.*

« *Nous n'avons pas compris que la terre et les joies étaient aussi passagères que cette neige prête à mourir.*

« *Nous n'avons pas compris que ces lumières indiquaient les relais de la route unique ouverte au bonheur des hommes.*

« *Nous courons éperdus, le front en sang d'avoir cogné tous les obstacles sur des chemins de haine, criant nos passions, frappant tout pour être seuls à saisir ce qui, pourtant, ne viendra jamais.*

« *Nous continuerons à nous entre-dévorer tant que nous n'aurons pas compris que cette poignée d'étoiles jetées dans le ciel, une nuit de décembre, nous indique le chemin léger et pur, muet et clair, où les âmes peuvent soulever et reconcilier les hommes, loin des haines et des ombres dans lesquelles le monde, à bout de nerfs, hurle sa révolte, refoulement impuissant et orgueilleux de son trouble et de sa douleur...* »

Phrases pathétiques ! Mais qui le comprenait encore ?

*
* *

Il mena son dernier combat pour la paix avec une énergie amère. Il n'avait plus d'argent. Il devait courir, chaque soir, de maison de Rexistes en maison de Rexistes, pour obtenir les quelques milliers de francs qui permettraient, à l'aube, au *Pays Réel* de sortir. Il écrivait, chaque nuit, une trentaine de pages, de sa grande écriture ardente, avant d'enfiler une salopette pour donner le coup de main final aux ouvriers de la misérable petite imprimerie où, à bout de ressources, il avait trouvé refuge.

Il a décrit lui-même cette agonie avec des accents d'une grandeur antique :

« *Je me sentais haï au dehors pour avoir dit les mots qu'il fallait dire. J'en souffrais moins que si j'eusse menti comme avaient fait les autres. Je préférais l'aveugle persécution extérieure à la souffrance intérieure d'un suicide moral et spirituel.*

« *Qu'est-ce qui m'avait poussé à l'action publique ? L'amour de mon pays. S'il fallait le desservir, le tromper, égarer mes compatriotes pour « arriver », comme certains disent, je préférais, ayant dit tout de go ce que les timorés taisaient, devoir replier mon carquois et regarder, dans le blanc des yeux, les fourbes et le troupeau des amateurs de drogues...*

« *J'avais espéré longtemps que la Belgique échapperait à la guerre. Il n'était plus possible de nier que, d'un bout à*

l'autre de l'Occident, l'égarement des esprits était devenu tel qu'un retour à la sagesse des nations paraissait de plus en plus improbable. »

« *Le printemps avait gagné sa bataille de verdure et de fleurs. Les fruits naissaient déjà dans les buissons de groseilliers et aux houpettes des cerisiers effeuillés par le vent plein de parfums agiles.*

« *La maison, près du vieil acacia, chauffait ses crépis blancs couronnés d'oiseaux.*

« *Et par la grande baie de mon bureau, bleue de la rencontre du ciel, je regardais avec amour mes petites filles qui couraient dans l'herbe montante et mon tout petit garçon qui commençait à passer la tête au-dessus de son berceau, comme s'il eût été au bord d'un nid.* »

« *Tant pis si les coups sont durs et les haines violentes,* écrivait-il.

« *Nous préférons le devoir ingrat — même si nous devons tout y perdre — à la popularité des lâches.* »

Sarcastique, il décrivait ainsi son crime :

« *Notre crime est d'éclairer le Pays sur cette guerre horrible où on voudrait nous entraîner; notre crime, c'est d'en écarter le public belge; notre crime, c'est de décourager tous les plans de ceux qui, à l'étranger, voudraient trouver ici un champ de bataille gratuit et de la chair à canon en quantité suffisante.*

« *Nous sommes l'obstacle.* »

Et quelques jours plus tard :

« *Quand il s'agit de taper sur l'Allemagne alors vous pouvez prendre la colonne du Congrès à pleins bras et la casser sur le nez d'Hitler. C'est magnifique.*

« *Mais quand il s'agit de s'étonner de certaines déclarations, extrêmement dangereuses pour les neutres, claironnées à Londres, il faut prendre une balance de précision pour peser chacun de ses mots.*

« *Et encore on vous regarde de travers, rien qu'à voir que vous mettez sur un plateau quelques milligrammes d'étonnement ou de reproches.*

« *Nous le savons très bien : s'étonner comme nous le faisons, est un sacrilège.*

« *Il faudrait approuver et acclamer.*

« *Or, nous n'approuvons pas et nous n'acclamons pas.* »

*
**

Il balayait les tentations :

« *Certains, effrayés par le tapage des bellicistes, eussent voulu nous y voir participer. C'eût été honteux. C'était céder au chantage, aux pressions, à la bêtise.*

« *Y cède qui veut. Ici on n'y cèdera pas, même si tout devait sauter en l'air,* »

La vérité avant tout :

« *Nous avons trouvé que le bourrage de crâne était misérable.*

« *Et nous n'avons pas marché.*

« *Par souci de la vérité, primo.*

« *Et, en même temps, par pitié pour la foule.* »

Sans concéder quoi que ce fût à personne, Degrelle répétait, avec une bonne humeur presque macabre :

« *Être neutre, vraiment neutre, c'est être sûr de collectionner le maximum de coups puisque, quel que soit l'évènement vous ne l'amplifiez ou vous ne le minimisez jamais assez au gré des foules passionnées qui veulent des combats et des résultats, non pas tels qu'ils sont, mais tels qu'ils leur plaisent.*

« *On nous dira qu'il est stupide de s'attirer des ennuis, des récriminations, des insultes et des défections en disant sincèrement des faits réels qui déplaisent.*

« *C'est possible. Mais nous trouvons, quant à nous, humiliant au dernier degré de déposer, dans l'esprit du public, ces chapelets de bobards démagogiques qui rendent populaire celui qui les sème mais qui abaissent moralement celui qui abaisse ainsi ses lecteurs.*

« *Au lieu de mouiller ces mines, nous commettons la folie de les draguer, pour ne pas laisser notre pays courir le risque de sauter un jour sur elles.* »

*
* *

Degrelle savait qu'il se sacrifiiait, mais il le faisait délibérément.

Il se retrouvait parfois, secrètement, à la tombée de la nuit, au château de Laeken avec Léopold III qui, partisan, depuis le début de la neutralité dont Degrelle s'était fait le héraut, l'encourageait à mener le combat, combat à peu près

perdu. Mais, même s'il ne restait qu'une chance sur mille, Degrelle était décidé à sacrifier sa vie politique pour sauver cette ultime chance d'arrêter le sang à temps. les larmes à temps, le suicide de l'Europe à temps.

*
* *

« *Et, à dire le vrai*, m'a répété vingt fois Degrelle, *certaines chances réelles survécurent à travers tout pendant ces mois d'angoisse.*

« *On l'a su, depuis lors, le gouvernement belliciste de M. Reynaud, fort mal en point à la fin de l'hiver* 1939-1940, *ne l'avait emporté, devant le Parlement français, que d'une voix de majorité. Et encore, était-ce une voix douteuse à en croire le Président Herriot.*

« *Il s'en fallut d'un cheveu qu'un Gouvernement Laval fit surface, au printemps de* 1940. *Il eût recherché aussitôt, de toute évidence un moyen de mettre fin à la fausse guerre franco-allemande qui, heureusement, piétinait toujours dans les boues des lignes Maginot et Siegfried.*

« *En Angleterre, Churchill n'avait pas encore braqué son cigare face à l'hitlérisme, et Chamberlain, malgré sa crise de mauvaise humeur de septembre* 1939, *eût sans doute accepté de remettre, sans trop de grincements de dents, son parapluie au magasin d'armes s'il avait vu que les amis français — que le zèle n'avait pas dévorés jusqu'alors — penchaient fortement vers la réconciliation.*

« *Hitler n'avait jamais désiré le conflit à l'Ouest, complètement hors de ses plans. Il eût été satisfait de ramener dans ses dépôts ses « stukas » et ses « panzers » et de les réserver pour le conflit germano-soviétique, objet de ses vœux.* »

*
* *

« *Tout s'était limité, jusque là, à la guerre-éclair de Pologne dont les dirigeants « va-t-en guerre » avaient disparu assez lamentablement. Leurs successeurs se montreraient plus conciliants. Après avoir reçu une Pologne rétrécie, ils eussent pu arriver,* affirmait Degrelle, *à une collaboration fructueuse et recevoir du Reich d'amples dédommagements territoriaux, à l'Est et au Sud-Est, à la fin du duel Hitler-Staline, exacte-*

ment comme ils en reçurent des Soviets en 1945. Ni eux, ni les Allemands, ni l'Occident, n'eussent — grands dieux ! — perdu au change !

« *Laval, habile, charmeur à sa manière, aidé par son ami Mussolini que les succès fracassants d'Hitler énervaient, eût pu déployer avec succès — même in extrémis — ses grands talents de négociateur. En Allemagne, le Haut-Etat-Major, redoutant une campagne en France, eût soutenu moralement les pacificateurs, près d'un Hitler qui, au fond, ne désirait que se laisser convaincre; ses regards, je le répète, ses inquiétudes, ses appétits étant orientés vers l'Est, et non vers l'Ouest.* »

*
* *

« *La Belgique, entrant en guerre prématurément, pour le plaisir de faire de la casse, eût poussé irrémédiablement le conflit à ses conclusions guerrières les plus radicales,* concluait Degrelle.

« *Au contraire, une Belgique neutre, séparant bien faiblement, bien sûr, mais séparant tout de même encore les belligérants, permettait à la dernière chance — qui sait ? — de surgir, miracle peut-être, miracle qui restait concevable.* »

C'est pour maintenir cette ultime chance-là que Degrelle s'acharna dans sa lutte jusqu'au printemps de 1940, poussé par un idéal qu'il serait peu élégant de nier, désespérant souvent, puis reprenant espoir, arrivant, pour finir, à ne plus apercevoir, sous lui, sous son pays et sous l'Europe, que les flammes d'un gouffre grondant.

*
* *

Car la « dernière chance sur mille » achevait de s'effriter. L'invitation à une conférence de paix, proposée par la Reine de Hollande et par le Roi Léopold III, avait été écartée. Les tentatives italiennes, puis nord-américaines, coulèrent à pic. Les projets de Laval s'évanouirent en fumée.

Tout s'effilochait. L'énorme rouleau de mort approchait. Hitler développait définitivement ses plans d'invasion. Gamelin était décidé fermement, lui aussi, à passer par-dessus la neutralité belge. L'ambassade d'Angleterre à Bruxelles possédait, dans son coffre-fort, le texte de l'ultimatum qui serait

remis à Léopold III lorsqu'on pousserait les troupes britanniques vers le territoire belge. La fin arrivait.

*
**

Nul ne pouvait plus rien.

Avec le sens grandiose de la poésie qui l'habita toujours — à certains moments même, on se demande comment un style poétique à ce point pouvait accrocher le public belge, dans des circonstances si dramatiques — Degrelle admit sans détours l'imminence de la chute d'un monde :

« *Ce printemps sera saccagé*, écrivit-il, pour finir, dans son journal. *Il n'est de feuille que nous ne verrons naître, il n'est de fleur dont nous ne respirerons le premier parfum, il n'est de rossignol dont nous n'entendrons le cantique dans les chauds crépuscules, sans mêler des couleurs, des odeurs et des chants de mort à leurs charmes...*

« *Le ciel, et les grands bois qui vont verdir; et les massifs de fleurs, et les muguets avec leurs clochettes de virginité; et le bleuet et le coquelicot dans les grands blés jaunis et raides; et la violette humide; et les jonquilles au bas des prés; et les roses, délicates et douces comme de célestes visages; et, le soir, la poignante odeur des glycines; et le chant fou des oiseaux dans les matins mouillés, tout gardera des saveurs d'amertume, car la mort passera, triste rosée nocturne, sur les ferveurs de printemps et d'été...* »

*
**

Le 10 mai 1940, à cinq heures du matin, Hitler fonça brusquement.

Degrelle avait tout fait pour sauver la paix qui se brisait à cette seconde-là. Il n'avait voulu que sauver la paix. Il n'avait pensé qu'à elle, à son peuple, et aux autres peuples. Navré, il descendit à son jardin, lisant dans son missel pour les premiers soldats qui tombaient, les déchirants versets de l'Office des Morts.

Il ne craignait rien. Qu'eût-il craint ? Il n'avait fait que ce qu'il croyait être son devoir, son devoir d'homme, son devoir de chrétien, son devoir de patriote.

Brusquement, des policiers apparurent.

Député, il était couvert par l'immunité parlementaire, ne pouvait être arrêté qu'après un vote régulier des Chambres.

Mais il ne s'agissait plus de loi, mais simplement de haine.

Un quart d'heure plus tard, la porte d'un cachot se refermerait sur Léon Degrelle qui, attendant vainement qu'on lui présentât un mandat d'arrêt quelconque, allait maintenant souffrir, dans dix-neuf prisons, au long de deux mille six cents kilomètres de calvaire, un martyre indicible.

CHAPITRE XXIII

Des cachots a la collaboration

Enfermer Degrelle en prison, le premier jour des hostilités, c'était délibérément tenter de le déshonorer. Pour le public belge, pour l'opinion mondiale, si, le 10 mai 1940, on jetait dans un cachot le chef de Rex, c'est qu'on le considérait comme un ennemi de son pays, ou, même, qu'on l'avait convaincu de trahison !

Or, il ne s'agissait de rien d'autre que d'une manœuvre de la plus basse politique. L'incarcération de Léon Degrelle, celle de milliers de Rexistes, comme lui arrêtés le même matin, ne reposaient absolument sur rien. Elles furent ordonnées — elles avaient été préparées des mois à l'avance — par les hauts personnages de la Franc-Maçonnerie belge, le ministre de la Justice Janson en tête, oncle du chef socialiste Spaak. Les Loges se servaient de l'occasion de la guerre pour essayer de liquider personnellement Degrelle. Aucune justification quelconque de cette mesure infamante (mesure anticonstitutionnelle, au surplus) ne fut jamais apportée, ni au moment où on y recourut, ni après.

Au contraire, le ministre belge Janson fit, avec une platitude peu ordinaire, amende honorable en juillet 1940, après l'armistice français. Il accourut à l'Hôtel Albert-Ier, à Vichy,

où était descendu l'ancien chef du groupe parlementaire de Rex, M. Pierre Daye, et lui demanda de bien vouloir le réconcilier avec Léon Degrelle.

Il le relança par écrit, le lendemain, au nom du Gouvernement belge tout entier :

« *Nous espérons qu'après les explications détaillées que je vous ai données, vous parviendrez à dissiper les préventions et à préparer une réconciliation* (avec Léon Degrelle) *dans une atmosphère de concorde nationale.* »

Par la suite, jamais personne ne put, en Belgique ou à l'étranger, apporter un argument quelconque qui justifiât cette incarcération de 1940. J'ai interrogé vainement vingt Belges importants à ce sujet. La publication des archives du Troisième Reich a établi, au contraire, de la façon la plus péremptoire, la correction du patriotisme de Léon Degrelle avant l'invasion. Il n'avait alors de contact d'aucun ordre avec aucun Allemand, le fait est historiquement établi. Tout son combat politique avait consisté à essayer d'épargner à sa patrie et à l'Europe les horreurs d'une guerre. C'est tout. Le régime « démocratique » s'abattit sur lui pour se venger de ses succès populaires. Il voulut le liquider politiquement. Honnêtement, on doit aujourd'hui l'admettre : vingt ans après, on attend encore une explication quelconque des ennemis de Degrelle, justifiant cet acte.

*
* *

Degrelle — je résume les faits tels que lui-même me les a narrés et tels qu'il les a décrits, au long des trois cents pages, dans son livre palpitant « La Guerre en Prison » — fut amené d'abord au Palais de Justice de Bruxelles et introduit dans un bureau. Naïf impénitent, il était convaincu qu'il s'agissait de lui demander un renseignement ou l'autre, sans plus. Personne ne se présenta. Il attendit. Deux heures après, de vagues subalternes s'approchèrent, l'enfermèrent brusquement dans un cachot. Il protesta, demanda qu'on lui montrât un mandat d'arrêt. Ce fut en vain. L'après-midi, toujours sans commentaires d'aucun ordre, on le conduisit à la prison de Saint-Gilles.

Là, le lendemain, il fut mis au secret. Impossible de prévenir qui que ce fût. Interdiction de faire appel à un avocat. Il passa ainsi trois jours dans l'isolement le plus absolu. Le lundi 13 mai, on amena de la troupe, on ligota le prisonnier

au moyen de grosses cordes, on le hissa sur un camion et on lui fit traverser, ainsi ficelé, la moitié de la Belgique. On le déchargea du camion dans le préau de la prison de Bruges. Là on le remit une deuxième fois au secret total. Des soldats montaient la garde jour et nuit devant la porte de son cachot.

Le 16 mai, on le réveilla à quatre heures du matin. On l'enchaîna. On le poussa entre des gendarmes, mêlé à d'autres détenus, dans un autocar. Et on commit l'infâmie suprême : député belge, incarcéré de la façon la plus anti-constitutionnelle, ce prisonnier, qui attendait vainement depuis six jours qu'on lui signifiât une inculpation quelconque, qu'on lui montrât deux lignes d'un mandat d'arrêt, fut conduit à la frontière où on le livra à la police d'un pays étranger !

La police française, excitée contre Degrelle par le *Front Populaire* depuis 1936, l'avait-elle réclamé ? Ou le ministre franc-maçon de la Justice comptait-il laisser à d'autres le soin de le liquider ? Cette solution « à la Lumumba » paraît la plus probable. Le Premier Ministre belge Pierlot et le Ministre Janson, furent, je pense, des Kasavubu d'avant la lettre. En tout cas, le 16 mai 1940, Degrelle, citoyen belge et député belge, fut livré, dans la cour de la caserne de Dunkerque, à une troupe hurlante de policiers et de militants français, juridiquement irresponsables du premier jusqu'au dernier.

En même temps que Degrelle, tout un lot de Belges avait été amené, détenus dont aucun n'était inculpé de quoi que ce soit, parmi lesquels se trouvaient des femmes et un jeune prêtre. Ils allaient tous être assassinés quelques jours plus tard, à vingt et un ! hélas, avec une cruauté et un sadisme horribles.

*
* *

Qu'on nous pardonne de parler un instant de ce crime de guerre.

Car en voilà un, bien clair, indiscutable : vingt et un compagnons de misère de Léon Degrelle, compagnons enfournés dans un camion absolument par hasard, furent massacrés le 21 mai 1940 à coups de fusil et à coups de baïonnette sur la grand-place de la ville française d'Abbeville. Déjà, auparavant, ils avaient été affreusement maltraités à la prison de Béthune, mis complètement nus, hommes, femmes et

prêtre, battus abominablement : le prêtre avait été frappé avec une telle sauvagerie qu'on lui avait fait sauter l'œil gauche de l'orbite. Le pauvre le retint encore, avec sa main, contre sa joue, durant les trois jours de souffrances qui précédèrent son assassinat.

De quoi ces prisonniers étaient-ils inculpés ? D'absolument rien. Il n'y avait de mandat régulier d'arrêt contre aucun des compagnons d'autocar de Degrelle. Ils avaient été arrêtés comme vagues Rexistes ou Nationalistes-Flamands, par paquets, comme beaucoup d'autres Belges. On les avait poussés en vrac, au passage, à Bruges, dans le véhicule du chef de Rex. On les avait jetés à des policiers français, comme lui, avec lui.

La nuit du 20 au 21 mai 1940, on les entassa dans un réduit sous le kiosque à musique de la place d'Abbeville. Et, au matin, on perpétra le crime. Les malheureux furent extraits quatre par quatre et tués comme des bêtes. Une grand-mère se trouvait dans le tas : elle fut assassinée, d'une trentaine de coups de baïonnette, ainsi que sa fille et sa petite-fille. Vingt et un cadavres, en quelques minutes, jonchèrent le sol.

Explication ? Aucune ! Jugement ? Aucun !

Pas un des militaires français qui les tuèrent ne savait d'eux quoi que ce soit. Il n'y eut ni jugement, ni interrogatoire, ni la moindre vérification d'une inculpation quelconque. Ni même de leur identité. On les massacra ainsi sans rien savoir, sans se préoccuper de l'âge ou du sexe : le malheureux petit prêtre, qui retenait toujours contre sa joue, depuis la prison de Béthune, son œil éclaté, fut assassiné comme les autres, avec les autres.

Le crime de guerre intégral, celui-là !

*
* *

Degrelle, quand il parlait de cette épouvantable tuerie, ne cherchait pas à forcer la note.

« — *N'allez pas imaginer*, me disait-il, *que je veuille généraliser et peindre les Français sous les couleurs d'abominables tortionnaires. Ce fut là un cas isolé qu'il faut replacer dans l'atmosphère de ces premiers jours de l'offensive allemande.*

« *Presque sûrement, ceux qui tuèrent ces innocents*

Parmi ses soldats, pendant quatre ans, Degrelle fut, avant tout, un camarade parmi des camarades.

En février 1944, la brigade blindée de Degrelle parvint, après trois semaines de terribles combats, à rompre l'encerclement soviétique de Tcherkassy, près du Dnieper. Le 2 avril 1944, une foule, évaluée à cent mille personnes, reçut triomphalement, à leur arrivée dans Bruxelles, Degrelle et ses soldats, alors victorieux.

étaient, dans leur foyer, dans la vie courante, de bons fils, de bons maris, de bons camarades. Les guerres, c'est comme un alcool atroce qui monte à la tête de milliers d'êtres humains, les rend, à certains moments, furieusement ivres, ivres de vengeance, de sang, de méchanceté. Ils voient souffrir. Ou ils ont, eux-mêmes, souffert. Au surplus, on a déversé sur eux des mensonges par vagues gigantesques. Qu'on se souvienne du cauchemar éperdu des « espions » de 1940 ! Tous avaient vu des curés-espions, des religieuses-espionnes ! Chaque brave nonne cachait un général allemand sanguinaire sous ses grosses jupes ! J'entends encore les gens — et encore une fois, c'étaient sûrement de fort braves gens, mais au bout de leurs nerfs — qui hurlaient à notre passage, la bouche tordue de fureur, les yeux révulsés : « Parachutistes ! parachutistes ! », prêts à nous réduire en bouillie ! Les mêmes gens, un mois plus tôt, eussent été pour nous — la chose ne fait pas de doute — les voisins les plus charmants à un dîner de noces ou de Première Communion !

« C'est la guerre et son délire qui dénaturent l'être humain, lui tordent le cœur, lui font tordre le cou aux autres.

« Les hommes sont des instruments très fragiles. Dans tous les pays. Et dans tous les temps. Ce qu'il ne faut pas, c'est les faire trop trembler, trop souffrir, trop leur mentir, pour les déchaîner ensuite contre des hommes qui, en fait, sont leurs pareils et leurs frères.

« De toute façon, si, après, on veut châtier les crimes de cet ordre-là, pour que les autres hommes essayent de se retenir par la suite, il faut alors les châtier tous, avec une justice exacte : les crimes des vaincus et les crimes des vainqueurs, car, sur le plan moral, ils se valent. Et les juger dans le même esprit, sans oublier jamais que beaucoup de gens qui tuèrent lâchement étaient souvent des pauvres diables, ayant perdu la tête, soulevés, malgré eux, par les tourbillons de guerres physiques et psychologiques, toujours plus insensées, qui rendent fous les plus pacifiques, et sadiques les plus équilibrés.

« J'ai narré ces faits réels et affreux, simplement pour aider à faire entrer dans le cœur de tous l'horreur des tueries entre peuples et l'horreur de la haine tout court, parce que l'élan normal de l'homme, c'est la gentillesse, c'est la fraternité. »

*
* *

Mais Degrelle lui-même, comment ne périt-il pas au cours de ce massacre ?

On crut longtemps qu'il était parmi les morts. Quand les cadavres furent retrouvés par les troupes du général allemand Rommel, il étaient, pour la plupart, méconnaissables, tellement les malheureux avaient été roués de coups avant de périr. D'autre part, la liste des occupants du véhicule contenait, en tête, le nom de Léon Degrelle. On crut qu'il se trouvait parmi ce monceau de cadavres noircis et pourris au soleil. On crut même reconnaître son cadavre et on en publia la photo. La presse du monde entier annonça donc sa mort. A Bruxelles, sa famille fit célébrer des messes pour le repos de son âme. Il y eut même une commémoration funèbre retransmise par la radio.

Ce n'est que trois mois plus tard que Degrelle réapparut, vêtu, en tout et pour tout, d'un pantalon en loques, maigri de quinze kilos, le corps complètement meurtri, la mâchoire démantibulée, livide dans une barbe noire de jais.

D'où ressortait-il ?

*
* *

Il n'avait échappé à la mort, en mai 1940, que parce qu'on avait voulu le tuer trop vite.

A Dunkerque, il avait été livré à la soldatesque, roué de coups de façon abominable, menacé d'avoir les organes sexuels coupés, puis conduit à un poteau pour être fusillé.

Ce qui, à ce moment, alors qu'il avait déjà les yeux bandés, le sauva, fut la légende qu'on lui avait créée d'agent et de confident d'Hitler. Un officier prétendit qu'en « le rossant » davantage, on lui ferait avouer les plans du Troisième Reich. On le traîna donc, les yeux toujours bandés, à une sorte de « tchéka » démocratique qui fonctionnait à plein rendement à Lille, à la rue de Solférino.

« — Là, dit Degrelle, ce qui se passait était horrible. L'immeuble retentissait, de bas en haut, jour et nuit, de hurlements effroyables d'hommes, de femmes qu'on torturait, à qui on écrasait les doigts, à qui on fracassait les dents, qu'on jetait, couverts de sang, dans la cage d'escalier, qu'on traînait au sol, violets à force d'avoir eu le visage écrasé à coups de poing et de godasse. »

*
* *

Dans son livre « La Guerre en Prison », Degrelle a donné, sur sa vie dans cet antre-là, des détails épouvantables.

*
* *

On l'enfourna, ensuite, dans un cachot nauséabond de la prison de Loos. Mais les Allemands approchaient ! On chargea Degrelle, les bras serrés dans deux barres de fer, et deux énormes boulets de fer rivés aux pieds, comme à un forçat, dans un camion qui devait le conduire à d'autres prisons. Par un hasard invraisemblable, il rejoignit, à Abbeville, à minuit, le camion de ses premiers compagnons. Mais il n'était plus possible de faire pénétrer une personne de plus sous le fatal kiosque à musique; force fut donc de conduire, à travers la nuit, Degrelle jusqu'à la prison de Rouen. Ainsi, il échappait à une mort imminente.

De la prison de Rouen on le traîna à la prison d'Evreux, puis à la prison de Caen. Partout il était jeté dans la tornade des « passages à tabac » qui s'abattait sur les arrivants.

C'est à la prison de Rouen, surtout, que Degrelle connut le sort le plus dramatique. Tout nu, on le laissa trois jours et trois nuits sans la moindre nourriture. Puis les gardiens voulurent l'obliger à boire leur urine. La nuit suivante, on l'assomma, à coups de sabot, avec une sauvagerie inouïe :

« — Tu ne sortiras pas vivant d'ici ! » hurlaient les bourreaux.

On voulait absolument qu'il fasse un geste de défense qui eût permis de dire, après cela, qu'il s'était rebellé. Il ne céda pas, se laissa frapper monstrueusement à coups de trousseau de clefs. On lui fracassa dix dents. Il ne broncha point. Il sombra, évanoui, mais il ne s'était pas rebellé, il n'avait pas donné l'occasion de le tuer « légalement ».

Je cite ces faits non parce que Degrelle me les raconta (il eût pu exagérer), mais parce qu'ils furent établis après l'armistice au cours d'un procès, à Rouen, où les tortionnaires firent, en audience publique et face à toute la presse française, des aveux complets.

*
* *

Ce qui sauva Degrelle, ce fut la rapidité de l'offensive allemande. On le traînait de cachot en cachot, ne sachant plus où courir avec lui, échouant à la prison de Nantes, puis

à celle d'Angers. En dernière minute, on le chargea dans le train de bagnards qui conduisait à la Rochelle face à l'Ile de Ré, dans l'Océan Atlantique, la fine fleur des bandits de France, en partance pour la Guyane.

« — Ça, me disait en riant Degrelle, ce fut vraiment pittoresque.

« Lorsqu'on me jeta, ligoté, au milieu d'un lot de quarante joyeux assassins, empilés sur la paille d'un fourgon, un de ceux-ci, l'œil brillant, s'écria, fort fier de lui : « Toi, je te r'connais, j'tai vu dans l'*Illustration !* »

« Ils me firent fête, m'offrant des sardines et du beurre volés, me racontant, pendant des heures et des heures, des histoires cocasses en diable de crimes de tous genres. J'ai là-dessus, depuis lors, une compétence hors de pair. Je sais, comme pas un, comment on doit assaillir un bureau de poste, une auberge, trucider une concierge ou un bourgeois plein aux as. Un Georges Simenon peut tirer d'un tel compagnonnage la matière de cinquante romans passionnants. Je lui repasserai les filons, s'il vient un jour me faire visite ! »

*
* *

« — D'autres compagnons de ce train étonnant étaient les députés et les chefs de jeunesse du parti communiste français, incarcérés depuis l'automne 1939.

« Je me souviens encore de la consternation avec laquelle ils accueillirent l'annonce — fausse, heureusement — d'un armistice qui aurait dû sacrifier vingt-sept départements français. Le député Cornavin se redressa sur ses gros sabots de bois. Il laissa tomber ces mots, qui tremblaient sur ses lèvres : « La France a cessé d'être une grande puissance... » Leur émotion à tous était réelle.

« Un Français — même s'il s'égare — est d'abord, toujours, avant tout, un Français, un vrai Français... »

*
* *

« — Mais, enfin, à ce moment-là, cette nouvelle d'un armistice n'était qu'un bobard. Le convoi de forçats, dont j'étais devenu un ornement de plus, roulait lentement vers la Vendée. Une foule grouillante de fugitifs s'écrasait partout dans les gares. Notre train qui entrait, ce train de bandits aux crânes pelés, aux vêtements bruns, c'était de toute évidence

pour ces braves réfugiés, le premier train de soldats allemands, de « Chemises Brunes », tels que la propagande les leur avait fait imaginer !

« Par la portière ouverte de notre wagon à bestiaux, je levais alors la main, imitant le salut hitlérien.

« Aussitôt, cinquante, cent petits bourgeois craintifs, sur le quai, dressaient respectueusement la main en l'air, se croyant obligés de répondre au geste impératif du vainqueur entrant dans la place ! »

« Après cinquante heures de ce trimballage, on nous enfourna tous, à fond de cale, dans des pontons du port de La Rochelle. Alors ce fut une autre affaire. »

Degrelle fut enfermé, enchaîné, dans un souterrain obscur du bagne de l'Ile de Ré.

« — On nous avait, me raconta-t-il, attachés, ou, plus exactement, cadenassés, à neuf à la queue-leu-leu, à une grosse barre de fer qui courait le long d'un cachot étroit, au bout duquel se dressait un tonneau énorme, embaumé, qui recevait les excréments de toute l'assistance.

« Chaque fois qu'un forçat devait opérer, tous, étant rivés à cette barre, devaient se ramasser, traîner leurs ferrailles brinquebalantes jusqu'à ce barril de délices, afin que l'opérateur put se hisser dessus, tant bien que mal !

« Avec un bel entrain, les geôliers me hurlaient, à la volée : « Gueule de vache ! » Certainement une vache noire, après tous les passages à tabac dont on m'avait gratifié, depuis Lille jusqu'à ce promontoire à forçats de l'Océan Atlantique. »

Deux jours après, les Allemands allaient débarquer dans l'île : des soldats nègres, commandés par un adjudant de gendarmerie, emmenèrent, à trois heures du matin, Degrelle, le chargèrent sur un canot automobile qui accosta au bord de la Gironde. Le prisonnier se retrouva, pieds et poings enferrés, à Bordeaux, dans un cachot de la forteresse de Ham.

*
* *

Les Allemands approchaient de nouveau ! Départ pour les Pyrénées, cette fois ! Degrelle passa alors huit jours dans une cellule de la prison de Tarbes, collé à un assassin, sans même savoir que la France avait cessé de combattre.

Pas la moindre visite, pas le plus mince réconfort, évidemment. Lorsqu'il demanda l'Aumônier, le geôlier lui répondit, éloquent et superbe :

« La République ne reconnaît et ne subventionne aucun culte ! »

Entre temps, son voisin-assassin était devenu fou. A coups de gamelle, il menait un tintamarre forcené, le jour entier, la nuit entière, se ruant sur les barreaux de fer de la porte.

Cinq semaines après la Capitulation, Degrelle était encore incarcéré et caché. On le transportait secrètement, de prison en prison, au fur et à mesure des visites des commissions de contrôle italo-allemandes.

Il connut ainsi la prison de Toulouse, puis celle de Rodez, puis celle de Puy-en-Velay.

Là, il fut reconnu par le médecin qu'on avait dû appeler, tellement, roué de coups pendant deux mois, il était dans un état épouvantable.

— Comment êtes-vous devenu un traître ? lui demanda, de bonne foi, le toubib.

— Un traître ? Mais je ne suis traître en rien du tout ! J'ai servi ma patrie ! Comme c'était mon devoir !

Le médecin l'écouta. Convaincu de son bon droit, il fila prévenir des réfugiés belges. Un de ceux-ci, grand mutilé de la guerre 1914-1918, se fit conduire à Vichy, alla adresser aux ministres belges, réfugiés là, une philippique véhémente. Ceux-ci, fort embarrassés, se rendirent aussitôt chez Pétain et Laval et la libération immédiate de Degrelle fut ordonnée. Tous jurant, bien entendu, que nul n'avait voulu l'incarcérer nulle part !

Mais, notre prisonnier n'était pas encore au bout de ses aventures. A neuf heures du soir, officiellement libre, à peine eut-il dépassé d'un mètre le seuil de la prison, qu'une grappe de policiers, travaillant à l'insu du maréchal Pétain, le saisirent, l'enfournèrent dans... un corbillard et lui firent franchir, dans ce véhicule, quatre cents kilomètres au cours de la nuit. A midi, on l'enfourna au camp de concentration du Vernet, près du val d'Andorre.

Ce n'est que huit jours plus tard que cet ultime rapt fut découvert et qu'enfin Degrelle, barbu, à demi-nu, le visage rongé par la souffrance, put repartir vers sa patrie, la Belgique.

*
* *

Mais, en trois mois, la Belgique avait changé du tout au tout. Le pays farouchement anti-hitlériens qu'il avait quitté entre les gendarmes trois mois auparavant, était devenu anti-alliés, germanophile, anti-démocrate, autoritaire, pré-dictatorial, etc... Les gendarmes de son pays l'avaient accueilli — il n'en demandait pas tant ! — le bras levé, à la frontière !

On l'invitait partout : des ministres d'Etat comme le comte Lippens et le chef libéral Devèze, membres de cette Franc-Maçonnerie qui avait monté, au printemps, son arrestation, le priaient à venir prendre le thé à leur domicile, l'assaillaient de propositions de collaboration; des chefs socialistes comme l'ancien ministre Henri de Man, président du Parti Socialiste le 10 mai 1940 et ami n° 1 de Spaak, accouraient à son domicile, plus national-socialistes que tous les Nationaux-Socialistes du Troisième Reich !

Degrelle se frottait les yeux. Pourtant, c'était bien ainsi ! C'était le même De Man, Président du principal parti anti-hitlérien avant l'invasion, qui venait de lancer, aux centaines de milliers d'ouvriers socialistes belges, un message liquidant le parti socialiste, chantant les bienfaits de l'invasion allemande, et dans lequel on pouvait lire notamment :

« *Ne croyez pas qu'il faille résister à l'occupant : acceptez le fait de la victoire.*

« *Cet effondrement d'un monde décrépit, loin d'être un désastre, est* une délivrance ! »

Le dit ex-président du Parti Socialiste roulait, dans les rues de Bruxelles, dans une auto munie de la plaque officielle allemande « K.C.L. Hofstab ».

Loin de le critiquer, ses collègues socialistes se précipitaient chez lui, à la recherche d'arrangements fructueux avec l'*Ordre Nouveau.*

Degrelle en avait la respiration coupée !

*
* *

Oui, il avait rêvé, jadis, d'une union des « patriotes de tous les pays », mais une union scellée dans la paix et dans l'égalité, et non pas consentie dans l'humiliation d'une invasion.

Lui, lui seul, après les persécutions indignes qu'on lui avait fait subir, eût eu le droit de se dresser contre l'ancien

régime et de se réjouir d'une victoire étrangère qui lui avait peut-être sauvé la vie.

Mais il ne se réjouissait pas. Voir ses idées triompher dans la défaite de sa patrie, l'humiliait et le faisait souffrir.

Que lui importait que le programme qu'il avait proposé aux Belges dès 1936 fût alors compris, si c'était trop tard ?

C'était avant la guerre qu'il eût fallu admettre la nécessité d'un Etat fort, responsable, compétent, libéré de la dictature de l'argent et de la corruption des vieux partis « décrépits ».

Le bouleversement le laissait rêveur et mélancolique.

*
* *

Le public, amoral par essence, eût trouvé tout à fait normal que Degrelle révélât qu'il était de mèche avec Hitler avant le 10 mai 1940. Mais il ne l'avait pas été alors. Et il ne l'était pas davantage en revenant à Bruxelles.

Que pensait Hitler du Rexisme en 1940 ? Degrelle l'ignorait complètement ! Rex, durant la neutralité, avait fait montre, toujours, d'une attitude très indépendante, critiquant les Allemands autant que les Alliés, selon que les uns ou les autres s'en prenaient à la neutralité belge. En réalité, son attitude intransigeante, rigoureusement nationale, avait vexé un certain nombre de personnalités hitlériennes qui n'étaient nullement d'accord pour que le Troisième Reich vainqueur collaborât avec un homme dont il était certain qu'il manquerait, en politique extérieure, de « souplesse ».

A Paris, Degrelle avait été invité, à son retour de prison, avec beaucoup de gentillesse, par l'ambassadeur du Reich, Otto Abetz, homme fin, charmant. Mais à Bruxelles, le chef de Rex ne connaissait personnellement aucun dirigeant allemand, militaire ou civil. Il avait même trouvé sa maison occupée par un détachement de la Luftwaffe, fort décidé à rester dans la place, et avait eu la plus grande peine à libérer son logis pour y réinstaller sa famille.

Tout le monde courait derrière les Allemands.

Degrelle attendait, ne sachant pas ce que voulaient les dits Allemands.

*
* *

Le Gouvernement belge, lui-même, effondré à Vichy, cherchait, par tous les moyens, à se réconcilier avec le Grand Reich. Le Premier Ministre Pierlot, son ministre des Affaires

étrangères, Paul-Henri Spaak multipliaient les interventions les plus humiliantes, les plus insolites, en vue d'obtenir d'Hitler un armistice et, même, un traité de paix.

Ils avaient « jeté l'éponge » comme l'avait déclaré Pierlot. Ils suppliaient les diplomates espagnols, le Nonce, le Gouvernement français, d'intervenir près des autorités du Reich en leur faveur. Le ministre de la Guerre, le général Denis, déclarait, dans une proclamation : « La guerre est finie », et faisait condamner (comme déserteurs et comme voleurs !) par ses conseils de guerre, les quelques militaires belges qui étaient partis à Londres ! Il renvoyait à la Wehrmacht, à Bruxelles, le matériel de l'armée belge qui avait pu se réfugier en France Libre et avait échappé aux deux capitulations !

L'attitude défaitiste du gouvernement Pierlot-Spaak en l'été de 1940 était telle que le Vice-Président du Sénat, après s'être rendu chez ces deux ministres à Vichy, fit aux parlementaires belges, réunis en assemblée à Limoges, l'incroyable communication que voici :

« *M. Pierlot et ses collègues pensent que les Belges doivent commencer à s'adapter à une nouvelle mentalité qui est celle d'*un pays vaincu, *car* nous sommes vaincus. »

Le Gouvernement Belge était prêt à « s'adapter » !

Les chefs francs-maçons, les ministres Lippens et Devèze en tête, s'étaient déjà « adaptés » !

Le chef du Parti Socialiste, de Man, s'était « adapté » !

Tout le monde « s'adaptait » !

*
* *

Degrelle, souvent blagueur, prenait son air le plus innocent lorsqu'il dépeignait ses compatriotes « lancés à plat ventre dans le mille mètres de la Collaboration » : Le Premier Ministre Pierlot « *qui avait, comme un champion, « jeté l'éponge » et qui n'avait rien, bon Dieu ! d'un sportif, avec sa trombine lugubre d'entrepreneur failli des Pompes Funèbres, le crâne aplati d'un Mongol chauve, des bajoues pendantes comme des pattes de lapin mort* », le Ministre de la Guerre, Denis, « *celui-là qui eût dû — le pauvre ! — jouer au Bayard belge, Général bégayant rempilé dans la veste d'un petit receveur du Gaz, aux fesses blettes qui bougeaient à*

peine, à la peau ravinée de vieux sachet jeté dans un coin de cuisine » ; et Spaak, surtout Spaak, « *court en pattes, pétulant sous son crâne lisse, pointu comme le plus parfait triangle maçonnique, faisant des ronds, les mentons ronds, le ventre rond, le derrière rond, les yeux ronds aussi, mais méchants ceux-là, avec, soudain, des éclairs glacés qui en zébraient les pupilles comme des lames étroites.* »

Pour Degrelle, ces bonhommes n'étaient que « *des pantins sinistres, des veaux lunaires à la Pierlot, idiots nés, idiots à vie, qui resteraient idiots jusque dans la tombe, ou des fourbes enflés à la Spaak, roulant tout le monde, se moquant de tout le monde, abusant des programmes, des foules, des rois, des évènements, pour pousser leur ambition politique à travers tout, dans le pathos, les carreaux cassés, la boue et le sang, pas exceptionnellement doués d'ailleurs, quoiqu'en pensent des badeaux éblouis par le culot et par la redondance, hableurs qui, à des époques plus équilibrées, eussent, tout au plus, abouti à vendre, à la Foire, avec un certain succès, des truies malades à des nigauds.* »

Tous ces grands personnages belges défilent par centaines, dans la « Cohue de 1940 », ce gros livre de Degrelle, si merveilleusement féroce et tellement farci de révélations que le Gouvernement belge obtint du Gouvernement suisse qu'il fut saisi le deuxième jour de sa parution, ce qui ne l'empêcha point de poursuire, au Marché Noir, une carrière brillante.

*
* *

« — *N'allez pas croire,* reprenait aussitôt Degrelle, *qu'à l'automne de* 1940, *les Belges étaient les seuls à se bousculer dans les plates-bandes collaborationnistes ! En France, le spectacle était identique, et aussi édifiant.*

« *Le gros Herriot, ré-ajustant sa cravate montée sur celluloïd, et remettant sa large bedaine en place, chantait, devant l'Assemblée Nationale les louanges de Pétain, le sage, le héros, l'immortel ! Le Président gaga du Sénat, Jeaneney, entre deux petits hoquets, lui donnait la réplique. Les Communistes de Paris proposaient, dans leurs tracts, la fraternisation avec les soldats d'Hitler, offraient de faire ré-apparaître l'* « *Humanité* ». *Et M. Mauriac poussant ses étonnants petits crachotements rauques, accourait, de ses vignes, dédicacer à Paris des bouquins à des* « *zonderführer* » *de rien du tout de la* « *Propaganda Staffel* ».

« *Vous allez rire,* ajoutait Degrelle, *mais savez-vous quel est le Français, l'unique Français, qui, à cette époque, me parla d'en re-découdre avec les Allemands ? Je vous le donne en mille ! Ce fut Laval !*

« *Ecoutez mon histoire.* »

*
* *

« *Le Gouvernement Français assez inquiet des réactions que je pourrais avoir à ma sortie des prisons françaises, où, somme toute, je n'avais pas été exceptionnellement bien traité, avait lancé Laval à mes trousses pour tenter sur moi une « opéraion charme », bien inutile, entre nous, car je n'en voulais à personne, les Français m'amusent, et j'étais tout au plaisir de constater que je m'étais plutôt bien tiré d'une assez dangereuse aventure.*

« *Enfin, à peine étais-je arrivé à Paris que Laval me rejoignit au petit hôtel de la place Saint-Philippe-du-Roule où j'étais descendu pour quelques heures, histoire de me faucher la barbe et de me reniper.*

« *Voici donc Laval entrant dans ma chambre. Nous nous mettons, tout naturellement, à faire la causette au balcon. Devant nous — c'était un dimanche après-midi — de solides guerriers teutons déambulaient, reluquaient les filles, les accostaient, leur offraient à boire des vins divers qu'ils mêlaient fort hérétiquement.*

« *Laval qui, au fond, avait peu vu jusqu'alors les soldats d'Hitler au naturel, les regardait surpris, intrigué, puis ravi en constatant comment Paris, où la première femme venue tournait la tête à ces grands blonds, était déjà en train de se transformer en la Capoue du IIIe Reich.*

« *C'est alors que cet homme — qui pouvait me croire au mieux avec les Allemands — me dit tout d'un coup, les yeux plissés :*

« — Avant trente ans nous aurons notre revanche ! »

« *La revanche ! La revanche quand tout, en France, venait d'être laminé par cette Allemagne que le « résistant » ventripotent Spaak croyait alors* « maîtresse de l'Europe pour mille ans ! »

« *Et bien, le seul Français qui eut le cran de me dire tout net, en Août* 1940, *qu'il pensait à la revanche, l'espérait, ce fut Laval, le Laval rusé qui manœuvra le moins mal qu'il put de* 1940 *à* 1944, *pour faire face aux difficultés épouvan-*

tables de sa Patrie mais qui, dès le lendemain du désastre, rêvait des temps où le destin de la France se retournerait.

« *Tel était*, concluait Degrelle, *l'homme qu'on fusilla en* 1945, *aux temps idylliques où M. Thorez déserteur de* 1940, *était devenu Vice-Président du Conseil de la Troisième République.* »

*
* *

Mais, enfin, retournons à Bruxelles où Degrelle voyait se déployer, à l'automne de 1940, la vague des milliers de Belges candidats à la Collaboration — marxistes, banquiers, clercs, laïcs — « qui se bousculaient, les coudes serrés, brûlant de se jeter dans les bras de bien incertains représentants d'Hitler. »

Ce renversement inimaginable de la situation inquiétait Degrelle, l'écœurait, car il lui montrait, plus encore que les scandales de l'avant-guerre, à quel degré de bassesse les politiciens « démocratiques » étaient descendus et avaient fait descendre les foules en Belgique.

« Que pense le Roi ? se demandait-il. Que conseille le Roi ? »

Tant qu'il ne connaîtrait pas son avis, il se refuserait à participer à cette ruée vers « l'adaptation ».

Certes, le Roi affichait publiquement sa sympathie pour l'ex-ministre De Man, « l'adapté n° 1 » : il en avait fait un de ses officiers d'ordonnance et le recevait plusieurs fois par semaine à son palais ! C'est lorsqu'il était le collaborateur immédiat du Roi, et major en service à la cour, de surcroît, que l'ex-président du Parti Socialiste, De Man, avait lancé sa fameuse proclamation sur la « victoire-délivrance » (la victoire des Allemands !).

Mais Degrelle voulait connaître directement l'avis du souverain. Il lui écrivit donc pour lui demander des directives.

*
* *

Léopold III chargea le comte Capelle, son secrétaire, de donner au chef de Rex le conseil de collaborer. L'entrevue eut lieu le 21 août 1940, et Degrelle en a publié dans la « Cohue de 1940 » le compte-rendu analytique. Le Roi approuvait la réapparition du journal rexiste le *Pays Réel* (Degrelle avait refusé jusqu'alors de le réimprimer), il conseillait formelle-

ment « d'aller de l'avant », même au moyen de négociations directes avec les chefs du Troisième Reich. (D'ailleurs, le Roi lui-même irait, peu après, rendre visite à Hitler à Bertchesgaden.)

Cela, au fond, devait paraître à tous, à la fin de l'été de 1940, fort raisonnable. Personne n'imaginait que l'Angleterre put encore continuer la lutte longtemps, ni que les Etats-Unis et les Soviets viendraient se joindre à elle, un jour. Comme l'avait dit le collègue Spaak, le général Denis, « la guerre était finie ». Et Spaak ajouterait par après : « On croyait l'Allemagne maîtresse de l'Europe pour mille ans. »

Il n'y avait donc plus qu'à essayer de retirer la Belgique du pétrin au fond duquel une guerre, parfaitement évitable, l'avait jetée. Spaak lui-même écrivit à sa femme d'aller trouver De Man, passé à « l'Ordre Nouveau » pour rechercher un arrangement. Et les termes de cette lettre, dont De Man se moqua férocement, en la lisant à Degrelle, étaient plats et humiliants.

*
* *

Malgré cela, Degrelle hésitait encore.

Il voulut, avant de passer aux premiers sondages « collaborationnistes », obtenir des apaisements supplémentaires. L'approbation du roi ne lui suffisait pas; il voulait aussi obtenir des apaisements du côté du fameux cardinal aux coups de crosse si imprévus !

« — Le tumultueux cardinal Van Roey, me raconta Pierre Daye, qui avait si brutalement imposé, en avril 1937, l'élection de M. Van Zeeland, reçut le plus aimablement du monde, au palais de Malines, le chef de Rex qu'il avait si gracieusement crossé à l'époque. Le cardinal suivit avec autant d'intérêt que d'attention l'exposé de son plan de travail. Il n'eut pas un mot pour le détourner des idées de collaboration.

« Le même cardinal Van Roey, d'ailleurs, laissait alors un des prêtres les plus fameux de la Flandre, l'abbé Cyriel Verschraeve, demander publiquement qu'on « jette le pont qui reliera la Flandre et l'Allemagne et par lequel les cœurs et les esprits pourront se rejoindre ».

« Degrelle, prudemment, pensait à l'une ou l'autre première passerelle provisoire, sans plus, tandis que les foules s'imaginaient, elles, qu'il était au mieux avec les Allemands, qu'il allait tout régler avec les Allemands.

« Il était bombardé de lettres (quatre cents par jour, en moyenne !), dans lesquelles on l'appelait « Monsieur le Gouverneur Général », ou « Monsieur le Premier Ministre », appellations plutôt sinistres car Degrelle se demandait encore par quel bout il attaquerait le problème belgo-allemand et quelle possibilité il restait bien de lui donner une solution conforme à l'honneur et à l'intérêt de la Belgique !

*
* *

« Il connut cependant, en octobre 1940, quelques semaines de réelle espérance. L'ambassadeur du Reich en France, Otto Abetz, l'avait brusquement fait appeler à Paris. Il lui avait annoncé, en grande confidence, que le Führer désirait le voir; celui-ci avait gardé une profonde impression de la visite que le chef des Rexistes belges lui avait faite en 1936; une voiture viendrait le prendre tout prochainement à Bruxelles, pour le conduire à Berchtesgaden.

« Le projet avorta le mois même, torpillé par diverses autorités qui désiraient que la question belge restât en suspens.

« En 1940, de hautes personnalités du Troisième Reich n'avaient pas cessé de croire à la possibilité d'un arrangement avec les Anglais : celui-ci pourrait se faire éventuellement sur le dos de la patrie de Léon Degrelle, ou du moins de sa colonie, le Congo belge, comme les anglo-saxons eux-mêmes l'avaient suggéré au début de 1939. Recevoir Degrelle, s'arranger avec lui, c'eût été se lier. Ces personnalités allemandes préféraient réserver toute liberté de manœuvre au Troisième Reich.

Comme, au surplus, certains dirigeants nationalistes flamands manifestaient une hostilité violente à toute négociation menée par un « Wallon », Hitler décida d'attendre, de voir comment la situation évoluerait.

Après le naufrage de cette entrevue Hitler-Degrelle, Léopold III essaya de relancer le Führer. Ce fut en vain. Sa sœur, la princesse héritière d'Italie, Marie-José, insistant vivement, il fut reçu, en fin de compte. Mais sa conversation avec Hitler à Berchtesgaden fut inutilement humiliante et se solda par un échec sur tout la ligne.

*
* *

Ainsi donc la collaboration belgo-allemande, à peine amorcée, s'était engagée dans une impasse.

Degrelle, sur les possibilités duquel, à ce moment-là, les Belges se faisaient des illusions folles, essayait tout juste de maintenir des contacts avec Otto Abetz, qui lui permettraient, espérait-il, d'avoir un jour une entrevue avec Hitler, quand l'occasion de parler à fond se présenterait.

C'était tout. Il n'y avait aucune négociation, si mince fut-elle, établie avec Berlin. Tout piétinait. Et, à certains moments, Degrelle désespérait.

Quant aux autorités allemandes de Bruxelles, elles étaient les dernières qui eussent pu comprendre et soutenir l'idéal national et social de Rex. Le général von Falkenhausen, gouverneur militaire, était un « hobereau d'ancien régime, voltairien, au plumet gris flottant en haut d'une petite tête de squelette de moineau. »

Degrelle donnait des détails drôles :

« *En pleine guerre, Falkenhausen avait fait fabriquer spécialement pour lui, à Gand, des cigarettes de haut luxe, de tabac anglais le plus fin, marquées du portrait de son chien favori, un cabot grotesque et sacro-saint dont les aboiements ou le silence dictaient au Gouverneur Militaire de la Belgique le traitement à réserver à tout visiteur. C'était, en quelque sorte, un roquet électronique.*

« *Son maître s'était installé dans un splendide château du Brabant Wallon, dont le propriétaire, un juif, avait été balancé dans la nature. L'œil guilleret, voire égrillard, perché sur des pattes frêles, Falkenhausen y menait la vie d'un seigneur versaillais qui résiste au retour d'âge, fort affairé autour de la froufroutante Princesse Ruspoli, égérie un peu trop voyante de ce vieillard gris-vert, et vert tout court.* »

*
* *

« *Ses idées politiques et sociales,* ajoute Degrelle, corsant son personnage, *en étaient toujours aux temps bénis de Guillaume II le moustachu et de la gracile Bertha Krupp, blindée sur tranches. Son monde était le monde, exaltant entre tous, des bipèdes à gros compte en banque et à charnières. Il frayait exclusivement avec des nobles, des rombières croulantes, des hauts magistrats podosuceurs, des matous, passablement pelés du Palais Royal et, bien entendu avec les dictateurs puissants — toujours plus puissants — de l'hypercapitalisme de Belgique.*

« *Il était l'ennemi acharné de tout ce qui était national-socialiste, quitte à bénir, tout de même, en secret cette bonne* vieille Gestapo qui vidait si utilement par dessus bord les *Israélites propriétaires de châteaux somptueux en Brabant ou ailleurs* ,

« *Sa haine du Régime Hitlérien l'avait poussé à un tel point d'excitation que je l'entendrais, en* 1943, *aux temps de Stalingrad, pousser de véritables petits hennissements de félicité en décrivant, devant sa grande carte murale, la défaite, dans les neiges russes, des soldats de son propre pays !*

« *Il finirait même par faire partie du complot qui, en juillet* 1944, *fut à deux doigts de liquider Hitler.*

« *Falkenhausen,* insistait Degrelle, *fut bien près d'être liquidé lui-même. Il ne se sauva que parce que les conjurés l'avaient vidé par dessus bord, quelques mois plus tôt. Il fut, sans plus, dégradé et incarcéré.*

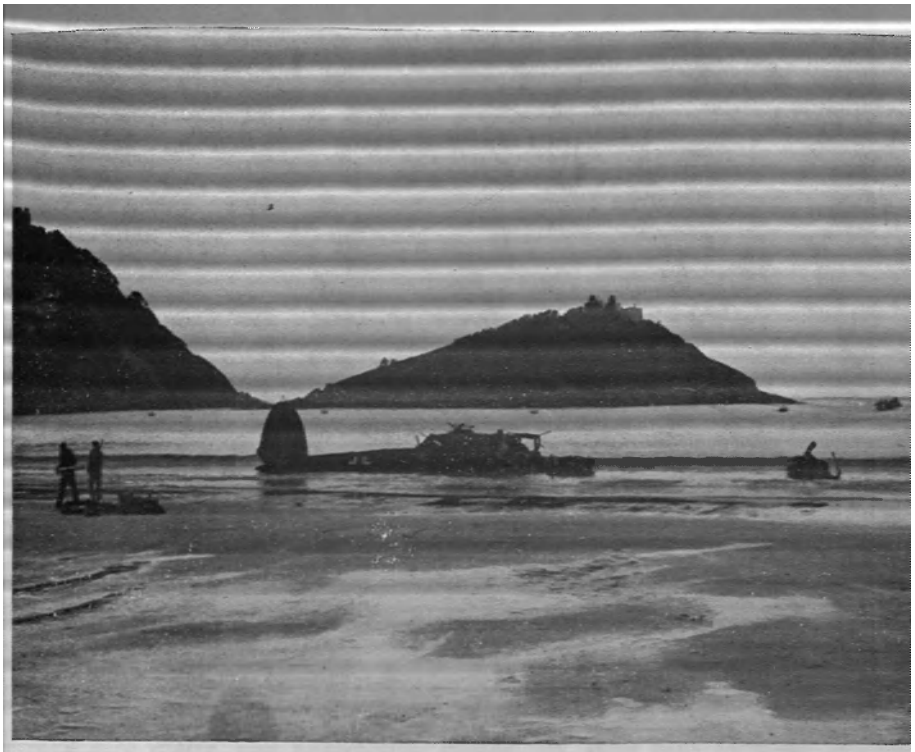
« *Certes, son anti-hitlérisme, la position-clé qu'il occupait, les troupes dont il disposait, avaient intéressé les comploteurs. Mais sa légèreté caquetante les avait rapidement offusqués. L'ex-ambassadeur von Hassel, que je connus très bien et qui fut pendu après le complot, a laissé dans ses mémoires posthumes, des pages très dures sur cet ancien junker ranci qui réunit tout contre lui, pour finir : traître au chef dont il tenait un emploi inutilisable à des fins anti-hitlériennes; même, ses chers amis à bank-notes et à sang bleu de Bruxelles le laissèrent tomber, avec leur lâcheté fleurie et coutumière, lorsque, ficelé comme un saucisson on le déversa, en* 1945, *dans les prisons belges.* »

*
* *

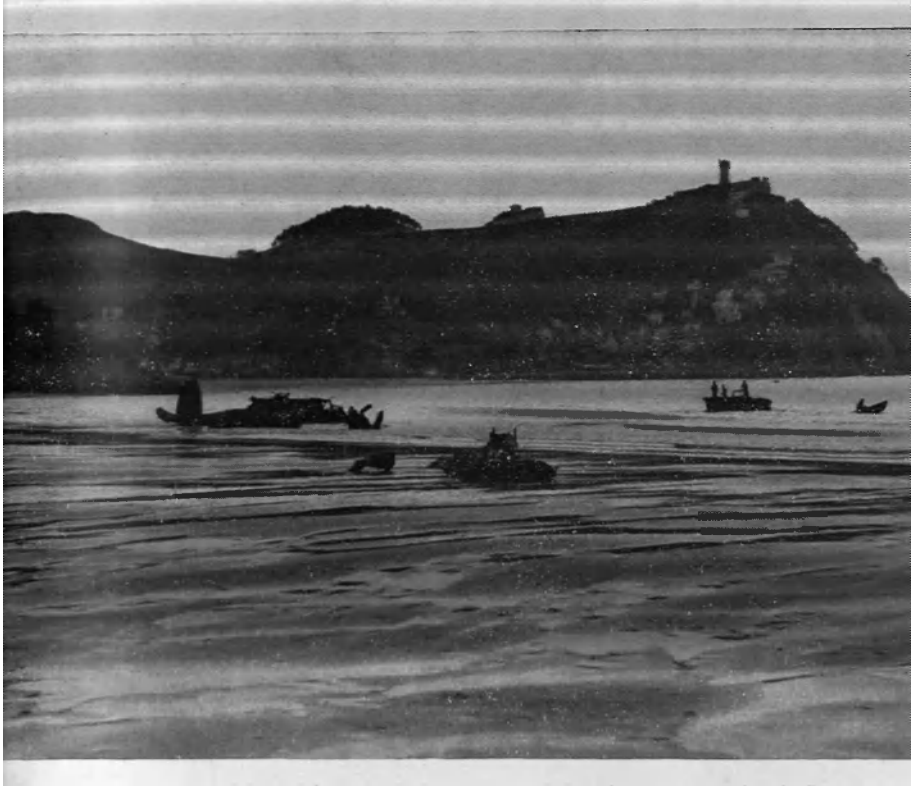
Degrelle, luttant pour des idées politiques et sociales qui étaient à l'extrême opposé des conceptions conservatrices du général von Falkenhausen, le Gouverneur allemand et le chef des Rexistes ne se rencontrèrent pas une seule fois durant ces mois essentiels où se jouait l'avenir de la Belgique.

Degrelle donna quelques meetings, essaya de créer tant bien que mal — non sans offusquer nombre de ses amis — une atmosphère de confiance en faveur d'Hitler.

« —«Heil Hitler ! *Bon !* reconnaissait Degrelle, *si ça pouvait créer un climat ! Mais le climat belge de* 1940-1941 *restait celui de l'hiver le plus glacé, sous les cieux les plus fermés. Les chefs allemands des services d'occupation n'étaient que*



Le 8 mai 1945, la seconde guerre mondiale terminée, Degrelle, après avoir quitté, la nuit, le front de l'Est, et franchi 2 300 kilomètres par dessus les Alliés, parvenait à la côte espagnole où son avion s'écrasa dans la rade de Saint-Sébastien. Il fut grièvement blessé.



L'avion détruit, un Heinckel.

Degrelle, en exil, porte encore, parfois, son uniforme du front de l'Est. La photo est de 1949 : Degrelle a alors 43 ans.

des subalternes interchangeables. Entamer avec eux des pourparlers, c'eût été s'humilier bien inutilement. Et c'était se brûler. Berlin seul comptait dans l'affaire. Et Berlin, c'était Hitler. »

D'où l'effort de Degrelle pour attirer l'attention de cet homme.

Mais, depuis la rencontre ratée Hitler-Léopold III, le maître de l'Europe occupée se taisait. Les manifestations fomentées par le leader rexiste à l'occasion de ses meetings, (*par calcul politique, on peut m'en croire*, disait celui-ci, *car j'étais plus habitué par le cafard que par l'enthousiasme, à cette époque-là*) n'avait pas donné autre chose que quatre lignes de compte-rendu dans les journaux du Reich. Hitler les avait-il même lues ?

« *L'homme*, faisait remarquer Degrelle, *était pris alors par des projets énormes. Quelle importance pouvait présenter, à côté d'eux, une négociation menée, six mois plus tard ou plus tôt, avec des représentants, forts démonétisés par la défaite, d'une Belgique microscopique et pourtant fort compliquée dont, d'ailleurs, sans doute, Hitler ne savait même pas bien ce qu'il allait faire ! Le temps glissait. La foi et l'espérance se désagrégeaient.* »

La Belgique, comme Degrelle l'a écrit dans son livre « La Cohue de 1940 », sombrait dans le marasme, l'hébétude.

Au jour du règlement des comptes, se disait Léon Degrelle, la Belgique, après un long étouffement, n'allait plus être qu'une misérable monnaie d'échange, dévalorisée, discréditée.

*
* *

Seul, pensait-il, un geste extraordinaire, une prise de position absolument nouvelle, pouvait encore, peut-être, sauver la situation.

Mais où, quand, comment ?

« Partout en Europe, dans le monde, remarquait tristement Degrelle, c'était la nuit. L'unique résistance qui subsistait encore en 1941, en Angleterre, ne tenait plus qu'à un fil, un fil qui pouvait se rompre d'un jour à l'autre. Qui même encore y croyait dans nos pays vaincus ? Même si le Royaume-Uni se sauvait, qui d'autre se sauverait ? »

C'est alors que, brusquement, éclata le gigantesque coup de théâtre du 21 juin 1941 : la guerre entre le Troisième Reich et les Soviets ! Degrelle bondit : « Là, s'écria-t-il, sur le

champ de bataille où accourt l'ennemi non plus seulement de l'Allemagne mais de *toute l'Europe*, là vient de surgir l'occasion providentielle de remettre nos concitoyens sur pied d'égalité avec les vainqueurs de la veille. Là, à force de lutter et de recueillir de la gloire, des droits pourraient être acquis, des droits qui seraient peut-être d'un grand poids, voire d'un poids décisif, à l'heure du règlement du sort du Continent. »

Pour lui, à l'instant même, ce fut l'évidence, l'éclair de Dieu, la possibilité de salut, unique entre toutes, comme jamais nul n'eût pu en rêver durant les mois désespérants de la stagnation ! Une opération gigantesque se mettait en train, la solidarité de l'Europe entière serait bientôt mise à l'épreuve, une épreuve au cours de laquelle les pays les plus oubliés, ou les plus accablés pourraient reconquérir, brusquement, prestige et popularité.

« *Pourquoi*, s'exclamait Degrelle, *pourquoi, en sautant sur ce tremplin, ne pas tenter — au moins tenter ! — de redresser la Belgique, effondrée dans ses ruines ?*

« *Même si la chance était étroite*, m'expliqua Degrelle après la guerre, *il restait à la Belgique d'alors des chances si terriblement réduites, que la plus mince de celles-ci ne pouvait pas ne pas être happée avidement ! Si pleine fût-elle de dangers, si cette chance-là existait — et pour moi*, dit Degrelle, *elle existait — il fallait tout risquer pour qu'elle aboutit : les désastres personnels, les douleurs, les blâmes, les fureurs.*

« *Les pommes cuites allaient s'abattre par milliers sur moi. Et alors ? Si ce sacrifice-là, si ce geste-là aidaient à dépanner la Belgique, qu'importait le reste ? Là se trouvait tout.* »

Pour cela, à ses yeux, nul risque, nul sacrifice ne seraient trop grands.

« — C'était, en tout cas, disait-il dans les ombres sans fin de l'Europe d'alors, l'unique rai de lumière qu'on apercevait, l'unique chance. Ne pas la tenter, si périlleuse, si imprudente fût-elle, c'était renoncer définitivement, c'était accepter de s'effondrer. Un patriote ne pouvait pas laisser son pays s'éteindre ainsi, sans un ultime sursaut, sans un dernier don. »

C'est pourquoi, dès juillet 1941, Léon Degrelle s'inscrivit en tête du premier millier de volontaires belges qui, hantés par la tragédie de l'effondrement de leur pays, allaient durant quatre ans risquer ou donner leur vie avec l'unique pensée d'aider au salut de leur patrie.

CHAPITRE XXIV

Front de l'Est

Pour beaucoup d'amis de Léon Degrelle, son engagement comme volontaire à la guerre de Russie parut une décision incroyable, relevant quasi de la folie.

Il était, enfin, un peu tranquille chez lui. Dans son admirable propriété bruxelloise de la Drève de Lorraine il avait pu, après tant d'années agitées, retrouver la joie de journées de méditations et d'étude. Il ne parlait pour ainsi dire plus en public; depuis le printemps de 1941, il était las des maladresses de l'occupation allemande, des incompréhensions — si ce n'était du machiavélisme — des autorités de Berlin. Les appels qu'il avait lancés aux vainqueurs étaient tombés dans le vide. Que voulaient les Allemands ? Que comptaient-ils faire de la Belgique ? Jamais n'arrivait de réponse satisfaisante. Sa patrie ne serait-elle pas un jour victime d'un troc ou l'autre ?

Degrelle avait assez confiance en Hitler, personnellement. Il était convaincu que, rapidement, il saurait passer de l'esprit « nationaliste-allemand » à l'esprit « grande Europe », c'est-à-dire à l'Europe des patries-unies, et non à une Europe où un Etat submergerait, annihilerait les autres Etats de la Communauté.

Mais Hitler était inaccessible.

Depuis des mois, Degrelle vivait dans une inaction politique presque complète. Il avait abandonné à son jeune ami Victor Matthys la direction du *Pays Réel*, dès sa reparution. Il n'y écrivait plus d'articles qu'une fois par semaine, et, encore, avec lassitude, voire même parfois avec une mauvaise humeur éclatante qui lui avait valu un vif conflit avec le président de la « Militar Verwaltung ». Les Allemands de Bruxelles le lassaient. Et le public aussi le lassait, trop rampant au début de l'Occupation, puis devenu buté, imperméable à toute préoccupation européenne, une fois que les restrictions matérielles avaient commencé.

*
* *

Ce repliement avait, par contre, apporté à Degrelle de grandes joies personnelles. Il naviguait, tranquille, dans sa longue maison blanche, harmonieusement décorée de vieux tableaux, de vieilles gravures, de tapisseries des Flandres et surtout de cartes anciennes qui chantaient la gloire des « Grands Pays-Bas » de jadis. Sa collection d'atlas merveilleux du XVIe et du XVIIe siècle, coloriés à l'époque, était unique en Belgique. Il l'avait, depuis l'Université, rassemblée avec autant de soin que d'amour. Il possédait l'œuvre entière d'Ortélius, de Mercator, de Kaerius, de Blaue, de vingt autres géographes fameux des anciennes « Dix-Sept Provinces ». L'ensemble représentait dix mille cartes anciennes environ, qui furent, après la guerre, saccagées, volées, vendues à l'encan par de lamentables iconoclastes.

Degrelle passait des heures à les étudier, à feuilleter les milliers d'ouvrages qui concernaient son pays, ouvrages qu'il avait classés selon les époques, dans des armoires anciennes qui longeaient les parois de sa vaste bibliothèque, installée dans les greniers des anciennes écuries de sa maison, antique relais de chasse de Charles-Quint.

Surtout Degrelle jouissait de son foyer. Père affectueux, il n'avait jamais manqué, même aux heures les plus tumultueuses de son action, d'être le compagnon de ses enfants. Il jouait avec eux, leur racontait mille histoires amusantes et naïves.

— Papa, t'es un comique ! lui répétait, ravie, sa petite fille Annette.

Il avait alors trois petites filles en vie, Chantal, Annette, Godelieve (Godelieve veut dire en flamand, petite amie de Dieu) et un garçonnet qui s'appelait Léon-Marie. Libre pendant des heures, chaque jour, Léon Degrelle courait les bois avec eux, durant ce bel été de 1941, leur expliquant la vie des animaux et des plantes, leur développant de jolies légendes, ou bien jouait avec eux, plus enfant qu'eux, dans les fleurs ou les foins coupés de sa prairie.

Il existe de lui de charmantes photos d'alors. Ses enfants sont blottis près de lui. Ses vieux parents — qu'on allait faire mourir avec tant de cruauté après la guerre — regardaient paisiblement le spectacle, dans des fauteuils de jardin, sous les grands hêtres roux, étoilés de soleil.

Alors pourquoi partir dans cette épouvantable aventure du front russe ?

*
* *

Ses sœurs le harcelaient, lui rappelaient l'infamie des foules en mai 1940 : « Enfin, tu ne te souviens pas ? Ils t'auraient tous laissé tuer, ou ils t'auraient eux-mêmes tué. Ne t'occupe plus d'eux ! Qu'ils se débrouillent ! Tu as fait plus que ta part. »

— « Quand on n'a pas tout donné, répliquait-il, on n'a rien donné. C'est peut-être la dernière occasion de sauver la Belgique. Si tous les pays envoient des volontaires en Russie, et la Belgique pas, on la traitera comme un pays vidé, après la guerre. Et si je ne donne pas l'exemple, qui est-ce qui partira ? »

« Le Belge est, naturellement « bourgeois », pas très friand de courir, physiquement, des risques ! »

Or, on annonçait partout le départ de milliers de Volontaires étrangers ! En France, le Cardinal Baudrillard, en personne, lançait un appel vibrant à cette Croisade :

« *Prêtre et Français, comment, dans un moment aussi décisif, refuserais-je d'approuver la noble entreprise commune, dirigée par l'Allemagne, susceptible de délivrer la Russie de la gangue qui depuis vingt-cinq ans tient enserré, étouffé, son vieux fond humain et chrétien, de délivrer la France, l'Europe, le monde, des chimères les plus pernicieuses et les plus sanguinaires qu'ait connu l'humanité, de soulever les peuples au-dessus de leurs intérêts étroits et d'établir entre*

eux une sainte fraternité renouvelée du Moyen Age chrétien ? Voici les temps d'une nouvelle croisade ! »

Et ce grand Français, ce prêtre éminent ajoutait :

« A travers les tristesses de l'heure, l'aube luit. Un monde nouveau et meilleur doit surgir de tant de détresses et de tant de décombres. »

Léon Degrelle voulait aussi que la Belgique puisse ressurgir, un jour, des décombres sous lesquels elle étouffait.

*
* *

Bien sûr, la guerre a tourné autrement que le Cardinal Baudrillart et tant d'autres ne le prévoyaient. Mais, en 1941, qui croyait vraiment à la défaite complète d'Hitler ? On pensait, généralement, ou bien qu'Hitler gagnerait, ou qu'un arrangement, favorable pour lui, surviendrait.

Spaak lui-même, réfugié à Londres après que les autorités allemandes eussent dédaigné ses offres, écrivait, on s'en souvient, à ce moment-là : « On croyait l'Allemagne maîtresse de l'Europe pour mille ans ! »

Degrelle avait fait le tour complet de l'horizon. En Belgique même, il n'y avait pas de solution. La solution, il fallait la trouver au dehors. L'attention ne serait plus attirée sur la Belgique que si des hauts faits inattendus amenaient Hitler à se rendre compte de la vigueur, de l'idéal qui animaient toujours ce peuple.

Et ces hauts faits, comment les réaliser — surtout si on voulait impressionner les Allemands, peuple de soldats — sinon dans cette croisade européenne, en étant soldats, de courageux soldats, de grands soldats ?

« — Alors, laisse les autres y aller ! » reprenaient ses sœurs.

« — Non et non ! Ou bien c'est inutile, et personne ne doit y aller ! Ou bien je proclame que c'est utile, voire nécessaire, et alors on doit m'y voir en tête ! »

Il s'engagea donc, sans avoir prévenu de sa décision qui que ce fût parmi les autorités allemandes d'occupation.

*
* *

Les conditions de son engagement furent aussi étonnantes que l'engagement lui-même.

Degrelle, aîné de famille nombreuse, n'avait jamais été appelé sous les drapeaux. Partant à la guerre, il serait donc le « bleu » à l'état intégral ! Après que son engagement eût été annoncé dans les journaux le Commandement allemand lui fit savoir qu'on le nommait « officier assimilé ». On lui expliqua que trois dirigeants politiques flamands étaient l'objet d'une telle promotion, que Doriot aussi, en France, simple caporal la veille, partirait comme sous-lieutenant au front de l'Est.

Degrelle refusa net. Il voulait partir comme tout le monde, souffrir au front comme tout le monde, dans le tas, mêlé à la troupe, simple soldat parmi les simples soldats. On eut beau insister. Il fut inflexible.

« — Si j'accepte une faveur, ce sera toujours « une faveur ». Je devrai toujours quelque chose. Or, je vais au front justement pour avoir, un jour, le droit de *demander* quelque chose, quelque chose d'essentiel, le salut de mon pays ! Je ne me laisserai pas tenter par des « gentillesses ». Ce qu'il est impossible d'obtenir politiquement, je veux l'obtenir militairement. Et tout le reste n'a d'intérêt que dans la mesure où il me rapproche de cet objectif-là.

« Vie nouvelle ? Oui, absolument nouvelle. Je recommence à zéro. C'est comme si je balayais dix ans d'efforts d'un seul coup. Mais il n'y a pas d'autre système. Alors, en avant pour le seul système ! »

*
* *

C'était une gageure.

Car Degrelle n'avait aucune connaissance militaire. Il abordait une carrière totalement inédite pour lui, avec la volonté de s'y imposer à un point tel que c'est par là qu'il obtiendrait, un jour, pour son pays une décision politique honorable et favorable Et le plus fort, c'est que, après trois ans de combats au front de l'Est, il y parviendrait !

Les amis les plus confiants dans son étoile hochaient la tête.

Comme avant ses « Six Jours » au Palais des Sports, il leur répliqua :

« — Vous autres, vous n'avez pas la foi ! »

Certes, sa décision de partir au front de l'Est lui coûta

horriblement. Dans le dernier chapitre de son livre « La Cohue de 1940 » il a raconté, avec une émotion qui empoigne, les deux derniers jours, désespérés, qu'il passa à son logis. Mais il imposa obéissance à son cœur, et, le 8 août 1941, accompagné à travers la capitale belge par des milliers de Bruxellois, il partit avec ses camarades-soldats vers la Russie, tandis que, sous le hall de la gare du Nord de Bruxelles, retentissait, joué par une fanfare de l'armée occupante, l'hymne national belge, la « Brabançonne », interdit depuis mai 1940.

*
* *

Il reste un témoignage de ce jour-là, qui dit exactement dans quel esprit Degrelle et ses compagnons, tant vilipendés dans leur pays, depuis lors, à cause de cet engagement, entreprirent cette grande aventure. Degrelle, en effet, prononça au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, une heure avant le départ du train, un discours qu'il avait pris le soin d'écrire — chose bien rare chez lui — pour qu'il constituât la charte publique qui lierait désormais aux volontaires belges, le Troisième Reich, officiellement représenté à la cérémonie du départ.

Dans ce discours, Degrelle disait on ne peut plus nettement aux chefs de l'Allemagne dans quel but national précis ses compatriotes et lui partaient vers le sacrifice. Il avait communiqué le texte à l'avance aux autorités allemandes afin qu'il fût clairement approuvé ou désapprouvé par elles. C'est donc un contrat en bonne et due forme que Degrelle rendit public avant de partir.

*
* *

D'abord, devant ses soldats et devant la foule, il tint à établir l'état d'esprit dans lequel s'engageaient les volontaires du front de l'Est :

« *Ce soir,* dit-il à ses camarades, *vous quitterez votre patrie. Qui reviendra au pays, le jour de la victoire ? Qui reposera au loin, sous la croix de bois et le casque de fer ? Nul d'entre nous ne sait ce que lui réserve le destin des armes. Mais à l'avance, le don total est fait par des hommes*

qui, librement, sachant exactement ce qu'ils font, apportent à une cause sacrée leur force, leur sang, leur vie.

« *Camarades ! Nul romantisme ne vous a poussés en avant. Personne n'a cherché à vous griser. Vous êtes réunis en une mâle cohorte parce que votre raison vous a guidés, parce que votre idéal vous a soutenus à l'heure où il a fallu choisir entre la vie facile et le sacrifice.* »

Sacrifice pour l'Europe et pour la Belgique :

« *L'Europe entière s'est dressée pour sauver sa vie et anéantir le Bolchevisme.*

« *Nous n'avons pas voulu, nous, Nationalistes belges, rester oisifs et stériles quand des millions de fils de l'Europe couraient au combat. Nous voici, les mains tendues vers les armes qui nous feront les camarades de sang et de grandeur de ceux qui libèrent l'Europe et le monde.*

« *Nous partons parce que l'Europe est pour nous un bien sacré, la fleur de la civilisation, le pays des conducteurs de peuples. Nous partons parce que chaque clocher, chaque beffroi, chaque foyer du vieux continent européen est une parcelle de notre patrimoine.*

« *Nous partons enfin — et nos cœurs se gonflent de bonheur à cette pensée — pour que notre patrie puisse à nouveau manifester* sa présence, *rappeler à ceux qui la croyaient jetée au sol que les plus hautes vertus animent toujours le glorieux* Leo Belgicus *de Charlemagne et de Philippe-le-Bon, du Téméraire et de Charles-Quint, de Philippe II et de Marie-Thérèse, de Léopold II et d'Albert Ier.*

« *Nous avions connu l'amertume de la défaite imméritée, les outrages de l'étranger en quête d'une victime à offrir à la lâcheté et la haine;* nous avions connu — ce qui est pis encore — l'interminable lassitude des pays en suspens, attendant, le cœur serré, que se lèvent les premières lueurs des résurrections. *La Belgique, à cette heure, écarte son suaire. Elle se dresse, face à l'avenir. La voici, voici ses fils, calmes et résolus, au rendez-vous de l'Histoire.*

« C'est pour elle, pour cette patrie chérie dont l'amour frémit dans chaque pulsation de notre sang, c'est pour réveiller son nom, enrichir son honneur que nous nous avançons.

« *Camarades ! Toute l'Europe sera là. Que fût-il advenu si notre patrie eût été absente à cette heure où on va dénombrer les peuples aveugles et les peuples capables des plus*

fiers épanouissements ? Etre absents, c'était renoncer, c'était signer sa déchéance, c'était se rayer de la carte de l'Europe Nouvelle qui se forge sous le marteau puissant de l'héroïsme.

« *Malgré la défaite, les brouillards du présent, l'inquiétude de l'avenir, vous n'avez pas hésité un instant : quels que fussent les sacrifices demandés, il fallait accourir, accourir nombreux.*

« *Hélée par les drapeaux de Rex, notre jeunesse est là. Et à côté des jeunes, se rangent les héros, chargés de gloire, de la guerre de* 1914-1918. »

*
* *

Des combats du front de l'Est, s'écriait Degrelle, la Belgique, il l'espérait, sortirait sauvée :

« *Comment la Belgique serait-elle demain un pays de seconde zone, si ses fils ont été les émules dans le devoir de ceux qui décideront du sort de l'Europe nouvelle ?*

« *C'est l'avenir de notre pays que fixera notre sacrifice. Rien ne sera trop dur, la mort nous sera légère et même chère, si notre glorieuse patrie peut, forte et libre, redevenir un des centres vitaux d'une Europe dont elle fut la jetée fameuse vers la richesse occidentale et le « Mare Germanicum ».*

« *Tout cela pouvait s'enfoncer dans les grisailles de l'oubli. Bruges s'éteignit jadis, dans ses eaux pesantes, pour avoir cessé de penser, d'oser. Notre pays, depuis un an, descendait lentement, lui aussi, dans des abîmes d'incompréhension, d'aigreur, de petitesse d'esprit. Il ne sera pas dit qu'à l'heure providentielle où tout pouvait être sauvé, des élites n'auront pas été là pour forcer le salut ! Rien ne devait plus nous impressionner à ce moment décisif. Ni les cris haineux, ni les insolences de ceux qui ne comprennent rien, qui ne voient rien.*

« Seuls comptent, dans la vie des peuples, ceux qui, poussés par l'amour lucide de leur pays, frayent les routes ! Les autres, tôt ou tard, suivront. Ce sont les cœurs forts qui changent les nations. *C'est l'exemple, le don, et l'audace qui entraînent. D'abord savoir ce qu'on veut, où on va, puis foncer tout droit, quels que soient les obstacles.*

« *Ceux-ci aujourd'hui sont nombreux. Nous partons calomniés, méconnus, haïs même. Qu'importe ! Au retour, nous aurons sauvé la patrie, malgré elle si c'est nécessaire.*

« *Et l'Histoire nous saura gré de n'avoir pas hésité, ni devant la bêtise, ni devant le nombre, et d'avoir fait notre peuple à l'image du rêve qui hantait nos cœurs.*

« *Une immense joie nous soulève ! Dans l'épopée immense que vit aujourd'hui le monde, nous ne serons pas à l'écart ! Notre patrie ne sera pas à l'écart ! Elle aussi aura participé à la construction gigantesque de l'avenir. Elle aura eu sa part de douleur et de grandeur.*

« Patrie ! Patrie ! C'est pour toi, pour que ton nom soit respecté, pour que tu ailles, le regard fier, *que nous délaissons aujourd'hui tes longs cieux gris et roses, tes eaux de cendres, tes peupliers, tes monts et nos foyers si chers !*

« *Nos cœurs seront forts, si dur soit le chemin, si loin de toi qu'il nous conduise ! Ton amour nous guidera. Et les voix de ton passé. Et la vision de ta jeunesse. Et le souvenir de ton Roi !* »

*
* *

Depuis lors, bien du temps a passé. Et la guerre contre les Soviets a échoué. Mais la noblesse d'un idéal ne réside pas dans la seule réussite. A l'Histoire qui juge les intentions autant que les faits, il n'est pas possible de nier que de tels propos, au moment d'un tel sacrifice, avaient un réel accent de sincérité, voire de grandeur.

Certes, un certain nombre de Belges, aussi passionnés que Degrelle, mais dans le sens opposé, apprirent ce départ avec horreur. Ils étaient, eux, avec tous ceux qui se dressaient contre les Allemands, donc avec les Soviets également. A « penser Europe » ils opposaient alors « penser national ». Degrelle, trop en avance sur son temps, sans doute, prétendait, lui penser *l'un et l'autre*, allier l'un et l'autre, sa patrie *et* l'Europe, sa patrie *dans* l'Europe.

*
* *

La question de l'uniforme « feldgrau » des volontaires européens heurta, elle aussi, beaucoup de sensibilités, en Belgique, en France et ailleurs.

« *Ah ! ça*, s'écriait Degrelle, *ce fut psychologiquement, l'incident qui nous fit le plus de tort dans cette aventure terrible de Russie.*

« *Que nous mourrions en idéalistes ou en idiots, au front de l'Est, le public voulait encore bien l'admettre :* « au moins ils croient à ce qu'ils font, *disaient les gens. Et ils nous enterraient sans trop cracher sur nos tombes.*

« *Mais que nous ayons dû endosser la casaque gris-vert des mêmes soldats qui, par deux fois, avaient envahi le territoire belge, ça c'est l'os qui resta en travers du gosier de tous.*

« *Nous aussi, à la vérité, nous eûmes bien de la peine à avaler ce tibia fort importun. J'ai vu, de mes yeux vu, nombre de nos soldats, Anciens combattants glorieux de* 1914-1918, *pleurer comme des gosses devant cet uniforme de malheur qu'ils ne voulaient pas se coller à la peau. Nous passâmes alors par de sales moments, dans nos baraquements de la frontière polonaise, et personne n'en menait large.*

« Alors, me direz-vous, pourquoi le faire ?

« *Pourquoi ? Parce qu'il n'y avait pas moyen — absolument aucun autre moyen — de s'habiller d'une autre manière!*

« *Revêtir n'importe quel uniforme d'un pays qui n'était pas en guerre avec l'U.R.S.S., l'uniforme de l'armée belge, par exemple, ou de l'armée hollandaise, ou de l'armée française, ou même de l'armée espagnole, c'était se convertir, automatiquement, en francs-tireurs et conduire les prisonniers futurs au massacre !*

« *Personne n'est plus fier que les Espagnols : bon, qu'ont-ils dû faire ? Passer par la couleur feldgrau eux aussi, comme nous, comme tout le monde, généraux compris !*

« *Enchantés ? Mais non, ni eux, ni personne ! Ni même, ce qui est plus drôle, les Allemands !*

« *Car on avait été plutôt fort dans ce chemin-là. Les Français, notamment, avaient emmené dans leur première Légion une collection fort pittoresque de nervis, de nord-africains, de demi-négrifiés. Quand apparurent en Allemagne ces « feldgrau » chocolat, ce fut la consternation ! Après tant de bla-bla sur la pureté de la race, des mauricauds aux yeux de braise, aux lèvres en pneus d'auto, aux odeurs de canne à sucre, s'enfilaient le plus glorieux uniforme des purs ariens rosés, blonds, aux yeux bleus frais. C'était dur à encaisser ! Vous auriez dû voir la bobine du public berlinois, et des officiers allemands surtout, lorsque surgissait sur un quai de gare ou entrait, rigolard, dans une brasserie, un de ces phénomènes au brou-de-noix, le petit calot vert perché en haut de son poil bleu, tout crépu !*

« *Les Allemands suffoquaient, s'étranglaient ! Eux aussi, le tibia leur restait bloqué en travers !*

« *C'est vous dire, que ni eux, ni nous, ni personne, n'avaient de motifs de se réjouir de cette confusion.* »

*
* *

« *Mais allez dénicher une autre solution !*

« *Aucune !*

« *Ni pour la question des francs-tireurs !*

« *Ni — autre problème compliqué — pour la question des stocks.*

« *Vous imaginez le spectacle ? Les Légions de Volontaires filant ici, filant là, aujourd'hui Léningrad, le mois d'après au Pripet, ou bien au Don, ou à califourchon sur un pic caucasien; trois mille kilomètres de front ! Des neiges sans nom ! Des boues sans nom ! Des arrières impossibles ! Et tout le fourbi des dépôts d'habillement eût dû se cavaler, à gauche, à droite, en avant, en arrière, au pôle nord, au pôle sud ! Tout cela s'entrecroisant cent fois !*

« *Impensable, irréalisable ! Il fallait que tous eussent le même équipement, sinon c'eût été une pagaille indescriptible, et nos soldats se fussent trouvés nus comme des Annamites, la plupart du temps.* »

*
* *

« *Une fois qu'il était entendu qu'un même uniforme devait être choisi pour tous, alors, vraiment, il eût été à peine imaginable qu'on obligeât à changer de peau verte, en un coup, pour nous plaire, les sept millions de soldats du Reich et à revêtir, eux comme nous, un uniforme complètement distinct.*

« *En plein début d'offensive, comment ce fantastique chambardement vestimentaire eût-il pu être pratiqué ?*

« *Simplement l'imaginer, c'est se rallier.*

« *Comment, même, eût-on pu teindre et tailler ces quatre-vingts ou ces cent millions de mètres d'étoffe nécessaire ? Le combat était là, qui, lui n'attendait pas.*

« *Les Allemands possédaient des stocks immenses de leurs étoffes, pour des années. Il fallait donc en venir à la seule solution praticable, qui, en même temps tiendrait*

compte des justes susceptibilités : non point que l'uniforme allemand soit imposé aux volontaires de l'Europe, mais que l'uniforme feldgrau — le seul qui existait à des millions d'exemplaires dans les dépôts — perdit son caractère proprement allemand et devint l'uniforme de l'Europe entière, chaque peuple le différenciant avec un insigne distinctif aux couleurs de sa patrie.

« *Il en fut donc ainsi. Il ne pouvait pas en être autrement.* »

*
* *

« Chez les Alliés, d'ailleurs, tout juste comme chez nous, les problèmes se posaient.

Les Belges qui luttaient dans les rangs anglais, dans la RAF notamment, ont-ils fait autrement ? Eux aussi ont dû endosser l'uniforme d'un autre peuple, devenu pour eux, comme pour nous, l'uniforme d'une communauté. Ils portaient un écusson belge sur la manche ? Mais nous aussi : le même, et dessiné, par hasard, de la même manière exactement. »

*
* *

« L'important, terminait Léon Degrelle, était que notre unité, quelle que fût la couleur de l'étoffe qui la vêtait, restât nationale, intégralement nationale. Et elle le resta jalousement. Elle ne fut commandée que par des Belges, dans leur langue propre et sous les plis du plus vieux drapeau national de notre histoire, cravaté des couleurs tricolores de la Belgique.

« Jamais, d'ailleurs, les Allemands ne nous demandèrent d'atténuer en quoi que ce fût notre patriotisme. Ce sont *les patries* de l'Europe qui luttaient au front de l'Est, la nôtre parmi elles, libre parmi elles, respectée parmi elles. Et ces patries très nombreuses, plus de vingt, envoyèrent au front de l'Est *un million* de volontaires anti-soviétiques, *un million*, dont deux cent mille moururent en héros, de 1941 à 1945.

*
* *

« *Le chiffre parait énorme. Il est authentique,* affirme Degrelle.*Bien peu de personnes, durant la guerre, se dou-*

tèrent que tant de soldats non-Allemands luttaient au front de l'Est. On savait vaguement quelque chose des Norvégiens, des Danois, des Hollandais, des Flamands, des Wallons, des Français, des Espagnols, des Italiens, des Finlandais, des Roumains (dans ces trois derniers cas, déjà, il s'agissait de centaines de milliers de combattants, appartenant, ceux-là, à des pays régulièrement en guerre avec les Soviets).

« *Mais il y avait aussi les Hongrois. Il y avait trois divisions de Croates (plus de soixante mille soldats). Il y avait des Divisions complètes, voire des Corps d'Armée, d'Esthoniens, de Lithuaniens, de Lettons. Puis le fleuve des volontaires russes de Vlassov, Cosaques en tête, feldgrau sur leurs petites bêtes agiles.* »

*
* *

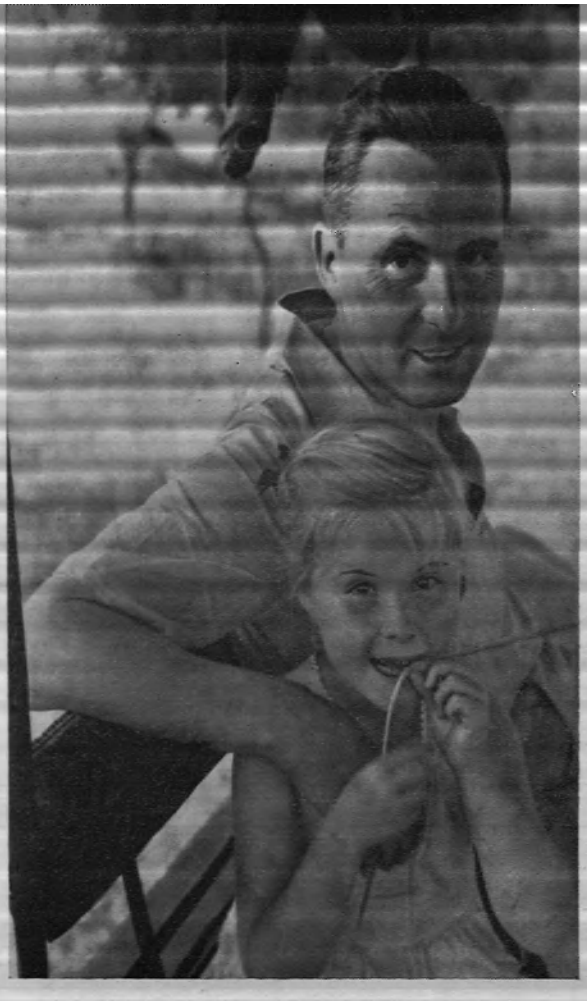
« Parmi ce rassemblement gigantesque où les volontaires non-allemands du front de l'Est étaient, à eux seuls, *deux fois plus nombreux que la totalité des soldats de la Grande Armée de Napoléon,* allions nous faire, nous Belges, notre crise de rétrogrades, pour une question d'étoffe verte qu'il n'y avait pas moyen, avec la meilleure volonté du monde, de teindre autrement, surtout en si peu de temps ?

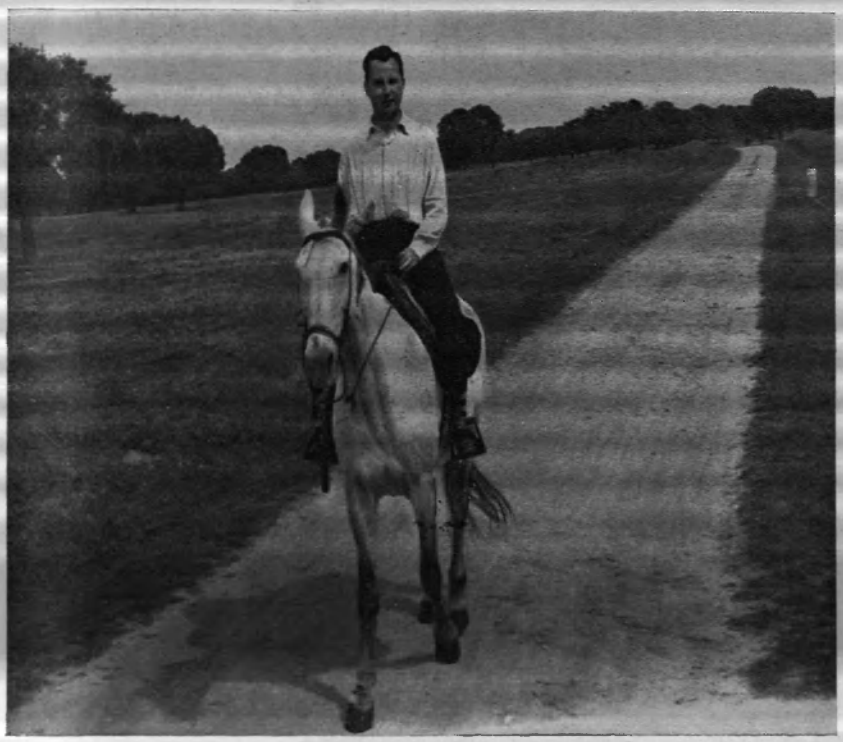
« Le contraire eût été, de tout évidence, bien plus acceptable pour les Belges qui nous houspillaient et pour nous qui allions nous faire casser la figure pour eux.

« Mais c'était impossible. Au surplus, qu'est-ce que ce complexe d'infériorité de patriotes qui doutent toujours d'eux-mêmes ? Nous n'avions pas ce complexe débilitant. Nous savions ce que nous voulions : le salut de notre patrie, à travers le salut de l'Europe.

« Et nous partîmes, décidés à forcer son salut, employant les seuls moyens qui, en 1941, restaient — du moins le pensions-nous honnêtement — à la portée de notre peuple. »

Photos de solitude et de rêverie donquichotesque...





Au sommet d'une montagne lointaine,

Degrelle médite et travaille...

CHAPITRE XXV

SOLDATS POLITIQUES

Au cri de « Vive le Roi », Degrelle et ses légionnaires franchirent le grand fleuve ukrainien, le Dnieper, la nuit du 2 novembre 1941.

Ils connurent d'abord des mois très ingrats, luttant, inconnus, méconnus dans les boues infâmes de l'automne, puis dans les neiges hurlantes.

« Au bout de mes souvenirs, écrivait Degrelle, la paix de la maison, les rires de mes enfants sont pour moi comme des coulées de lumière dorée dans un ciel noir. Nous sommes au fond des pays de boue et il n'y a plus ici d'autre enchantement que celui que le dur devoir nourrit dans nos cœurs. »

Mais parfois il n'en pouvait plus et il l'avouait :

« Je reviens d'un poste, à travers le soir mugissant; et, malgré mes efforts pour rester maître de moi, je me sens indiciblement triste. Je voudrais être seul, m'abandonner un instant à cette grande douleur invisible qui me laboure, douleur d'être perdu au bout du monde, douleur des grands brouillards qui séparent les âmes, douleur qui donne à coups sourds comme un gong martelant sans fin... »

Degrelle menait la vie la plus dure, la plus ingrate que pouvait connaître un troupier, égal, en tout, à ses plus modestes camarades, trimant comme eux, à pied pendant des centaines de kilomètres, gelé, l'épaule meurtrie par sa mitrailleuse et les caissons de cartouches.

Il était toujours simple troupier :

« Au fond, écrivait-il à sa femme, ce qui me plairait le mieux, c'est de rester simple soldat tout le temps. Je suis ainsi bien plus près des cœurs. Et j'éprouve des joies indicibles à aider, à encourager et, parfois, à guider. »

*
* *

Au début de février 1942, les volontaires belges furent lancés à la contre-offensive dans le bassin du Donetz. Les conditions de combat étaient épouvantables : 40 à 42° sous zéro, des bourgs misérables, démolis par les combats. Le 15 février 1942, lors du franchissement de la rivière Samara que défendait violemment l'aviation russe, Degrelle, devenu caporal, fut blessé au pied gauche. Bien qu'atteint d'une triple fracture, il poursuivit l'offensive, couché sur un petit traîneau de fortune que tirait un cheval famélique, trouvé errant. Avec ses camarades, Degrelle se barricada dans le village reconquis de Gromovoja-Balka, à l'assaut duquel des milliers de soldats soviétiques, soutenus par de nombreux chars, se ruèrent le 28 février 1942.

Degrelle, immobilisé par son pied fracassé, resta cramponné à une mitrailleuse, entre deux chevaux morts, tout à l'avant du bourg, à la partie Est qu'avaient dû abandonner ses camarades. Jouant sa peau, ne pouvant faire autre chose que de lutter avec furie, il résista envers et contre tout. L'officier supérieur allemand, délégué par la division voisine pour assurer les contacts au cours de cette bataille acharnée, suivait, sidéré, à la jumelle, la résistance de cet isolé, cramponné à une mitrailleuse en pleine vague ennemie, et dont il ignorait l'identité. Des tanks soviétiques se battaient à plus de cent mètres derrière lui. Lorsqu'une contre-attaque, à la fin de la matinée, dégagea le secteur, le général allemand Sanne, accouru sur les lieux, rejoignit Degrelle, le promut adjudant, et lui décerna la Croix de Fer de Deuxième Classe. Degrelle se redressa sur sa jambe valide, radieux, triomphant : il venait de gagner « le premier droit » pour la Belgique.

Au mois de mai 1942, Degrelle se distingua encore aux combats de rupture de la bataille de Charkow, gagna la Croix de Fer de Première Classe et fut nommé sous-lieutenant « pour la valeur ». Il faut noter qu'absolument tous ses grades, Degrelle les reçut « pour courage exceptionnel au combat », selon la formule officielle.

*
* *

Après la conquête des deux rives du Donetz, la Légion Belge Wallonie fut lancée, au début de juillet 1942 à l'assaut du Don, approcha de Stalingrad, puis bifurqua vers le Sud et partit, avec un certain nombre de divisions allemandes, à la conquête du Caucase. Là, dans de furieux combats de montagne, Degrelle accomplit des exploits dont il ne sortit vivant que par miracle, se jetant, le 19 août, le premier, en avant de tout le monde, au corps à corps, en plein dans les positions soviétiques de Prusskaja, rééditant le coup trois jours plus tard lors de l'assaut de la localité forestière de Tcherjakow. Au mois d'octobre, ses camarades et lui, en pleine nuit, conquirent les sommets, hauts de mille mètres, qui dominaient la vallée de la rivière Pschich. C'est là que Degrelle fut blessé pour la deuxième fois, par un obus qui s'abattit à quatre-vingt centimètres de lui, l'atteignant peu, extérieurement. Mais, en réalité, la déflagration l'avait gravement blessé intérieurement, à l'estomac, à l'œsophage et au foie. Il dut subir en exil de fort dangereuses opérations pour essayer de remédier, tant bien que mal, à ces destructions.

A sa descente des monts du Caucase, Degrelle fut nommé premier lieutenant et proposé, une première fois, pour la Croix Allemande en Or, qui correspond à l'obtention, à cinq reprises, de la Croix de Fer de Première Classe.

Lorsqu'il repartit en congé avec ses camarades, il y avait quinze mois qu'il luttait en Russie, chaque jour à la pointe de la bagarre. Ses exploits l'avaient rendu fameux. Sa Légion avait été citée au communiqué du Grand Quartier Général et lui-même avait fait l'objet de citations brillantes. Déjà il lui était permis de parler haut avec les chefs militaires allemands.

Degrelle n'a jamais eu la réputation d'être spécialement modeste, ou timide. Fort de sa réputation du front, il allait affronter bientôt les « grosses légumes » de Berlin.

*
* *

Les pertes de sa Légion avaient été considérables.

Au combat de Gromovoja-Balka, la moitié des volontaires belges avaient été tués ou blessés, en quelques heures.

Du Caucase, atteint avec un millier de soldats, Degrelle était redescendu seulement avec cent quarante-six hommes.

Malgré cela, les effectifs s'étaient énormément accrus : deux mille nouveaux volontaires étaient prêts au départ, à la frontière polonaise, constituant non plus un bataillon comme en 1941, mais un régiment.

Himmler, qui connaissait les exploits des Wallons, rêvait de les voir se transformer en une brigade blindée adjointe à ses fameuses divisions de Waffen S.S.

« *A propos de ce cas des Waffen S.S.*, me dit un jour Degrelle, *il ne serait pas mauvais de s'expliquer un peu. C'est un des sujets sur lesquels on a publié le plus d'erreurs après* 1945.

« *Les S.S. et les Waffen S.S. formaient des organisations tout à fait distinctes. Les S.S. étaient une ancienne milice intérieure du parti national-socialiste allemand. Les Waffen S.S. réunis à l'occasion de la guerre, étaient des soldats et ne s'occupaient que de problèmes de soldats. Waffen veut dire « armes » et non « flicaille » !*

« *Ce que faisaient les S.S. de l'intérieur, nous n'en savions rien et, en fait, nous n'en sûmes jamais rien. Nous nous battions au Front, loin de toutes les misères ou turpitudes de l'arrière. Ces milices S.S., vieillies sous le harnais politique eussent, certainement, été volatilisées après la guerre lors du retour de centaines de milliers de jeunes soldats du Front.*

« *Mais, entre temps, parmi les restés pour compte de la conscription, ces anciens S.S. de l'intérieur devaient représenter un élément encore vigoureux. Ce sont ceux-là, flanqués d'un certain nombre de mutilés de guerre et de cerbères étrangers, qui durent devenir, d'après les récits qu'on m'a passés, les spécialistes fort spéciaux des camps de concentration.*

« *Il est cependant prudent de relire à deux coups ce qu'on a écrit sur ces gardes-chiourmes, chacun de ceux qui ont dû les subir en rajoutant pour rendre plus intéressant son personnage ! Un ancien Député socialiste français a fort drôle-*

ment remis à leur place, dans son livre vécu « Le Mensonge d'Ulysse », un certain nombre de ces bobardiers présomptueux.

« Nous, en réalité, nous n'eûmes jamais de rapports avec ces S.S. de l'arrière et je ne veux donc pas perdre mon temps en polémiques à ce sujet. Notre rayon, c'était les Waffen S.S., parmi lesquels, ainsi que des centaines de milliers de Volontaires Européens, nous allions lutter de 1943 *à* 1945. »

*
* *

« Ces Waffen S.S. étaient la crème de la crème des soldats, les durs, les gonflés. les super-armés, les super-motorisés, ceux qu'on lançait vers le secteur le plus infernal lorsqu'il était rompu, qu'on plaçait automatiquement en tête de ces bonnes petites offensives où on était sûr de laisser un maximum d'os en un minimum de temps.

« Ils devinrent la véritable Garde Impériale *de l'empire européen en formation, une garde géante* de plus d'un demi million de volontaires *de premier ordre.*

« Ils avaient été créés, au début, pour former simplement une troupe de choc de la valeur d'un régiment Leur croissance fut rapide. En 1941, *avec l'arrivée des volontaires européens, l'ancienne formule éclata, et Hitler, secondé par Himmler, eut l'idée grandiose d'en faire comme la fraternelle de tous les idéalistes de vingt pays divers d'Europe, au plan politique fort semblable, qui venaient offrir leur jeunesse dans la lutte du Front et de l'Est.*

« Les Nordiques y intégrèrent aussitôt leurs unités : les Norvégiens, les Danois, les Hollandais, les Flamands, les Baltes. Puis Himmler fit risette aux Wallons et aux Français. En 1944, *nous nous trouverions réunis côte à côte par centaines de milliers, gars du golfe de Finlande et gars de la mer Adriatique, gars des fjords norvégiens et gars des Ardennes, gars de la Normandie ou des Landes, sans oublier les six cents volontaires de la Waffen S.S. suisse, et même une douzaine de sujets rubiconds de Sa Gracieuse Majesté Britannique.*

*
* *

« *Dans cette grande fraternité du Front, l'Europe, vraiment se fit. Tous nous étions égaux. Tous nous étions camarades. Et, tous, nous étions forts, les garçons les plus costauds, les mieux bâtis et les plus valeureux de vingt pays d'Europe, équipés et armés de façon extraordinaire. Cette immense cohorte eût constitué une base incomparable d'unité politique dans le continent, après ces années de formidable vie commune, soulevées par un idéal identique, nourries par les mêmes combats et les mêmes souffrances, supportées avec des cœurs fermes !*

« *Quelle solidarité politique !*

« *Quelle foi !*

« *Jamais l'Europe n'eut à sa disposition une jeunesse si merveilleusement préparée, où les héros authentiques surgissaient par milliers, blessés cinq fois, blessés dix fois, collectionnant les Croix allemandes en or, les Colliers de la Ritterkreuz, les Feuilles de Chêne, les Glaives, les Diamants !*

« *Tous étaient d'une étonnante stature (un mètre soixante-quinze minimum, au début !)*

« *Et quel triomphe de la jeunesse ! On y trouvait des chefs de divisions de trente ans.*

« *Seuls comptaient le courage, l'esprit de décision, la fidélité, le sens de l'honneur et de la camaraderie !* »

*
* *

« *C'est cette jeunesse merveilleuse des Waffen S.S., qu'on souilla en 1945, en les dépeignant comme un troupeau de geôliers, eux qui ne virent pas un geôlier, une seule fois, en quatre années de guerre et qui furent, comme Ney,* les braves des braves !

« *Qui, encore, résistait en Normandie en juillet 1944, lorsque les chars de Patton broyaient tout ? Les Waffen S.S. de seize ans de la division « Jeunesse d'Hitler » ! Ils y périrent par milliers !*

« *Qui se cramponna jusqu'au 25 avril 1945, à l'Oder ? Nos Waffen S.S. de Wallonie et de Flandre !*

« *Qui constitua le tout dernier carré de défenseurs de Berlin ? Des jeunes Waffen S.S. Français !*

« *Oui, Français !*

« *L'esprit de l'Europe était passé dans l'âme et dans la chair de tous ces jeunes guerriers du continent et les trois der-*

niers soldats qui reçurent d'Hitler, la veille de sa mort, le Collier de la Ritterkreuz étaient trois jeunes Waffen S.S. de France, qui portaient bravement au bras gauche, dans cet enfer berlinois des heures ultimes, l'écusson bleu-blanc-rouge de leur vieille patrie !

« Jamais, durant toute la guerre, trois combattants d'une même unité ne reçurent le même jour la Ritterkreuz. Des Français méritèrent cet honneur insigne. Ces héros s'appelaient Henri-Joseph Fenet, Eugène Vaulot (il mourut sur place le 2 mai 1945) et Apollot (j'ignore quel était son prénom).

« Des vendus à Hitler, ou des bourreaux, ça ? Allons donc ! De jeunes garçons propres qui, alors que tout était fichu, surent lutter jusqu'à la dernière seconde et mourir noblement, à la française, pour l'idéal européen qui avait soulevé leurs vingt ans !

« Je me suis étendu longuement sur cette question des Waffen S.S., disait Degrelle en terminant son monologue, *mais le sujet en valait la peine car le public n'y a rien compris après les hostilités, alors que ces forces armées constituèrent, militairement, politiquement, moralement, une des réussites européennes les plus extraordinaires de la Deuxième Guerre Mondiale.*

*
* *

N'empêche, Degrelle, au début de 1943, ne se rallia pas tout de suite à ces formations.

Ses soldats avaient, jusqu'alors, lutté à côté des unités classiques de la Wehrmacht, et ils n'y avaient trouvé que des amis.

Avant de rejoindre des unités nouvelles il fallait être sûr que c'était bien comme on disait, que, dans cette jeune Europe guerrière des Waffen S.S., la patrie de chacun serait fièrement respectée. Degrelle, avant tout pourparler, posa donc très nettement, par écrit, ses conditions « sine qua non » à tout ralliement, conditions d'ordre patriotique et conditions d'ordre spirituel.

Conditions militaires : maintien strict du caractère rigoureusement national de son unité : drapeau, hymnes, commandement belges; langue nationale.

Conditions politiques : ralliement du Reich à son plan de reconstruction d'une Belgique agrandie au format « bourgui-

gnon », c'est-à-dire retrouvant les provinces perdues durant les siècles d'invasion et de décadence.

Degrelle sut fort habilement, dans un grand meeting au Palais des Sports de Bruxelles, envelopper ses revendications dans des évocations impériales qui flattaient les Allemands, et ne lui coûtaient pas grand chose, rappelant comment les Pays-Bas Bourguignons avaient constitué le plus beau fleuron du Saint Empire Romain Germanique. Jamais, d'ailleurs, la Belgique n'avait été aussi libre et aussi glorieuse qu'au temps de l'empereur Charles-Quint.

Ce langage degrellien faisait très « Europe » et Himmler petit à petit se laissa gagner à l'idée d'un Occident puissant comme au XVe et au XVIe siècles, et qui posséderait dans l'Europe Nouvelle, une personnalité bien à lui.

*
* *

Les revendications de Degrelle passèrent néanmoins par des hauts et par des bas. On essaya même de l'impressionner peu élégamment. Lorsqu'il se rendit compte qu'on jouait de l'intimidation, Degrelle, brusquement, laissa tomber les conversations et quitta Berlin, le jour même, sans crier gare. Il ne donna plus signe de vie, rejoignit la Légion à son camp de Mézeritz. Il n'avait accepté aucun accord. Ses soldats et lui allaient donc remonter au front tout simplement, comme à l'automne de 1941.

Himmler, fort interloqué, se disait toujours que Degrelle, au dernier moment, allait céder, se rallier sans garanties formelles.

Il ne le connaissait pas bien.

Degrelle ne céda pas. Il savait que le temps travaillait pour lui et que, plus il acquérrait de droits au front, plus il serait en mesure de parler ferme.

Finalement, c'est Himmler qui dut réagir, envoya télégraphiquement à Degrelle une invitation à venir au Grand Quartier Général et mit à sa disposition son train spécial, quarante-huit heures tout juste avant le nouveau démarrage de la Légion Wallonie pour le front de l'Est.

Degrelle, au Grand Quartier Général, ne se contenta pas de brèves palabres. Il discuta pied à pied pendant huit heures — presque toute une nuit — avec Himmler, gentiment, énergiquement, lui apportant, au petit déjeuner, le texte de la

conversation, rédigé en français et en allemand qu'il lui soumit pour approbation écrite et définitive. Hitler avait été tenu au courant des discussions à plusieurs reprises. Degrelle termina l'entrevue par une victoire complète : son plan, dit « bourguignon », était complètement accepté.

Hitler, alla même beaucoup plus loin que Degrelle, pour finir, ajoutant au plan degrellien des territoires que celui-ci ne prévoyait point.

*
* *

Certes, les amis qu'il informa en Belgique, aussitôt, pouvaient croire que Degrelle voyait l'avenir avec ses yeux d'optimiste invétéré. Mais l'après-guerre a apporté les preuves officielles de la victoire politique que Degrelle remporta alors. Les notes du Dr. Kersten, secrétaire d'Himmler, révélées par l'Ambassadeur français François-Poncet dans le *Figaro*, de Paris, puis publiées en volume, sont absolument catégoriques à ce propos. Elles rapportent les « déclarations faites en mars 1943 à Berchtesgaden par Hitler » au sujet de la « renaissance de la vieille Bourgogne ».

Pour ne point commettre d'erreur d'interprétation sur la signification géographique du plan Degrelle, expliquons-nous brièvement.

La « Bourgogne » en question n'est pas celle du Château Neuf du Pape et du Clos Vougeot !

Ce terme pénétra dans l'histoire de Belgique comme un titre de noblesse : celui des ducs de Bourgogne, devenus seigneurs du pays Flamand.

Leur drapeau était marqué à la Croix de Bourgogne. Leurs fidèles s'appelaient volontiers des « Bourguignons ». Mais ce drapeau flottait sur Bruges et sur Bruxelles plus que sur Dijon ! Et ces « Bourguignons » étaient nés généralement sur les bords de la Sambre ou à l'embouchure de l'Escaut !

Cet « Etat de Bourgogne » s'appela ainsi, longtemps, pour se rattacher spirituellement à ces princes de sang français qui avaient donné aux « Pays-Bas » ou Belgique, leur unité. Ce sont eux, Jean Sans Peur, Philippe le Hardi, Philippe le Bon, Charles le Téméraire, princes nés de la famille des Lys, qui fédérèrent ces provinces du Nord, rivales pendant des siècles, et dont l'ensemble « bourguignon » fit la gloire, la beauté, la richesse au XIVe et au XVe siècles.

Ces Pays-Bas « bourguignons » s'étendaient de la Somme au delta de la Meuse, de l'Escaut et du Rhin.

Ils furent mutilés au cours des siècles à la suite, notamment, des guerres de conquête de Louis XIV, grand Français, mais à qui les Belges doivent la perte de leurs terres du sud.

Degrelle — qui l'imputerait à crime à un patriote ? — avait la nostalgie de ces terres perdues et rêvait de les voir faire retour à la glorieuse unité des terres « bourguignonnes » de jadis.

*
* *

Certes, les choses ont bien changé depuis ce temps-là et Degrelle m'a fait à ce sujet des confidences fort étonnantes.

« *Oui,* me dit-il un jour, *l'évolution fut fort différente de ce qu'on pouvait prévoir.*

« *Il est bien vrai que, comme Hitler et Himmler l'ont déclaré, et comme M. François-Poncet l'a rapporté, j'avais, en* 1943, *fort des combats glorieux de mes soldats, obtenu les réajustements territorianx que j'avais réclamés pour ma patrie. Des textes officiels l'établissent de la façon la plus claire. Les terres perdues nous seraient revenues.*

« *Mais, entre temps, de même que les Italiens, réduits à la portion congrue au sein de l'Axe, s'étaient vite sentis inquiets, nous, occidentaux c'est-à-dire non seulement les Belges mais tous nos camarades français, avions éprouvé une crainte de plus en plus vive à constater notre émiettement, et le renforcement toujours plus net de nos vis-à-vis allemands du continent.*

« *Dans l'Europe qui se créait, nous risquions de nous voir dominés, domestiqués, si les rapports nécessaires d'égalité se transformaient en rapports pénibles d'inégalité.*

« *C'est ainsi que, Français et Belges, au lieu de chercher à nous tailler chacun des biftecks dans la croupe de l'autre, nous rendîmes compte de la nécessité vitale où nous nous trouverions bientôt de travailler en équipe et non en rivaux.* »

*
* *

« *Au printemps de* 1944, *rescapé, blessé de l'encerclement de Tcherkassy, je fis plusieurs séjours en France.*

« *J'y parlai à dix mille Parisiens au Palais de Chaillot.*

« *Surtout, j'y rencontrai longuement les ministres français responsables. Nous nous revîmes discrètement à diverses reprises, pour prendre finalement ensemble la décision de former bloc, non pour saboter l'Europe alors en formation, mais* pour que notre Occident, uni, y fût représenté dans son juste équilibre.

« *Nous décidâmes de grouper nos forces militaires, de fonder des organes de presse communs, et de rechercher une forme de fédération politique occidentale, à intégrer elle-même, au moment voulu, dans une grande Europe où elle se présenterait* en force, *et non en débris affaiblis.*

« *C'est dire que l'histoire de nos revendications territoriales ne se présentait plus avec la même acuité.*

« *Les évènements, la nécessité, notre camaraderie, notre bonne volonté commune nous eussent fait trouver, certainement, les formules qui, pacifiant le passé, eussent fédéré puissamment les forces politiques et spirituelles d'un Occident qui ne pouvait pas abdiquer.* »

*
* *

« *A Sigmaringen, en novembre et en décembre* 1944, *nous reprîmes ces pourparlers une dernière fois. Je passai plusieurs jours avec Laval, de Brinon, Luchère, Bonnard, Degat, et autres ministres. Je pris la parole devant les réfugiés français. J'allai passer en revue la Division Française « Charlemagne ». Bref, nous étions arrivés à la fraternisation complète.*

« *A ces explications, on peut voir comment le grand projet de l'Europe, s'il nous enthousiasma, ne nous aveugla point, et comment nous nous tînmes toujours à carreau, prudents, calculateurs, n'embrouillant pas idéalisme politique et réalisme politique.*

« *Néanmoins, je n'ai pas voulu taire la grande victoire que j'avais obtenue en* 1943 *en décidant Hitler à donner son accord au retour des territoires perdus de ma patrie, car il fut ainsi établi clairement : primo, que nous étions des nationalistes belges fervents; secundo, qu'Hitler ne nous avait pas roulés et que ce qu'il nous avait reconnu verbalement, il l'avait fait lui-même établir par écrit aussitôt après.* »

Certes, ce plan de reconstitution de la Belgique, dans ses frontières historiques, eût dû être mis au point encore. Mais

les notes du Docteur Kersten laissent suffisamment entrevoir l'importance de l'accord.

Citons donc les déclarations d'Hitler, répétées par Himmler, sans oublier, jamais, que Bourgogne veut, en réalité, dire Belgique :

« — *Le monde apprendra la renaissance de la vieille Bourgogne, ce pays qui fut le centre des sciences et des arts. La vieille civilisation revivra dans le cadre du vieil Etat.* »

« — *La Bourgogne sera un Etat indépendant. Nous échangerons des ambassadeurs.* »

« — *Ce pays aura son armée, son gouvernement, ses lois, ses monnaies et ses services postaux. Ce sera un* Etat Modèle *dont la formule sera admirée et imitée.* »

Et Himmler ajouta cette précision de Hitler concernant Degrelle :

« — *L'Etat de Bourgogne sera gouverné par un chancelier. Je crois que Degrelle, chef des Rexistes belges sera le premier chancelier de Bourgogne.* »

Ces promesses reçurent même un commencement d'exécution. Lorsque l'offensive von Rundstedt déferla une nouvelle fois en Occident, en décembre 1944, Degrelle reçut immédiatement du maréchal Mödel, et par écrit, délégation des pouvoirs politiques les plus complets dans le territoire libéré de la Belgique. Un mois avant, Hitler l'avait officiellement reconnu comme « Volksfürer » (Chef de Peuple). Signification diplomatique lui en avait été faite officiellement par M. de Ribbentrop, ministre des Affaires étrangères du Reich qui, en même temps, par acte notarial, avait fait passer sous son autorité les 54 milliards de francs du clearing belge.

Il est assez étonnant de constater qu'après la guerre Degrelle a été condamné à mort comme « mauvais » belge. On ne peut, à mon avis, lui reprocher, notamment chez ses amis français, que d'avoir été trop « grand » belge ! Au lieu de diminuer sa patrie il la voulait plus vaste ! Et il fut à un doigt de la faire plus vaste, comme au temps de Charles le Téméraire, son modèle, son héraut, et de Charles-Quint, l'Empereur qui fut, par excellence, l'homme des Pays-Bas, balcon de l'Europe.

*
* *

Où Degrelle l'emporta également, de façon complète, dans son long débat avec les chefs du IIIe Reich, ce fut dans la question religieuse.

Là non plus la partie n'était pas simple.

Alors qu'en France, le nonce de S.S. Pie XII proclamait Pétain, le collaborateur de Montoire, « un homme providentiel », alors que le cardinal Baudrillard conviait ouvertement les catholiques français à se joindre à Hitler dans sa croisade contre les Soviets, le cardinal Van Roey, lui, en Belgique, avait, de nouveau, évolué, depuis cet automne de 1940 au cours duquel il avait reçu si aimablement Degrelle, retour des prisons françaises. De nombreux membres du clergé belge — un clergé spécialement batailleur et généralement porté à prendre parti dans les conflits temporels — s'étaient lancés dans les empoignades germanophiles, anglophiles, partisanes, résistantes, etc., etc. Certains allaient jusqu'à cacher des explosifs sous les autels. Bref, comme le disait avec humour Léon Degrelle, « on sentait plus souvent l'odeur de la poudre que le parfum évangélique des rameaux d'olivier ».

*
* *

Léon Degrelle avait été lui-même victime d'un incident d'ordre politico-spirituel qui l'avait frappé comme un coup de poignard. Alors qu'un dimanche, convalescent, revenu du Caucase, il était allé s'agenouiller, entre deux de ses petites filles, au banc de communion de la vieille église de Bouillon, où il avait servi la messe pendant de nombreuses années, le prêtre, que la passion partisane égarait, était passé d'une de ses fillettes à l'autre, lui refusant l'hostie, à lui, le papa et le soldat.

C'était d'un sectarisme fort anti-chrétien !

Degrelle portait son uniforme de soldat du front, uniforme normal, admis, reconnu par l'Aumônerie Militaire et qui n'avait rien à voir avec un uniforme politique quelconque. Aucune excuse, même mauvaise, n'existait donc pour ce prêtre.

Outré par cette provocation, Léon Degrelle se dressa, fit scandale. Il eût dû — mais c'est facile à dire après — recevoir la méchanceté avec une âme humble. Mais d'abord il n'est pas humble. Et puis, son sang n'avait fait qu'un tour.

C'est là qu'on le guettait. Le prêtre en question reconnut

plus tard que le refus de la communion avait été bel et bien prémédité. On profita, aussitôt, de la réaction violente de Léon Degrelle. Quatre jours plus tard, sans même lui avoir donné la possibilité de s'expliquer, sans même l'avoir averti qu'une procédure religieuse était ouverte contre lui, il était excommunié, au stade diocésain.

Ce fut pour lui, pour ses pauvres parents, une peine indicible et, pour les fidèles, un sujet de stupeur, car l'Aumônerie Militaire, elle, que dirigeait un autre évêque catholique, avait immédiatement levé les effets de la dite excommunication, ayant tout pouvoir à cette fin durant les hostilités.

Comment les fidèles pouvaient-ils s'y retrouver dans une telle confusion spirituelle ? Un évêque défaisait ce qu'un évêque faisait ! Un volontaire de l'Est était représenté comme un Croisé par un certain cardinal, comme un mécréant indigne par un autre, tous deux ministres de la même Eglise ! Le cardinal Baudrillard bénissait les volontaires français du front de l'Est et un prélat parisien les accompagnait comme aumônier. Mais, dans le pays le plus voisin, le cardinal Von Roey refusait aux Volontaires belges du front de l'Est, dont 85 % étaient des catholiques fervents, l'aumônier qu'on ne refuse pas dans les prisons aux pires criminels !

Et on préparait à ces soldats de véritables guet-apens apostoliques s'ils se présentaient au banc de communion de leur cité natale !

*
* *

Degrelle eut fort à faire pour ne pas laisser se développer un état de rébellion parmi les fidèles. Il écrivit lui-même, en bon chrétien, à l'évêque belge qui l'avait frappé. La mesure prise contre lui fut aussitôt rapportée publiquement. Le temps passa, qui calma bien des choses. Et Degrelle reçut en exil — je l'ai vue — de la main même de cet évêque, Mgr Charrue, une lettre pleine de bonté, liquidant définitivement ce passé pénible.

*
* *

Le cardinal de Malines forma des vœux secrets, sur le tard, pour le triomphe du clan allié. Mais il est non moins certain que la « collaboration » en Belgique était l'œuvre, fut, d'un bout à l'autre de la guerre, l'œuvre de catholiques

convaincus : Flamands ou Wallons. Qu'ils s'appellassent Degrelle, De Clercq, Elias, Romsée, les grands leaders « collaborateurs » étaient de fervents catholiques. Catholiques étaient tous les gouverneurs de Province d'Ordre Nouveau, ainsi que l'immense majorité des maires et des commissaires d'Arrondissements. A la Légion Wallonie, quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-dix pour cent des soldats communiaient avec la plus grande ferveur. Léon Degrelle le premier donnait l'exemple, chaque fois qu'un prêtre parvenait jusqu'à leur unité.

Croyants, les Rexistes voulaient la paix avec le clergé, si batailleur fût-il parfois. Ils savaient qu'après la guerre les différends surgis des passions passagères s'effaceraient, et que l'essentiel, la foi, et la discipline qui soutient la foi, devaient être sauvées, envers et contre tout.

*
* *

Toujours Degrelle fut convaincu que les croyants eussent obtenu, au sein de l'Europe Nouvelle, le respect complet de leurs croyances et leur épanouissement. Au front de l'Est, il en était ainsi déjà. Himmler avait parfaitement admis la présence d'aumôniers catholiques dans les formations Waffen S.S. de Volontaires.

« — Pour faire respecter notre foi dans l'Europe future, il faut entrer dans la place, s'y imposer, au lieu de se tenir à l'écart », s'exclamait Degrelle.

Et il ne craignait pas de côtoyer certains personnages dont parfois la hargne anti-chrétienne le heurtait ou même le révoltait.

« — Les catholiques ne sont-ils pas accouplés, dans les démocraties alliées, aux pires éléments du Marxisme anticlérical et de la Maçonnerie ? Et eux qu'en obtiennent-ils ? »

Tandis que lui « obtenait », obtenait que sa foi fût officiellement reconnue, respectée et honorée.

« — Nous n'avons qu'à faire bloc, répétait-il aux catholiques timorés. Un prêtre aussi saint que Mgr Tisso, chef de la Slovaquie, est l'ami personnel d'Hitler : vaut-il moins, spirituellement, que certains de ses collègues fouinards qui trottent en soutane parmi les chausse-trappes maçonniques ?

Qui résisterait à la foi, si elle est vraiment sincère, brûlante, illuminée d'en haut ?

Il faut nous appuyer sur les éléments pro-chrétiens du Troisième Reich, faire avec eux le siège d'Hitler, d'Himmler, de Goebbels, les convaincre, au lieu de les laisser, à cause de leur entourage anti-religieux, tolérer des excès dont nous porterions indirectement la responsabilité si nous restons passifs ou à l'écart du débat. »

*
* *

« — La preuve, ajoutait Degrelle que l'on pouvait avoir sur les dirigeants du Troisième Reich une influence décisive au point de vue religieux, fut le cas personnel d'Himmler qui passait pour l'incroyant le plus sectaire du Troisième Reich. J'eus avec lui des débats interminables sur la religion, pendant des dizaines d'heures. Je sentais bien que je ne parlais pas en vain. Cet esprit froid, méthodique, était sensible à la chaleur des croyances. Quelle ne fut pas ma surprise quand je reçus, au front de Narva, en août 1944, un texte rédigé par Himmler lui-même, une vingtaine de longs feuillets dans lesquels le chef de la S.S. exposait, à l'usage de ses généraux commandants de Corps d'Armée, un ensemble de preuves de l'existence de Dieu, exposées avec une clarté telle que je dus admettre que jamais je n'avais rien lu de si bien fait durant mes années de formation au collège des Jésuites.

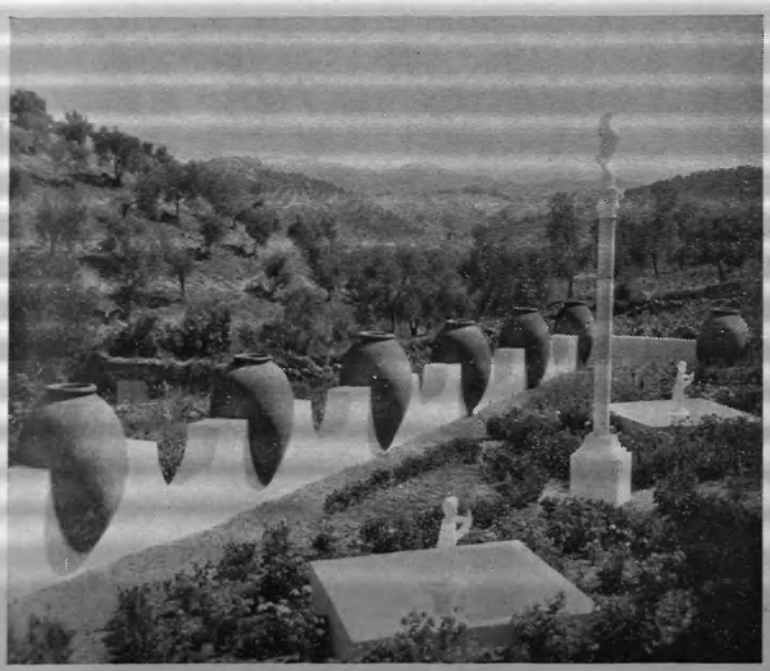
« Tous les fronts craquaient. Mais Himmler, hanté par le problème spirituel, avait consacré des heures à noter les raisons pour lesquelles il était devenu « croyant » ! Sincère, il les envoyait lui-même aux dirigeants les plus élevés de la S.S. Ce texte, je l'ai eu en mains. Il m'avait été communiqué par le général du 3e Corps de Blindés de la Waffen S.S., le général-colonel Félix Steiner. C'était un exposé remarquable. J'espère qu'il n'est pas perdu et qu'on le publiera un jour.

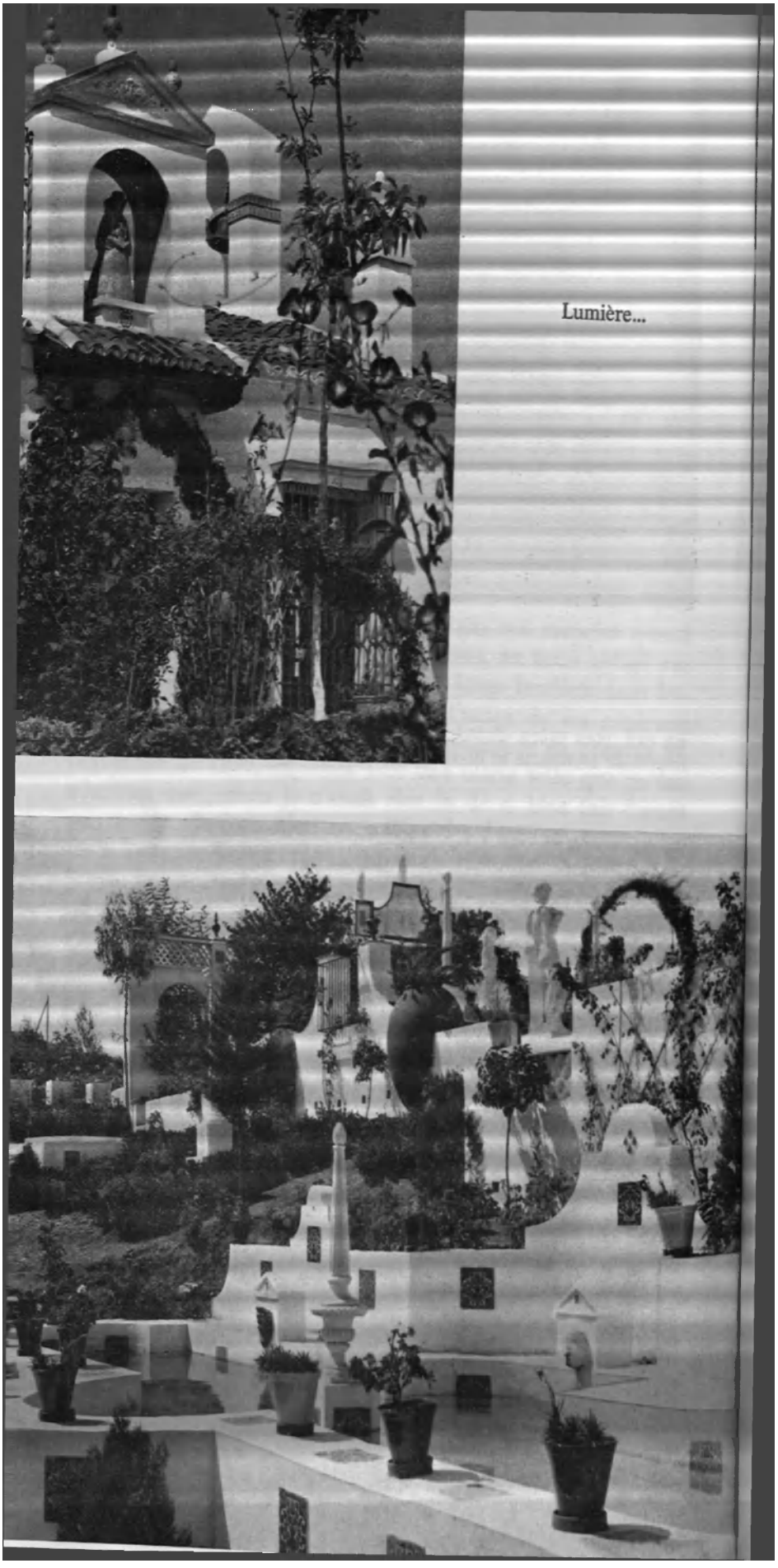
« J'eus aussi d'interminables conservations sur les problèmes religieux avec Goebbels, jadis si anti-clérical, et qui, dans sa maison, en février 1944, me déclara qu'il était rallié à mes positions.

*
* *

« *Quant à Hitler*, me faisait remarquer Degrelle, *il n'était pas incroyant, et il n'avait pas mis, le moins du monde, dans ses plans de se colleter avec les religions.*

En exil, pour créer, quand même, du grand et du beau, Degrelle s'est improvisé architecte et décorateur. Voici quelques-unes de ses créations.




Lumière...

« *Sa façon de penser était beaucoup plus nuancée, et il me l'expliqua un jour :*

« *— Je ne veux pas organiser de persécution religieuse. Si on me monte au nom de la religion, des bagarres politiques, je ferai face avec vigueur. Mais ce n'est pas ainsi que viendra l'affaiblissement des religions. Je suis convaincu qu'en cent ans, en deux cents ans, la science aura fait de tels progrès, éclairci tant de mystères, donné des explications naturelles si logiques aux problèmes de l'Homme et de la Création que l'influence des Eglises en aura été fortement réduite ou virtuellement éliminée. Je crois plus sage de m'en tirer à cette évolution-là.* »

*
* *

« *Un jour où je lui faisais remarquer qu'il avait autour de lui des théoriciens anti-religieux fort en vue, par exemple Rosenberg, l'auteur du « Mythe du XXe siècle », il me fit cette réponse amusante :*

« *— Léon, avez-vous déjà lu ce livre ? Moi, je n'y suis jamais parvenu !* »

« *Nous éclatâmes de rire, parce que, moi non plus, je n'avais jamais pu dépasser la première dizaine de pages de ce texte abscons.*

« *Hitler laissait les pondeurs de copies confuses sévir, deci, de-là, dans son entourage. Ça donnait des allures intellectuelles au Mouvement. Quand les gens ne comprennent pas (parce que c'est incompréhensible !), ils hochent la tête avec componction et murmurent sentencieusement : c'est profond !*

« *A Rex aussi, je possédais en réserve de ces théories consacrées dont je n'avais jamais lu une ligne. Elles expliquaient gravement, dans leurs topos, aux amateurs de rébus politiques, les nuances contournées et subtiles de ma doctrine — qui était simple comme un œuf à la coque, et se moquait de ces emberlificotages !*

« *Hitler m'amusa bien en me racontant qu'il agissait exactement comme moi avec ses impressionnants philosophes !* »

*
* *

« *Si l'Eglise,* continuait Degrelle, *eut ses bagarres .. quand, avec qui, n'en eut-elle pas? .. au temps d'Hitler, celles-ci furent sans comparaison, tout de même, avec celles qui opposèrent à l'Eglise Catholique un Napoléon qui faisait rédiger un Catéchisme délirant à sa gloire, qui nommait lui-même des évêques, des archevêques sans se soucier du Saint-Siège, qui confisquait les Etats Pontificaux, qui flanquait en tôle une fournée de cardinaux* (« les vieux imbéciles » les appelait-il !) *qui mettait en prison le Pape lui-même et finissait, à Fontainebleau, par lui administrer, un jour de mauvaise humeur, une sensationnelle paire de claques !*

« *En Allemagne, les incidents de type confessionnel se fussent tassés.*

«*Goebbels, Goering, Hitler lui-même (il répétait volontiers que sa mère allait à la messe) étaient, au point de vue religieux, devenus des modérés. Quant à Borman, au sujet duquel on a fait un tel foin après la guerre, il tenait un rôle assez insignifiant, gonflé dans sa culotte d'équitation, chargé davantage de voir si les fixe-chaussettes d'Hitler étaient en bon état, et s'il n'apparaissait pas de pointes de clous à l'intérieur de ses bottes, que de préparer une religion nouvelle pour nazis anti-luthériens et anti-papistes !* »

*
* *

« *Au front, je n'ai pas, en quatre ans, entendu, une seule fois un général prononcer un propos anti-religieux. Les aumôniers naviguaient .. le catholique et le protestant accouplés — comme il leur plaisait; et certains avaient le verbe aggressif.*

« *Quant aux théories nazies qui s'opposaient à la doctrine catholique, on sait ce qu'il en est des doctrines. Partout, avec le temps, elles s'assagissent. Napoléon parvint bien à faire bénir celle de la Révolution Française (qui y avait été autrement fort qu'Hitler !). Beaucoup de bonnes choses du national-socialisme auraient, elles aussi, été dédouanées par l'Eglise, un jour ou l'autre.*

« Je suis convaincu, concluait Degrelle, qu'on fût arrivé à créer un état de paix satisfaisant, et spirituellement fécond, entre l'Eglise, ou les Eglises (catholique et protestante), et,

l'Europe Nouvelle. C'était à nous à maintenir, bien haut, nos croyances, sans peur et sans jactance. »

*
* *

Un problème d'ordre moral tourmentait Degrelle après la guerre et il m'en entretint maintes fois : celui des camps de concentration et des chambres à gaz, à propos desquels je lui apportais les révélations de la presse de 1945.

« — Si nous avions eu, me répétait-il, la moindre idée de ce qui s'est passé dans ces camps d'internement, on peut m'en croire, j'eus vidé le sac devant Hitler avec la même vigueur. Certes, tout n'est pas encore très clair dans ces descriptions. Certains ont dû exagérer. D'autres, mentir. Mais n'y aurait-il eut que cent mille, ou même mille victimes, ce sont des crimes, des crimes que cent précédents historiques ne peuvent pas excuser. Napoléon a pu faire assassiner le duc d'Enghien, ce n'est pas un exemple à imiter. Il eut tort. Ce sang l'a souillé. Si, perdant la tête comme lui, Hitler et Himmler, dans l'âpreté d'une guerre horrible, se sont laissés emporter par la haine et ont ordonné des monstruosités méthodiques, il faut, tout honnêtement, dire que c'étaient des monstruosités, et déplorer — comme je le déplore — n'avoir pas connu avant ces infamies pour se dresser avec violence contre elles. C'étaient des mœurs à laisser en exclusivité aux Communistes, à ceux de 1917-1920 qui massacrèrent seize millions d'innocents en Russie, à ceux de Katyn qui « liquidèrent » par milliers et par milliers les officiers polonais dits de droite.

« Une Europe qu'on nous eût baptisée ainsi, dans le sang des civils et des faibles, nous eût fait horreur. Nous nous fûmes dressés contre les organisateurs de ces répressions ou éliminations, de la même manière que nous nous dressâmes contre l'anti-cléricalisme de certains dirigeants nationaux-socialistes allemands. Car ces tortionnaires salissaient notre œuvre, celle que nos soldats écrivaient avec leurs souffrances et leur sang.

« Nous eussions échoué ? C'est à voir. Mais, dans le cas d'un échec, nous eussions tout laissé tomber. Ou une action grande et propre, conforme à notre idéal, ou l'opposition. Notre vie, nous la risquions tout de même tous les jours au front de l'Est. Alors, là ou ailleurs...

« Mais, à la vérité, nous ignorâmes, comme presque tout

le monde, ces dessous policiers. Tout ce que nous préparâmes, le fut dans l'honnêteté. Nous ne capitulâmes sur aucun principe. Nous luttâmes avec acharnement pour l'honneur, l'indépendance, la grandeur de notre peuple, pour la confédération de l'Europe dans la dignité, et pour le respect, dans le monde, des valeurs spirituelles.

« Dès 1943, en ce qui concernait notre pays, des résultats essentiels étaient acquis. En trois ans de combat, nous avions changé les positions du tout au tout. »

*
* *

Oui, en trois ans, Degrelle avait fait un grand travail.

En 1941, sa patrie gisait au fond d'une impasse. On la croyait perdue. Le miracle de l'héroïsme des légionnaires du front de l'Est avait renversé le problème de telle manière que la Belgique prostrée de 1940 voyait s'ouvrir pour elle la possibilité de rejaillir dans l'histoire de l'Europe.

Degrelle, sûr de ce qui était acquis, tint à laisser percer déjà sa confiance. Avant de regagner la bataille d'Ukraine, il rassembla la foule bruxelloise à son cher vieux Palais des Sports :

« *Aujourd'hui,* lança-t-il avec orgueil, *aujourd'hui il n'est plus un Allemand qui ne sache de quoi notre peuple est capable, qui ne se sente lié à lui par la gloire récoltée en commun et par les émouvantes croix de bois plantées ensemble.*

« *Nous ne sommes plus des vaincus.*

« *Nos morts sont égaux.*

« *Nos soldats sont égaux.*

« *L'avenir nous verra égaux lui aussi.* »

S'intégrer ainsi, dans l'égalité et dans l'honneur, à une grande Europe ne lui faisait plus peur :

« *Dans ce bloc, nul ne nous demandera de renoncer à notre patriotisme, mais de l'élever, au contraire.*

« *L'expérience des Légions nous a montré que l'épanouissement dans un ordre supérieur était possible. Ce qui fut possible militairement hier peut l'être à plus forte raison politiquement demain.*

« *C'est à nous à avoir la volonté de vaincre les obstacles.* »

Il martela ses affirmations.

« *Tout dans la vie est une question de foi et de ténacité. La confiance, cela ne se mendie pas, cela se conquiert et le meilleur moyen de recevoir, c'est d'abord de se donner.*

« *Nous nous sommes donnés, offrant nos forces, offrant nos vies.* »

Il conclut, en donnant tout son poids à chaque mot :

« *Maintenant nos soldats vont droit leur route, le front fier.*

« *Et dans les débats politiques qui règleront l'avenir de notre peuple, ils savent qu'ils pourront désormais intervenir sans jamais courber une tête qui ne s'est point courbée dans les batailles.* »

*
* *

Degrelle n'allait-il pas rester au pays ? Au front n'avait-il pas fait suffisamment sa part ? N'avait-il pas atteint tous les résultats désirables ? Les chances de son pays en cas de victoire d'Hitler, n'étaient-elle pas désormais stabilisées ?

Beaucoup de ses intimes le suppliaient de ne plus risquer ainsi sa peau.

Lui, sensible comme pas un à la douceur de la vie, eût aimé être, à nouveau, heureux près de ses enfants. Sa grande bibliothèque, plus que jamais, le tentait.

Mais, en politique, il faut lutter toujours, consolider toujours. Et la vraie lutte politique, Degrelle le savait, c'est au front qu'elle se faisait.

A l'arrière, certes, il eût pu faire de l'utile besogne. Mais ses collaborateurs travaillaient bien, à la tête desquels se trouvait le chef ad interim, Victor Matthys qui, du 8 août 1941 au 1er septembre 1944, tint en Belgique tout le Mouvement Rexiste en main, en assurant la responsabilité de façon absolue. Degrelle ne voulut pas mêler l'administration du parti et son rôle de soldat. Jamais, lors de ses brefs retours, il ne remit les pieds à la Centrale de Rex, ni à la rédaction de ses deux quotidiens. Pour lui, le temps de la direction du parti marquait une époque révolue. Ou bien il succomberait, fauché sur le champ de bataille ou submergé politiquement par la défaite d'Hitler, ou bien il passerait, de la victoire à la tête de l'Etat, par-dessus les partis du passé, le sien compris.

Il laissa donc ses camarades « civils » poursuivre leur lent — et souvent ingrat — travail d'investissement de l'administration et repartit à la grande mêlée du front de l'Est.

En novembre 1943, il se trouvait près du Dniéper avec les volontaires de la Brigade d'Assaut Wallonie. Il était alors premier lieutenant et commandait la Compagnie de la Jeunesse. En face de son secteur s'étendait, rousse et blanche, la forêt dont le nom serait bientôt fameux, la forêt de Tcherkassy.

*
* *

Déjà, avant la Noël de 1943, Degrelle s'y distingua par un exploit extraordinaire.

Le commandement allemand redoutait une nouvelle offensive soviétique partant d'une localité nommée Irdyn, située à l'extrémité de l'aile droite des lignes belges, derrière trois kilomètres de marais que le froid de l'hiver allait geler de plus en plus, jusqu'au jour où le rusch de l'ennemi se produirait, en passant sur eux.

Degrelle et trois cents volontaires reçurent la mission de se glisser, une nuit, à travers ces marais épouvantables, puis de s'infiltrer entre deux postes soviétiques pour parvenir, par un circuit de sept kilomètres, à travers le secteur russe, dans le dos même des positions ennemies d'Irdyn.

Degrelle, en tête de ses garçons, s'engagea dans cette glu glacée, en fit la traversée à trois heures du matin, tombant dans les trous d'eau, enjambant des souches pourries, ruisselant, gelé jusqu'aux os. Il parvint à passer, seul, entre les Russes puis, sur sa trace, les trois cents compagnons se glissèrent. Après deux heures de marche derrière le front soviétique, dans un demi-mètre de neige, Degrelle et ses hommes atteignirent à revers le fameux village d'Irdyn et se lancèrent à l'assaut. Degrelle sautant à pieds joints, tout droit, dans la première redoute russe, la balaya à la mitrailleuse, mais il se fit lui-même blesser à la main. C'était sa troisième blessure en deux ans. Elle ne l'empêcha pas de se jeter au corps à corps parmi les géants hirsutes des troupes des Soviets et à conquérir le secteur après une lutte effroyable.

Le but de l'opération était de détruire toutes les positions ennemies puis... de revenir. Mais des troupes soviétiques considérables étaient accourues, et Degrelle ne put couvrir le repli des blessés, puis du gros de ses effectifs, qu'en menant,

avec une dernière poignée de gaillards décidés, une lutte finale qui dura trois heures et qui fut épique.

Degrelle fut nommé capitaine à la suite de ce haut fait et fut proposé une deuxième fois pour la Croix Allemande en Or, qu'il reçut quelques mois plus tard.

*
* *

Mais les Russes, partout, progressaient. Le haut commandement allemand ne permettait point à ses généraux d'opérer à temps des replis qui, sur le terrain, s'avéraient, pourtant, indispensables. Des unités importantes étaient soudain coupées.

C'est ainsi qu'un an après le désastre de Stalingrad, les divisions du Dniéper se firent, à leur tour, encercler, à la fin du mois de janvier 1944.

Onze divisions furent coincées dans la nasse, parmi lesquelles se trouvait la Brigade d'Assaut Wallonie de Léon Degrelle.

Ce fut une des plus terribles empoignades de la guerre. Pendant trois semaines, chaque jour le cercle se resserra. Dans un paysage hallucinant d'incendies, de neiges énormes où gisaient des milliers de morts et de blessés, les survivants défendaient leur vie avec une énergie forcenée. Degrelle était partout, décidé à soutenir le moral de ses soldats en étant sans cesse à leur tête. Il livra, personnellement, en trois semaines, dix-sept combats au corps à corps, fut blessé à une main et à la cuisse, puis, quelques jours plus tard, au bras et au côté droit. Rongé par la fièvre, ne dormant plus, ne se soutenant qu'en avalant des poignées de pastilles de « perfitine », il courait partout, faisant face partout.

Le Commandeur, le lieutenant-colonel Lucien Lippert étant mort en héros, il avait reçu le commandement de la Brigade entière. Tout brûlait. Tout s'écroulait. Plus un médicament n'existait. Plus le moindre vivre. Partout gisaient dans la neige les mourants, les chevaux éventrés, les camions *détruits. Une atmosphère effroyable* de folie dominait tout.

Il fallait tenter un ultime assaut ou périr. Le 17 février 1944, les cinquante quatre mille soldats qui survivaient encore se ruèrent à travers vingt kilomètres de profondeur de troupes russes, dans le plus fabuleux corps à corps qu'ait connu la guerre du front de l'Est. Degrelle réalisa des pro-

diges, rompit le front à la tête des plus braves, sauva, par son héroïsme et son sang-froid, des milliers d'hommes.

Lorsqu'il fut libre, et qu'il eut libéré la moitié de ses garçons (l'autre moitié avait péri durant ces trois semaines de terrible mêlée), Hitler le fit amener à son Grand Quartier Général par avion spécial et lui accrocha au cou la décoration réservée par le Troisième Reich à ses plus grands héros : le Collier de la Ritterkreuz.

Ayant été blessé cinq fois depuis 1941, Degrelle recevait aussi la Médaille d'Or des blessés.

Un communiqué spécial du G.Q.G. magnifia son exploit et celui de ses camarades, le fit connaître au monde entier. Un grand quotidien de Paris, *L'Œuvre*, placarda sur toute la largeur de sa manchette, cette phrase significative : « Degrelle a bien mérité de la Belgique. »

*
* *

Evidemment, on revient toujours au même raisonnement : Hitler a perdu, donc Degrelle a eu tort. Le raisonnement est trop simpliste. Degrelle et ses Volontaires étaient, de toute évidence, de bonne foi. Et si Hitler eut gagné — sa victoire fut, longtemps, aussi possible que sa défaite, Eisenhower l'a assez répété ! — Degrelle et les Degrelliens eussent, très probablement, forts de leurs souffrances et forts de leur gloire, sauvé leur pays, la Belgique.

En réalité, les Belges qui considéraient le problème ainsi pendant la guerre ne manquaient pas d'être nombreux. Lorsque Degrelle revint de Tcherkassy avec ses soldats, il y eut dans les rues de Bruxelles une foule énorme pour l'acclamer. Cent mille personnes, put-on lire dans la presse de Paris. Tout cela, après la guerre, a été nié. Mais il n'est que de se souvenir des Actualités — elles existent encore — qui, sur les écrans de cinéma, montrèrent l'ampleur de cette manifestation à Bruxelles : les grandes artères de la capitale belge étaient noires de monde; un enthousiasme visible soulevait cet énorme public.

Les revirements des foules, selon que le succès vient ou s'en va, ne sont pas toujours ce qu'elles ont de plus remarquable et surtout de plus édifiant !

*
* *

Degrelle, à peine clos l'accueil triomphal de Bruxelles, repartit, une fois de plus avec ses soldats.

Cette fois il se retrouva à l'autre extrémité du front anti-soviétique (le Sud de la Russie était perdu), au bord du golfe de Finlande, à l'embouchure du fleuve Narva.

Là aussi tout craquait, s'effondrait. Les troupes allemandes, trop clairsemées, ne pouvaient résister à la vague immense des Asiates. Degrelle vécut, avec ses garçons, des semaines dramatiques en Esthonie, improvisant des résistances désespérées, non dépourvues, parfois, d'un haut pittoresque.

C'est ainsi que, le 25 août 1944, sur la grand-route de Riga à Dorpat, à Lemnasi, il eut à faire face, ne disposant que de fuyards de diverses nationalités, rassemblés en hâte, à la rupture du front opérée à l'aube par les Soviets. Pendant une dizaine d'heures, Degrelle défendit le passage comme un forcené, en avant de tous les hommes, détruisant deux chars soviétiques à bout portant, sauvé lui-même par les avions « Stukas » à la dernière seconde, lorsqu'il allait être broyé à la fin d'un corps à corps monstrueux.

L'affaire avait été suivie passionnément par le haut commandement allemand. Car le submergement du front d'Esthonie en dépendait. Hitler, en apprenant la victoire de Degrelle et surtout son héroïsme personnel, se tapa de grands coups sur la cuisse et lui décerna par radio, la nuit même, les *Feuilles de Chêne*, l'équivalent d'un deuxième Collier de la Ritterkreuz.

Degrelle, au cours de tous ces combats, s'était battu tant de fois au corps à corps qu'il en totalisait alors cinquante-quatre, officiellement homologués au stade de la Division et du Corps d'Armée (il en comptera soixante-quinze à la fin de la guerre !). Aussi reçut-il, un des premiers des officiers du front de l'Est, le fameux « insigne en or des combats rapprochés », la plus haute distinction allemande de l'Infanterie. Très peu d'exemplaires en furent décernés durant toute la Deuxième Guerre Mondiale. Et comme seul le Führer pouvait remettre cette décoration, un avion spécial, une deuxième fois la même année, transporta Degrelle du front au G.Q.G., où il passa huit jours entiers avec Hitler et avec Himmler.

C'est alors qu'Hitler lui dit la fameuse parole que toute l'Allemagne se répéta : « Si j'avais un fils, je voudrais qu'il soit comme vous. »

Degrelle, certes, était devenu un chef de guerre. Mais il voyait toujours, au-delà de la guerre, le but politique; dès

alors c'était clair : il avait réuni le maximum de possibilités, si Hitler l'emportait, de gagner politiquement la partie.

*
**

Jusqu'à la fin, Degrelle se battit, acharné et fidèle.

Le double jeu, si cher à certains collaborateurs ou résistants, lui fit toujours horreur.

« — C'est quand ça va mal, surtout, qu'il faut aimer et se donner », me répétait-il souvent quand je lui demandais la raison de son acharnement à la lutte alors que tout paraissait perdu.

« D'abord, plus on contiendrait, malgré tout, les troupes soviétiques, plus on sauverait de gens et de territoire européen.

« — Ensuite, quand est-ce que, à la guerre, tout est perdu ? Le rayon de la mort, les fusées, les armes nucléaires dont Hitler fut bien près de disposer à temps, eussent pu, brusquement, changer les rapports de force, du tout au tout !

« Deux heures avant la fin de la bataille de Waterloo, Wellington avait virtuellement perdu, et le mouvement de retraite des Anglais vers Bruxelles et la mer du Nord était déjà en route !

« En juin 1918, Ludendorf eût pu triompher aussi bien que Foch !

« L'histoire est remplie de coups de hasard ou de retournements pareils.

« On le vit bien, ajoutait-il, lors de l'offensive de Von Rundstedt, dans les Ardennes belges, en décembre 1944.

« Si la vague allemande l'eût emporté (et elle fut bien près de tout submerger), les Belges eussent pu voir alors les résultats de nos sacrifices. Ils n'eussent plus connu l'humiliation d'un gouvernement étranger. J'avais dans ma poche l'ordre écrit que m'avait fait remettre, près de Houffalize, le maréchal Mödel, me reconnaissant la totalité du pouvoir politique dans le territoire belge reconquis.

*
**

« Oh, bien sûr ! jusqu'à la fin je suis resté sur mes gardes ! Hitler ne m'appelait pas pour rien « *fux* le renard ! ». Car, de même qu'à Londres, des Alliés sans scrupules étaient prêts à "brader" sans vergogne l'indépendance belge, ou tout au moins, le Congo belge, il y avait à Berlin certains Machiavels au petit pied qui rêvaient, pour l'asservir, d'une Belgique divisée et atrophiée.

« Mais nous n'étions pas des nigauds. Malgré certains comploteurs qui eussent voulu opposer Nationalistes Flamands et Rexistes, nous nous étions mis complètement d'accord.

« Notre présence dans les Ardennes à la Noël de 1944, reprenait Degrelle, n'eut absolument aucune autre significations. Nous n'allions pas là pour nous battre. Nous n'avions rien à voir avec les Alliés et nous n'eûmes jamais, nulle part, d'incident militaire avec eux. Nous n'approchâmes même jamais, dans les Ardennes, de la ligne de feu. Nous étions volontaires belges contre *les Soviets,* c'est tout. Et toujours, ce fut tout.

« Nous avons couru aux Ardennes afin que, surgissant, nous autres, les premiers, le pouvoir échut aussitôt non plus à un vieil hobereau allemand quelconque, mais *à des Belges.*

« Dès qu'il fut évident pour nous que le plan militaire allemand à l'Ouest ne réussissait pas, nous repartîmes reprendre notre vieux combat au front de l'Est, notre seul front de soldats anti-soviétiques.

« Tout ce qu'on a raconté d'autre à ce propos n'a ni queue ni tête. »

*
* *

Dans sa « Campagne de Russie » Degrelle a décrit lui-même les derniers mois tragiques, épouvantables, de la lutte contre les Bolchevistes, lutte surhumaine, lutte inhumaine, à dix hommes contre cent, à vingt tanks contre mille.

Degrelle était alors Colonel (il fut nommé Général peu avant la fin de la guerre) et Commandeur de la Waffen S.S. Division Wallonie : le bataillon de 1941, le régiment de 1942, la brigade de 1943 étaient devenus une Division en 1944.

La Légion flamande s'accrut exactement selon le même rythme.

Ces volontaires mal payés (leur solde était dérisoire) se battirent avec un courage indiscutable et d'ailleurs indiscuté : rien que parmi sa troupe, Degrelle compta deux mille cinq

cents morts; la proportion de ses soldats blessés durant ces quatre années de campagne atteignit quatre-vingt-onze pour cent de l'effectif. Des Volontaires du premier contingent belge de 1941 (huit cents hommes), ayant participé à tous les combats, il ne restait, à la fin de la guerre que trois survivants : un soldat, un sous-officier devenu capitaine, blessé trois fois et Degrelle, blessé cinq fois, qui eût dû, d'ailleurs, périr cent fois si une chance étonnante ne l'avait toujours couvert, partout, dans les circonstances les plus inimaginables.

*
* *

Il mena les derniers mois de combat avec la même énergie farouche, cramponné désespérément pendant plusieurs semaines à la ville de Stargard, en Poméranie.

Le 4 mars, au combat final, aux portes de la ville, une balle lui érafla le cou, traversa le collet de son uniforme.

Puis il assuma la défense à Stettin, du grand fleuve Oder. Tout sautait. Déjà, à deux cents kilomètres dans son dos, Américains et Russes s'étaient rejoints sur l'Elbe. Mais Degrelle et ses Wallons se battaient toujours comme des lions devant les arches du grand pont de l'« autobahn » détruit.

Le 21 et le 22 avril 1945, alors que les troupes des Soviets se ruaient dans les faubourgs de Berlin, le dernier bataillon de choc de Degrelle s'immola à l'Oder, au cours de contre-attaques fantastiques. Plus de quatre-vingt-quatorze pour cent des hommes périrent. Lutte forcenée, lutte pour l'honneur car « l'honneur, dit Degrelle, c'est la seule chose qui puisse encore se sauver, quand tout se perd ».

*
* *

Le 25 avril 1945, seulement, à la soirée, Degrelle, débordé de toutes parts, décrocha de la ligne du fleuve Oder. Il combattit en arrière-garde, à chaque heure du jour et de la nuit, dans des positions souvent absolument dramatiques, au long de toute une semaine encore, sans cesse menacé dans ses arrières par la poussée anglaise vers le Nord et risquant, à chaque heure, de tomber dans les mains des Soviets, dévalant de l'Est.

Il ne leur échappa que de justesse, ainsi qu'aux Britan-

niques, à Wismar et à Lubeck, parvint, après une odyssée mémorable, à rejoindre le 4 mai 1945, à Copenhague, le dernier groupe de ses soldats.

Dans la grande cité danoise, la capitulation du Danemark, le soir même, eût dû le perdre. Il parvint, néanmoins, jouant le tout pour le tout, le matin du 5 mai à atteindre Oslo, après une course en mer, de six cents kilomètres, sous l'aviation ennemie.

Deux jours après, nouvelle capitulation, définitive cette fois, celle de la Norvège !

Indomptable, Degrelle se lança, la nuit du 7 au 8 mai 1945, à travers le ciel de l'Europe. On a pu lire le récit de cette dramatique aventure au début de cet ouvrage. A l'aube, son avion s'écrasait dans les flots à la côte d'Espagne, dans la rade de Saint-Sébastien.

La vie du proscrit commençait.

CHAPITRE XXVI

Le naufrage

Lorsque, atteint de cinq fractures et plâtré, du pied droit jusqu'au cou, Léon Degrelle eut été étendu, le 8 mai 1945, dans un petit lit de l'hôpital militaire Mola, nul n'imaginait bien la bagarre qui allait se déchaîner autour de ce vaincu, grièvement blessé.

On pensait communément que les blessures de Degrelle seraient guéries au moment où les passions de la fin de la guerre seraient retombées. Dans quelques mois, il serait donc un exilé comme l'Histoire en avait connu tant d'autres, à qui la peine d'avoir vu ses projets brisés suffirait, certes, comme perpétuel tourment...

Mais 1945 avait ouvert des temps nouveaux. L'hallali aux vaincus avait été sonné : le soldat malheureux au combat était baptisé quasi automatiquement « criminel de guerre », même si on n'avait pas le moindre crime à pouvoir lui reprocher sérieusement.

Le fanatisme à cette époque était tel que les Alliés exigèrent d'abord l'extradition pure et simple de Degrelle en tant qu'ennemi politique vaincu, sans autre explication.

Dans le cas en cause, l'extradition était juridiquement impossible. L'Espagne était liée à la Belgique par un traité. Elle s'était engagée, en signant la convention belgo-espagnole de 1870, à ne jamais livrer ou réclamer d'exilé politique. Le traité conclu par les deux parties s'opposait donc radicalement à cette opération.

Mais quelle valeur donnait-on encore aux traités ? On exigeait. Et on estimait qu'exiger suffisait !

L'infortuné Laval, chef du gouvernement français de la collaboration dut, le premier, en août 1945, monter dans l'avion sinistre, peint de noir, qui le conduisit vers l'horrible tragédie d'un tribunal déchaîné, puis au peloton d'exécution qui faucha un moribond, à demi paralysé. A cet instant, le speaker de la radio française pencha son appareil de prise de son vers la bouche du moribond gisant au sol, afin de transmettre aux millions d'auditeurs à l'écoute le dernier râle du fusillé. Cet exploit accompli, le reporter proclama d'un ton triomphal : « Le traître Laval a expié. » Degrelle entendit de son lit de blessé le râle, et le cri du vainqueur.

*
* *

L'offensive contre Degrelle reprit vite, basée cette fois sur des motifs qui permettraient de tourner, peut-être, la convention belgo-espagnole de 1876.

On le réclama non plus comme homme politique, mais comme « criminel de guerre ». C'était la mode. Mais Degrelle, au fait, avait-il commis des « crimes de guerre », en Belgique ou ailleurs ?

Il se désarticulait dans son lit, malgré des kilos de plâtre, lorsqu'on évoquait cette accusation.

Toutefois, ses protestations eussent pu être intéressées.

Pour des raisons qu'on verra, certains Rexistes avaient exercé dans leur pays, au cours de la seconde partie de la guerre, des représailles.

Mais déjà ce cas-là était complexe. J'ai lu, moi-même, dans les principaux quotidiens de Bruxelles, la déposition officielle belge qui fut faite au procès du gouverneur allemand, le général von Falkenhausen : elle reconnait, elle stipule que, de 1941 à 1944, *plus de mille* « collaborateurs » ont été « exécutés ». J'ai fait faire des recherches à ce sujet en Belgique et j'ai été étonnée en lisant de nombreux journaux belges de l'après-guerre. D'après ceux-ci mêmes, peu suspects, certes, de Rexisme, beaucoup de ces « exécutions » ont été opérées avec une grande cruauté, voire avec lâcheté.

On tua non seulement des hommes mûrs, des militants, ou des rescapés du front de l'Est, mais aussi, et par centaines, des vieillards, des enfants, des femmes, notamment les femmes des

Grâce...

Intimité...

Photo de Léon Degrelle, marqué par la tragédie, après la mort dramatique de son seul fils, qu'on voit près de lui, ci-dessous, à l'entrée d'un de ses refuges d'exil.

...Le destin lui a ravi presque toute sa famille.

Volontaires du Front de l'Est (crimes évidents d'exécuteurs communistes).

Comment ces malheureuses femmes eussent-elles pu se défendre ? Leurs maris étaient au loin, en Russie. La magistrature belge apeurée, craignait de mauvais coups elle-même, faisait comme si elle ne savait rien. Les garnisons allemandes — qui n'avaient point, d'ailleurs, à s'occuper des incidents entre Belges — étaient installées dans les grands centres seulement. Les attentats (plus de mille !) dont furent victimes les Rexistes s'accomplissaient donc fort facilement, quasiment sans risques.

Il est lamentable, mais assez compréhensible que, pour finir, les familles des victimes qui voyaient ainsi massacrer sans défense les leurs, aient essayé, en rendant à leur tour des coups, d'enrayer cette vague de massacre pour finir.

*
* *

Pour finir ? Là sont les deux mots importants. Car les Rexistes belges n'ont-ils réagi que *pour finir ? Qui avait commencé à tuer ?*

Là, vraiment, je crois qu'il n'y a plus personne à présent en Belgique pour nier encore que les premières exécutions furent commises exclusivement par les hommes de mains des Alliés, et plus exactement, des Soviets. Elles commencèrent dès qu'eut commencé le départ des volontaires belges pour le front anti-soviétique, *le mois même*, ce qui prouve que cette politique d'exécution fut orientée de façon décisive par ces éléments communistes. Il se passa longtemps — plus d'une année je crois — avant que des chocs en retour ne se produisissent.

Le plus violent eut lieu, tout à la fin de l'occupation, en août 1944, à Courcelles, près de Charleroi le soir de l'assassinat du bourmestre rexiste de cette localité.

« *En fait*, précisait Degrelle, *non seulement ce maire venait* d'être sauvagement abattu mais également sa femme et leur *petit garçon, âgé de* onze *ans. Ces trois « exécutions » faisaient suite, d'après des explications judiciaires que je possède, à* cent et huit *autres assassinats de Rexistes, mis à mort, dans cette seule région pendant les trois semaines précédentes.*

« *Si on ne tient pas compte de ces antécédents atroces, on ne peut rien comprendre aux violences qui y répondirent in extrémis.*

« *Si cruelle qu'eût été la riposte, elle atteignit, d'ailleurs, des résultats évidents : après ces représailles de Courcelles, plus un attentat n'eut lieu contre un seul Rexiste, dans toute cette région, jusqu'à l'arrivée des troupes alliées.*

« *Au surplus,* reprenait Degrelle, *ces ripostes improvisées sur le tard, dont je veux parler avec objectivité car je n'y fus mêlé en rien : j'étais alors à des milliers de kilomètres de la Belgique .. furent exercées à une échelle relativement réduite : pour plus de mille Rexistes assassinés il y eut une quarantaine d'Anti-Collaborateurs victimes de représailles. Quarante* en face *de mille. Et quarante* après *mille.*

« Des quantités de gens, *expliquait Degrelle,* étaient devenus véritablement fous, de 1940 à 1945 voilà la vérité, happés par la haine, la hantise de la délation, de la persécution, aveuglés, dégringolant d'excès en excès, de méchancetés en méchancetés, puis de flaques de sang en flaques de sang.

« En France il en a été ainsi. En Allemagne il en a été ainsi. En Italie il en a été ainsi. Partout il en est ainsi. Même après la guerre encore, aussi bien en Afrique du Nord qu'au fond du Congo. Il n'y a pas de quoi être fiers.

« L'homme est un animal bien étrange, fort dangereux, à qui il faut éviter sans cesse des coups de folie. Les guerres sont des occasions redoutables pour perdre le sens de l'humain. »

*
* *

Les accusations de « crimes de guerre » lancées contre Degrelle en 1945-1946 méritaient donc d'être soigneusement soupesées avant d'être acceptées.

Et, au surplus, un élément politique y était généralement mêlé, ce qui ramenait toujours, en ce qui concernerait Degrelle, à la lettre du fameux traité de non-extradition belgo-espagnol de 1870.

Mais, néanmoins, si les accusations contre Degrelle avaient été éclatantes, il eut été bien difficile à l'Espagne de refuser la demande alliée. Et beaucoup d'entre nous eussent répugné à donner asile, sur notre sol, à une personne qui, provoquée ou non, avait du sang sur les mains. Aussi éplucha-t-on le dossier Degrelle à Madrid avec une attention toujours accrue.

On va voir maintenant comment on s'est moqué de nous, Espagnols, dans cette *affaire où la vie* (*et l'honneur*) d'un

homme se jouait, et où, aussi, notre honneur et notre sens de l'humanité se jouaient.

*
* *

Il fut formellement affirmé, dans des documents diplomatiques, au gouvernement espagnol, que Degrelle avait, la nuit du 1er janvier 1943, fait abattre le bourgmestre d'un des faubourgs de la capitale belge, un certain M. Pêtre, personnalité franc-maçonne assez en vue, paraît-il.

Il y avait contre Degrelle le fait, qui ne manqua pas d'impressionner les Espagnols, que, juste à ce moment-là, le chef des Rexistes se trouvait à Bruxelles en congé de trois semaines, retour du Caucase où il avait été blessé. La coïncidence permettait de croire que l'accusation formulée, de la façon la plus catégorique, par le gouvernement belge, était sérieuse.

A cette accusation, s'en ajoutaient d'autres : avoir, en décembre 1944, au cours de l'offensive von Rundsedt, fait fusiller vingt-huit « résistants » au village belge de Bande et quatre au village belge de Steinbach.

Degrelle jura ses grands dieux qu'il était complètement étranger à ces diverses affaires : il ne s'était livré à aucune opération de représailles, où que ce fût ! Il réclamait la constitution d'un tribunal international qui jugerait son cas et se faisait fort d'y triompher.

*
* *

Il paraissait sûr de lui et sincère. Mais il n'empêche que ses meilleurs amis estimaient que la partie était trop inégale et qu'il allait se faire broyer, tôt ou tard, sans même avoir la possibilité de s'expliquer.

Ils trouvèrent qu'il ne lui restait d'autre solution que de s'évader de sa prison-hôpital s'il ne voulait pas être prochainement « croqué ».

Degrelle était, à ce moment-là, — à la demande formelle des Alliés — l'objet d'une surveillance imposante. On l'avait relégué dans une chambrette isolée où vingt soldats, commandés par un officier, l'entouraient nuit et jour.

Mais Degrelle possédait des complicités nombreuses. On prépara donc son évasion. Certaines religieuses de l'hôpital, elles-mêmes devenues de farouches « degrelliennes », laissèrent ouverte, plusieurs nuits de suite, une fenêtre donnant,

du couloir, sur la rue. Un ancien officier de la division Azur l'attendit, chacune de ces nuits, sous la fenêtre. A cinquante mètres de là, une automobile était à l'arrêt, prête à démarrer instantanément.

On avait envoyé à Degrelle un revolver.

Il le refusa, le renvoya.

« — Je ne veux pas tirer sur un soldat espagnol qui accomplirait son devoir en me résistant. »

Et il ajouta :

« — D'ailleurs, on peut m'ouvrir toutes les portes qu'on voudra, je ne partirai pas. Partir, ce serait dire que je refuse le combat devant un tribunal, que j'admets que je suis coupable de ces saletés dont on m'accuse. Je ne partirai pas. »

*
* *

Parmi ses amis, ce fut la consternation.

Car non seulement les Espagnols étaient prêts à favoriser sa fuite, mais tout un réseau de jeunes officiers rexistes belges s'était installé depuis août 1945 à Saint-Sébastien et fonctionnait, prêt à le sauver. Cette fidélité « au Chef » était belle. Trois mois à peine après l'atterrissage fameux du 8 mai, plusieurs officiers de Degrelle étaient déjà là, venus isolément, du front russe jusqu'aux Pyrénées, en courant les plus grands dangers. Ils étaient entrés clandestinement en Espagne, s'étaient fait embaucher à Saint-Sébastien comme simples ouvriers. Et là, gagnant quelques pesetas par jour, ils guettaient. D'autres de leurs camarades allaient promptement prolonger cette chaîne de dévouement jusqu'en Amérique du Sud où tout fut bientôt prêt pour « le Chef », quand il se déciderait.

Ce qui fut aussi impressionnant fut la fidélité des Allemands; Degrelle, pourtant, n'avait jamais été leur agent et moins encore leur jouet. Il était fier. Parfois il parlait dur. Mais les Allemands admiraient son patriotisme et, surtout, ils admiraient en lui le soldat. Eux aussi, malgré le désastre, tentèrent tout pour sauver Degrelle.

Degrelle, ne l'oublions pas, officiellement était au secret. Seul un prêtre ou l'autre pouvait franchir parfois les postes de la garde, toujours impressionnés par une soutane, et qui alors s'écartaient. Un soir donc, un prêtre entra brusquement dans la chambre de Léon Degrelle, s'intéressa discrètement à son sort. Puis il se mit à épeler certaines maximes latines

que Degrelle, féru d'humanisme, avait inscrit au crayon sur sa muraille de torchis.

Le prêtre les lut, drôlement, estropiant l'accentuation latine.

Degrelle eut un sursaut :

— Mais vous n'êtes pas prêtre !

Un prêtre, en effet, eût prononcé correctement ces phrases latines.

C'était un capitaine des services secrets allemands ! Il avait fait un voyage fantastique par l'Angleterre, avait débarqué clandestinement à Santander, avait revêtu alors une soutane, sachant qu'en Espagne, en soutane on peut tout. Il avait pu ainsi parvenir en train à Saint-Sébastien sans avoir à montrer de papiers et, renseigné par une Allemande de la ville basque, il avait pénétré, sans coup férir, jusqu'à la petite chambre d'hôpital de l'ancien Commandeur des volontaires belges du front de l'Est.

Il venait préparer, lui aussi, une évasion.

Degrelle fut inébranlable : « Partir, ce serait admettre une part de culpabilité. »

*
* *

Ainsi s'enfuir eût été pour Degrelle, durant l'hiver 1945-1946, un jeu d'enfant. Sa garde était si fantaisiste qu'une nuit, il s'amusa à aller rafler tous les fusils des dormeurs et à les aligner dans sa chambre où la troupe vint, fort confuse, les récupérer le lendemain matin !

C'est dire qu'il eût été simple aussi de « kidnapper » Degrelle ou de l'assassiner. Mais il faut croire que ses ennemis n'étaient pas aussi audacieux que ses amis.

Il y eut tout de même un plan d'enlèvement.

Des autorités policières belges s'abouchèrent avec des demi-gangsters des quartiers louches de Saint-Sébastien. Ceux-ci acceptèrent d'opérer le rapt de Degrelle et de le livrer à la frontière voisine, moyennant une somme de deux cent mille pesetas.

Un versement en acompte, de cent mille pesetas, fut effectué. Ce fut la seule chose qui s'effectua. La police belge n'en revit jamais un centime. Degrelle continua à passer ses nuits en paix.

*
* *

Le calme de Degrelle parmi tous ces avatars avait quelque chose d'assez impressionnant.

Il devait souffrir, beaucoup souffrir, mais pour lui, une préoccupation dominait toutes les autres dans l'immédiat : avoir encore le temps d'écrire « la geste » de ses volontaires, avant qu'une catastrophe quelconque ne l'emportât.

Je parle de ce que j'ai vu. Je ne savais pas qu'on pouvait écrire des livres si vite. J'ai vu Degrelle, en trois fois deux semaines, écrire, coup sur coup, trois volumes, chacun de trois cents pages. Ces ouvrages s'appelaient : « Au Caucase à pied », « Encerclés en Ukraine » et « L'Agonie à la Baltique ». Par la suite, les Editions du Cheval Ailé, trouvant imprudent de lancer successivement trois ouvrages, publièrent en un gros volume, intitulé « La Campagne de Russie », les trois œuvres réunies dont un tiers du texte avait dû, nécessairement, être élagué.

A la Noël de 1945, les trois livres étaient déjà terminés.

*
* *

Mais ses tourments intérieurs devaient s'extérioriser, eux aussi. Et il jaillirent sous forme de poèmes, alors, et durant les mois qui suivirent.

Ces poèmes furent très divers.

Pour commencer, Degrelle transposa en vers français les poésies de sainte Thérèse d'Avila, transposition où on ne sait ce qui vibre le plus, l'inspiration de l'exilé ou le chant propre de la sainte. Ces poèmes étaient terminés, alors déjà, et rassemblés sous deux titres : « Je te bénis, ô belle Mort » et « Pastorales ».

Un autre recueil de poèmes de Degrelle, fort ample celui-là, puisqu'il comprend deux mille vers, en douze grands chants, naquit en l'espace de dix jours. Ce sont des chants inspirés de son enfance, par les vallons, les bois, les coutumes de son pays natal. Il s'intitule : « La Chanson Ardennaise ». Il a été publié en 1951.

Deux autres gerbes de poèmes (car Degrelle était intarissable) naquirent encore à cette époque : « L'ombre des Soirs » et « Les Iles blanches ».

Il y laisse éclater sa passion de la vie, vie au bord de la mort :

« Je devrais renoncer aux beaux chants monotones
Dont la pluie a comblé les forêts de l'automne.
Je devrais oublier les cris des passereaux,
Le bruit mystérieux des furtifs animaux
Qui se glissent le soir à l'abri des ramures,
Oublier qu'il y a des ruisseaux qui murmurent,
Que les tempêtes chantent pour les hommes forts,
Ne même plus savoir qu'il est des voix humaines
Plus tendres que le chant cadencé des sirènes.
Je devrais abdiquer, pénétrer dans la mort,
Ne plus rien voir, ne plus trembler contre des lèvres,
Ne plus gronder de puissance et de fièvre,
Ne plus entendre un chant, un mot, un cri d'amour,
Mourir sans lendemain, moins heureux que les jours
Poignardés chaque soir, renaissants magnifiques,
Perdre tout, lâcher tout, être un vaincu tragique
Qui n'entend plus, qui ne voit plus, qui sent soudain
S'effondrer ses bras lourds et ses mains diaphanes,
Le long d'un corps de feu devenu triste et vain !...
N'entends-tu pas, Destin, dans le soir qui ricane,
Crier ma vie, hurler ma jeunesse qui meurt ?
Dis, n'entends-tu donc pas que l'on poignarde un cœur ! »

Son combat, sa passion du noble, survivant à tout, renaissaient dans des strophes courtes, tristes, mais volontaires encore :

J'avais foulé mes vieux désirs
Ma passion m'avait fait gravir
Les routes qui montent sans trêve.
J'ai l'angoisse des vies brèves.
J'aurais voulu vivre longtemps
Pavoiser un monde méchant
Aux couleurs d'amour de mes rêves...

Le pavois a été brisé.
J'ai perdu mes belles montagnes.
Adieu les pins et les roches !
Je vis dans les ombres qui stagnent.
Mon cœur est lourd d'avoir saigné.
On peut briser ce cœur agreste,
Plein de chants simples de berger,
Je ferai quand même un foyer
D'idéal avec ce qui reste.

Mon corps vibrant sera vaincu ?
Près de lui deviendront ténus
Les soupirs de la solitude ?
Mais mon âme rejaillira,
Son aile souple gagnera
Les éternelles altitudes.

Il ne voulait pas se laisser mâter par la tristesse :

« *La mélancolie est la maladie des vaincus* », écrivait-il.

Et il notait, dans le petit agenda qu'on a retrouvé plus tard dans sa chambrette :

« *Nous portons tous notre Croix : il faut la porter avec un sourire fier, pour qu'on sache que nous sommes plus forts que la souffrance et aussi pour que ceux qui nous blessent sachent que leurs flèches nous atteignent en vain.* »

Il demeurait ferme sous les coups du malheur et il ajoutait :

« *Il faut quand même aimer le bonheur, comme on aime le chant de la mer, si fugitif soit-il, comme on aime les couleurs du soir, alors même qu'on sait qu'elles vont mourir...* »

Mais parfois, c'était trop dur, tout de même, et il notait furtivement, pour lui seul :

« *Mon imagination cherche dans le vide, comme s'égarent les bras d'un aveugle. Mon âme erre comme un oiseau battu par les vents et qui a perdu sa route...* »

Les dernières personnes qui pouvaient encore l'approcher, les religieuses, les infirmiers, lui transmettaient les appels angoissés de ses amis. Tout était prêt. Mais tout allait sauter s'il ne décidait pas vite.

Mais il ne cédait pas.

« — *M'en aller*, répétait-il, *ce serait capituler.* »

CHAPITRE XXVII

Les crimes de guerre et l'évasion

Pour les autorités espagnoles, plus le cas de l'innocence de Degrelle devenait clair, plus les pressions devenaient impossibles à contenir.

Car, de toute évidence il apparaissait, dès alors, certain que les accusations lancées contre Degrelle ne reposaient sur aucune preuve valable.

Les « documents » envoyés à l'appui des demandes étaient d'une pauvreté extrême : on n'y trouvait pas un fait, pas un témoignage probant.

Degrelle reprit lui-même l'initiative et il proposa formellement de se présenter devant un Tribunal si on garantissait simplement — chose très démocratique — la publication intégrale des débats et leur radiodiffusion.

En conclusion de son offre, Degrelle écrivait :

« *Une telle proposition permettrait à mes ennemis, s'ils sont certains de ma culpabilité, de me confondre. Si mes ennemis sont sincères, c'est pour eux une merveilleuse occasion de m'écraser et de me déshonorer.*

« *Quant à moi, ma proposition serait d'une imprudence folle si je me sentais coupable de quoi que ce soit. C'est parce*

que je sais que des débats libres feraient éclater mon innocence que j'ose me risquer à ce duel où je devrai seul — mais fort de la justice de ma cause — affronter cent ennemis, puissants, armés de leur formidable propagande. »

Mais, parmi les folles passions d'alors, la constitution d'une telle juridiction se révéla irréalisable.

*
* *

Le gouvernement espagnol se fût finalement contenté de la garantie qu'un procès plus ou moins correct de Degrelle serait fait en Belgique. Il y eut des propositions dans ce sens-là, propositions formelles.

Et, chose étrange, chaque fois que Madrid proposa un arrangement satisfaisant, chaque fois M. Spaak, ministre socialiste belge des Affaires étrangères monta à la tribune du Parlement belge et lança à l'adresse de l'Espagne un discours offensant.

Chaque fois que Madrid jeta un pont, c'est Bruxelles qui, au lieu de l'utiliser, aussitôt le mit en pièces. Attitude vraiment étrange ! Un des principaux journaux belges, la *Libre Belgique*, en fit la constatation à plusieurs reprises.

Finalement, il apparut clairement que Spaak, en même temps qu'il réclamait Degrelle à cor et à cri, faisait tout ce qu'il pouvait, en réalité pour ne pas l'avoir, du moins dans des conditions qui permissent au chef Rexiste de s'expliquer. Degrelle « le tenait-il » ? Indiscutablement, ce que voulait Spaak, c'était prendre livraison de Degrelle et le faire exécuter aussitôt après, bouche close, en s'en tenant à un jugement qui avait été bâclé en une heure, en décembre 1944, lors de l'offensive de von Rundstedt, et qui avait condamné Degrelle à mort, non pour un crime de guerre quelconque, mais uniquement en tant que chef politique et que Volontaire du front de l'Est.

Madrid désirait un procès normal. Pouvait-on demander rien de plus raisonnable ? Et pourquoi M. Spaak ne l'admettait-il pas ? Car enfin, ou bien on se moquait fort grossièrement du gouvernement espagnol en se basant sur des faux crimes de guerre pour obtenir l'extradition de Degrelle, ou bien il s'agissait de crimes réels et alors la condamnation du chef Rexiste à la suite d'un jugement en bonne et due forme, rendu, en se basant sur des faits prouvés dans son pays, n'eut

pas entraîné, de la part des juges belges, l'ombre d'une hésitation !

Non, M. Spaak voulait que Degrelle mourût, mais qu'il mourût muet.

*
* *

La vérité, il faut bien l'avouer aujourd'hui, c'est qu'on essaya « d'escroquer » l'Espagne en 1946.

Jamais, par la suite, lorsque Degrelle fut fugitif, alors qu'il ne lui eût même pas été possible de se défendre, la justice belge ne reprit à son compte les accusations de M. Spaak. Jamais un procès ne fut intenté, en Belgique, à Degrelle comme « criminel de guerre », durant toutes les années qui suivirent.

*
* *

C'est le contraire qui se passa.

L'affaire de l'assassinat du bourgmestre Pêtre fut complètement tirée au clair dès 1947. La justice belge, elle-même, découvrit les assassins de ce maire. C'étaient des Flamands, du groupe « De Vlag » qui étaient totalement étrangers à Degrelle et au Rexisme. Ils avouèrent les faits, furent condamnés à mort et le tribunal reconnut que Degrelle était absolument en dehors de cette affaire.

Quant aux exécutions au village de Bande, elles furent, elles aussi, mises en pleine lumière quelques années plus tard. Les accusations lancées contre Degrelle avaient été d'une légèreté vraiment inconcevable. La Commission des crimes de guerre, la plus impressionnante instance qui pût statuer sur de tels faits, se transporta sur les lieux, enquêta largement, publia ensuite son rapport officiel dans une brochure éditée *par l'Etat belge*. Le nom de Degrelle n'y est même pas prononcé une seule fois ! Il y est reconnu, on ne peut plus clairement, que le chef Rexiste avait été étranger, d'un bout à l'autre, et de la façon la plus radicale, à cette opération, œuvre d'agents alsaciens et suisses de la Gestapo. Degrelle se trouvait ce jour-là à Vienne où il parla devant des centaines de journalistes. Toute la presse d'alors en fait foi. Et pas un seul des soldats ou des militants de Degrelle n'avait mis le pied dans les Ardennes à cette époque-là.

*
* *

Restait l'affaire des quatre fusillés de Steinbach. Il s'agissait de quatre francs-tireurs, pris en flagrant délit, et que les Allemands fusillèrent comme le permet la Convention de La Haye. Degrelle avait été complètement étranger à l'arrestation de ces « maquisards »; lorsqu'il la connut et qu'un des accusés l'appela à son secours, il fit tout pour sauver ses compatriotes condamnés à mort et crut y être parvenu. Là aussi le cas se révéla tellement net que la brochure de la Commission des crimes de guerre sur cet incident ne parut même jamais.

*
* *

En janvier 1951, Degrelle put donner au magazine *Europe-Amérique* de Bruxelles une interview retentissante où il faisait éclater les diverses étapes de l'effondrement de ces accusations qui avaient failli, en 1946, lui coûter la vie. Des dizaines de milliers d'exemplaires de cette publication se vendirent en Belgique. Jamais nul ne se hasarda à réfuter une ligne de cette interview.

Degrelle en donna d'autres encore par la suite, notamment à l'agence *United Press*, démasquant ses calomniateurs. Ceux-ci se turent piteusement, alors qu'ils avaient vingt journaux belges à leur disposition pour riposter. Pas un seul quotidien belge n'eut l'honnêteté de publier cette interview, tout à fait objective pourtant, de l'*United Press*. Il fallait que le public belge continuât à croire aux vieilles accusations, malgré les révélations qui les annulaient !

Cette mauvaise foi ne pouvait que mal impressionner l'observateur du dehors qui se mit à regarder avec un étonnement croissant ceux qui recouraient à des procodés si étranges.

Depuis ces campagnes, seize années ont passé : pas une condamnation de Degrelle pour crime de guerre n'a été prononcée nulle part, jamais. Jamais — je l'ai fait vérifier à Bruxelles — son nom ne fut même inscrit sur une liste de criminels de guerre. C'était reconnaître on ne peut plus nettement que son rôle, dans des crimes de guerre quels qu'ils fussent, s'était, à l'examen des faits, révélé inexistant.

M. Spaak n'est pas sorti grandi de cette aventure !

*
* *

Il n'empêche qu'en 1946, au moment où ces accusations déferlaient, le cas de Degrelle était devenu de plus en plus encombrant pour l'Espagne. Attaquée partout, à propos de tout, par les forces coalisées du Communisme, du Socialisme, de la Maçonnerie, l'Espagne se voyait jeter à la face, à chaque moment, avec fracas, cette affaire-là.

Le dommage pour elle était grand.

Cet argument-là fut le seul qui impressionna Degrelle.

« — Pour rien au monde, déclara-t-il, je ne souffrirai qu'à cause de moi l'Espagne soit frappée, soit blessée. »

Pour la débarrasser de son cas, il offrit finalement, lui-même, de repartir en Belgique, en ne posant que des conditions fort facilement acceptables.

La presse internationale publia le lendemain les propositions de Degrelle.

Spaak n'y répondit même pas, n'y fit même aucune allusion.

Encore ne fois, il voulait Degrelle bec cousu, envoyé au poteau sans condition, sans retard et surtout, sans un mot.

Degrelle pensa alors à aller se livrer à New York, à l'O.N.U.; il rédigea une belle lettre à cet effet. Mais l'O.N.U. l'eût remise le lendemain à son grand homme Spaak. Là non plus on n'aboutirait vas.

*
* *

Ce combat ne pouvait plus continuer. Il ne restait plus à Degrelle qu'à porter, seul, le poids de son destin de vaincu.

« — Ça va, je pars, fit-il savoir à ses amis. Montez l'expédition. »

On lui prépara, avec les meilleures intentions du monde, un embarquement clandestin à Barcelone. Les faux papiers furent fabriqués, l'argent trouvé(car Degrelle, qu'on condamna à la plus forte amende qu'un homme politique eût jamais reçue au monde — cent millions de francs belges ! — ne possédait pas cent pesetas à Saint-Sébastien !)

Mais un départ pareil n'eut servi à rien.

« — Une évasion suivie d'un départ immédiat par mer est vouée à l'avance à l'échec, fit remarquer Degrelle. On bloquera tout, partout. Je me ferai pincer où que j'aille, au moment, ou même avant, de débarquer ! »

Et il avait raison. On le vit bien lorsqu'il s'évada de Saint-

Sébastien, le 21 août 1946. Tous les navires — quelle que fût leur nationalité — furent arraisonnés et furent visités en haute mer. On détourna même le navire espagnol *Monte Ayala* et, chose inouïe, on le traîna dans un port où il fut fouillé sur l'ordre des Alliés pendant deux jours !

« — Il faut d'abord se terrer quelque part, répliqua Degrelle, attendre que la bourrasque s'apaise, puis alors, mais alors seulement s'envoler ou naviguer.

Ses amis se rallièrent à sa proposition, juste et sensée.

*
* *

Mais la grosse affaire serait de sortir de l'hôpital même.

On n'en était plus, à l'été de 1946, au laisser-aller pittoresque de l'hiver 1945. Sous la pression des autorités alliées, la garde avait été doublée : quarante hommes, jour et nuit ! Des consignes d'une sévérité implacable avaient été transmises : Degrelle ne pouvait plus sortir au préau, il ne pouvait même plus regarder à sa fenêtre : aussitôt, une sentinelle hurlait, le mettait en joue.

N'empêche qu'il resta en contact chaque jour avec ses futurs « sauveteurs ».

Et d'une façon très simple. Deux fois par jour, une femme de chambre, encadrée de deux soldats armés de fusils et de l'officier de jour, pénétrait dans la petite chambre de Léon Degrelle, apportant la nourriture.

Degrelle, négligemment, disait à la bonne femme, condamnée au silence :

« — Il faudrait m'acheter un tube d'aspirine (ou de dentrifrice, ou n'importe quoi !)

Et il tendait un billet de cinq pesetas ou de vingt-cinq pesetas à cette brave femme.

Celle-ci empochait le billet et le remettait, en vue de l'achat, à l'ancienne infirmière de Léon Degrelle, une grande et mince jeune fille de Saint-Sébastien au visage ascétique, d'un admirable dévouement. Entre deux billets parfaitement identiques, si adroitement collés qu'ils ne paraissaient faire qu'un, se trouvait, sur un fin papier, le message du reclus ! Il ne restait plus qu'à accomplir les indications qu'il contenait.

*
* *

Pendant trois mois la vie de Léon Degrelle fut suspendue à ce fil.

Et encore, une tragédie fut à la veille de tout engloutir.

En effet, la police politique belge, s'était assuré, en corrompant de façon assez nauséabonde un employé espagnol du service postal, le contrôle du courrier de l'infirmière de Degrelle. Le facteur de sa rue, la rue San-Martin, détournait chaque matin sa correspondance, la remettait clandestinement au vice-consul de Belgique de Saint-Sébastien. Celui-ci décollait les enveloppes, photocopiait les pièces intéressantes, puis remettait les plis, dans leur état primitif, au facteur. Le retard — quelques heures — était imperceptible. Mais Bruxelles était informé de tout, apprenait jour par jour le déroulement de tous les projets de Degrelle et de son équipe de « sauveteurs ».

Par miracle — autre coup de théâtre — un des employés de la Sûreté Belge était resté attaché, de cœur et d'âme, au chef Rexiste. Il vit passer avec épouvante dans son service la photocopie d'un message envoyé de Madrid à cette jeune fille par un ancien député de Léon Degrelle, mêlé à la « conspiration ». Il put faire prévenir aussitôt celui-ci à Madrid. Consigne fut envoyée instantanément, à tous ceux qui participaient au « complot », de faire dévier le courrier vers une autre maison amie de Saint-Sébastien. Mais, quelques semaines de plus à suivre la filière précédente, et le 21 août 1946, jour de l'évasion, Léon Degrelle eût été cueilli comme une fleur par des services d'espionnage au courant, jour par jour, grâce à cette corruption de fonctionnaire, des préparatifs complets de l'opération !

*
* *

Encore fallait-il que Léon Degrelle pût s'évader !

Une fois qu'il se fut rallié à la solution de l'évasion, il se mit à étudier le terrain autour de lui. Une fuite ne pouvait s'opérer que pendant la nuit. Son balcon était situé au deuxième étage d'une annexe de l'hôpital, c'est-à-dire à une douzaine de mètres au-dessus du préau. Degrelle démonta tous les fils électriques inutiles de sa chambre. C'est en se laissant glisser le long d'eux qu'il parviendrait, peut-être, jusqu'au madacam de la cour.

Mais il ne pouvait se servir que d'un bras, son épaule

gauche (quatre fractures) à peine remise en état, était encore, à cette époque-là, complètement ankilosée.

Mais que se passerait-il pendant qu'il descendrait ? Les quatre sentinelles qui, sans répit, surveillaient, du préau, ce balcon, auraient eu le temps de tirer — et elles avaient l'ordre de tirer ! Même en admettant que la descente réussît, il faudrait après cela s'enfuir, suivi par une meute de soldats pétaradants ! Déjà l'alerte avait été donnée, une nuit, et elle avait démontré la quasi impossibilité de l'opération.

Degrelle tenta encore de percer la muraille voisine, au moyen d'un couteau de poche. Il y travailla quinze jours, sans cesse menacé d'être découvert, tapissant le trou à chaque alerte au moyen d'une carte de géographie. Mais il atteignit une paroi de béton, absolument infranchissable avec de si pauvres moyens et il dut bien se rabattre sur la solution du patio et des quinze mètres de fil électrique.

*
* *

Pour lui, l'issue était claire: il serait tué au cours de la descente.

Et il s'était fait, l'âme sereine, à l'idée de ce dénouement. Il écrivit son testament, composa même de sa main les prières à réciter après son décès. Il avait la conscience en paix. Tous ses rêves étaient brisés. Au moins il ne sombrerait pas dans l'abjection d'une fusillade aveugle ou d'un procès de haine. Il mourrait. Mais en lui, tant de choses, déjà, étaient mortes que la rupture de ces derniers liens ne le troublait pas.

Ce furent certains de ses amis hauts placés de Madrid qui s'épouvantèrent alors. Léon Degrelle ayant annoncé qu'il était prêt à tenter le coup, n'importe quelle nuit, ils vinrent faire une dernière et discrète inspection des lieux. L'un d'eux, un militaire, se fit injecter une maladie pour être admis à l'hôpital et vérifier les ultimes possibilités. Lui et les autres furent unanimes : il n'y avait pas une chance sur cent de réussir. Léon Degrelle serait tué avant de sortir du préau en question.

*
* *

L'affaire était désespérée. C'est alors que la radio française annonça — trois semaines à l'avance — la décision du

gouvernement espagnol. Que les ennemis de Léon Degrelle ne s'en prennent qu'à eux-mêmes : ce sont eux qui l'ont informée ! C'est à son petit poste de radio, Philips, qu'il doit d'avoir appris à temps que le gouvernement de Franco, se refusant à livrer Degrelle, se décidait à l'expulser.

Ses amis n'auraient donc plus qu'à être fin prêts pour le jour de l'expulsion afin d'agir plus promptement que les adversaires, au moment décisif.

Ce petit poste de radio eut, là aussi, sa part d'aventure dans la grande aventure. Degrelle voulait lancer ses « persécuteurs » sur de fausses pistes lorsqu'il s'évaderait. Aussi, faisait-il semblant de capter des messages cabalistiques, ces messages que des amateurs, très conscients de leur importance, lancent chaque matin au cours d'émissions privées.

Plusieurs fois, l'officier de garde, intrigué, était entré. Degrelle, comme s'il faisait de lui un complice, lui avait glissé à l'oreille : :

« — Ce sont mes camarades qui m'avertissent de France. »

Evidemment, des rapports étaient faits en haut lieu. Ils arrivaient, par ricochet, aux services anglais. Aussi, avec un magnifique ensemble, les pistes convergèrent-elles vers la frontière française, le 21 août 1946, lorsque Degrelle fila par l'autre direction, exactement. Des Anglais vinrent même chez l'avocat qui avait charitablement prêté ce poste à l'hôpital, se livrèrent à de longs examens du mystérieux appareil, un appareil de série qui n'avait de mystérieux que le mystère dont Léon Degrelle l'avait enveloppé.

*
* *

Le dénouement se resserrait donc. Il y aurait expulsion. C'était sûr.

Le gouvernement espagnol avait vraiment fait, honnêtement, tout ce qu'il pouvait faire pour avoir un comportement digne, humain, et cela dans des circonstances aussi compliquées que tourmentées.

Livrer Degrelle comme le voulait M. Spaak eût été contraire au traité belgo-espagnol et surtout eût été déshonorant car aucune preuve de crime quelconque n'avait été apportée contre Degrelle, soldat valeureux.

L'expulser de façon immédiate, directe, eût été l'équiva-

lent, en fait, d'une extradition. On l'eût dit suivi, cueilli au premier mètre du territoire étranger.

Le gouvernement espagnol eut donc le courage d'accorder à Degrelle huit jours pour tenter son ultime chance, laissant, exactement de la même manière, huit jours de possibilités à ses ennemis pour le suivre et, une fois qu'il serait arrivé à une frontière, le saisir.

Le duel était même inégal. N'importe où, Degrelle risquait d'être reconnu. Seule l'admirable fidélité des amis du chef Rexiste permit de réaliser sa mémorable évasion.

*
* *

Le 21 août 1946 — c'était le jour de la fête de la petite fille Chantal et, tout de suite, Degrelle, fort sensible aux « signes », en apprenant la veille que ce serait pour le lendemain, avait eu « foi » dans la réussite — le 21 août donc, à huit heures du matin, un grand tintamarre de cloches agita l'hôpital Mola. En effet, il y avait une sonnerie spéciale pour le gouverneur civil, une autre pour le gouverneur militaire. Or, fait inouï à l'hôpital Mola, surtout à une heure si matinale, les deux gouverneurs arrivaient !

Degrelle, lui, le savait : cachées au fond du tube d'aspirine, quelques lignes lui avaient fait savoir que l'ordre d'expulsion jouerait le lendemain, et que tout le mécanisme d'évasion était prêt, fonctionnait.

Mais Degrelle ne voulait pas devoir sortir en même temps que les deux gouverneurs. Il s'attendait, s'il les accompagnait, à trouver toute la presse ameutée à la sortie, presse qui ne le lâcherait plus.

Il était donc resté, non rasé, dans son lit, sa petite malette cachée sous son matelas. Il reçut en pyjama les deux gouverneurs, fort cérémonieux, paraissant tout ignorer de tout. Ils lui donnèrent lecture du décret, lui signifiant d'avoir à quitter l'Espagne dans les huit jours.

Le gouverneur civil, un homme extrêmement aimable et courtois, lui dit alors :

— Voulez-vous avoir la bonté d'écrire au bas du décret que vous êtes d'accord ?

— Moi, mais je ne suis pas d'accord ! riposta Degrelle.

Ce fut une minute de stupeur.

Que voulait Degrelle ? C'était simple : lui n'était pas sûr

du tout qu'en huit jours ses amis seraient parvenus à le faire sortir d'Espagne. Il ne voulait donc pas marquer son accord sur une date qui ne serait peut-être pas respectée.

Lorsqu'on dit plus tard que Degrelle avait manqué à sa parole, on se trompait donc. Il ne donna pas sa parole. Il proposa au gouverneur, qui accepta, de signer simplement : « J'ai pris connaissance. »

Il ne s'était engagé à rien. Il « avait pris connaissance ».

*
* *

Les Gouverneurs lui annoncèrent qu'une chambre lui était réservée à l'hôtel Maria Cristina.

C'était charmant comme attention. Mais encore une fois, aller là, c'était se jeter dans le piège des journalistes.

Degrelle, au moment où les gouverneurs entraient, avait vu un taxi stopper au coin du patio. Il avait reconnu, à l'intérieur, le visage d'un officier du réseau. Il savait donc qu'on était au poste, qu'on l'attendait.

Il s'excusa auprès des gouverneurs de ne pouvoir accepter leur invitation. Il devait s'habiller, se raser. Il partirait plus tard, quand tous ses préparatifs seraient terminés.

Les deux gouverneurs saluèrent, disparurent par les couloirs cependant que retentissait de nouveau le tintamarre des cloches annonçant leur départ. Au moment où ils descendaient les marches de l'escalier d'honneur, un taxi tournait déjà au virage. C'était Degrelle !

Il s'était dit : « Le danger est à l'entrée, quand les gouverneurs sortiront ! » Aussi, en une seconde, avait-il bondi dans son pantalon, avait-il dégringolé l'escalier obscur du patio. Il s'était jeté dans le taxi qui, débouchant par la sortie de service de la cour, s'engagea à l'instant dans la ville, avant même que les gouverneurs eussent franchi le porche principal de l'hôpital.

Saint-Sébastien grouillait alors de journalistes étrangers, pendus à la solution du cas Degrelle. Celui-ci leur glissa entre les mains alors qu'ils étaient cinquante à pouvoir le saisir.

*
* *

Il était fort concevable, néanmoins, que de nombreux agents étrangers s'élançassent rapidement à la recherche du fugitif. Aussi un système fort original de fausses pistes avait-il été organisé.

Un faux Degrelle attendait le vrai Degrelle, qui lui ressemblait quasiment plus que l'original !

Le faux Degrelle, lui, allait se mettre en route on ne peut plus simplement, par le train; il jouerait son rôle d'expulsé normal, traînerait derrière lui, jusqu'à un point X de la frontière du Portugal, ceux qui, éventuellement, parviendraient à retrouver sa piste.

Mais, en même temps, une auto puissante, déjà postée hors de la ville, attendrait le vrai Degrelle et l'emmènerait à du cent à l'heure, habilement camouflé, muni de faux papiers, vers un autre point, beaucoup plus éloigné.

La ville s'éveillait. Degrelle revit, ébloui, la mer bleue et verte qu'il n'avait plus aperçue depuis qu'il était tombé le nez dedans, quinze mois plus tôt. La Mercédès qui l'attendait l'embarqua, courut bientôt à travers les montagnes du pays basque. Le soir, elle était loin, loin. A minuit, Degrelle atteignit un premier gîte. D'autres suivirent. Tout avait été bien monté. Le fugitif était hors d'atteinte.

CHAPITRE XXVIII

AVENIR

DEGRELLE était sauvé physiquement.

Mais, moralement, quelles seraient ses réactions maintenant que la grande tension de la bataille allait cesser et qu'il se sentirait devenu le proscrit vaincu ?

Il n'avait accepté qu'à contre-cœur cette solution de l'évasion. Sa solution, à lui, c'était la lutte. Il eût voulu continuer à lutter devant un tribunal neutre, ou international, ou à l'O.N.U. ou même face à face à ses ennemis politiques, si déchaînés fussent-ils, si on avait accepté un procès décent à Bruxelles.

Il souffrait d'avoir dû céder. Il ne l'avait fait que parce qu'il aimait ardemment l'Espagne. Mais, se rendant à cette solution, il se retrouva brusquement, du jour au lendemain, condamné à la claustration la plus dure, et à une inaction plus dure encore. Il ne voulait pas compliquer la tâche de ceux qui lui sauvaient la vie. Il accepta donc de vivre pendant deux ans dans un réduit sinistre, éclairé seulement par une petite fenêtre donnant sur une arrière-cour, sans voir jamais une route, une rue, le sourire d'un visage.

Il réagit d'abord avec vaillance, en écrivant. Il créa, en quelques mois, une œuvre considérable, sa « Cohue de 1940 »,

volume énorme de cinq cent trente pages, puis huit cents autres pages devant former un jour deux amples onvrages : « Avec Hitler l'Européen » et « La Grande Noyade », ainsi que des centaines de pages constituant l'essentiel d'un ouvrage intitulé « Chef de Rex », soit deux mille grandes pages, en tout, parmi lesquelles je n'ai eu qu'à « piller » comme il me le conseillait, pour décrire l'aventure de sa vie.

*
* *

Mais un choc allait soudain l'ébranler, presque l'abattre.

Degrelle est un hypersensible. Il avait tenu ses nerfs en boule longtemps, faisant face. Brusquement, un soir, lui parvint un pli : il contenait une mèche de cheveux, les cheveux de sa mère morte. Il adorait sa mère, à un point indicible. On l'avait arrêtée, presque octogénaire en 1945 : arrestation honteuse qui jamais ne fut justifiée par un procès quelconque, au long des deux années pendant lesquelles on traîna cette pauvre femme, grand-mère trente fois, de prison en prison, à Bruxelles, à Liège, à Namur, à Arlon. Elle n'avait commis d'autre crime que celui d'être *mère*.

Notre époque, dans ce domaine-là, a vraiment dépassé en ignominie les temps les plus cruels. La barbarie avec laquelle on se vengea de Léon Degrelle sur sa famille a quelque chose qui maintenant, avec le recul, paraît monstrueux. Jamais Léon Degrelle n'avait accepté que qui que ce fût des siens reçût le plus minime avantage de son action. Son frère eût pu être maire de sa commune ou député. Il refusa net qu'on le portât jamais comme candidat. Pendant la guerre, les autorités allemandes insistèrent, à de nombreuses reprises, pour qu'on nommât son père aux fonctions de gouverneur de la Province de Luxembourg, fonctions qu'il avait déjà assumées avant le Rexisme. Il était ce qu'on peut appeler une compétence. Il eût rendu, à ce poste, de grands services. Léon Degrelle s'y opposa formellement. Un de ses beaux-frères était inspecteur des Eaux et Forêts, brillant fonctionnaire qu'on désirait nommer directeur de son département. Là encore, Degrelle ne le permit point. Il haïssait le despotisme. Il comblait tous les siens d'affection, mais entendait maintenir strictement la famille au stade de la famille, sans intromission quelconque de gens de son sang dans sa réussite politique.

Cela n'empêcha pas que la ruée de ses ennemis s'abattît sur

tout ce qui, de près ou de loin, était lié à son nom. On les arrêta en masse. Son frère avait été assassiné. Un de ses beaux-frères fut retrouvé mort, un matin, à la prison de Saint-Gilles. Sa femme fut condamnée à dix ans. Ses sœurs demeurèrent longtemps incarcérées. Les parents de Léon Degrelle, mariés depuis plus de cinquante ans, presque octogénaires, connurent, de cachot en cachot, toujours séparés, le plus affreux des calvaires. On avait dû, tellement son état de santé s'était effondré, libérer provisoirement le vieux papa. Le procureur du roi de la ville d'Arlon, à son procès, ne réclama même pas son arrestation disant que l'arrêter équivaudrait à le tuer. On s'acharna en Appel et, là, son incarcération immédiate — pour dix ans — fut ordonnée !

Lorsque la pauvre vieille maman Degrelle apprit cette mesure sauvage, elle eut une défaillance cardiaque et succomba quatre jours plus tard. Le vieux papa ne lui survécut, à la prison de Saint-Gilles que durant quatre mois. On retrouva son corps glacé, un matin, tenant au bout de ses doigts raidis un petit papier dans lequel il suppliait — sans avoir été exaucé — qu'on lui laissât revoir une dernière fois ses enfants.

*
* *

L'annonce de ces décès tragiques, d'un tragique shakespearien, jeta Léon Degrelle au sol.

Un jour où je lui demandais qui il haïssait le plus, il m'avait répondu instantanément :

« — *Moi, je n'ai jamais pu haïr quelqu'un pendant cinq minutes.* »

Ce puissant était un doux. Dans une lettre qu'il écrivit à un petit garçon belge, j'ai retrouvé ces lignes :

« *Ne déteste jamais personne, même si les autres te font mal. Il faut toujours être bon, avec les méchants comme avec les bons. Car s'il n'y en avait pas quelques-uns qui veulent rester bons à travers tout, quoi qu'il en coûte, qu'est-ce qui restera de bonté parmi les hommes ? Il faut être les porteurs de beauté et de bonté...* »

La méchanceté diabolique avec laquelle on avait fait mourir sa mère et son père le frappèrent, moralement, avec une violence telle que, physiquement, en quelques mois, il changea du tout au tout. La blessure interne qu'il avait reçue au Caucase se rouvrit. Il eut une première hémorragie grave. Puis d'autres suivirent, se précipitèrent, anémiant son corps, rongeant sa sensibilité. Il maigrit en quelques mois de trente-deux kilos. Lui qui avait tant chanté la joie devint un sombre, un mélancolique, un amer.

« *Tout m'est égal,* nota-t-il au dos du guide de voyage qu'on lui avait donné avant qu'on ne l'emmenât dans une clinique. *D'ailleurs, qui me reconnaîtrait encore ? Je ne suis plus que le fantôme du vieux moi-même, un fantôme à demi happé déjà par l'au-delà... J'avance parmi les hommes comme dans un monde irréel. Il n'y a plus que moi qui sache que je suis moi. Mon corps est devenu un autre corps où il n'y a plus que mon âme qui survive. D'ailleurs, est-ce encore mon âme, cette compagne silencieuse et glacée dont la mélancolie navrée me fait peur ?... Je vois tout bouger, arriver, partir, comme dans des brouillards...* »

Et n'ayant plus peur des mots, ni du ridicule, il traça ces phrases qu'il croyait les dernières, phrases soulevées par un grand et douloureux orgueil qui ne se cachait plus :

« *Ce matin, comme prévu, une nouvelle hémorragie. Alors je me jetterai par la fenêtre, moi si fort, devant cette faiblesse, moi conquérant, devant cette capitulation de mon propre corps. Mais, en fait, c'est l'âme qui est malade, l'âme chargée du faix douloureux de tous mes grands rêves morts. J'étais fait pour marquer le monde, lui passer un idéal grandiose et je mourrai d'avoir dû retourner ce feu dévorant contre moi-même. C'est lui qui me consume, démesuré, fait pour l'immensité, et ramené sur le seul cœur d'un vaincu. On peut me soigner avec attention, avec tendresse même. Mais mes grands rêves d'hier, qui me les ressuscitera ?* »

Il s'en allait sans regret.

« *J'aime mieux,* nota-t-il encore, *avoir été foudroyé par l'ouragan que de n'avoir pas eu l'amour du grand et le courage de regarder les éclairs du ciel.* »

Et ceci encore :

« *Ma vie sur les sommets fut balayée par les grands tourments des montagnes. Mais il faut savoir payer le bonheur de voir haut et de voir grand.* »

Il payait !

*
* *

Il fallait l'opérer.

Degrelle alla à la table d'opérations, sans avoir permis qu'on prévînt personne de ses amis. Il vit — car on n'avait pas pu l'anesthésier complètement — les chirurgiens lui ouvrir le corps, en sortir l'estomac, en palper chaque millimètre pour déceler le cancer que tous redoutaient et qui n'existait pas. Le supplice dura quarante minutes. Degrelle, noyé de sueur, ne desserra pas les dents.

On crut d'abord que toute cette souffrance avait été vaine :

« *Mes maux,* écrivit-il, *sont autre chose que corporels. On m'a ouvert la poitrine. On s'est trompé. C'est le cœur qu'il eût fallu m'ouvrir. Là est la blessure que des dieux injustes et un sort aveugle m'ont ouverte. L'ulcère — ou le cancer — est à l'âme, cette âme qui avait rêvé de lancer aux hommes un chant grandiose et dont on a couvert et insulté la voix.*

« *On a saccagé et piétiné mon œuvre de foi; on m'a arraché jusqu'aux joies les plus naturelles et les plus fraîches, on a fait de ma vie intérieure un désert traversé par la nuit et les tempêtes.*

« *Comment eût-on voulu que des instruments imparfaits comme les organes d'un corps eussent résisté à un tel cataclysme ?* »

Deux mois après, les hémorragies recommencèrent. Les médecins ne voulaient pas s'avouer vaincus. Ils découvrirent alors qu'une série de blessures — conséquences elles aussi de cette explosion du Caucase — jalonnaient l'œsophage. On entreprit une série d'opérations douloureuses qui donnèrent des résultats satisfaisants.

*
* *

Mais Degrelle, comme si l'espoir est une chose qui ne meurt jamais, avait repris, petit à petit, goût à la vie. On l'avait emmené à la campagne, dans une propriété lointaine, en face d'admirables paysages de bois et de montagnes. Il sentit renaître, dans la nature, son âme et sa fraîcheur d'antan. L'inspiration le hanta. Un jour où il était assis dans son fauteuil, il vit jaillir devant son regard la trame d'un roman : il griffonna des notes sur un bout de papier durant vingt minutes. Quelques jours plus tard, il se mit à son bureau, un matin. En sept jours exactement — quarante pages par jour et on ne peut plus naturellement, en travaillant de neuf heures du matin à huit heures du soir — il créa un roman d'environ trois cents pages que publia, sous un pseudonyme discret, un des principaux éditeurs de Paris.

Puis un autre ouvrage jaillit, essentiellement spirituel celui-là, « Almas Ardiendo » (Les Ames qui brûlent), dont cinquante-cinq éditions se succédèrent, en langue espagnole.

Mais sa grande œuvre sera certainement la vaste fresque historique dans laquelle il évoquera la vie dramatique — et encore secrète pour une bonne part — de chacun des grands chefs politiques qui marquèrent, en Europe, l' « Ordre Nouveau », fresque qui se déploiera dans une douzaine de volumes : *J'ai connu Hitler... J'ai connu Mussolini... J'ai connu Pétain... J'ai connu Léopold III... J'ai connu Franco... J'ai connu Churchill..., etc...*

*
* *

A ses moments perdus, il s'est aussi improvisé architecte, sous un nom d'emprunt, arrivant à des réalisations artistiques d'une originalité et d'une grâce tout à fait remarquables.

« *Dans la vie,* explique-t-il, *bien souvent seul le Beau libère l'âme de la grande misère humaine. Il y a sur la terre tant de choses médiocres, basses ou laides qu'on finirait par être un jour submergé par elles si on ne portait pas en soi le feu du Beau qui brûle le Laid, le consume et nous purifie. Il y a trente-six façons de faire jaillir l'art : il faut les cultiver avec passion et avec amour. Elles sont notre salut intérieur, nos jardins secrets, qui sans cesse nous rafraîchissent et nous embaument. Poésie, peinture, sculpture, musique, n'importe quoi, mais s'évader du banal ! S'élever au-dessus de la poussière desséchante ! Créer le grand au lieu de subir le petit !*

Faire jaillir cette étincelle d'extraordinaire que chacun de nous possède en lui et la convertir en un grandiose incendie ! Les temps morts et noirs sont ceux où les âmes hésitèrent devant cet effort. Les temps lumineux sont ceux qui ont vu ces grands feux d'âme jalonner, dominer les montagnes spirituelles. »

*
* *

Entre temps, toute une légende s'est créée autour de lui. On l'a vu en Argentine, en Bolivie, à Cuba, en Italie, en Suède, au Proche-Orient. On a fait de lui le chef d'une puissante internationale fasciste ! On a publié le tableau de ses ramifications. Il est en train de rebâtir le Quatrième Reich ! Il dispose de fonds considérables ! Il peut compter sur des appuis sensationnels, qui vont de Franco à Nasser ! Tout cela se lit, sous des titres énormes, dans des journaux et des magazines très importants, de Hambourg, de Paris ou de Caracas. Qu'en est-il exactement ? Degrelle apparaît, Degrelle disparaît, ne niant rien, ne reconnaissant rien, comme s'il se complaisait dans le mystère. Mais des coups de théâtre pourraient arriver encore, tout d'un coup.

Ce qui le préoccupe le moins, c'est bizarre à dire, c'est l'idée de se remettre un jour au travail en Belgique.

« — Trop de haines ont passé, expliquait-il dernièrement. Un grand élan est nécessaire à toute réalisation. Et il ne se recréerait plus. La Belgique a bien dégringolé depuis quinze ans. Elle a perdu le Congo, que ses politiciens — mes vainqueurs de 1945 ! — ont bradé, liquidé, avec une insanité sans nom. Ramenée à ses pauvres petits trente mille kilomètres carrés, elle aura fort à faire pour ne pas sombrer dans les mesquineries dont elle est si friande (« petit pays, petites gens », disait Léopold II). Elles peuvent la pousser demain à des graves luttes fratricides et au séparatisme. Une bourrasque plus violente risque de mettre la Belgique bilingue en pièces, comme en un tournemain, en 1960, son empire africain fut mis en pièces. »

*
* *

« L'action qui pourrait encore m'intéresser, confesse-t-il, va au-delà des étroites unités nationales. Une Europe puissante devra se créer, dans laquelle les pays actuels joueront

le rôle des anciennes provinces rassemblées au sein des diverses unités des pays européens, de la Renaissance jusqu'au XIXe siècle. Face au monde immense qui la menace ou qui déjà la tient en échec, cette Europe-là sera fédérée, ou elle sombrera.

« Je doute d'ailleurs qu'elle parvienne à cette unité maintenant, car rien ne se bâtit jamais sans la poigne d'un unificateur.

« L'Europe a perdu plusieurs fois la chance d'être solidement assemblée, notamment avec Charles-Quint, avec Napoléon et — voilez-vous la face ! — avec Hitler.

« Certes, pendant un quart de siècle, les peuples, obligés ainsi à être disciplinés malgré eux, eussent rouspété et rué dans les rangs. Mais les fils eussent compris, et cela eût suffi.

« L'unité des pays s'est-elle faite d'une autre manière ? Bretons, Provençaux, Flamands se sont-ils mis à vivre au sein de l'unité française à la suite d'une décision du suffrage universel ? La poigne des rois de France les soumit, malgré eux souvent, à l'unité qui fait aujourd'hui leur gloire et leur force. Et les Silésiens, confisqués par le Grand Frédéric ? Et le rassemblement — à coups de canon — des Etats-Unis d'Amérique de la Guerre de Sécession ?

« Partout, des hommes forts décidèrent pour les hommes faibles. C'est ainsi. Les élites doivent prendre leur responsabilité, et les chefs de peuples doivent penser pour ceux qui ne pensent pas, et commander.

« Nous n'en sommes pas là.

« Les roucoulades démocratiques, les congrès hypocrites, les comités de cancres additionnés, ne conduiront à rien.

« Il faudra qu'un homme à cheval prenne la place des tourterelles. »

*
* *

Mais on dirait que douleurs et douleurs doivent sans cesse retrouver Degrelle, comme pour retenir sa tension spirituelle. C'est ainsi que la seule vraie joie qu'il reçut en exil — retrouver son fils unique, disparu depuis treize ans — se termina, quatre mois plus tard, en 1958, en une affreuse tragédie. Un taxi le tua dans une avenue de Séville. Ce beau grand garçon avait dix-neuf ans. A toutes les tombes creusées au loin, s'ajoutait une jeune tombe, douloureuse entre toutes.

Certaines des photos récentes de Léon Degrelle le montrent

triste, tragique; mais d'autres le révèlent avec un visage toujours ardent, avec des dents de carnassier que tout attire, que rien ne lasse.

Qui l'emportera, le cœur meurtri, ou le lion indompté ?

Dans notre siècle tourmenté, les plus extraordinaires revirements, et les plus subits, sont possibles.

Que sera le monde dans cinq ans ? Dans dix ans ? Quels regroupements se produiront ? Quels hommes, incompris hier, se transformeront en précurseurs tandis que s'abattront les gloires acquises ?

Degrelle peut, avec ses étonnantes possibilités, sautant sur des occasions nouvelles, rejaillir soudain vers un destin plus grand que ce qu'il avait jadis prévu, donner à la vieille Europe qui se cherche, le dynamisme, l'élan, la foi, nécessaires à son redressement et à sa fusion.

Il peut, tout aussi parfaitement, disparaître à jamais, absorbé dans le silence de la lente défaite.

Au-dessus de la cheminée d'un de ses relais d'exil, il a voulu que l'on inscrive ces mots : « *Un petit peu de feu dans quelque coin du monde et tous les miracles de grandeur restent possibles.* »

Lui, jusqu'à sa mort, sera tendu vers la grandeur.

Mais Dieu seul tient dans sa main les miracles.

Proche-Orient, février 1961.

FIN

EN GUISE D'ÉPILOGUE

Au moment où je corrigeais les dernières épreuves de cet ouvrage, j'ai pu prendre connaissance d'une lettre envoyée par Léon Degrelle à une haute personnalité française, dans laquelle l'ancien chef de Rex analysait la politique belge la plus récente.

J'en ai demandé une copie et je l'inserre dans mon texte, car, toute violente qu'elle soit, elle indique ce qui, dans l'esprit de Degrelle, lie le présent et l'avenir à ses luttes du passé.

« *Quand,* écrit-il, *je regarde, de loin, les Belges empêtrés dans mille complications internes et externes, je pourrais sourire si j'étais un cynique. Car bien des maux qui frappent la Belgique, aujourd'hui, ne sont que la rançon d'aberrations trop évidentes. Mais, enfin, ce pays reste mon pays, et ce qui l'humilie et le fait souffrir, m'humilie et me fait souffrir.*

« *N'importe, ce qui arrive devait arriver, inéluctablement.*

« *Un certain nombre de Belges ont cru fort malin de s'en remettre, une fois de plus, en* 1945, *à ces politiciens-crétins que Rex avait bottés et catapultés, cul par-dessus tête, de* 1935 *à* 1940.

« *Quels soupirs de soulagement ceux-ci n'avaient-ils pas poussés lorsqu'ils furent certains de notre perte !*

« *Enfin, ils allaient pouvoir à nouveau grignoter leur fromage en paix, le nez fureteur au bout d'un cerveau minuscule !*

« *Enfin, les gros bonzes pourraient retourner leur veste à chaque nouvelle lune, sans qu'on rappelât leurs cabrioles intéressées ! Celles d'un Spaak, entre autres ! qui avait si abon-*

damment vomi sur son roi en mai 1940, pour mendier son pardon deux mois plus tard; qui avait, en juin 1940, bombardé les nazis de messages et de télégrammes, leur offrant platement l'armistice, leur offrant même la paix (ce que ne firent ni Pétain, ni Laval !); lui qui, brûlant de devenir un « occupé », avait même mandé sa femme chez son ami De Man, ministre socialiste devenu hitlérien, pour qu'il aidât à son repêchage; ne passant, pour finir, au clan churchillien que lorsqu'il fut bien évident que les Allemands, rigolards, l'envoyaient dinguer; puis réapparaissant, en 1944, en parangon ventripotant et tricolore de la Résistance, déambulant en grand homme, bien en lard, à l'O.N.U., à l'O.T.A.N., rebondant, le crâne en pointe, la bouche pincée en cul de poule. Et apportant quoi ? Des tirades pompeuses, le mollet rond, la main sur la mamelle ! Et après ? Rien ! Jamais rien ! Des courants d'air ! Et encore : peu de courants, et peu d'air !

*
* *

« Mais les autres, alors ! Quel troupeau piteux de cancres !

« Eyskens, par exemple, ce Premier Ministre belge dont les journaux parlèrent si abondamment et dont nul ne se rappellera le nom dans dix ans. Je le vois encore, petit prof aux allures de petit pion, déambulant dans les travées du Parlement en 1939. Il se prénommait Gaston. C'est tout ce qu'on pouvait en dire. Pas méchant, bien sûr, mais taillé tout au plus pour faire un surnuméraire (médiocre) aux Contributions Indirectes.

« La démocratie se complaît dans l'exaltation de ces petits commis courts d'esprit, mal fagotés, mal peignés, qui n'offusquent personne. Ils président des gouvernements fantômes, où on se chamaille avec abondance à propos de cent cornichonneries, où on pousse sa valetaille électorale, où on se répartit, proportionnellement à l'importance des clans, des kilomètres de rubans officiels, où on se pavane en jaquette à des expositions, à des enterrements, à des concours de bœufs gras, comme à des numéros de cirque. Les clowns changent de temps en temps, lorsque leurs tours ont trop fatigué. Ceux qui les remplacent sont du même tonneau.

« La politique belge, libérée de notre opposition, n'a eu, pour la représenter, depuis 1945, que des rats et des paillasses.

Résultat : tout a fichu le camp. Et ces politiciens se sont retrouvés, comme des marionnettes désarticulées, devant un Congo perdu, un pays menacé d'une scission mortelle et un prestige international disloqué, traîné dans de pitoyables bourbiers.

*
* *

« *A la première alerte en Afrique, quelle panique ne leur tordit point les entrailles !*

« *Pendant cinquante ans, ils avaient été incapables d'imaginer la moindre évolution politique. L'Eglise, elle, formait des centaines de prêtres noirs au Congo Belge, préparant même des évêques, voire un cardinal au Kenya voisin. Les politiciens belges, eux, avaient été incapables de former un sous-lieutenant, ou un sous-directeur de ministère, ni d'avoir un plan quelconque d'émancipation progressive. Ils s'insurgeaient même avec hargne contre tout novateur, le menaçant des foudres gouvernementales !*

« *Dès que le premier pétard eut éclaté dans un faubourg indigène, ce fut la débandade. La face terreuse, le derrière trempé, ils bâclèrent, en quelques semaines, une Indépendance de folie, qui n'était qu'un lâchez-tout misérable et criminel, ruine pour les Belges, ruine pour les Congolais, imbroglio épouvantable pour le monde entier !*

« *Mais qu'eussent pu imaginer de plus ces pygmées blancs (blancs de peau et blancs de frousse) ?*

« *D'ailleurs, jamais, le Congo — où le nègre ne votait pas — n'avait intéressé vraiment les politiciens belges. Aux débats sur la colonie au Parlement, quand j'en étais membre, les neuf dixièmes des députés, au moins, étaient absents. C'était ainsi chaque fois. Le ministre avait plus d'huissiers à médailles que de parlementaires pour l'écouter.*

« *Quant aux Puissances d'Argent que Rex avait cognées si durement, elles en étaient revenues bien vite, après notre disparition, à leurs insolences dictatoriales et à leurs gigantesques brigandages.*

« *Ah oui, ces grands banksters avaient tremblé un moment ! En 1936, en 1937, ils n'en avaient pas mené large ! Ils avaient, pour nous contrer, allongé des millions et des millions aux forbans électoraux des Van Zeeland et autres ministres-banquiers ! En 1945 seulement, après ma condamnation à mort, une fois nos camarades incarcérés à plus de*

cent mille, nos dirigeants fusillés par centaines, ils avaient respiré ! De nouveau, revenait le bon temps des politiciens ignares, promptement tarés, qu'on manipulerait à sa guise ! Pour un hurluberlu comme le ministre De Vleeschouwer (Albert !) qui se ferait bêtement poisser dans des tripotages coloniaux (après avoir été bombardé baron !), combien d'autres, stupides, silencieux et ravis, se laisseraient passer les menottes d'argent aux poignets, comme avant le Rexisme ! Plus de Degrelle pour tempêter, hurler, tonner, lorsque les centaines de millions filaient de la Caisse d'Epargne et autres caisses publiques, alimenter les banques politiciennes en déconfiture, ou les goussets particuliers des politiciens ! Et plus de Degrelle pour dénoncer le despotisme de l'hyper-capitalisme au Congo Belge ! »

*
* *

« *Car c'est de ce despotisme qu'est venu le désastre congolais de* 1960. *L'hyper-capitalisme avait fait du Congo Belge son fief exclusif, un fief d'où l'on essayait par tous les moyens d'écarter tout ce qui était initiative privée, origine, pourtant, de tant de réalisations remarquables, une chasse réservée où il fallait peu de Blancs, sinon des employés, où l'indigène ne devait rester qu'un mercenaire de bas étage, mal payé, durement, à qui on interdisait toute évolution sérieuse.*

« *Bien sûr, on lui bâtissait des quartiers industriels plus ou moins modernes : il était intéressant qu'il fût bien soigné. Aux vaches, aux veaux, aux cochons, on construit des étables et des soues propres, on donne une nourriture saine; le bétail humain était donc assez bien traité. Mais permettre à l'homme noir de s'élever, bernique ! Interdiction absolue ! Il fallait qu'inculte il restât, sous la domination hautaine des puissants banksters de la Métropole, les continuateurs de ce Franqui au faciès de rhinocéros qui s'était fait la main au Congo, jadis, avant de faire la loi tyranniquement parmi la politico-finance de Bruxelles, jusqu'au jour où nous l'avions sonné, à grands coups de balai au début du Rexisme !*

« *Tout ce qui s'est passé au Congo, c'est cette monstrueuse maffia de la Grosse Finance qui en porte la responsabilité : c'est elle qui s'envoya des milliards et des milliards en exploitant aveuglément les peuples de la colonie; c'est elle qui barra impitoyablement à des milliers d'indigènes intelligents*

l'accès à des postes de commande, après des études appropriées.

« Ce que l'Eglise catholique avait pu faire, tout en arrivant à des résultats apostoliques vraiment admirables, pourquoi l'Administration coloniale, l'Industrie de l'Hyper-Finance n'eussent-elles pas pu le faire ? Etait-il plus difficile de devenir officier, ou médecin, ou ingénieur, que prêtre, ou évêque, ou cardinal ? Non, on voulait des nègres pas assez malins pour deviner, assez « dressés », toutefois, pour rapporter, au maximum, des semi-techniciens, ou des sous-ordres au dévouement canin. »

*
* *

« A peine le vent de la brousse eut-il tourné, ce fut donc la liquidation sans queue ni tête, l'Indépendance bradée, le pauvre petit Baudouin amené à Léopoldville à une cérémonie foire, piteuse et grotesque, insulté à brûle-pourpoint dans un discours outrageant, son sabre subtilisé par un indigène hilare, puis, quelques jours plus tard, la grande débâcle, les pillages, les viols, la fuite éperdue de milliers de responsables froussards, général Janssens en tête (comme en mai 1940 on avait vu, déjà, leurs pareils se cavaler, épouvantés et diarrhéeux, de Bruxelles jusqu'aux pics des Pyrénées) ! Au lieu de faire front, ils lâchaient tout : les petits colons si courageux, leurs administrations, leurs fonctions, la plus élémentaire dignité ! Déroute honteuse, dégueulasse, dont on rougit encore !

« Les gros requins de Finance se ressaisirent vite, obligeant leurs larbins ministériels à improviser une solution de rechange (le séparatisme) au Kassaï et surtout au Katanga. Là étaient les gros intérêts, 80 % du « fric » du Congo. Ainsi, on flanquait le gâchis dans cet énorme Etat, mais on se réservait les meilleurs morceaux ! Aussitôt, on poussa en avant des conseillers-hobereaux, des hommes de main, blancs et noirs, disposés à n'importe quels coups. Des dizaines de millions les arrosèrent. On eut, à Elisabethville et à Léopoldville, des « ministres » à tout faire. Des janissaires à tout faire. On finit, après six mois d'hypocrisies diplomatiques et d'escroqueries politiques, par déraper dans le crime et dans le sang, soulevant contre la Belgique, dans le monde entier, des inimitiés effroyables.

« *Car il faut le dire pour être honnête, le soutien des autorités belges au potentat marron, le nègre Tsombé, à son émule immonde Kalonji, au sicaire à Cadillac Mobutu, et à ce gros bêtat simiesque et sanglant de Kasavubu, la vente, pour cinquante millions de francs français, la livraison, le minable assassinat de Lumumba et de ses co-équipiers, tout cela a été louche, sinistre, sentant à plein nez la complicité, directe ou indirecte. Beaucoup de lâcheté au surplus, des coups par en dessous, des dénégations pleurnichardes et hypocrites qui ne trompaient personne et qui ajoutaient quelque chose de sordide et de répugnant à ces manigances misérables.*

« *Ambassades tristement saccagées et brûlées, depuis la Yougoslavie et Le Caire jusqu'en Indonésie, situation impossible de milliers de Belges, où qu'ils soient installés, en Afrique et en Asie, discrédit moral, aux proportions dramatiques, de la Belgique à l'O.N.U, voilà le résultat des menées des insanes politicailleurs belges et de leurs maîtres de la Haute-Finance, dans ce malheureux Congo qu'ils ont conduit, à force de bêtise et de fourberie — les uns —, de cupidité criminelle — les autres —, à une catastrophe sans nom, dont on ne voit que trop à quels drames mondiaux elle pourrait désormais nous amener tous.* »

*
* *

« *Comme si cela ne suffisait pas, cette Belgique discréditée, ramenée à ses pauvres petits* 30.000 *km²* de *l'Etat-croupion de* 1830, *veut encore à présent, à l'initiative des Marxistes wallons, se payer le luxe de se diviser en deux zones politiques !...*

« *Tout cela était, hélas, trop prévisible.*

« *Seul un grand idéal commun pouvait maintenir l'unité de Wallons et de Flamands que divisent des langues différentes, des caractères différents, et de nombreux intérêts contradictoires.*

« *Nous avions, nous, Rexistes, tenté d'élever nos compatriotes au-dessus de ces rivalités souvent mesquines. Retombés dans les médiocrités politiciennes, ils en sont revenus aux calculs sordides qui leur ont joué tant de mauvais tours au cours de leur Histoire : impôts que tel groupe paie plus lourdement que l'autre, charbonnages qui se dépeuplent plus dans telle région que dans telle autre; routes, canaux qui ont*

autant de kilomètres de plus dans une partie du pays que dans l'autre, etc., etc... Sur le cadavre de l'âme, les vers visqueux ont vite apparu...

« *Alors,* conclut Degrelle dans sa lettre, *vous comprenez pourquoi je regarde la situation belge avec une mélancolie navrée. Ce pays, nous avions essayé de le hisser, à bout de bras, vers un idéal lumineux, nous avions mis en déroute les politiciens qui le salissaient, les gens de finance qui l'exploitaient; après la plus amère des défaites nationales en* 1940, *nous n'avions pas voulu désespérer, et malgré les circonstances pénibles et l'amertume des décisions à prendre, nos dizaines de milliers de soldats-volontaires, à force de souffrances au front de l'Est, avaient arraché à Hitler, alors maître omnipotent du Continent, un statut qui eût vu la Belgique rétablie, peut-être, dans ses larges frontières historiques.*

« *Tout a dégringolé. Les autres ont gagné. La médiocrité politicienne a repris le dessus. La Haute Finance a pu rétablir sa domination. Quinze ans ont suffi pour que la Belgique voit sombrer, dans une débâcle apocalyptique, ses immenses intérêts matériels et spirituels en Afrique, pour qu'elle soit fort dangereusement menacée de rupture interne, pour qu'elle soit — et quelle douleur de le constater où qu'on aille... — discréditée de façon terrible à l'étranger. Sinistre victoire de ceux qui ont « eu notre peau ». Pourvu qu'ils n'aient pas, en plus, « la peau » de la Belgique ! »*

Cette lettre de Degrelle est datée du 23 février 1961. Je crois que ce document inédit valait d'être publié tel quel, car il prouve que l'homme croit, comme aux premiers jours, en la malfaisance du régime qu'il combattait et en l'excellence de l'idéal pour lequel il a vécu si passionnément.

Achevé d'imprimer sur les
Presses de l'Imprimerie
RENARD A ROUBAIX
en Septembre 1961
Dépôt légal 3me Trimestre 1961
N° Editeur 321